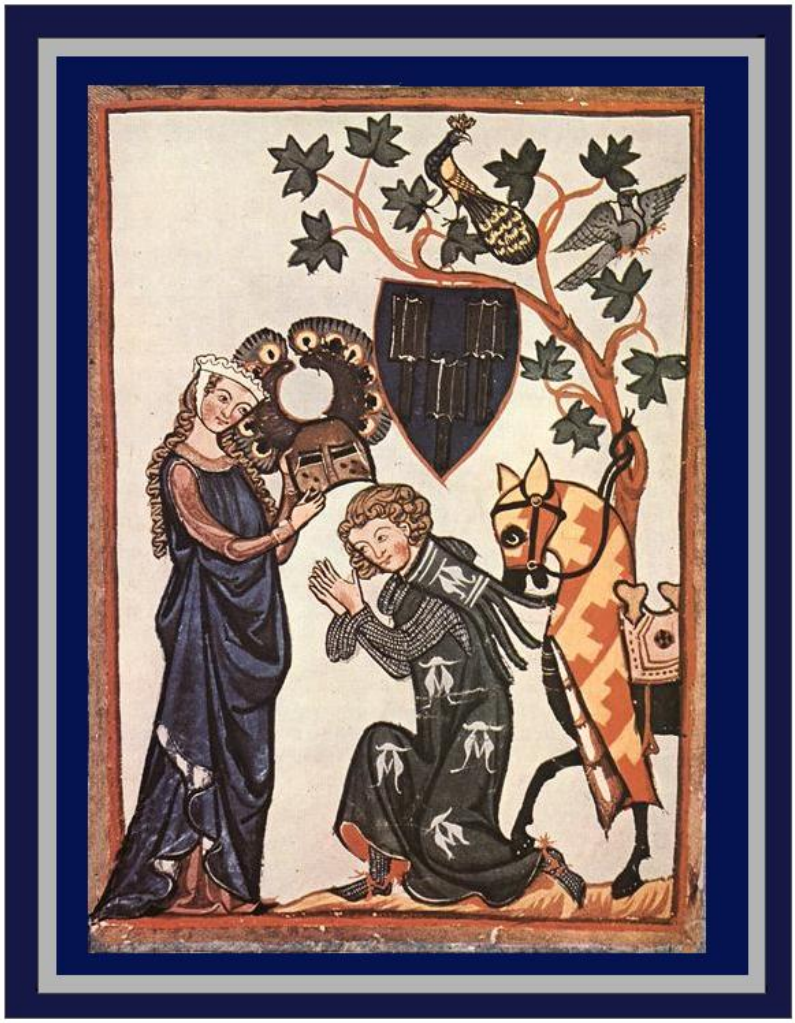


LACAN

D'un Autre à l'autre

1968- 69

Ce document de travail a pour sources principales :

- D'un Autre à l'autre sténotypie datée de 1980.

- La Sténotypie au format image, disponible sur le site de l'E.L.P.

Les références bibliographiques privilégient les éditions les plus récentes.

Les schémas sont refaits.

N.B. Ce qui s'inscrit entre crochets droits [ ] n'est pas de Jacques LACAN

Table des séances

Leçon 1 13 Novembre 1968
Leçon 2 20 Novembre 1968
Leçon 3 27 Novembre 1968

Leçon 4 04 Décembre 1968
Leçon 5 11 Décembre 1968

Leçon 6 08 Janvier 1969
Leçon 7 15 Janvier 1969
Leçon 8 22 Janvier 1969
Leçon 9 29 Janvier 1969

Leçon 10 05 Février 1969
Leçon 11 12 Février 1969
Leçon 12 26 Février 1969

Leçon 13 05 Mars 1969
Leçon 14 12 Mars 1969
Leçon 15 19 Mars 1969
Leçon 16 26 Mars 1969

Leçon 17 23 Avril 1969
Leçon 18 30 Avril 1969

Leçon 19 07 Mai 1969
Leçon 20 14 Mai 1969
Leçon 21 21 Mai 1969

Leçon 22 04 Juin 1969
Leçon 23 11 Juin 1969
Leçon 24 18 Juin 1969
Leçon 25 25 Juin 1969

13 Novembre 1968 Table des séances

L'essence de la théorie psychanalytique est un discours sans parole.

Nous nous retrouvons cette année pour un séminaire dont j'ai choisi le titre *D'un Autre à l'autre*, pour indiquer ce que seront les grands repères autour de quoi doit, à proprement parler, tourner mon discours.

C'est en ceci que ce discours, au point du temps où nous sommes, est crucial :
il l'est pour autant qu'il définit ce qu'il en est de ce discours qui s'appelle le *discours psychanalytique*, dont l'introduction, dont l'entrée en jeu dans ce temps emporte tant de conséquences.

Une étiquette a été mise sur ce procès du discours.
« *Le structuralisme* » a-t-on dit, mot qui d'ailleurs n'a pas nécessité de la part du publiciste qui…
soudain, il y a - mon Dieu -
un nombre pas tellement grand de mois
…l'a poussé pour englober *un certain nombre*, dont le travail, depuis longtemps, avait tracé quelques avenues de ce discours.

Je viens de parler d'*un publiciste*, chacun sait les jeux de mots que je me suis permis autour de la « *poubellication* ».
Nous voilà donc *un certain nombre*, de par la grâce de qui c'est l'office, réunis dans la même poubelle.
On pourrait avoir plus désagréable compagnie.

À la vérité, ceux avec qui je m'y trouve conjoint n'étant que des gens pour le travail desquels j'ai la plus grande estime, je ne saurais, de toute façon, m'en trouver mal.
Surtout que, pour ce qui est de la poubelle, en ce temps dominé par le génie de Samuel BECKETT, nous en connaissons un bout.

Pour moi, personnellement, après avoir habité pendant aujourd'hui presque trente ans…
en trois sections de quinze, de dix et de cinq ans
…dans trois *Sociétés psychanalytiques*, j'en connais un bout sur ce qu'il en est de cohabiter avec les ordures ménagères !

Pour ce qui est du *structuralisme*, à la vérité on comprend le malaise qui peut se produire chez certains du maniement que l'on prétendrait de l'extérieur infliger à notre commun habitat, et aussi bien que l'on puisse avoir l'envie d'en sortir un peu pour se dérouiller les jambes.

Il n'en reste pas moins que depuis que cette impatience semble - selon toute apparence - prendre certains, je m'avise qu'en cette corbeille je ne me trouve après tout pas si mal.

Puisque aussi bien, à mes yeux, il ne me semble pas - *ce structuralisme* - pouvoir être identifié à autre chose qu'à ce que j'appellerai tout simplement « *le sérieux* », et à aucun degré - quoi qu'il en soit - à quelque chose qui ressemble à rien de ce que l'on peut appeler une philosophie, si par ce mot l'on désigne une vision du monde, ou même quelque façon d'assurer à droite et à gauche, les positions d'une pensée.

Qu'il suffise, pour réfuter le premier cas…
s'il est vrai que – psychanalyste - je ne pouvais me prétendre d'aucune façon introduire ce qui s'intitule ridiculement une *anthropologie psychanalytique*
…il suffirait de rappeler, à l'entrée même de ce domaine, *des vérités constituantes qu'apporte dans ce champ la psychanalyse*.

C'est à savoir qu'il n'y a pas d'union de l'homme et de la femme sans que la castration :

- ne détermine, au titre du fantasme, précisément, la réalité du partenaire chez qui elle est impossible,

- sans qu'elle se joue - la castration - dans cette sorte de recel qui la pose comme vérité chez le partenaire à qui elle est *réellement*, *sauf excès accidentel*, *épargnée*.

Insistons bien que, répandant cette formule de la *Genèse* que « *Dieu les créa…*
il y a aussi *le* créa
…homme et femme », c'est le cas de le dire « *Dieu sait pourquoi !* »

- chez l'un, *l'impossible de son effectuation* – à la castration – *vient à se poser comme déterminant de sa réalité*,

- chez l'autre, le pire dont elle le menace comme possible n'a pas besoin d'arriver pour être vrai, au sens où ce terme ne comporte pas de recours.

Ce seul rappel, semble-t-il, implique :

- qu'au moins au sein du champ qui apparemment est le nôtre, nulle *harmonie…*
de quelque façon que nous ayons à la désigner
…n'est d'aucune façon de mise,

- qu'assurément quelque propos s'impose à nous qui est celui justement du discours qui convient.

Pour le mener, aurons-nous à nous poser - en quelque sorte - la question qui est celle d'où est partie toute la philosophie, c'est qu'au regard de tant de savoirs, non sans valeur et efficace :
qu'est-ce qui peut distinguer ce discours, de soi-même assuré, qui se fondant sur un critère que la pensée prendrait dans sa propre mesure, mériterait de s'intituler επιστήμη [épistèmè], la science ?

Nous sommes portés…
ne serait-ce que d'abord par ce défi que je viens de designer comme celui porté par *la vérité* au *réel*
…à plus de prudence dans cette démarche de mise en accord de la pensée avec elle-même : une règle de pensée qui a à s'assurer de la non-pensée comme de ce qui peut être sa cause, voilà ce à quoi nous sommes confrontés avec la notion de l'inconscient.

Ce n'est qu'à mesure de l'*hors de sens* des propos et non pas…
comme on s'imagine et comme
toute la phénoménologie le suppose
…du sens, que je suis comme pensée.

Ma pensée n'est pas réglable…
    que l'on ajoute ou non « *hélas !* »
…à mon gré, elle est réglée.

Dans mon acte, je ne vise pas à *l'exprimer* mais à la *causer*.
Mais il ne s'agit pas de l'*acte* : dans le *discours*, je n'ai pas à suivre sa règle, mais à trouver sa cause.

Dans l'entresens…
    entendez-le pour si obscène
    que vous pouvez l'imaginer
…est l'être de la pensée.

Ce qui est à passer par ma pensée, la cause, elle laisse passer purement et simplement ce qui a été comme être, et ceci du fait que, déjà et toujours, là où elle est passée, elle est passée produisant toujours *des effets de pensée*.

« *Il pleut* » est événement de la pensée chaque fois qu'il est énoncé, et le sujet en est d'abord ce « *il* »…
    ce « *hile* » dirai-je
…qu'il constitue dans un certain nombre de ***significations***.

Et c'est pourquoi cet « *il* » se retrouve à l'aise dans toute la suite car à « *il pleut* » vous pouvez donner :

- « *il pleut… des vérités premières* »,
- « *il pleut… il y a de l'abus !* ».

Surtout à confondre la pluie - le *météore* - avec *pluvia*, l'*aqua pluvia*, la pluie, l'eau qu'on en recueille.
Le météore est propice à la métaphore - et pourquoi ? - parce que déjà il est fait de signifiants. « *Il pleut* ».

L'être de la pensée est *la cause* d'une pensée en tant que *hors de sens*. Il était déjà - et toujours - *être d'une pensée*, avant.

Or, la pratique de cette ***structure*** repousse toute promotion d'aucune infaillibilité.
Elle ne s'aide précisément que de la faille ou plutôt de son procès même…
    car il y a un procès de la faille
…et c'est le procès dont la pratique de la structure s'aide, mais elle ne saurait s'en aider qu'à la suivre.

Ce qui n'est d'aucune façon la dépasser, sinon à permettre sa saisie dans la conséquence qui s'en fige, au temps, au point même où la reproduction du procès s'arrête, c'est dire que *c'est son temps d'arrêt qui en marque le résultat*.

Et c'est ce qui explique…
    disons-le ici d'une touche discrète en passant
…que tout art est défectueux, que c'est du recueil de ce qui, au point où sa défaillance, d'être accomplie se creuse, c'est de ce recueil qu'il prend sa force.

Et c'est pourquoi la musique et l'architecture sont les arts suprêmes…
    j'entends « suprêmes » techniquement,
    comme *maximum* dans le banal
…produisant la relation du *nombre harmonique* avec *le temps* et avec *l'espace*, sous l'angle précisément de leur *incompatibilité*.

Car le *nombre harmonique* n'est…
    maintenant, on le sait bien
…que passoire, à ne retenir ni l'un, ni l'autre : ni ce temps, ni cet espace.

Voilà ce dont *le structuralisme* est *la prise au sérieux*.
Il est la prise au sérieux de ceci :
du savoir comme cause, cause dans la pensée, et le plus habituellement, il faut bien le dire, d'une *visée délirante*.

Ne vous effrayez pas, ce sont propos d'entrée, rappels de certitudes, non pas de vérités. Et je voudrais, avant d'introduire aujourd'hui les schémas d'où j'entends partir, marquer que si *quelque chose* d'ores et déjà doit vous en rester au creux de la main, c'est ce que j'ai pris soin d'écrire tout à l'heure au sur *l'essence de la théorie* :

L'essence de la théorie psychanalytique est un discours sans parole.

l'essence de la théorie psychanalytique est la fonction du discours et très précisément en ceci…
    qui pourra vous sembler nouveau,
    à tout le moins paradoxal
…que je le dirai « *sans parole* ».

Il s'agit de *l'essence de la théorie* puisque c'est ceci qui *est en jeu* : qu'en est-il de la théorie *dans le champ psychanalytique* ?

Autour de ceci, j'entends bruire autour de moi d'étranges échos.

Le malentendu ne manque pas, et sous prétexte qu'à poser tout un champ de la pensée comme manipulation, je semble mettre en cause des principes traditionnels, j'entends et ceci est traduit…

étonnamment, pour être dans des lieux ou dans des têtes qui me sont proches

…par *je ne sais quoi* qui s'appellera « *de l'impossibilité théorique* », voire…

n'ai-je pas trouvé cela au détour de quelques lignes …que ce qu'un jour j'ai énoncé dans un contexte qui disait bien ce que cela voulait dire : qu'« *il n'y a pas d'univers de discours* »… « *Alors à quoi bon nous fatiguer…* » semble-t-on en conclure.

Sans doute importe-t-il moins à mes yeux de corriger mon dire, car il ne prête à aucune ambiguïté, et on ne voit pas ce en quoi le fait que l'on puisse *énoncer…*

précisément de ce qu'on l'ait énoncé

…qu'il n'y a point de clôture du discours, entraine que le discours est pour autant - bien loin de là – ni impossible, ni même seulement dévalorisé.

C'est précisément à partir de là que - de ce discours - vous avez la charge, et spécialement celle de le bien conduire, tenant compte de ce que veut dire cet énoncé *qu'il n'y a pas d'univers du discours*. Il n'y a certes donc à cet égard rien de ma part à corriger.

Simplement à y revenir pour faire les pas suivants : de ce qui du discours déjà avancé s'induit de *conséquences*. Mais aussi peut-être à revenir sur ce qui peut faire qu'étant attaché autant que peut l'être un analyste aux conditions de ce discours, il peut à tout instant montrer ainsi sa défaillance.

Il fut un temps…

permettez-moi, avant d'entrer dans ce domaine, un peu de musique

…où j'avais pris l'exemple du pot, non sans qu'on en fit un tel scandale que j'ai laissé ce pot, si je puis dire, en marge de mes *Écrits*.

Il s'agissait de ceci…
    dont le pot est en quelque sorte l'image sensible
…qu'il ***est*** cette signification, par lui-même modelée.

Grâce à quoi, manifestant l'apparence d'une forme
et d'un contenu, il permet d'introduire dans la pensée
que c'est le contenu qui est la signification,
comme si la pensée manifestait là ce besoin de s'imaginer
comme ayant autre chose à « *contenir* ».
Car c'est ce que le terme de « *contenir* » désigne quand
il se pointe à propos d'un acte intempestif.

Le pot, je l'ai appelé « de moutarde » pour faire
remarquer que loin d'en contenir forcément,
c'est précisément d'être vide qu'il prend sa valeur
de pot de moutarde, à savoir que c'est parce que le mot
« moutarde » est écrit dessus.

Mais « moutarde » qui veut dire que *moult lui tarde* à ce pot,
d'atteindre à sa vie éternelle de pot qui commence
au moment où il sera - ce pot – troué. Car c'est sous cet
aspect, à travers les âges, que nous le recueillons dans
les fouilles, à savoir à chercher dans les tombes ce qui
nous témoignera de l'état d'une civilisation.

Le pot est troué, dit-on, en hommage au défunt et pour
que le vivant ne puisse pas s'en servir. Bien sûr, c'est
une raison. Mais il y en a peut-être une autre qui est
celle-ci :
c'est que c'est ce *trou* qu'il est fait pour produire,
pour que ce trou se produise, illustrant le mythe des DANAÏDES.

C'est dans cet état [troué] que ce pot…
    quand nous l'avons ainsi de
    son lieu de sépulture ressuscité
…vient trôner sur l'étagère du collectionneur et,
dans ce moment de gloire, il en est de lui ce qu'il en
est aussi pour Dieu :
c'est dans cette gloire qu'il révèle précisément sa
nature.

La structure du pot…
    je ne dis pas sa matière
…apparaît là ce qu'elle est, à savoir corrélative de
la fonction du *tube* et du tambour.

Et si nous allons chercher dans la nature les préformes, nous verrons que cornes ou conques, c'est encore là, après que la vie ait été extraite, qu'il a à montrer ce qui est son essence, à savoir la capacité sonore.

Des civilisations entières ne sont plus représentées pour nous que par ces petits pots qui ont la forme d'une tête ou bien encore de quelque animal couvert lui-même de tant de signes pour nous dès lors impénétrables, faute de documents corrélatifs.

Et ici nous sentons que la signification, l'image est bien à l'extérieur, que ce qui est à l'intérieur laissé à être, est précisément ce qui gît dans la tombe où nous le trouvons, à savoir des matières précieuses : les parfums, l'or, l'encens et la myrrhe, comme on dit.

Le pot explique la signification de ce qui est là au titre de quoi ?
Au titre *d'une valeur d'usage*, disons plutôt *d'une valeur d'échange* avec un autre monde et une autre dignité, *d'une valeur d'hommage*.

Que ce soit dans des pots que nous retrouvions les *Manuscrits de la Mer Morte*, voilà qui est fait pour nous faire sentir que *ce n'est pas le signifié qui est à l'intérieur, c'est très précisément le signifiant*, et que c'est à lui que nous allons avoir affaire quand il s'agit de ce qui nous importe, à savoir le rapport du *discours* et de *la parole* dans l'efficience analytique.

Ici, je demande qu'on me permette un court-circuit au moment d'introduire ce qui, je pense, va vous imager l'unité de la fonction théorique dans cette démarche proprement ou improprement appelée structuraliste.

Je ferai appel à MARX dont j'ai eu beaucoup de peine, importuné que j'en suis depuis longtemps, à ne pas - plus tôt - introduire le propos dans un champ où il est pourtant parfaitement à sa place.

Je vais aujourd'hui introduire à propos de *l'objet(a)* la place où nous avons à situer sa fonction essentielle.
Puisqu'il le faut, c'est d'une portée homologique que je procéderai, et rappellerai d'abord ce qui, par des travaux récents, jusqu'ici justement, et jusqu'au désaveu de l'auteur désigné comme structuraliste, a été parfaitement mis en évidence, et pas très loin d'ici, dans un commentaire de MARX.

La question est posée par l'auteur[1] que je viens d'évoquer de ce qui est l'objet du *Capital*.
Nous allons voir ce que, parallèlement, l'investigation psychanalytique permet d'énoncer sur ce point.

MARX part de la fonction du marché.
Sa nouveauté est la place dont il y situe le travail.

Ce n'est pas que le travail soit nouveau qui lui permet sa découverte, c'est qu'il soit acheté, c'est qu'il y ait un marché du travail.

C'est cela qui lui permet de démontrer ce qu'il y a dans son discours d'inaugural,
et qui s'appelle la *plus-value*.

Il se trouve que cette démarche suggère *l'acte révolutionnaire* que l'on sait, ou plutôt que l'on sait fort mal,
car il n'est pas sûr que la prise du pouvoir ait résolu ce que j'appellerai la subversion du sujet, capitaliste, qui est attendue de cet acte.

Mais, pour l'instant, peu nous importe.
Il n'est pas sûr que des marxistes n'aient pas eu,
de fait à en recueillir bien des conséquences peu fastes.
L'important, c'est ce que MARX désigne et ce que veut dire sa démarche.

Que ses commentateurs soient structuralistes ou pas,
ils semblent bien pourtant, avoir démontré que lui l'est, structuraliste.

Car c'est proprement d'être au point…
    lui, comme être de pensée
…d'être au point que détermine la prédominance du marché du travail, que se dégage comme cause de sa pensée cette fonction…
    obscure, il faut bien le dire, si cette obscurité se reconnaît à la confusion des commentaires
…qui est celle de la *plus-value*.

L'identité du discours avec ses conditions, voilà qui, j'espère, va trouver éclairage de ce que je vais dire de la démarche analytique.

---

1 Cf. Louis Althusser : Lire Le capital (1965), Petite collection Maspero, et Pour Marx (1965), Petite collection Maspero.

Pas plus que le travail n'était nouveau dans la production de la marchandise, pas plus la renonciation à la jouissance…
dont je n'ai pas ici plus à définir la relation au travail
…n'est nouvelle, puisque dès l'abord…
et bien contrairement à ce que dit, ou semble dire, HEGEL
…c'est elle qui ***constitue*** le maître qui entend bien en faire le principe de son pouvoir.

Ce qui est nouveau, c'est qu'il y ait un discours qui l'articule - cette renonciation - et qui y fait apparaître…
car c'est là l'essence du discours analytique
…ce que j'appellerai la fonction du *plus-de-jouir*.

Cette fonction apparaît par le fait du discours parce que ce qu'elle démontre, c'est *dans la renonciation à la jouissance,un effet du discours lui-même*.

Pour marquer les choses, il faut supposer qu'au champ de l'Autre, il y ait ce marché, si vous voulez bien, qui totalise *les mérites*, *les valeurs*, l'organisation *des choix*, *des préférences*, qui implique *une structure ordinale, voire cardinale*.
Le discours détient les moyens de jouir en tant qu'il implique le sujet.

Il n'y aurait aucune ***raison de sujet***…
au sens où l'on peut dire ***raison d'État***
…s'il n'y avait au marché de l'Autre un corrélatif, c'est qu'un *plus-de-jouir* s'établisse qui est *capté par certains*.

II faut un discours assez poussé pour démontrer comment le *plus-de-jouir tient à l'énonciation*, donc est produit par le discours, pour qu'il apparaisse comme effet.

Mais aussi bien ce n'est pas là chose tellement nouvelle à vos oreilles si vous m'avez lu, car c'est l'objet de mon écrit *Kant avec Sade*[2] où est faite la démonstration de la totale réduction de ce *plus-de-jouir* à l'acte d'appliquer sur le sujet ce qu'est le terme *(a)* du fantasme, par quoi le sujet peut être posé comme *cause-de-soi* dans le désir.

2 Kant avec Sade, Écrits, Seuil, 1966, p.765 ou Points Seuil , t.2 , p.243.

J'élaborerai ceci dans les temps qui viendront par
un retour sur ce pari de PASCAL qui illustre si bien
le rapport de la ***renonciation à la jouissance*** à cet élément
de pari où la vie dans sa totalité elle-même se réduit
à un élément de valeur. Étrange façon d'inaugurer
le marché de la jouissance…
    de l'inaugurer, dis-je bien
…dans le champ du discours.

Mais, après tout, n'est-ce pas là une simple transition
avec ce que nous avons vu dans l'histoire s'inscrire tout
à l'heure dans cette fonction des biens voués aux morts ?
Aussi bien n'est-ce pas là pour nous ce qui est
maintenant en question.

Nous avons affaire à la théorie en tant qu'elle s'allège
précisément de l'introduction de cette fonction qui est
celle du *plus-de-jouir*. Autour du *plus-de-jouir* se joue *la production*
d'un objet essentiel dont il s'agit maintenant de définir
la fonction, c'est *l'objet(a)*.

La grossièreté des échos qu'a reçu l'introduction
de ce terme est, et reste, pour moi la garantie qu'il est
bien en effet de l'ordre d'efficace que je lui confère.
Autrement dit, le passage est connu, repéré et célèbre
où un MARX savourait, dans les temps qu'il mettait
au développement de sa théorie, l'occasion de voir nager
ce qui était l'incarnation vivante de la méconnaissance.

J'ai énoncé « *Le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant* »,
ceci comme toute définition correcte, c'est-à-dire *exigible*.
Il est *exigible* qu'une définition soit correcte
et qu'un enseignement soit rigoureux.

Il est tout à fait intolérable…
    au moment où la psychanalyse est
    appelée à donner à quelque chose…
        ne croyez pas que j'ai l'intention de l'élider
    …à la crise que traverse le rapport de l'étudiant à
    l'Université
…il est impensable qu'on réponde par l'énoncé qu'il y a
des choses que l'on ne saurait d'aucune façon définir en
un savoir.

Si *la psychanalyse* ne peut s'énoncer comme un savoir et s'enseigner comme telle, elle n'a strictement ***que faire,*** là où il ne s'agit pas d'autre chose.

Si le marché des savoirs est très proprement ébranlé par le fait que la science lui apporte cette *unité de valeur* qui permet de sonder ce qu'il en est de son échange, jusqu'à ses fonctions les plus radicales, ce n'est certes pas pour qu'ici ce qui peut en articuler quelque chose…
à savoir *la psychanalyse*
…ait à se présenter par sa propre démission.

Tous les termes qui peuvent être employés à ce propos…
qu'ils soient ceux de « *non conceptualisation* », ou toute autre évocation de je ne sais quelle *impossibilité*
…ne peuvent désigner en tout cas que l'incapacité de ceux qui les promeuvent.

Ce n'est pas pour la raison que ce n'est dans nulle intervention particulière autre que celle dite *interprétation* que peut résider la stratégie avec la vérité qui est l'essence de la thérapeutique, qu'en ce point assurément toutes sortes de fonctions particulières, de jeux heureux, dans l'ordre de la variable peuvent trouver leur opportunité… Mais ils n'ont de sens qu'à se situer au point précis où la théorie leur donne leur poids.

Voici ici, bel et bien, ce dont il s'agit.

C'est dans le discours sur la fonction de *la renonciation à la jouissance* que s'introduit le terme de *l'objet(a)*.
Le *plus-de-jouir* comme fonction de cette renonciation sous l'effet du discours, voilà qui donne sa place à *l'objet(a)*.

Tel le marché…
c'est à savoir à ce qu'il définit quelque objet du travail humain comme marchandise
…tel chaque objet porte en lui-même quelque chose de la ***plus-value,*** ainsi le *plus de jouir* est-il ce qui permet l'isolement de la fonction de *l'objet(a)*.

Que faisons-nous dans l'analyse, sinon d'instaurer par la règle un discours tel que le sujet y suspende quoi ?

Ce qui précisément est *sa fonction de sujet*, c'est-à-dire qu'il y soit dispensé de soutenir son discours d'un « *je dis* », car c'est autre chose de parler que de poser : « *je dis ce que je viens d'énoncer* ».

Le sujet de l'énoncé dit « *je dis* », dit « *je pose* » comme ici je fais dans mon enseignement. J'articule cette parole. Ce n'est pas de la poésie.
Je dis ce qui est ici écrit et je peux même le répéter - ce qui est essentiel - sous la forme où, le répétant, pour varier j'ajoute que je l'ai écrit.

Voici ce sujet dispensé de soutenir ce qu'il énonce. Est-ce donc par là qu'il va arriver à cette pureté de la parole, cette parole pleine dont j'ai parlé dans un temps d'*évangélisation* - il faut bien le dire - car le discours qu'on appelle *Discours de Rome*, à qui était-il adressé d'autre qu'*aux oreilles les plus fermées* à l'entendre.

Je ne qualifierai pas ce qui faisait ces oreilles pourvues de ces qualités opaques, ce serait là porter une appréciation qui ne saurait être d'aucune façon qu'offensante.

Mais observez ceci, c'est que parlant de *La Chose freudienne*[3], il m'est arrivé de me lancer dans quelque chose que moi-même j'ai appelé une prosopopée[4].
Il s'agit de *La Vérité* qui énonce :

> « *Je suis donc pour vous l'énigme, celle qui se dérobe aussitôt apparue, hommes qui tant vous entendez à me dissimuler sous les oripeaux de vos convenances. Je n'en admets pas moins que votre embarras soit sincère.* »

Je note que le terme « *embarras* » a été pointé pour sa fonction ailleurs.

> « *Car même quand vous vous faites mes hérauts, vous ne valez pas plus à porter mes couleurs que ces habits qui sont les vôtres et pareils à vous-même, fantômes que vous êtes. Où vais-je donc passer en vous, où étais-je avant ce passage ? Peut-être un jour vous le dirai-je.* »

Il s'agit là du discours.

> « *Mais pour que vous me trouviez où je suis, je vais vous apprendre à quel signe me reconnaître. Hommes, écoutez, je vous en donne le secret. Moi, la vérité, je parle.* »

---

3 La Chose freudienne, in Écrits, op. cit., pp.408-9, ou t.1 p.406.
4 Prosopopée : figure par laquelle l'orateur ou l'écrivain fait parler et agir un être inanimé, une personne absente ou morte. (TLF)

Je n'ai point écrit « *je dis* ».

Ce qui parle assurément, s'il venait…
comme je l'ai écrit ironiquement aussi
…l'analyse, bien entendu, serait close.

Mais c'est justement ou ce qui n'arrive pas, ou ce qui, quand cela arrive, mérite d'être ponctué d'une façon différente.

Et pour cela, il faut reprendre ce qu'il en est de ce sujet qui est ici mis en question par un procédé d'*artifice*, auquel il a été demandé, en effet, de n'être pas celui qui soutient tout ce qui est avancé.

Ne pas croire pourtant qu'il se dissipe, car le psychanalyste est très précisément là *pour le représenter*, je veux dire *pour le maintenir* tout le temps qu'il ne peut pas, en effet, se retrouver quant à la cause de son discours.

Et c'est ainsi qu'il s'agit, maintenant, de se rapporter aux formules fondamentales, à savoir celle qui définit le signifiant comme étant « *ce qui représente un sujet pour un autre signifiant* ».

Qu'est-ce que ceci veut dire ?
Je suis surpris que jamais personne n'ait à ce propos encore remarqué qu'il en résulte, comme corollaire, « *qu'un signifiant ne saurait se représenter lui-même* ».

Bien sûr, ceci n'est pas nouveau non plus car dans ce que j'ai articulé autour de la répétition, c'est bien de cela qu'il s'agit. Mais là, nous avons à nous arrêter un instant pour bien le saisir sur le vif.

Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ici, au détour de cette phrase, que ce « … *lui-même* » du signifiant ?

Observez bien que, quand je parle du signifiant, je parle de quelque chose d'opaque. Quand je dis qu'il faut définir le signifiant comme « *ce qui représente un sujet pour un autre signifiant* », cela veut dire que personne n'en saura rien sauf l'autre signifiant, et l'autre signifiant, ça n'a pas de tête, c'est un signifiant.

Le sujet est là *étouffé*, *effacé*, aussitôt *en même temps qu'apparu*.

Il s'agit justement de voir pourquoi quelque chose de ce sujet qui disparaît d'être surgissant, produit par un signifiant pour aussitôt s'éteindre dans un autre, comment quelque part ce quelque chose peut se constituer et qui peut à la limite se faire prendre à la fin pour un *SelbstBewusstsein* [conscience de soi] pour quelque chose qui se satisfait d'être *identique à soi-même* [Cf. Frege].

Or, très précisément, ce que ceci veut dire, c'est que *le signifiant*, sous quelque forme que ce soit qu'il se produise, dans sa présence de sujet bien entendu,
ne saurait se rejoindre dans son représentant de signifiant sans que se produise cette perte dans l'identité qui s'appelle à proprement parler l'objet(a).

C'est ce que désigne la théorie de FREUD concernant *la répétition*.

Moyennant quoi rien n'est identifiable…
de ce *quelque chose* qui est le recours à *la jouissance* auquel, par la vertu du signe, quelque chose d'autre vient à sa place, c'est-à-dire *le trait qui la marque*
…rien ne peut là se produire sans qu'un objet n'y soit perdu.

Un sujet c'est *ce qui peut être représenté par un signifiant pour un autre signifiant*, mais est-ce que ce n'est pas là quelque chose de calqué sur le fait que, *valeur d'échange…*
le sujet dont il s'agit, dans ce que MARX déchiffre, à savoir la réalité économique
…le sujet de *la valeur d'échange* est représenté auprès – *de quoi ?* – de *la valeur d'usage*.

Et c'est déjà dans cette faille que se produit, que choit, ce qui s'appelle la *plus-value*.

Ne compte plus à notre niveau que cette *perte.*

Non identique désormais à lui-même, le sujet, certes ne jouit plus mais quelque chose est perdu qui s'appelle le « plus de jouir ».

Il est strictement corrélatif à l'entrée en jeu de ce qui dès lors détermine tout ce qu'il en est de *la pensée.*

Et dans *le symptôme* de quoi s'agit-il d'autre, à savoir du plus ou moins aisé de la démarche *autour* de ce quelque chose [le plus de jouir] que le sujet est bien incapable de nommer…

- mais sans *le tour* de quoi il ne saurait même - à quoi que ce soit - procéder,

- qui n'a pas seulement affaire aux relations avec ses semblables mais à sa relation la plus profonde, à sa relation qu'on appelle vitale,

- et pour lequel les références, les configurations économiques sont autrement plus propices que celles, lointaines en l'occasion, quoique bien sûr non tout à fait impropres, qui sont celles qui s'offraient à FREUD, celles de la thermodynamique.

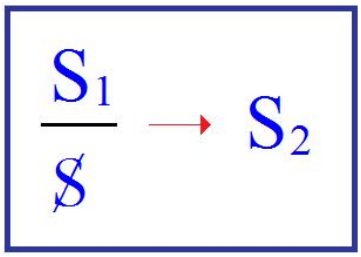
Voici donc le moyen, l'élément qui peut nous permettre d'avancer dans ce dont il s'agit concernant le discours analytique.

Si nous avons posé théoriquement *a priori*…
et sans aucun doute, sans avoir eu besoin d'une longue récursion pour constituer ces prémisses
…s'il s'agit dans la définition du sujet comme causé par le rapport intersignifiant :
de quelque chose qui en quelque sorte nous interdit à jamais de le saisir, voici aussi l'occasion d'apercevoir ce qui lui donne cette unité…
disons-la provisoirement ***préconsciente***,
non pas ***inconsciente***
…celle qui a permis jusqu'à présent de soutenir le sujet dans sa prétendue suffisance.

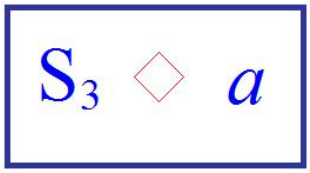
Loin qu'il soit suffisant,
- c'est autour de la formule $\$ \lozenge a$,
- c'est à savoir c'est autour de l'être de l'(a),
- c'est autour du *plus de jouir*,

que se constitue le rapport qui nous permet, jusqu'à un certain point, de voir se faire cette ***soudure***, cette ***précipitation***, ce ***gel*** qui fait que nous pouvons unifier un sujet comme sujet de tout un discours.

Je ferai au tableau quelque chose qui figure d'une certaine façon ce dont il s'agit en l'occasion. Voici ce qui se passe du rapport d'un signifiant S_1 à un autre signifiant S_2 :



à savoir que le sujet $\not S$ – représenté ici par S_1 – jamais ne saura se saisir dès lors qu'un signifiant quelconque dans la chaîne peut être mis en rapport avec ce qui n'est pourtant qu'un *(a)*.



À savoir ce qui se fabrique dans ce rapport au plus de jouir, dans ce quelque chose qui se trouve, par ouverture du jeu de l'organisme, pouvoir prendre figure de ces entités évanouissantes, dont j'ai déjà donné la liste, qui vont du sein à la déjection et de la voix au regard :
ces (a), c'est la fabrication du discours de la renonciation à la jouissance.

Le ressort de cette fabrication est ceci, c'est qu'autour d'eux peut se produire le *plus de jouir*.

Qu'assurément si déjà à propos du *pari de* PASCAL je vous ai dit que…

> n'y aurait-il même qu'une vie à parier,
> à gagner au-delà de la mort

…cela *vaudrait* bien que nous travaillions dans celle-ci assez pour savoir comment nous conduire dans l'autre.

Dans cet échange de travail - dans *le pari* – avec un *plus de jouir*, avec *quelque chose* dont nous saurions qu'il en vaut la peine se trouve le ressort de ceci.

C'est qu'au fond même de l'idée que PASCAL manie…

> semble-t-il, avec l'extraordinaire aveuglement de celui qui est lui-même au début d'une période de déchaînement

…et celle de la fonction du marché sont corrélatives.

S'il a introduit le discours scientifique, n'oublions pas - qu'il est aussi celui qui voulait, aux moments…
même les plus extrêmes de sa
retraite et de sa conversion
…inaugurer à Paris une *Compagnie des Omnibus Parisiens*.

Ce PASCAL ne sait pas ce qu'il dit quand il parle d'une vie heureuse, nous en avons là l'incarnation :
quoi d'autre sous le terme d'*heureux* est saisissable sinon précisément ***cette fonction*** qui s'incarne dans le *plus de jouir* ?

Et aussi bien nous n'avons pas besoin de parier sur l'au-delà pour savoir ce qu'il en vaut là où le *plus de jouir* se dévoile sous une forme nue, ça a un nom, ça s'appelle la perversion.

Et c'est bien pour cela qu'« *à sainte femme fils pervers* ».
Nul besoin de l'au-delà pour voir ce qui se passe dans la transmission de *l'une à l'autre* d'un jeu du discours essentiel.

Voici donc ouverte la figure, le schéma de ce qui permet de concevoir comment c'est autour du fantasme…
à savoir du rapport de la réitération du signifiant $\$$ qui représente le sujet par rapport à lui-même
…que se joue ce qu'il en est de la production du *(a)*.

$$\frac{\$}{a} \qquad \frac{\$ \lozenge (\$ \lozenge (\$ \lozenge a))}{a}$$

Mais inversement, de ce fait, leur rapport *prend consistance*.

Et c'est de ce qu'il se produit ***quelque chose…***
qui n'est plus ni sujet ni objet, mais qui s'appelle
fantasme [$\$ \lozenge a$]
…que dès lors les autres signifiants peuvent…
s'enchaînant, s'articulant et du même coup ici,
se gelant dans l'effet de signification
…introduire cet effet de ***métonymie*** qui fait que…

ce sujet, quel qu'il soit, qu'il soit dans la phrase « *On bat un enfant* », qu'il soit au niveau du « *un enfant* », au niveau du « *bat* », au niveau du « *on* » …quelque chose d'équivalent soude ce sujet et le fait cet être solidaire dont, dans le discours, nous avons la faiblesse de donner l'image comme une *image omnivalente*, *comme s'il pouvait y avoir un sujet de tous les signifiants*.

Si quelque chose, de par la règle analytique, peut être relâché dans cette chaîne assez pour que s'en produisent des *effets révélateurs*, quel sens, quel accent devons-nous lui donner pour que ceci prenne une portée ?

L'idéal sans doute c'est ce « *JE parle* » mythique qui fera, dans l'expérience analytique effet, image, d'apparition de la vérité.

C'est ici justement qu'il s'agit de comprendre que cette vérité émise est là *suspendue*, prise entre *deux registres* qui sont ceux dont précisément j'ai posé les deux bornes dans les deux termes qui figurent au titre de mon séminaire cette année.

Car cet « *ou bien…* » fait référence *au champ où le discours du sujet prendrait consistance*, c'est-à-dire *au champ de l'Autre*, qui est celui que j'ai défini pour ce lieu où tout discours au moins se pose pour pouvoir s'offrir à ce qui est ou non sa réfutation.

Qu'il puisse se démontrer, et sous la forme *la plus simple*…
vous m'excuserez de n'avoir pas le temps de le faire aujourd'hui
…que le problème est totalement déplacé de savoir s'il est ou non un Dieu qui garantisse, comme pour DESCARTES, le champ de la vérité.

Il nous suffit qu'il puisse se démontrer qu'au champ de l'Autre il n'y a pas de possibilité d'entière consistance du discours, et ceci, j'espère pouvoir la prochaine fois vous l'articuler précisément en fonction de l'existence du sujet.

Je l'ai déjà une fois écrit très rapidement au tableau.

C'est une démonstration très aisée à trouver au premier chapitre de ce qu'on appelle la théorie des ensembles, mais encore faut-il…

au moins pour une part des oreilles qui sont ici …montrer en quoi il est pertinent d'introduire dans l'élucidation de la fonction d'un discours comme celui qui est le nôtre, à nous analystes, quelque fonction extraite d'une logique, dont ce serait tout à fait un tort que de croire que c'est une façon de l'exclure dans l'amphithéâtre voisin que de l'appeler *logique mathématique*.

Si nulle part dans l'Autre ne peut être assurée d'aucune façon *la consistance* de ce qui s'appelle *vérité*, où donc est-elle sinon à ce qu'en réponde cette fonction du *(a)*.

Aussi bien n'ai-je pas déjà à quelque autre occasion émis ce qu'il en est du cri de *la vérité* ?

« *Moi, la vérité* - ai-je écrit - *je parle, et je suis pure articulation émise pour votre embarras.* »

C'est là - pour nous émouvoir - ce que peut dire *la vérité* .

Mais ce que dit celui qui est souffrance d'être cette vérité, celui-là doit savoir que son cri n'est que cri muet, cri dans le vide, cri que déjà dans un temps j'ai illustré de la gravure célèbre de MÜNCH[5].

Parce qu'à ce niveau rien d'autre ne peut lui répondre chez l'Autre que ce qui fait sa consistance, et sa foi naïve de ce qu'il est comme « *moi* », c'est à savoir ce qui en est le véritable support : à savoir sa fabrication comme *objet(a)*.

En face de lui [de ce (a)], il n'y a rien que celui-là [A], que l'« un en plus » parmi tant d'autres, et qui ne peut d'aucune façon répondre à ce cri de la vérité sinon qu'il est très précisément son équivalent,
la non jouissance, la misère, la détresse et la solitude :
c'est la contrepartie de ce *(a)*, de ce *plus de jouir* qui, du sujet en tant que « *moi* », fait la cohérence.

5 Edward Münch (1863-1944). « Le Cri » date de 1893. Cf. Séminaire Problèmes…(1964-65), séance du 17-03-1965.

Il n'y a rien d'autre, à moins que…
pour aujourd'hui, vouloir vous quitter sur
quelque chose qui fasse sourire un peu plus
…que je reprenne les paroles, dans l'*Ecclésiaste*, d'un vieux roi qui ne voyait pas de contradiction entre être le roi de la sagesse et posséder un harem, qui vous dit :

« *Tout est vanité, sans doute, jouis de la femme que tu aimes, c'est-à-dire fais anneau de ce creux, de ce vide qui est au centre de ton être. Il n'y a pas de prochain si ce n'est ce creux même qui est en toi, c'est le vide de toi-même.* »

Mais dans ce rapport assurément seulement garanti par la figure qui permit à FREUD sans doute de se tenir à travers tout ce chemin périlleux et de nous permettre d'éclaircir des rapports qui, sans ce mythe, n'auraient pas été autrement supportables, la Loi divine qui laisse dans son entière primitivité cette jouissance entre l'homme et la femme dont il faut dire :

« *Donne-lui ce que tu n'as pas, puisque ce qui peut t'unir à elle, c'est seulement sa jouissance.* »

C'est là-dessus qu'à la façon d'une simple, d'une totale, d'une religieuse énigme, de celle qui n'est approchée que dans la Kabbale, je vous donnerai aujourd'hui *quitus*.

La dernière fois…
ce qui était une première
…j'ai donc fait référence à MARX.

Dans une relation que, dans un premier temps,
j'ai présentée comme homologique…
avec tout ce que ce terme comporte de réserves
…j'ai introduit à côté, disons de la *plus-value…*
ce qu'on appelle, dans la langue originale…
où cette notion bien sûr a été pour la première fois non pas nommée mais découverte dans sa fonction essentielle
…Mehrwert.

Je l'ai écrit parce que Dieu sait ce qui arriverait si je ne faisais que le prononcer devant ce que j'ai comme auditoire…
et spécialement de psychanalystes, quand ils se recrutent parmi ce qu'on appelle - être de nature ou d'hérédité – des agents doubles
…bientôt on me dirait que c'est la « *mère verte* »,
(M.E.R.E.), que je retombe dans les sentiers battus.

C'est avec ça que…
avec mon « ça parle »
…on réintègre le désir soi-disant obstiné du sujet de se retrouver bien au chaud dans le ventre maternel.

Donc, à cette *plus-value*, j'ai accroché, j'ai superposé, j'ai enduit à l'envers, la notion de *plus de jouir*.

Ça s'est dit comme ça dans la langue originale.
Ça s'est dit la dernière fois pour la première fois, c'est-à-dire en français.

Pour la rendre à la langue d'où m'en est venue l'inspiration, je l'appellerai, pour peu qu'aucun germaniste dans cette assemblée ne s'y oppose, *Merhlust*.

Bien sûr, je n'ai pas produit cette opération sans faire référence discrète…
sous le mode où il m'arrive de le faire quelquefois
…allusive, à celui dont - pourquoi pas ? - les recherches et la pensée m'y ont induit, à savoir à ALTHUSSER.

Naturellement, selon l'usage, dans les heures qui suivent, ça a fait du *pia-pia* dans les cafés où on se réunit…
et combien n'en suis-je pas flatté, voire comblé
…pour ***discuter le bout de gras*** sur ce qui s'était dit ici.

À la vérité, ce qui peut se dire à cette occasion…
et que je ne dénie pas puisque c'est sur ce plan
que j'ai introduit mon propos de la dernière fois
…à savoir ce facteur, le facteur ***poubellicant*** ou ***poubellicatoire***, comme vous voudrez l'appeler, du structuralisme, j'avais précisément fait allusion au fait qu'aux derniers échos, ALTHUSSER ne s'y trouvait pas si à l'aise.

J'ai simplement rappelé que, quoiqu'il en soit de ce qu'il avoue ou renie du structuralisme, il semble bien à qui le lit, que son discours fait de MARX un *structuraliste*, et très spécialement en ceci qu'il souligne son sérieux.

C'est là-dessus que je voudrais revenir, puisque aussi bien, j'indique qu'on aurait tort de voir dans quelque humeur que ce soit mon ralliement à un drapeau.

Ce qui est ici essentiel, à savoir que…
comme je l'ai déjà souligné à d'autres occasions
…ce que j'énonce quand il s'agit de la structure, je l'ai déjà dit, c'est à prendre au sens de ce que c'est
au moins, pour moi
…le plus réel, le réel même.

Et quant j'ai dit…
au temps où ici, au tableau, je dessinais, voire manipulais quelques-uns de ces schémas dont s'illustre ce qu'on appelle la ***topologie***
…je soulignais déjà que, là, il ne s'agit de *nulle métaphore*.

De deux choses l'une :

- ou ce dont nous parlons n'a aucune espèce d'existence,

- ou, si le sujet en a une, j'entends telle que nous l'articulons, eh bien, il est exactement fait comme ça, à savoir exactement il est fait comme ces choses que j'inscrivais sur le tableau.

À condition bien entendu que vous sachiez que cette petite image…
qui est tout ce qu'on peut mettre, en effet, pour le représenter, sur une page
…que cette petite image évidemment n'est là que pour vous figurer certaines connexions qui sont celles qui ne peuvent pas s'imaginer mais qui peuvent par contre parfaitement bien s'écrire.

La structure, c'est donc réel.
Ça se détermine par convergence vers une impossibilité, en général. Mais c'est comme ça !
Et c'est parce que c'est réel.
Alors il n'y aurait presque pas besoin de parler de la structure.

Si là je parle, je parle de la structure, si j'en reparle aujourd'hui, c'est parce qu'on m'y force, à cause des petits *pia-pia* dans les cafés !

Mais je ne devrais pas avoir besoin d'en parler puisque je la dis. Ce que je dis, ça pose la structure, parce que ça vise, comme je l'ai dit la dernière fois, la cause du discours lui-même.

Implicitement, et comme tout un chacun qui enseigne, à vouloir remplir cette fonction, je défie en principe qu'on me réfute par un discours qui ***motive*** le discours ***autrement*** que ce que je viens de dire.

Je le répète pour les sourds : c'est à savoir que *ce que ça vise, c'est la cause du discours lui-même*.

Que quelqu'un motive le discours autrement :
comme expression ou comme rapport à un contenu pour quoi on invente la forme, libre à lui !
Mais je remarque alors qu'il est impensable, dans cette position, que vous inscriviez à quelque titre que ce soit la pratique de la psychanalyse.
J'entends : même pas comme charlatanisme.
Entendez que la *psychanalyse* qu'ici j'indique, la question est de savoir si elle existe.
C'est cela justement qui est en jeu.

Mais, d'autre part, il y a quelque chose par quoi elle s'affirme indiscutablement : elle est symptôme du point du temps où nous sommes parvenus, disons, dans ce mot provisoire que j'appellerai, comme ça, la civilisation.
Pas de blague, hein !
Je ne suis pas en train de parler de la culture.
C'est plus vaste !
C'est une question de convention d'ailleurs.
La culture, nous essaierons de la situer dans l'usage actuel qu'on fait de ce terme à un certain niveau que nous appellerons commercial.
Bon! Revenons à mon discours.

Pour employer une métaphore, là…
qu'il m'est arrivé d'employer plusieurs fois
…pour faire sentir ce que j'entends par « *un discours qui vaille* », je le comparerai à un trait de ciseaux dans cette matière dont je parle quand je parle du réel du sujet.

Ce trait de ciseaux dans ce que l'on appelle la structure, c'est par là, à la façon dont ça tombe, qu'elle se révèle pour ce qu'elle est.
Si l'on passe le trait de ciseaux quelque part, des rapports changent d'une telle façon que ce qui ne se voyait pas avant se voit après.

C'est ce que j'ai illustré en disant que ce n'est pas là métaphore, en vous rappelant que le trait de ciseaux dans la *bande de Mœbius* ça fait une bande qui n'a plus rien à faire avec ce qu'elle était précédemment, et que même, pour faire le pas suivant, on peut dire qu'à saisir cette transformation, on s'aperçoit que c'est le trait de ciseaux qui, en lui-même, est toute la bande, j'entends, tant qu'elle est, pour autant qu'elle est, la *bande de Mœbius*.

Voilà un moyen de parler de la moindre métaphore.
Autrement dit, dans le principe, appelez-le ***structuraliste*** ou non…

> disons que ce n'est pas la peine de parler d'autre chose que du réel dans lequel le discours lui-même a des conséquences

…appelez ça structuralisme ou pas, c'est ce que j'ai appelé la dernière fois la condition du sérieux.

Elle est particulièrement exigible dans une technique dont c'est la prétention que le discours y ait des conséquences puisque le patient ne se soumet d'une façon artificiellement définie à un certain discours réglé, ***que*** pour qu'il ait des conséquences.

Rien ne prévaut contre ces remarques, même celles que l'on voit s'étaler dans des bouquins dont le texte est par ailleurs raclé de ce discours lui-même, pour dire que je néglige la dimension énergétique par exemple.

Des trucs comme ça, je les laisse passer.
Je les laisse passer quand il s'agit de ***réponses polémiques***.

Mais là, nous voici au vif du sujet puisque, comme je l'ai fait remarquer la dernière fois, à cette référence exaltante…

> surtout pour ceux qui ignorent
> même ce que ça veut dire

…à l'énergétique, j'ai substitué une référence que, par les temps qui courent, on aurait du mal à suggérer qu'elle est moins matérialiste, une référence à l'économie, à l'économie politique.

Mais ne dédaignons point l'énergétique en l'occasion.
Pour qu'elle se rapportât à notre champ…

> si nous mettons ce que je viens de dire ***en application***

…il faudrait que le discours y ait des conséquences.

Eh bien, justement, il en a.

Je parle de la vraie énergétique, de là où elle se situe dans la science, de la physique.

J'ai même dans un temps…
    et bien avant qu'on ne publie ces objections risibles
…mis dans des cours…
    que des intéressés ont pu parfaitement entendre
    puisqu'ils en ont fait usage par la suite dans
    leurs propres conférences
…j'ai justement souligné que l'énergétique n'est même pas concevable autrement que comme conséquence du discours.

Ce n'est pas parce que c'est de la physique qu'il n'est pas clair que, sans repérage signifiant des cotes et des niveaux par rapport auxquels peut s'estimer, s'évaluer, la fonction initiale du *travail*…
    entendu au sens de la physique
…qu'il n'y a même pas probabilité de commencer à formuler ce qui s'appelle principe de toute énergétique au sens littéral de ce terme, c'est-à-dire la référence à une constante qui justement est ce qu'on appelle énergie, en rapport avec un système clos, qui est une autre hypothèse essentielle.

Qu'on puisse faire avec cela une physique, et qui fonctionne, c'est bien la preuve de ce qu'il en est d'un discours comme ayant des conséquences.

Ceci implique du même coup que la physique implique l'existence d'un physicien, et, qui plus est, pas n'importe lequel, un physicien qui ait un discours correct au sens où je viens de l'articuler.

C'est-à-dire un discours qui vaille la peine d'être dit et qui ne soit pas seulement un « *battement de cœur* », ce que devient l'énergétique quand on l'applique à un usage aussi délirant et fumeux que celui qu'on fait de la notion de *libido* quand on y voit ce qu'on appelle une « *pulsion de vie* ».

Bref, dire que la physique ne va pas sans le physicien n'est pas…
    comme j'espère il ne se trouve nul l'entendant ici
    pour formuler l'objection, qui serait assez bouffonne
    à l'intérieur de ce que je viens d'énoncer
…dire qu'il s'agit là d'un postulat idéaliste.

Car ce que je suis en train de dire, c'est que c'est le discours de la physique qui détermine le physicien, non pas le contraire. C'est-à-dire qu'il n'y a jamais eu de physiciens véritables jusqu'à ce que ce discours prévale. Tel est le sens que je donne au discours recevable dans ce qu'on appelle la science.

Seulement voilà, irrésistiblement, on s'imagine que l'argument *réaliste* c'est de faire allusion à ceci que…
    que nous soyons là ou pas, nous et notre science,
    comme si notre science était nôtre, et comme si nous
    n'étions pas déterminés par elle
…et bien la nature, dit-on, est toujours là.

Je n'en discute absolument pas : la nature est là.

Ce par quoi la physique se distingue de la nature, c'est que la physique vaut qu'on en dise quelque chose, que le discours y a des conséquences.

Dans la nature, comme chacun sait…
    et c'est même pourquoi on l'aime tant
…aucun discours n'en a aucune !

C'est ce qui différencie la nature de la physique. Être philosophe de la nature n'a jamais passé en aucun temps pour un certificat de matérialisme, par exemple, de scientificité non plus.

Mais reprenons, car ce n'est pas là que nous en sommes. Si la physique nous donne bien un modèle d'un discours qui vaille, les nécessités du nôtre doivent se reprendre de plus haut.

Tout discours se présente comme gros de conséquences, mais obscures. Rien de ce que nous disons, en principe, n'est sans en impliquer. Néanmoins, nous ne savons pas lesquelles.

Nous remarquons dans le langage…
    car c'est au niveau du langage que je reprendrai
    les choses, et pour marquer bien les limites
…une syntaxe telle que l'incarne un grand nombre de ***langues*** que, faute d'audace, on appelle les ***langues positives***.

Puisque j'y suis, et puisque je viens de vous faire une remarque qui, je pense, ne vous a point paru sans pertinence sur la nature, mais pourquoi, pourquoi nous gêner et ne pas les appeler *langues naturelles* ?
On verra mieux ainsi ce que concerne la *linguistique* et ce qui permet de la situer dans le discours de la science.

Il est tout à fait clair que, même vis-à-vis du langage…
    quelque prévalence que nous lui donnions parce qu'on l'oublie comme réalité naturelle
…tout discours scientifique sur la langue se présente par réduction de son matériel.

On met en valeur un fonctionnement où se saisissent des conséquences, je dirai plus : où se saisit la notion même de conséquence avec ses variétés du *nécessaire* ou du *contingent* par exemple.
On opère donc un clivage discursif, et c'est ce qui permet de donner tout son prix à ce que d'abord j'affirme qu'il n'y a pas de métalangage, ce qui est vrai dans le champ du langage naturel.

Mais dès lors que vous opérez cette réduction du matériel, c'est pourquoi ?
Je viens de vous le dire : c'est pour mettre en valeur un fonctionnement où se saisissent des conséquences,
et dès lors que vous saisissez ces conséquences, vous les articulez dans quelque chose que vous avez bien le droit de considérer comme métalangage, à ceci près que ce « méta » ne peut faire que confusion et que c'est pour ça que je préférerais dire que ce que fait surgir le détachement dans le discours de ce qu'il faut bien appeler par son nom, *la logique* - je n'indique ici rien de plus - est toujours conditionné par rien d'autre que par une réduction de matériel.

Et j'illustre ici ce que je veux dire. Réduction de matériel, cela veut dire que la logique commence à cette date précise dans l'histoire où, pour certains éléments du langage…
    comme fonctionnant dans leur syntaxe naturelle
…quelqu'un qui s'y entend, qui inaugure la logique, substitue à certains de ces éléments du langage,
une simple lettre.

C'est à partir du moment où, dans « si ceci, alors cela » vous introduisez un A et un B que la logique commence. Et c'est seulement à partir de là que, dans le langage, vous pouvez, sur l'usage de ce A et de ce B, poser un certain nombre d'axiomes et de lois de la discussion qui mériteront le titre d'articulation « *méta* » ou si vous préférez « *para-langagières* ».

Donc, pas plus que de physique qui s'étende - comme la bonté de Dieu - à toute la nature, pas plus de logique qui enserre tout le langage.

Il n'en reste pas moins - comme je l'ai dit – que :

- ou c'est délire, folie absurde que de s'arrêter un instant…
    c'est bien en effet toute l'apparence qu'on en a dans ces publications, la plupart
…de s'arrêter à la psychanalyse,

- ou bien ce qu'elle énonce c'est que tout ce que vous êtes, entendez jusqu'à ceci, en tant que sentant…
    je n'ai pas dit seulement en tant que pensant, encore qu'après tout, il n'y a lieu d'avoir vis-à-vis de ce terme aucune répugnance, le fait de penser serait-il le privilège des intellectuels intellectualistes qui, comme chacun sait, sont le poison de ce bas monde, et de ce bas monde psychanalytique, bien entendu
…tout ce que vous êtes en tant que sentant, tombe sous le coup des conséquences du discours.

Même votre mort, j'entends l'idée falote que vous en pouvez avoir n'est pas séparable de ce que vous puissiez la dire, et j'entends là non pas ***la dire naïvement***.

Même l'idée, que j'ai appelée falote parce qu'en effet elle n'a pas pour vous grand poids, que vous vous faites de votre mort n'est pas séparable du discours maximal que vous puissiez tramer à son propos.

C'est bien pour cela que le sentiment que vous en avez n'est que falot. Je dirai même que naïvement, vous ne pouvez même pas commencer à la dire.

Car ce à quoi ici je fais allusion, ce n'est pas du tout au fait que les primitifs sont naïfs, c'est pour ça qu'ils en parlent si drôlement.
Que chez eux c'est toujours un truc, un empoisonnement, un sort jeté, un machin qui ne va pas quelque part, pour tout dire un accident, ça ne prouve pas du tout qu'ils en parlent naïvement. Si vous trouvez que c'est naïf, ça ! C'est bien le contraire.

Mais c'est justement pour ça que, eux aussi, ils tombent sous cette loi. Le sentiment qu'ils ont de leur mort n'est pas séparable de ce qu'ils peuvent en dire, ce qu'il fallait démontrer.

Il y a une personne[6], comme ça, tout à l'heure…
parmi ceux qui pourraient ici un peu
s'instruire et décrasser son bafouillage
…qui est sortie parce qu'elle trouve sans doute que je dis des banalités.

Il faut croire qu'elles sont nécessaires à dire, sans ça pourquoi m'en donnerais-je la peine, après tout ce que je viens de dire sur le fait qu'un discours ait des ***conséquences*** ou pas. Il a eu en tout cas pour conséquence cette sortie qui est ***signalétique***.

C'est bien pourquoi il serait essentiel que, dans la psychanalyse, nous ayons quelques esprits formés à ce qu'on appelle, je ne sais pourquoi ***logique mathématique***, comme ça, par une vieille gêne : comme s'il y en avait une autre. C'est la logique tout court !
Il se trouve qu'elle a intéressé les mathématiques, c'est tout ce qui la distingue de la logique aristotélicienne qui, très évidemment, ne l'intéressait pas beaucoup, la mathématique.

C'est un progrès pour la logique qu'elle intéresse la mathématique, oui. Cette logique mathématique, pour dire les choses par leur nom, elle est tout à fait essentielle à votre existence dans le *réel*, *que vous le sachiez ou que vous ne le sachiez pas*.
C'est justement parce que vous ne le savez pas beaucoup qu'il se passe des choses qui remuent de temps en temps, des choses toutes récentes.

6 François Perrier.

On attend que j'en parle, mais *j'en parlerai, j'en parlerai* ! Tout dépend du temps que je vais mettre à dérouler ce que j'ai préparé pour vous aujourd'hui, et j'aimerais bien avoir une petite pointe, comme ça, à vous en donner avant de vous quitter, mais ça n'est pas sûr, parce que je ne sais jamais bien, ce n'est jamais très minuté, ce que je vous apporte.

La question n'est pas là :
que vous le sachiez ou que vous ne le sachiez pas.
La question bizarre, c'est…
    évidemment je viens de faire allusion au fait,
    puisque j'ai dit « *que vous le sachiez ou que vous ne le sachiez pas* »
…si ça a toujours été vrai que la logique mathématique ait ces conséquences quant à votre existence de sujet…
    dont je viens de dire qu'elles sont là, *que vous le sachiez ou que vous ne le sachiez pas*
…car alors la question se pose :
comment ça pouvait se faire avant que la logique qu'on appelle mathématique ne soit venue au jour ?
C'est la question de l'existence de Dieu.

Je l'ai déjà fait remarquer mais je le répète…
    on ne saurait *trop* se répéter
…est-ce que la logique mathématique était là, dans la comprenoire divine, avant que dans votre existence de sujet…
    il aurait été dès lors conditionné dès ce moment
…vous en ayiez été d'ores et déjà affectés ?

C'est un problème qui a toute son importance parce que c'est autour de là que prend effet cette avancée qu'un discours a des conséquences.
C'est à savoir qu'il a fallu quelque chose déjà attenant aux effets du discours pour que naisse celui de la logique mathématique, et qu'en tout cas…
    même si quelque chose pouvait déjà représenter dans une existence de sujet quelque chose que rétroactivement nous pouvons rattacher à quelques effet dans cette existence du discours de la logique
…il est tout à fait clair, il doit être fermement tenu que ce ne sont pas les mêmes conséquences que depuis que ce discours, j'entends celui de la logique mathématique, a été proféré.
Là se situent *le nécessaire* et *le contingent* dans le discours effectivement tenu.

C'est bien là que je vois mal en quoi la référence structurale méconnaîtrait la dimension de l'histoire.

Il s'agit simplement de savoir de laquelle on parle !

L'histoire telle qu'elle est incluse dans *le matérialisme historique* me paraît strictement conforme aux exigences ***structurales***.

La plus-value était-elle là avant que « *le travail abstrait* »…
    j'entends celui dont cette abstraction se dégage,
    j'entends comme moyenne sociale
…ait résulté de quelque chose que nous appellerons…
    je ne garantis pas l'exactitude du premier mot mais
    je veux dire un mot qui porte
…*l'absolutisation du marché*.

Il est plus que probable…
    et pour une bonne raison c'est que nous avons, pour
    cela, introduit le *plus-de-jouir*
…qu'on peut - cette *absolutisation du marché* - considérer qu'elle n'est qu'une condition pour que la plus-value apparaisse dans le discours.

Il a donc fallu ceci…
    qui peut difficilement être séparé du développement
    de certains *effets de langage*, à savoir *l'absolutisation du marché*
    au point qu'il englobe le travail lui-même
…pour que la plus-value se définisse en ceci qu'en payant avec de l'argent ou pas…
    avec de l'argent puisque nous sommes dans le marché
…le travail à son vrai prix, telle que se définit dans le marché la fonction de *la valeur d'échange*, il y a de la *valeur non payée* dans ce qui apparaît comme *fruit du travail*, dans une *valeur d'usage*, dans ce qui est le vrai prix de ce fruit.

Ce travail non payé…
    quoique payé de façon « juste » par rapport à
    la ***consistance*** du marché, ceci dans le fonctionnement
    du sujet capitaliste
…ce travail non payé, c'est *la plus-value*.
C'est le fruit des ***moyens d'articulation*** qui constituent le discours capitaliste de la logique capitaliste.

Sans doute, articulé ainsi, ceci entraîne une revendication concernant la frustration du travailleur.

Ceci entraîne une certaine position du « *je* » dans le système, quand ce « *je* » est à la place du travailleur, ce qui est le cas de plus en plus général.

Que ça entraîne ça, c'est étrange, voilà ce qu'il faut dire, car il ne s'agit que des conséquences d'un discours parfaitement défini, dans lequel le travailleur s'inscrit lui-même en tant que travailleur, en tant que « *je* ».
J'ai dit « *je* » ici, repérez que je n'ai pas dit ***sujet***, alors que j'ai parlé du sujet capitaliste.

je vais lentement parce qu'après tout, j'y reviendrai, nous nous reverrons…
sauf, j'espère, ceux qui sortent dans le milieu
…et vous verrez que ça n'est pas pour rien que *là* je dis *sujet*, et *là* je dis « *je* », parce que ça se retrouvera à un certain niveau, et à un niveau qui devrait fonctionner depuis longtemps puisque c'est celui de mon *graphe*.

Il y a plus de dix ans j'ai construit devant un auditoire d'ânes : ils n'ont pas encore trouvé où était le « *je* » sur ce graphe !

Alors il faudra bien que je leur explique.
Pour leur expliquer, il faut que je prépare.
Nous labourons. C'est du travail.
Espérons que je pourrais vous dire avant la fin comment le travail, pour nous - au niveau de ce discours de l'enseignant - se situe.

Donc c'est étrange que ça entraîne l'idée de frustration, avec les revendications qui suivent, les petites reconstructions qu'on distingue sous le nom révolution.
C'est étrange et c'est intéressant.

Mais je ne peux pas ne pas faire que dès maintenant, dans ce que j'articule en ce point précis, c'est la dimension conflictuelle qui est introduite.
Il est difficile de la désigner autrement.

J'ai dit que c'était étrange, et que c'est intéressant.
Ça devrait au moins vous inciter à la reconnaître, non !
je la désignerai par ce mot étrange…
non moins qu'intéressant mais étrange
…qui est le mot de *vérité*.

La *vérité*, ça ne se saisit pas comme ça, hein !
Je l'ai déjà bien sûr introduite, comme ça, une fois, dans sa jonction…
    dont j'avais essayé de dessiner la topologie
…dans sa jonction avec le savoir, parce qu'il est difficile de parler de quoi que ce soit en psychanalyse sans introduire cette jonction.

Cela montre bien la prudence qu'il faut avoir, parce que Dieu sait ce qui, à ce propos, m'est revenu de sottises qui cavalent !

Nous allons tâcher de nous en approcher d'un peu plus près et de voir comment la réalité capitaliste n'a pas de si mauvais rapports avec la science.
Cela peut fonctionner comme ça, enfin, encore un certain temps, selon toute apparence, je dirai même qu'elle s'en accommode pas mal du tout.

J'ai parlé de réalité, n'est-ce pas ?
Je n'ai pas parlé de *Réel*.
J'ai parlé de ce qui se construit sur le ***sujet capitaliste***, ce qui s'est engendré de la ***revendication*** fondamentalement insérée sur la reconnaissance…
    ou bien alors le discours de MARX n'a aucun sens
…de ce qui s'appelle la plus-value.
Ce qui est proprement l'incidence scientifique dans l'ordre de quelque chose qui est de l'ordre du sujet.

Évidemment, à un certain niveau, ça ne s'accommode pas mal du tout avec la science : on nous envoie dans les orbes spatiales des objets tout à fait bien conformés autant qu'habitables. Mais il n'est pas sûr qu'au niveau le plus proche, celui d'où s'est engendrée la révolution et les formes politiques qu'elle engendre, quelque chose soit entièrement résolu sur le plan de cette frustration que nous avons désignée être le niveau d'une vérité.

Sans doute le travailleur est le ***lieu sacré*** de cet élément conflictuel qui est la vérité du système, à savoir : qu'un savoir qui se tient d'autant plus parfaitement qu'il est identique à son propre perçu dans l'être, se déchire quelque part.

Alors faisons ce pas que nous permet le fait qu'il s'agit sans aucun doute de la même substance.
Tâtons ce qu'il en est de l'étoffe structurale,
et donnons notre coup de ciseaux.

Il s'agit du savoir. C'est par rapport à lui, sous sa forme scientifique, que je viens prudemment apprécier ce qu'il en est dans des relations, dans les deux réalités qui s'opposent dans notre monde politique.

Le savoir…
quoique tout à l'heure j'ai
paru en amorcer mon discours
…le savoir ce n'est pas le travail.
Ça vaut du travail quelquefois, mais ça peut vous être donné sans. Le savoir, à l'extrême, c'est ce que nous appelons le prix. Le prix, ça s'incarne quelquefois dans de l'argent, mais le savoir aussi bien !

Ça vaut de l'argent, et de plus en plus.
C'est ce qui devrait vous éclairer !
Le prix de quoi ? C'est clair :
le prix de la *renonciation à la jouissance*.

Originellement, c'est par là que nous commençons d'en savoir un petit bout.
Pas besoin de travail pour cela.
Ce n'est pas ***parce que*** le travail implique la renonciation à la jouissance que toute renonciation à la jouissance ne se fait que par le travail.

Une illumination comme ça vous arrive pour peu que vous sachiez vous retenir, ou vous contenir, comme j'y ai fait allusion la dernière fois pour définir la pensée.
Un petit temps d'arrêt. Vous pouvez vous apercevoir, par exemple, que la femme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de votre castration, ceci pour les mâles.
Après ça, vous conduirez plus sûrement votre vie.
C'est une valeur d'usage, ça !

Le savoir, ça n'a rien à faire avec *le travail*.
Mais pour que quelque chose s'éclaire dans cette affaire, il faut qu'il y ait un marché, *un marché du savoir*, *que le savoir devienne une marchandise*. Or, c'est là ce qui se précipite.

Si on n'en avait pas l'idée, on devrait en avoir au moins une petite suggestion à voir la forme que prennent les choses, à voir l'air de foire que, depuis quelque temps, ça prenait dans l'Université par exemple.

Il y a des choses comme ça, dont j'ai parlé incidemment sous d'autres angles : il n'y a pas de propriété intellectuelle, par exemple.
Ça ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de vol.
C'est même comme ça qu'elle commence, la propriété.
Tout cela est bien compliqué.
Ça n'existe, bien sûr, que depuis qu'on paye les conférences faites à l'étranger[7]…
    je veux dire que c'est à l'étranger qu'on les paye,
    et voilà que même en France, ça commence
…c'est à partir de ce moment-là qu'on peut décerner ce que j'ai appelé autrefois - dans un cercle intime - un « *prix haut-le-cœur* » à quiconque se démontre spécialement en vue dans cette sorte de spéculation.

Mais tout ceci n'est qu'anecdote.
Le savoir devient marché pas du tout par l'effet de la corruption ni de l'imbécillité des hommes.
Comprenez par exemple que la Sorbonne, c'est bien connu que depuis longtemps, elle est le lieu élu de cette sorte de qualité négative, de cette sorte de faiblesse.
On connaissait ça à tous les bouts de champ dans toute l'histoire.
Au moment de RABELAIS, c'était déjà des salauds.
Au moment des Jansénistes…
Ça ne rate jamais, ils sont toujours du bon côté, c'est-à-dire du mauvais !

C'est pas ça le nouveau. C'est pas ça !
J'ai cherché la racine de ce que l'on appelle ridiculement « les événements » : il n'y a pas le moindre ***événement*** dans cette affaire, mais ça je vous l'expliquerai une autre fois.

Le procès même par où s'unifie la science en tant qu'elle prend son nœud d'un discours conséquent réduit tous les savoirs à un marché unique, et ceci, pour ce que nous interrogeons, est la référence nodale.

7 Cf. Séminaire 1965-66 : L'Objet de la psychanalyse, séances des 23-03 et 30-03.

C'est à partir de là que nous pouvons concevoir qu'il y a quelque chose là aussi qui, en tant que payé à son vrai prix de savoir selon les normes qui se constituent du marché de la science, est pourtant obtenu pour rien. C'est ce que j'ai appelé le *plus-de-jouir*.

À partir du savoir…
ce qui n'est pas nouveau mais ce qui ne se révèle qu'à partir de l'homogénéisation des savoirs sur le marché
…on aperçoit enfin que la jouissance s'ordonne et peut s'établir comme recherchée et perverse.

Qu'est-ce qui donc, à cette occasion, représente le *Malaise de la civilisation*, comme on s'exprime ? C'est un *plus-de-jouir* obtenu de la renonciation à la jouissance, justement étant respecté le principe de la valeur du savoir.

Le savoir est-il un bien ?
Telle est la question qui se pose, parce que son corrélatif est celui-ci :

« *Non licet omnibus* - comme je l'ai déjà dit – *adire Corynthum* [8] »

Tout le monde n'a point accès pour autant au *plus-de-jouir*.
Qu'est-ce qui est donc en cette affaire payé ou pas ?
Le travail, avons-nous vu plus haut.

Mais dans ce registre, de quoi s'agit-il ?

Ce que déjà j'ai pointé tout à l'heure, quant à ce qui surgit de conflictuel de la fonction de la plus-value nous met sur la voie, et c'est ce que, déjà, j'ai appelé *la vérité*.

La façon dont chacun souffre dans son rapport à la jouissance pour autant qu'il ne s'y insère que par la fonction du *plus-de-jouir*, voilà le symptôme, et le symptôme en tant qu'il apparaît de ceci qu'il n'y ait plus qu'une vérité sociale moyenne, une vérité abstraite.

---

8 Non licet omnibus adire Corynthum : il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe. Au temps des Laïs et des Phryné (célèbres courtisanes) Corinthe était la ville des plaisirs coûteux et beaucoup devaient y renoncer moins par sagesse que par pauvreté. Aussi, disait-on : tout le monde ne peut aller à Corinthe.

Voilà ce qui résulte de ce qu'un savoir est toujours payé sans doute selon son vrai prix, mais au-dessous de la valeur d'usage que cette vérité engendre toujours, pour d'autres que ceux qui sont dans le vrai.

Voilà ce que comporte la fonction du *plus-de-jouir,* de la *Mehrlust,* cette *Mehrlust* qui se moque bien de nous, parce qu'on ne sait pas où elle niche.

Voici pourquoi votre fille est muette, chers enfants ! C'est à savoir pourquoi, en Mai, ça a bardé. Une grande « prise de parole » comme s'est exprimé quelqu'un qui n'a pas dans mon champ une place négligeable.

Prise de parole : je crois qu'on aurait tort de donner à cette ***prise*** une homologie avec ***la prise d'une Bastille*** quelconque. Prise de tabac ou de came, j'aimerais mieux.

C'est que c'était positivement la vérité qui se manifestait en cette occasion.
Une vérité collective, mais qu'il faut bien voir au sens où la grève…
qui ne consonnait avec cette vérité, pas mal du tout …est justement cette sorte de rapport qui soude le collectif au travail. C'est même le seul.

Parce qu'on aurait tout à fait tort de croire qu'un type qui est dans une chaîne y travaille collectivement. C'est bien lui qui fait le boulot, quand même ! Dans la grève, la vérité collective du travail se manifeste, et ce que nous avons vu en Mai, c'était la grève de la vérité.

Là aussi, le rapport à la vérité était évident. La vérité s'étalait sur les murs.
Naturellement, il faut se souvenir à ce moment-là du rapport qu'heureusement j'avais bien pointé trois mois auparavant que la ***vérité de la connerie*** n'est pas sans poser la question de la ***connerie de*** la ***vérité.***

Il y a même des conneries qu'on aurait dit du discours de LACAN. Ça le reproduisait comme ça - c'était le hasard bien sûr - presque textuellement.

Ceci tient évidemment à ceci que des choses extraites de leur contexte ça peut être des ***vérités*** mais ça n'exclue pas que ce soit des ***conneries***.

C'est bien pour ça que ce que je préfère, c'est un discours sans paroles.

L'étrange, ça a été ce que l'on a vu d'une interrogation passionnée, de celle qui surgissait dans l'âme de ce que j'appellerai…
je pense que vous verrez se profiler sa silhouette …le curé communiste, lui dont la bonté non plus n'a pas de limite dans la nature. Pour recevoir, avec lui, des propos moraux, on peut y compter, c'est des choses qui viennent avec l'âge.

Il y en a un que j'épingle à jamais du titre de « *Mudger Muddle* »[9]. C'est un nom que je lui donne, c'est de mon crû. Ça évoque le crocodile et la boue où il baigne et le fait que, d'une larme délicate, il vous attire dans son monde bienfaisant.
Je l'ai rencontré, *Mudger* [boueux ?] *Muddle* [pagaille], sur le trottoir du boulevard Saint-Germain.
Il m'a dit qu'il cherchait *la théorie marxiste* et qu'il était inondé - par quoi ? - par *le bonheur* que tout ça respirait.

Mais il ne lui était pas venu à l'idée que le bonheur, ça peut provenir de la grève de la vérité.
Qui n'en serait heureux, bien sûr ?
Au poids qu'elle pèse sur nous à chaque instant de notre existence, nous pouvons nous rendre compte de ce que c'est que de n'avoir plus avec elle qu'un rapport collectif.

Donc je ne porte nulle dépréciation dans ceci que ces vérités qui s'étalaient sur les murs, ça faisait con quelquefois. Je vous l'ai dit, personne ne remarque qu'elles sont aussi dans mon discours.

C'est parce que, dans le mien, ça fait peur.
Mais sur les murs, ça faisait peur aussi.
Et c'est bien là qu'elle ressort, c'est que tant de choses connes, ça fait une peur sans égale :
quand la vérité collective sort, on sait que tout le discours peut foutre le camp.

9 Lucien Goldmann.

Voilà. C'est rentré un peu dans le rang. Mais ça couve. C'est pour ça que les capitaux foutent le camp .
Eh bien, puisque je me suis risqué aujourd'hui à donner mon interprétation à moi de ce que l'on appelle *les événements*, je voudrais vous dire :
ne croyez pas pour autant que ça arrête le processus.

Vous auriez tort de ne pas vous apercevoir que, pour l'instant, il n'est même pas question que ça s'arrête, ce que j'ai appelé le marché du savoir !
Et c'est vous-mêmes qui agirez pour qu'il s'établisse de plus en plus.

L'apparition dans la réforme d'une notion comme celle de « *l'unité de valeur* », au niveau des petits papelards qu'on veut vous décerner, mais l'unité de valeur, c'est ça ! C'est le signe de ce que le savoir va devenir, de plus en plus dans ce champ, dans ce marché qu'on appelle l'Université.

Alors, bien sûr, ces choses doivent être suivies de très près pour simplement qu'on s'y repère de ce qu'il est bien évident que la vérité peut avoir là des fonctions spasmodiques, mais que ce n'est pas du tout ça qui règlera pour chacun votre existence de sujet.

De ce que la vérité…
je vous l'ai rappelé la dernière fois
…la vérité, mon Dieu, dans un texte, j'ai été très gentil, je lui ai fait tenir les propos les plus intelligents que je pouvais lui attribuer, je les empruntais à ce que je dis quand je ne dis pas la vérité.

Autrement dit : « *nul discours ne peut dire la vérité* ».
Le discours qui tient, c'est celui qui peut tenir assez longtemps sans que vous ayez besoin de lui demander raison de sa vérité.

Attendez, là au pied du mur, ceux qui pourront se présenter devant vous en vous disant :

« *La psychanalyse, vous savez, hein, nous on n'en peut rien dire !* »

Ce n'est pas le ton de ce que vous devez exiger si vous voulez maîtriser ce monde d'une valeur qui s'appelle le savoir.

Si un discours se dérobe, vous n'avez qu'une chose à faire, lui demander raison : pourquoi ?
Autrement dit, un discours qui ne s'articule pas de dire quelque chose est un discours de vanité.

Ne croyez pas que le fait de dire que « *tout est vanité…* »
qui est ce sur quoi je vous ai
laissés la dernière fois
…soit autre chose ici qu'un leurre sur lequel, comme je vous l'ai dit, j'ai voulu vous laisser partir l'âme en paix jusqu'à ce que, ce discours, je le reprenne.

Et sur ce qu'il en est de ceux qui posent au principe une essentielle vanité de tout discours, c'est là que celui que je vous tiens aura la prochaine fois à nous reprendre ensemble.

Nous sommes arrivés la dernière fois à un point qui commande que je vous donne aujourd'hui quelques éclaircissements que j'appellerai topologiques.

Ce n'est pas là chose nouvelle à ce que je l'introduise ici, mais il convient que je la conjoigne avec ce que précisément j'ai introduit cette année sous cette forme qui désigne le rapport du savoir à quelque chose, certes, de plus mystérieux, de plus fondamental, à quelque chose dont c'est bien le danger qu'il soit pris dans la *fonction* d'un fond par rapport *au champ* d'une forme alors qu'il s'agit de bien autre chose, j'ai nommé *la jouissance*.

La jouissance dont bien sûr il n'est que trop évident qu'elle fait la substance de tout ce dont nous parlons dans la psychanalyse. On sait bien par là qu'elle n'est pas informe : *la jouissance* a ici cette portée, qu'elle nous permet d'introduire cette fonction proprement structurale qui est celle du *plus-de-jouir*.

Ce *plus-de-jouir* est apparu, dans mes derniers discours, en fonction d'homologie par rapport à *la plus-value* marxiste. Homologie, c'est bien dire - et je l'ai souligné - que leur rapport n'est pas d'analogie, *il s'agit bien de la même chose*. Il s'agit bien de la même étoffe en tant que ce dont il s'agit, c'est le trait de ciseaux du discours.

Me fais-je bien entendre ?
S'il est bien vrai que ce qui est ici intéressé dans le mien…
> car ce rapport du *plus-de-jouir* à la plus-value, chacun qui suit depuis un temps suffisant ce que j'énonce voit autour de quelle fonction il tourne, ce rapport

…c'est la fonction de *l'objet(a)*.
Cet *objet(a)*, si en un certain sens je l'ai inventé…
> comme on peut dire que ce que le discours de MARX invente - qu'est-ce à dire ? - c'est la trouvaille de la *plus-value*

…ce n'est pas dire, bien sûr, qu'il n'ait pas été - avant mon propre discours – approché…
et c'est ce qu'on a appelé […]
…mais de façon franchement insuffisante, aussi insuffisante qu'était la définition de *la plus-value* avant que la fasse apparaître dans sa rigueur le discours de MARX.

Mais l'important n'est pas de souligner cette équivalence dans l'ordre de l'importance de la trouvaille.
L'important est de poser la question de ce que nous pouvons penser du fait même de la trouvaille, si d'abord, je la définis comme ***effet*** d'un discours. Car il ne s'agit pas de théorie au sens où elle recouvrirait quelque chose qui, à un moment donné, deviendrait apparent.
L'objet(a) est effet du discours analytique, et comme tel, ce que j'en dis n'est que cet effet même.

Est-ce à dire qu'il n'est qu'artifice créé par le discours analytique ?
Là est le point que je désigne, qui est consistant avec le fond de la question telle que je la pose, quant à la fonction de l'analyste.

Si l'analyste lui-même n'était pas cet ***effet***, je dirais plus : ce *symptôme*, qui résulte d'une certaine incidence dans l'Histoire, impliquant transformation du rapport du savoir avec ce fond énigmatique de la jouissance, du rapport du savoir en tant qu'il est déterminant pour la position du sujet, il n'y aurait ni *discours analytique* ni bien sûr révélation de la fonction de *l'objet(a)*.

Mais la question de l'artifice, vous le voyez bien, se modifie, se suspend, trouve sa médiation dans ce fait que ce qui est découvert dans un effet de discours est déjà apparu comme effet de discours dans l'Histoire.
Que la psychanalyse, autrement dit, n'apparaît comme symptôme que pour autant qu'un tournant du savoir dans l'Histoire…
je ne dis pas de l'histoire du savoir
…qu'un tournant de l'incidence du savoir dans l'Histoire est déjà là qui a concentré, si je puis dire, pour nous l'offrir, pour la mettre à notre portée, cette fonction.
Je parle de celle définie par l'objet(a).
Il est clair que personne, sauf une…

ma traductrice italienne dont je n'offenserai pas la modestie : du fait qu'elle a raté l'avion ce matin elle n'est pas là

…qui s'est fort bien aperçue, il y a quelque temps, de l'identité de cette fonction de la plus-value et de l'objet(a).

Pourquoi pas plus ?
Pas plus de personnes à l'avoir énoncée si tant est qu'il ait pu se faire que la chose ***ne m'ait point été communiquée*** ?

Là est l'étrange.
L'étrange qui assurément se tempère à saisir sur le vif comme je fais - c'est mon destin - la difficulté du progrès de ce discours analytique, la résistance qui s'accroît à mesure même qu'il se poursuit.

Et pourtant, n'est-il pas singulier…
puisque aussi bien j'ai là un témoignage qui après tout prend sa valeur de provenir de quelqu'un qui est d'une génération des plus jeunes

…n'est-il pas singulier de voir que par un effet qu'assurément je ne désignerai pas pour être celui de mon discours, mais pour être celui du progrès de la difficulté croissante qui s'engendre de ce que j'ai appelé cette absolutisation du marché du savoir
…je puisse toucher très fréquemment…
combien plus aisé, dans la génération qui vient, est mon échange

…ceux dont, après tout, par une petite expérience de calcul, j'ai pu faire la moyenne d'âge, disons avec ceux qui ont ***vingt quatre ans***.

Je n'irai pas dire qu'à ***vingt quatre ans*** tout le monde est lacanien, mais sûrement qu'en quelque sorte, rien de ce que j'ai pu rencontrer *dans le temps* comme on dit comme difficultés à ***faire entendre ce discours***, ne se produit plus.

Tout au moins pas à la même place que là où j'ai à faire à quiconque…
je dis même n'étant point psychanalyste

…approche seulement les problèmes du savoir sous leur angle le plus moderne, et disons a quelque ouverture sur le domaine de la logique…

Vous voulez que je parle un peu plus haut là-bas ?

Aussi, puisque c'est au niveau de cette génération qu'on se met…
j'en ai des échos déjà, des fruits, des résultats …à étudier mes *Écrits,* et même à commencer de pondre ce que l'on appelle diplômes ou thèses, bref à se mettre à l'épreuve d'une transmission universitaire.

J'ai pu récemment…
et non pas du tout pour en être surpris …constater assurément la difficulté qu'ont ces jeunes auteurs à extraire de ces *Écrits* ce qu'on peut appeler une formule, qui soit recevable et classable dans ce qu'on leur offre comme tiroirs.

Assurément, ce qui leur échappe le plus dans ce qui est là-dedans, c'est ce qui en fait le poids et l'essentiel. Ce qui sans doute retient ces lecteurs, que je suis toujours si étonné de savoir si nombreux, c'est la dimension du travail qui, précisément, s'y représente.

Je veux dire que chacun d'eux, chacun de ces *Écrits* représente quelque chose que j'ai eu à déplacer, à pousser, à charrier, dans l'ordre de cette dimension de résistance qui n'est point d'ordre individuel.

Essentielement, du fait que les générations déjà au temps où je commençais de parler, se recrutaient déjà à un niveau plus âgé, dans ce rapport en plein glissement au savoir, et se trouvaient, pour tout dire, formées de toutes les façons, sous un mode tel que rien, en soi, n'était plus difficile que de les situer au niveau de cette expérience annonciatrice, dénonciatrice qu'est la psychanalyse.

C'est bien pour cela que ce que j'essaie aujourd'hui d'articuler, je le fais dans un certain espoir que quelque chose se conjoigne qui soit de ce qui m'est offert dans l'attention des générations plus jeunes avec ce qui effectivement se présente comme un discours.

Néanmoins, qu'on ne s'attende d'aucune façon que ce discours puisse se faire profession articulée d'une

position de distance à l'endroit de ce qui s'opère vraiment dans ce progrès du discours analytique.

Ce que j'énonce du sujet comme effet lui-même du discours rend absolument exclu que le mien se fasse système, alors que ce qui en fait la difficulté c'est d'indiquer, par son procès même, comment ce discours est lui-même commandé par une subordination du sujet…

du sujet psychanalytique dont
je me fais ici support

…par rapport à ce qui le commande et qui tient à tout le savoir.

Ma position, chacun le sait, est identique en plusieurs points où, sous le nom d'épistémologie, une question se pose qu'on pourrait en quelque sorte toujours définir par ceci : qu'en est-il du désir qui soutient de la façon la plus cachée ce qu'est le discours apparemment le plus abstrait, disons le discours mathématique ?

Pourtant, la difficulté est d'un ordre tout différent au niveau où je dois me placer pour la raison que si le suspens peut être mis sur ce qui anime le discours mathématique, il est clair que chacune de ses opérations est faite pour boucher, élider et recoudre, suturer cette question à tout instant, et rappelez-vous ce qui, ici, en est apparu déjà, il y a quatre ans, sous la fonction de la suture.

Alors qu'au contraire, ce dont il s'agit dans le discours analytique c'est de donner sa présence pleine à cette fonction du sujet, au contraire, retournant ce mouvement de réduction qui est dans le discours logique pour perpétuellement nous centrer sur les failles.

Et ce d'une façon d'autant plus problématique qu'il ne nous est permis d'aucune façon de suppléer à ce qui est faille, sinon par artifice, et en indiquant bien ce que nous faisons à cet instant quand nous nous permettons de désigner ce manque, effet de la signifiance de quelque chose qui, prétendant le signifier, ne saurait être, par définition, un signifiant.

Si nous indiquons $S(\not{A})$ signifiant de A barré, c'est en quelque sorte pour indiquer ce manque, et, comme je l'ai

plusieurs fois articulé, ce manque dans le signifiant. Qu'est-ce à dire ?
Qu'est-ce qui représente ce manque dans le signifiant, si, aussi bien, nous pouvons admettre que ce manque soit quelque chose de spécifique à notre destin d'égaré ?
Là nous désignons le manque, il a toujours été le même, et s'il y a quelque chose qui nous met en rapport avec l'Histoire, c'est de concevoir combien, pendant tant de temps, les hommes ont pu y parer.
Mais ce n'est pas la question que je suis aujourd'hui venu soulever devant vous. Bien au contraire, je vous l'ai dit, il s'agit de topologie.

S'il y a une formule que j'ai répétée ces jours-ci, ces temps-ci avec insistance, c'est celle qui enracine la détermination du sujet en ceci qu'un signifiant le représente, le représente pour un autre signifiant.
Cette formule a l'avantage d'insérer dans une connexion la plus simple, la plus réduite, celle d'un signifiant 1, S_1, à un signifiant 2, S_2 : $S_1 \rightarrow S_2$.
Ce de quoi il nous faut partir pour ne pas perdre, ne plus pouvoir perdre un seul instant la dépendance du sujet.

Le rapport de ce signifiant 1 à ce signifiant 2, pour tous ceux…
> et il n'est pas du tout rare de pouvoir l'espérer, à partir d'un certain moment

…pour tous ceux qui ont quelque audition de ce qu'il en est en logique…
> de ce qu'il en est proprement dans la théorie des ensembles

…de ce qu'on appelle une paire ordonnée, je ne puis ici qu'en donner l'indication quitte à ce que, sur telle demande qui me vienne, j'en donne plus tard un commentaire. Cette référence théorique est néanmoins importante à être ici attachée.

Pourtant, ceci que j'appelle mon discours ne date pas d'hier. Je veux dire que, comme je vous l'ai annoncé la dernière fois, il y a quelque chose au bord de quoi notre chemin nous mène, c'est ce qui déjà est construit au niveau même de l'expérience et je dirais, du travail, du travail qui consiste à faire rentrer dans mon discours, dans un « je dis » provoquant, ceux qui veulent

bien franchir l'obstacle que rencontre ce seul fait que ce discours, à un moment, ait été commencé au sein d'une institution qui, comme telle, était faite pour le suspendre.
Et ce discours, j'ai essayé de le situer, de le construire dans sa relation fondamentale au rapport du savoir dans quelque chose que certains de ceux qui ont pu ouvrir mon livre ont pu trouver à une certaine page[10], designé sous le nom de graphe.

Dix ans ! Dix ans déjà que cette opération a abouti à sa venue au jour dans le Séminaire de 1957-58 sur *Les Formations de l'Inconscient*.

Et pour bien marquer les choses dans le vif de ce dont il s'agit, je dirai que c'est par un commentaire du *Witz*...
    du mot d'esprit, comme FREUD s'exprime, du mot d'esprit, donc, dis-je
…que cette construction a commencé.

À la vérité, ce n'est pas à m'y reporter, à ce discours lui-même, que je me suis employé directement…
    pour reprendre ici le point où je l'ai laissé la dernière fois
…mais bien plutôt à quelque chose qui…
    il faut le dire, sans être parfait, et même sans témoigner de négligence singulière
…a la portée pourtant, de témoigner qu'à telle date, dans le *Bulletin de Psychologie*, ce compte-rendu, ce résumé a été imprimé.

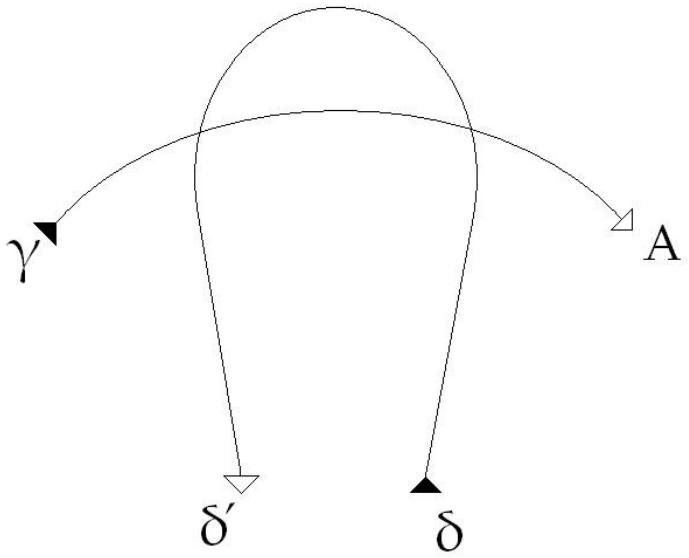
On peut y voir que dès cette époque, combien ***préhistorique*** par rapport à l'émergence comme telle de *l'objet(a)* qui n'était pas encore désigné…
    à ce niveau qui suivait ce que j'avais fait l'année précédente sur la relation d'objet
…qui n'est pas désigné, mais bel et bien préfiguré…
    pour quiconque a entendu la suite
…dans la fonction de l'objet métonymique.

Les choses sont mises à leur place dès ce moment et chacun peut, sans avoir à recourir à des notes non publiées, en trouver ici témoignage dans ce compte-rendu

10 Cf. Écrits, op. cit., Subversion du sujet, p.805 (ou t.2 p.285).

des *Formations de l'Inconscient* qui recouvre, dans une première section, les leçons des 6, 13 et 20 Novembre 1957.

Nous trouvons un premier dessin qui se présentait ainsi :



De la façon la plus claire, c'est ici en δ que part cette ligne pour aboutir ici à δ′.
Que nous mettions le δ′ ou que nous ne le mettions pas, il est clair que…

> à voir le dessin de cette courbe avec cette marque de flèche à l'extrémité et cette petite pyramide au départ

…il n'est pas question de la faire partir d'ici pour aller en sens contraire.
Qu'importe, à ce détail près, le témoignage de l'auteur du résumé garde son intérêt.

Son intérêt surtout en ceci - dont il témoigne – :
- que si, comme la chose est devenue banale, que cette première ébauche du graphe a pour fonction d'inscrire quelque part ce qu'il en est d'une unité de la chaîne signifiante, c'est pour autant qu'elle ne trouve son achèvement que là où elle recoupe l'intention au futur-antérieur qui la détermine.
- Que si quelque chose s'instaure, qui est le vouloir dire, disons que ce qui se déroulera du discours ne

s'achèvera qu'à le rejoindre, autrement dit ne prend sa pleine portée que de la façon ici désignée, c'est-à-dire rétroactive.

- Que c'est à partir de là qu'on peut faire une première lecture de ce rapport à un A pris comme Autre, lieu du code, à savoir de ce qu'il faut supposer déjà comme trésor du langage pour que puissent en être extraits, sous le sceau de l'intention, ces éléments qui viennent s'inscrire les uns après les autres pour se dérouler, à partir de là, sous la forme d'une série de S_1, S_2, S_3, autrement dit d'une phrase qui ne se boucle que jusqu'à ce que quelque chose s'en soit réalisé fermement.

Quoi serait plus naturel, ne serait-ce que d'une façon didactique, que d'avoir articulé alors…

> et après tout, pourquoi moi-même ne tremblerais-je pas à présent quand je songe combien fut longue cette marche -, de m'être laissé aller alors à une pareille faiblesse, Dieu merci, il n'en est rien.
> Je lis sous la plume du scribe d'alors qui, malgré ses négligences, n'en a pas moins fort bien retenu ici ce qui est essentiel :

… :

> « Notre schéma représente non le signifiant et le signifié, mais deux états du signifiant ».

Le circuit…
je ne vous le répète pas comme il l'énonce puisqu'il l'énonce de travers mais c'est évidemment celui-ci
le circuit, qui se désigne δ A γ δ' :

> « représente la chaîne du signifiant en tant qu'elle reste perméable aux effets de la métaphore et de la métonymie, c'est pourquoi nous la tenons pour constituée au niveau des phonèmes ».

La deuxième ligne, c'est celle que vous voyez ici dessinée, quelque embrouille qu'y introduise un mauvais repérage sur un schéma ici mal reproduit, je vous le dis simplement au niveau près des désignations littérales :

> « La deuxième ligne représente le cercle du discours, discours commun constitué par des sémantèmes, qui - bien entendu - ne correspondent pas de façon univoque à du signifié mais sont définis par un emploi ».

Vous sentez bien combien ceci, au niveau où je l'édifie, peut être conditionné par la nécessité de mettre en place…

encore fallait-il s'apercevoir que c'était là l'accès le plus évident

…de mettre en place la formation de l'Inconscient en tant qu'elle peut produire à l'occasion le ***Witz***, ce qu'il en est dans la formation du mot ***famillionnaire***.
Est-ce qu'il n'est pas évident que ceci ne peut se produire que pour autant que puisse se recouper, en une ***interférence*** précise, ***structuralement*** définissable, ***quelque chose*** qui joue au niveau des phonèmes avec ***quelque chose*** qui est du cercle du discours, du discours le plus commun ?

Quand **H**irsch **H**YACINTHE…

dont il est essentiel qu'ici ce ne soit pas par **H**enri **H**EINE (autre **H.H.**) qu'il soit raconté

…quand Hirsch HYACINTHE, parlant de Salomon ROTHSCHILD, dit qu'il l'a reçu d'une façon « ***tout à fait familière*** »…

voilà ce qui vient : « familièrement », sur le cercle du discours

…vient à dire qu'il l'a reçu d'une façon « ***famillionnaire*** ».
C'est-à-dire qu'il y inscrit, qu'il y fait entrer ces phonèmes supplémentaires, qu'il réalise cette formule impayable qui ne manque pas d'avoir pour quiconque sa portée, cette familiarité qui, comme quelque part s'exprime FREUD ne manque pas d'avoir un arrière goût de millions :
- ceci n'est pas un trait d'esprit, personne ne rit si vous l'exprimez ainsi,
- si vous l'exprimez, si ça apparaît, si cela perce, sous la forme ***famillionnaire,*** le rire ne manque pas.

Pourquoi tout de même, ne manque-t-il pas ?
Il ne manque pas, très précisément en ceci qu'un sujet y est intéressé.
Quand il s'agit de savoir où le placer, et très évidemment nous ne pouvons ici - comme FREUD lui-même l'articule - que nous apercevoir :
que ce sujet est toujours fonctionnant dans un registre triple, qu'il n'y a de mot d'esprit qu'au regard de la présence d'un tiers, que le mot d'esprit ne tient pas, comme tel, d'un interlocuteur à l'autre, à savoir au moment où Hirsch HYACINTHE raconte la chose au copain,

mais où celui-ci l'aperçoit comme étant lui-même ailleurs, comme étant tout près d'aller le raconter à un tiers autre.
Et effectivement cette triplicité se maintient quand ce tiers autre le répète, car pour qu'il porte sur celui à qui il va le raconter, c'est précisément en tant que Hirsch HYACINTHE ici reste seul et interroge de sa place ce qu'il en est de celui qui le raconte à celui vers qui le message se trouve reporté, à savoir le ***nouvel auditeur***.
Où est le point sensible de cette ***famillionnarité***, sinon très ***précisément*** en ceci qui échappera à chacun de ceux qui le transmettent, c'est à savoir cette nouveauté du sujet que je n'hésiterai pas, à l'occasion, à transplanter dans ce champ de la relation que j'ai fait intervenir, que j'ai introduit dans notre discours sous le terme du sujet capitaliste ?
Quelle est la fonction de chacun de ceux qui passent entre les mailles du réseau de fer que constitue ceci…

> qu'insuffisamment épingle la notion de l'exploitation de certains hommes par d'autres

…tous ceux qui ne sont pas pris dans ces deux extrêmes de la chaîne, que sont-ils dans cette perspective, sinon des employés ?
C'est en tant – précisément - que chacun des interlocuteurs, sur le passage de cette douce rigolade du ***famillionnairement*** se sent, sans le savoir, intéressé comme employé…

> ou comme vous voudrez : comme impliqué dans le secteur tertiaire

…que cela fait rire.
Je veux dire qu'il n'est point indifférent que ce soit Henri HEINE qui nous dise qu'il l'a recueilli de la bouche de Hirsch HYACINTHE.
Mais n'oublions pas qu'après tout, si Hirsch HYACINTHE a existé, il est aussi la création de Henri HEINE.
J'ai assez montré quelles ont pu être les relations de Henri HEINE avec la baronne BETTY, et que quiconque s'introduit de ce biais, dans ce quelque chose qui paraît seulement une pointe, une saillie, un mot d'esprit, s'il rit, c'est en tant qu'intéressé à cette capture exercée par…

> non pas n'importe laquelle

…une certaine forme de richesse, certains modes de son incidence dans une relation qui est celle, non pas

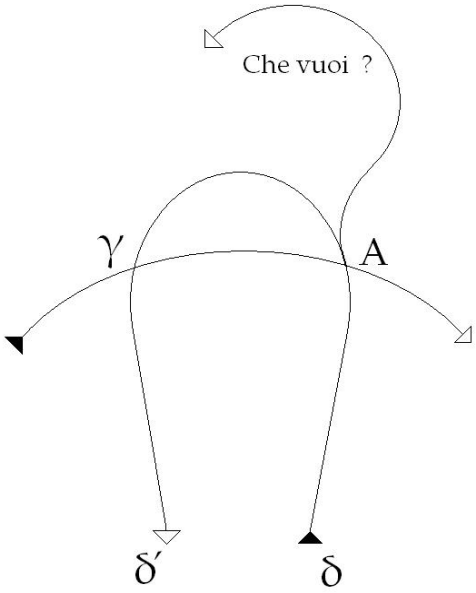
seulement d'une oppression sociale, mais de l'intéressement du sujet dans le savoir qui commande toute sa position.

Mais l'intérêt qu'il y a à rappeler cette structure, à rappeler que dès ce point, si c'est d'une façon rigoureuse que je distingue ici ***le cercle du discours***, c'est bien pour montrer qu'ainsi se trouvait préparée la ***vraie fonction*** de ce qui ***complète*** cette première approximation de ce qu'il en est dans le discours. C'est à savoir que rien n'en saurait être articulé concernant la fonction du sujet si ce n'est à le doubler de ce qui semble…

à un autre niveau uniquement en vertu des dimensions du papier

…se présenter comme l'***étage supérieur***, mais qui n'est là - on pourrait aussi bien le décrire à l'envers - qu'en tant qu'il est *appendu* précisément à *cette fonction du grand A* qui est celle que nous avons aujourd'hui à interroger.

Nous l'interrogeons parce qu'il n'est pas une part du discours qui, d'elle-même, ne l'interroge. Je l'ai dit, de quelle façon, si bien articulée, si bien mise en évidence par le discours analytique lui-même, dans la façon dont j'ai introduit l'hameçon puis-je dire, quand j'ai commencé de la dessiner ainsi :



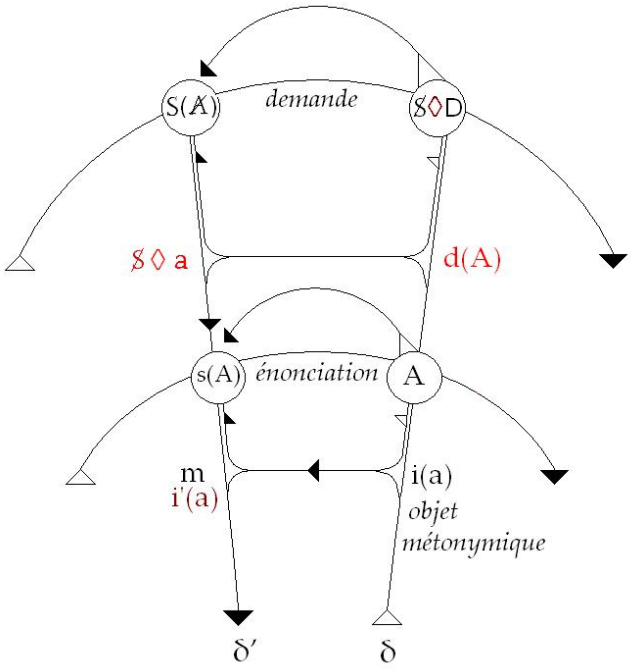
brochant sur le graphe simplifié un point d'interrogation qui le surmonte et que j'ai appelé - d'une référence au *Diable amoureux* [11] - « che vuoi ? »
Le « Che ? » veut dire : que veut l'Autre ? Je me le demande.
C'est cette duplicité du rapport à l'Autre qui fait que nous avons ici dédoublé ce qui se présente comme discours…

ou, disons-le d'une façon plus épurée : énonciation

…de ce qui se présente comme demande.
D'une façon ici déjà parfaitement indiquée, ce sujet barré $\$$ est mis dans une conjonction…

celle définie par ce que j'appelle provisoirement le poinçon ◊

…avec la demande **D**, articulée comme telle, $\$ \lozenge D$.
C'est d'ailleurs ce dont ce texte [Subversion du sujet , in Écrits, p.805 (ou t.2 p.285).] et ce relevé portent le témoignage, que déjà, c'est bel et bien comme demande que cette ligne est constituée.



Si ici, ce qui s'y rapporte…

comme homologue à la fonctions s(A), c'est-à-dire à ce qui se produit comme effet de sujet dans l'énonciation

…ici, donc, l'indice ou l'indication S(Ⱥ) est maintenant ce que nous avons, non pas je dirai à interpréter pour la première fois, car je l'ai fait déjà sous plusieurs

11 Jacques Cazotte, Le diable amoureux , éd. J'ai Lu , Coll : Librio, 2005.

formes, mais à réinterroger dans la perspective qu'aujourd'hui nous introduisons. Il convient donc de repartir du point où le sujet se définit au niveau le plus bas de ce qui, ici, se présente en échelle comme étant ce que représente un signifiant pour un autre signifiant.

Ce n'est pas seulement par la façon de superposer la fonction de l'Imaginaire au Symbolique qu'ici [i(a) : image réelle de (a)] j'ai indiqué dans mon premier schéma la présence de l'objet…

seulement appelé alors objet métonymique

…pour le mettre en correspondance avec quelque chose qui en est l'image et le reflet en (m), autrement dit le moi, l'image de(a) [i '(a) : image spéculaire][12].

L'interrogation sur le désir de l'Autre est ici [d(A)] le ressort d'identification imaginaire…

apparemment, c'est pour cela que je le mets en rouge

…et dont nous allons voir que lui aussi s'articule sous un mode symbolique. Ici, vous le savez, apparut pour la première fois la formule du fantasme, sous la forme de $\$ \lozenge a$ poinçon de a, **$\$ \lozenge a$**.

S'il est, dès ce moment, bien indiqué que cette chaîne [qui rétroverse $\delta \rightarrow A \rightarrow \gamma \rightarrow \delta'$] est la chaîne du ***signifiant***, c'est bien parce qu'ici [A] est déjà contenu le rapport du signifiant 1 (S_1) à cette forme minimale que j'ai appelée la paire ordonnée ($S_1 \rightarrow S_2$) à laquelle se limite l'énoncé du signifiant comme étant ce qui représente un sujet - un sujet pour quoi ? - pour un autre signifiant.

Cet autre signifiant (S_2), dans cette connexion radicale, est très précisément ce qui représente le savoir, le savoir donc…

dans la première articulation de ce qu'il en est de la fonction du signifiant en tant qu'elle détermine le sujet

…le savoir est ce terme opaque où vient, si je puis dire, ***se perdre*** le sujet lui-même - ***s'éteindre*** encore si vous voulez - et c'est ce qui toujours représente la notion que j'ai soulignée de l'emploi du terme ***fading.***

12 Cf. Écrits pp. 673-83, Remarque….(ou t.2 pp.150-60), et séminaire (1952-53) : Les écrits techniques de Freud, séances des 24-03 et 31-03.

Dans cette relation, dans cette genèse subjective, au départ, le savoir se présente comme ce terme où vient s'éteindre le sujet.

C'est là le sens de ce que FREUD désigne comme *l'Urverdrängung…*

> ce prétendu refoulement qui est dit, expressément formulé comme n'en étant pas un, mais comme étant ce noyau déjà hors de portée du sujet tout en étant savoir

…c'est là ce que signifie la notion d'*Urverdrängung* pour autant qu'elle rend possible que toute une chaîne signifiante vienne la rejoindre, impliquant cette énigme, cette véritable contradiction *in adjecto*, qu'est le sujet comme inconscient.

Nous avons donc dessiné ici, dès un temps précoce ou suffisamment tel, dans l'articulation de ce discours que je me trouve supporter dans l'expérience analytique, nous avons déjà mis en question, mis en cause, cette question de : qui peut dire…

> au niveau du discours, de *la formation de l'Inconscient*, du *Witz* à l'occasion

…qui peut ici dire: « Je dis ».

Car j'ai précisément distingué - et ceci dès l'origine de ce discours - ce qu'il en est *du discours* et *de la parole*, et la formule-clé que j'ai inscrite cette année au premier de ces séminaires, de ce qu'il en est d'un discours sans paroles, essence, ai-je dit, de la théorie analytique. C'est bien là pour vous rappeler que c'est dans ce joint que va se mettre en jeu, cette année, ce que nous avons à avancer : dans *D'un Autre à l'autre*, à qui avons-nous à laisser la parole ?

Il ne s'agit point ici de la parole et je ne vous ai point encore montré…

> si déjà pourtant je l'ai fait entrer en jeu en vous rappelant le discours que j'ai attribué à cette personne insaisissable essentiellement que j'ai appelée *La Vérité*, si je lui ai fait dire :
>
> « *Moi,La vérité je parle…* »
>
> *c'est bien* - je l'ai souligné - *qu'il s'agit d'autre chose que de ce qu'elle dit*

…je l'indique ici pour marquer qu'elle est à l'arrière-plan, qu'elle nous attend quant à ce que nous avons à dire de la fonction du discours.

Reprenons-la maintenant et observons que dans ce dont il s'agit dans la chaîne du signifiant, toujours la même, c'est du rapport du signifiant à un autre signifiant.

Contentons-nous…

> c'est un artifice d'exposition - je n'ai point ici à le dissimuler - qui m'évite une introduction par la voie de la théorie des ensembles et le rappel - s'il fallait que je le fasse - il faudrait que je le fasse un tant soit peu articulé

du rappel de ce fait qu'au premier pas, cette théorie trébuche sur un paradoxe, celui qu'on appelle le paradoxe de RUSSELL.

C'est à savoir : que faire - dans une certaine définition qui est celle des ensembles - de ce qui est au plus près de la relation signifiante, une relation de connexion ?

Rien d'autre n'est indiqué encore dans ce qu'articule la première définition de la fonction du signifiant, si ce n'est que le signifiant 1, dans un rapport…

> que nous pouvons définir comme nous voulons, le terme le plus simple sera celui d'appartenance

…rapport d'un signifiant à un autre signifiant, dans ce rapport, avons-nous dit, il représente le sujet($S_1 \rightarrow S_2$).

Cette connexion si simple et qui suffit à nous indiquer…

> si tant d'autres traits ne nous l'indiquaient pas

…à nous indiquer que de la logique mathématique…

> comme maints linguistes s'en sont aperçus

…c'est la théorie des ensembles qui se trouve le plus à portée d'en traiter - je ne dis pas de la formaliser - de traiter de cette connexion.

Je vous rappelle, pour ceux qui en ont un petit peu entendu parler, que le premier pas qui se rencontre c'est qu'à cette seule condition de considérer comme une classe - et ceci même se démontre - tout élément d'une telle connexion en tant qu'on peut écrire qu'il ne s'appartient pas à lui-même, va entraîner un paradoxe.

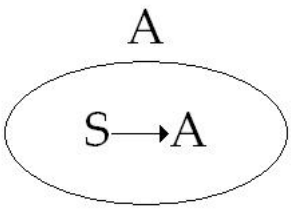
Je le répète, cette introduction, je ne fais ici qu'en indiquer la place, la développer nous ferait rebondir sur des énoncés encore bien plus singuliers.
Peut-être, si le temps nous en est laissé, ou si nous le prenons ultérieurement, pourrons-nous le faire.
je vais procéder autrement et, ne partant que de mon graphe, essayer de vous montrer d'une façon – elle - formelle, à quoi nous conduit ceci que nous prenons de la formule :

« *Le signifiant ne représente le sujet que pour un autre signifiant.* »

et si nous prenons les éléments que nous offre le graphe lui-même, au départ d'ici.

C'est S, un signifiant que nous allons mettre ici.
- Si nous prenons comme autre signifiant celui-ci que constitue le grand A…
- Si nous avons appelé d'abord « A » le lieu, le trésor des signifiants,
- ne nous trouvons-nous pas en posture d'interroger la disposition suivante :
qu'est-ce qu'il en est de poser comme signifiant de la relation elle-même le même signifiant qui intervient dans la relation ?

Autrement dit, s'il est important - comme je l'ai souligné - que dans cette définition du signifiant n'intervienne que l'altérité de l'autre signifiant,
à quoi va nous conduire, est-il formalisable…
    d'une façon qui mène quelque part
…d'épingler de ce signifiant même - « A » : altérité de l'Autre - ce qu'il en est de la relation (S → A)?



Cette façon de poser le problème…
    je le dis pour rassurer aussi ceux que cela peut inquiéter
…n'est point du tout étrangère à ce qui constitue

le départ d'un certain *phylum*[13] de formalisation dans la logique mathématique.

Ceci, à ce niveau, nécessiterait que je développe suffisamment la différence que constitue la définition de l'ensemble par rapport à la classe.
La question est si bien posée au niveau de la logique mathématique qu'il est un point où il s'indique dans cette logique…

> dont, plût au Ciel qu'elle nous concernât de plus près car les problèmes y sont résolus

…c'est à savoir que la classe des ensembles qui se contiennent eux-mêmes…

> vous en voyez là un exemple au moins indiqué sous la forme de cette inscription

…cette classe n'existe pas.

Mais nous avons autre chose à faire que de la logique mathématique. Notre rapport à l'Autre est un rapport plus brûlant et le fait de savoir si ce qui surgit du seul fait de la demande, que l'Autre contient déjà en quelque sorte, tout ce autour de quoi elle s'articule, s'il s'agissait seulement de discours, autrement dit s'il y avait un dialogue…

> ce que très précisément, à la fin de l'année dernière, j'ai ici proféré qu'il n'y est pas ce dialogue

si donc cet Autre pouvait être conçu comme le code fermé, celui sur le clavier duquel il n'y a qu'à appuyer pour que le discours s'institue sans faille, pour que le discours puisse s'y totaliser, c'est ceci que…

> de cette façon rudimentaire et en quelque sorte en marge de la théorie des ensembles

…j'interroge.

J'aurais pu mettre à la place de ce S un petit b, comme cela, vous vous seriez aperçu qu'il s'agit du b-a-ba. Nous sommes au b-a-ba. de la question et dès le b-a-ba. vous allez voir comment elle se creuse et ceci topologiquement.

Si c'est ainsi que nous avons posé la question,

---

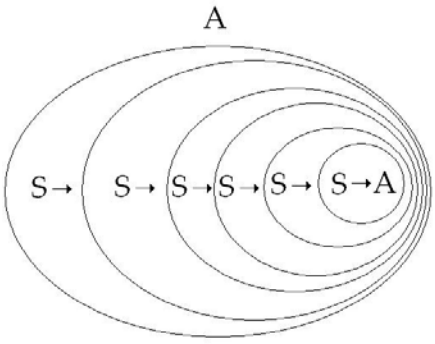
13 Phylum, (biologie) : Lignée d'espèces issues toutes d'une même souche; les différentes formes revêtues par les ascendants d'une espèce. Latinisation moderne du grec φῦλον : « classe, espèce ».

il est clair que ce qui est A, dans la paire ordonnée qui constitue cet ensemble, est pris pour identique au A qui le désigne.

Nous allons donc écrire ainsi, rapport de S avec (S en rapport avec grand A), $S \rightarrow (S \rightarrow A)$.
Je substitue à ce A ce que ce A est, en tant qu'il est le signifiant de l'ensemble constitué par le rapport de S à A, rapport de paire ordonnée.

Ceci est tout à fait usuel dans tout développement d'une théorie des ensembles dont le fondement même est ceci : que tout élément est supposé pouvoir être ensemble de lui-même.

Vous voyez donc ce qui se produit : à partir de ce procès nous allons avoir une série de - je ne sais pas ce que c'est que ces cercles que je dessine, ils nous ont servi à faire fonctionner l'ensemble et sa désignation comme telle -, nous avons une répétition indéfinie du S sans que nous puissions à la fin jamais arrêter le recul, si je puis dire, du grand A.



Ne vous mettez pas dans la tête pourtant qu'il se réduit, qu'il s'évanouit, si je puis dire, spatialement, que d'aucune façon ici soit indiqué quelque chose qui constitue, qui soit de l'ordre d'une réduction infinitésimale d'une distance, ou de quelque passage à la limite. Il ne s'agit que de l'***insaisissabilité*** - encore qu'il reste toujours le même - de ce A comme tel…

> ce caractère insaisissable n'est sûrement pas pour nous surprendre puisque nous en avons fait de ce grand A le lieu de l'***Urverdrüngung***

…elle nous permet de voir précisément que ce que j'interrogeais tout à l'heure, à savoir ce qu'il en était ici du ***signe circulaire*** :

c'est que dans la mesure où le grand A le fait ainsi se multiplier…

simplement de ce fait que nous pouvons l'écrire à l'extérieur et à l'intérieur

…que ces ***cercles*** ne font qu'indexer cette identité.

Autrement dit, que ce cercle, plus poussé dans un sens, de ce qui surgit de cette notation de dissymétrie reviendra toujours au dernier terme se conjoindre avec le cercle de départ, que cette fuite qui fait que c'est en son intérieur même qu'une enveloppe retrouve son dehors, c'est ce que - vous en sentez ou non la parenté – ce que nous avons dessiné dans une des années précédentes sous la forme topologique du plan projectif, et illustré - d'une façon matérialisée pour l'œil - par le *cross-cap*.

Que le grand A, comme tel, ait en lui cette faille qu'on ne puisse savoir ce qu'il contient si ce n'est son propre signifiant, c'est là la question décisive où se pointe ce qu'il en est de la faille du savoir. Pour autant que c'est au lieu de l'Autre qu'est appendue la possibilité du sujet en tant qu'il se formule, il est des plus importants de savoir que ce qui le garantirait - à savoir le lieu de la Vérité - est lui-même un lieu troué.

En d'autres termes, ce que nous savons déjà d'une expérience fondamentale qui n'est point expérience de hasard, production caduque des prêtres, à savoir la question « ***Dieu existe-t-il ?*** », nous nous apercevons que cette question ne prend son poids que de précisément reposer sur une structure plus fondamentale, c'est à savoir, au lieu du savoir pouvons-nous dire qu'en quelque façon le savoir se sache lui-même ?

C'est toujours ainsi que j'ai essayé, pour ceux qui m'entendent, de déplacer cette question qui ne saurait faire que l'objet d'un pari de l'existence de Dieu, de la déplacer sur ceci qui peut s'articuler bel et bien, à savoir de quelque façon que nous supportions la fonction du savoir, nous ne pouvons - fait d'expérience – la supporter qu'à l'articuler dans le signifiant.

Le savoir se sait-il lui-même ou de sa structure est-il béant ?

Ce cercle qui dessine cette forme que, plus simplement encore, je veux dire pour que vous vous y retrouviez, j'aurai pu…

étant donné ce caractère qu'a mon dessin d'être un cercle qui se retrouve lui-même, mais retourné, puisque le plus intérieur vient se conjoindre pour que sens puisse lui être donné d'index de la difficulté dont il s'agit

…me référer, dis-je, à la *bouteille de Klein*, dont j'ai assez fait - j'espère - de dessins ici, pour que quelques-uns s'en souviennent.

Ce qui en apparaît - c'est quoi ? - c'est que cette structure, et en tant que, vous le voyez, nous pouvons lui donner quelque support imaginaire…

et c'est bien ce en quoi nous devons être particulièrement sobres

…cette structure n'est rien d'autre que l'objet(a). C'est justement en ceci que *l'objet(a)*, c'est le trou qui se désigne au niveau de l'Autre comme tel, qui est mis en question pour nous dans sa relation au sujet.

Car essayons maintenant, ce sujet, de le tenir, où il est représenté. Tâchons de l'extraire ce S, ce signifiant qui le représente, de l'ensemble constitué par la paire ordonnée.
C'est là qu'il vous sera très simple de retomber sur un terrain connu : c'est le paradoxe de RUSSELL.

Que faisons-nous ici, sinon extraire de l'ensemble A ceux des signifiants dont nous pouvons dire qu'ils ne se contiennent pas eux-mêmes.
Il suffit…

et je vous laisse aller chercher dans les premières pages de n'importe quelle théorie, naïve ou pas, des ensembles

…il suffit que vous vous y reportiez pour savoir que, de la même façon que c'est parfaitement illustré dans l'articulation du sophisme, la classe de tous les catalogues qui ne se contiennent pas eux-mêmes ne saurait d'aucune façon se situer sous forme d'ensemble pour la bonne raison qu'elle ne peut d'aucune façon se reconnaître dans les éléments déjà inscrits de cet ensemble. Elle en est distincte, j'ai déjà rebattu ce thème, il est courant, il est trivial.
Il n'y a aucune façon d'inscrire dans un ensemble ce quelque chose que vous pourriez en extraire, en le désignant comme l'ensemble des éléments

qui ne se contiennent pas eux-mêmes.

Je ne vous en ferai pas ici au tableau étalage, il suffit simplement de ceci qu'il en résulte qu'à seulement poser la question de savoir si S est dans A…

> en tant que, contrairement à lui il, ne part pas de ceci, que comme A, par rapport à lui-même, il se contient lui-même

…à seulement vouloir l'isoler, vous ne savez - faites-en l'épreuve - où le loger :
s'il est ***dehors il est dedans***, s'il est ***dedans il est dehors***.

En d'autres termes que d'aucune façon…

> pour tout discours qui se pose comme fondé essentiellement sur le rapport d'un signifiant à un autre signifiant

…il est impossible de le totaliser comme discours, dans la mesure où ceci est dit et se pose comme question, que l'univers du discours…

> je parle ici non pas du signifiant, mais de ce qui est articulé comme discours

…sera toujours à extraire de quelque champ que ce soit qui prétend le totaliser.

En d'autres termes, que ce que vous verrez se produire à l'inverse de ce schéma, c'est que, à mesure que vous vous interrogerez sur l'appartenance à l'ensemble d'un S quelconque d'abord posé comme dans cette relation, le S sera forcément exclu du petit(a)…

> j'ai dit petit(a), je me suis trompé

…le S sera forcément exclu du grand A.

Et que le prochain S que vous interrogerez…

> qui est celui qui se reproduit dans la relation S (A) que j'ai ici montrée, reproduite

…en sortira également.

Qu'ils sortiront tous indéfiniment, donnant l'essence de ce qui est essentiellement métonymique dans la continuité de la chaîne signifiante.
À savoir que tout élément signifiant s'extrait de toute totalité concevable.

Ceci, je m'en excuse, pour finir, est sans doute un peu difficile, mais observez qu'à voir ce procès s'étaler de sorties successives d'enveloppes jamais infécondes, et ne pouvant non plus jamais s'englober, ce qui s'indique, c'est que ce qui est là tangible de la division du sujet, sort précisément de ce point…

que, dans une métaphore spatiale nous appelons *trou*, en tant que c'est la structure du *cross-cap* ou de la *bouteille de Klein*

…sort précisément de *ce centre où le (a) se pose comme absence*.

Ceci est suffisant pour vous faire appréhender la suite de la conséquence que je poursuivrai, quant au graphe, et qui pourra prendre sa pleine portée quant à la place de l'interrogation analytique entre la chaîne de la demande et la chaîne de l'énonciation :

- entre *l'énonciation* dont le sujet ne *s'énonce* que comme « *il* »,

- et entre ce qui apparaît non pas seulement de *la demande*, mais du rapport de ***la demande*** à la chaîne de *l'énonciation*, comme « *je* » et comme « *tu* ».

C'est ce qui fera l'objet de notre prochaine rencontre.

Entrons dans le vif parce que nous sommes en retard et reprenons en rappelant sur quoi, en somme, se centraient nos derniers propos, sur l'Autre en somme, sur ce que j'appelle *le grand Autre*.

J'ai terminé en promouvant certains schémas, avertissant - je pense, assez - qu'ils n'étaient pas à prendre uniquement sur leur aspect plus ou moins fascinant, mais à rapporter à une articulation logique, celle proprement qui se compose de ce rapport d'un signifiant à un autre signifiant, $S_1 \rightarrow S_2$, que j'ai essayé d'articuler pour en tirer les conséquences en partant de la fonction, élaborée dans la théorie des ensembles, de *la paire ordonnée*.

Du moins est-ce sur ce fondement logique que j'ai essayé la dernière fois de vous faire sentir ce *quelque chose* qui a une pointe, une pointe autour de quoi tourne l'intérêt, l'intérêt pour tous j'espère, l'intérêt qu'il y a à ce que ceci s'articule bien : que l'Autre…
ce grand Autre,(A) dans sa fonction
telle je l'ai déjà approchée
…l'Autre n'enferme nul *savoir* dont il se puisse présumer - disons - qu'il soit un jour *absolu*.
Voyez-vous, là je pointe les choses vers le futur alors que d'ordinaire j'articule vers le passé, que *cette référence à l'Autre* est le support erroné du savoir comme déjà là.

Bon alors, ici je pointe…
parce que tout à l'heure nous allons avoir ***à le redire***
…je pointe l'usage que j'ai fait de la fonction de la *paire ordonnée* parce que j'ai eu - mon Dieu - quelque chose qui peut s'appeler le bonheur de recevoir…
d'une main que je regrette anonyme
…un petit « *poulet* » me posant la question de m'expliquer un peu plus sur l'usage qui, sans doute, à l'auteur de ce billet semble un peu précipité, sinon abusif…
il ne va peut-être même pas jusque là
…précipité disons, de *la paire ordonnée*.

Je ne vais pas commencer par là, mais je prends date pour dire que tout à l'heure donc, j'y reviendrai.

Que l'Autre soit ici mis en question, voilà qui importe extrêmement à la suite de notre discours.

Il n'y a dans cet énoncé…
    disons-le d'abord : cet énoncé que l'Autre n'enferme
    nul *savoir* qui soit - ni déjà là, ni à venir -
    dans un statut d'*absolu*
…il n'y a dans cet énoncé rien de subversif.

J'ai lu quelque chose récemment quelque part, en un point idéal qui d'ailleurs restera dans son coin, si je puis dire, le terme de ***subversion du savoir***.

Ce terme ***subversion du savoir*** était là, mon Dieu, avancé plus ou moins sous mon patronage : je le regrette, car à la vérité je n'ai absolument rien avancé de tel.

Et de tels glissements ne peuvent être considérés que comme très regrettables et rentrer dans cette sorte d'usage de pacotille qu'on pourrait faire de morceaux, même pas bien détachés, de mon discours, de revissage de termes que mon discours, précisément, n'a jamais songé à rapprocher pour les faire fonctionner sur un marché qui ne serait pas du tout heureux s'il prenait la tournure de faire usage de colonisation universitaire.

Pourquoi *le savoir* serait-il *subverti* de ne pouvoir être *absolu* ? Cette prétention, où qu'elle se montre, où qu'elle se soit montrée, il faut le dire, a toujours été risible.

Risible, justement, nous sommes là au niveau du vif de notre sujet, je veux dire que ce redépart pris dans le ***mot d'esprit*** pour autant qu'il provoque le rire, il provoque le rire, justement, en somme, en tant qu'il est proprement accroché sur la faille inhérente au savoir.

Si vous me permettez une petite parenthèse, j'évoquerai, le premier chapitre de la troisième partie du *Capital*, *La Production de la Plus-value absolue* et le chapitre V sur *Le travail et sa mise en valeur*.

C'est là je crois que se trouvent quelques pages, quelque chose dont - il faut bien le dire - je n'ai pas attendu les récentes recherches sur le structuralisme de MARX pour le repérer.

Je veux dire que ce vieux volume que vous voyez là plus ou moins se détacher en morceaux, je me souviens du temps où je le lisais dans ce qui était mon véhicule d'alors, quand j'avais une vingtaine d'années, à savoir le métro, quand je me rendais à l'hôpital, et alors là, il y a quelque chose qui m'avait retenu et frappé.

C'est à savoir comment MARX, au moment où - cette plus-value - il l'introduit, il l'introduit un peu plus, un peu plus-value, il ne l'introduisait pas : « *ni plus, ni value, je t'embrouille* » mais il l'introduit, et il l'introduit après un temps pris…

un temps pris comme ça, l'air bonhomme

…où il laisse la parole à l'intéressé, c'est-à-dire au capitaliste.

Il lui laisse en quelque sorte justifier sa position par ce qui est alors le thème : le service en quelque sorte rendu de mettre à la disposition de cet homme…

qui n'a, mon Dieu, que son travail, et tout au plus un instrument rudimentaire, sa varlope

…le tour et la fraiseuse grâce à quoi il va pouvoir faire des merveilles… échange de bons services et même loyaux.

Tout un discours que MARX lui laisse prendre son temps pour le développer, et ce qu'il signale…

ce qui m'avait frappé alors, au temps de ces bonnes vieilles lectures

…c'est qu'il pointe là que le capitaliste…

personnage fantômal auquel il s'affronte

…le capitaliste rit.

C'est là un trait qui semble superflu.

Il me paraît pourtant, il m'apparut dès lors que ce rire est proprement ce qui se rapporte à ce qu'à ce moment-là MARX dévoile, à savoir ce qu'il en est de l'essence de cette plus value.

« *Mon bon apôtre* - lui dit-il - *cause toujours, du service comme tu l'entends, si tu veux…*
de cette mise à la disposition de celui qui peut travailler, du moyen que tu te trouves détenir
…mais ce dont il s'agit, c'est que ce travail…
ce travail que tu vas payer pour ce qu'il fabrique avec ce tour et sa fraiseuse
…tu ne lui payeras pas plus cher que ce qu'il ferait avec la varlope que j'ai évoquée tout à l'heure, c'est-à-dire ce qu'il s'assurerait par le moyen de sa varlope, à savoir sa subsistance. »

Ce qui est mis en relief au passage, et bien sûr *non noté*, de la conjonction du rire avec ce rapport…

- ce rapport qui est là dans un plaidoyer qui n'a l'air de rien que du discours le plus honnête,
- ce rapport avec cette fonction radicalement éludée, dont déjà dans notre discours j'ai suffisamment indiqué le rapport propre avec cette *élision* caractéristique en tant qu'elle constitue proprement *l'objet(a)*

…c'est là *toujours…*
je le dis de n'avoir pu, au temps où je commençais, sur le mot d'esprit, de construire le graphe
…c'est là le rapport foncier autour de quoi tourne *toujours* le sursaut, le choc, l'« *un peu plus* », l'« *un peu moins* » dont je parlais tout à l'heure, le « *tour de passe-passe* », le « *passez muscade* », qui nous saisit au ventre dans l'effet du mot d'esprit.

En somme, la fonction radicale, essentielle, de la relation qui se cache dans un certain rapport de la production au travail, est bien, comme vous le voyez, là comme ailleurs…
en un autre point plus profond qui est celui où j'essaie de vous mener
…autour du ***plus de jouir*** il y a quelque chose comme d'un ***gag*** foncier qui tient à proprement parler à ce joint où nous avons à enfoncer notre coin quand il s'agit de ce rapport qui joue dans l'expérience de l'inconscient dans sa fonction la plus générale.

Ce n'est pas dire…
et là encore je vais reprendre quelque chose qui pourrait servir à des formules scabreuses
…ce n'est pas dire qu'il puisse d'aucune façon y avoir théorie de l'inconscient de par là même.

Faites-moi confiance, ce n'est rien de tel à quoi je vise.

Qu'il y ait théorie de la pratique psychanalytique, assurément, de l'inconscient : non.

Sauf à vouloir faire verser ce qu'il en est de cette théorie de la pratique psychanalytique, qui de l'inconscient nous donne ce qui peut en être pris dans le champ de cette pratique, mais rien d'autre.

Parler de théorie de l'inconscient, c'est vraiment ouvrir la porte à cette sorte de déviation bouffonne que j'espère barrer qui est celle qui s'est étalée déjà, de longues années, sous le terme de « *psychanalyse appliquée* », qui a permis toutes sortes d'abus, de l'appliquer précisément - à quoi ? - aux beaux-arts notamment !

Bref, je ne veux pas insister plus vers cette forme de bascule ou de déversement sur le bord de la route analytique, celle qui aboutit à un trou que je trouve déshonorant. Reprenons.

L'Autre ne donne que l'étoffe du sujet, soit sa topologie ou ce par quoi le sujet introduit une subversion - certes - mais qui n'est pas seulement la sienne au sens où je l'ai épinglée quand j'ai parlé de *subversion du sujet*.

Subversion du sujet par rapport à ce qu'on en a énoncé jusqu'alors, tel est bien ce que veut dire cette articulation dans le titre où je l'ai mise, mais la subversion dont il s'agit c'est celle que le sujet - certes - introduit, mais dont se serre *le Réel* qui, dans cette perspective, se définit comme *l'impossible*.

Or, il n'y a de sujet au point précis où il nous intéresse, *il n'y a de sujet que d'un dire*.

Si je pose ces deux références, celle au *Réel* et celle au *dire*, c'est bien pour marquer que c'est là que vous pouvez ***vaciller*** encore, et poser la question par exemple : si ce n'est pas là de toujours ce qui s'est imaginé du sujet.

C'est bien aussi là qu'il vous faut saisir ce que le terme de sujet énonce, pour autant que de ce dire il est l'effet, la dépendance : *il n'y a de sujet que d'un dire*, c'est là ce que nous avons à serrer correctement pour n'en point détacher le sujet.

Dire d'autre part que *le Réel c'est l'impossible*, c'est aussi énoncer que c'est seulement ce serrage le plus extrême du dire en tant que c'est l'impossible qu'il introduit et non simplement qu'il énonce.

La faille reste sans aucun doute - pour certains – que ce sujet serait alors, en quelque sorte, sujet valant de ce discours, qu'il ne serait là que déploiement, chancre croissant au milieu du monde où se ferait cette jonction qui - ce sujet - tout de même le fait vivant.

Ce n'est pas n'importe quoi dans les choses qui *fait sujet*. C'est là qu'il importe de reprendre les choses au point où nous ne versions pas dans la confusion au niveau de ce que nous disons, celle qui permettrait de restaurer ce sujet comme sujet pensant.

Quelque *pathos* que ce soit…
    du signifiant j'entends, de par le signifiant
…ce *pathos* ne fait pas sujet de lui-même.

Ce que définit ce *pathos* c'est dans chaque cas, tout simplement, ce qu'on appelle un fait et c'est là que se situe l'écart où nous avons à interroger ce que produit notre expérience :
quelque chose d'autre…
    et qui va bien plus loin
…que l'être qui parle en tant que c'est l'homme dont il s'agit.

L'effet du signifiant, plus d'une chose en est passible, tout ce qui est au monde qui ne devient proprement fait qu'à ce que le signifiant s'en articule : oncques, jamais, ne vient quelque sujet qu'à ce que *le fait soit dit*.

Entre ces deux frontières, c'est là que nous avons à travailler.

Ce qui - du fait - *ne peut se dire est désigné, mais dans le dire, par son manque, et c'est cela la vérité*.
C'est pourquoi la vérité toujours s'insinue…
    mais peut s'inscrire aussi de façon parfaitement calculée
…là où seulement elle a sa place : entre les lignes.
Sa substance à la vérité, est justement ce qui pâtit du signifiant. Ça va loin.

Ce qui en pâtit de sa nature.
Disons, quand je dis que cela va loin, cela va justement fort loin dans la nature.

Longtemps on sembla accepter ce que l'on appelait *l'Esprit*…
    c'est une idée qui a passé un tant soit peu, rien ne passe jamais tant qu'on le croit d'ailleurs, enfin elle a passé un peu
…de ce qu'il s'avère qu'il ne s'agit sous ce nom d'*Esprit*, jamais que du *signifiant* lui-même.

Ce qui évidemment met en porte-à-faux pas mal de la métaphysique.

Sur les rapports de notre effort avec la métaphysique, sur ce qu'il en est d'une mise en question qui tend à n'en pas perdre tout bénéfice de son expérience, à la métaphysique, il en reste quelque chose, à savoir ceci qui est bien dans un certain nombre de points, de zones plus variées ou plus fournies qu'on ne le dirait au premier abord et de qualités fort diverses, il s'agit de savoir ce que ce qu'on appelle « structuralisme » a à opérer.

La question est soulevée dans un recueil qui vient de paraître…
    j'en ai eu les prémices, je ne sais s'il est encore en circulation
… « *Qu'est-ce que le structuralisme*[14] *?* » que nous devons aux rappels battus auprès de certains par notre ami François WAHL. Je vous conseille de ne pas le manquer, il met un certain nombre de questions au point.

Mais assurément, c'est dire qu'il est assez important de marquer notre distinction de la métaphysique.

À la vérité, nous avons, là-dessus, cela marqué qu'il n'est pas inutile d'énoncer qu'il ne faut pas trop en croire de ce qui s'affiche comme désillusion.

La désillusion de l'esprit n'est pas complet triomphe si elle soutient ailleurs la superstition qui désignerait dans une idéalité de la matière cette substance même impassible qu'on mettait d'abord dans l'esprit.

14 Qu'est-ce que le structuralisme ? Seuil, 1968.

Nous l'appelons superstition parce qu'après tout on peut bien faire sa généalogie.
Il y a une tradition, la tradition juive, curieusement, où l'on peut bien mettre en relief ce qu'une certaine transcendance de la matière peut devoir esquisser, ce qui s'énonce dans les Écritures, singulièrement inaperçu bien entendu, mais tout à fait en clair concernant la Corporéité de Dieu.

C'est des choses sur lesquelles nous ne pouvons pas aujourd'hui nous étendre.
C'était un chapitre de mon séminaire sur *Le Nom du Père*, qui…
comme vous le savez… [geste d'une croix dans l'air]
…sur lequel j'ai fait une croix, c'est le cas de le dire.

Mais enfin, cette superstition dite matérialiste…
on a beau ajouter *vulgaire*, cela ne change rien du tout
…elle mérite la cote d'amour dont elle bénéficie auprès de tous, pour ce qu'elle est bien ce qu'il y a eu de plus tolérant jusqu'à présent à la pensée scientifique.

Mais faut pas croire que ça durera toujours.
Il suffirait que la pensée scientifique donne un peu à souffrir de ce côté-là…
et ce n'est point impensable
…pour que ça ne dure pas, la tolérance en question!

Susceptibilité qu'on évoque déjà envers - mon Dieu - des remarques comme celle que je fis un jour devant un honorable membre de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. : que « *cosmonaute* » me paraissait une mauvaise dénomination, parce qu'à la vérité, rien ne me paraissait moins cosmique que le trajet qui était son support.

Une espèce de trouble, d'agitation pour un propos - mon Dieu - si gratuit, la résistance à proprement parler inconsidérée, qu'il n'est pas sûr, après tout…
c'est tout ce que je voulais dire
…que quoi que ce soit, que vous l'appeliez « Dieu » au sens de l'Autre, ou « la Nature » - ce n'est pas la même chose - mais c'est bien à un de ces deux côtés qu'il faudrait réserver, attribuer une connaissance préalable de la loi newtonienne, pour qu'on pût, à proprement parler, parler de cosmos et de cosmonaute.

C'est là qu'on sent ce qui continue de s'abriter d'ontologie métaphysique, même dans les lieux les plus inattendus.

Ce qui nous importe est ceci qui justifie la règle dont s'instaure la pratique psychanalytique, tout bêtement, celle dite d'« *association libre* ».

Libre ne veut rien dire d'autre que congédiant le sujet. Congédier le sujet c'est une opération, une opération qui n'est pas obligatoirement réussie, il ne suffit pas toujours de ***donner congé*** à quiconque pour qu'il s'en aille.

Ce qui justifie cette règle c'est que la vérité, précisément, ne se dit pas par un sujet mais se souffre. Épinglons là quelque chose de ce que nous appellerons l'infatuation phénoménologique.

J'ai déjà relevé un de ces menus monuments qui s'étalent dans un champ où les énoncés prennent volontiers patente de l'ignorance : *Essence de la Manifestation*[15], tel est le titre d'un livre combien bien accueilli dans le champ universitaire, dont après tout je n'ai point raison de dire l'auteur puisque je suis en train de le qualifier de fat.

Essence de sa manifestation à lui, en tout cas, à ce titre que la puissance avec laquelle à telle page est articulé que quelque chose nous est donné comme certitude, c'est que la souffrance, elle, n'est rien d'autre que la souffrance.

Je sais, en effet, cela vous fait quelque chose toujours quand on vous dit ça ! Il suffit d'avoir eu un mal de dent et n'avoir jamais lu FREUD pour trouver cela assez convaincant.
Voilà après tout pourquoi on peut penser incidemment…
    mais là vraiment je crois que je suis
    moi aussi un peu traditionnel
…en quoi on peut rendre grâce à de tels pas de clercs…
    c'est le cas de le dire, de les appeler comme ça
…de promouvoir - si on peut dire - l' « ***à ne pas dire*** »
pour qu'on puisse bien marquer la différence de ce qu'il y a à dire vraiment.

15 Michel Henry, L'essence de la Manifestation, PUF 1963, 2ème édition : 2003, Coll. Epiméthée.

C'est un petit peu trop de justification donnée à l'erreur et c'est bien pourquoi je signale au passage qu'à dire ceci, je n'y adhère pas entièrement.
Mais pour cela, mon Dieu, il faudrait que je rétablisse ce dont il s'agit dans une apologie des sophistes, et Dieu sait où cela nous entraînerait.

Quoi qu'il en soit, la différence est ceci : si ce que nous faisons - nous analystes - opère, c'est justement de ceci que la souffrance n'est pas la souffrance et que pour dire ce qu'il faut dire, il faut dire « *la souffrance est un fait* ».

Ça a l'air de dire *presque pareil*, mais ce n'est pas *du tout pareil*, tout au moins si vous avez bien entendu ce que je vous ai dit tout à l'heure de ce que c'est qu'un fait.
Plutôt - soyons plus modeste - :
« *Il y a de la souffrance qui est fait* » c'est-à-dire qui recèle un dire.

C'est par cette ambiguïté que se réfute qu'elle soit indépassable dans sa manifestation, que la souffrance peut être symptôme, ce qui veut dire vérité.

Je fais *dire* à la souffrance, comme j'ai fait *dire* à *la vérité* dans une première approche…
    il faut tempérer les effets du discours
…je leur ai fait dire…
    quoiqu'en des termes pour l'une
    ou l'autre modulés pas du même ton
… « *je parle* ».

Je l'évoque pour y être récemment revenu.
Tâchons dans notre avance d'être plus rigoureux.

La souffrance a son langage et c'est bien malheureux que n'importe qui puisse le dire sans savoir ce qu'il dit.

Mais enfin ça, c'est précisément l'inconvénient de tout discours, c'est qu'à partir du moment où il s'énonce rigoureusement, comme le vrai discours est un discours sans paroles…
    comme je l'ai écrit cette année en frontispice
…n'importe qui peut le répéter après que vous l'ayez tenu. Cela n'a pas plus de conséquences.
Voilà un des côtés scabreux de la situation.

Laissons donc de côté la souffrance et pour la vérité précisons ce que nous allons avoir dans la suite à focaliser.

La vérité – elle – *parle*, essentiellement, elle parle « *je* ». Et vous voyez là définis deux champs limites :

- celui où le sujet ne se repère que d'être effet du signifiant, celui où il y a *pathos* du signifiant sans aucun arrimage encore fait dans notre discours au sujet, le champ du fait,

- et puis ce qui enfin nous intéresse et qui n'a même pas été effleuré ailleurs que sur le Sinaï, à savoir ce qui parle « *je* ».

Sur le Sinaï, je m'excuse, il vient de me sortir d'entre les jambes. je ne voulais pas me ruer *Sur le Sinaï* mais puisqu'il vient de sortir il faut bien que je justifie pourquoi.

Il y a un bout de temps, tout autour de cette petite faille de mon discours qui s'appelait *Le Nom du Père*, et qui reste béante, j'avais commencé d'interroger la traduction d'un certain…
je ne prononce pas bien l'hébreu
… אֶהְיֶה אֲשֶׁר אֶהְיֶה [Eyé asher eyé]. Je ***crois*** que ça se prononce ***éyé acher éyé***. Ce que des métaphysiciens, les penseurs grecs, ont traduit par :

« *Je suis celui qui est*. »

Bien sûr, il leur fallait de l'être.
Seulement, ça ne veut pas dire ça.

Il y a des moyens termes, je parle de gens qui traduisent :

« *Je suis celui qui suis.* »

ça ne veut rien dire, mais ça a la bénédiction romaine.

J'ai fait observer, je croyais qu'il fallait entendre :

« *Je suis ce que je suis.* »

En effet, ça a tout au moins une valeur de coup de poing dans la figure. Vous me demandez mon nom, je réponds « *Je suis ce que je suis.* » et allez vous faire foutre.
C'est bien ce que fait le peuple juif depuis ce temps.

Puisque le Sinaï m'est ressorti à propos de la vérité qui parle « *je* », le Sinaï…
    mais j'ai déjà repensé à la question
…je ne croyais pas vous en parler aujourd'hui, mais enfin puisque c'est fait allons-y.

Je crois qu'il faut traduire :

« *Je suis ce que je est.* »

C'est pour ça que le Sinaï m'est ressorti comme ça.
C'est pour vous illustrer ce que j'entends interroger autour de ce qu'il en est du « *je* », en tant que la vérité parle « *je* ». Naturellement, le bruit se répandrait à Paris, dans les petits cafés où se tiennent les *pia-pia-pia*, que comme PASCAL, j'ai fait le choix « *du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* ».

Que les âmes…
    de quelque côté qu'elles soient portées
    à accueillir cette nouvelle
…remettent leurs mouvements dans le tiroir :
la vérité parle « *je* », mais la réciproque n'est pas vraie, tout ce qui parle « *je* » n'est pas la vérité,
où irions-nous sans ça ?

Ceci ne veut pas dire que ces propos soient là complètement superflus. Parce qu'entendez bien qu'en mettant en question la fonction de l'Autre…
    et sur le principe de sa topologie même
…ce que j'ébranle…
    ce n'est pas une trop grande prétention,
    c'est vraiment la question à l'ordre du jour
…c'est proprement ce que PASCAL appelait « *le Dieu des Philosophes* ».

Or, cela, le mettre en question, c'est pas rien !
Parce que tout de même, jusqu'à présent il a la vie dure, et sous le mode où tout à l'heure j'y ai fait allusion.
Il reste tout de même bien présent à un tas de modes de

transmission de ce savoir dont je vous dis qu'il n'est pas du tout subverti, même - et bien plus encore – à mettre en question cet Autre censé pouvoir le *totaliser*. C'était le sens de ce que j'ai abordé la dernière fois.

Par contre, qu'il ait dit vrai ou non, l'autre Dieu…
dont il faut rendre hommage à notre PASCAL d'avoir vu
qu'il n'a strictement rien à faire avec l'autre
…celui qui dit « *Je suis ce que je est.* », que cela se soit dit a eu quelques conséquences et je ne vois pas pourquoi, même sans y voir la moindre chance de vérité, nous ne nous éclairerions pas de certaines de ces conséquences pour savoir ce qu'il en est de la vérité en tant qu'elle parle « *je* ».

Une petite chose intéressante, par exemple, c'est de nous apercevoir que puisque la vérité parle « *je* » et que la réponse s'y donne dans notre interprétation, pour les psychanalystes, c'est une occasion de noter que de l'interprétation, nous n'en avons pas le privilège.

C'est quelque chose dont j'ai déjà parlé en son temps sous le titre *Le Désir et son interprétation* [16].

J'ai fait remarquer qu'à poser ainsi autour du « *je* » la question, nous devons…
ne fut-ce que pour en prendre
avertissement, voire ombrage
…nous apercevoir que dès lors, l'*interprétation* doit être mieux cernée puisque *le prophétisme* ça n'est rien d'autre : parler « *je* » dans un certain sillage qui n'est pas celui de notre souffrance, c'est aussi de l'*interprétation*.

Le sort de l'Autre est donc suspendu…
je ne dirai pas à la question,
je ne dirai pas à ma question
…à la question que pose l'expérience psychanalytique. Le drame est que quel que soit le sort que lui réserve cette mise en question, ce que la même expérience démontre, c'est que *c'est de son désir à l'Autre que je suis…*
dans les deux sens merveilleusement
homonymiques en français de ces deux mots
…que je suis la trace.

16 Séminaire Le Désir et son interprétation, 1958-59, Sainte-Anne.

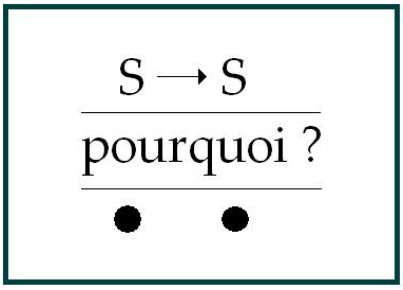
C'est d'ailleurs précisément en cela, qu'au sort de l'Autre je suis intéressé.

Alors, il nous reste un quart d'heure et le petit mot que j'ai reçu commence ainsi :

> « *Mercredi dernier vous avez mis en rapport,sans préciser :*
> *« la paire ordonnée » et « un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant ».* »

C'est tout à fait vrai. C'est pour ça que - sans doute - mon correspondant a mis dessous une barre, et au dessous de la barre : « ***pourquoi ?*** » avec un point d'interrogation. En-dessous de « ***pourquoi ?*** » une autre barre, puis, marqué par deux gros points ou plus exactement deux petits cercles remplis de noir :

> « *Quand la paire ordonnée est introduite en mathématique,*
> *il faut un coup de force pour la créer.* »



À ceci, je reconnais que la personne qui m'a envoyé ce papier sait ce qu'elle dit, c'est-à-dire qu'elle a au moins une ombre - qui est probablement plus encore - d'instruction mathématique.

C'est tout à fait vrai.
On commence par articuler la fonction de ce que c'est qu'un ensemble et si on n'y introduit pas - en effet – la fonction de la paire ordonnée par cette sorte de coup de force qu'on appelle en logique un axiome, eh bien, il n'y a rien de plus à en faire que ce que vous avez d'abord défini comme ensemble.

Entre parenthèses, ajoute-t-on :

> « *soit direct, soit indirect, l'ensemble a deux éléments.*
> *Le résultat de ce coup de force est de créer un signifiant*
> *qui remplace la coexistence de deux signifiants.* ».

C'est tout à fait exact.

Deuxième remarque :

« *La paire ordonnée détermine ces deux composants, tandis que dans la formule « un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant » il serait étonnant qu'un sujet détermine deux signifiants.* »

Je n'ai plus qu'un quart d'heure et pourtant j'espère avoir le temps d'éclairer comme il faut, car ce n'est pas difficile, ce que j'ai énoncé la dernière fois, qui prouve que je ne l'ai pas suffisamment bien énoncé puisque quelqu'un, en ces termes, comme vous le voyez des plus sérieux, m'interroge.

Je vais donc écrire au tableau.
À aucun moment je n'ai subsumé dans un sujet la coexistence de deux signifiants. Si j'introduis la paire ordonnée que, comme le sait sûrement mon interlocuteur, j'écris par exemple ainsi : $< S_1, S_2 >$.

Ces deux signes se trouvent - par un bon hasard - être les deux morceaux de mon poinçon quand ils se rejoignent, ces deux signes ne servent dans l'occasion qu'à très précisément écrire que ceci est paire ordonnée.

La traduction sous forme d'ensemble…
> je veux dire articulé dans le sens du bénéfice qu'on attend du coup de force en question

…c'est de traduire ceci dans un ensemble dont les deux éléments…
> les éléments dans un ensemble étant toujours eux-mêmes ensemble, vous voyez se répéter le signe de la parenthèse

…sont : $\{\{S_1\},\{S_1,S_2\}\}$.
Une paire ordonnée est un ensemble qui a deux éléments :
- un ensemble formé du premier élément de la paire,
- Le deuxième élément de cet ensemble est $\{S_1,S_2\}$.

Ce sont donc l'un et l'autre des sous-ensembles formés des deux éléments de la paire ordonnée.

Loin que le sujet ici d'aucune façon subsume les deux signifiants en question, vous voyez - je suppose - combien il est aisé de dire :

- que le signifiant, S_1 ici, ne cesse de représenter le sujet comme ma définition : *le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant*, l'articule,

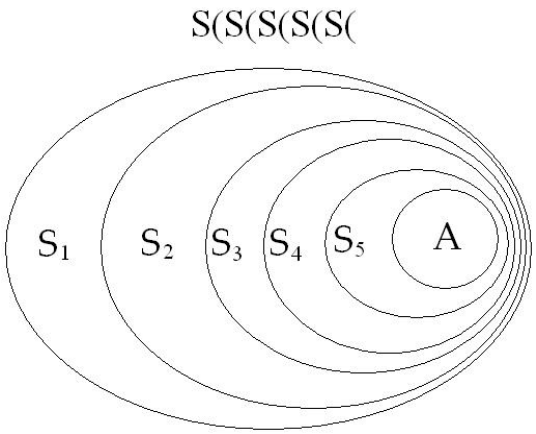
- cependant que le second sous-ensemble présentifie ce que mon correspondant appelle cette « *coexistence* », c'est-à-dire dans sa forme la plus large cette forme de relation qu'on peut appeler « *savoir* ».

La question que je pose à ce propos et sous sa forme la plus radicale, si un savoir est concevable qui réunisse cette conjonction des deux sous-ensembles en un seul, d'une façon telle qu'ils puissent être sous le nom de A, du grand Autre, identiques à la conjonction telle qu'elle est ici articulée en un savoir des deux signifiants en question.

C'est pourquoi après avoir épinglé du signifiant A un ensemble de S, fait que je n'ai plus besoin de mettre 1,2…, puisque j'ai substitué à $\{S_1\ S_2\}$, A : j'ai interrogé ce qui s'en suivait de la topologie de l'Autre.

Et c'est à cette suite que je vous ai montré…
d'une façon certes trop figurée pour être logiquement pleinement satisfaisante, mais dont la nécessité de figure me permettait de vous dire que cette suite de cercles s'involuant d'une façon dissymétrique, c'est-à-dire maintenant toujours à mesure de leur plus grande apparente intériorité la subsistance de A
…mais en tant que cette figuration suggérait une ***topologie*** qui est celle grâce à quoi le plus petit des cercles venait se conjoindre au plus grand sur cette figure.

Et la topologie suggérée par une figuration semblable, en faire l'index de ceci :
que le grand A…
si nous le définissons comme s'incluant possiblement, c'est-à-dire devenu savoir absolu
…a cette conséquence singulière que ce qui représente le sujet ne s'y inscrit, ne s'y manifeste que sous la forme d'une répétition infinie, comme vous l'avez vu s'inscrire sous la forme de ce S, grand S, dans la série de parois du cercle où ils s'inscrivent indéfiniment.



Le sujet ainsi…
de ne s'inscrire que comme
répétition de soi-même infinie
…s'y inscrit d'une façon telle qu'il est très précisément exclu…
et non pas d'un rapport qui soit
d'intérieur ni d'extérieur
…de ce qui est posé d'abord comme *savoir absolu*.

Je veux dire qu'il y a là quelque chose qui rend compte, dans la structure logique, de ce que la théorie freudienne implique de fondamental dans le fait qu'originellement le sujet, au regard de ce qui le rapporte à quelque chute de la jouissance, ne saurait se manifester que comme répétition et *répétition inconsciente*.

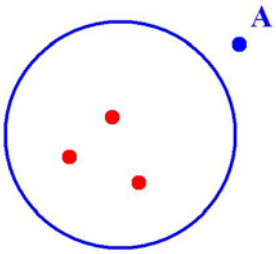
C'est donc une des limites autour de quoi s'articule le lien du maintien de la référence au *savoir absolu*, au *sujet supposé savoir*, comme nous l'appelons dans le transfert avec cet index de la nécessité répétitive qui en découle qu'est logiquement *l'objet petit(a)*, *l'objet petit(a)* en tant qu'ici l'index en est représenté par ces cercles concentriques.

Par contre, ce sur quoi j'ai terminé la dernière fois est l'autre bout de l'interrogation que nous avons à poser au grand A, au grand Autre pour autant que nous lui imposerions la condition de ne pas se contenir lui-même.

Le grand A ne contient que des S_1, S_2, S_3 qui tous sont distincts de ce que grand A représente comme signifiant.

Est-il possible que sous cette autre forme le sujet puisse se subsumer d'une façon qui, sans rejoindre l'ensemble ainsi défini comme univers du discours, pourrait être sûr d'y rester inclus ?

C'est le point sur lequel peut-être suis-je passé
un peu vite et c'est pourquoi, pour terminer aujourd'hui,
j'y reviens.



La définition d'un ensemble en tant qu'il joint des
éléments, veut dire qu'est défini ensemble tout point
à quoi plusieurs autres se rattachent…
    je prends le point parce qu'il n'y a pas de façon
    plus sensible de figurer l'élément comme tel
…ces points[●] par exemple sont…
    par rapport à celui-ci [●]
…éléments de l'ensemble que ce quatrième point[●]
peut figurer à partir simplement du moment où nous
le définissons comme élément.

À l'intérieur, donc, du grand Autre, où ne figurera aucun
A comme élément, puis-je définir le sujet sous cette
forme ultra simple qu'il est précisément constitué…
    ce qui semble être exhaustif
…par tout signifiant en tant qu'il n'est pas élément
de lui-même, c'est-à-dire que *ni S_1, ni S_2, ni S_3*, ne sont *signifiants*
semblables au *grand A*, que *grand A* est leur *Autre* à tous ?

Vais-je, comme sujet du dire…
    à simplement émettre cette proposition que S, un
    signifiant quelconque, S_q voulant dire quelconque,
    n'est pas élément de lui-même
…vais-je pouvoir ainsi *rassembler quelque chose* qui sera ce point
là [●], à savoir *l'ensemble qui conjoint tous les signifiants ainsi définis*,
je l'ai dit, *par un dire* ?

Ceci est essentiel pour vous à retenir pour la suite
car ce « *par un dire* » autrement dit : proposition,
ce autour de quoi il faut faire tourner d'abord
la fonction du sujet pour en saisir la faille, car
quelque usage que vous donniez ensuite à une énonciation,
même son usage de demande, c'est d'avoir marqué ce que
comme simple *dire* elle démontre de faille, que vous pourrez
le plus correctement, dans la faille de la demande,
cerner dans l'énonciation de la demande
ce qu'il en est de la faille du désir.

Le structuralisme c'est la logique partout.
Ce qui veut dire, même au niveau où vous pouvez interroger le désir, et Dieu sait bien sûr qu'il y en a plus d'une façon :

- il y a des types qui brament,
- il y a des types qui clament,
- des *typesses* qui drament hein !

Et ça vaut !
Simplement vous ne saurez jamais rien de ce que ça veut *dire* pour la simple raison que le désir *ça ne peut se dire*.
Du dire il n'est que la désinence et c'est pourquoi cette désinence doit d'abord être serrée dans le pur *dire*, là où seul l'appareil logique peut en démontrer la faille.

Or, il est clair que ce qui, ici, aurait le rôle du deuxième signifiant, par essence…
ici je les ai appelés S_α, S_β, S_γ
…ce deuxième signifiant, le sujet en tant qu'il est le sous-ensemble de tous les signifiants en tant qu'ils ne sont pas éléments d'eux-mêmes, en tant que A n'est pas A, qu'allons-nous pouvoir en dire ?

Nous avons posé comme condition…
prenons ici pour être simple les lettres auxquelles vous êtes déjà le plus habitués
…à savoir « *X n'est pas élément de X* » pour que quelque chose s'inscrive sous la rubrique de S_2 :
le sous-ensemble formé par ce signifiant auprès de qui va être représenté par tous les autres le sujet, c'est-à-dire justement celui qui le subsume comme sujet.

Il faut pour que X, quel qu'il soit, soit élément de S_2 ceci :

- première condition, que X ne soit pas élément de X

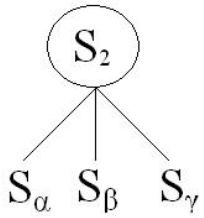
- et secundo, nous prenons X comme élément de A, puisque le grand A les rassemble tous.

Alors ! Que va-t-il en résulter ?

Ce S_2 est-il élément de lui-même ?

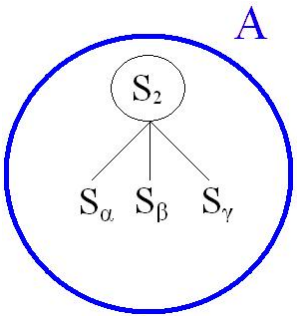
S'il était élément de lui-même il ne répondrait pas à la façon dont nous avons construit le sous-ensemble des éléments en tant qu'ils ne sont pas éléments d'eux-mêmes.

Il n'est donc pas élément de lui-même, il n'est donc pas parmi ces S_α, S_β, S_γ, il est là où je l'ai placé en tant qu'il n'est pas élément de lui-même :



S_2 n est pas élément de lui-même.

C'est ce que j'écris là : $S_2 \notin S_2$.
Supposons qu'il soit - S_2 - élément de grand A, qu'est-ce que cela veut dire ?

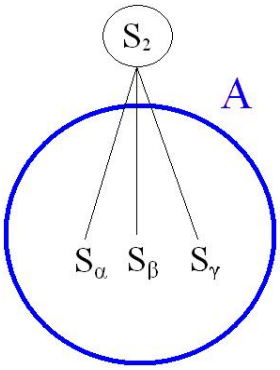


C'est que S_2 est élément de S_2 puisque tout ce qui n'est pas *élément de soi-même*, tout en étant élément de grand A, nous l'avons défini comme faisant partie, comme constituant le sous-ensemble défini par « X » élément de S_2.

Il faut donc écrire que S_2 est élément de S_2, ce que nous avons repoussé tout à l'heure puisque sa définition à ce sous-ensemble, c'est qu'il est composé d'éléments qui ne sont point éléments d'eux-mêmes.

Qu'en résulte-t-il ?

Pour ceux qui ne sont pas habitués à ces sortes de raisonnements pourtant simples, je le figure…
encore que la figuration soit ici tout à fait puérile …c'est que S_2 n'étant pas élément de grand A, ne peut être figuré qu'ici, c'est-à-dire en dehors :



Ce qui démontre que le sujet de quelque façon qu'il entende se subsumer :

- soit d'une première position du grand Autre comme s'incluant lui-même,

- soit dans le grand Autre à se limiter aux éléments qui ne sont point éléments d'eux-mêmes, implique quelque chose - qui quoi ? - …

Comment allons-nous traduire cette extériorité où je vous ai posé le signifiant du sous-ensemble, à savoir S_2 ?

Ceci veut dire très précisément que le sujet, au dernier terme, ne saurait être universalisé, qu'il n'y a pas de proposition qui dise d'aucune sorte, même sous la forme de ceci que le signifiant n'est pas élément de soi-même, que ce que définit ceci soit une définition englobante par rapport au sujet.

Et ceci aussi démontre non pas que le sujet n'est point inclus dans le champ de l'Autre, mais que ce qui peut être le point où il se signifie comme sujet, est un point disons entre guillemets « *extérieur* » à l'Autre, extérieur à l'univers du discours.

Dire…
comme je l'ai aussi entendu répéter
en écho de mon articulation
…qu'« *il n'y a pas d'univers du discours* », ce qui voudrait dire qu'il n'y a pas de discours du tout, il me semble que si je n'avais pas ici soutenu un discours ***assez serré***, c'est très précisément ce dont vous n'auriez aucune espèce d'idée.

Que ceci vous serve d'exemple et d'appui pour notre méthode et aussi de point d'attente pour ce que la prochaine fois - onze Décembre - j'espère, nous réussirons à pousser plus avant de cette articulation dans ce qui nous intéresse, non pas seulement en tant que *psychanalystes* vous en êtes le point vivant, mais aussi en tant que *psychanalysants* vous êtes à sa recherche.

Je note quelquefois, à part moi, des petites adresses à votre intention. Alors là, au moment de brasser ces papiers, j'en retrouve une qui va me fournir mon entrée :

« *Qu'il est regrettable...*

écrivais-je, je ne sais plus quand

...que Dieu serve à écarter par ce que nous appellerons la proscription de son Nom. »

Ça a pris forme d'un interdit précisément sans doute là où on pourrait savoir le mieux ce qu'il en est de la fonction de ce terme – Dieu - à savoir chez les Juifs. Vous savez que chez eux il a un nom imprononçable. Eh bien :

« *Cette proscription, justement, sert à écarter...*

commençais-je à dire

...un certain nombre de références absolument essentielles au maintien du « je » dans une lumière suffisante, suffisante pour qu'on ne puisse pas le jeter...

il y a « *je* » là-dedans

...le jeter aux chiens, c'est-à-dire aux professeurs. »

Ce dont je suis parti pour, en somme, la dernière fois, vous l'avez entendu, sinon vu, presque malgré moi, pousser d'abord et en avant cette référence « *je* ».

Par l'intermédiaire du Dieu en question j'ai traduit ce qui fut proféré un jour sous la forme :

אֶהְיֶה אֲשֶׁר אֶהְיֶה [Eyè acher eyè] par « *Je suis ce que je est* ».

Je vous ai dit alors avoir été moi-même un peu débordé par l'avance de cette énonciation que j'ai justifiée comme traduction, ou crois avoir justifiée. Puis j'ai dit qu'après tout, là, le Sinaï m'avait émergé, malgré moi, du sol entre les jambes. Cette fois-ci, je n'ai pas reçu de petit papier comme la dernière fois.
Je l'attendais pourtant, que quelqu'un me fasse remarquer que ces paroles sont sorties du « *buisson ardent* ».

Vous voyez ce que ça aurait fait si je vous avais dit que le « *buisson ardent* » m'était sorti entre les jambes ?

C'est bien en cela que la phrase se donne des ordres à elle-même, rétroactivement.
C'est bien parce que je voulais la définir entre les jambes que j'ai mis d'abord le Sinaï à la place du « *buisson ardent* ».

D'autant plus qu'après tout, sur le Sinaï, c'est des suites de la chose dont il s'agit.

C'est-à-dire que, comme je l'ai déjà fait remarquer dans le séminaire sur *L'Éthique*, celui qui s'est annoncé…
à mon dire tout au moins
…comme « *Je suis ce que je est* », celui-là…
sous la forme de ce qui, depuis,
se transmet dans l'impératif de la liste
des « *Dix Commandements* » dits de Dieu
…n'a fait…
je l'ai expliqué il y a bien longtemps
…qu'énoncer les lois du « *je parle* ».

S'il est vrai, comme je l'énonce, que *la vérité parle « je »* il paraît bien aller de soi que :

- « *Tu n'adoreras que celui qui a dit : Je suis ce que je est* »
et que tu n'adoreras ***que lui seul***,

- par la même conséquence :
« *Tu aimeras* - comme il se dit aussi - *ton prochain comme toi-même* »,
« *toi-même* » n'étant rien d'autre que ce à quoi il est dit, dans ces commandements mêmes, ce à quoi on s'adresse comme à un « *Tu* » et même à un « *Tu es* », dont j'ai souligné depuis longtemps l'ambiguïté vraiment magique dans la langue française.

Ce commandement dont le prélude sous-jacent est ce « *Tu es* » qui vous institue comme « *je* », c'est aussi la même pente offerte à ce « *tu-ant* » qu'il y a dans toute invocation, et l'on sait qu'il n'y a pas loin de l'ordre à ce qu'on y réponde :
tout HEGEL est construit pour montrer ce qui s'édifie là-dessus.

On pourrait les prendre un par un, en passant, bien sûr par celui sur le mensonge, puis ensuite sur cet interdit de « *convoiter la femme, le bœuf ni l'âne de ton voisin* » qui est toujours celui qui te tue.

On voit mal ce qu'on pourrait convoiter d'autre !

La cause du désir étant précisément bien là.

Il est à remarquer qu'assurément, par une solidarité qui participe de l'évidence, il n'y a pas de parole, à proprement parler, que là où la clôture de tel commandement la préserve.

Ce qui explique bien pourquoi ces commandements, depuis que le monde est monde, personne très exactement ne les observe, et que c'est pour cela que la parole…
au sens où *la vérité parle « je »*
…reste profondément cachée et n'émerge qu'à montrer un petit bout de pointe de nez, de temps en temps, dans les interstices du discours.

Il convient donc, il convient pour autant qu'il existe une technique qui fait confiance à ce discours pour y retrouver quelque chose, un chemin, une « *voie* » comme on dit qui se présume n'être pas sans rapport avec, comme on s'exprime…
mais méfions-nous toujours des envers du discours … « *la vérité* » et « *la vie* ».

Il convient peut-être d'interroger de plus près ce qui, dans ce discours, se fonde comme pouvant amorcer, nous donner un pont vers ce terme radical, inaccessible, qu'avec quelque audace le dernier des philosophes, HEGEL, crut pouvoir réduire à sa dialectique.

Pour nous, dans un abord qui est celui que j'ai commencé de frayer, c'est devant l'Autre…
    comme permettant de cerner une défaillance logique,
    comme lieu d'un défaut d'origine porté dans la parole
    en tant qu'elle pourrait répondre
…c'est là qu'apparaît le « *je* » comme premièrement *assujetti*, comme *a-sujet* ai-je écrit quelque part pour désigner ce sujet, en tant que dans le discours il ne se produit jamais que divisé.

Que l'animal qui parle ne puisse s'étreindre au partenaire qu'à s'assujettir d'abord, c'est parce qu'il a été toujours déjà parlant, qu'en l'approche même de cette étreinte il n'y peut formuler le « *Tu es* » qu'à s'y tuer, qu'il *autrifie* le partenaire, qu'il en fait *le lieu du signifiant*.

Ici on me permettra de revenir un instant sur ce « *je est* » de la dernière fois, puisque aussi bien…
    et d'une tête pas mal faite
…j'ai vu revenir l'objection qu'à le traduire ainsi je rouvrais la porte, disons au moins à une référence d'*être*.

Que ce « *est* » fut, au moins par une oreille, entendu comme un appel à *l'être*, à *l'être* si selon la terminologie de la tradition il est suspendu à ce que j'énoncerai comme…
    de par quelque ordre de nature,
    au sens le plus original
…subsistant dans cette nature.

La tradition édifie cet être suprême pour y répondre de tous les « *étant* ».

Tout change, tout tourne autour de celui qui prend la place du pivot de l'univers, ce x grâce à quoi il y a un Univers.

Rien n'est plus éloigné de l'intention de cette traduction que ce que j'ai formulé, que pour le faire entendre je peux reprendre dans « *je suis ce qu'est le Je* ».

Disons qu'ici le « *est* » se lit mieux et que nous revenons à proprement énoncer dans le « *je* » ce qui donne le fond proprement de la vérité en tant qu'elle parle seulement.

Ces commandements qui la soutiennent…
l'ai-je assez dit tout à l'heure
…sont proprement l'anti-physique, et pourtant pas moyen, sans s'y référer, de ce qu'on appelle « *dire la vérité* ».

Essayez donc ! En aucun cas !

C'est un point idéal, c'est bien le cas de le dire. Personne ne sait même ce que ça veut dire.

Dès qu'on tient un discours, ce qui surgit, ce sont les lois de la logique, à savoir une cohérence fine, liée à la nature de ce qui s'appelle articulation signifiante.

C'est ce qui fait qu'un discours est soutenable ou non, de par la structure de cette chose qui s'appelle *le signe*, et qui a affaire avec ce qu'on appelle communément *la lettre* pour l'opposer à l'esprit.
Les lois de cette articulation, voilà ce qui d'abord domine le discours.

Ce que j'ai commencé d'énoncer dans mon exposé cette année c'est ce champ de l'Autre pour l'éprouver comme concevable au titre de champ d'inscription de ce qui s'articule ainsi dans le discours.

Ce champ de l'Autre, ce n'est pas d'abord lui donner aucune incarnation, c'est à partir de sa structure que pourra se définir la possibilité du « *Tu* » qui va nous atteindre et faire appel à quelque chose, troisième temps, qui aura à se dire « *je* ».

Il est clair que ce qui va se montrer c'est ce que nous attendons, c'est ce que nous savons bien, que ce « je » est imprononçable, ***toujours imprononçable*** en toute vérité.

C'est bien pour cela que tout le monde sait à quel point il est encombrant et que, comme le rappellent les lois de la parole elle-même auxquelles je me référais tout à l'heure, il est préférable de ne jamais dire « *je jure* ».

Alors, avant de préjuger ce qu'il en est de l'Autre, laissons ouverte la question.

Que ce soit simplement la page blanche…
    même à cet état, il nous fera assez de difficultés
…puisque c'est ce que j'ai démontré au tableau la dernière fois, c'est qu'à supposer que vous ayez inscrit sur cette page blanche…
    à condition qu'elle soit page, c'est-à-dire finie
…la totalité des signifiants…
    ce qui est, après tout, concevable puisque vous
    pouvez choisir un niveau où il se réduit aux phonèmes
…il est démontrable qu'à la seule condition de croire que vous pouvez y rassembler quoi que ce soit dont vous pourriez énoncer ce jugement…
    c'est le sujet, le terme
    nécessité par ce rassemblement
…ce choix sera forcément à situer hors de cette totalité.

C'est hors de la page blanche que le S_2, celui qui intervient quand j'énonce : *le signifiant c'est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant*, cet autre signifiant, le S_2, sera hors page.

Il faut partir de ce phénomène démontrable comme interne à toute énonciation comme telle, pour savoir tout ce que nous pourrons avoir à dire par la suite, de quoi que ce soit qui s'énonce, et c'est pourquoi il vaut encore de s'y attarder un instant.

Prenons l'énonciation la plus simple : dire que quelqu'un annonce qu'il pleut, ne se juge, ne peut se juger pleinement qu'à s'attarder à ce qu'il y a d'émergence dans le fait qu'il soit dit qu'il y a du « *pleut* ».

C'est ça l'événement du discours par lequel celui même qui le dit se pose comme secondaire.
L'événement consiste en un dit, celui, sans doute, dont le « *il* » marque la place.

Mais il faut se méfier.
Le sujet grammatical…
    qui d'ailleurs, peut présenter selon les langues
    des morphologies distinctes, qui n'est pas
    nécessairement isolé
…le sujet grammatical ici a un rapport avec ce que j'ai appelé tout à l'heure l'hors champ, plus ou moins individualisé comme je viens de le rappeler, c'est-à-dire aussi bien, par exemple, réduit à une désinence, « *pleut* ».

Le « t », ce petit « t »…
d'ailleurs, que vous retrouverez baladeur
dans toutes sortes de coins du français
…lui-même, *pourquoi nous revient-il se loger là où il n'a que faire ?*

Dans un « *orne-t-il* » par exemple ?
C'est-à-dire là où il n'était pas du tout dans la conjugaison. Ce sujet grammatical, donc, si difficile à bien cerner, n'est que la place où quelque chose vient à se représenter.

Revenons sur ce S_1 en tant que c'est lui qui représente ce quelque chose, et rappelons que quand la dernière fois nous avons voulu extraire du champ de l'Autre comme il s'imposait, ce S_2, puisqu'il n'y pouvait tenir,
pour rassembler les S_α, S_β, S_γ où nous prétendions saisir le sujet, c'est en tant, justement, que dans le champ de l'Autre nous avions défini ces trois S par une certaine fonction, appelons-là « R » définie par ailleurs,
à savoir que x n'était pas élément de x et que ce R(x) c'est ce qui transformait tous ces éléments…
signifiants dans l'occasion
…en quelque chose qui restait, puisque ouvert, *indéterminé*, qui prenait, pour tout dire, fonction de *variable*.

C'est en tant que nous avons spécifié ce à quoi doit répondre cette variable, à savoir une proposition qui n'est pas n'importe laquelle…
qui n'est pas, par exemple, que la variable doit être bonne, ou n'importe quoi d'autre, ou rouge, ou bleue
…mais qu'elle doit être sujet, que surgit la nécessité de ce signifiant comme Autre, qu'il ne saurait d'aucune façon s'inscrire dans le champ de l'Autre.

Ce signifiant est proprement…
sous sa forme la plus originelle
…ce qui définit la fonction dite du *savoir*.

J'aurai bien sûr à y revenir, car cette place est…
même par rapport à ce qui a été jusqu'ici
énoncé quant aux fonctions logiques
…peut-être encore pas assez accentuée, qu'essayer de qualifier le sujet comme tel nous met hors-l'Autre, ce « *nous met* » est peut-être une forme de « *noumen* » qui *nous mènera* plus loin que nous ne pensons.

Qu'il me suffise ici d'interroger s'il n'est pas vrai que les difficultés que nous apportent, dans une réduction logique, les énoncés classiques…

je veux dire aristotéliciens

…de *l'universelle* et de *la particulière propositions*, ne tiennent pas, c'est qu'on ne s'aperçoit pas que c'est là, hors du champ, du champ de l'Autre, que doivent être placés le « *tous* » et le « *quelque* », et que nous aurions moins d'embarras à nous apercevoir que les difficultés qu'engendre la réduction de ces propositions classiques au champ des quantificateurs tiennent à ceci, c'est que plutôt que dire que tous les hommes sont bons…

ou mauvais, peu importe

…la juste formule serait d'énoncer :

« *les hommes…*

ou quoi que ce soit d'autre, quoi que ce soit que vous pouvez habiller d'une lettre, en logique

…sont tous bons, ou sont quelques bons ».

Bref, qu'à mettre hors du champ la fonction syntaxique de *l'universel* et du *particulier*, vous verriez moins de difficultés à les réduire ensuite au champ mathématique.
Car le champ mathématique consiste justement à opérer *désespérément* pour que le champ de l'Autre tienne comme tel.
C'est la meilleure façon d'éprouver qu'*il ne tient pas*.
Mais de l'éprouver en envoyant s'articuler tous les étages, car c'est à des niveaux bien divers qu'*il ne tient pas*.

L'important est de voir ceci, c'est que :
c'est en tant que ce champ de l'Autre n'est, comme on dit techniquement, *« pas consistant », que l'énonciation prend la tournure de la demande*, ceci avant que quoi que ce soit, qui charnellement puisse répondre, soit même venu s'y loger.

L'intérêt d'aller aussi loin qu'il est possible dans l'interrogation de ce champ de l'Autre comme tel, c'est d'y noter que c'est à une série de niveaux différents que sa faille se perçoit.

Ce n'est pas la même chose, et pour en faire l'épreuve c'est là que les mathématiques nous apportent un champ d'expérience exemplaire, c'est qu'elles peuvent se permettre de limiter ce champ à des fonctions bien définies, l'arithmétique par exemple.

Peu importe encore, pour l'instant, ce qu'en fait elle manifeste, cette recherche arithmétique.

Vous en avez entendu assez pour savoir que dans ces champs…
    et choisis parmi les plus simples
…la surprise est grande quand nous découvrons qu'il manque, par exemple : *la complétude*[17], à savoir que l'on ne puisse dire que quoi que ce soit qui s'y énonce doive être ou bien démontré ou bien démontré que non.

Mais plus encore : que dans tel champ, et parmi les plus simples, il peut être mis en question que quelque chose, quelque énoncé y soit démontrable, qu'un autre niveau se dessine d'une démonstration possible, qu'un énoncé n'y soit pas démontrable.

Mais qu'il devient très singulier et très étrange qu'en certains cas ce *pas démontrable* lui-même échappe pour quelque chose qui s'énonce dans le même champ.

C'est-à-dire que, ne pouvant même pas être affirmé qu'il n'est *pas démontrable*, une dimension distincte s'ouvre, qui s'appelle le *non décidable*.

Ces échelles, non pas d'incertitude mais de défaut dans la texture logique, sont-ce elles-mêmes qui peuvent nous permettre d'appréhender que le sujet comme tel pourrait, en quelque sorte, y trouver son appui, son statut, la référence, pour tout dire, qui, au niveau de l'énonciation, se satisfasse comme adhésion à cette faille même.

Est-ce qu'il ne vous semble pas que comme, peut-être…
    à condition qu'un auditoire aussi
    nombreux y mette quelque complaisance
…comme peut-être nous pourrons le faire sentir dans quelque construction, quitte…
    comme je l'ai fait déjà
    à propos de ce champ de l'Autre

17 Les théorèmes d'incomplétude de Gödel : En 1931, dans un article intitulé "Über formal unentscheidbare Sätze der Principia Mathematica und verwandter Systeme" (Sur les propositions formellement indécidables des Principia Mathematica et des systèmes apparentés) Gödel a démontré qu'il était impossible de prouver la consistance d'un certain nombre de théories formelles (dont l'arithmétique) en utilisant ces théories, contrairement à ce que semblait croire Hilbert.
Ce premier résultat, très inattendu pour l'époque s'est accompagné d'un deuxième, plus célèbre, le théorème d'incomplétude qui énonce que la plupart des théories formelles (dont l'arithmétique), si elles sont consistantes, sont incomplètes, c'est à dire qu'il existe des résultats effectivement vrais qui ne peuvent pas être prouvés dans cette théorie.

…à l'abréger, il puisse être, en quelque sorte rendu nécessaire dans un énoncé de discours, qu'il ne saurait même y avoir de signifiant, comme semble-t-il on peut le faire, car à aborder ce champ de l'extérieur - de la logique - rien ne nous empêche semble-t-il, de forger le signifiant dont se connote ce qui, dans l'articulation signifiante même, fait défaut.

S'il pouvait…
ce qu'ici je laisse encore en marge
…s'articuler ce quelque chose…
et c'est ce qui a été fait
…qui démontre *que ne peut pas se situer ce signifiant dont un sujet*, au dernier terme, *se satisfasse pour s'y identifier comme identique au défaut même du discours*, si vous me permettez ici cette formule abrégée.

Est-ce que tous ceux qui sont ici et qui sont analystes ne se rendent pas compte que c'est faute de toute exploration de cet ordre que *la notion de la castration…*
qui est bien ce que j'espère vous avez senti
au passage être l'analogue de ce que j'énonce
…que *la notion de la castration* reste si floue, si incertaine et se trouve maniée avec l'épaisseur et la brutalité que l'on sait ?

À vrai dire, dans la pratique, elle n'est pas maniée du tout, on lui substitue tout simplement ce que l'autre ne peut pas donner : on parle de *frustration* là où il s'agit de bien autre chose.

À l'occasion, c'est par la voie de la *privation* qu'on en approche, mais vous le voyez, cette privation est justement ce qui participe de ce défaut inhérent au sujet qu'il s'agit d'approcher.

Bref, je ne ferai, pour quitter ce dont aujourd'hui je ne fais que tracer le pourtour…
sans pouvoir même prévoir ce que d'ici la fin de l'année j'arriverai à vous faire supporter
…que simplement en passant, j'indique que si quelque chose a pu être énoncé dans le champ logique, vous pouvez, tous ceux tout au moins qui ici ont quelque notion des derniers théorèmes avancés dans le développement de la logique, ceux-là savent que c'est très précisément :

- en tant que ce S…
  à propos de tel système,
  système arithmétique par exemple
  …joue proprement sa fonction,

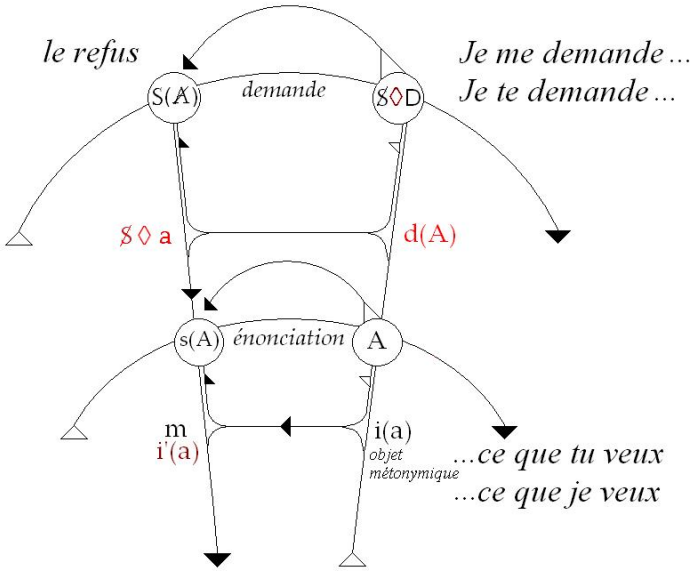
- en tant que *c'est du dehors* qu'il compte tout ce qui peut se *théorématiser* à l'intérieur d'un grand A bien défini,

- que c'est en tant, en d'autres termes, que cet « il compte », un homme de génie qui s'appelle GÖDEL a eu l'idée de s'apercevoir que c'était à prendre *à la lettre*, qu'à condition de donner à chacun des énoncés des théorèmes…
  comme situables dans un certain champ
  …leur nombre dit *nombre de Gödel*, que *quelque chose* pouvait être approché de plus sûr qui n'avait jamais été formulé concernant ces fonctions auxquelles je n'ai pu faire qu'allusion dans ce que je viens préalablement d'énoncer, quand elles s'appellent *la complétude* ou *la décidabilité*.

Il est clair que tout diffère d'un temps passé où pouvait s'énoncer :
- qu'après tout les mathématiques n'étaient que *tautologies*,
- que le discours humain peut rester, car c'est un champ qui - dans ce dire - aurait tenu celui de la tautologie,
- qu'il y a quelque part un A qui reste un grand A identique à lui-même.

Que tout diffère à partir du temps où ceci est réfuté, réfuté de la façon la plus sûre.
Que c'est un pas, que c'est un acquis et qu'à quiconque se trouve confronté dans l'expérience, dans une expérience…
  qui nous paraît comme une aporie transcendante
  au regard d'une histoire naturelle
…comme est l'*expérience analytique*, nous ne voyons pas l'intérêt à aller prendre appui dans le champ de ces structures.
De ces structures, comme je l'ai dit, en tant qu'elles sont structures logiques pour situer, pour mettre à leur place ce x à quoi nous avons affaire dans le champ d'une tout autre énonciation, celle que l'expérience freudienne permet et qu'aussi bien elle dirige.

C'est donc d'abord en tant que l'Autre *n'est pas consistant* que l'énonciation prend la tournure de la demande et c'est ce qui donne sa portée à ce qui, dans le grand graphe complet, celui que j'ai dessiné ici :



ici s'inscrit sous la forme **ſ ◊ D**, **ſ** poinçon de **D**.

Il ne s'agit que de ceci…
qui s'énonce d'une façon qui n'est pas énoncée
…en ceci qui distingue tout énoncé : c'est qu'il y est soustrait ce « *je dis que* » qui est la forme où le « *je* » est limité.

Le « *je* » de la grammaire peut s'isoler hors de tout risque essentiel, peut se soustraire de l'énonciation et de ce fait la réduit à l'énoncé, si ce « *je dis que* »…
de n'être pas soustrait
…laisse intégral que du seul fait de la structure de l'Autre, toute énonciation, quelle qu'elle soit, se fait demande, demande de ce qui lui manque à cet Autre.

Au niveau de ce **ſ ◊ D**, la question double c'est :

- « *je me demande ce que tu désires* »

- et son double qui est précisément la question que nous pointons aujourd'hui, à savoir : « *je te demande…* non qui je suis, mais plus loin encore *…ce qu'est Je* ».

Ici s'installe le nœud même, qui est celui que j'ai formulé en proférant que *le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre*, c'est-à-dire que, si je puis dire, si vous prenez les vecteurs tels qu'ils se définissent sur ce graphe, à savoir venant ici du départ de ***la chaîne signifiante pure***, pour ici, du carrefour désigné par **$S(\emptyset)$ D**, avoir ce retour qui complète ***la rétroaction*** ici marquée, c'est bel et bien en ce point dit **d(A)**, désir de l'Autre, que convergent ces deux éléments que j'ai articulés sous la forme « *je me demande ce que tu désires* ».

C'est la question qui se branche au niveau même de l'institution du A : « *ce que tu désires* », c'est-à-dire ce qui te manque lié à ce que je te suis assujetti. Et d'autre part « *je te demande ce qu'est Je* », le statut du « *je* » comme tel, en tant que c'est ici qu'il s'instaure, je le marque en rouge.

Ce statut du « *Tu* » est constitué d'une convergence, une convergence qui se fait, que toute énonciation en tant que telle, l'énonciation indifférente de l'analyse…

puisque c'est ainsi que la règle la pose en principe

…si elle tourne à la demande, c'est qu'il est radicalement de sa fonction même d'énonciation d'être demande, concernant le « *Tu* » et le « *je* ».

Quant au « *Tu* », c'est demande convergente, interrogation suscitée par le manque lui-même en tant qu'il est au cœur du champ de l'Autre, structuré de pure logique. C'est précisément ce qui va donner valeur et portée à ce qui se dessine, tout autant vectorisé de l'autre côté du graphe, c'est à savoir que *la division du sujet* y est rendue sensible comme essentielle à ce qui se pose comme « *je* ».

À la demande de « *qui est je* », la structure même répond par ce refus signifiant de A, tel que je l'ai inscrit dans le fonctionnement de ce graphe, de même ce qui est ici le « *Tu* », l'institue d'une convergence entre la demande la plus radicale, celle qui nous est faite à nous analystes, la seule qui soutienne au dernier terme le discours du sujet. « *Je viens ici pour te demander…* » : au premier temps c'est bien de « *qui je suis* » qu'il s'agit, si c'est au niveau du « *qui est je* » qu'il est répondu, c'est bien sûr que c'est la nécessité logique qui donne là ce recul.

Convergence, donc, de cette demande et ici, quelque chose d'une promesse, ce quelque chose qui en S_2 est l'espoir du rassemblement de ce « *je* ».
C'est bien ce que, dans le transfert j'ai appelé du terme « *le sujet supposé savoir* », c'est-à-dire cette prime conjonction, S lié à S_2, en tant que…
comme je l'ai rappelé la dernière fois
…dans la paire ordonnée, c'est lui, c'est cette conjonction, c'est ce nœud, qui fonde ce qui est savoir.

Qu'est-ce donc à dire ?
Si le « *je* » n'est sensible que dans ces deux pôles, eux divergents :

- qui l'un s'appelle ce que ici j'articule comme *le non*, *le refus*, qui donne forme au manque de la réponse,

- et ce quelque chose d'autre qui est là articulé comme petit s de grand A.

Cette signification quelle est-elle ?

Car n'est-il pas sensible que tout ce discours…
que je file pour donner l'armature au « *je* » de l'interrogation dont s'institue cette expérience
…n'est-il pas sensible que je le poursuis en laissant en-dehors…
au moins jusqu'à ce point où nous arrivons ici
…aucune signification ?

Qu'est-ce à dire ?
Qu'après vous avoir, de longues années, formés à fonder sur la ***différenciation*** d'origine linguistique du *signifiant* comme matériel, du *signifié* comme son effet, je laisse ici soupçonner, apparaître, que quelque mirage repose au principe de ce champ défini comme linguistique ?

La sorte d'étonnante passion avec laquelle le linguiste articule que ce qu'il tend à saisir dans la langue c'est pure forme, non contenu ?

Je vais ici vous ramener à ce point, qu'en ma première conférence, disons j'ai d'abord *produit* devant vous, et non sans intention, sous la forme du « *pot* ».

Rien…
    que ceux qui prennent des notes le sachent
…n'est sans préméditation dans ce qu'on pourrait,
d'un premier champ, appeler mes digressions.

Si je suis revenu digressivement – apparemment –
sur le « *pot de moutarde* », ce n'est certes pas sans raison.
Et vous pouvez vous souvenir que ***j'ai fait place*** à ce qui…
    dans les formes premières de son apparition à ce pot
…est hautement à signaler, c'est qu'il n'y manque jamais
à sa surface, les marques du signifiant lui-même.

Est-ce qu'ici ne *s'introduit pas* ceci où le « *je* » se formule ?

C'est que ce qui soutient toute création humaine,
celle dont nulle image n'a jamais paru meilleure que
l'opération du potier, c'est très précisément de faire
ce quelque chose, ustensile, qui nous figure par ses
propriétés, qui nous figure cette image que le langage
dont il est fait…
    car où il n'y a pas de langage
    il n'y a pas non plus d'ouvrier
…que ce langage est un *contenu*.

Il suffit un instant de penser que la référence même
de cette opposition philosophiquement traditionnelle
de forme et contenu, c'est cette fabrication même
qui est là pour l'introduire.

Ce n'est pas pour rien que j'ai, dans ma première
introduction de ce pot, signalé *que là où on le livre à l'accompagnement du mort dans la sépulture on y met cette addition qui proprement le troue*.

C'est bien en effet, que ce qui est son principe
spirituel, son origine de langage, c'est qu'il y a
quelque part un *trou* par où tout s'enfuit.

Quand il rejoint à leur place ceux qui sont passés
au-delà, le pot lui aussi, retrouve sa véritable origine,
à savoir *le trou* qu'il était fait pour masquer *dans le langage*.

Aucune signification qui ne fuit au regard de ce que
contient une coupe, et il est bien singulier que
j'ai fait cette trouvaille qui n'était certes pas faite
au moment où je vous ai énoncé cette fonction du pot.

Allant chercher, mon Dieu, là où je me réfère d'habitude, à savoir dans le BLOCH et VON WARTBURG, ce qu'il peut en être du pot, j'ai eu, si je puis dire, la bonne surprise de voir que ce terme…

> comme en témoignent, paraît-il, le bas-allemand et le néerlandais avec lesquels nous l'avons en commun

…est un terme préceltique. C'est donc qu'il nous vient de loin : du néolithique, pas moins.

Mais il y a mieux. C'est que pour avoir cette idée, au moins lui donner une petite base, nous nous fondons sur ces pots qu'on trouve d'avant l'invasion romaine, ou plus exactement comme représentant ce qui était institué avant elle, à savoir les pots qu'on déterre, paraît-il, dans la région de Trèves.

BLOCH et von WARTBURG s'expriment ainsi :

> « *Nous y voyons inscrit le mot Potus.* »

C'en est assez, pour eux, pour désigner l'origine très antique, puisqu'il s'agit d'un usage, qu'ils indiquent que « *Potus* », à titre *hypochoristique* – comme on s'exprime – peut désigner les fabricants. Qu'importe !

La seule chose qui pour moi importe, c'est que quand le pot apparaît, il est toujours marqué sur sa surface, d'un signifiant qu'il supporte.

Le pot ici nous donne cette fonction distincte de celle du sujet, pour autant que dans la relation au signifiant le sujet n'est pas un préalable mais une anticipation : il est supposé, ὑποχείμενον [upokeimenon].

C'est son ***essence***, c'est sa définition logique, supposé, presque induit – certainement même – il n'est pas le support.

Par contre, c'est légitimement que nous pouvons au signifiant donner un support fabriqué et même, dirai-je, ustensile.

L'origine de l'ustensile en tant qu'il distingue le champ de la fabrication humaine est même proprement là.

La signification comme *produite*, voilà ce qui sert…
et comme leurre
…à nous voiler ce qu'il en est de *l'essence du langage*, en tant que par son essence, proprement il ne signifie *rien*.

Ce qui le prouve c'est que le dire dans sa fonction essentielle n'est pas opération de signification et c'est bien ainsi que nous-mêmes analystes l'entendons.

Ce que nous cherchons c'est ce qui, non pas d'Autre, mais hors de l'Autre comme tel, suspend ce qui de l'Autre s'articule, le S_2, comme hors du champ.

Là est la question de savoir quel en est le sujet, et si ce sujet ne peut d'aucune façon être saisi par le discours, là aussi est la juste articulation de ce qui peut s'y substituer.

Le sens de ce qu'il en est de la *castration* s'équilibre avec celui de la *jouissance*.

Mais il ne suffit pas d'apercevoir cette relation comme assurément dans ce qui s'est manifesté dans un temps qui nous est proche, de quelque chose où en même temps ce cri, besoin de vérité, est appel à la jouissance.

Il ne suffit assurément pas d'aspirer à *la jouissance sans entraves*, s'il est patent que la jouissance ne peut s'articuler pour tout être…
lui-même inclus dans le langage et l'ustensile
…ne peut s'articuler que dans ce registre de *reste* inhérent à l'un et à l'autre que j'ai défini comme le *plus de jouir*.

C'est ici que le huit Janvier nous reprendrons notre discours.

Je vous souhaite alors la bonne année, la bonne année 69, c'est un bon chiffre !

Pour l'ouvrir, je vous signale qu'à telle occasion, je reçois toujours de quelque horizon un petit cadeau. Le dernier, celui à cette occasion-ci, c'est un petit article qui est paru dans le numéro du 1er janvier de la *Nouvelle Revue Française* où il y a un article intitulé : *Quelques extraits du style de Jacques LACAN*.

En effet – hein ! - mon style, c'est un problème ! Ce par quoi j'aurais pu commencer mes *Écrits*, c'est par un très vieil article que je n'ai jamais relu, qui était justement sur le problème du style.
Peut-être que si je le relis, ça m'éclairera !
En attendant, bien sûr, je suis le dernier à pouvoir en rendre compte, et mon Dieu, on ne voit pas pourquoi quelqu'un d'autre ne s'y essaierait pas.

C'est ce qui s'est produit, tombant de la plume d'un professeur de linguistique et je n'ai pas à apprécier personnellement le résultat de ses efforts.
Je vous en fais juge.

En gros, j'ai plutôt eu l'écho que dans le contexte actuel…

> où un soupçon est porté, enfin, dans quelques endroits retirés, sur la qualité générale de ce qui se dispense d'enseignement de la bouche des professeurs

…on pense que ce n'était peut-être pas le moment de publier ça, ce n'est pas le moment le plus opportun.

Enfin, il m'est revenu que certains n'ont pas trouvé ça très fort.

Enfin, je vous le dis, je vous en fais juge.

Quant à moi, je ne m'en plains pas !
Je vois mal que quelqu'un puisse y prendre la moindre idée de ce que j'ai répandu comme enseignement.

Néanmoins, il y a une pointe : j'aurais osé, paraît-il, écrire quelque part : « FREUD et moi ».
Vous voyez ça, hein !…
Il ne se prend pas pour la queue d'une poêle !

Ça n'a peut-être pas tout à fait le sens que croit devoir lui donner l'indignation d'un auteur, mais ça montre bien dans quel champ de révérence, au moins dans certains domaines, on vit.

Pourquoi, pour cet auteur qui avoue n'avoir pas la moindre idée de ce que FREUD a apporté, y a-t-il quelque chose de scandaleux de la part de quelqu'un qui a passé sa vie à s'en occuper, à dire « FREUD et moi » ?

Je dirai plus, à retentir moi-même de cet attentat au degré du respect qui me serait là reproché, je n'ai pu faire autrement que de me souvenir de l'anecdote que j'ai citée ici, du temps où, en compagnie de « P'tit Louis », comme je l'évoquais, je me livrais sous la forme la plus difficile aux menues industries qui font vivre les populations côtières.

Avec ces trois excellents types dont le nom m'est encore cher, il est arrivé que j'aie fait bien des choses sur lesquelles je passe, mais il m'est arrivé aussi d'avoir avec le dit « P'tit Louis » le dialogue suivant.
C'était, comme je l'ai dit, à propos d'une boîte de conserve de sardines que nous venions de consommer et qui flottait aux abords du bateau, et P'tit Louis me dit ces paroles très simples :

> « *Hein, cette boîte, tu la vois parce que tu la regardes.*
> *Ben elle, elle a pas besoin de te voir pour te regarder.* »[18].

Le rapport de cette anecdote avec « FREUD et moi » laisse ouverte la question d'où, dans ce couple, je me place.
Et bien, rassurez-vous, je me place toujours à la même place, à la place où j'étais et où je reste encore vivant.

---

18 Cf. Séminaire Les fondements… séance du 04-03-1964.

FREUD n'a pas besoin de me voir pour qu'il me regarde.

Autrement dit, comme l'énonce un texte que j'ai déjà cité ici :

« *Un chien vivant vaut mieux que le discours d'un mort.* »

Surtout quand celui-ci en est venu au degré qu'il a atteint de pourriture internationale.

Ce que j'essaie de faire, c'est de rendre aux termes freudiens leur fonction en tant que ce dont il s'agit dans ces termes, c'est d'un renversement des principes mêmes du questionnement.

Autrement dit…
ce qui ne veut pas dire : « *dit la même chose* »
…autrement dit ce qui y est engagé, c'est l'exigence minimale du passage à ce questionnement renouvelé.

L'exigence minimale est celle-ci, il s'agit de faire des psychanalystes, car ce questionnement, pour se poser, exige un replacement du sujet dans sa position *authentique*, et c'est pourquoi j'ai rappelé au début de cette année de quelle position il s'agit :
c'est celle qui le met d'origine dans la dépendance du signifiant.

Autour donc de cette exigence, de cette condition fondamentale, s'ordonne tout ce qui s'est affirmé de recevable jusqu'ici dont il y avait des éléments dans la première pratique de l'analyse où l'on a tenu compte assurément des *jeux de mots* et des *jeux de langage*. Et pour cause !

Ce niveau-là, je l'ai simplement repris, *légalisé* dirai-je, en m'emparant de ce que fournissait la linguistique dans cette base qu'elle dégageait et qui s'appelle phonologie, jeu du phonème comme tel.

Car il s'imposait vraiment de s'apercevoir que ce que FREUD avait frayé trouvait là tout simplement son statut, avec quelque retard, certes, mais évidemment moins de retard que le public en général ne pouvait avoir, et du même coup les psychanalystes.

Ce n'est pas une raison pour s'en tenir là,
et c'est pourquoi vous me voyez…
    quelque soit par ailleurs le degré de compétence que
    j'ai montré précédemment dans cet usage de ce qui
    n'est, après tout, qu'une partie de la linguistique
…poursuivre ce travail…
    qui consiste à saisir partout où les disciplines déjà
    constituées en prêtent l'occasion
…poursuivre cette recherche…
    qui du niveau où il s'agissait vraiment d'une
    coïncidence, car c'est vraiment du matériel
    phonématique lui-même qu'il s'agit dans les jeux de
    l'inconscient
…de poursuivre au niveau où une autre discipline nous permet, entre ce statut du sujet et ce qu'elle développe, de repérer un isomorphisme qui est de l'abord, mais qui aussi bien peut se révéler recouvrir une identité d'étoffe, comme je l'ai déjà affirmé.

Et quelle est cette discipline ?

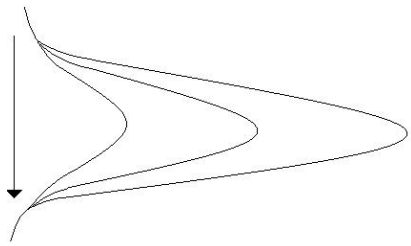
Je l'appellerai la pratique logicienne, terme qui ne me semble pas mauvais pour désigner ce dont il s'agit exactement, car c'est d'un lieu où cette pratique s'exerce qu'elle trouve maintenant ce qui l'impose…
    mais il n'est pas inconcevable
    qu'elle trouve à se porter ailleurs
…le lieu où effectivement elle s'exerce…
    où il s'est passé quelque chose qui a décollé
    la logique de la tradition où, au long des siècles,
    elle était restée enfermée
…c'est le domaine mathématique.

Il n'est certes pas de hasard, il était tout à fait prévisible, malheureusement, après coup, que ce serait au niveau du discours mathématique que la pratique logicienne trouverait à s'exercer.

Quoi de plus tentant en effet que ce lieu où le discours…
    j'entends discours démonstratif
…semblait assis sur une entière autonomie, autonomie au regard de ce qui s'appelle expérience.
Il semblait, il n'avait pu sembler que ce discours ne tenait que de lui-même sa certitude, à savoir des exigences de cohérence qu'il s'imposait.

Qu'allons-nous dire de cette référence ?

Allons-nous, cette logique qui s'est attachée au domaine mathématique, pour en donner une sorte d'image, l'y désigner comme un recès de ce qui ne serait soi-même, dans un certain mode de pensée pour la mathématique, qu'aussi quelque chose à l'écart, quoique soutenant le courant scientifique, quelque chose qui, au regard d'un certain progrès, serait ça et puis ça encore :



C'est une image, mais une image digne d'être exorcisée car nous allons voir qu'il ne s'agit de rien de pareil. C'est une occasion pour rappeler que le recours à l'image pour expliquer la métaphore est toujours faux.

Toute domination de la métaphore par l'image doit être suspecte, le support en étant toujours l'image spéculaire du corps, *anthropomorphe*, laquelle est en défaut parce que, c'est très simple à illustrer encore que ce ne soit qu'une illustration, cette image masque simplement la fonction des orifices.

D'où la valeur d'apologue de mon pot troué sur lequel je vous ai quittés l'année dernière. Il est bien clair que de ce pot dans le miroir on ne voit le trou que si l'on regarde au travers du dit trou.

D'où la valeur retournée de cet ustensile que je n'ai…
    je vous l'ai rappelé aussi en vous quittant
…mise en avant que pour vous indiquer ceci que sous ses formes les plus simples, les plus primaires, ce que l'industrie humaine fabrique est fait à proprement parler pour masquer ce qu'il en est des vrais *effets de structure*.

C'est en ce nom que je reviens…
    et ma digression est faite pour l'introduire
…sur cette distinction expresse à rappeler que la forme n'est pas le formalisme.

Il arrive dans certains cas que même les linguistes…
    je ne parle bien entendu pas de ceux
    qui ne savent pas ce qu'ils disent
…fassent des petites erreurs là-dessus.

L'auteur dont je parlais tout à l'heure…
qui ne me donne aucune preuve de son expresse compétence
…m'impute d'avoir parlé de HJELMSLEV :
précisément c'est ce que je n'ai jamais fait.

Par contre le nom de JAKOBSON, à ma vue…
    car j'ai lu - comme il s'exprime lui-même –
    en diagonale, son article
…est remarquablement absent, ce qui lui évite sans doute d'avoir à juger si oui ou non est pertinent l'usage que j'ai fait des fonctions de la *métaphore* et de la *métonymie*.

Pour revenir à ce point vif de la distinction de la forme et du formalisme, j'essaierai, car c'est ce qu'il faut d'abord, de l'illustrer de quelques formes.
C'est bien nécessaire pour quiconque qui, comme l'est le psychanalyste, est engagé dans les coupures, qui pour atteindre un champ auquel le corps est exposé, aboutit bien à la chute de *quelque chose* qui a quelque forme.

Néanmoins, je rappellerai…
    pour toucher à une de ces images qu'isole, et l'on ne
    sait pas d'où, l'expérience psychanalytique
…la coupe qui contient le lait, celle qu'évoque sa prise à l'envers sous le nom du sein, premier des *objets(a)*,
cette coupe n'est pas la structure par où le sein s'affirme comme homologue au placage placentaire,
car c'est là même, physiologiquement, et sans l'entrée en jeu du verbe, sa réalité.

Seulement même pour le savoir…
    ce que je viens de dire, à savoir avant qu'il
    s'implique - ce sein - dans la dialectique de *l'objet(a)*
…même pour savoir ce qu'il est là, j'entends *physiologiquement*, il faut avoir une zoologie assez avancée, et ceci de par l'emploi exprès…
    autrement ce n'est pas visible
…d'une classification dont on aurait tort de minimiser les relations à la logique.

On a reproché à la logique aristotélicienne d'avoir…
    avec son emploi des termes « *genre* », « *espèce* »
…seulement collé à une pratique zoologique l'existence des individus zoologiquement définis.

Il faut être cohérent et…
    si l'on énonce cette remarque
    plus ou moins répréhensive
…s'apercevoir qu'inversement cette zoologie implique elle-même une logique, fait de structure, et de structure logique, bien sûr.

Vous le voyez, c'est la frontière entre ce que déjà implique toute expérience explorative et ce qui va nous être mis en question de l'émergence du sujet.

En mathématique, le formalisme, dans sa fonction de coupure, sans doute, se dégagera mieux.
Et en effet, que voyons-nous de ce qu'il en est là de son usage ?

Le formalisme en mathématique se caractérise ainsi : il est fondé sur l'essai de réduire ce discours que j'ai annoncé tout à l'heure, le discours mathématique, discours dont on a pu dire…
    et non certes du dehors, on l'a dit du dehors aussi,
    c'était ce que disait KOJÈVE mais il ne faisait
    que le reprendre de la bouche de Bertrand RUSSELL
…que « *ce discours n'a pas de sens et qu'on ne sait jamais si ce qu'on y dit est vrai* ».

Formule extrême, paradoxale, et dont il vaut de rappeler que c'est celle, dans Bertrand RUSSELL, d'un des *initiateurs* de la formalisation logique de ce discours lui-même.

Cette tentative de prendre ce discours et de le soumettre à cette épreuve que nous pourrions définir en somme en ces termes : y prendre l'assurance de ce qu'il paraît bien être, à savoir de fonctionner *sans le sujet*.

Car enfin pour faire sentir…
    même à ceux qui n'y sont pas tout de suite
…ce que je désigne là, qui donc irait jamais parler…
    quant à ce qui s'assure de construction mathématique
…d'une incidence quelconque de ce qui ailleurs se détache comme l'observateur ?

Pas trace – là - concevable de ce qui s'appelle « *erreur subjective* », même si c'est là qu'on peut donner les appareils qui permettent ailleurs de lui donner un sens mesurable.

Ceci n'a rien à faire avec le discours mathématique lui-même : même quand il discourt de l'erreur subjective, c'est en des termes…

j'entends les termes du discours

…pour lesquels il n'y a pas de milieu : ils sont exacts, irréfutables, ou ils ne le sont pas.
Telle est du moins son exigence.
Rien n'en sera reçu qui ne s'impose comme tel.

Il reste quand même qu'il y a le mathématicien.
L'usage, la recherche de la formalisation de ce discours, consiste…

je l'ai dit à l'instant

…à s'assurer que même le mathématicien complètement évaporé, le discours tient tout seul.

Ceci implique la construction d'un langage qui est très précisément celui qu'on appelle assez proprement dès lors, vous le voyez, logique mathématique.
Il serait mieux de dire pratique de la logique, pratique logicienne sur le domaine mathématique, et la condition pour réaliser cette épreuve se présente sous une forme double et qui peut paraître antinomique.

Ce langage sur un point ne semble pas avoir d'autre peine que de renforcer ce qu'il en est de ce ***discours mathématique*** tel que je viens de vous en rappeler le caractère, à savoir de raffiner sur son caractère « *sans équivoque* ».

La seconde condition, et c'est en ceci qu'elle paraît antinomique, c'est que ce *sans équivoque* concerne quoi ?

Toujours quelque chose que l'on peut appeler « *objet* », bien sûr pas n'importe lequel, et c'est pourquoi, dans tout essai d'étendre hors du champ de la ***mathématique*** cette nouvelle pratique logicienne…

pour illustrer ce que je veux dire, je parle du livre *Word and Object* de QUINE[19] par exemple

19 Willard Van Orman QUINE, Le mot et la chose, éd. Flammarion , 2010, Coll. Champs essais.

…quand il s'agit d'étendre au discours commun cette pratique, on se croit imposé de partir de ce qui s'appelle *langage-objet,* ce qui n'est rien que de satisfaire à cette condition d'un *langage sans équivoque*.

Occasion d'ailleurs excellente de mettre en relief ce sur quoi j'ai toujours mis l'accent dès mon départ à la référence au langage, c'est qu'il est de la nature du discours, du discours fondamental, non seulement d'être équivoque, mais d'être essentiellement fait du glissement radical, essentiel sous tout discours, de la signification.

Première condition donc, ai-je dit : être *sans équivoque*.

Ce qui ne peut se référer qu'à un certain objet visé, bien sûr, en mathématique, pas un objet comme les autres.

Et c'est pourquoi dès que QUINE transfère le maniement de cette logique à l'étude du discours commun, il parlera de langage « *ob* », s'arrêtant prudemment à la première syllabe !

Mais, d'autre part, la condition seconde est que ce langage doit être *pure écriture*, que rien de ce qui le concerne ne doit constituer que des interprétations.

Toute la structure…
    j'entends ce qu'on pourrait attribuer à l'objet
…c'est elle qui fait cette écriture.

De cette formalisation, il n'est rien dès lors qui ne se pose comme interprétation :
à l'équivoque néanmoins fondamentale du discours commun s'oppose ici la fonction de l'isomorphisme, à savoir ce qui constitue un certain nombre de domaines comme tombant sous le coup de la prise d'une seule et même formule écrite.

Quand on entre dans l'expérience de ce qui s'est construit ainsi…
    si l'on se donne un peu de peine comme je n'ai pas cru indigne de moi de le faire, comme semblerait le supposer l'article évoqué tout à l'heure
…et si l'on approche le théorème de GÖDEL par exemple…

et après tout c'est à la portée de chacun de vous, il suffirait d'acheter un bon livre ou d'aller dans les bons endroits, nous sommes dans le *pluridisciplinaire*, après tout c'est peut-être une exigence qui n'est pas sortie de rien du tout, c'est peut-être de s'apercevoir des ennuis qu'on éprouve à ce qu'on appelle improprement limitation mentale

…un tel théorème…

d'ailleurs il y en a deux

…vous énoncera qu'à propos du domaine du discours qui semble le plus assuré, à savoir le discours arithmétique…

2 et 2 font 4, quand même, il n'y a rien sur quoi on soit mieux assis.

Naturellement on n'en est pas resté là !

Depuis le temps, on s'est aperçu de bien des choses, mais qui en apparence ne sont que dans le strict développement de ce *2 et 2 font 4*

…en d'autres termes, qu'à partir de là on tient un *discours* qui, selon toute apparence, est ce qu'on appelle *consistant*.

Ce qui veut dire que quand vous y énoncez une ***proposition***, vous pouvez dire « oui » ou « non » :

- « *celle-là est recevable* » est *un théorème* - comme on dit - *du système*,

- « *celle-là ne l'est pas* » et c'est sa négation qui l'est, à l'occasion, si l'on croit devoir prendre la peine de faire théorème de tout ce qui peut s'y poser comme négatif.

Eh bien, ceci implique que ce résultat est obtenu par la voie d'une série de procédés sur lesquels il n'est pas porté de doute, et qui s'appellent des démonstrations.

Le progrès de cette pratique logicienne a permis d'assurer…
mais seulement grâce à l'usage des procédés de formalisation, c'est-à-dire en mettant sur deux colonnes si je puis dire :

- ce qui s'énonce du discours premier de la mathématique,

- et cet autre discours, soumis à cette double condition de pourchasser l'équivoque, et de se réduire à une pure écriture.

C'est à partir de là…
    et seulement à partir de là, c'est-à-dire de quelque chose qui distingue le discours premier, celui dans lequel la mathématique a fait hardiment tous ces progrès et sans avoir, chose curieuse, à y revenir par époque, d'une façon qui ruine les acquis généralement reçus aux époques précédentes,
    par opposition à ce discours épinglé pour l'occasion, et très improprement à mon gré, du terme du métalangage…
        l'usage de ce langage formel appelé, lui, non moins improprement, langage,
    car c'est de quelque chose qu'une pratique isole comme champ fermé dans ce qui est tout simplement le langage, le langage sans lequel le discours mathématique ne serait proprement pas énonçable
…c'est à partir de là, dis-je, que GÖDEL met en évidence que dans ce système le plus sûr en apparence du domaine mathématique…
    celui du discours arithmétique
…la *consistance* même, supposée de ce discours, implique ce qui le limite, c'est à savoir l'*incomplétude*.

À savoir qu'à partir même de l'hypothèse de la *consistance*, il apparaîtra quelque part une formule…
    et il suffit qu'il y en ait une
    pour qu'il y en ait bien d'autres
…à laquelle il ne pourra pas, par les voies mêmes de la démonstration reçue en tant que loi du système, être répondu ni oui ni non.

Premier temps, premier théorème.

Deuxième temps, deuxième théorème.

Ici, il me faut abréger.

Non seulement le système…
    j'entends système arithmétique
…ne peut lui-même donc assurer sa consistance qu'à en constituer son *incomplétude* même, mais il ne peut pas…
    je dis dans l'hypothèse même fondée de sa consistance
…la démontrer, cette *consistance*, à l'intérieur de lui-même.

J'ai pris un peu de peine à faire passer ici quelque chose qui n'est point assurément à proprement parler de ce qui est de notre champ, j'entends *le champ psychanalytique*, s'il est défini par je ne sais quelle appréhension *olfactive*, mais n'oublions pas qu'au moment de vous dire même qu'il n'est pas à proprement parler de quoi la phrase impliquait que je finisse d'un autre sujet, vous voyez bien sur quoi je tombe :
sur ce point vif, c'est à savoir qu'il n'est pas pensable de jouer dans *le champ psychanalytique*, qu'à donner son statut correct à ce qu'il en est du sujet.

Que trouvons-nous à l'expérience de cette *logique mathématique* ? Quoi, sinon justement ce *résidu* où se désigne la présence du sujet ?

Du moins n'est-ce pas ainsi qu'un mathématicien lui-même, un des plus grands certes, VON NEUMAN, semble l'impliquer à faire cette réflexion un peu imprudente que les limitations, j'entends logiquement tenables…

> il ne s'agit là de nulle antinomie, de nuls de ces jeux classiques de l'esprit qui permettent d'appréhender ceci que le terme obsolète, par exemple, est un terme obsolète, et qu'à partir de là nous allons pouvoir spéculer sur les prédicats qui s'appliquent à eux-mêmes et ceux qui ne s'y appliquent pas, avec tout ce que ça peut comporter comme paradoxe, il ne s'agit pas de cela

…il s'agit de quelque chose qui construit une limite qui ne découvre rien, sans doute, que *le discours mathématique* n'ait lui-même découvert puisque c'est sur ce champ de découverte qu'il met à l'épreuve une méthode qui lui permet de l'interroger sur ceci qui est tout de même essentiel, à savoir jusqu'où il peut rendre compte de lui-même, jusqu'où pourrait être dit atteinte sa coïncidence avec son propre contenu si ces termes avaient un sens, alors que c'est le domaine même où la notion de contenu vient à être à proprement parler vidée.

Dire avec VON NEUMAN qu'après tout ceci est très bien puisque ceci témoigne que les mathématiciens sont encore là pour quelque chose, puisque c'est avec ce qui là se présente avec sa nécessité, son ἀνάγκη [ankè] propre, ses nécessités de détour, qu'ils auront bien leur rôle.

C'est *parce qu'il y manque quelque chose* que le désir du mathématicien va venir en jeu.

Et bien, je crois qu'ici même VON NEUMAN va *un peu plus loin*, à savoir que je crois que le terme de *résidu* est impropre, et que ce qui se révèle ici de cette fonction…
que déjà sous plusieurs biais j'ai évoquée
sous le titre de *l'impossible*
…est d'une autre structure que celle à quoi nous avons affaire dans la chute de ce que j'ai appelé *l'objet(a)*.

Bien plus, je crois que ce qui se révèle ici de manque, pour n'être pas moins structural, révèle sans doute la présence du sujet, mais d'aucun autre sujet que celui qui a fait la coupure, celle qui sépare le dénommé ***métalangage*** d'un certain champ mathématique, à savoir tout simplement son discours, la coupure qui sépare ce langage d'un autre ***langage isolé***, d'un ***langage d'artifice*** : du ***langage formel***.

En quoi cette opération - la coupure - n'est pas moins féconde pour autant puisqu'elle révèle des propriétés qui sont bien de l'étoffe même du discours mathématique en ceci qu'il s'agit des nombres entiers sur le statut desquels vous savez qu'on n'a pas fini et qu'on ne finira guère avant un certain temps d'épiloguer, mais sur lequel précisément, de savoir si ces nombres ont telle place ontologiquement ou pas est une question totalement étrangère à l'expérience de discours en tant qu'elle opère avec eux et qu'elle peut faire cette opération double :

1) de se construire,

2) de se formaliser.

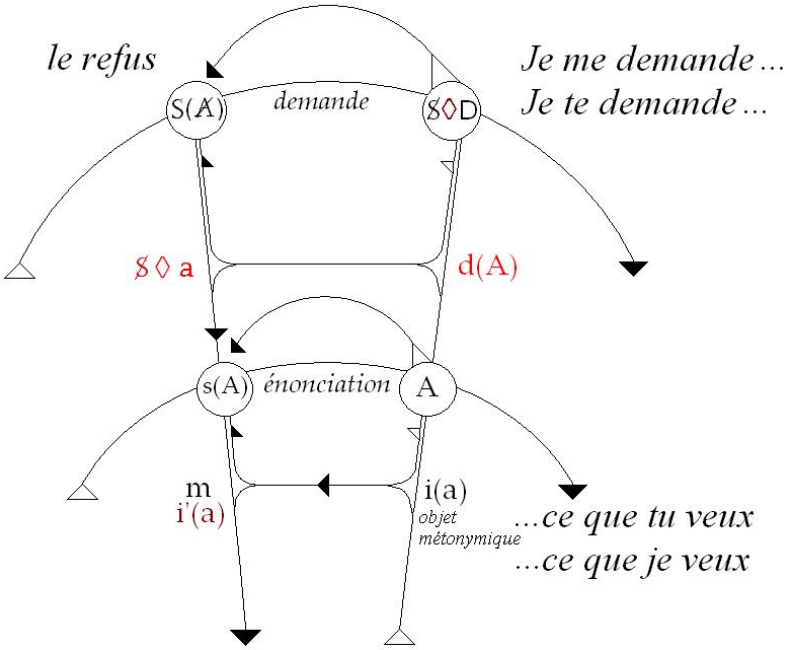
Nous sommes loin, sans doute, au premier abord, de ce qui nous intéresse au centre, et je ne sais pas, vu le peu de temps qui me reste, comment je pourrais vous y ramener aujourd'hui.

Néanmoins permettez-moi de rapidement rappeler, brosser, ceci que le point où nous en étions parvenus à la fin de notre dernière séance était ceci, la vérité parle « *je* ».

Du « *je* », qu'en est-il ?

Si le « *je* » est ici à distinguer strictement du sujet tel que vous voyez qu'on peut quelque part le réduire à la fonction de la coupure, impossible à distinguer de celle dite *trait unaire* en tant qu'elle isole une fonction de l'1 comme seulement unique, et seulement coupure dans la numération, le « je » n'en est pour autant nullement assuré, car nous pourrions en dire ceci :
qu'il est et qu'il n'est pas, selon que comme sujet, il opère, et qu'opérant comme sujet, il s'exile de la jouissance qui pour autant n'est pas moins « je ».

Et c'est ici qu'il faut que je vous rappelle en ce graphe construit pour répondre très précisément au ***questionnement*** constituant de l'analyse :



ce qui gîte entre les deux lignes dites de l'énonciation et de l'énoncé, c'est à savoir que recoupées par celle de la matérialité signifiante, par la chaîne différentielle élémentaire des phonèmes, elle nous a permis d'assurer ces quatre points de croisement dont le statut est donné en termes précisément d'écriture :

- ici le **ȿ ◊ D**,
- ici le **A** : champ de l'Autre,
- ici le petit **s(A)**, à savoir la signification, et…
- ici enfin le grand **S(Ⱥ)**, le signifiant de quelque chose maintes fois approché, jamais complètement élucidé qui s'appelle le A barré.

Vous savez qu'ici…
homologue à la ligne de retour imaginaire qui intègre au champ de l'énoncé la relation narcissique
…homologue, dis-je, vous avez ici à mi-chemin incarné sous cette forme écrite ce qui s'impose au niveau de l'énonciation pure qui est ceci, à savoir :
ce qui s'articule **$ ◊ D**, S barré poinçon de D, qui veut dire ici comme ailleurs, partout où je l'écris, *demande*.

Demande, pas n'importe laquelle, « *je me demande* » et écrivons ici sous cette forme « *ce que tu veux* », désir de l'Autre, dans cette entière ambiguïté qui permet encore d'écrire : « *je te demande … ce que je veux* », puisque *mon désir est le désir de l'Autre*.

Nulle distinction ici, sinon induite par la fonction même de l'énonciation en tant qu'elle porte en soi son sens comme d'abord obscur, comme si toute énonciation, je l'ai déjà dit, la plus simple, n'évoque son sens que comme conséquence de son propre surgissement.

« ***Il pleut*** » est *événement de discours*, dont il n'est que ***secondaire*** de savoir ce qu'il veut dire concernant la pluie.
« ***Il pleut*** » dans tel contexte, n'importe qui est capable de l'évoquer. Il peut avoir les sens les plus divers.
Ai-je besoin à ce propos d'évoquer que ça n'est pas partout que « Sortez ! » sonne comme dans *Bajazet*[20].

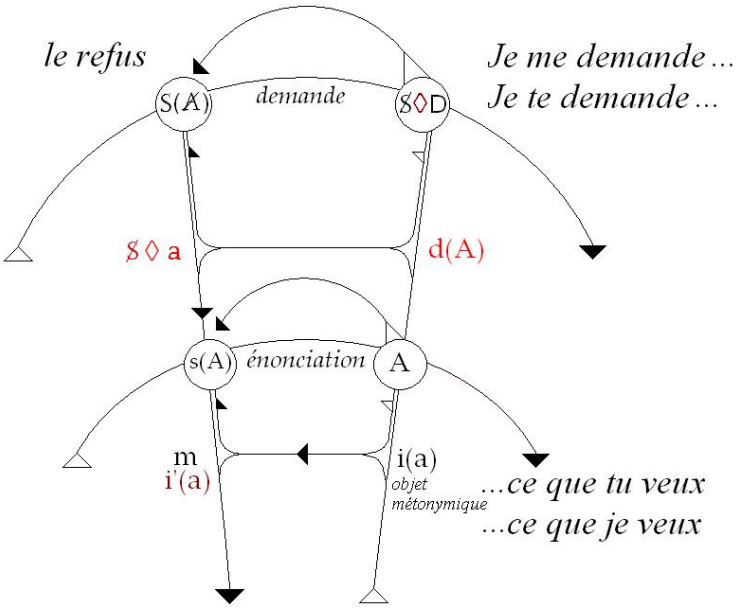
S'il est quelque chose qui, de ce graphe, est plus important à repérer que ce discours qui l'accompagne, ce sont les ***vecteurs de structure*** tels qu'ils s'y présentent au niveau où le « Tu », comme dominant sur le « Je », comme le tu-ant, ai-je dit, au niveau du désir de l'Autre, les vecteurs qui convergent.

C'est autour du désir de l'Autre que la demande du discours, du discours tel que nous l'ordonnons dans l'expérience analytique, du discours précisément, qui sous son aspect qui se prétend *fallacieusement neutre*, laisse ouvert sous sa pointe la plus aiguë l'accent de la *demande*.

C'est de façon convergente autour du désir de l'Autre que tout ce qui est à la source comme l'indique la flèche rétroactive, tout ce qui est à la source converge vers le désir de l'Autre.

---

20 Jean Racine, Bajazet , Flammarion, 1999, Coll. G.F.



Le point qui, comme support imaginaire, est le répondant de ce désir de l'Autre, ce que j'ai écrit depuis toujours sous la forme **$ ◊ a**, c'est-à-dire le fantasme, là gît, mais couverte, cette fonction qui est le « *je* ».

Le « *je* » en tant que contrairement au point de convergence qui s'appelle désir de l'Autre, c'est de façon divergente que ce « *je* » caché sous le **$ ◊ a** se dirige sous la forme que précisément j'ai appelée au départ celle du vrai questionnement, du questionnement radical vers les deux points où gisent les éléments de la réponse, à savoir :

- dans la ligne du haut **S(Ⱥ)** :
  grand S, ce qui veut dire un signifiant, un signifiant de ceci que A est barré, et qui est précisément ce que j'ai pris…
  ce dont aussi je vous ai donné la peine d'avoir un support
  …pour concevoir ce qu'ici j'énonce, à savoir que ce champ de l'Autre n'assure pas, n'assure à aucun endroit, à aucun degré, la consistance du discours qui s'y articule, en aucun cas, même le plus sûr apparemment.

- Et d'autre part, ligne inférieure, une signification en tant qu'elle est foncièrement aliénée.

Et c'est ici qu'il faut que vous vous aperceviez du sens de mon entrée dans cette année par la définition du *plus-de-jouir* et de son rapport avec tout ce qu'on peut appeler, au sens le plus radical *les moyens de production*, au niveau de la signification, si déjà le pot…

comme je vous l'ai indiqué

…n'est qu'appareil à masquer ***les conséquences du discours***, je veux dire les conséquences majeures, à savoir l'exclusion de la jouissance.

Vous voyez qu'ainsi est mis dans cette *Entzweiung*…

le terme est hégelien

…dans cette *division radicale* qui est celle même à quoi aboutit le discours de FREUD à la fin de sa vie, qui est division du « *je* » articulé comme tel, ce n'est rien de moins qu'entre ces deux termes, à savoir :

- du champ où l'Autre en quelque sorte, en quelque imagination, qui fut longtemps celui des philosophes, pourrait répondre d'aucune vérité, et où précisément ceci s'annule par le seul examen des fonctions du langage, j'entends que nous savons y faire intervenir la fonction de la coupure qui répond non! non au Dieu des philosophes

- et que, d'autre part, sur un autre registre, celui en apparence où la jouissance l'attend, c'est là précisément qu'il est serf, et sous le mode même dont on a pu dire jusqu'ici qu'on pouvait reprocher à la psychanalyse de méconnaître les conditions dans lesquelles l'homme est soumis au social - comme on s'exprime - sans s'apercevoir qu'on se contredit, que le matérialisme dit historique n'a de sens qu'à précisément s'apercevoir que ce n'est pas de la structure sociale qu'il dépend puisque lui-même affirme que c'est des moyens de production, c'est-à-dire que de ***ce avec quoi*** on fabrique des choses qui trompent le *plus-de-jouir*, c'est-à-dire qui, loin de pouvoir espérer remplir le champ de *la jouissance*, ne sont même pas en état de suffire à ce qui, du fait de l'Autre, en est perdu.

Je n'ai pu aller, mon Dieu, comme d'habitude, plus vite que mes propres violons. Néanmoins, je peux vous annoncer, là où la prochaine fois j'ai l'intention de reprendre.

Je vous dirai que ce n'est pas vain que de la bouche du Dieu des Juifs, ce que j'ai retenu c'est :

« *Je suis ce que Je est.* »

C'est bien là qu'il est temps qu'enfin *quelque chose* se dissipe, *quelque chose* déjà dit en clair par un nommé PASCAL.

Si vous voulez…
peut-être cela vous aidera à entendre
ce que je vous dirai la prochaine fois
…lire un petit livre qui, chez Desclée de Brouwer, est paru sous le nom du *Pari de PASCAL* par un M. Georges BRUNET, qui sait admirablement bien ce qu'il dit.

Comme vous l'avez vu tout à l'heure, ce n'est pas vrai de tous les professeurs ! Mais lui, il le sait.
Ce qu'il dit ne va pas loin, d'ailleurs, mais au moins il sait ce qu'il dit.

D'autre part, c'est un débrouillage…
pour vous indispensable
…de ce qu'il en est de cette petite feuille de papier pliée en quatre dont, comme je l'ai déjà dit, je me suis déjà exprimé là-dessus, on a fait les poches à PASCAL, PASCAL mort.

Je parle beaucoup du Dieu mort, c'est probablement pour nous délivrer de bien d'autres rapports avec d'autres que j'ai évoqués tout à l'heure :
mes rapports avec FREUD mort, ça a un tout autre sens.

Mais si vous voulez bien lire ce *Pari de PASCAL* de Georges BRUNET, au moins saurez-vous de quoi je parle, quand je parlerai de ce texte, qui en est à peine un quart, comme vous le verrez, c'est une écriture qui se recouvre elle-même, qui s'embrouille, qui s'entrecroise, qui s'annote. On a fait un texte pour le plaisir, bien sûr, des professeurs. Ce plaisir est court, car ils n’en ont jamais absolument rien tiré.

Il y a quelque chose qui est, par contre, tout à fait clair, et c'est par là que je commencerai la prochaine fois, c'est qu'il ne s'agit strictement de rien d'autre que justement du « *je* ».

On passe son temps à se demander si Dieu existe,
comme si même c'était une question.
Dieu est, ça ne fait aucune espèce de doute,
ça ne prouve absolument pas qu'il existe.
La question ne se pose pas.
Mais il faut savoir si « *je* » existe.

Je pense pouvoir vous faire sentir que c'est autour
de cette incertitude « est-ce que *je* existe ? »
que se joue le pari de PASCAL.

J'ai annoncé la dernière fois que je parlerai du pari de PASCAL, c'est une responsabilité… J'ai appris même qu'il y avait des gens qui modifient leur horaire…
enfin… qui venaient une fois de plus
à Paris qu'ils n'auraient prévu
…pour savoir ce que j'en dirai. C'est vous dire si c'est lourd à porter pareille déclaration .

Il est certain que je ne peux pas me mettre ici à vous rapporter, à faire un discours exhaustif sur tout ce qui s'est énoncé autour du pari de PASCAL. Je suis forcé donc de supposer chez vous une certaine connaissance massive de ce dont il s'agit dans *le pari de PASCAL*.

Je ne peux pas, à proprement parler, le réénoncer parce que comme je vous l'ai dit déjà la dernière fois, ce n'est pas à proprement parler un énoncé qui se tienne. c'est même ce qui a étonné les gens, c'est que quelqu'un dont on a l'assurance qu'il était capable de quelque rigueur ait proposé quelque chose d'aussi intenable.

Je pense avoir introduit assez, très juste assez, la dernière fois ce qui motive en gros l'usage que nous allons en faire. Mais enfin ne perdons pas notre temps à le rappeler, cet usage, vous allez bien le voir. Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que j'en parle. Un certain jour de Février 1966, je crois, j'ai déjà amené ce pari, et très précisément à propos de *l'objet(a)*. Vous verrez que nous allons aujourd'hui rester autour de cet objet.

Déjà ceux qui se souviennent…
peut-être y en a-t-il quelques-uns,
j'en suis même sûr
…de ce que j'en ai dit alors, voient bien de quoi il s'agit.

Il s'est trouvé qu'on m'avait demandé d'aller en reparler en octobre 1967 à Yale, et j'ai eu si fort à faire avec des gens qui motivent cet effort d'enseignement, à savoir les psychanalystes, que j'ai manqué de parole à ces gens de Yale. Je n'ai su que bien après que cela avait fait une manière de petit scandale, c'est vrai, ce n'était pas très poli.

Nous allons tâcher aujourd'hui de dire ce que j'aurais pu énoncer là-bas, sans qu'il y ait d'ailleurs plus de préparation que rien pour l'entendre. Mais, commençons tout à fait au ras du sol, comme si nous étions à Yale.

Il s'agit de quoi ?
En gros, vous avez dû entendre parler de quelque chose qui s'énonce et qui plusieurs fois s'écrit dans le texte de ce qu'on a réuni sous le titre de *Pensées*, *Pensées de PASCAL*, et qui au départ a quelque chose déjà d'aussi scabreux que l'usage qu'on fait de ce qui s'appelle le pari lui-même.

Vous le savez, ces *Pensées*, c'étaient des notes prises pour un grand ouvrage. Seulement, l'ouvrage n'était pas fait, alors on l'a fait à sa place. On a d'abord fait un ouvrage…

c'est l'édition des Messieurs de Port-royal

…ce n'est pas du tout un ouvrage mal fait, c'étaient des copains, et…

comme nous en témoigne un nommé FILLEAU DE LA CHAISE
qui n'est pas à proprement parler une lumière
mais qui est très lisible

…PASCAL leur avait très bien expliqué ce qu'il voulait faire, et ils ont fait ce que PASCAL avait indiqué.

Il n'en reste pas moins que ça laissait tomber pas mal de choses dans les énoncés écrits en notes aux fins de la construction de cet ouvrage.
Alors d'autres se sont risqués à la reconstruction autrement. Et puis d'autres se sont dit :

> « *Puisqu'en somme à mesure qu'avance notre culture, nous nous apercevons que le discours, c'est pas une chose si simple que ça et qu'à le rassembler, eh bien, il y a de la perte.* »

Alors on s'est mis à faire des éditions qu'on appelle critiques, mais qui prennent une portée tout à fait différente quand il s'agit d'un recueil de notes.

Là encore, ça a été un peu coton.

Nous avons plusieurs éditions, plusieurs façons de grouper ces liasses comme on dit : celle de TOURNEUR, celle de LAFUMA, celle de X, celle de Z.
Cela ne simplifie pas les choses, mais ça les éclaire assurément, rassurez-vous.

Pour le pari, c'est tout à fait à part.
C'est un petit morceau de papier plié en quatre.

C'était l'intérêt de ce que je vous recommandais, c'était de vous en apercevoir puisque dans ce livre il y a la reproduction du petit papier plié en quatre et puis un certain nombre de transcriptions.

Car ceci aussi pose un problème étant donné que ce sont des notes prises, cursives, avec des recoupages divers, une multitude de ratures, de paragraphes entiers écrits entre les lignes d'autres paragraphes, et puis une utilisation des marges avec des renvois, tout cela d'ailleurs assez précis et donnant ample matière à examen et à discours.

Mais il y a une chose que nous pouvons tenir pour assurée, c'est que jamais PASCAL n'a prétendu faire tenir le pari debout.
Ce petit papier devait pourtant lui tenir à cœur puisque tout indique qu'il l'avait dans sa poche, à la même place où j'ai pour l'instant le machin là, de cette chose qui ne sert à rien ! [le micro]

En gros, vous avez entendu parler de quelque chose qui a cette sonorité : « *renoncer aux plaisirs* » .
cette chose dite au pluriel s'est aussi répétée au pluriel. Et d'ailleurs chacun sait que cet acte serait au principe de quelque chose qu'on appellerait *la vie chrétienne*.
C'est le bruit de fond, ça.

À travers tout ce que nous énonce PASCAL, et d'autres autour de lui, au titre d'une éthique, ceci sonne au loin comme le bruit d'une cloche.

Il s'agit de savoir si c'est un glas.
En fait, ce n'est pas tellement un glas que ça.

Ça a de temps en temps une petite tournure plus gaie. Je voudrais vous faire sentir que c'est le principe même sur lequel s'installe une certaine morale qu'on peut qualifier de la morale moderne. Pour faire entendre ce que je suis en train d'avancer, je vais faire quelques rappels de ce qu'il en est effectivement.

Le réinvestissement - comme on dit - des bénéfices, qui est fondamental, c'est ce qu'on appelle encore l'entreprise, l'entreprise capitaliste, pour la désigner en propres termes, ne met pas le moyen de production au service du plaisir.
C'est même au point que toute une face de quelque chose qui se manifeste dans les marges est par exemple un effort, un effort tout à fait timide, et qui ne s'imagine pas du tout voguer vers le succès mais plutôt jeter un doute sur ce qu'on peut appeler notre « *style de vie* ».

Cet effort, nous l'appellerons un effort de réhabilitation de « *la dépense* », et un nommé Georges BATAILLE…
penseur en marge de ce qu'il en est de nos affaires …a cogité et produit là-dessus quelques ouvrages tout à fait lisibles mais qui ne sont pas pour autant voués à l'efficacité.

Quand je dis que c'est la morale moderne, je veux dire par là, c'est un premier abord de la question, qu'à voir les choses historiquement, ceci répond à une cassure. De toute façon, il n'y a pas lieu de la minimiser. Cela ne veut pas dire non plus que, comme toute cassure historique, il faille s'y tenir pour saisir de quoi il s'agit, et ce n'est pas plus mal d'en marquer le temps.

La recherche d'un bien-être - je ne peux pas énormément insister, parce que le temps nous est compté, bien sûr comme toujours, sur ce qui justifie l'emploi de ce terme, mais enfin tous ceux qui suivent, même de temps en temps, superficiellement ce que je dis doivent tout de même se souvenir de ce que j'ai rappelé à cet endroit de la distinction :

- du *Wohl*, *das Wohl*, là où on se sent bien,
- et de *das Gute* : du bien,

en tant que KANT les distingue.
Il est tout à fait clair que c'est là un des points vifs de ce que j'ai appelé tout à l'heure la cassure.

Quelle que soit la justification des énoncés de KANT…
qu'il faille y trouver l'âme même de *l'éthique*, ou bien comme je l'ai fait, ***l'éclairer de son rapport*** avec SADE
…c'est un fait de la pensée que ça se soit produit.

Nous avons depuis quelque temps la notion que les faits de la pensée ont un arrière-plan, peut-être quelque chose déjà qui est de l'ordre de ce que j'ai rappelé, à savoir la structure qui résulte d'un certain usage *des moyens de production* qui est là-derrière, mais, comme s'y avance ce que j'articule cette année, il y a peut-être eu d'autres façons de le prendre. En tous les cas, par ce bien-être, je vise ce qui, dans la tradition philosophique, s'est appelé ἡδονή [édoné], le plaisir.

Cet ἡδονή [édoné], tel qu'on s'en est servi, suppose que réponde au plaisir un certain rapport que nous appellerons rapport de juste ton, avec la nature dont nous, les hommes - ou les présumés tels - serions dans cette visée moins les maîtres que les célébrants.

C'est bien là ce qui guide ceux qui…
disons, de toute antiquité
…quand ils commencent, pour fonder la morale, à prendre ce repère…
que le plaisir doit tout de même nous guider dans cette voie, que c'est le maillon originel en tout cas
…que ce dont il va s'agir, c'est plutôt de poser comme une question pourquoi certains de ces plaisirs sortent de ce juste ton.

Il s'agit alors de *plaisirer* - si je puis dire - le plaisir lui-même, de trouver ***le module*** du juste ton au cœur de ce qu'il en est du plaisir, et de s'apercevoir de ce qui est en marge et qui paraît fonctionner d'une façon pervertie et néanmoins justifiable au regard de ce que le plaisir donne la mesure.

Il est à remarquer quelque chose, c'est que c'est à juste titre qu'on peut dire que cette visée entraîne un ascétisme, un ascétisme auquel on peut donner son panonceau qui est celui-ci :
pas trop de travail.
Eh bien, jusqu'à un certain moment, ça n'a pas semblé faire un pli.

Mais je pense tout de même, tous tant que vous êtes ici, que vous vous apercevez que nous ne sommes plus dans ce bain-là parce que nous, pour obtenir « *pas trop de travail* » il faut que nous en foutions un sacré coup !

La grève, par exemple, qui ne consiste pas seulement à se croiser les bras mais aussi à crever de faim pendant ce temps-là. Jusqu'à un certain moment, on n'avait jamais eu besoin de recourir à des moyens comme ça.
C'est ce qui montre bien qu'il y a quelque chose de changé pour qu'il faille faire tant d'efforts pour avoir « *pas trop de travail* ».

Ça ne veut pas dire que nous soyons dans un contexte qui suit une pente naturelle.
En d'autres termes, l'ascétisme du plaisir, c'était quelque chose qui avait à peine besoin d'être accentué pour autant que la morale fût fondée sur l'idée qu'il y avait quelque part un « *bien* » et que c'est dans ce *bien* que résidait la loi. Les choses semblaient être d'un seul tenant dans cette suite que je désigne.

Otium cum dignitate[21] règne dans HORACE, vous le savez…

> ou vous ne le savez pas ! Tout le monde le savait au siècle dernier parce que tout le monde s'occupait d'HORACE, mais grâce à la solide éducation que vous avez reçue au lycée vous ne savez même pas ce que c'est qu'HORACE !

dans la nôtre, nous en sommes au point où bientôt *otium*, c'est-à-dire *la vie de loisir*, naturellement pas nos loisirs qui sont des loisirs forcés :
on vous donne des loisirs pour que vous alliez chercher un billet à la gare de Lyon, et puis dare dare, et puis il s'agit de le payer, et puis il s'agit de se transporter aux sports d'hiver.
Là, pendant quinze jours, vous allez vous appliquer à un solide *pensum*, celui qui consiste à faire la queue au bas des téléskis, on n'est pas là pour rigoler !
Le type qui ne fait pas ça, qui ne va pas travailler aux loisirs, il est indigne : *otium* pour l'instant est *cum indignitate*.

Et plus ça ira, plus ça sera comme ça, sauf accident.

---

21 Otium cum dignitate (Noble oisiveté), expression de Cicéron à la louange des lettres, qui procurent à l'homme d'État retiré des affaires un noble emploi de ses loisirs.

Le refus du travail de nos jours, autrement dit ça relève d'un défi, il se pose et ne peut se poser que comme défi. Pardon d'insister encore.

Saint-THOMAS, pour autant qu'il réinjecte une pensée aristotélicienne formellement…
    je dis seulement formellement
…dans le christianisme, ne peut ordonner…
    encore lui, Saint-THOMAS, qui peut vous sembler,
    comme ça, être de mine assez grise
…il ne peut ordonner le Bien, comme le souverain Bien, qu'en termes en fin de compte hédonistes.

Bien sûr, il ne faut pas voir ça d'une façon ***monolithique***, ne serait-ce que pour la raison que toutes sortes de maldonnes s'introduisent dans ces sortes de propositions qui étaient d'ores et déjà, pendant qu'elles régnaient, patentes et il est certain que d'en suivre la trace et de voir comment les différents ***directeurs d'âmes*** s'en sont tirés impliquerait beaucoup d'efforts de discernement.

Ce que j'ai voulu faire, c'est simplement ici rappeler où nous sommes axés du fait qu'assurément il y a eu à cet égard un déplacement radical et que pour nous les départs ne peuvent être bien évidemment que d'interroger l'idéologie du plaisir par ce qui nous rend quelque peu périmé tout ce qui l'a soutenue. Ceci en nous plaçant au niveau des moyens de production pour autant que, pour nous, ce sont eux qui en conditionnent réellement, de ce plaisir, la pratique.

Il me semble que j'ai suffisamment indiqué déjà tout à l'heure comment on peut mettre sur une page :

- d'un côté la publicité pour le bon usage des vacances, à savoir l'hymne au soleil,

- et de l'autre côté l'astreinte aux conditions du téléski.

Il suffirait d'y ajouter que tout ceci se passe tout à fait aux dépens du simple arrangement de la vie ordinaire et de ces chancres de sordidité au milieu desquels nous vivons, dans les grandes villes tout spécialement.

C'est très important à rappeler pour s'apercevoir qu'en somme, l'usage que nous faisons dans la psychanalyse du *principe du plaisir* à partir du point où il se situe, où il règne, à savoir dans l'inconscient, ceci veut dire que le plaisir, que dis-je, sa notion même, sont aux catacombes et que la découverte de FREUD là-dessus fait office du visiteur du soir, de celui qui revient de loin pour trouver les étranges glissements qui se sont opérés pendant son absence.

> « *Savez-vous où je l'ai retrouvée - semble-t-il nous dire - cette fleur de notre âge, cette légèreté : le plaisir ?*
> *Maintenant il s'essouffle dans les souterrains : Acheronta, dit FREUD, seulement occupé à empêcher que tout ne saute, à imposer une mesure à tous ces enragés, en y glissant quelque lapsus, parce que si ça tournait rond, où irions-nous ?* »

Il y a là donc, dans ce *principe du plaisir* de FREUD, quelque chose comme ça, un pouvoir de rectification, de tempérament, de moindre tension comme il s'exprime. C'est comme une sorte de tisseuse invisible qui resterait veiller à ce qu'il n'y ait pas trop de chauffe au niveau des rouages.

Quel rapport entre cela et ce plaisir souverain du farniente contemplatif que nous recueillons dans les énoncés d'ARISTOTE par exemple ?

Ceci peut-être est de nature…
si j'y reviens, ce n'est pas
pour toujours tourner en rond
…à nous donner un soupçon qu'il y a peut-être tout de même là quelque ambiguïté, je veux dire un fantasme qu'il faut peut-être aussi nous garder de prendre trop au pied de la lettre, quoique bien sûr le fait qu'il nous arrive après tant de dérive, rende sans doute bien *précaire* d'apprécier ce qu'il en était en son temps.

Ceci pour corriger ce qui, dans mon discours, jusqu'au point où j'en suis parvenu, pourrait sembler être référence au bon vieux temps.

On sait qu'on y échappe difficilement, mais ce n'est pas une raison non plus pour ne pas marquer que nous ne lui donnons pas trop de créance.

Quoi qu'il en soit, la figure du plaisir, même celle qui est chez FREUD, est frappée d'une ambiguïté avouée, celle justement de l'*Au-delà* - comme il l'a dit – *du principe du plaisir*.

Nous n'allons pas ici nous étendre.

Pour nous en acquitter nous dirons :
FREUD écrit : « *La jouissance est masochiste dans son fond* ».

Il est bien clair qu'il n'y a là que métaphore, puisque aussi bien le masochisme est quelque chose d'un niveau autrement organisé que cette tendance radicale.

La jouissance se porterait…
nous dit FREUD quand il essaie d'élaborer
ce qui d'abord n'est articulé que métaphoriquement
…à rabaisser le seuil nécessaire au maintien de la vie, ce seuil que le *principe du plaisir* lui-même définit comme un *infimum*, c'est-à-dire *le plus bas des hauts*, la plus basse tension nécessaire à ce maintien.

Mais on peut tomber au-dessous encore, et c'est là que commence - et ne peut que s'exalter - la douleur, si vraiment ce mouvement, comme il nous le dit, tend vers la mort.

Autrement dit, derrière le constat d'un phénomène…
dont nous pouvons le tenir pour lié à un certain
contexte de pratique, à savoir l'inconscient
…c'est un *phylum* d'une nature toute différente que FREUD ouvre avec cet « *Au-delà…* ».

Sans doute est-il certain qu'ici l'ambiguïté comme ce que je viens d'énoncer n'a pas manqué d'en préserver l'instance, qu'une certaine ambiguïté se profile entre cette pulsion de mort d'une part – ***théorique*** - et un masochisme qui n'est que ***pratique*** beaucoup plus ***astucieuse***, - mais de quoi ? - tout de même de cette jouissance en tant qu'elle n'est point identifiable à la règle du plaisir.

Autrement dit, avec notre expérience, l'expérience psychanalytique, la jouissance, si vous me permettez ceci pour abréger, se colore.
Il y a tout un arrière-fond, bien sûr, à cette référence.

Il faudrait dire qu'au regard de l'espace avec ses trois dimensions, la couleur, si nous savions y faire, pourrait en ajouter sans doute une ou deux, peut-être trois…
Car dès cette note, apercevez-vous à cette occasion que les Stoïciens, les Épicuriens, les doctrinaires du règne du plaisir, au regard de ce qui s'ouvre à nous comme interrogation, ça reste encore du noir et blanc ?

J'ai essayé, depuis que j'ai introduit dans notre maniement cette fonction de la jouissance, d'indiquer qu'elle est rapport au corps essentiellement, mais non pas n'importe lequel.

Ce rapport qui se fonde sur cette exclusion en même temps inclusion qui fait tout notre effort vers une topologie qui corrige les énoncés jusqu'ici reçus dans la psychanalyse car il est clair qu'on ne parle que de ça à tous les stades…
    rejet, formation du non-Moi,
    je ne vais pas tous les rappeler
…mais fonction de ce qu'on appelle incorporation et qu'on traduit introjection, comme s'il s'agissait d'un rapport d'intérieur à extérieur et non pas d'une topologie beaucoup plus complexe.

L'idéologie analytique, en somme, telle qu'elle s'est exprimée jusqu'ici est d'une maladresse remarquable qui s'explique par ceci, la non construction d'une topologie adéquate.

Ce qu'il faut saisir, c'est que cette topologie…
    je veux dire celle de la jouissance
…elle est la topologie du sujet.
C'est elle qui, à notre existence de sujet, *poursoit*.
C'est un mot nouveau, qui m'est sorti comme ça, le verbe *poursoir*.

Je ne vois pas pourquoi, depuis le temps qu'on parle de l'*en-soi* et du *pour-soi*, on ne pourrait pas faire des variations.
C'est extraordinairement amusant.
Par exemple vous pourriez écrire l'*en-soi* comme ça : « *anse-oie* » ou bien « *ensoie* ». Je vous en passe.
Quand je suis tout seul, je m'amuse beaucoup !

L'intérêt du verbe *poursoir,* c'est que tout de suite il trouve ***des petits amis***, *pourvoir* par exemple, ou bien *surseoir*. Il faut modifier l'orthographe s'il est du côté de *surseoir* il faut l'écrire *pourseoit*.

L'intérêt, c'est si ça aide à penser des choses et en particulier une dichotomie :
le sujet est-il, contre la jouissance, poursu ?

En d'autres termes s'y éprouve-t-il ?
Mène-t-il son petit jeu dans l'affaire ?
Est-il maître à la fin du compte ?
Ou est-il à la jouissance poursis ?
Est-il en quelque sorte dans sa dépendance, esclave ?

C'est une question qui a son intérêt, mais pour s'y avancer, il faut partir bien de ceci qu'en tout cas tout notre accès à la jouissance est commandé par la topologie du sujet, et ça, je vous assure que ça fait quelques difficultés au niveau des énoncés concernant la *jouissance*.

Il m'arrive de parler avec des personnes pas forcément en vue mais très intelligentes.
Il y a une certaine façon de penser que la jouissance pourrait s'assurer de cette conjonction impossible qui est celle que j'ai énoncée la dernière fois entre le discours et le langage formel qui est évidemment liée au mirage de ceci : que tous les problèmes de la jouissance sont essentiellement liés à cette division du sujet, mais ce n'est pas parce que le sujet ne serait plus divisé qu'on retrouverait la jouissance.
Il faut à ça faire très attention.

En d'autres termes, le sujet fait la structure de la jouissance, mais jusqu'à nouvel ordre, tout ce qu'on peut en espérer, ce sont des pratiques de récupération.
Ceci veut dire que ce qu'il récupère n'a rien à faire avec la jouissance, mais avec sa perte.

Il y a un nommé HEGEL qui s'est déjà posé, et fort bien, ces problèmes. Il n'écrivait pas « *pour-soi* » comme moi, et ceci n'est pas sans conséquences.
La façon dont il construit l'aventure de la jouissance est certes, comme il convient, entièrement dominée par la *Phénoménologie de l'esprit,* c'est-à-dire du sujet.

Mais l'erreur est, si je puis dire, initiale,
et comme telle elle ne peut que porter jusqu'à la fin
de son énonciation ses conséquences.

Il est très singulier qu'à faire partir cette *dialectique*,
comme on s'exprime, des rapports *du maître et de l'esclave*,
il ne soit pas manifeste…
    et d'une façon tout à fait claire du fait même
    dont il part, à savoir la lutte à mort,
    de pur prestige insiste-t-il
…qu'assurément ceci veut dire que le maître a renoncé à
la jouissance.

Et comme ce n'est pas pour autre chose que pour le salut
de son corps que l'esclave accepte d'être dominé,
on ne voit pas pourquoi, dans une telle perspective
explicative, la jouissance ne lui reste pas sur les bras.

On ne peut tout de même pas à la fois manger son gâteau et le garder. Si le maître s'est engagé dans le risque au départ, c'est bien parce qu'il laisse à l'autre la jouissance.

Est-ce qu'il faut que j'indique, que je rappelle,
que j'évoque à cette occasion ce que toute la littérature
antique nous témoigne, à savoir que d'être esclave,
ce n'était pas si embêtant que cela, ça vous dispensait
en tout cas de beaucoup d'ennuis politiques.

Pas de malentendu n'est-ce pas, je parle d'un esclave
mythique, celui du départ de la phénoménologie de HEGEL.
Et cet esclave mythique, il a ses répondants.

Ce n'est pas pour rien que dans la comédie - ouvrez
TÉRENCE [22] ! - la jeune fille destinée au triomphe final
du mariage avec l'aimable *fils-à-papa* est toujours ***une esclave***.

Pour que tout soit bien et pour se foutre de nous,
car c'est la fonction de la comédie, il se trouve qu'elle
est esclave mais tout de même de très bonne famille :
c'est arrivé par accident ! Et à la fin, tout se révèle.

22 Térence, Heauton timorumenos Le bourreau de soi-même (acte I, sc.1 : CHREMES : Homo sum, humani nil a me alienum puto.) in Théâtre complet, Gallimard, 1990, Coll. Folio.

À ce moment-là, le *fils-à-papa* en a assez mis pour que décemment il ne puisse pas dire :

> « *Je ne joue plus ! Si j'avais su que c'était la fille du meilleur copain de papa, jamais je ne m'en serais occupé !* »

Mais le sens de la comédie antique, c'est ça justement, c'est de nous désigner, quand il s'agit de la jouissance, que la fille du maître du lopin à côté, ce n'est pas elle la plus indiquée, elle a quelque chose comme ça d'un petit peu raide, elle est un peu trop liée à ce qui lui ***attient*** de patrimoine.

Je vous demande pardon d'où ces petites fables nous entraînent, mais c'est pour dire que c'est d'un autre ordre, ce que l'évolution historique récupère en libérant les esclaves.

Elle les libère, on ne sait pas de quoi, mais il y a une chose certaine, c'est qu'à toutes les étapes, elle les enchaîne, à toutes les étapes de la récupération elle les enchaîne au *plus-de-jouir* qui est…
comme je pense, depuis le début
de cette année l'avoir assez énoncé
… « autre chose », c'est-à-dire ce qui répond non pas à la jouissance mais à la perte de la jouissance en tant que d'elle surgit ce qui devient la cause conjuguée du désir de savoir et cette animation que j'ai récemment qualifiée de féroce qui procède du *plus-de-jouir*.

Tel est l'authentique mécanisme, et il importe de le rappeler au moment où tout de même nous allons parler de PASCAL, parce que PASCAL, comme nous tous, est un homme en son temps.

Bien sûr que « *le pari* » a à faire avec le fait que dans les mêmes années…
et sur ces points de petite histoire, faites-moi confiance, j'ai fait le tour de ce qui peut se lire, je vous signale simplement que mon ami GUILBAUD[23] a fait là-dessus dans des revues…

23 G. Th. GUILBAUD, mathématicien français, Institut Poincaré de la MSH, spécialisé dans les mathématiques des sciences humaines : théorie des jeux, Cf. : « Pour qu'on lise Pascal » in Revue francaise de recherche opérationnelle 6e année - 3e trimestre 1962 - numéro 24 : pp195-198, La règle des partis et la ruine des joueurs, et *Leçons d'à peu près*, C. Bourgois)

je n'en ai que le tirage à part mais j'essaierai tout de même de savoir où vous pourriez les retrouver

…quelques courts, très courts petits articles qui sont tout à fait décisifs quant au rapport de ce pari. Il n'est pas le seul d'ailleurs : dans le livre de BRUNET, la chose est également traitée

…la règle des partis[24], c'est quelque chose sur lequel il faudrait en dire long pour vous en montrer l'importance dans le progrès de la théorie mathématique.

Sachez simplement qu'il n'est rien de plus en pointe au regard de ce dont il s'agit, pour nous, quand il s'agit du sujet.

S'intéresser à ce qu'il en est de ce qu'on appelle « le jeu » en tant que c'est une pratique foncièrement définie par ceci qu'elle comporte un certain nombre de coups qui ont lieu à l'intérieur de certaines règles : rien n'isole d'une façon plus pure ce qu'il en est de nos rapports au signifiant.

Ici en apparence, rien d'autre qui nous intéresse que la manipulation la plus gratuite dans l'ordre de la *combinaison*. Poser pourtant la question, de ce qu'il en est des décisions à prendre dans ce champ du gratuit, est fait pour souligner que nulle part elle ne prend plus de force et de nécessité.

C'est à ce regard que le pari qui en est fait, si nous nous apercevons que tout y manque des conditions recevables en un jeu, prend sa portée. Les efforts des auteurs pour en quelque sorte le rationaliser au regard de ce qui était en effet pour PASCAL…

mais il devait bien être le premier à le savoir

…la référence, et démontrer que ça ne colle pas, c'est cela qui fait le prix de la façon dont le pari est par PASCAL manié.

Et là dans le texte de PASCAL…

et repris par les auteurs avec un mode à courte vue qui est bien là la chose la plus exemplaire et dont on peut dire qu'après tout les auteurs nous rendent le service de montrer comment s'installe l'impasse où ils s'obstinent

24 Cf. Séminaire L'Objet de la psychanalyse, séance du 02-02-1966.

…cette façon de mettre en valeur, au regard de cette décision, les rapports d'extension de l'enjeu, à savoir :

- d'un côté une vie à la jouissance de laquelle on renonce pour en faire, tout à fait de la même façon que PASCAL le signale dans l'étude de ce qu'on appelle règle des partis, c'est quand c'est dans le jeu, c'est perdu, c'est le principe de la mise,

- la mise de l'autre côté, de celui du partenaire, est ce que PASCAL articule *une infinité de vies infiniment heureuses*.

Je vous signale qu'ici un point s'ouvre de savoir si cette *infinité de vie* est à penser au singulier ou au pluriel. Une *infinité de vie*, au singulier, cela ne veut pas dire grand-chose si ce n'est de changer le sens qu'a dans ce contexte…
le contexte de la règle des partis
…le mot infinité.

Néanmoins nous sommes là livrés à l'ambiguïté du petit papier : Le mot « ***heureuse*** » n'est pas terminé, pourquoi le mot « ***vie*** » serait-il complet ?
De l' « s » qui pourrait aussi bien lui attenir,
la face numérale d'une comparaison qui est celle ici promue, à savoir :
du rapport numéral entre les enjeux, avec quelque chose qui n'a pas d'autre nom que l'incertitude et qui est prise elle-même telle, numériquement, que PASCAL écrit :

« *...qu'au regard même d'un hasard de gain* – écrit-il – *on peut supposer une infinité de hasards de perte...* »

Introduire donc comme numérique l'élément de hasard…
alors qu'il a été proprement exclu dans ce qu'il énonce de la règle des partis, qui comporte pour être énoncée l'égalité des hasards
…montre bien qu'en tout cas, c'est sur le plan numérique que doit même être mesuré l'enjeu.

J'insiste car dans ce petit papier…
qui n'est nullement une rédaction ni un état définitif, qui est une succession de ***signes*** d'écriture qui sont faits

…il est aussi bien en d'autres points énoncé qu'à parier ce dont il s'agit…
c'est-à-dire l'incertitude fondamentale,
à savoir y a-t-il un partenaire
…en d'autres points PASCAL énonce :

« *Il y a une chance sur deux.* »

À savoir Dieu existe ou n'existe pas, procédé dont, bien sûr, nous voyons assez l'intenable et qui n'a pas besoin d'être réfuté.

Mais est-ce qu'on ne voit pas qu'en ceci tout réside précisément à ce niveau de l'incertitude ?

Car il est bien clair que rien ne s'impose de ce calcul et qu'on peut toujours opposer à la proposition du pari :

« *Ce que j'ai, je le tiens, et avec cette vie j'ai déjà bien assez à faire.* »

PASCAL en rajoute et il nous dit qu'elle n'est *rien*, mais qu'est-ce à dire…
non pas zéro, car il n'y aurait ni jeu, il n'y aurait pas de jeu parce qu'il n'y aurait pas de mise
…il dit qu'elle est *un rien*, ce qui est une toute autre affaire, car c'est très précisément de cela qu'il s'agit quand il s'agit du *plus-de-jouir*.

Et d'ailleurs s'il y a là quelque chose qui porte au plus vif, au plus radical notre passion de ce discours, c'est bien parce que c'est de cela qu'il s'agit.

L'opposition sans doute tient toujours.

Est-ce qu'à *miser* dans un tel jeu, je ne *gage* point trop ?

Et c'est bien pour cela que PASCAL le laisse inscrit dans l'argumentation de son supposé *contradicteur, contradicteur* qui n'est pas ailleurs qu'en lui-même puisqu'il est le seul à connaître le contenu de ce petit bout de papier.

Mais il lui répond :

« *Vous ne pouvez pas ne pas parier parce que vous êtes engagé.* »
Et en quoi ?

Vous n'êtes pas *engagé* du tout sauf si domine ceci :
que vous avez à prendre une décision, c'est-à-dire ce qui dans le jeu, dans la *théorie du jeu* comme on dit de nos jours, qui n'est que la suite absolument directe de ce que PASCAL inaugure dans la règle des partis où la décision est une structure, et c'est parce qu'elle est réduite à une structure que nous pouvons la manipuler d'une façon entièrement scientifique.

Seulement là, à ce niveau, si vous devez prendre une décision, quelle qu'elle soit des deux, si vous êtes engagé de toute façon, c'est à partir du moment où vous êtes interrogé de cette façon, et par PASCAL, c'est-à-dire au moment où vous vous autorisez d'être « *je* » dans ce discours.

La véritable ambiguïté, la dichotomie n'est pas entre « Dieu existe » ou « il n'existe pas ».

Que PASCAL le veuille ou non, ce problème devient d'une tout autre nature à partir du moment où il a affirmé, nous ne savons…
non pas si Dieu existe, mais :
…ni si Dieu est, ni ce qu'il est.

Et donc l'affaire concernant Dieu sera…
les contemporains l'ont parfaitement
senti et l'ont articulé
…une affaire de fait, ce qui…
si vous vous rapportez à la définition
que j'ai donnée du fait
…est une affaire de discours : *il n'y a de fait qu'énoncé*.

Et c'est pourquoi nous sommes entièrement livrés à la tradition du livre.

Ce qui est en jeu dans le pari de PASCAL est ceci :

- est-ce que « *je* » existe,

- ou si « *je* » n'existe pas,

comme je vous l'ai déjà, au terme de mon précédent discours, énoncé.

J'ai mis un temps…
qui fut comme il arrive et peut-être comme
j'en suis un peu trop coutumier, trop de temps
…à introduire le vif de ce dont il s'agit, mais je crois que ces prémisses étaient indispensables.

Ceci m'amène donc à faire ici…
pas spécialement opportunément
…notre coupure d'aujourd'hui.

Sachez seulement que si…
contrairement à ce qu'on croit
…le pari n'est pas sur *la promesse* mais sur *l'existence* de « *je* », quelque chose peut être déduit au-delà du pari de PASCAL, à savoir si nous mettons à sa place la fonction de *la cause* telle qu'elle se place au niveau du sujet, à savoir *l'objet(a)*…
ce n'est pas la première fois
que je l'aurai écrit ainsi : l'*a-cause*
…c'est précisément en tant que tout le pari a cette essence de réduire cette *chose* qui n'est tout de même pas quelque chose que nous puissions, comme ça, tenir dans le creux d'une main, à savoir notre vie, dont après tout nous pourrions avoir une tout autre appréhension, une tout autre perspective, à savoir qu'elle nous comprend et sans limite, et que nous sommes là, lieu de passage, phénomène.

Pourquoi la chose ne serait-elle pas soutenue ?

Elle l'a été après tout.

Que cette vie se réduise à ce *quelque chose* qui peut être ainsi mis en jeu, n'est-ce pas le signe que ce qui domine dans une certaine montée des rapports au savoir, c'est cette *a-cause*.

Et c'est là que nous aurons dans nos pas suivants à mesurer : ce qu'il résulte, au-delà de cette *a-cause*, d'un choix.

Dire « *je existe* » a, au regard de ce rapport avec l'*a-cause*, toute une suite de conséquences parfaitement et immédiatement formalisables.
Je vous en ferai la prochaine fois le calcul.

Et inversement, le fait même de pouvoir ainsi le calculer, l'autre position…

celle qui parle pour la recherche de ce qu'il en est d'un « *Je* » qui peut-être n'existe pas

…va dans le sens de l'*a-cause*, dans le sens de ce à quoi PASCAL procède quand il invoque son *interlocuteur* à y renoncer : là pour nous prend son sens, la direction d'une recherche qui est expressément, pour ce qui est de la psychanalyse, la nôtre.

Le plus difficile à penser, c'est le Un.
Qu'on s'y efforce, ça ne date pas d'hier.
L'abord moderne est scripturaire.
C'est un jour ce que j'ai extrait…
    à l'étonnement, je m'en souviens, d'un de mes
    auditeurs qui s'en émerveillait :
    « *Ah ! Comment est-ce que vous avez pu accrocher ça, Einziger Zug ?* »
…ce que j'ai traduit d'une façon qui reste *le trait unaire*.

C'est en effet le terme dont FREUD épingle une des formes de ce qu'il appelle identification.

J'ai montré à cette date d'une façon suffisamment développée pour que je n'aie pas à y revenir aujourd'hui mais seulement à le rappeler qu'en ce trait réside l'essentiel de l'effet de ce qui pour nous, analystes, à savoir dans le champ où nous avons à faire au sujet, s'appelle la répétition.

Ceci…
    que je n'ai point inventé mais qui est dit
    dans FREUD, pour peu seulement qu'on fasse
    à ce qu'il dit attention
…ceci est lié d'une façon qu'on peut dire déterminante à une conséquence qu'il désigne comme *l'objet perdu*.

Essentiellement, pour résumer, c'est dans le fait que la jouissance est visée dans un effort de retrouvailles, et qu'elle ne saurait l'être qu'à être reconnue par l'effet de la marque, que cette marque même y introduit la flétrissure d'où résulte cette perte, mécanisme fondamental et essentiel à confronter à ce qui était déjà apparu dans une recherche qui somme toute, se poursuivait sur la même voie, concernant toute essence et qui aboutissait à l'*Idée* : la préexistence de toute forme, et du même coup à faire appel à cette chose peu facile à penser - c'est là PLATON - c'est la *réminiscence*.

Ces points étant rappelés, nous en sommes au *pari de PASCAL*.
Son rapport à la répétition - je pense - n'est pas tout à fait inaperçu de beaucoup d'entre ceux qui sont ici.

Pourquoi je passe maintenant par le *pari de PASCAL* ?
Ce n'est certes pas pour faire le bel esprit,
ni du rappel philosophique, ni de la philosophie de l'histoire de la philosophie.

Ce qui se passe au niveau du jansénisme, pour rappeler le contexte pascalien, c'est une affaire qui nous intéresse, en ceci précisément que l'historien, comme en bien d'autres choses, est bien incapable de s'y retrouver.

Lisez un petit « *Que-Sais-je ?* », je m'excuse auprès de son auteur d'avoir oublié jusqu'à son nom[25], mais j'ai lu le texte de bout en bout, et bien sûr pas pour me renseigner sur le jansénisme…

> je n'en dirai pas plus d'ailleurs sur ce qu'il en est de mon rapport à lui, ce serait une bien trop belle occasion pour vous de vous précipiter dans des déterminations *historiques* ou *biographiques* de mes intérêts

…quoi qu'il en soit, il y a un bout de temps,
il se trouve que j'ai pu en avoir l'appréhension
en dehors de cette sorte de fantôme qui en reste,
à savoir que c'étaient des gens qu'on appelle rigoristes,
autrement dit qui vous empêchaient de vivre à votre gré.

C'est tout ce qu'il en reste en effet, par un de ces surprenants effets d'ensablement dont il ne faut pas méconnaître que c'est aussi une dimension de l'histoire.

Mais en lisant donc ce petit livre, je me suis donné le témoignage sur ce qu'on peut en dire, simplement à prendre les choses justement comme l'indique le titre de la collection, au niveau du « *Que-Sais-je ?* ».

Il sait beaucoup de choses, l'auteur.

Il repart des origines…

> si tant est qu'il y en ait

…de la question qui s'y soulève.

---

25 Louis Cognet, Le Jansénisme, Coll. « Que-Sais-je ? » , 1961, P.U.F.

Il aboutit au point où la chose se noie dans la secousse de la Révolution française, et il avoue tout gentiment à la fin qu'en fin de compte, le jansénisme, on voit vraiment pas, à tout prendre, ce que ça a voulu dire, ce qui est tout de même pour un travail de recension historique une conclusion assez curieuse mais exemplaire.

Une chose apparaît dans cette histoire, c'est qu'à la prendre à son niveau d'enregistrement historique, ça commence comme une affaire de théologiens.
Et d'ailleurs c'est bien vrai JANSENIUS se trouve être d'eux le plus représentatif, disons même le plus digne de les représenter, ne serait-ce qu'en ceci qui est exemplaire c'est qu'il apparaît que tout ce qui s'agite à l'époque autour du débat, de la contradiction et des condamnations qui lui font cortège, la question *fondamentale*, celle qu'il n'y a presque aucun des participants au débat qui ne l'agite, c'est : « *Et d'abord vous ne l'avez pas lu »!* ».

Et il semble bien en effet que la très très grande majorité de ceux qui alors se passionnent, non seulement ne l'ont pas lu mais même ne l'ont pas ouvert.
Certains pourtant, deux ou trois chefs de file, le Grand ARNAUD devaient l'avoir lu.

D'ailleurs qu'avait-on besoin de le lire ?
On avait lu bien d'autres choses et, elles, fondamentales, et en particulier avant, bien avant que paraisse cet ouvrage paru posthume, comme vous le savez peut-être, qui s'appelle l'*Augustinus* [26], de celui que je viens de nommer, l'évêque JANSEN, il y avait eu la pensée de Saint-AUGUSTIN dont on ne peut nier qu'elle soit au fondement du christianisme et que pour tout dire, la question est là patente dès qu'il s'agit du christianisme précisément.

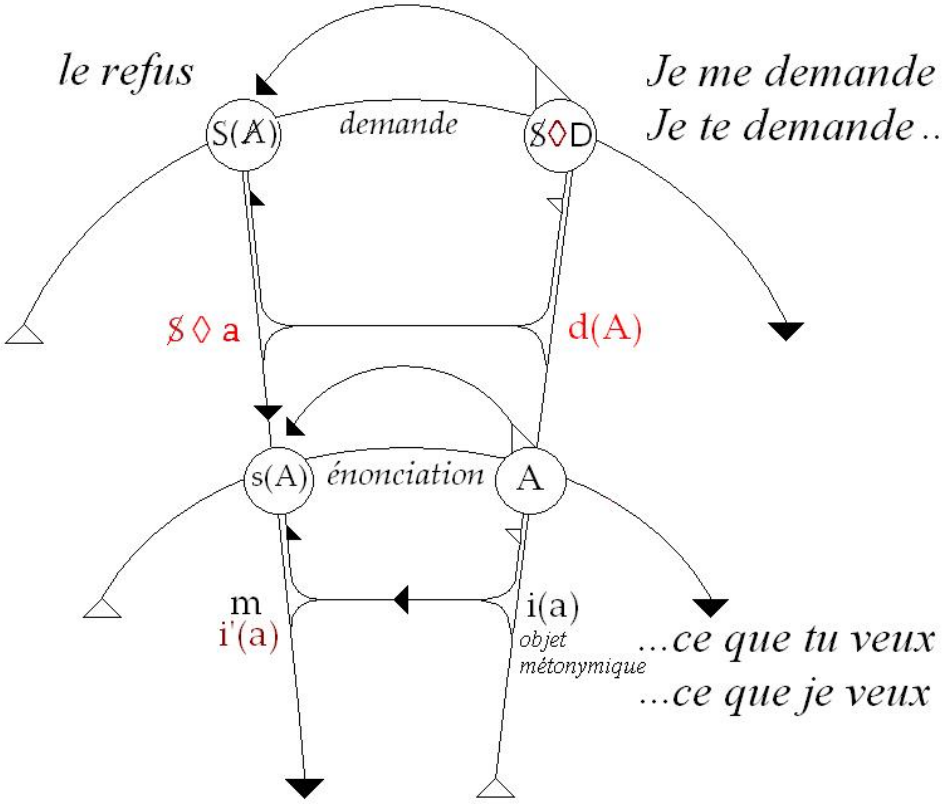
La mesure dans laquelle le christianisme nous intéresse, j'entends au niveau de la théorie, se mesure précisément au rôle donné à la Grâce.

---

26 L'Augustinus est un ouvrage théologique écrit par Cornelius Jansen, également connu sous son nom latin de *Jansenius*. L'ouvrage, dont le titre complet est « *Augustinus seu doctrina Sancti Augustini de humanæ naturæ sanitate, ægritudine, medicinâ adversùs Pelagianos et Massilienses* » est publié en 1640 à Louvain, deux après la mort de Jansen. Il est rédigé en latin et divisé en trois volumes : le premier traite du pélagianisme, le second de la Chute et le troisième de la Grâce. Il alimente les controverses théologiques qui agitent la France et une partie de l'Europe sous le nom de jansénisme.

Qui ne voit pas que la Grâce a le plus étroit rapport avec ce que moi, partant de fonctions théoriques qui n'ont certes rien à faire avec les effusions du cœur, je désigne comme **d(A)**, *désir de l'Autre*, *désir de l'Homme*, ai-je dit en un temps où, pour me faire entendre, il fallait bien que je risque certains mots improbables comme « *l'Homme* » par exemple.

J'aurais pu me contenter de dire, le désir tel qu'il vous concerne, ce désir se joue dans ce champ de l'Autre tel qu'il s'articule comme le lieu de la parole.



Qui ne voit aussi ce qu'implique, si ce qui s'énonce ainsi est correct, cette relation orientée par le vecteur partant du **Ⱥ◊D** sur le graphe vers ce désir, désir de l'Autre [d(A)] pour l'interroger dans un « *je me demande ce que tu veux* » qui s'équilibre aussi bien d'un « *je te demande ce que je veux* ».

Ce qu'il y a qui s'incline dans toute manifestation du désir vers un « *Que Ta Volonté soit faite* » mérite d'être posé d'abord, dans toute appréciation…

ce n'est pas forcément le privilège des spirituels …sur ce qu'il en est de la nature de la prière.
Son emmêlement inextricable avec les fonctions du désir pourrait en être éclairé.

Ce tutoiement, ai-je dit, n'a pas un départ simple, puisqu'au niveau du sujet, la question reste entière de savoir qui parle.

Il n'en est pas moins essentiel de s'apercevoir que ce tutoiement s'adresse à un Autre sans figure.

Nul besoin qu'il en ait la moindre pour qu'il lui soit adressé, si nous savons distinguer ce champ de l'Autre du rapport au semblable.
Or c'est précisément ce qu'articule sa définition dans ma théorie.

Le rapport, le nœud, le lien qu'il y a entre des disputes sur la Grâce dont il semble que les ***responsables de droit***, à savoir l'Église, à l'époque dont nous parlons, n'aient pu autrement se tirer qu'à interdire de façon réitérée pendant deux siècles qu'on articule quoi que ce soit, ni pour, ni contre, dans ce débat…

> interdiction bien sûr qui n'a fait que faire rebondir la lutte et multiplier les ouvrages aussi bien que les libelles

…est quelque chose dont ce qui nous importe, c'est que cette frénésie que certains diraient ***purement intellectuelle*** est étroitement solidaire d'un mouvement dont il n'est pas question de contester les incidences de ferveur ni à l'occasion non plus les effets proprement - comme ceci a été épinglé à l'époque - convulsionnaires.

Quelle que soit la façon dont nous pouvons jauger - comme psychopathologues - ce qui se passait sur le tombeau d'un certain diacre PÂRIS, et quand, à l'entrée du cimetière les portes furent fermées, si bien qu'on put écrire dessus : « *De par le Roi défense à Dieu de faire miracle en ce lieu* » les dites convulsions qui se sont poursuivies ailleurs.

Il semble que, ne serait-ce qu'à épingler les choses dans cette ultime conséquence, nous pouvons voir que ce champ est tout de même de celui qui nous appartient et qu'après tout, à le prendre d'une façon qui ne soit pas tout à fait au ras du sol, à savoir : « *faut-il les interner ou pas ?* » nous sommes quand même en droit d'essayer d'articuler quelque chose et, pourquoi pas, au point le plus libre, ***le plus lucide***, ***le plus joueur***, *le pari* précisément de PASCAL.

Le *Nom du Père...*

je vais l'annoncer comme ça au départ parce que ce sera peut-être la meilleure façon de vous faire décoller de l'effort de fascination qui se dégage de ces embrouilles

...le *Nom du Père*, dont j'insiste pour dire que ce n'est pas par hasard que je n'ai pas pu en parler, le *Nom du Père* prend ici une forme singulière que je vous prie de bien repérer au niveau du *pari*.

Cela vous changera peut-être des chipotages auxquels se consacrent habituellement les auteurs sur le sujet de savoir si ça vaut la peine de parier.

Ce qui vaut la peine, c'est de considérer comment il se formule sous la plume de PASCAL.

Je dirai que cette forme singulière, dans l'énoncé qui vient en tête sur le petit papier, cette forme singulière c'est ce que j'appellerai *le réel absolu*, et *le réel absolu*, sur ce petit papier, est ce qui s'énonce comme « *croix ou pile* ».

« *Croix ou pile* »...

ça n'agite pas la croix, ôtez-vous ça de la tête « *croix ou pile* », c'était la façon, à l'époque, de dire ce que nous appelons maintenant « *pile ou face* ».

Je voudrais qu'il vous vienne à l'idée que s'il est concevable que nous arrivions, en quelque point, au dernier terme d'une science quelconque *au sens moderne*, à savoir par l'opération de ce qu'on appelle une mesure, ce ne peut être très précisément qu'au point où ce qu'il y a à dire c'est « *croix ou pile* », « *c'est ça ou c'est pas ça* ».

« *Ça est ce que ça est* », là, car jusque là, rien ne nous affirme que nous ne faisons pas que *mesurer nos propres mesures*. Il faut que ça arrive à un point, « *croix ou pile* », où ce n'est que du *réel* en tant que butée qu'il s'agit.

Le pari de PASCAL contient à son départ quelque chose qui se réfère à ce point pôle, le réel absolu.
Et ceci d'autant plus que ce dont il s'agit, c'est précisément quelque chose qui est défini : que nous ne pouvons savoir « *ni s'il est, ni ce qu'il est* ».

C'est expressément ce que PASCAL articule quant à ce dont il s'agit, qui bien sûr, au niveau du *pari*…

si la question se pose de son acte

…peut bien en effet être traduit par la question de l'existence ou non du *partenaire*. Mais il n'y a pas que le *partenaire*, il y a *l'enjeu*, et c'est là l'intérêt *du pari de* PASCAL.

L'enjeu…

le fait qu'il puisse poser en ces termes la question de notre mesure au regard de ce réel

… *l'enjeu* suppose un pas franchi qui…

quoi qu'en disent les amateurs de fouinage historique,à savoir que déjà Raymond SEBOND[27], et déjà le Père SIRMOND[28], et déjà Pierre CHARRON[29] avaient agité quelque chose de l'ordre de ce risque. Ceux-là méconnaissent que si PASCAL peut avancer d'une façon dont ce n'est point par hasard qu'elle a été ressentie si profondément dans le champ du « où ça pense », c'est qu'il avait profondément modifié l'abord de ce qu'il en est du « je dis », j'entends du « je » du joueur et ceci en procédant à - si je puis dire - *quelque chose*

…qui pourrait s'appeler un exorcisme, ceci le jour où il découvrit la règle des partis.

Les *résistances* qu'il rencontre après avoir posé ce problème « *de la façon dont il est juste de répartir les enjeux quand, pour une raison quelconque, obligé ou de consentement mutuel, on interrompt en cours une partie dont la règle est déjà donnée.* », *le pivot* de ce qui lui permet d'y trancher d'une façon aussi *féconde* :

- que c'est par là qu'il articule le fondement de ce qu'on appelle le triangle mathématique, assurément bien sûr déjà découvert par quelque TARTAGLIA[30], mais il n'est pas forcé d'en être informé,
- aussi bien d'ailleurs, il en tire d'autres suites, puisque c'est par là qu'il rejoint, reprend et donne un redépart à ce qui, dans *les lois de maximum et de minimum* au niveau d'ARCHIMÈDE, prélude à ce qui va naître du *calcul intégral*,
- tout ceci repose sur cette simple remarque, pour trancher de ce dont il s'agit :
  c'est que l'essence du jeu, dans ce qu'il comporte de logifiable parce qu'il est réglé, tient en ceci que ce qui y est misé est au départ perdu.

---

27 Raymond Sebond, Médecin, théologien et philosophe catalan écrivant en latin, né à Barcelone à la fin du XIV^{ème} et mort à Toulouse en 1436.
28 Père Sirmond, Jésuite né à Riom en 1559, mort en 1651, historien érudit et théologien.
29 Pierre Charron, (1541-1603), théologien et philosophe, auteur d' un Traité de la Sagesse (1601)où il défendait la tolérance religieuse.
30 Niccolò Fontana dit Tartaglia (« Le Bègue »), né à Brescia en 1499 et décédé à Venise en 1557, est un mathématicien italien.

Là où la question de l'appât du gain déforme, réfracte, d'une façon qui ne permet point aux théoriciens de n'être pas, dans leurs articulations, infléchis, cette *purification initiale* permet d'énoncer d'une façon correcte ce qu'il est juste d'opérer pour faire à tout moment le partage de ce qui est là au centre comme enjeu, comme perdu.

La question, pour nous analystes, nous intéresse parce qu'elle nous permet d'y accrocher ce qui est la motivation essentielle du surgissement d'un mode semblable d'enchaînement.

S'il est une activité dont le départ soit fondé dans l'assomption de la perte, c'est bien parce que ce dont il s'agit dans l'abord même de toute *règle…*
c'est-à-dire d'une *concaténation signifiante*
…d'un *effet de perte*, c'est très précisément ce sur quoi je m'efforce dès le départ de « *mettre les points sur les i* », parce que bien sûr notre *expérience…*
comme on dit : dans l'analyse
…à tout instant nous confronte à cet *effet de perte* et que si l'on ne saisit pas ce dont il s'agit, on le met au compte, sous le nom de blessure narcissique, d'un dommage imaginaire.

C'est bien en quoi l'expérience innocente témoigne que cet effet de perte est rencontré à chaque pas.

Elle en témoigne de façon *innocente* c'est-à-dire de la façon la plus nocive, en le rapportant à ce schéma d'une blessure narcissique c'est-à-dire d'un rapport au *semblable* qui, dans l'occasion, n'a absolument rien à faire.

Ce n'est pas parce que quelque parcelle qui ferait partie du corps en est détachée que la blessure en question fonctionne, et tout essai de réparation, quel qu'il soit, est condamné à en prolonger l'aberration.

Ce dont il s'agit - la blessure - se tient ailleurs, dans un effet qu'au départ, pour le rappeler, j'ai distingué de l'*Imaginaire* comme *Symbolique* :
il est dans la béance qui se produit ou qui s'aggrave…
car nous ne pouvons sonder ce qui de cette béance était déjà là dans l'organisme

…de la béance entre le corps et sa jouissance,
pour autant que donc, ai-je dit, ce qui la détermine
ou qui l'aggrave…
    et seule nous importe cette aggravation
…c'est *l'incidence du signifiant*, *l'incidence même de la marque*, *l'incidence* de ce que j'ai appelé tout à l'heure *le trait unaire*, qui lui donne donc sa consistance.

Alors ce dont il s'agit se dessine à mesurer *l'effet de cette perte, de cet objet perdu* en tant que nous le désignons par *(a)*,
à ce *lieu* sans lequel il ne saurait se produire, à ce lieu encore non connu, non mesuré qui s'appelle l'Autre.

Est-ce à dire qu'il faille d'abord prendre cette *mesure* dont il suffit de l'expérience - voire de la passion – du jeu, pour voir quel est son rapport avec la façon dont nous fonctionnons comme désir ?
Qu'en va-t-il être de cette proportion qu'il nous faut maintenant mesurer ?

Eh bien, il y a quelque chose de très étrange,
c'est que cette proportion, cette *mesure*, elle est déjà là dans les chiffres, je veux dire dans les signes écrits avec quoi l'on articule l'idée même de la mesure.

Nous ne savons rien, en ce point, *de la nature de la perte*.
Je peux faire comme si nous ne lui donnions jamais aucun particulier support : nous donnons des points…
    je ne dirai pas où nous pouvons écoper
…où nous attrapons des copeaux, *mais aucun besoin de le savoir*.

Je l'ai dit, d'un côté nous ne savons que la fonction de la perte [*(a)*] et de l'autre, nous ne savons assurément pas ce qu'il en est de l'1 puisqu'il n'est que *le trait unaire*.
ce « *ne sait* » ***n'est que tout ce qu'il nous plaît d'en retenir***.

Et néanmoins il nous suffira d'écrire ceci : 1/a,
où s'inscrit la proportion, à savoir que le rapport de ce 1 déterminant, à l'effet de perte, est égal…
    et doit l'être, comme il semble bien *s'il s'agit de perte*
…à quelque chose où se conjoint d'un « et » additif ce 1 et le signe écrit de cette perte :

$$\frac{\mathbf{1}}{\mathbf{a}} = \mathbf{1+\ a}$$

Car tel est bien en effet l'inscription d'où résulte ce qu'il en est d'une certaine *proportion* dont l'harmonie, s'il faut l'évoquer, ne tient assurément pas à des effets esthétiques.

Simplement je vous demande, pour le mesurer vous-mêmes, de vous laisser d'abord guider par l'examen de ce qu'il en est de sa nature mathématique.
Les harmonies dont il s'agit ne sont point faites de bonheur, d'une *heureuse rencontre*[31].

Comme je pense que le rapprochement de la série qui résulte de la fonction récurrente qui s'engendre de cette égalité, comme je pense vous montrer qu'on en retrouve la note caractéristique, celle de *(a)*, dans une toute autre série engendrée d'un autre départ, mais qui nous intéresse autant :
comme vous le verrez, c'est celle qui…
à prendre les choses d'un autre bout
…s'engendrerait de ce que nous avons appelé *Spaltung* ou division originelle du sujet, en d'autres termes des efforts pour faire se rejoindre deux unités disjointes.

C'est là un champ qu'il convient de parcourir pas à pas.

Il est nécessaire pour le faire d'inscrire, d'une façon qui soit claire, ce qu'il peut en être de la dite série.
Nous l'inscrivons sous la forme suivante :

$$\underset{\downarrow}{a} \qquad \underset{\downarrow}{1}$$

nous mettons ici le a, ici le 1, une direction,
cette direction n'existe - je le souligne au passage - que du fait de notre départ.
Après le 1, nous mettons 1 + a, après le a : 1 - a.

$$\begin{array}{cc} a & 1 \\ 1-a & 1+a \end{array}$$

La série s'engendre[32] d'additionner les deux termes pour en produire le terme suivant.

---

31 Cf. Séminaire : Les Fondements…, séance du 19-02-1964, sur la rencontre : τύχη [tuché] (bonne ou mauvaise fortune) et l'αὐτόματον [automaton] chez ARISTOTE et la distinction ευτυχία [eutuchia] - δυστυχία [dustuchia].
Dustuchia : rencontre malheureuse, « malencontre» du réel, par rapport à l'eutuchia : rencontre heureuse.
32 La série s'engendre, à droite : en additionnant le second terme au premier, à gauche : en soustrayant le second terme au premier.

Nous avons donc ici :

a	1
$1-a$	$1+a$
$2a-1$	$2+a$
$2-3a$	$3+2a$
$5a-3$	$5+3a$
$5-8a$	$8+5a$

d'où vous pouvez voir qu'il n'est pas sans présenter quelques rapports avec la liste opposée.

Je passe, je passe parce qu'il vous est facile de contrôler ceci, que la suite de ces valeurs représente une proportion qui se conserve, à savoir :
que (1 + a) est à (1) comme (2 + a) est à (1 + a).
C'est très exactement ce qui est écrit dans la formule initiale. Ceci peut aussi bien s'écrire :
1, 1/a, $1/a^2$, $1/a^3$, $1/a^4$… nombre qui - comme a est plus petit que 1 - ira toujours croissant.

1
$1+a = \frac{1}{a}$
$2+a = \frac{1}{a^2}$
$3+2a = \frac{1}{a^3}$
$5+3a = \frac{1}{a^4}$
$8+5a = \frac{1}{a^5}$

Ici par contre, on écrit : a^2, a^3, a^4, a^5, a^6,
nombre qui comme - je le répète - comme a est plus petit que 1, ira toujours décroissant :

a
$1-a = a^2$
$2a-1 = a^3$
$2-3a = a^4$
$5a-3 = a^5$
$5-8a = a^6$

Ne quittons pas notre PASCAL car, sur le petit papier où ce qu'il opère, c'est une articulation, donc il n'y a nul besoin qu'elle soit destinée à quelque autre pour que les répliques n'y aient pas une valeur non pas persuasive mais logiquement constructive.

On s'est fort bien aperçu de nos jours, que pour ***certains problèmes*** il y a une façon où compte - pour les résoudre - le nombre des coups, à savoir au bout de combien de coups une partie conquiert le dernier mot.

Si elle le conquiert du fait de ce qu'on pourrait appeler…
mais purement rétrospectivement
…une faute au niveau de l'autre partie, il est clair que l'épreuve consistera à proposer à l'autre partie une réponse plus chanceuse.

Mais que si le résultat est le même, nous pouvons mettre au compte d'une articulation logique, j'entends reçue…
il suffit de le définir au départ
…au titre ***d'une démonstration***, ce qui s'articulerait ainsi :

a	1
$1-a$	$1+a$
$2a-1$	$2+a$
$2-3a$	$3+2a$
$5a-3$	$5+3a$
$5-8a$	$8+5a$
⋮	⋮
$\Sigma \longrightarrow 1+a$	$\Sigma \longrightarrow +\infty$

Il est fâcheux qu'on l'oublie à une époque, la nôtre, qui a su fort bien codifier les lois de cette fonction du « *oui* ou *non* », oui ou non *réfutable*, et s'apercevoir qu'il ouvre plus de champ que le pur et simple *démontrable*.

C'est ainsi, je l'ai fait remarquer, je l'ai déjà annoncé, amorcé la dernière fois, que le procès de PASCAL, celui qui lui fait d'abord sonder au regard d'un pur « *croix ou pile* » le rationnel de l'engagement d'une mise de quelque chose dans la vie qui est justement ce qui n'est pas défini, contre quelque chose dans ce qui est au moins une infinité de vies qu'on qualifie sans non plus préciser ce qu'elles veulent dire *d'indéfiniment heureuses*.

Mais peut-être vaut-il que si nous venons après lui, nous réinterrogions ces *signes*, nous voyions s'ils ne sont pas capables de livrer quelque chose qui nécessairement préciserait le sens.

C'est bien ce que nous sommes en train d'opérer au niveau de ces signes et de nous apercevoir que si nous nous emparons du a dont nous ne savons toujours pas la valeur mais seulement ce qu'il engendre comme série dans son rapport avec le 1.

Nous voyons une série, rien de plus.

Et l'on pourrait même dire que la question de ce qu'il en est du a et du 1 comme tels, comme termes apposés d'une façon quelconque, même mathématiquement, n'a pas de sens. Ce ne sont pas comme quand il s'agit de définir les nombres entiers et ce qu'on peut faire avec eux, des éléments neutres.

Ce 1 n'a rien à faire avec le 1 de la multiplication…
il faut *des actions supplémentaires* pour les faire servir
…et le a non plus.

Le a comme le 1 sont là partout, partout où il y a le rapport 1/a c'est-à-dire dans toute la série.

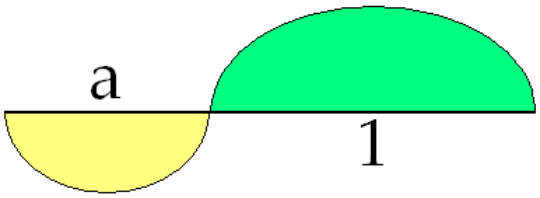
C'est justement là l'intérêt d'en partir, parce que la seule raison qui nécessite que nous en partions, c'est que c'est à partir d'eux que nous écrivons.

Dans un *réel* quelconque qui parait pouvoir correspondre à cette échelle, ils n'ont de place nulle part.

Seulement cette échelle, sans eux, nous ne pouvons pas l'écrire.

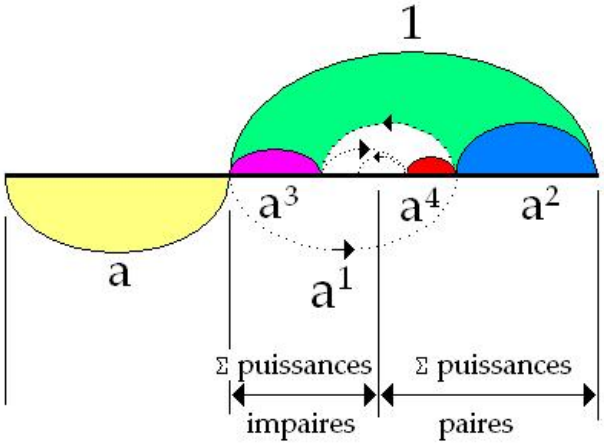
C'est en partant d'elle, de cette échelle, que je peux me permettre d'imager, à partir d'une autre écriture, la plus simple également, nous restons, semble-t-il, dans nos limites, dans celles du trait unaire, à ceci près que nous allons le prolonger indéfiniment, essayer tout au moins de le prolonger indéfiniment.

Voilà le a, voilà le 1 :



Nous ne sommes pas forcés de les *mesurer* pour qu'ils soient correctement inscrits.

Là aussi, je pense que vous me pardonnerez d'abréger et de dire ceci : nous projetons ce a sur ce champ [champ de l'Autre][33] considéré dans sa fonction de 1.



Ce que nous venons d'écrire [1-a = a²] nous indique que :

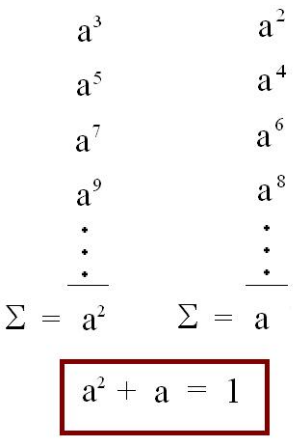
- ce qui sera ici, sera a^2 .
- Le rabattement ici de l'a^2 nous mettra ici un a^3.
- Le rabattement de l'a^3 nous mettra ici un a^4.

Vous suivez j'espère ! Voyez donc que vont s'additionner par des opérations qui vont dans un certain sens toutes les puissances paires de a : a^2, a^4, a^6…
et qu'ici vont se reproduire la suite des puissances impaires a^3, a^5, a^7…

Il est très facile de s'apercevoir qu'ainsi, nous retrouverons au point de jonction convergente de ces puissances les unes paires, les autres impaires :

- la mesure de a comme total pour toutes les puissances paires, a lui-même étant bien entendu exclu,
- la mesure a^2 comme somme des puissances totales impaires de a,
- a^2 et a faisant au total 1.

33 Cf. Séminaire Logique du fantasme (1966-67), séance du 08-03-1967.



C'est-à-dire que c'est par l'opération même de l'***addition*** séparée des *puissances paires* d'une part et des *puissances impaires* que nous trouvons effectivement la mesure de ce champ de l'Autre comme 1, c'est-à-dire autre chose que sa pure et simple ***inscription*** comme *trait unaire*.

Je n'ai obtenu ce résultat qu'à prendre isolément ce qui est le fondement proportionnel du a.
Mais si je prends son développement dans le sens de la croissance, vous voyez facilement qu'à simplement additionner ces puissances déjà croissantes, si je vous disais ce que ça fait, au moment où nous pouvons additionner le 1/a puissance quelque chose jusqu'à ce qu'ait surgi le a^{100}, il est très facile de faire un calcul, si vous disposez d'une page, et ça ne dure pas plus de dix minutes, non pas sur ce qu'est $1/a^{100}$ mais l'addition de toute la série…
il y a des formules très connues et très faciles …on s'aperçoit que c'est *2 000 000 000 000 000 000 000 000 000*.
(Deux milliards de milliards de milliards).

Je veux dire qu'***en effet*** dans un sens nous trouvons quoi ? Rien de plus épatant qu'une série incluant une croissance qu'on appelle *infinie* des entiers, mais qui est tout de même en fin de compte de l'ordre de ce qu'on appelle *dénombrable*. *Une série* ainsi constituée, qui s'appelle *une progression géométrique*, autrement dit exponentielle, reste dans le dénombrable.

Quand je vous ai fait remarquer que ce n'est que de façon *scripturaire* que nous importe *le point où gisent* le 1 et le a, ce n'est pas pour en négliger maintenant l'incidence et dire que c'est à partir de quelques points que nous voyons une différence.

L'infini décroissant est le même dans sa génération. Seulement il ***aboutit***. Au lieu d'aboutir à l'« *infini* », puisque sur l'infini nous en savons tout de même un petit bout de plus et que cet infini des nombres entiers, nous avons appris à le réduire à sa *valeur propre et distincte*.

Seulement, de l'autre côté, comme je vous l'ai montré ici, en commençant par là, parce que ça avait son intérêt, vous aurez une limite…

> limite dont la série peut approcher
> d'aussi près que possible, d'une façon moindre
> à toute grandeur choisie, si petite soit-elle

…à savoir très précisément 1 + a.

Le départ de PASCAL dans ses notes qui écrit simplement « *rien infini* » est en effet bien le point où gît à la fois sa sûreté de touche et le point vraiment fonctionnel d'où toute la suite se détermine. Car ce qu'il appelle « *rien* » comme d'ailleurs il l'indique de la façon la plus expresse dans d'autres de ses notations, c'est simplement qu'à partir d'un point…

> au reste je vous l'ai dit quelconque

…nous obtenons dans un sens - le sens décroissant – une limite, mais ça n'est pas parce que ça a une limite que c'est moins infini.

D'autre part ce que d'un autre côté nous obtenons, à savoir une croissance qui elle, n'en a pas de limite, ça ne spécifie pas cette direction comme plus spécifiquement infinie.

Aussi bien quand PASCAL écrit « *rien* », n'est-ce pas au hasard : lui-même soupçonne bien que « *rien* », *ça n'est pas rien*, que c'est *quelque chose* qui peut être mis en balance, et tout spécialement au niveau où nous avons à le mettre dans le pari.

Mais voilà-t-il pas qu'apparaît quelque chose, quelque chose dont il faut qu'on s'aperçoive, c'est qu'en fin de compte, si au champ de l'Autre s'énonce une révélation qui nous promet « *l'infinité de vies infiniment heureuses* » je le répète, je m'en tiens à leur énoncé numérique, et pendant un temps PASCAL s'y tient aussi, puisqu'il commence à pondérer :

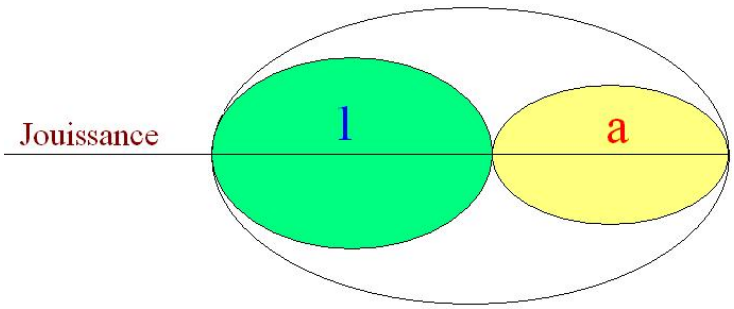
- *une vie contre deux vies*, ça vaudrait-il déjà la peine ?
  Mais oui, mais oui, dit-il !
- *contre trois vies*, encore plus !
  Et naturellement plus il y en a, mieux ça vaut !

Seulement, nous nous apercevons de cette chose ***importante***, c'est que, dans tous les cas où nous choisissons, même quand c'est « *rien* » que nous perdons, nous sommes privés d'un demi-infini.
Ceci répond au champ de l'Autre et à la façon dont nous pouvons justement le mesurer comme 1 au moyen de la *perte*.

Pour ce qui en est de la genèse de cet Autre, s'il est vrai que nous pouvons le distinguer de quelque chose qui est le 1 avant le 1, à savoir *la jouissance*, vous voyez qu'à avoir affermi le (1+a), en avoir fait avec des soins infinis l'*addition*, c'est bien de a dans son rapport à 1…

> à savoir de ce manque que nous avons reçu de l'Autre par rapport à ce que nous pourrions édifier comme champ complété de l'Autre

…c'est de là, du a, et d'une façon analogique que nous pouvons espérer prendre la mesure de ce qu'il en est de l'1 de la jouissance au regard précisément de cette somme supposée réalisée.



Nous connaissons ça, nous le retrouvons, nous analystes. La forme la plus caractéristique, la plus subtile que nous ayons donnée de la fonction « *cause du désir* », c'est ce qui s'appelle la jouissance masochiste.
C'est une jouissance analogique, c'est-à-dire qu'au niveau du *plus de jouir*, le sujet y prend de façon qualifiée cette position de *perte*, de *déchet*, qui est représentée par a, et que l'Autre, tout son effort est de le constituer comme champ seulement articulé sous le mode de cette loi, de ce contrat sur lequel notre ami DELEUZE a mis si heureusement l'accent pour suppléer à l'*imbécillité frémissante* qui règne dans le champ de la psychanalyse !

C'est de façon analogique et en jouant sur la *proportion* que se ***dérobe*** ce qui s'approche de la jouissance par la voie du *plus de jouir*.

C'est par ce point au moins qu'à accrocher les choses par la voie de départ que nous avons prise, nous voyons ici que nous trouvons une entrée dont se motive l'expérience.

La question sans doute n'est pas sans intérêt au regard de la façon dont fonctionne chez PASCAL une certaine renonciation.

Mais n'allez pas trop vite.

Traiter ceux qui se sont débattus sans le savoir avec cette logique d'universellement masochistes, c'est cet ordre de court-circuitage où se désigne ce que j'ai appelé dans ce champ la *canaillerie* qui tourne en *sottise*.

Je n'ai pu vous amener aujourd'hui qu'à un abord qui est celui-ci :
la proportion déjà inscrite dans la seule entrée dans un champ par la seule voie scriptutraire.

Il nous faut, bien entendu, la contrôler de par ailleurs.

Si ce *(a)* ai-je dit…
    et ceci même en est, je l'ai souligné,
    l'image, l'illustration et rien de plus
…est ce qui conditionne la distinction du « *Je* » comme soutenant ce champ de l'Autre et pouvant se totaliser comme *champ du savoir*, ce qu'il importe de savoir précisément, c'est qu'à se totaliser ainsi, il n'atteindra jamais au champ de sa suffisance qui s'articule dans le thème hégelien du *Selbstbewusstsein*.

Car justement dans cette mesure et à mesure même de sa perfection reste entièrement exclu le « *Je* » de la *jouissance*.

Ce qui importe pour nous, c'est de confirmer non pas seulement qu'aucune addition de l'un à l'autre ne nous totaliserait sous la forme d'un chiffre quelconque, d'un 2 additionné, ce « Je » divisé enfin rejoint à lui-même.

Ce qu'il y a de plus piquant, à ce détour, c'est de s'apercevoir, comme je vous le montrerai la prochaine fois…

car ce champ, vous le voyez, loin d'être ***interminable***, est seulement long et il me faut le temps pour vous l'articuler

…quiconque d'ici là…

et je dois dire que j'espère qu'il y en a un bon nombre qui n'auront pas besoin de le faire

…s'informera de ce que c'est qu'une série de FIBONACCI sera évidemment mieux préparé que les autres, à ce que je ferai pour les autres, c'est-à-dire leur expliquer…

à savoir, et c'est très important

…qu'une série constituée par l'addition justement de 1 à 1, puis de ce dernier 1 à ce qui le précède pour constituer le 3ème terme, soit 2, puis *1 + 1 = 2, 1 et 2 = 3, puis 2 et 3 = 5 … 1 1 2 3 5 8 13.*…Vous pouvez remarquer en passant que ces chiffres sont déjà ici inscrits et que ce n'est pas sans raison, seulement le rapport de chacun de ces chiffres à l'autre n'est quand même pas le rapport (a).

Je partirai de ce fait la prochaine fois qu'à mesure qu'ils croissent, c'est-à-dire pour toute série de FIBONACCI…

toutes les séries de FIBONACCI sont homologues, vous pouvez partir de n'importe quel chiffre et le faire croître de n'importe quel chiffre, si vous observez simplement la loi de l'addition, c'est une série de FIBONACCI et c'est la même

…et quelle qu'elle soit, que vous la fassiez croître, vous obtiendrez entre ces chiffres ces proportions qui sont celles inscrites, à savoir le rapport de 1 à a.

Et vous vous apercevrez que c'est du a tel qu'il était par rapport à 1 que le chiffre a bondi ***d'un terme à l'autre***.

En d'autres termes, que vous partiez de la division du sujet ou que vous partiez du *(a)*, vous vous apercevez qu'ils sont réciproques.

Je voulais vous laisser ici, sur cette approche que j'appelle de pure consistance logique.
Ceci nous permettra de situer mieux ce qu'il en est d'un certain nombre d'activités humaines.

Que les mystiques aient tenté par leur voie ce rapport de la jouissance à l'1, ce n'est pas un champ que j'aborderai ici pour la première fois puisque déjà, dans les premières années, les temps obscurs de mon séminaire, je vous avais produit, à ceux qui étaient là - trois ou quatre - Angelus SILESIUS.

Angelus SILESIUS est le contemporain de PASCAL. Essayez d'expliquer ce que veulent dire ses vers, sans avoir ses distiques.

Le Pèlerin Chérubinique, je vous le recommande, vous pouvez aller l'acheter chez Aubier, il n'est pas épuisé ! Ce qu'il en est, certes, ne concerne pas directement la voie qui est la nôtre.

Mais si vous voyez la place qu'y tient le « *Je* », le *Ich*, vous verrez qu'elle se rapporte à la question qui est ici notre véritable visée et que je répète à ce terme d'aujourd'hui : « est-ce que j'existe ? »

Vous voyez comme une apostrophe ça suffit à tout fausser. Si je dis, « j'existe », ça y est, vous y croyez, vous croyez que c'est de moi que je parle, uniquement à cause d'une apostrophe.

« *Est-ce qu'« il » existe ?* » en parlant du « *je* », cette fois. Mais ce « *il* », pouah ! Troisième personne, nous avons dit que c'était un objet. Voilà que nous faisons du « *je* » un objet.

Simplement qu'on omette la troisième personne, ça sert aussi à dire *il pleut*. On ne parle pas d'une troisième personne, on ne dit pas « *il* » pleut : ce n'est pas le copain qui pleut.

Il pleut.

C'est en ce sens que j'emploie le « *il* » existe : est-ce qu'il existe du « *je* » ?

Je vous ai laissés la dernière fois…
avancés assez fermement dans
le champ du pari de PASCAL
…au point que ponctue ce que je viens d'écrire sur le tableau, à savoir à la remarque de l'***identité essentielle*** de la série dont je vous ai dit que ce n'était que d'une façon tout à fait arbitraire que nous y placions un point de départ situé entre le a et le 1.

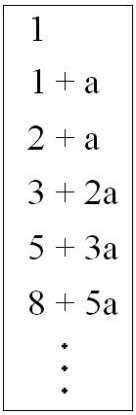
a	1
1 – a	1 + a
2a – 1	2 + a
2 – 3a	3 + 2a
5a – 3	5 + 3a
5 – 8a	8 + 5a
⋮	⋮

Arbitraire prend son sens du même accent que donne à ce mot DE SAUSSURE quand il parle du *caractère arbitraire du signifiant*.
Je veux dire qu'au point où nous avons placé la coupure entre une série décroissante à l'infini et une série croissante, de même nous n'avons de raison de situer ce point que d'écriture, à savoir qu'ici le *1* n'a d'autre fonction que celle du *trait*, du *trait unaire*, du *bâton*, de *la marque*.

Seulement, si arbitraire que ce soit, il n'en reste pas moins que sans ce *1*, ce *trait unaire*, il n'y aurait pas de série du tout.

Tel est le sens qu'il faut donner dans ce DE SAUSSURE…
un auteur sans doute hyper-compétent
déclare que je le trahis à plaisir
…que sans cet arbitraire, le langage n'aurait, à proprement parler, aucun effet.

Alors, cette série :



qui se trouve être construite en ceci que chacun de ses termes est produit par l'addition des deux termes qui le précèdent, ce terme…

[2+a = 1+(1+a), 3+2a = (1+a)+(2+a), 5+3a = (3+2a)+(2+a),…]

…ce qui est dire la même chose que dans l'autre sens, chacun est fait de la soustraction du plus petit des deux qui le suivent au plus grand.

[1+a = (3+2a)-(2+a), 2+a = (5+3a)-(3+2a), 3+2a = (8+5a)-(5+3a),…]

…elle est aussi construite sur le principe que le rapport d'un de ses termes au suivant est égal au rapport de ce suivant, ainsi qu'il se produit à lui ajouter…
[$U_n/U_{n+1} = U_{n+1}/U_{n+1}+U_n$ (sachant que $U_n+U_{n+1} = U_{n+2}$)]
ce qui semble y ajouter une condition seconde.

Poser que a, le terme dont je viens de parler, est égal au suivant : 1, dans son rapport à ce qui va le suivre encore, c'est-à-dire à l'addition de 1 et a [a = 1/ 1+a] c'est ce qui *semble spécifier* cette série par une *double condition*.

Or, c'est précisément là ce qui est erroné, comme le démontre ceci que si vous posez comme loi d'une série que chacun de ses termes soit formé de l'addition - sans doute la fonction de l'addition ici mériterait d'être spécifiée d'une façon plus rigoureuse mais comme il ne s'agit pas qu'ici, à ce propos, j'ai à m'étendre dans des considérations étendues sur ce qu'il en est de la théorie des groupes, nous nous en tiendrons à l'opération communément connue sous ce terme et qui est déjà, aussi bien, donnée au principe de ce que nous avons posé, au principe de cette série, la première, j'entends.

Voici donc la série, il suffit pour la poser d'écrire que dans cette série :

- que U_0 sera égal à 1…
- que U_1 sera égal à 1, et ensuite…
- que tout U_n sera la somme de U_{n-1} et de U_{n-2}.

Cette série s'appelle la série de FIBONACCI et vous voyez qu'elle est soumise à une condition unique.

Ce qui va se produire dans cette série démontre qu'elle est essentiellement la même que la série posée d'abord, c'est à savoir que si vous opérez entre elles par n'importe quelle opération définie…

que vous *additionniez* par exemple terme à terme,
que vous *les multipliiez* terme à terme aussi, par exemple,
vous pouvez aussi prendre d'autres opérations

…il en résultera une autre série de FIBONACCI, c'est-à-dire que vous vous confirmerez que la loi de sa formation est exactement la même, à savoir :
qu'il suffit d'additionner deux de ses termes pour donner le terme suivant.

Que devient alors cette *proportion merveilleuse*, ce (a) qui ***semble***, dans la série dont je suis parti, qu'on peut le décorer comme vous le savez de la fonction du *nombre d'or* qui *en effet* y apparaît, dès le départ sous la forme de ce a qui s'y manifeste de par la *position principielle* de a = 1/1+a.

Ce *petit(a)* ne nous manque pas dans la série de FIBONACCI quelconque, [1, 1, 2, 3, 5, 8, 13, 21, 34, 55, 89, 144, 233, 377, 610, 987, 1597, 2584, 4181, 6 765, 10 946 …] pour la raison suivante, que si vous faites le rapport de chacun de ses termes au terme suivant, à savoir :
- 1/1 d'abord (*que je n'ai pas écrit parce que cela ne veut rien dire 1/1*),
- ensuite 1/2, puis 2/3, 3/5, 5/8, et ainsi de suite…

vous obtiendrez un résultat qui tend *assez vite* à inscrire les deux premières décimales, puis les trois, puis les quatre, puis les cinq, puis les six[34], du nombre qui correspond à ce *petit(a)*, dont peu importe qu'il s'écrive 0,618 et la suite, chose très facile à vérifier, nous savions déjà que a était inférieur à l'unité, et que l'important, c'est que nous voyons que ce a…

et *assez vite*, dès qu'on s'éloigne du point de départ de la série de FIBONACCI

…va s'inscrire comme *rapport d'un de ses termes au terme suivant*.

---

34 Pas si vite que ça ! On obtient 2/3 = 0.666, puis : 0.625, 0.615, 0.6190, 0.61764, 0.61818, 0.61797, 0.618055, 0.618025, 0.618037, 0.618032, 0.618034, 0.6180338, 0.618034, 0.6180339, 0.618033998, il faut arriver à 6765/10946 (20ème et 21ème termes) pour que les six premières décimales soient stables, soit a = 0.618034…

Ceci pour démontrer qu'il n'y a dans le choix de a…
    que nous avons fait précisément d'être placé devant le problème de commande figurée, ce qui se perd dans la position, dans le fait de poser le 1 inaugural réduit à sa fonction de *marque*
…ce choix du a – lui - n'a rien d'arbitraire, pour ce qu'il est, de la même façon que la perte que nous visons…
    celle qui, à l'horizon, à la visée de notre discours, constitue le *plus-de-jouir*
…comme cette perte, le *(a)*…
    rapport limite d'un terme de la série de FIBONACCI à celui qui le suit
…comme cette perte le *(a)* n'est qu'un effet de la position du *trait unaire*.

Au reste, si quelque chose est nécessaire à vous confirmer ceci, il suffit que vous regardiez la série décroissante telle que je l'ai inscrite…
    ou plutôt réinscrite, car je l'ai déjà inscrite la dernière fois à gauche
il vous suffit de voir comment elle est faite.

a
1 – a
2a – 1
2 – 3a
5a – 3
5 – 8a
⋮

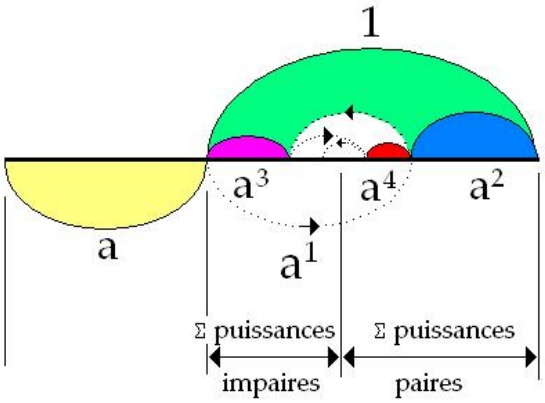
La série des nombres qui constitue la série de FIBONACCI y apparaît d'une *façon alternante*, c'est à savoir :
- qu'il y a ici *un a*, ici *deux a*, *trois a*, *cinq a*, *huit a*,
- et que quant aux *entiers*, également ils alternent,

1, 2, 3, 5, 8, 13… : c'est d'une *façon alternante* que ce qui s'inscrit en *entiers* est à droite et puis à gauche *et ainsi de suite.*

De même pour ce qu'il en est du nombre qui affecte le a. mais comme vous le voyez, le a a toujours ici sur l'entier une avance, il est 1, ici, alors que l'entier ne sera 1 qu'au terme suivant et ainsi de suite.

C'est pourquoi il change de place parce que, pour que se conserve un résultat positif…
et c'est ce dont il s'agit dans cette série
…pour que chacun de ses termes s'écrive d'une façon positive, il faut que passe alternativement d'un côté à l'autre ce qui *se numère en entier* et ce qui *se numère en* a.

Or, comme vous le voyez, puisque a est inférieur à 1 et que nous savons d'autre part…
en raison de la position de cette égalité première
…qu'il va s'exprimer par une puissance croissante de a, le résultat de cette différence va devenir de plus en plus petit par rapport à quelque chose qu'il constitue comme une limite.
C'est ce qu'on appelle une série convergente.
Et convergente vers quoi ?
Vers quelque chose qui n'est pas 1 mais, comme je vous l'ai montré la dernière fois :



$$\begin{array}{ll} a^3 & a^2 \\ a^5 & a^4 \\ a^7 & a^6 \\ a^9 & a^8 \\ \vdots & \vdots \\ \Sigma = a^2 & \Sigma = a \end{array}$$

$$a^2 + a = 1$$

par l'image du rabattement de ce a sur le 1,
puis du *reste* qui était a^2 sur le a, ce qui produit ici a^3,
le a^3 étant rabattu, qui produit ici a^4,
le tout arrivant ici à une coupure qui réalise $(a^2+a = 1)$.

C'est en raison de ceci que la limite ici inscrite de *la série convergente* se place au niveau du $(1+a)$, *égal lui-même* à $1/a$.

$$\begin{array}{l} a \\ 1-a \\ 2a-1 \\ 2-3a \\ 5a-3 \\ 5-8a \\ \vdots \\ \hline \Sigma \longrightarrow 1+a \end{array}$$

Qu'est-ce à dire, qu'est-ce que figure, à proprement parler, ce qui ici fonctionne ?

La question de *comment* il est possible de figurer correctement ce qu'il en est d'une conjonction possible de la division du sujet pour autant qu'elle résulterait d'une retrouvaille du sujet ?

Ici, point d'interrogation : ?

De ce sujet qu'en est-il :

- du *sujet absolu de la jouissance* et,

- du *sujet qui s'engendre de ce 1 qui le marque*, à savoir du *point origine* de l'identification.

La tentation est grande de poser l'écriture qui est celle du *Selbstbewusstsein* hégelien, à savoir :
que le sujet étant posé par ce 1 inaugural, n'y a qu'à se conjoindre à sa propre figure en tant que formalisée [35] *: le sujet du savoir est posé comme se sachant lui-même.*

Or, c'est précisément ici que la faute apparaît :
s'il n'est pas vu que ceci ne peut être efficace qu'à poser le sujet ***su***, tel que nous le faisons dans le rapport d'un signifiant à un autre signifiant.

Ce qui nous montre qu'ici c'est du *rapport* non pas de 1 à 1 mais du *rapport* de 1 à 2 qu'il s'agit, et que donc, à nul moment n'est supprimée la division originelle.

Le rapport [de 1 à 1] ici simplement imité, ce n'est qu'à l'horizon d'une répétition infinie que nous pouvons l'envisager comme quelque chose qui réponde à ce rapport de 1 à 1, *sujet de la jouissance* par rapport au *sujet institué dans la marque* dont la différence reste irrémédiable puisque,
si loin que vous poussiez l'opération que cette réduction engendre, vous trouverez toujours…
d'un terme à l'autre
et inscrit comme bilan de la perte
…le rapport d'où vous partez, même s'il n'est point inscrit dans l'inscription originelle, à savoir :
le rapport a.

35 En tant que Savoir (cf. le « savoir absolu » hégelien), en tant que structuré comme Savoir par le signifiant, au « champ de l'Autre ».

Ceci est d'autant plus significatif qu'il s'agit justement d'un rapport et non pas d'une simple différence qui, en quelque sorte, deviendrait de plus en plus négligeable au regard de la poursuite de votre opération.

De sorte que si…
    comme c'est facile à vérifier
…vous prenez cette opération dans le sens de la série croissante ici :

$$\begin{array}{l} 1 \\ 1+a \\ 2+a \\ 3+2a \\ 5+3a \\ 8+5a \\ \vdots \end{array}$$

la différence des entiers…
    à savoir de ce qui s'inscrit en 1,
    fondement de l'identification subjective originelle
…et du nombre des a ira toujours en s'accroissant car ici, dans le sens de l'addition, c'est toujours du rapport d'un nombre de a…
    qui correspond au terme le plus petit
…à un nombre d'entiers…
    qui correspond au terme le plus grand
…qu'il s'agit.

C'est-à-dire au regard, si je puis dire, d'une extension des entiers de sujet, pris au niveau de la masse, il y aura toujours un défaut plus grand d'unités a.
Il n'y aura pas du a pour tout le monde. Prenez ceci [notez], je passe, j'y reviendrai peut-être au niveau ***d'une question apologue***.

Ce qui nous importe assurément, ce qui va compter dans notre sondage du pari de PASCAL, c'est ce qu'il advient dans le sens où…
    d'une façon non moins infinie
…le a peut être approché…
    qui une fois de plus nous apparaît ce qui donne
    sous une forme analogique ce qu'il en est
    des rapports du 1 au 1 + a
…à savoir ce a dans lequel seul, peut être saisi ce qu'il en est de la jouissance par rapport à ce qui se crée de l'apparition d'une perte.

Qu'il me suffise d'ajouter ici ce trait,
ou plus exactement à ce *pointage de la distance* :

- de ce qu'il en est de la solution hégelienne du *Selbstbewusstsein*,

- avec celle qu'un examen rigoureux de la fonction du signe nous livre chaque fois que réapparaît d'une façon quelconque que c'est dans un rapport de « 1 à 1 » que la solution peut se trouver.

Je l'inscris ici :

H

d'une façon humoristique, c'est bien le cas de le dire.
Posez-vous la question de ce dont il s'agit :
qu'est-ce qui tend à donner cette image comme figure d'un idéal qui pourrait être un jour clos d'un savoir absolu ?

Est-ce là bien…
à la façon de l'H que je viens de traduire *humoristiquement*
…est-ce bien :

- l'Homme, homo - ou pourquoi pas…

- l'Hystérique ?

Car n'oublions pas que c'est au niveau de *l'identification névrotique*…
relisez le texte et de préférence en allemand, pour ne pas être obligé de recourir à ces choses pénibles à quoi nous devons au soin de quelques personnes zélées de n'avoir que ce recours quand nous ne voulons user que du français, du volume…
torchon, il n'y a même pas de table des matières, enfin vous verrez
…si vous vous reportez à l'article congru, *Psychologie collective et analyse du moi*, au chapitre de l'identification
…que c'est, des trois types d'identification énoncés par FREUD, à celui, médian…
qu'il insère à proprement parler
dans le champ de la névrose
…qu'apparaît, qu'est soulevée la question de l'*einziger Zug*,
de ce *trait unaire* que j'en ai extrait.

Si je le rappelle ici, c'est pour indiquer que dans la suite de mon discours j'aurai à y revenir car, très singulièrement, c'est dans la névrose dont effectivement nous avons pris notre départ qu'apparaît la forme la plus insaisissable…

> contrairement à ce que vous pouvez imaginer, et c'est pour vous permettre d'y parer qu'ici je l'annonce la forme la plus insaisissable de *l'objet(a)*.

Revenons maintenant à notre *pari de PASCAL* et à ce qui peut s'en inscrire. Les vétillages des philosophes semblent bien en effet nous faire perdre le majeur de sa *signification*.

Ce n'est pourtant pas qu'on ait bien fait pour cela tous ses efforts, et y compris d'en inscrire les données à l'intérieur d'une matrice selon les formes où *s'inscrivent* présentement les résultats dits de la « *théorie des jeux* ». Dans cette forme on le met si je puis dire « *en question* », vous allez voir combien *étrangement*, on prétend l'en *réfuter*.

Voici, en effet, ce dont il s'agit.
Observons bien que *le pari* est cohérent de la position suivante :

> « *Nous ne pouvons savoir ni si Dieu est, ni ce qu'il est*. »

La division donc des cas qui résultent d'un pari engagé - sur quoi ? - sur un discours qui s'y rattache, à savoir une *promesse* qui lui est imputée, celle d'*une infinité de vies infiniment heureuses* grâce au fait que je parle et n'écris point.

Ici, que je parle en français, vous ne pouvez savoir pas plus…

> je vous le fais remarquer, que sur le petit bout de papier de PASCAL qui est tachygraphique[36]

…si cette infinité de vies est au *singulier* ou au *pluriel*.

Néanmoins, il est clair par toute la suite du discours de PASCAL que nous devons le prendre dans le sens d'une multiplication plurielle, puisque aussi bien il commence à arguer s'il vaudrait la peine de parier seulement pour avoir une deuxième vie, voire trois et ainsi de suite.

Il s'agit donc bien d'une infinité numérique.

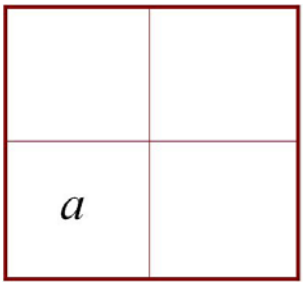
---

36 Tachygraphique : Système d'écriture rapide utilisant un alphabet conventionnel ou un système de signes tel la sténographie.

Voici donc ce qui est engagé :
quelque chose - comme on l'a dit - dont nous disposons pour le jeu, c'est à savoir une *mise*.
Cette *mise* figurons-là.

C'est *légitime* à partir du moment où nous avons pu ***nous-mêmes*** nous avancer pour saisir ce qui est bien en cause dans la question, à savoir ce « *plus énigmatique* » qui nous fait être tous dans le champ d'un discours quelconque, à savoir le *(a)*. C'est l'*enjeu*.

Pourquoi nous l'inscrivons ici dans cette case :



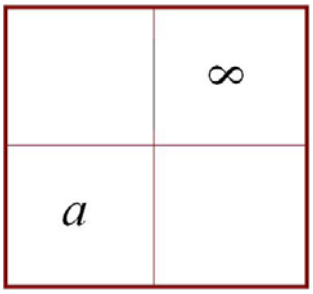
c'est ce que nous allons avoir à justifier.

C'est l'enjeu et d'autre part on a une infinité de vies, infiniment heureuses.
De quoi s'agit-il ?

Devons-nous l'imaginer comme ce support du foisonnement des *entiers* au foisonnement…
toujours en retard d'ailleurs d'un terme
…des *objets(a)* ?

C'est une question qui ***vaudrait la peine*** qu'on l'évoque si, comme vous le voyez, elle n'entraînait déjà pas quelques difficultés. Mais assurément ce dont il s'agissait, c'est de la série croissante. $[1, 1+a, 2+a, 3+2a, 5+8a, \ldots]$

L'infini dont il s'agit est celui que PASCAL illustre…



…à figurer d'un signe analogue à celui qui est là l'infini des nombres entiers, car c'est seulement par rapport à lui que devient inefficient l'élément du départ, je veux dire neutre, que c'est à ce titre qu'il en devient zéro puisqu'il s'identifie à l'addition du zéro à l'infini, le résultat de l'addition ne pouvant se figurer que du signe qui désigne un des deux termes. Voici donc comment les choses se figurent :

0	∞
a	0

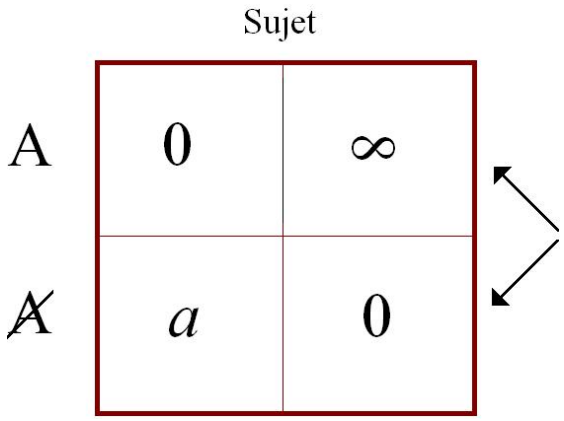
Et si j'ai fait cette matrice c'est non pas qu'elle me paraisse suffisante mais qu'elle soit l'ordinaire à quoi l'on se tienne.
C'est à savoir qu'on remarque que selon qu'existe ou non ce que nous figurons ici de la façon légitime par A…
puisque c'est le champ d'un discours.
…selon que ce A est admissible ou rejetable, nous allons voir se figurer dans chacune de ces cases, qui n'ont pas ici plus d'importance que les matrices par où s'épingle, dans la théorie des jeux, une combinatoire.

Si ce A doit être retenu tout de suite, nous avons zéro comme équivalence de ce (a), ce qui ne représente rien d'autre que : un enjeu « *risqué* », au niveau d'une *théorie du jeu* doit être considéré comme perdu.

	Sujet	
A	0	∞
	a	0

Si nous voulons articuler en pari ce qu'il en est du pari de PASCAL ce n'est nullement un sacrifice, c'est la loi même du jeu, il faut qu'il puisse y avoir ici zéro.

Si la promesse, de même n'est pas recevable [si A est rejetable] rien de ce qui se situe au-delà de la mort n'est plus tenable et nous-mêmes nous avons ici un zéro, mais qui ne veut rien dire, si ce n'est que - là aussi - la mise de l'autre côté est perdue.



En fait, dans le pari de PASCAL, l'enjeu est identique à la promesse : c'est parce que cette promesse est énoncée que nous pouvons construire cette matrice et dès lors qu'elle est construite il est absolument clair que la dissymétrie des enjeux impose qu'effectivement…

si la conduite du sujet ne se définit que par ce qui se détermine d'un épinglage signifiant

…il n'y a pas de question.

La difficulté ne commence, que de nous apercevoir que le sujet n'est nullement quelque chose que nous puissions encadrer, pas plus que tout à l'heure, du *rapport* de « 1 à 1 », de la conjonction d'un nombre de signifiants quelconque, mais de l'effet de chute qui résulte de cette conjonction et qui donne à notre *(a)*…

ici inscrit dans la case de gauche inférieure

…une liaison qui n'est nullement séparable de la construction de la matrice elle-même.

C'est très précisément ce dont il s'agit dans le progrès qui s'engendre de la psychanalyse.
C'est ***cette liaison*** qu'il s'agit d'étudier dans sa *conséquence* qui fait précisément le sujet *divisé*, c'est-à-dire non lié au simple établissement de cette matrice.
Car dès lors apparaît évidemment tout à fait clair que ces zéros dans cette *matrice* ne sont eux-mêmes que fiction du fait qu'on peut poser une *matrice*, autrement dit, *écrire*.

Car le zéro qui s'inscrit en bas c'est le zéro départ, bien marqué par l'axiomatisation de PÉANO[37] comme nécessaire à ce que se produise l'infini de la série des nombres naturels.
Sans l'infini, pas de zéro qui entre en ligne de compte. Parce que le zéro était là *essentiellement* pour le produire.

C'est bien aussi d'une telle fiction comme je vous le rappelais tout à l'heure, que le *(a)* est réduit au zéro quand PASCAL argumente :

> « *Au reste, vous ne faites rien que de perdre zéro étant donné que les plaisirs de la vie...*

c'est comme cela qu'il s'exprime

> *...cela ne pèse pas lourd et spécialement pas au regard de l'infinité qui vous est ouverte.* »

C'est très précisément faire usage d'une *liaison mathématique*, celle qui exprime en effet qu'aucune unité…
de quelque sorte qu'elle soit
…additionnée à l'infini ne fera que laisser intact le signe de l'infini.

À ceci près, pourtant que je vous ai montré à plusieurs reprises qu'on ne saurait absolument dire que nous ne savons pas si l'infini…
comme PASCAL argumente pour l'opacifier
d'une façon homologue à l'Être Divin
…qu'on ne peut pas rigoureusement dire, qu'il est exclu qu'on puisse dire que l'addition d'une unité ne fera pas que nous ne puissions dire s'il est pair ou impair puisque, comme vous l'avez vu dans la série décroissante, ce sont toutes les opérations paires qui s'empileront les unes sur les autres et toutes les opérations impaires d'un autre côté, pour totaliser la somme infinie qui n'en reste pas moins réductible à un 1 d'un certain type, le 1 qui entre en conjonction avec le a.

---

37 Cf. Séminaire Problèmes pour la psychanalyse (1964-65), séance du 27-01-65, l'exposé de Yves Duroux.
L'axiomatique de Peano est décrite par cinq axiomes :
1) L'élément appelé zéro et noté: 0, est un entier naturel.
2) Tout entier naturel *n* a un unique successeur, noté *s*(*n*) ou *Sn*.
3) Aucun entier naturel n'a 0 pour successeur.
4) Deux entiers naturels ayant même successeur sont égaux.
5) Si un ensemble d'entiers naturels contient 0 et contient le successeur de chacun de ses éléments, alors cet ensemble est égal à N.

Vous sentez ici que je ne fais qu'indiquer au passage toutes sortes de points éclairés par les progrès de la théorie mathématique et qui, en quelque sorte, en font bouger le voile.

Ce qu'il y a sous ce voile c'est très précisément ce qu'il en est vraiment de l'articulation de ce discours quel qu'il soit, y compris celui de ladite promesse, c'est qu'à négliger ce qu'il cache…
    à savoir son *effet de chute* et au niveau de la jouissance
…on méconnaît la vraie nature de *l'objet(a)*.

Or, ce que notre pratique…
    qui est pratique du discours et non pas autrement
…nous montre, c'est qu'il convient de répartir autrement ce qu'il en est du pari si nous voulons lui donner son véritable sens.

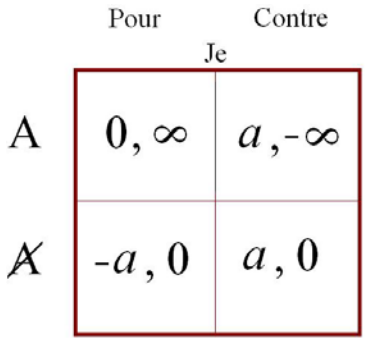
PASCAL lui-même nous indique…
    c'est là ce qui fait l'embrouille auprès d'esprits
    - il faut le dire – qui semblent singulièrement peu
    préparés par une fonction professorale à la maîtrise
    de ce dont il s'agit quand il s'agit d'un discours
… « vous êtes engagés », nous dit-il.

Qu'est-ce qui engage moins qu'une pareille matrice ?
« Vous êtes engagés », qu'est-ce à dire ?
Sinon que, pour faire un jeu de mots, c'est le moment de l'entrée du « je », dans la question.
Ce qui est engagé c'est « je ».
S'il y a possibilité dans le jeu d'*engager* quoi que ce soit à perte, c'est que la perte est déjà là, que c'est bien pour cela que la mise en jeu on ne peut pas l'annuler.

Alors ce que nous apprenons de la psychanalyse, c'est qu'il y a des effets que masque la pure et simple réduction du « je » à ce qui s'énonce.
Et comment pouvons-nous, même un instant, quand il s'agit d'un jeu figuré sous la plume de PASCAL, négliger la fonction de *la grâce*, c'est-à-dire du désir de l'Autre.
Ne croyez pas qu'il peut aussi être venu dans l'esprit de PASCAL que même pour comprendre son pari aussi ridiculement figuré, la grâce était nécessaire.
Je vous l'ai dit, dans toute figuration naïve *du rapport du sujet à la demande*, il y a en somme un « *que Ta volonté soit faite* » latent.

C'est bien ce qui est mis en cause quand cette volonté qui est justement de n'être pas la nôtre vient à faire défaut.

Autrement dit, ne traînons pas plus longtemps et passons à ce Dieu qui est bien celui, le seul en cause possible sous la plume de PASCAL, le fait de lui mettre les mêmes lettres ne changera rien à la différence, nous allons assez déjà le voir s'articuler dans la distribution du tableau en quoi nous verrons bien que cette distribution n'est pas différente de lui-même.



Appelons les choses crûment : Dieu existe.

Pour un sujet supposé le savoir, alors le couple (0,∞) nous l'inscrivons maintenant dans un des carrés de la matrice. Je suis supposé le savoir mais il faut y ajouter quelque chose, que je sois pour.

Et si, tout en étant supposé le savoir que Dieu existe, je suis contre, alors là le choix est entre le *(a)*,
Et…

c'est bien de cela qu'il s'agit
tout au fil de la pensée qu'énonce PASCAL

… « *je perds délibérément des infinités de vies infiniment heureuses* ». [a, -∞]

Et puis, je suis supposé savoir que Dieu n'existe pas…
Eh bien , pourquoi ne pas penser que le *(a)* je peux l'engager tout de même, le perdre, tout simplement.

C'est d'autant plus possible qu'il est de sa nature d'être perte, car pour mesurer ce qu'il en est d'un jeu où ici c'est à un certain prix que je le garde, le prix de moins l'infini, il peut être légitime de se demander si cela en vaut la peine, de se donner tellement de mal pour le garder.

S'il y en a qui le gardent au prix de la perte (- ∞), figurez-vous qu'ils ont existé : des tas de gens qui balançaient le *(a)* sans avoir aucun souci de l'immortalité de l'âme. (-a, 0)
C'est en général ce qu'on appelle des sages, des gens pépères - pas seulement pères - pépères. Cela a beaucoup *rapport avec le père*, comme vous allez le voir.

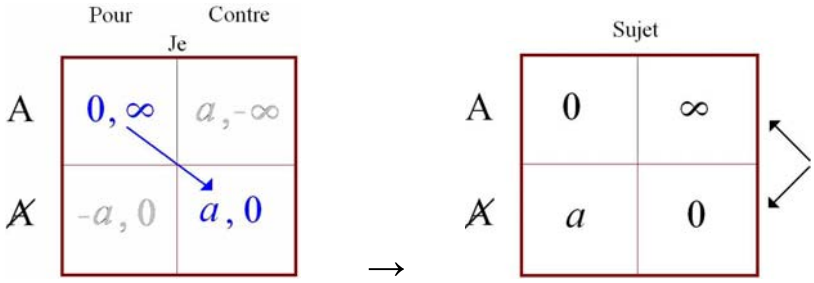
Ici, vous avez ceux qui, au contraire, gardent le *(a)* et dorment sur leurs deux oreilles. Quant au zéro d'après, ce qui frappe en cette *distribution* (a,0) c'est la cohérence qui relève du ***sujet supposé savoir*** mais est-ce que ce n'est pas une cohérence faite un tant soit peu d'indifférence.

« *Il est* » je *parie* pour, mais je sais très bien qu'Il est.
« *Il n'est pas* », bien sûr je parie contre, mais ce n'est pas un pari, cela n'a rien à faire avec un pari tout cela .

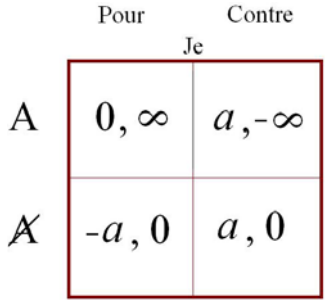
Dans la diagonale, vous avez des gens qui sont tellement assurés qu'il n'y a pas de pari du tout, ils suivent le vent de ce qu'ils savent, mais qu'est-ce que cela veut dire, savoir, dans ces conditions ?

Cela veut dire si peu de choses que même ceux qui ne savent rien peuvent en faire une unique case, à savoir que, quoiqu'il en soit…
    et l'on me permettra de faire remarquer au passage
    que je n'extrapole nullement sur ce qui est,
    à cet égard, la tradition de FREUD,
    à savoir que je ne sors pas de mes plates-bandes
…si vous consultez le volume que j'ai rappelé tout à l'heure, vous verrez que tout le temps FREUD fait cette remarque tranquille qu'en fin de compte, tout ce qu'il en est de la croyance du chrétien ne l'amène pas beaucoup à modifier tellement sa conduite par rapport à ceux qui ne le sont pas.

C'est dans la position, si je puis dire, d'un sujet purifié que ce qui se passe là dans la diagonale de gauche se trouve pouvoir s'ordonner dans la petite matrice du haut.



Mais ce qui est important, ce qui assurément nous montre quelque chose d'imprévu c'est celui qui parie contre, sur le fondement de ce qu'il sait être et celui qui parie pour, tout comme s'il était, ce qu'il sait fort bien ne pas être.



Figurez-vous qu'ici cela devient tout à fait intéressant, à savoir que ce (-∞) que vous voyez paraître dans la case du haut à droite, cela se traduit dans les petites scriptures de PASCAL par un nom qui s'appelle l'*enfer*.

Seulement ceci suppose que soit mis à l'examen pourquoi la fonction du *(a)* a abouti à cette imagination des plus discutables : qu'il y ait un au-delà de la mort.

Sans doute du fait de son glissement indéfini, *mathématique*, sous toute espèce de chaîne signifiante : où que vous en poursuiviez le dernier serrage, elle subsiste toujours intacte comme je l'ai déjà articulé au début de l'année dans un certain schéma des rapports de $\mathcal{S}$ et de (a).

$$\frac{\mathcal{S}}{a} \qquad \frac{\mathcal{S} \lozenge (\mathcal{S} \lozenge (\mathcal{S} \lozenge a))}{a}$$

Mais alors ceci peut nous induire à nous demander ce que veut dire le surgissement sous la forme d'un (-∞) de *quelque chose* sur ce tableau.

Est-ce qu'il n'est pas - ce *moins* - à traduire d'une façon plus homologue à sa fonction arithmétique à savoir que, quand il apparaît, la série des entiers se redouble, ce qui veut dire se divise.

Il est là le signe de ce *quelque chose* qui me paraissait seul valable à rappeler à la fin de mon dernier discours, c'est qu'à prendre comme *objet(a)* et non pas autrement, ce qui est mis en jeu dans la renonciation proposée par PASCAL, il y a autant d'infini là où il a une limite que là où il n'en rencontre pas, ce jeu du *(a)*.

De toutes façons, c'est un demi-infini que nous engageons ce qui vient à équilibrer singulièrement les chances dans la première matrice.

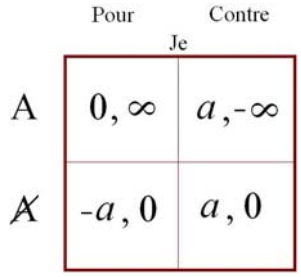
Seulement il se peut bien qu'il faille retenir autrement ce qui se figure dans ce mythe dont PASCAL nous rappelle, que pour faire partie du dogme, il ne fait rien que témoigner que la miséricorde de Dieu est plus grande que sa justice puisqu'il extrait quelques élus alors qu'on devrait être tous en enfer.

Cette proposition peut paraître scandaleuse, je m'en étonne puisqu'il est tout à fait clair et manifeste que cet enfer, on n'a jamais pu l'imaginer en dehors de ce qui nous arrive tous les jours.

Je veux dire que nous y sommes déjà, que cette nécessité qui nous englobe à ne pouvoir qu'à un horizon dont il faudrait interroger la limite, réaliser le *solide* du *(a)*, que par une mesure indéfiniment répétée de ce qu'il en est de la *coupure* du *(a)*, est-ce que cela ne suffit pas, à soi tout seul, à couper les bras des plus courageux.

Seulement, voilà, on n'a pas le choix :
notre désir, c'est le désir de l'Autre, et selon que la grâce nous a manqué ou pas…
    ce qui se joue au niveau de l'Autre, à savoir
    de tout ce qui nous a précédé dans ce discours
    qui a déterminé notre conception même
…nous sommes déterminés ou non à la course d'étanchage de *l'objet(a)*.

Alors reste la quatrième case, celle du bas :



ce n'est pas pour rien que je me suis permis, aujourd'hui à leur propos, de sourire.

Ils sont tout aussi nombreux, aussi bien répartis que ceux qui sont dans le champ du haut à droite. Je les ai appelés provisoirement « *les pépères* ». On aurait tort pourtant de minimiser l'aisance de leurs déplacements, mais tout de même, ce que je voudrais vous faire remarquer c'est, en tout cas, que c'est là que nous, dans l'analyse, nous avons placé la bonne norme.

Le *plus-de-jouir* est expressément modulé comme étranger à la question, si la question dont il s'agit dans ce que l'analyse peut promettre comme le retour à la norme, comment ne voit-on pas que cette norme s'y articule bel et bien comme la loi, la loi sur laquelle se fonde le complexe d'Œdipe et dont il est tout à fait clair, par quelque bout qu'on prenne ce mythe, que la jouissance s'y distingue absolument de la loi.

Jouir de la mère est interdit, dit-on, et c'est ne pas aller assez loin. Ce qui a des conséquences, c'est que le jouir de la mère est *interdit* : rien ne s'ordonne qu'à partir de cet énoncé premier comme il se voit bien dans la fable où jamais le sujet, ŒDIPE, n'a pensé…

> Dieu sait à cause de quel divertissement, je veux dire de tout ce que répandait autour de lui de charme et probablement aussi de harcèlement, JOCASTE

…pour que cela ne lui vienne même pas à l'idée, même quand les preuves commençaient à pleuvoir.

Ce qui est interdit c'est le *jouir-de-la-mère* et cela se confirme dans la formulation sous une autre forme…

> il est indispensable de les rapprocher toutes pour saisir ce que FREUD articule

…celle de *Totem et Tabou*.

Le « *meurtre du père* » aveugle tous ces jeunes taureaux imbéciles que je vois graviter de temps en temps autour de moi dans des arènes ridicules.
Le « *meurtre du père* » veut justement dire qu'on ne peut pas le tuer : il est déjà mort depuis toujours.

C'est bien pour cela qu'il s'accroche quelque chose de sensé…
    même dans des lieux où il est paradoxal de voir
    bramer « *Dieu est mort* »
…c'est qu'évidemment, à ne pas y penser, on risque de perdre une face des choses.

Au départ, le père est mort.
Seulement voilà, il reste le *Nom du père* et tout tourne autour de cela. Si la dernière fois c'est par là que j'ai commencé, c'est par là aussi que je finis.

La vertu du *Nom du père* …
    cela je ne l'invente pas,
    je veux dire que ce n'est pas de mon cru
…dans FREUD c'est écrit :
la différence - dit-il quelque part - entre le champ de l'homme et celui, disons de l'animalité, consiste, où que ce soit, même quand cela ne se produit que sous des formes masquées, à savoir quand on dit qu'il y en a de certains qui n'ont pas l'idée de ce que c'est que le rôle du mâle dans la génération - pourquoi pas ? - ce qu'il démontre…
    je veux dire l'importance
    de cette fonction du *Nom du père*
…c'est que ceux-là mêmes qui n'en ont pas l'idée inventent des esprits pour la remplir.

Pour tout dire, la caractéristique est ceci, FREUD en un endroit très précis l'articule…
        je ne vais pas passer mon temps à vous dire
        dans quelles pages et dans quelle édition
        puisque, maintenant, il y a des endroits où l'on
        fait des lectures freudiennes et il y a tout de
        même des gens compétents pour l'indiquer à ceux
        qui s'y intéressent
…l'essence, pour tout dire, et la fonction du *père comme Nom*, comme pivot du discours, tient précisément en ceci qu'après tout, *on ne peut jamais savoir qui c'est qui est le père*.

Allez toujours chercher, c'est une question de foi.
Avec le progrès des sciences, on arrive dans certains cas à savoir qui il n'est pas, mais enfin il reste quand même un inconnu.
Cette introduction, d'ailleurs, de la recherche biologique de la paternité, il est tout à fait sûr que cela peut n'être pas du tout sans incidence sur la fonction du *Nom du père*.

Donc, c'est ici, au point où c'est justement de ne se *maintenir que symbolique*, qu'est le pivot autour de quoi tourne tout un champ de la subjectivité, nous avons à prendre l'autre face de ce qu'il en est du rapport à *la jouissance* et, pour tout dire, à pouvoir nous avancer, ce qui est notre objet cette année, un peu plus loin dans ce qu'il en est dans la transmission du *Nom du père*, à savoir ce qu'il en est de la transmission de la castration.

Je terminerai aujourd'hui ici, comme d'habitude, au point où, cahin caha, on arrive et vous dis : à la prochaine fois.

Je vais repartir d'où je vous ai laissés ***la dernière fois***.
J'ai dit beaucoup de choses ***la dernière fois***,
et en particulier j'ai réussi à toucher certains
par l'évidence mathématique que je crois avoir réussi
à donner de la genèse…
    par la seule vertu du 1 en tant que marque
…de ce qu'il en est du *(a)*.

Ceci repose sur ce *factum*, cette fabrication qui résulte de l'usage le plus simple de ce 1 en tant qu'une fois répété il foisonne, puisque déjà il n'est posé que pour *tenter* la répétition, pour retrouver la jouissance,
en tant qu'elle a déjà fui.

Le premier Un, pour retrouver ce qui n'était pas marqué d'origine, déjà l'altère, puisqu'à l'origine il n'était pas marqué.
Il se pose donc déjà dans la fondation d'une différence qu'il ne constitue pas en tant que telle mais en tant qu'il la produit.
C'est ce point originel qui fait de la répétition la clé d'un processus dont, une fois ouvert, la question se pose de savoir s'il peut ou non trouver son terme.

Vous voyez que nous sommes tout de suite portés sur la question qui n'est terminale qu'à la prendre dans une seule carrière, celle de FREUD en tant que sujet d'une part, il fut aussi un homme d'action, disons un homme qui a *inauguré* une voie. Il l'a *inaugurée* comment ?

C'est ce qu'il conviendra peut-être…
    à un détour de ce que je vous dirai aujourd'hui
…de rappeler.

Mais toute carrière d'homme engage quelque chose qui a dans la mort sa limite, et c'est seulement de ce point de vue que nous pouvons, du chemin tracé par FREUD, trouver le terme dans la question qu'il pose, de ***la fin d'analyse***, *terminable* ou *interminable*, ce qui ne fait que marquer le temps de la question que je rouvre en disant : est-ce que ce qui s'engage pour le sujet du fait de *la répétition comme origine* est lui-même un processus qui a sa limite ou pas ?

C'est ce que j'ai laissé ouvert, suspendu, mais pourtant avancé en démontrant au tableau la dernière fois de la façon la plus claire ce que j'ai pu exprimer comme la division, la bipartition de *deux infinis*, marquant que c'est cela dont il est au fond question dans *le pari de* PASCAL.

L'infini sur quoi il s'appuie est l'infinité du *nombre*.
Or, à prendre cette infinité, si je puis dire
en *l'accélérant* encore par l'institution de la série de FIBONACCI dont il est facile de montrer :

- qu'elle est *exponentielle*, que les nombres qu'elle engendre croissent non pas arithmétiquement mais géométriquement

- que c'est celle-là même qui engendre…
    et justement dans la mesure où
    nous nous éloignons de son origine
…cette proportion qui s'articule dans le a :
à mesure que ces nombres croissent, c'est d'une façon serrée, *d'une façon constante*, que le a intervient là sous sa forme inverse et d'autant plus frappante qu'elle noue le 1 au a, que c'est le 1/a, que cette *proportion* d'un *nombre* à l'autre s'achève dans la constante…
    de plus en plus rigoureuse à mesure
    que les nombres croissent
…de ce 1/a.

J'ai écrit aussi…
    à la prendre à son origine
…*la série* qui résulte de prendre les choses *dans l'autre sens.*

Et là, par le fait que le a est moindre que 1, vous voyez que le processus s'achève non seulement sur une *proportion* mais sur une limite et que, quoi que vous additionniez de ce qui se produit…
    à l'inverse, à procéder par soustraction,
    de façon telle que soit toujours vrai que, dans cette chaîne, à reprendre la chose dans l'ascendance,
    chaque terme soit la somme des deux précédents
…vous n'en trouvez pas moins la fonction de a en tant que cette fois elle atteint une limite :
qu'aussi nombreux que vous additionniez ces termes,
vous ne dépasserez pas le 1+a, ce qui semble indiquer qu'à prendre les choses dans ce sens, ce qu'engendre la répétition a son terme.

C'est ici qu'intervient le tableau bien connu par lequel ceux, en somme, qui manquent ce qu'il en est dans le pari de PASCAL :

- inscrivent ce dont il s'agit dans les termes de la théorie des jeux, à savoir dans une *matrice* construite de la distinction des cas,

- formulent ce dont il s'agit : « *si Dieu existe* »

- et inscrivent pour zéro ce qui résulte de l'observation de ces commandements confondus ici avec la renonciation à *quelque chose*.

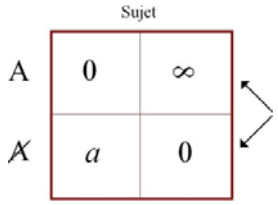
Que nous l'appelions plaisir ou de quelque autre façon, il n'en reste pas moins que là, à apprécier d'un ***primesaut*** dont nous verrons l'étonnant, c'est d'un zéro qu'ils inscrivent ce qui est laissé dans cette vie aux croyants, moyennant quoi une vie future se cote du terme de l'*infini*, d'une infinité de vies promises infiniment heureuses.

Dans d'autres termes, à supposer que Dieu n'existe pas, le sujet - nous l'inscrivons *(a)* - est présumé…
du « jeu » toujours pris - c'est le cas de le dire - au pied de la lettre
…connaître le bonheur limité et d'ailleurs problématique qui lui est offert en cette vie.

Ce que - dit-on - il n'est pas infondé à choisir si, Dieu n'existant pas, il semble clair qu'il n'y a de l'autre vie rien à attendre.

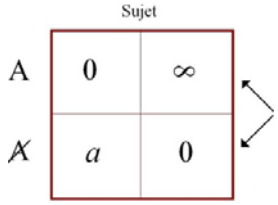
0	∞
a	0

Ce que je fais ici remarquer, c'est le caractère fragile de cette sorte d'inscription, pour autant qu'à suivre la théorie des jeux, les conjonctures ne sauraient se déterminer que du recroisement du jeu de *deux adversaires*, c'est-à-dire que c'est dans cette posture que devrait être le sujet, alors que l'Autre, énigmatique, celui dont il s'agit en somme qu'il tienne ou non le pari, devrait se trouver à cette place : « *Dieu existe ou n'existe pas* ».



Mais Dieu n'est pas dans le coup.
En tout cas, rien ne nous permet de l'affirmer.
C'est de ce fait que résulte paradoxalement que c'est en face de lui, sur la table si je puis dire, qu'est non pas l'homme mais le sujet défini par ce pari. *L'enjeu se confond avec l'existence du partenaire*, et c'est pourquoi doivent être ***réinterprétés les signes*** qui s'écrivent sur ce tableau.

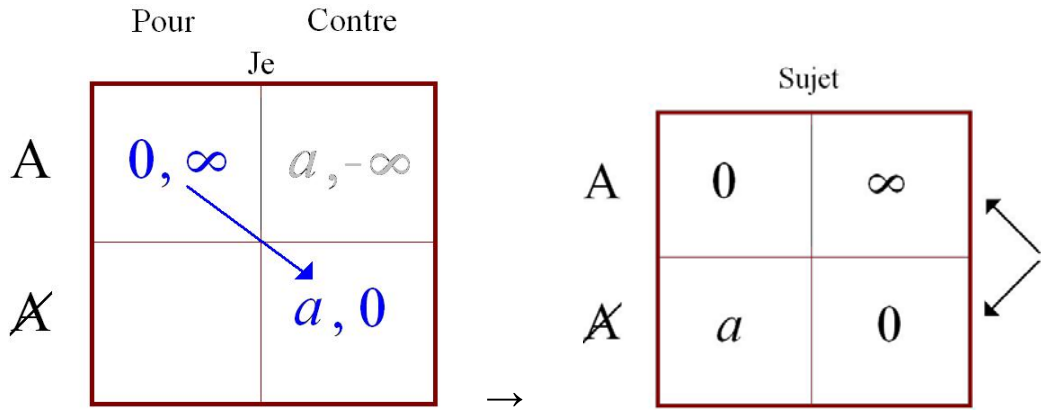
Le choix se fait au niveau du « *Dieu existe ou n'existe pas* ».
C'est de là que part la formulation du pari et, pris de là - de là seulement - il est clair que s'il n'y a pas à hésiter, à savoir que ce qu'on risque de gagner à parier que « *Dieu existe* » n'a rien de comparable à ce qu'on gagnera sûrement. Encore cette certitude peut-elle être facilement mise en question, car qu'est-ce qu'on *gagnera* : le *(a)* n'est précisément pas défini ?



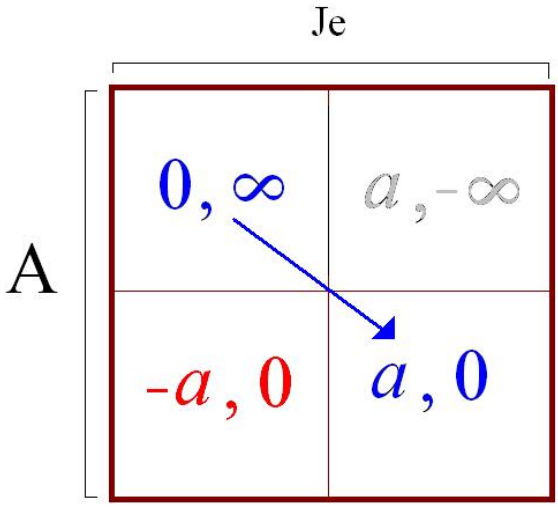
C'est ici que j'ai ouvert la question…
non pas au niveau d'une formule qui a pourtant l'intérêt de prendre à sa source la question de l'intervention du signifiant
…de ce qu'il en est dans un acte de choix quelconque.

C'est là que j'ai fait remarquer l'insuffisance d'un tableau incomplet de ne pas mettre en valeur qu'à prendre les choses à un second étage…
celui, peut-être, qui restitue la juste position de ce que comporte la matrice telle qu'on en use dans la théorie des jeux
…c'est ici que doit se placer ce que je distingue du *sujet*…
du sujet purement identique à l'inscription des enjeux
…comme de celui qui peut envisager les cas où Dieu même existant, il parie contre, c'est-à-dire choisit le *(a)* à ses dépens. [A (a ,-∞)]

C'est-à-dire sachant ce que comporte ce choix, à savoir qu'il perd positivement l'infini, l'infinité de vies heureuses qui lui est offerte et que pour que assurément se reproduise dans les deux cases ici marquées ce qui d'abord occupait la première matrice :



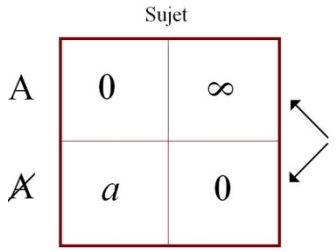
il reste encore cette quatrième à remplir, à savoir qu'il est supposable que, même Dieu n'existant pas, le *(a)* comme tenant la place que vous lui voyez occuper dans la première case, peut être abandonné cette fois-ci d'une façon expresse, et de ce fait apparaître en négatif, être soustraction de *(a)*, avec ce que comporte ce que nous écrivons ici sans plus de commentaires et dont vous voyez que, tout zéro qu'il paraisse aller de soi, il n'en constitue pas moins un problème, en effet.



En effet, extrayons maintenant pour l'isoler dans une matrice nouvelle simplement ceci qu'ajoute notre deuxième composition, à savoir : a,-∞, - a,0.

a	$-\infty$
$-a$	0 ?

Pour être honnête, je marque expressément ceci
que je viens d'indiquer au passage dans ce discours même que ce zéro ici prend valeur de question.
En effet, s'il a pu se faire que les zéros soient ainsi posés dans la première matrice :

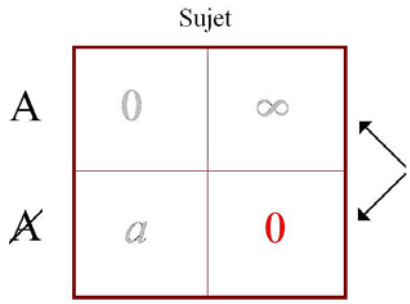


c'est là quelque chose qui mérite de retenir notre attention, car qu'ai-je dit tout à l'heure sinon qu'à la vérité ne compte dans cette position du joueur, du sujet qui seul existe, n'entre en balance que l'infini et le fini du *(a)*.

Qu'est-ce que ces zéros désignent sinon qu'à mettre quelque *enjeu* sur la table…
comme PASCAL l'a souligné
en introduisant la théorie des partis
…rien de juste ne saurait s'énoncer d'un jeu sinon à partir de ceci, sinon qu'ayant un commencement et un terme fixés dans sa règle, ce qui est mis sur la table, ce qu'on appelle *la mise, est d'origine perdu*.

Le jeu n'existe qu'à partir de ceci que c'est sur la table, si on peut dire dans une masse commune, qu'est impliqué ce qu'est le jeu, et c'est donc de constitution que le jeu ne peut produire ici que le zéro.
Ce zéro ne fait qu'indiquer que vous jouez.
Sans ce zéro, pas de jeu.

Assurément, on pourrait dire la même chose de l'autre zéro, à savoir celui-ci :



qu'il représente la perte à quoi l'autre joueur se résigne, de mettre en jeu cet infini.
Mais comme précisément c'est de l'existence de l'autre joueur qu'il s'agit, c'est ici, dans la première matrice, que ce zéro en tant que *signe de la perte* devient *problématique*.

Après tout, comme rien ne nous force à précipiter aucun mouvement, car c'est justement dans ces précipitations que les erreurs se produisent, nous pouvons bien nous abstenir de motiver ce zéro d'une façon symétrique de ce qu'il en est de l'autre.

Car nous avons ceci qui apparaît assez dans la discussion que les philosophes ont faite du montage de PASCAL…

> C'est à savoir qu'il apparaît bien en effet que ce zéro représente non pas la perte constitutive de la mise mais, au moins au niveau du dialogue entre PASCAL et MÉRÉ qui n'est pas pour rien dans la façon dont PASCAL écrit et dont du même coup il nous fourvoie - ce n'est jamais, bien sûr, sans notre collaboration

…dans ce qu'il en est de l'intérêt du montage même, à savoir que ce qui domine, c'est qu'en effet ce zéro peut être l'inscription d'un des choix qui s'offrent, qui est de ne pas s'asseoir à cette table.

C'est ce que fait celui…

> qui dans ce dialogue
> pas seulement idéal mais effectif,

…celui à qui est adressé le schéma du pari.

Ce zéro veut non pas dire la perte constituante de la mise, mais inscrit au tableau le « *pas de mise* », c'est-à-dire celui qui ne s'assoit pas à la table de jeu.

C'est à partir de là que nous avons à interroger ce qui se produit au niveau de *la seconde matrice* pour voir comment, à son niveau, peut se répartir ce qu'il en est du jeu.

En effet, j'ai indiqué déjà la dernière fois les figures qui peuvent nous être données dans le texte de notre pratique, et à la vérité j'ai pu l'indiquer aussi rapidement que je l'ai fait de ce que déjà un certain graphe en avait été construit avec ce que j'ai rappelé tout à l'heure au début de mon articulation, à savoir non pas l'hypothèse, mais l'inscriptible et dès lors le tangible, qui fait que le *(a)* peut bien n'être lui-même que l'effet de l'entrée de la vie de l'homme dans le jeu, ce dont PASCAL nous avertit en ces termes sans doute pas expressément formulés, je veux dire dans ceux même que je vais énoncer :
« *Vous êtes engagés* », nous dit-il, et c'est vrai.

Il ne lui semble pas nécessaire…
parce qu'il se fonde sur la parole,
parole qui bien sûr pour lui est celle de l'Église
…il est singulier qu'il n'en distingue pas ce qui…
c'est là le point aveugle de siècles
qui n'étaient pas pour autant d'obscurantisme
…pourtant lui fournit beaucoup : c'est assurément dans ce fait du caractère inéliminable…
durant des siècles de pensée
…de l'Écriture Sainte, que l'écriture plus radicale qui est celle qui, pour nous, y apparaît en filigrane n'est pas réellement distinguée.

Mais si de cette écriture, je vais chercher la trame dans la logique mathématique, ceci laisse ***homologue*** ma position par rapport à la sienne, à ceci près que, pour nous, il n'est plus évitable de poser la question :
si l'enjeu même n'est pas comme tel essentiellement dépendant de cette fonction de l'écriture.

Observons encore une différence, qui est celle que j'ai mise en exergue du premier temps de mon énoncé cette année et qui pourrait se dire, puisque ce n'en est pas la formule exacte, simplement :
« *ce que je préfère, c'est un discours sans parole* », ce qui ne veut dire rien d'autre que ce discours que supporte *l'écriture*.

Ici un petit temps pour mesurer la portée, la ligne, le caractère absolument solidaire de ce que j'énonce en ce point cette année, avec tout ce que j'ai commencé d'annoncer sous la triplice *du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel*.

Observez bien…
    et c'est ici qu'il convient d'insister
…la différence qu'il y a entre le discours quel qu'il soit – philosophique - et ce à quoi nous introduit ce rien d'autre qui se distingue de partir de la répétition. Le discours philosophique - quel qu'il soit - finit toujours par se déprendre de ce qu'il agite pourtant comme appareil dans un matériel de langage.

Toute la tradition philosophique bute sur la réfutation par KANT de l'argument ontologique. Au nom de quoi ? De ceci que les formes de la *Raison pure*, l'analytique transcendentale, tombent sous le coup d'une suspicion d'*imaginaire*, et c'est aussi bien ce qui fait la seule objection - elle est philosophique - au pari de PASCAL.

« *Ce Dieu dont vous pouvez concevoir l'existence comme nécessaire* - dit KANT - *il n'en reste pas moins que vous ne le concevez que dans les cadres d'une pensée qui ne s'appuie que sur le suspens préalable dont relève l'esthétique* - qualifiée pour cette occasion de : *transcendentale.* »

Ceci ne veut rien dire d'autre que :

« *Vous ne pouvez rien énoncer* - mais énoncer comme paroles - *que dans le temps et dans l'espace dont, par convention philosophique, nous mettons en suspens l'existence en tant qu'elle serait radicale.* »

Seulement il y a un malheur, et c'est ce qui fait l'intérêt du pari de PASCAL…
    c'est pour cela que je me permets,
    quoiqu'on puisse penser d'un recours à la vieillerie,
    d'y trouver un point tournant exemplaire
…c'est qu'en aucun cas le Dieu de PASCAL n'est à mettre en question sur le plan de l'imaginaire, parce que ce n'est pas le Dieu des philosophes.

Ce n'est même pas le Dieu d'aucun savoir.
« *Nous ne savons* - écrit PASCAL - *ni ce qu'il est, bien sûr, ni même s'il est* ».
C'est bien pour ça qu'il n'est d'aucune façon à mettre en suspens de par aucune philosophie, puisque ce n'est pas la philosophie qui le fonde.

Or ce dont il s'agit et ce que veut dire en particulier mon discours…
    quand je reprends celui de FREUD
…c'est très précisément qu'à me fonder sur ce que ce discours a ouvert, il se distingue essentiellement du discours philosophique, en ceci qu'il ne décolle pas de ce en quoi nous sommes *pris et engagés* comme dit PASCAL, mais que bien plutôt que de se servir d'un discours en fin de compte pour fixer au monde sa loi, à l'histoire ses normes ou inversement, il se mette à cette place où d'abord le sujet pensant s'aperçoit qu'il ne peut se reconnaître que comme effet du langage.

Autrement dit qu'avant d'être pensant…
    pour aller vite, pour épingler même
    au plus court ce que je suis en train de dire
…dès qu'on monte la table de jeu, et Dieu sait si déjà elle est montée, il est d'abord le *(a)*.

Et c'est après que la question se pose d'y raccorder ceci qu'il pense. Mais il n'a pas eu besoin de penser pour être fixé comme *(a)*. C'est déjà fait, contrairement à ce qu'on peut imaginer, précisément en raison de *la lamentable carence*, de la futilité de plus en plus éclatante de toute la philosophie, à savoir *qu'on peut renverser la table de jeu*.

Je peux renverser celle-ci, bien sûr, et foutre en l'air les tables à Vincennes et ailleurs, mais cela n'empêche pas que la vraie table, *la table de jeu* est toujours là.
Il ne s'agit pas de la table universitaire !
La table autour de laquelle le patron se réunit, *où que ce soit*, avec les élèves dans un joli petit intérieur, que cet intérieur soit le sien, bien *chaleureux* et *pépère*, ou celui dont on l'encadre dans les garderies-modèles !

C'est précisément là qu'est la question.
C'est pour ça que je me suis permis, dans un griffonnage dont je ne sais si vous le verrez paraître ou pas…
    ce n'est pas du tout un griffonnage,
    j'y ai passé du temps avant-hier
…enfin je ne sais pas si vous le verrez paraître, parce qu'il ne paraîtra qu'à un seul endroit, ou il ne paraîtra pas, et je m'intéresse au fait de savoir s'il paraîtra ou ne paraîtra pas !

Bref j'ai été jusqu'à cette exorbitance délirante…
car depuis un petit temps je délire à part moi,
ces choses-là sortent toujours un jour,
sous une forme ou sous une autre
…j'aimerais qu'on s'aperçoive…
c'est mon délire… ou pas !
…qu'il n'est plus possible de jouer le rôle qui convient à la transmission du savoir…
qui ***n'est pas*** la transmission d'une valeur,
encore que maintenant cela s'inscrive
sur des registres « ***unité de valeur*** »
…mais de saisir ce qu'on peut appeler un *effet de formation*.

C'est pour cela que - quel qu'il soit - quiconque dans l'avenir…
justement parce qu'il est arrivé
quelque chose à cette valeur du savoir
…voudra occuper une place d'aucune façon afférente à cet endroit de formation…
même si c'est les mathématiques,
la biochimie ou n'importe quoi d'autre
…fera bien d'être psychanalyste, si c'est ainsi qu'il faut définir quelqu'un pour qui existe cette question de la dépendance du sujet par rapport au discours qui le tient, et non pas qu'il tient.

Alors il vaut bien de dire, puisque comme vous le voyez je viens d'éviter quelque chose…
en raison du fait que vous êtes tous les produits de l'école, c'est-à-dire d'un enseignement philosophique
…que je sais que je ne peux pas aborder d'une façon abrupte ce qu'il en est du changement qui s'inscrit au niveau de la seconde matrice :

	Pour	Contre
	Je	
A	$0, \infty$	$a, -\infty$
$\not A$	$-a, 0$	$a, 0$

À savoir poser la question de ce que ça veut dire que là ce ne soit pas « *(a) ou zéro* »…

> car ça n'a jamais été *(a) ou zéro*, comme je viens de vous l'indiquer et comme PASCAL le dit, mais comme ce ne sont jamais que des philosophes qui l'ont lu, tout le monde est resté sourd

…il a dit : *(a) c'est zéro*, ce qui veut dire *(a)* c'est la mise. C'était pourtant bien précisé dès la théorie des parties. Non, hein, ça ne fait rien, ils sont restés sourds, et « *zéro, c'est zéro au regard de l'infini* » Foutaises ! Qu'est-ce qui change qu'il y ait maintenant non pas, comme on l'a dit vainement, d'une façon imaginaire *(a) ou zéro*, mais : *(a) ou bien (-a)*.

Et si *(-a)* veut dire *effectivement* ce que ça a l'air de dire, à savoir qu'on l'inverse, qu'est-ce que ça peut bien être que ce truc-là ?
Et puis aussi que dans un cas…

> quoi qu'il arrive, fût-ce aux dépens de quelque chose qui, pour s'inscrire, paraît devoir être coûteux

…qu'est-ce que c'est aussi, là, que cette corrélation, cette équivalence qui, peut-être, nous permet de mettre ailleurs, de nous apercevoir qu'ici basculent nos signes de conjonction.

En tout cas voilà deux liaisons qui me paraissent digne d'être interrogées. Vous voyez qu'elles ne sont pas tout à fait classées comme celles d'avant.

Là, je regrette de n'en être pas plus loin que ce que j'ai déjà, mais trop vite, articulé dans les dernières minutes de la dernière fois, c'est à savoir que j'ai rappelé que, pour partir de la figure qui ici s'indique dans le griffonnage de PASCAL :

a	$-\infty$
$-a$	0 ?

la première liaison, cette horizontale du petit(a) au $-\infty$ nous disons, c'est *l'enfer*. Je l'ai claironné à des gens qui déjà un petit peu se dirigeaient vers la sortie.
Mais, dans l'ensemble, je vous ai fait remarquer que l'enfer, ça nous connaît, c'est la vie de tous les jours.

Chose curieuse : on le *sait*, on le *dit*, *on ne dit même que ça*.
Mais ça se limite au discours, et à quelques symptômes bien entendu.

Dieu merci :
- s'il n'y avait pas les symptômes, on ne s'en apercevrait pas !
- Si les symptômes névrotiques n'existaient pas, il n'y aurait pas eu FREUD !
- Si *les hystériques* n'avaient pas déjà frayé la question, aucune chance que même *la vérité* pointe le bout de l'oreille !

Alors là, il faut faire une petite station.
Quelqu'un, que je remercie…
parce qu'il faut toujours remercier
les personnes par où vous arrivent les cadeaux
…m'a, pour des raisons externes, rappelé l'existence du chapitre de BERGLER qui s'appelle « *Le Surmoi sous-estimé* », c'est dans la fameuse *Névrose de base* qui explique tout.

Vous n'allez pas me dire que moi j'explique tout.
Je n'explique rien, justement.
C'est même ce qui vous intéresse !
J'essaie à divers niveaux - pas seulement ici - de faire qu'il y ait des psychanalystes qui ne soient pas *imbéciles*.

Mon opération ici est une opération de rabattage, non pour attirer dans un trou d'école, mais pour essayer de donner l'équivalent de ce que *devraient avoir les psychanalystes* à des gens qui n'ont aucun moyen de l'avoir.

C'est une entreprise désespérée, mais l'expérience prouve que l'autre aussi…
celle de *l'apprendre* aux psychanalystes eux-mêmes
…semble vouée à l'échec, comme je l'ai déjà écrit.

« *Imbéciles* » : comme sujets s'entend, parce que pour se démerder dans leur pratique, ils sont plutôt futés !
Et c'est une conséquence précisément de ce que je suis en train d'énoncer ici.

C'est conforme à la théorie.

C'est ce qui prouve non seulement qu'il n'y a aucun besoin d'être philosophe, mais que c'est beaucoup mieux de ne pas l'être.

Seulement ça a une conséquence : c'est qu'*on ne comprend rien*.

D'où ce que je passe aussi mon temps à énoncer :
qu'il vaut beaucoup mieux ne pas comprendre.
Seulement l'ennui, c'est qu'ils comprennent de toutes petites choses, alors ça pullule.

Par exemple « *Le Surmoi sous-estimé* », c'est un chapitre *génial*, d'abord parce qu'il rassemble toutes les façons dont le Surmoi a été articulé dans FREUD.

Comme il n'est pas philosophe, il ne voit absolument pas qu'elles tiennent toutes ensemble.
D'ailleurs il est charmant, et il avoue le truc.
C'est ce qu'il y a de bien dans les psychanalystes, ils avouent tout !

Il avoue qu'il a écrit à un monsieur, c'est dans une note, M. H.H. HEART, qui faisait des extraits de FREUD.
Alors il lui a écrit : « *Envoyez-moi quelques citations sur le Surmoi* ».
Après tout, ça peut se faire, ça !

C'est d'ailleurs conforme également à la théorie.
On peut prendre les choses comme ça, avec une paire de ciseaux, si l'écriture a tant d'importance, partout où il y a Surmoi : criss criss [Sic], on coupe !
On fait une liste de quinze citations.

Et je dois dire que là j'humorise.
Mais il me tend la perche, parce que bien sûr que BERGLER a lu FREUD, enfin j'aime à l'imaginer!
Mais tout de même il avoue que pour écrire ce chapitre, il a écrit à H.H. HEART pour lui donner des citations sur le Surmoi.

Le résultat, c'est qu'il peut évidemment bien marquer…
> exactement du même niveau où sont toutes les revues de psychanalyse existantes, sauf la mienne, bien entendu !

…à quel point c'est incohérent.

Ça commence par le censeur au niveau des rêves.
On croit que c'est un innocent, le censeur,
comme si ça n'était rien que d'avoir justement la paire de ciseaux avec laquelle on fait ensuite la théorie.

Et après ça, ça devient quelque chose qui vous titille.
Et puis après ça devient le grand méchant loup.
Et puis après ça, il n'y en a plus.
Et après ça, on évoque Éros, Thanatos et tout le barda !
Et il va falloir que Thanatos se loge là-dedans.
Et puis alors, ce Surmoi, je m'en arrange, avec lui :
je te fais des courbettes et des chatouilles.

Ah ! Cher petit Surmoi !
Bon. Grâce à cette présentation, bien sûr, on obtient quelque chose, il faut bien le dire, d'assez risible.
Il faut vraiment qu'on soit à notre époque pour que personne ne rit.
Personne ne rit.
Même un professeur de philosophie.
Il faut dire qu'ils en sont *à un point*, à notre génération!
Même *un professeur de philosophie* peut lire ce truc sans rire.
On les a matés !

Il y avait quand même un temps où il y avait des gens qui n'étaient pas spécialement intelligents, un type qui s'appelait Charles BLONDEL, il poussait des hurlements à propos de FREUD. Au moins, c'était quelque chose !

Maintenant, même les personnes les moins faites pour imaginer ce dont il s'agit dans une psychanalyse lisent des trucs absolument aussi ***étourdissants*** sans râler. Non !
Tout est possible. Tout est admis.
Nous sommes…
    d'ailleurs les choses dessinent toujours
    leurs linéaments ailleurs que dans le réel
    avant d'y descendre
…dans le régime vraiment de la ***ségrégation intellectuelle***.

Eh bien! ce type, il s'est aperçu d'un tas de choses.
Quand une chose est là, sous son nez, il la comprend.
Et je dirai que c'est ce qu'il y a de triste parce qu'il la comprend au niveau de son nez, qui ne peut pas bien sûr être absolument comme ça, il est forcément pointu.
Alors il voit une toute petite chose.

Il s'aperçoit que ce qu'on lui explique, comme ça, au niveau des citations de FREUD comme étant le Surmoi, il s'aperçoit :

« *Mais ça doit avoir un rapport avec ce qu'il voit tout le temps* . »

Alors il commence par s'apercevoir…
mais comme ça d'une façon intuitive,
au niveau de la sensibilité
…que ce qu'on appelle la *Durcharbeitung*, l'élaboration comme on a traduit en français ça…
on passe son temps à s'apercevoir
que c'est intraduisible
Durcharbeitung, ce n'est pas élaboration, on n'y peut rien. Comme il n'y a pas en français de mot pour dire « *travail à travers* » : forage, on traduit élaboration. Chacun sait qu'en France, on élabore : c'est plutôt dans le genre fumées.

L'élaboration analytique, ce n'est pas du tout comme ça. Ceux qui sont sur un divan s'aperçoivent que ça consiste à revenir tout le temps ***sur le même truc***, à tous les tournants on est ramené ***sur le même truc***, et il faut que ça dure pour arriver justement à ce que je vous ai expliqué, à la limite, à la terminaison, quand on va dans le bon sens naturellement, où on rencontre 1a limite.

Il dit « *ça, c'est un effet de Surmoi* », c'est-à-dire qu'il se rend compte que cette espèce de grand méchant machin…
qui pourtant est extrait soi-disant du *complexe d'Œdipe*,
ou encore de la *mère dévorante*, ou de n'importe laquelle
de ces balançoires
…il s'aperçoit que ça a un rapport avec ce côté épuisant, tannant, nécessaire, répété surtout, par quoi on arrive à quelque chose qui en effet, quelquefois, a un bout.

Comment est-ce qu'il ne voit pas que cela n'a rien de commun avec cette espèce de figure d'un scénario où le Surmoi est, comme on dit, une instance…
ce qui ne serait rien
…mais où on le fait vivre comme ***une personne***.
Parce que, comme on n'a pas bien compris ce que c'était qu'une *instance*, on lui donne vraiment son idée, au Surmoi.

Il faut que tout cela se passe non pas sur *l'autre scène…*
celle dont parlait FREUD,
celle qui fonctionne dans les rêves
…mais sur une espèce de *petite saynète* là, où ce qu'on appelle l'enseignement analytique vous fait jouer des *marionnettes* : le *Surmoi* c'est le *Commissaire* et il vient taper sur la tête de *Guignol* qui est le *Moi*.

Comment, rien que de voir ce rapprochement…
qu'il sent tellement bien au point de vue clinique
…avec l'élaboration, la *Durcharbeitung*, cela ne lui suggère pas que le Surmoi, ça pourrait peut-être être trouvé sans quelque chose qui ne nécessiterait pas, comme ça, qu'on multiplie dans la personnalité les *Instances*.

Et puis alors c'est qu'à tout instant il lâche le morceau, il avoue le truc, c'est-à-dire :
qu'on a bien repéré, dit-il, *que ça avait un rapport avec l'idéal du Moi*.
Mais il faut avouer qu'on n'y comprend absolument rien. Personne n'a encore fait le collage.

Tout de même, pour que ces discours soient autre chose que les mémoires du psychanalyste…
à savoir évoquer le cas d'une jeune femme chez qui, à ce propos, on voyait bien que c'était le sentiment de culpabilité qui l'a fait entrer dans la psychanalyse, espérons que c'est le même qui l'en a fait sortir !
…on peut peut-être quand même s'apercevoir :

- que par exemple, cette espèce de petite manœuvre d'une mesure qui est précisément la mesure de ce qui ne peut pas être mesuré parce que c'est la mise de départ
- que ça peut en effet dans certains cas se figurer avec la plus grande précision et l'écrire au tableau,
- que c'est dans la manière d'une certaine façon de balancer régulière qu'on arrive à remplir ce *quelque chose* qui peut dans certains cas se figurer comme le Un

…on peut tout de même voir qu'il y a intérêt à articuler d'une façon qui soit vraiment précise quelque chose qui permette de concevoir que ça n'est pas en effet du tout un abus de termes que de rapprocher…
même au nom d'une intuition minime comme ça
…l'*élaboration*, la *Durcharbeitung* dans le traitement, avec *le Surmoi*.

Alors il faut choisir.
Il ne faut pas nous dire que le Surmoi est *le grand méchant loup* et cogiter pour voir si ce n'est pas dans l'*identification* avec je ne sais quelle personne que ce *Surmoi sévère* est né.

Ce n'est pas comme ça qu'il faut poser les questions.
C'est comme les gens qui vous disent que si Untel est religieux, c'est parce que son grand-père l'était.
Ça ne me suffit pas, à moi, parce que même si on a un grand-père religieux, on peut peut-être aussi s'apercevoir que c'est une connerie, n'est-ce pas ?

L'identification, il faudrait tout de même distinguer sa direction par rapport à d'autres choses.
Il faudrait savoir si l'identification dans l'analyse, c'est la visée ou si c'est l'obstacle.

Mais ça peut, peut-être, bien être le moyen par où on engage les gens justement sans doute pour la faire, mais pour que du même fait elle se défasse, et que c'est dans le fait que *ça se défasse*, justement parce qu'on la fait, que peut apparaître *quelque chose d'autre*, que nous appellerons *le trou* dans l'occasion.

Je vais vous laisser là aujourd'hui.
J'ai essayé, à la fin de ce discours, de vous montrer que c'est un discours directement intéressant pour l'aération de notre pratique.

Je veux dire par là qu'à se servir de ce qui n'était certes pas des expériences odoratives, ce n'était pas au pifomètre que FREUD s'avançait, on peut en effet y voir, dans le développement d'une fonction à travers sa pensée, les arêtes qui permettent de lui donner sa cohérence.

Mais cette cohérence, il est indispensable que…
    si on veut avancer autrement qu'avec des historiettes
…on la rassemble et qu'on lui donne sa consistance et sa solidité.
Cela permettrait peut-être de voir tout à fait d'autres faits que des faits simplement analogiques.

Ce que je dis n'ôte rien à la portée du détail, comme justement BERGLER y insiste.

Mais lisez ce chapitre pour voir que même ceci,
qui est pertinent, bien orienté…
    mais orienté à la façon des particules de la limaille
    de fer quand vous tapez dans un champ magnétisé
…déjà : aucune espèce de motivation véritable de la puissance et de l'importance du détail, et pourquoi en effet il n'y a que les détails - c'est bien vrai - qui nous intéressent. Encore faudrait-il savoir dans chaque cas ce qui est intéressant.

Parce que, si on ne le sait pas, on rapproche des détails disparates au nom d'une pure et simple ressemblance, alors que ce n'est pas cela qui est important.

Nous reprendrons la prochaine fois au niveau de
la troisième figure.

Bien ennuyé de tout ce qui se passe, hein !
Vous aussi, je pense.
On ne peut quand même pas ne pas s'en apercevoir, puisque je suis en train de me demander si je suis ici pour faire mon truc de d'habitude ou pour faire de l'occupation !

Enfin, des oreilles bienveillantes ont bien voulu entendre que certaines des choses que j'ai avancées nommément pendant mon avant-dernier séminaire avaient quelque rapport avec une science… Qui sait ?
Avec peut-être - non pas une nouvelle science - mais avec une mise au point de ce qu'il en est des conditions de la science.

Aujourd'hui je sens…
pour toutes sortes de raisons, ne serait-ce que parce que nous approchons du Mardi-Gras, alors c'est *convenable*
…que je vais tout doucement infléchir les choses.
Je le sens, comme ça, d'après l'équilibre de ce que j'ai cogité ce matin avant de vous voir. Je vais m'infléchir un peu vers quelque chose que vous appellerez comme vous voudrez, mais plutôt d'une note morale.

Comment est-ce d'ailleurs qu'on y échapperait, dans l'aura, dans la marge, dans les limites de ce par quoi j'ai abordé quelque chose qui est le pari de PASCAL.
Il est certain que nous ne pouvons pas méconnaître cette incidence, encore que, bien entendu, ce qui m'a inspiré de vous en parler, c'est que le pari de PASCAL se tient à un certain joint, et ça, quand même, je vais le rappeler.

Mais, comme ça, histoire d'introduire un peu les choses et de détendre, si peu, l'atmosphère…
je vous ai dit que nous approchions du Mardi-Gras
…je m'en vais vous lire une lettre que j'ai reçue.

Je ne vous dirai pas *qui me l'envoie*, ni même *de quelle ville*.[38]

« *Cher Monsieur LACAN. On est étudiants et on a lu vos Écrits, presque tout.*
On y trouve pas mal de choses. Évidemment, ce n'est pas toujours d'un abord très aisé,
mais ça mérite quand même nos félicitations... »

On ne m'en envoie pas tous les jours autant !

« *On aimerait bien savoir comment il faut faire pour écrire des choses si difficiles...* »

Je ne suis en train de me foutre de personne,
et pas de ces gars que je trouve vraiment…
Enfin, je vous dirai ce que j'en pense.
Ils sont deux pour avoir écrit ça !

«... *ça nous servirait pour nos examens. On a bien une licence de philosophie, mais ça devient de plus en plus compliqué de surmonter la sélection. On pense qu'il vaut mieux ruser et étonner les profs plutôt que de persister dans une forme de discours platement terre-à-terre...* »

Et ils ajoutent :

« *...c'est le cas de le dire. Pourriez-vous nous indiquer quelques combines dans ce sens ?* »

Moi, ça me frappe, parce que je me dis que, dans le fond,
c'est ce que je suis en train de faire !

« *D'autre part, on voudrait vous demander encore quelque chose si ce n'est pas trop osé :*
est-ce que vous pourriez nous envoyer comme souvenir de vous un de vos jolis nœuds papillon ?
Ça nous ferait plaisir. En vous remerciant d'avance, on vous dit au revoir, Monsieur LACAN,
et veuillez recevoir nos respectueux hommages ».

Je ne vais pas laisser traîner ça parce que…
Ils ne sont pas très à la page :
ils ne savent pas que je porte le col roulé depuis
un certain temps !

Pour moi, ça fait écho, confirmation, résonance à quelque
chose qui m'émeut quand j'entends de bonnes âmes moduler,
comme ça, depuis les mois de Mai : « *Plus jamais comme avant* ».
Je pense que *là où on en est*, c'est « *plus que jamais comme avant* ».
Et, après tout, je suis bien loin, bien sûr,
de limiter le phénomène à ce petit *flash* que cette lettre
donne de ce qui est un coin de l'affaire.

Évidemment, il y a bien d'autres choses en jeu.

---

38 Cf. « Lettre à Roger Dextre et Jean-Paul Sauzède » in « Pas tout Lacan », référencée 1969-02-12, Bibliothèque de l'E.L.P.

Seulement ce qui est frappant, c'est que d'un certain point de vue cette lettre, à mes yeux, peut très bien faire le bilan de la façon dont on m'a écouté, mais dans une zone qui n'est pas du tout aussi éloignée de moi que cette ville qui est quand même au-delà d'un très large périmètre.

Comme vous voyez, ***ils ne sont pas très à la page*** !

Mais enfin, c'est une face de la façon dont est pris l'enseignement.

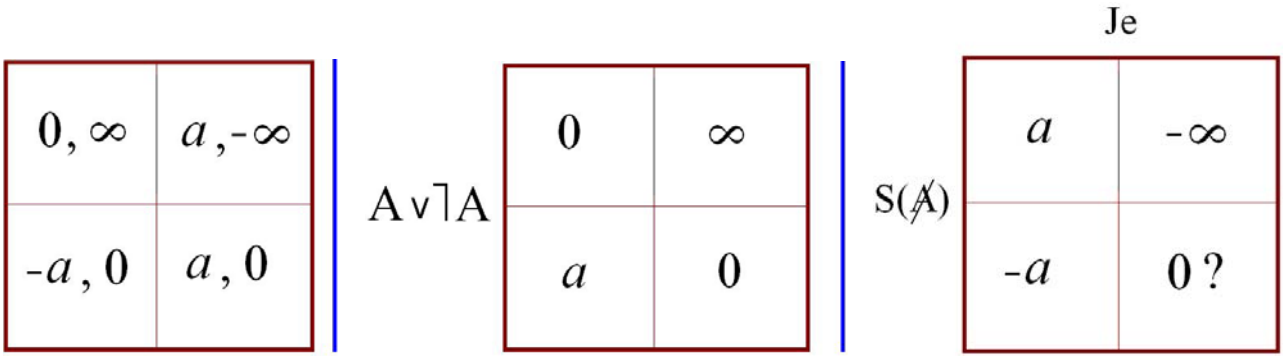
Et puis je ne vois pas pourquoi on leur en voudrait des « ***nœuds papillon*** » parce qu'il y a quelqu'un qui a joué le rôle de pivot dans une certaine commission d'examen, comme ça, qui nous avait été délégué dans des temps lointains par une certaine Société britannique, qui avait mis ça comme un point tout à fait digne de tenir la balance avec le reste de mon *enseignement*.

Je veux dire que c'était comme ça, il y avait ça dans un plateau et, dans l'autre, mon nœud papillon, c'est-à-dire l'identification qu'étaient censé réaliser à l'aide de cet accessoire ceux qui se présentaient alors comme mes élèves.

Alors vous voyez que ça ne se limite pas au niveau des chers mignons, des gentils, des naïfs.

Ils ne sont d'ailleurs pas si naïfs que ça, parce que, comme ils vous le disent, il faut peut-être ruser.

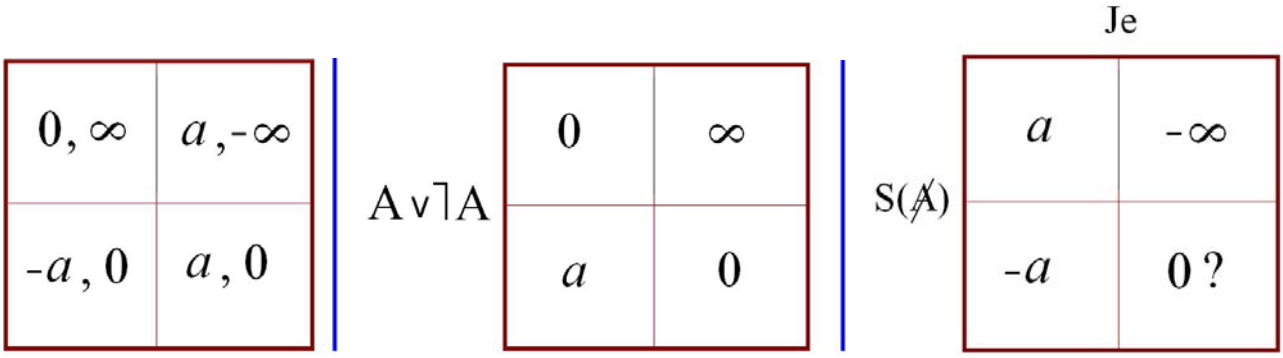
On va y revenir.



Alors nous reprenons les choses où nous les avons un peu démontées, à savoir dans le tableau du pari, à gauche…

> les lignes bleues sont faites pour montrer où
> s'arrêtent les limites de chacun de ces schémas,
> pour qu'ils ne chevauchent pas l'un sur l'autre,
> ni réellement, ni dans votre esprit

…alors celui de gauche est celui dont j'ai cru devoir compléter la matrice dans laquelle, à l'imitation de ce qui se pratique dans la théorie des jeux, on pourrait schématiser ce qui s'est agité effectivement pendant tout un XIX^{ème} et même pendant tout un bon début de notre siècle autour du pari de PASCAL, à savoir la façon de démontrer comment, en quelque sorte PASCAL *essayait de nous flouer*.



Je pense avoir suffisamment fait sentir, qu'en raison de la fonction des zéros qui ne font pas réellement partie des résultats d'un pari qui serait tenu contre un partenaire…

> pour la raison que c'est précisément de l'existence
> du partenaire qu'il s'agit et que c'est sur elle
> qu'il s'agit de parier

…dans ces conditions les deux lignes de possibilité qui s'offrent au parieur ne s'entrecroisent avec aucune ligne de possibilité qui appartiendrait à l'Autre, puisque de l'Autre on ne peut même point assurer l'existence.

C'est donc tout à la fois sur l'*existence* ou la *non-existence* de l'Autre, sur ce que lui promet son existence et ce qui lui permet son inexistence, c'est là-dessus que porte le choix, et dans ce cas il est plausible…

> je dis, il est plausible, bien sûr
> si l'on a l'esprit mathématique

…de parier, et de parier dans le sens que propose PASCAL.

Seulement, on n'oubliera pas que j'ai introduit
à ce stade de l'affaire…
    pour ne pas bien sûr prêter à malentendu et croire
    qu'ici je me prête à quelque chose qui serait
    l'indication du bénéfice de cette solution
j'ai effectivement fait remarquer ceci…
    et dans l'introduction même du rappel du pari tel
    qu'il se présente, beaucoup moins tel qu'il est à
    travers la grille des discussions devenues classiques
…j'ai fait remarquer qu'à ce niveau on peut aussi bien
substituer au choix à faire sur le sujet de l'existence
de Dieu cette remarque qu'aussi bien on remplirait
la fonction…
    ce qui en changerait totalement le sens
…cette remarque que ce dont il s'agit, ce dont
il pourrait s'agir, c'est de cette formulation radicale
qui est celle du *réel*, en tant que nous pouvons
le concevoir…
    et comme aussi bien nous
    le touchons à l'occasion du doigt
…qu'il n'est pas concevable d'imaginer d'autre *limite* du
savoir que *ce point de butée* où on n'a à faire qu'à ceci :
à *quelque chose d'indicible* et qui « *ou bien est, ou bien n'est pas* ».
Autrement dit quelque chose qui relève du pile ou face.

Ceci était bien sûr pour vous mettre à l'accord de
ce dont il s'agit de ne pas perdre la corde, à savoir que
nous ne sommes pas en train de nous amuser,
nous sommes en train d'essayer de donner des
articulations telles que puissent jouer pour nous
les plus importantes décisions qui soient à prendre.

Il se trouve que l'époque marque de plus en plus
que ces plus importantes décisions, en tant qu'elles
pourraient être celles du psychanalyste, pourraient bien
aussi coïncider avec celles qui *s'imposent* en un point clé
de ce qu'il en est du corps social, à savoir
l'administration du savoir, par exemple.

Mais alors, encore que là-dessus il soit bien entendu
que j'ai fait place nette, que je ne fais pas de *l'histoire*
et que je ne vois pas pourquoi un appareil aussi
précis…
    surtout si nous concevons bien
    à quel joint il se situe

…que le pari de PASCAL aurait moins de ressources pour nous qu'il n'en a eu pour son auteur, et nous reviendrons bien sur cette question de la situation, d'autant mieux que nous allons la rééclairer maintenant.

Ce n'est donc pas, vous allez le voir tout de suite, pour faire de l'histoire, à savoir comme je l'ai évoqué la dernière fois pour vous rappeler qu'au temps de PASCAL, la Révélation, ça existe !

Et j'ai bien mis l'accent sur ce dont il s'agit, avec ces deux étages :

- la parole de l'Église,

- et puis l'Écriture Sainte, et la fonction que l'Écriture Sainte joue pour PASCAL.

Ce n'est évidemment pas pour vous rappeler que NEWTON *aussi*, qui avait pourtant d'autres chats à fouetter, a commis un gros bouquin…
ma distraction étant la bibliophilie,
il se trouve que je l'ai, c'est superbe
…qui est un commentaire de l'*Apocalypse* et de *la prophétie de Daniel*.

Il y a mis autant de soin…
j'entends dans le calcul, dans la manipulation des chiffres pourtant combien problématiques que ceux dont il s'agit quand il s'agit de situer le règne de NABUCHODONOSOR par exemple
…que dans son étude des lois de la gravitation.

À rappeler donc en marge, mais « *ça ne nous fait ni chaud ni froid* ».

Ce dont il s'agit à ce stade, c'est de remarquer ceci, qu'au niveau où PASCAL nous propose donc son pari…
quelle que soit la pertinence de nos remarques sur ce qu'il en est au dernier terme
…c'est à savoir que si pareil propos ne se conçoit qu'au moment où le savoir est né, qui est celui de la science, il n'en reste pas moins que pour lui, le pari repose sur ce que nous pouvons appeler « la parole de l'Autre », et la parole de l'Autre bien sûr conçue comme vérité.

Alors, si je reprends les choses à ce point, c'est parce que certains n'ignorent pas, et aux autres je les en informe, il serait d'ailleurs facile…

s'ils avaient fait comme mes charmants ***correspondants***,

s'ils avaient lu de mes *Écrits* presque tout

…qu'ils soient informés de la fonction à la fois conjointe et disjointe que j'ai articulée dans celle d'une dialectique, comme distinguant, sinon opposant, *savoir* et *vérité*.

C'est le dernier article que j'ai recueilli.
Il a pour titre très précisément *La Science et la Vérité*[39].
Et sur ce qui est de la vérité, chacun sait aussi que, dans un autre de ces articles qui s'appelle *La Chose freudienne*, j'ai écrit quelque chose qui pourrait certes s'entendre comme ceci, que sa propriété, c'est qu'elle parle.

Nous serions donc, ou plutôt moi, je serais dans un certain axe que - pourquoi pas ? - on pourrait dès lors qualifier d'obscurantiste puisqu'il rejoindrait ceci, à savoir que je viendrais donner un coup d'épaule à l'instillation de PASCAL, pour autant qu'il essaie de nous ramener au plan de la religion.

Alors, évidemment, la vérité, certes, parle, direz-vous. Mais évidemment c'est ce que vous diriez si vous n'avez rien compris à ce que je dis…

ce qui n'est pas absolument exclu !

…car ***je n'ai jamais dit cela***. J'ai fait dire à la vérité :

« *Moi, la vérité, je parle*[40] »

Mais je ne lui ai pas fait dire :

« *Moi, la vérité, je parle par exemple pour me dire comme vérité.* »

ni :

« *pour vous dire la vérité*. »

Le fait qu'elle parle ne veut pas dire qu'elle dit *la vérité*.
C'est la vérité : elle parle, quant à ce qu'elle dit, c'est vous qui avez à vous débrouiller avec ça.

---

39 La Science et la Vérité, in Écrits, p.855 (ou t.2 p.335).
40 La Chose freudienne, in Écrits, p.408 (ou t.2 p.406).

Ça peut vouloir dire - c'est ce que certains font :
« *Cause toujours, c'est tout ce que tu sais faire*. »
La vérité, je lui ai accordé, si j'ose dire, un peu plus. Je lui ai depuis, accordé qu'elle cause, en effet, et pas simplement dans le sens auquel répond « *cause toujours* », qu'elle cause même à tour de bras.

Je veux dire que, dans ce même article, j'ai rappelé le mot de LÉNINE[41] sur la théorie marxiste du social qui, dit-il : « *Elle triomphera parce qu'elle est vraie*. », mais pas forcément parce qu'elle dit *la vérité*. Ça s'applique là aussi.

Naturellement, je ne vais pas m'appesantir, parce qu'il se dit qu'on cite mon nom…
je n'ai pas été y regarder, je dois dire,
parce que je n'ai pas eu le temps
…avec avantage dans *l'Humanité*, parce que soi-disant j'aurais commencé cette année comme ça, en sentant venir le vent, à faire une médiation entre FREUD et MARX.

Dieu merci, comme j'étais grippé le dernier week-end, ça m'a donné tout d'un coup une stimulation pour ce qu'on appelle le travail, c'est-à-dire le remue-ménage. Je me suis mis à rebrasser l'effroyable quantité de ***papier*** à la destruction de laquelle il faudra que je veille pour le moment où je disparaîtrai, parce que Dieu sait ce qu'on en ferait autrement !

Je me suis aperçu que j'ai parlé de MARX, de *la valeur d'usage*, de *la valeur d'échange*, de *la plus-value*. Je me suis aperçu pour tout dire que ma traductrice italienne…
que j'ai montée en épingle quand j'ai sauté le pas, pour faire cette sorte d'analogie entre *la plus-value* et *le plus-de-jouir*
…que ma traductrice italienne…
ça s'est trouvé qu'elle était là, il y a deux ans
…n'a eu aucun mérite à me dire, qu'en somme c'est *la plus-value* parce que j'ai déjà tellement parlé de MARX à propos d'un certain nombre d'articulations ***fondamentales*** autour de ce dont il s'agit dans la psychanalyse, que je me demande ce que j'ai apporté de nouveau, sauf ce nom *Mehrlust*, *plus-de-jouir* en analogue au *Merhwert*.

---

41 .Lénine, Les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme. « La doctrine de Marx est toute-puissante, parce qu'elle est juste. Elle est harmonieuse et complète ; elle donne aux hommes une conception cohérente du monde, inconciliable avec toute superstition, avec toute réaction, avec toute défense de l'oppression bourgeoise. Elle est le successeur légitime de tout ce que l'humanité a créé de meilleur au XIXème siècle : la philosophie allemande, l'économie politique anglaise et le socialisme français. C'est à ces trois sources, à ces trois parties constitutives du marxisme, que nous nous arrêterons brièvement. » Cf. Séminaire L'Objet (1965-66), séance du 01-12-65.

Tout ceci pour indiquer d'ailleurs aussi bien que par ces points radicaux, bien sûr ils ne se développent absolument pas sur le même champ, mais puisque nous en sommes à l'évocation de LÉNINE, il n'est pas plus mauvais de rappeler donc que ce dont il s'agit à propos de la théorie marxiste, pour autant qu'elle concerne une vérité, c'est ce qu'elle énonce en effet qui est ceci que la vérité du capitalisme, c'est le prolétariat.

C'est vrai. Seulement c'est de ça même que ressort la suite et la portée de nos remarques sur ce qu'il en est de la fonction de la vérité, c'est que la conséquence révolutionnaire de cette vérité…

> cette vérité d'où part la théorie marxiste, bien sûr elle va un tout petit peu plus loin puisque ce dont elle fait la théorie, c'est précisément le ***capitalisme***

…la conséquence révolutionnaire c'est que la théorie part en effet de cette vérité, à savoir que le prolétariat, c'est la vérité du capitalisme.

Le prolétariat, ça veut dire quoi ?

Ça veut dire que le travail est radicalisé au niveau de la marchandise pure et simple.

Ce qui veut dire bien sûr que ça réduit au même taux le travailleur lui-même.

Seulement dès que le travailleur…

> du fait de la théorie

…apprend à « *se savoir* » comme tel, on peut dire que par ce pas, il trouve les voies d'un statut - appelez ça comme vous voudrez - de savant :

- Il n'est plus prolétaire, si je puis dire, ***an sich***,
- il n'est plus pure et simple vérité, il est ***für sich***,
- il est ce qu'on appelle *conscience de classe*.
- Il peut même du même coup devenir la conscience de classe du parti où on ne dit plus jamais la vérité.

Je ne suis pas en train de faire de la satire.

Je suis en train de rappeler :

- que des évidences…
  c'est en ça que c'est soulageant
- …ne relèvent nullement du scandale qu'on en fait quand on ne comprend rien à rien,

- ou que si on a une théorie correcte de ce qu'il en est du savoir et de la vérité, il n'y a rien de plus facile à attendre,

- qu'en particulier on ne voit pas pourquoi on s'étonnerait que c'est du rapport le plus *leniniellement* défini à la vérité que découle toute cette *lénification* dans laquelle baigne l'appareil !

Si vous vous mettiez dans la boule qu'il n'y a rien de plus lénifiant que les durs, vous rappelleriez comme ça une vérité déjà connue depuis bien longtemps. Et puis vraiment est-ce que ça, on ne le sait pas depuis longtemps, depuis toujours ?

Si on n'était pas depuis quelque temps - et je vous dirai pourquoi - si persuadé que « *le christianisme ce n'est pas la vérité* » on aurait pu se rappeler tout de même que pendant un certain temps, et qui n'est pas mince, il l'a été et que ce dont il a donné la preuve, c'est qu'autour de toute vérité qui prétend parler comme telle, un clergé prospère qui est obligatoirement menteur.

Alors je me demande pourquoi on tombe de son haut à propos du fonctionnement des gouvernements socialistes! Irai-je à dire que la perle du mensonge est la sécrétion de la vérité ? Ça assainirait un peu l'atmosphère.

Atmosphère d'ailleurs qui n'existe que du fait d'un certain type de crétinisation dont il faut bien que je dise le nom tout de suite puisqu'au terme de ce que nous avons à dire aujourd'hui, j'aurai à le ***réépingler*** quelque part dans un de ces petits carrés : c'est ce qu'on appelle *le progressisme*.

J'essaierai bien sûr de vous donner une meilleure définition que cette référence à ses effets de scandale, je veux dire de produire des âmes scandalisées.

Ces choses devraient être aérées depuis longtemps par la lecture de HEGEL, la loi du cœur et le délire de la présomption. Mais, à la façon de toutes les choses un peu rigoureuses, quand elles sortent, bien sûr, personne ne songe à s'en souvenir au moment qui convient. C'est pourquoi j'ai mis en exergue au début de mon discours de cette année quelque chose qui veut dire que « *Ce que je préfère, c'est un discours sans paroles* ».

Alors ce dont il s'agit…
ce qui pourrait être ici en question si on voulait, comme on dit, lécher le plat au point où nous pouvons en profiter, en mettant le petit doigt
…c'est de s'apercevoir que ces choses n'ont pas de si mauvais effets que ça puisque, quand je dis que *le service du champ de la vérité*, le service en tant que tel…
service qu'on ne demande à personne, il faut avoir la vocation
…entraîne nécessairement au mensonge, je veux aussi faire remarquer ceci, parce qu'il faut être juste, c'est que ça fait énormément travailler !

Moi, j'adore ça…
quand c'est les autres, bien entendu, ***qui travaillent*** ! c'est pour ça que je me régale de la lecture de bon nombre d'auteurs ecclésiastiques dont j'admire ce qu'il leur a fallu de patience et d'érudition pour charrier tant de citations qui me viennent au point juste où ça me sert à quelque chose.

Il en est de même pour les auteurs de ***l'église communiste***. Ils sont aussi d'excellents travailleurs.

J'ai beau comme ça, pour certains, dans la vie courante, ne pas pouvoir les supporter plus que dans les contacts personnels avec les curés, ça n'empêche pas qu'ils sont capables de faire de ***très beaux travaux*** et que je me régale quand je lis un certain d'entre eux sur *Le Dieu caché*[42], par exemple. Ça ne me rend pas l'auteur plus fréquentable.

Donc en somme le fruit de ce qu'il en est après tout quand même, pour le savoir n'est pas du tout à négliger, puisqu'on s'occupe un petit peu trop de la vérité et qu'on en est si empêtré qu'on en vient à mentir.

42 Lucien Goldman, Le Dieu caché (1955), Gallimard, Coll. Tel, 1996.

La seule véritable question…
    puisque j'ai dit que là j'irai jusqu'aux limites
…ce n'est pas du tout que ça ait ces conséquences…
    puisque vous voyez qu'après tout
    c'est une forme de sélection d'élites
…c'est pourquoi ça ramasse aussi…
    dans un champ comme dans l'autre
…tant de débiles mentaux, voilà, c'est la limite !

C'est la limite, mais ne croyez pas que c'est simplement pour m'amuser, pour faire comme ça une petite nasarde à des groupes dont on ne sait pas après tout pourquoi ils devraient être plus préservés que les autres de la présence des débiles mentaux. C'est parce que nous, analystes, nous pouvons peut-être là-dessus amorcer quelque chose qui est justement très important.

Là, je vous renvoie à la clé apportée en douce par notre chère Maud…
    Maud MANNONI pour ceux qui ne savent pas qui c'est
…le rapport des débiles mentaux avec la configuration qui nous intéresse, qui nous, analystes, évidemment brûle tout à fait au niveau de la vérité.

C'est même pour ça que nous savons - plus que d'autres - nous tenir à carreau.

Même nos mensonges…
    bien sûr à quoi on est forcé
…sont moins impudents que les autres, moins impudents mais plus péteux, il faut le dire.

Il y en a quand même qui, dans ce rapport, gardent quelque vivacité et précisément les travaux que j'évoque sur le sujet de ce qui tout d'un coup se met à flotter dans la débilité mentale, dont je dois dire quant à moi, je me suis habitué assez bien.

Dans les premiers temps de mon expérience, j'étais dans l'admiration de voir ce que je recueillais de brassées de fleurs, de fleurs de vérité quand…
    par inadvertance
…j'avais pris en psychanalyse ce que FREUD…
    comme il a eu tort
…semblait devoir en écarter, à savoir un débile mental.

Il n'y a pas de psychanalyse, je dois dire, qui marche mieux, si on entend par là la joie du psychanalyste, ce n'est peut-être pas tout à fait *uniquement* ce qu'on peut d'une psychanalyse attendre, mais enfin il est clair, que pour qu'il recèle des vérités…

que précisément il fait sortir à l'état de perles, des perles uniques, puisque jusqu'ici je n'évoquais ce terme qu'à propos du mensonge

…il faut tout de même que chez le débile mental, tout ne soit pas si débile que ça.

Et si c'était…

vous comprendrez mieux ce que je veux dire si vous savez vous reporter aux bons auteurs, c'est-à-dire à Maud MANNONI

…un petit rusé, le débile mental ?

C'était une idée qui était déjà venue à certains. Il y a un nommé DOSTOÏEVSKI qui a appelé *L'idiot* un des personnages qui se conduisent le plus merveilleusement, quelque champ social qu'il traverse et dans quelque situation d'embarras qu'il puisse se fourrer.

J'évoque HEGEL quelquefois, ce n'est pas une raison pour ne pas le refaire. « *La ruse de la raison* », nous dit HEGEL, ça, je dois dire que c'est quelque chose dont je me suis toujours méfié.

Quant à moi, j'ai vu très fréquemment *la raison* couillonnée ! Mais réussir dans une de ses ruses : je dois dire que, de mon vivant, je n'ai pas vu ça.

Peut-être que HEGEL le voyait. Il vivait dans les petites cours d'Allemagne où il y a beaucoup de débiles mentaux et à la vérité, c'est peut-être là qu'il prenait ses sources.

Mais quant à la ruse dont il peut s'agir chez ces simples d'esprit…

dont ce n'est pas pour rien que quelqu'un qui savait ce qu'il disait les a baptisés d'heureux

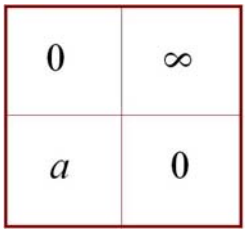
…je laisse la question ouverte et j'en termine avec ce simple rappel très nécessaire et très salubre…

dans le contexte où nous vivons

…à rappeler.

Ce que je voudrais maintenant, c'est reprendre au niveau où je vous avais laissés la dernière fois, à savoir dans la matrice qui s'isole de ceci qu'il ne s'agit plus de savoir ce qu'on joue, à un jeu où après tout ce que veut dire *le pari de* PASCAL, c'est que vous ne pouvez, à ce jeu-là y jouer d'une façon correcte que si vous êtes ***indifférent***, à savoir que c'est dans la mesure où ça ne fait aucun doute que l'enjeu…

l'infini en tant qu'il est à droite,
du côté de l'existence de Dieu



…est un enjeu autrement intéressant que cette espèce de chose dont je ne sais même pas bien ce que c'est et qu'on représente comme quoi ?

Après tout, à lire PASCAL, ça revient à dire :

- toutes les malhonnêtetés qu'à suivre les commandements de Dieu vous ne ferez pas,
- et à suivre les commandements de l'Église, quelques petites incommodités supplémentaires, nommément dans les rapports au bénitier et à quelques autres accessoires.

C'est une position d'indifférence, en fin de compte, au regard de ce qu'il en est et ceci atteint à proprement parler d'autant plus aisément au niveau du pari tel que le présente PASCAL qu'après tout, ce Dieu…

il nous le souligne et ça vaut
le coup de l'avoir de sa plume

…ce Dieu, « *nous ne savons ni ce qu'il est, ni s'il est* ».

C'est en ça que nous pouvons prendre PASCAL et c'est là, à savoir qu'il y a là une négation absolument fabuleuse, car, après tout, dans les siècles précédents, l'argument ontologique…

je ne vais pas me laisser entraîner mais,
au yeux de tous les esprits censés,
et nous ferions bien d'en prendre de la graine

…avait son poids.

Ça revenait à rien, qu'à dire ce que je suis moi aussi en train de vous enseigner, à savoir qu'il y a un trou dans le discours, il y a quelque part un endroit où nous ne sommes pas foutus de mettre le signifiant qu'il faut pour que tout le reste tienne.

Il avait cru que le signifiant Dieu, ça pouvait coller. En fait, ça colle au niveau de quelque chose, dont après tout c'est une question de savoir si ce n'est pas une forme de débilité mentale, à savoir la philosophie.

Il est en général reçu…
    j'entends chez les athées
…que l'Être Suprême a un sens.

VOLTAIRE, qui passe généralement pour un petit malin, y tenait dur comme fer.

Il considérait DIDEROT…
Qui avait une nette avance, une bonne longueur sur lui et qui se voit dans tout ce qu'il a écrit.

C'est probablement aussi pour ça que presque tout ce que DIDEROT a écrit de vraiment important n'a paru que posthume, et puis qu'au total, ça en fait beaucoup moins gros que dans le cas de VOLTAIRE.

DIDEROT avait, lui, déjà entrevu que la question est celle du manque quelque part, et très précisément en tant que le nommer, c'est y fourrer un bouchon, rien de plus.

Il n'en reste pas moins qu'au niveau de PASCAL, nous sommes au point du joint, au point du saut où quelqu'un ose dire ce qui a été là depuis toujours, c'est comme tout à l'heure, c'est « *Plus que jamais comme avant* », seulement il y a un moment où ça se sépare, ça doit se savoir qu'il dit :
« *le Dieu d'ABRAHAM, d'ISAAC et de JACOB* » ça n'a rien à faire avec « *le Dieu des philosophes* », autrement dit c'est un qui *parle*, je vous prie d'y faire attention.

Mais il a cette originalité que ***son nom est imprononçable***, de sorte que c'est ainsi que la question s'ouvre.

C'est pour ça, chose curieuse, que c'est par un fils d'Israël - un nommé FREUD - que nous nous trouvons voir pour la première fois…

véritablement au centre du champ, pas seulement du savoir, mais de ce pour quoi le savoir nous tient aux tripes et même, si vous voulez, par les couilles

…que là est évoqué à proprement parler le *Nom du Père* et le *tralala* de mythes qu'il trimballe, car si j'avais pu vous faire mon année sur le *Nom du Père*, je vous aurais fait part aussi du résultat de mes recherches *statistiques* : c'est fou ce que - même chez les Pères de l'Eglise - cette histoire du Père, on en parle peu.

Je ne parle pas de la tradition hébraïque, où très évidemment elle est partout en filigrane, et aussi, bien sûr, si elle peut être en filigrane, c'est parce qu'elle est très voilée.

C'est pour ça que, dans le premier séminaire, celui après lequel j'ai clos la boutique cette année-là, j'avais commencé par parler du sacrifice d'ISAAC, notant que le sacrificateur, c'est ABRAHAM.

C'est évidemment des choses qu'il y aurait tout intérêt à développer, mais qu'en raison du changement de *configuration*, de contexte et même d'auditoire, il y a en effet fort peu de chances que j'y puisse jamais revenir.

Néanmoins, une toute petite remarque, parce qu'il y a des mots qui sont très à la mode.
De temps en temps, je pose des questions comme ça est-ce que Dieu croit en Dieu, par exemple ?
Je vais vous en poser une.

Si, au dernier moment, Dieu n'avait pas retenu le bras d'ABRAHAM…

en d'autres termes si ABRAHAM s'était un peu trop pressé et avait égorgé Isaac

…c'est-y ce qu'on appelle un génocide ou pas ?

On parle beaucoup pour l'instant du génocide, et le fait d'épingler le *lieu d'une vérité* sur ce qu'il en est de la *fonction* du génocide, spécialement concernant l'origine du peuple juif, je trouve que ce jalon mérite d'être noté.

En tout cas, ce qui est certain, comme je l'ai souligné dans cette première conférence, c'est qu'à la suspension de ce génocide a correspondu l'égorgement d'un certain bélier qui est tout à fait clairement là au titre d'ancêtre totémique.

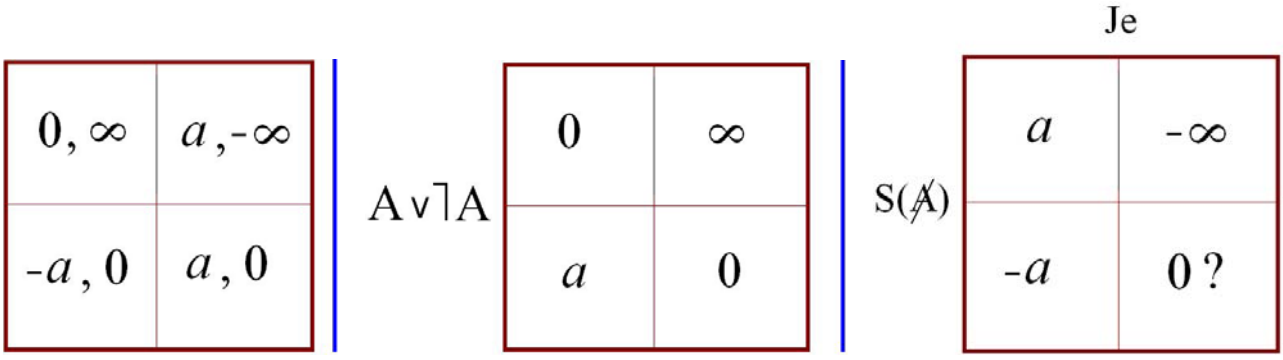
Alors nous voilà au niveau du second temps, celui qui se dégage à prendre ce qu'il en est quand il n'y a plus l'*indifférence*, c'est-à-dire l'acte initial de ce qu'il en est dans le jeu.

Ce qui est dans le jeu, PASCAL le tranche :

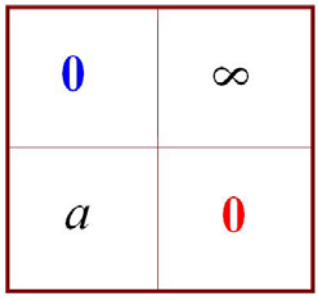
- je l'ai déjà perdu,

- ou bien je ne joue pas du tout.

C'est ce que veut dire chacun des deux zéros qui sont là dans la figure centrale.



Ils ne sont que des indices de « *la mise* », d'une part, ou du « ***pas de mise*** » de l'autre :



Seulement, tout ça ne tient que si la mise, comme dit PASCAL d'ailleurs, est tenue pour ne valoir *rien*.
Et d'une certaine façon, c'est vrai.
L'objet(a) n'a aucune *valeur d'usage*.
Ça n'a pas de *valeur d'échange* non plus, ce que j'ai déjà énoncé.

Seulement ceci…
ce qui était en question dans *la mise*
…dès qu'on s'est aperçu de quelle façon ça fonctionne, et ce pour autant que la psychanalyse est ce qui nous a permis de faire un pas dans la structure du désir : c'est pour autant que le *(a)* est ce qui anime tout ce qui est en jeu dans *le rapport de l'homme à la parole*, précisément qu'un joueur…
mais un autre joueur que celui dont parle PASCAL, à savoir celui-là même dont, parce qu'il sentait quand même quelque chose, même si contre l'apparence son système est boiteux : HEGEL
…a *compris*, à savoir qu'il n'y a d'autre jeu que de *risquer le tout pour le tout*, que c'est même ça qui s'appelle *agir tout court*.

Il a appelé ça « *la lutte à mort de pur prestige* ».

C'est précisément ce que *la psychanalyse* permet de rectifier.

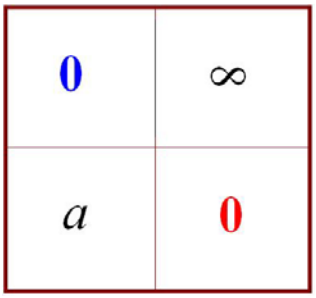
Il s'agit de bien plus que la vie dont nous ne savons somme toute pas grand-chose de ce que c'est.
Nous en savons si peu que nous n'y tenons pas tellement que ça, comme ça se voit tous les jours pour peu qu'on soit psychiatre ou simplement qu'on ait vingt ans.

Il s'agit de ce qui se passe quand quelque chose d'autre, qui n'a jamais été dénommé…
et qui ne l'est pas plus encore
parce que je l'appelle *(a)*
…est ce qui est *en jeu*, et ça n'a de sens précisément que quand c'est mis *en jeu* avec à l'opposé, ce qui n'est rien d'autre que l'idée même de mesure, la mesure par essence qui n'a rien à faire avec Dieu mais qui est en quelque sorte la condition de la pensée.

Dès que je pense à quelque chose…
de quelque façon que je le nomme
…ça revient à l'appeler l'Univers, c'est-à-dire Un.

Dieu merci, la pensée a eu assez à fourmiller à l'intérieur de cette condition pour s'apercevoir que l'Un, ça ne se fait pas tout seul, et ce dont il s'agit, c'est de savoir le rapport que ça a avec ce « *Je* ».

Ce que décrit le fait que, dans le second tableau :



il y ait un *(a)* d'une part :

- qui n'est plus le *(a)* *abandonné* au sort du jeu : la mise,
- qui est le *(a)* en tant que c'est moi qui me représente,
- que là je joue *contre*, et *contre* précisément la fermeture de cet univers qui sera Un s'il veut, mais que moi je suis *(a)* en plus.

Ce Dieu indéracinable qui n'a d'autre fondement quand on le regarde de près, que d'être la foi faite à cet univers du discours qui n'est certes pas rien, parce que si vous vous imaginez que je suis en train de vous faire de la philosophie, il va falloir que je vous raconte un apologue, il faut mettre dans les coins des *grosses figures* pour faire comprendre ce qu'on veut dire.

Vous savez que l'ère moderne a commencé comme d'autres, c'est pour ça qu'elle mérite d'être appelée moderne, parce que sans ça - comme dit Alphonse ALLAIS - qu'est-ce qu'on était moderne au Moyen-Age !

Si l'ère moderne a un sens, c'est à certains *franchissements* dont un a été celui-ci : le mythe de l'île déserte. J'aurais aussi bien pu en partir que du pari de PASCAL.

Ça continue toujours à nous tracasser.
Qu'est-ce que vous emporteriez avec vous comme bouquin dans une île déserte ?
Ah ! Ce que ça doit être amusant, une pile de la Pléiade, ce qu'on se marrerait derrière des crevettes abandonnées, quelque part, à la lecture de la Pléiade, ça doit être passionnant! Ça a pourtant un sens.
Et, pour l'illustrer, je vais vous donner ma réponse.

Frémissez un instant :
« *Qu'est-ce qu'il emporterait, lui, dans une île déserte, en tant que bouquin ?* »
Ben répondez !

X - La Bible.

LACAN - La Bible, naturellement… Je m'en balance !
Qu'est-ce que vous voulez que j'en foute *sur une île déserte* !

Sur une île déserte, j'emporterais le *Bloch et von Warburg*.
J'espère tout de même que vous savez tous ce que c'est, ce n'est pas la première fois que j'en parle.
Le *Bloch et von Warburg* s'intitule, d'une façon qui prête à malentendu bien sûr, « *Dictionnaire étymologique de la langue française* »

Étymologique…
> ça ne veut pas dire en particulier
> qu'on vous donne le sens des mots
> à partir de la pensée qui a procédé à leur création

…ça veut dire qu'à propos de chaque mot, on vous fait un petit épinglage avec les dates, de leurs formes et de leurs emplois au cours de l'histoire.

Ceci a une valeur tellement éclairante, foisonnante, qu'à soi tout seul en effet, *on peut se passer de tout le monde*, on voit à quel point le langage, c'est à soi tout seul une compagnie.

Il est extraordinairement curieux que Daniel DEFOE…
> pour prendre celui qui n'a pas inventé l'île déserte, celui qui l'a inventée, c'est Balthazar GRACIAN, qui était quelqu'un d'une autre classe, il était jésuite, et pas menteur pardessus le marché, c'est dans le *Criticon*, où le héros, de retour de je ne sais pas où sur l'Atlantique, passe un certain temps sur une île déserte, ce qui pour lui a au moins l'avantage de le mettre à l'abri des femmes

…il est extraordinaire que Daniel DEFOE ne se soit pas aperçu de ce que Robinson n'avait pas à attendre Vendredi, que déjà dans le seul fait qu'il était un être parlant et qu'il connaissait parfaitement son langage, à savoir la langue anglaise, c'était un élément absolument aussi essentiel pour sa survie dans l'île que son rapport avec quelques menues broutilles naturelles dont il était arrivé à se faire cahute et ravitaillement.

Quoi qu'il en soit de ce dont il s'agit dans ce monde qui est celui *des signifiants*, je ne peux faire mieux aujourd'hui, avec le temps qui avance, que de redessiner ce que j'ai donné ici dans les premiers termes que j'ai avancés, à savoir ceux auxquels nous permet de donner quelque rigueur le moment où nous sommes de la logique mathématique, et en partant de la définition du signifiant comme étant « *ce qui représente un sujet pour un autre signifiant* », ce signifiant, dis-je, est autre, ce qui veut dire simplement qu'il est signifiant.

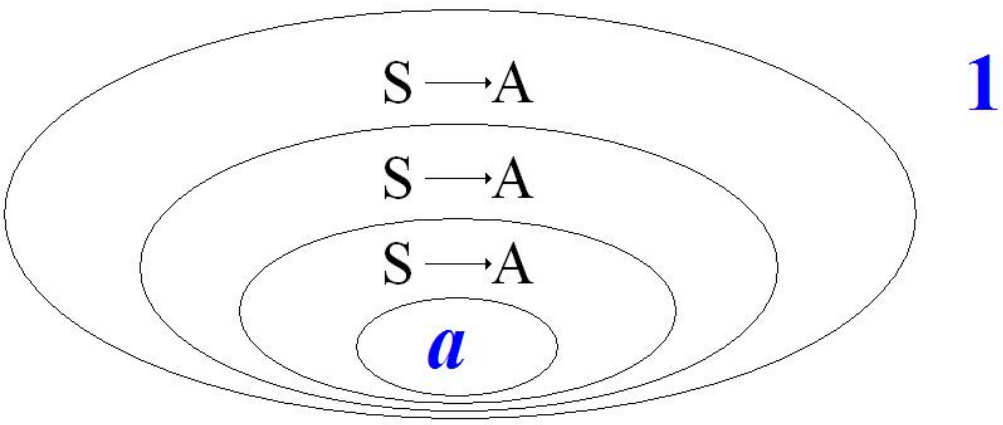
$$S \longrightarrow A$$

Car ce qui caractérise, ce qui fonde le signifiant, ce n'est absolument pas quoi que ce soit qui lui soit attaché comme sens en tant que tel, c'est sa *différence*, c'est-à-dire non pas quelque chose qui lui est collé, à lui, et qui permettrait de l'identifier, mais le fait que tous les autres soient différents de lui : sa différence réside dans les autres.

C'est pour ça que ceci constitue un pas…
mais un pas inaugural
…de se demander si de cet Autre :

- on peut faire une classe,
- on peut faire un sac, et…
- on peut faire pour tout dire ce qu'il en est de ce fameux Un.

Car alors, comme je l'ai dessiné déjà :



Si le A est 1, il faut qu'il inclue ce S en tant qu'il est *représentant du sujet* - auprès de quoi ? - auprès de A.

Et ce A, pour être le même que celui que vous venez de voir ici, vous le voyez, il se trouve être ce qu'il est, prédicat en tant que le 1 dont il s'agit n'est plus le trait unaire mais le 1 unifiant qui définit le champ de l'Autre.

Autrement dit, vous verrez se reproduire indéfiniment ceci, avec ici *quelque chose* qui ne trouve jamais son nom, à moins que vous ne le lui donniez de façon arbitraire, et que c'est précisément pour dire qu'il n'a pas de nom qui le nomme que je le désigne de la lettre la plus discrète, la lettre *(a)* .

Qu'est-ce à dire ?

Où et quand se produit ***ce procès*** qui est *un procès de choix* ?

C'est très précisément quant au regard de l'Un, le jeu dont il s'agit en tant qu'il joue vraiment, non pas *jocus* : jeu - ici de paroles -, mais *ludus*, comme on l'oublie, de son origine latine, dont il y a à dire bien des choses mais qu'assurément ceci comporte ce ***jeu mortel*** dont j'ai parlé tout à l'heure, et que cela varie des jeux rituels que la Rome avait hérité des Étrusques…

le mot très probablement
lui-même est étrusque d'origine

…jusqu'aux jeux du cirque, ni plus ni moins, et quelque chose d'autre encore, que je vous signalerai quand le temps sera venu.

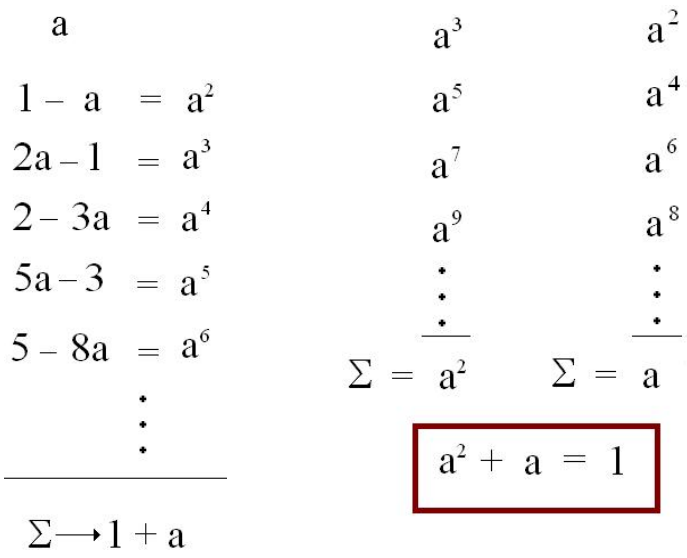
C'est pour autant que dans ce jeu quelque chose est, qui à l'endroit du 1 se pose comme l'interrogeant :

- sur ce qu'il devient, lui, le 1,

- quand moi, a, je lui manque.

Et en ce point où je lui manque si je me repose une nouvelle fois comme « *je* », ce sera pour l'interroger sur ce qui résulte de ce que j'ai posé ce manque.

C'est là où vous aurez la suite que j'ai déjà écrite comme la suite décroissante :



celle qui va vers une limite, dans la série que je ne sais pas autrement comment qualifier, la série qui se résume de la double condition qui n'en est qu'une :

- d'être la série de FIBONACCI,

- et d'autre part de s'imposer comme ici loi uniforme ce qui se produit de la série de FIBONACCI, quelle qu'elle soit, à savoir le rapport du 1 au a.

Cette suite, j'en ai déjà écrit les résultats dans cette ligne qui se poursuit à l'infini, et vous ai signalé le total de ce qui, de la valeur de ces différents termes, s'impose à mesure que vous la poursuivez vers les formules d'ordre décroissant qui aboutissent à une limite, aboutit si vous êtes parti du retrait de a à quelque chose qui, en totalisant les puissances paires et les puissances impaires de a réalise facilement comme leur total le 1.

Il n'en reste pas moins que jusqu'au terme,
ce qui définit *le rapport d'un de ces termes au suivant*...
c'est-à-dire sa vraie différence
...*c'est toujours*...
et d'une façon qui ne décroît pas
mais qui est strictement égale
...*la fonction* (*a*).

Ce que démontre l'énoncé écrit, formulé de cette chaîne décroissante, c'est que…

quelle que soit l'apparence liée à la schématisation

…c'est toujours du même cercle qu'il s'agit, et que ce cercle, en tant que nous le fondons, mais d'une façon choisie, arbitraire, c'est par un acte que nous posons cet Autre…

en tant que champ du discours, c'est-à-dire ce dont nous prenons soin d'éloigner toute existence divine

…c'est par un acte purement arbitraire, schématique et signifiant que nous le définissons comme Un, c'est-à-dire foi - en quoi ? - foi en notre pensée.

Alors que nous savons fort bien que cette pensée ne subsiste que de l'articulation signifiante, en tant que déjà elle se donne dans ce monde indéfini du langage, qu'allons-nous donc faire et que faisons-nous dans l'ordre logique de ce resserrement où nous essayons de faire apparaître dans ce tout le *(a)* comme *reste*, que faisons-nous sinon rien de plus que…

à l'avoir lâché, à l'avoir perdu, à avoir joué sans le savoir à je ne sais quel « *qui-perd-gagne* »

…parvenir à rien d'autre qu'à identifier au *(a)* ce qu'il en est de l'Autre lui-même, c'est à savoir à trouver dans le *(a)* l'essence du Un supposé de la pensée, c'est-à-dire à déterminer la pensée elle-même comme étant l'effet, je dis plus, l'ombre de ce qu'il en est de la fonction de *l'objet (a)*.

Le *(a)* au point où ici il nous apparaît…
mérite d'être appelé la cause, certes, mais spécifiée dans son essence comme une cause privilégiée
…joue un admirable sens que nous donne justement « *le jeu* », le jeu du langage dans sa forme matérielle, appelons-le comme je l'ai déjà appelé plus d'une fois au tableau l'« *a-cause* ».

Aussi bien en français cela ne sonnera-t-il pas de façon détonante pour la raison qu'il existe l'expression « *à cause de* ». En a-t-on bien vu toujours les résonances ? « *à cause de* », est-ce que ça constitue l'aveu que cet « *à cause de* » n'est qu'une « *acause* ».
Chaque langue là-dessus a son prix.
Et l'espagnol dit « por l'amor ».
On pourrait en tirer aisément le même effet.

Mais ceci…
à quoi m'arrête la limite du temps
qui nous est imposé chaque fois
…me fait devoir vous annoncer que le confirme…
et le confirmant le complète
…l'épreuve inverse, c'est-à-dire celle tenant au champ, à la visée, à la carrière dans laquelle s'est engagé pour nous le rapport au savoir :

- celui non pas d'interroger le Un, en tant qu'au départ j'y mets ce manque et qu'alors je trouve à ce qu'il s'identifie à ce manque lui-même,

- mais d'interroger ce 1 à ce que ce (a) je le lui ajoute : 1+a. 1 + a, telle est la première forme, celle de la ligne du haut telle que je l'ai écrite dans la matrice de droite.

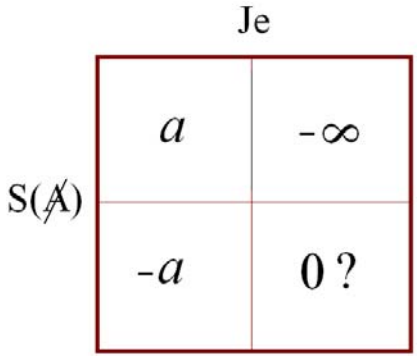
Que donne le 1 + a quand c'est dans son champ que s'engage l'interrogation radicale du savoir ?

Le savoir ajouté au monde en tant que, disons il peut, armé de cette formule, de cette banderole liminaire, le transformer.

Quelle en est *la suite logique*, interrogée à la façon dont je l'ai fait au niveau des progressives différences ?

C'est ce qui nous permettra peut-être d'éclairer plus radicalement ce qu'il en est de la fonction du a, que le corrélatif en soit ce (-∞) où il est facile d'entrevoir bien des choses.

Cette *chose* dont longtemps se sont illusionnés les auteurs…
et non pas à n'importe quelle époque,
précisément au temps où l'argument ontologique
avait un sens, à savoir que ce qui manque au désir,
c'est à proprement parler l'infini
…peut-être en dirons-nous quelque chose qui lui donne un autre statut.



Observez encore que la quatrième case de la matrice de droite, ce zéro se trouve…
de la façon dont je l'ai articulé par le schéma intitulé du rapport S au A
…bien présenter ce en quoi il se distingue radicalement de ce qu'il est sur le premier schéma, à savoir « *la mise* » ou au contraire l'*indifférence*.

Il représente bel et bien le trou dont nous aurons…
dans un troisième temps
…à démontrer à quoi il correspond dans l'analyse, et ce qui - dans ce trou même - s'origine.

Vous avez eu la bonté de me suivre jusqu'à présent dans les chemins étroits et dont je pense que, pour certains d'entre vous, le fil peut paraître poser la question de son origine et de son sens, qu'en d'autres termes il se peut bien que vous ne sachiez plus très bien où nous en sommes.

C'est pourquoi le temps m'a paru opportun…
et non d'une façon contingente
…de poser ***la question de mon titre*** par exemple, *D'un Autre à l'autre*, sous lequel figure mon discours de cette année.

C'est bien en effet concevable que ce n'est pas à l'entrée, en manière de préface, voire en manière de programme, que quelque chose peut être élucidé de ce qui est une fin.

Il faut au moins avoir fait un bout de chemin pour que ce soit de la rétroaction que le départ s'éclaire, ceci pas seulement pour vous mais, après tout, pour moi-même puisque pour moi, dans cette opération de *forage*, si l'on peut dire…
qui est bien ce qui vous intéresse, qui vous retient, ce qui fait qu'au moins un certain nombre d'entre vous sont ici, sinon tous
…il me faut - un certain temps - prendre le repère de ce qui en constituait les étapes dans le passé.

C'est ainsi qu'il m'est arrivé de reprendre le texte…
qui sait, peut-être aux fins d'une publication
…de ce que j'ai énoncé il y a maintenant dix ans…
je veux dire au séminaire de 1959-60, ça fait une paye
…sous le titre *L'Éthique de la psychanalyse*.

Il m'a donné quelques satisfactions d'ordre intime, de celles dont, si en effet je mets au jour quelque chose qui s'efforcera de reproduire aussi fidèlement que possible le tracé de ce que j'ai fait alors, ce qui, bien entendu, ne saurait aller sans tous les effets rétroactifs de ce que j'ai pu énoncer depuis, et nommément ici, ce qui est donc une opération délicate et la seule grâce à quoi je ne saurais m'en tenir à l'excellent résumé qui avait été fait, deux ans plus tard, par quelqu'un de mes auditeurs, nommément SAFOUAN.

Les raisons pour lesquelles je ne l'ai pas publié alors, ce résumé, j'aurai à les dire, mais ce sera plutôt l'objet d'une préface à ce qui en sortira.

Ma satisfaction à l'occasion, que vous pourrez partager si vous me faites foi sur le fidèle du tracé que j'essaierai d'en produire, est due à ceci :
que non seulement rien ne me force à réviser ce que j'ai avancé alors, mais qu'après tout je peux y loger, comme dans une sorte de coupelle ce que de plus rigoureux, disons de ce projet, j'arrive à énoncer aujourd'hui.

En effet, ce dont j'ai cru devoir partir lors de cette mise en question qui n'avait jamais été faite de ce que comporte sur le plan éthique, c'est un terme nouveau, ce que dans un premier essai, amorce de rédaction que j'ai essayé d'en faire, de ce qu'apporte de nouveau ce que j'énonce de la façon qui me semble la plus *rigoureuse* : l'événement FREUD.

J'ai maintenant, à la date où nous sommes, la ***satisfaction*** de voir par exemple, pour ce qu'il en est de la fonction d'un auteur comme FREUD, je dirai qu'une *société* très large d'esprit se trouve en mesure de mesurer son originalité et à son propos, comme l'a fait par exemple samedi dernier…

> dans une sorte de mauvais lieu qu'on appelle la *Société de Philosophie*

…Michel FOUCAULT :
« *Qu'est-ce qu'un auteur ?* [43] » posait-il la question, et ceci l'amenait à mettre en valeur un certain nombre de termes qui méritent d'être énoncés à propos d'une telle ***question***.

---

43 Michel Foucault, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », in Dits et Écrits I, Gallimard 2001, Coll. Quarto, pp.819-837.
Cf. « Intervention sur l'exposé de Michel Foucault » in « Pas tout Lacan », Bibliothèque de l'E.L.P., référencé 1969-02-22.

Qu'est-ce qu'un auteur ?
Quelle est la fonction du nom d'un auteur ?
C'était vraiment, au niveau d'une interrogation *sémantique* à proprement parler qu'il trouvait moyen de mettre en valeur l'originalité de cette fonction et sa situation étroitement interne au discours, ce qui comporte, bien entendu, une mise en question à l'occasion, un effet de scission, de déchirure dans ce qu'il en est pour tout le monde…

enfin pour ce qu'on appelle « *la société des esprits* »
ou « *la République des Lettres* »

…de ce *rapport au discours*.

Et que FREUD, à cet égard, joua un rôle capital, que d'ailleurs l'auteur en question, Michel FOUCAULT, a non seulement *accentué* mais à proprement parler *mis en pointe* de toute son articulation. Pour tout dire…

« *La fonction du retour à…* » il a mis trois points après …dans la petite annonce qu'il avait faite de son projet de l'interrogation « *Qu'est-ce qu'un auteur ?* », « *Le retour à…* » se trouvait au terme, et je dois dire que de ce seul fait je me suis considéré comme y étant convoqué : il n'y a personne après tout, de nos jours qui, plus que moi, ait donné poids au « *Le retour à…* » à propos du retour à FREUD.

Il l'a au reste fort bien mis en valeur et montré sa parfaite information du sens tout spécial, du point clé que constitue ce retour à FREUD par rapport à tout ce qu'il en est actuellement de ce ***glissement***, de ce ***décalage***, de cette profonde ***révision*** de la fonction de l'auteur, de l'auteur littéraire spécialement, et de ce qui donne en somme ce cercle qu'une fonction critique…

dont, après tout, il n'y a pas lieu de nous étonner
qu'elle ne soit pas de nos jours tout aussi bien
à la traîne, tout aussi bien en retard, par rapport
à ce qui se fait, que dans les autres temps

…qu'une fonction critique a cru pouvoir épingler de ce terme bizarre…

qu'assurément aucun de ceux qui en sont les éléments
de pointe n'assume mais dont nous nous trouvons
affectés comme d'une bizarre étiquette

…qu'on nous aurait collée dans le dos sans notre aveu : « *structuralisme* ».

Donc, il y a dix ans,
commençant d'introduire la question…
je vous l'ai dit : qui n'avait jamais été même élevée, ce qui est bien singulier
…éthique de la psychanalyse : assurément peut-être le plus étrange est cette remarque dont j'ai cru devoir l'illustrer…
non pas certes immédiatement, mais même je ne sais pas si j'ai tellement appuyé à ce moment-là la chose : j'avais un auditoire de psychanalystes, je croyais pouvoir en quelque sorte m'adresser directement à ce qu'il faut bien appeler d'un nom, quand il s'agit de morale, de *conscience*, ajoutez *morale*
…je n'ai point trop fait remarquer alors que *l'éthique du psychanalyste* telle qu'elle est constituée par une déontologie ne donnait même pas l'ébauche, l'amorce, le plus petit trait de commencement, de *l'éthique de la psychanalyse*.

Par contre, ce que j'ai annoncé d'entrée de jeu, c'est que, de par *l'événement* FREUD, ce qui est mis au jour, c'est que le point-clé, le centre de l'éthique n'est rien d'autre que ce que j'ai appuyé alors du terme dernier de ces trois références, catégories, d'où j'ai fait partir mon discours entier, à savoir *le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel*.

Comme vous le savez c'est dans le *Réel* que je désignais le point pivot de ce qu'il en est de *l'éthique de la psychanalyse*.
Je suppose, bien sûr, que ce *Réel* est soumis à la très sévère interposition…
si je puis m'exprimer ainsi
…du fonctionnement conjoint du *Symbolique* et de *l'Imaginaire*, et que c'est pour autant que le *Réel*, si l'on peut dire, n'est pas facile d'accès qu'il est pour nous la référence autour de quoi doit tourner la révision du problème de l'éthique.

Ce n'est en effet pas par hasard que, pour pouvoir le brancher, je suis parti alors du rappel d'un ouvrage qui, pour être resté un tant soit peu dans l'ombre, et, curieuse fortune, n'avoir ressurgi que par l'opération de ces gens que nous pouvons considérer comme n'être pas les mieux axés quant à ce qui est de notre interrogation, à savoir ceux qu'on peut appeler les *néo-positivistes…*

ou encore ceux qui croient devoir interroger le langage sous l'angle de ceci dont j'ai en son temps fait remarquer combien futile doit être la destinée, d'interroger ceci qu'ils expriment d'une façon exemplaire, à savoir la question mise sur le *meaning of meanings*, sur ce qu'il en est du sens de ce que les choses aient une signification :
il est bien certain que c'est là la voie toute opposée à ce qui nous intéresse

…mais ce n'est aussi - bien sûr - pas par hasard que ce soit eux, et nommément OSGOOD qui ait sorti ou ressorti, édité plutôt cette oeuvre de Jeremy BENTHAM qui s'appelle *Theory of fictions*[44].

C'est tout simplement l'œuvre la plus importante dans la perspective qu'on appelle *utilitariste*, et comme vous le savez au début du XIX^{ème} siècle on a tenté d'apporter la solution au problème fort actuel à cette époque, et pour cause, en quelque sorte idéologique, celui dit du *partage des biens* : *Theory of fictions*, c'est déjà à ce niveau, et avec une lucidité exceptionnelle, la mise en question de ce qu'il en est de toutes les institutions humaines.

Et à proprement parler, on ne saurait rien faire, à prendre les choses sous l'angle sociologique, qui isole mieux ce qu'il en est comme tel de cette catégorie du *symbolique* qui se trouve être précisément celle réactualisée, mais d'une toute autre manière, par l'événement FREUD et ce qui s'en est suivi.
Il suffit d'entendre le terme *fictions* comme ne représentant, n'affectant de sa domination, ce qu'elle regarde, d'aucun caractère propre d'illusoire ou de trompeur.
La façon dont le terme fictions est avancé ne fait rien d'autre que recouvrir ce que, d'une façon aphoristique, j'ai promu en soulignant ceci :
que la vérité…
pour autant que son lieu ne saurait être que celui où se produit la parole
…que la vérité par essence…
si l'on peut s'exprimer ainsi, pardonnez-moi ce *par essence*, c'est pour me faire entendre, n'y mettez pas tout l'accent philosophique que ce terme comporte
…*la vérité* - de soi, disons - *a structure de fiction*.

---

44 Jeremy Bentham, - Théorie des fictions, Paris, Editions Association Freudienne, 1997.
- De l'ontologie, Seuil, Coll. Points, 1997.

C'est là le départ *essentiel* et qui, en quelque sorte, permet de poser la question de ce qu'il en est de l'éthique d'une façon qui peut aussi bien s'accommoder de toutes les diversités de la culture.

À savoir dès le moment que nous pouvons nous les mettre dans les *brackets*, dans les *parenthèses* de ce terme de la « *structure de fiction* », ce qui suppose, bien sûr, un état atteint, une position acquise au regard de ce caractère en tant qu'il affecte toute articulation fondatrice du discours dans ce qu'on peut appeler en gros les rapports sociaux.

C'est à partir de ce point, qui ne peut bien sûr être atteint qu'à partir d'une certaine limite…

> disons une fois de plus pour évoquer notre PASCAL, tout d'un coup, au détour je m'en souviens : qui donc a osé avant lui noter simplement comme de quelque chose qui devait faire partie du discours qu'il a laissé inachevé, celui assez légitimement, assez ambigument aussi, récolté sous le termes de *Pensées*, la formule « *vérité en-deça des Pyrénées, erreur au-delà* »

…c'est à partir de certains degrés de *relativisme*…

> et de relativisme du type le plus radical au regard non pas seulement des mœurs et des institutions mais de la vérité elle-même

…que peut commencer de se poser le problème de l'éthique.

Et c'est en cela que *l'événement* FREUD se montre si *exemplaire*, en ceci…

> comme je l'ai souligné et avec quelque appui, avec quelque accent dans ce qui a été le premier trimestre de cette articulation de *L'Éthique de la psychanalyse* [45]

…à savoir le changement radical qui résulte d'un événement qui n'est rien d'autre, nous allons le voir, que sa découverte, à savoir la fonction de l'inconscient, que c'est corrélativement…

> nous allons voir tout à l'heure pourquoi, d'une façon qui, je pense, vous frappera assez par son élégance

…qu'il a fait fonctionner d'une façon radicalement différente de tout ce qui avait été fait jusque là *le principe* dit *du plaisir*.

---

45 Cf. Séminaire L'Éthique de la psychanalyse(1959-60), séances des 18-11, 25-11, 02-12, 09-12, 16-12, 23-12-1959.

En bref, je pense qu'il y en a assez d'entre vous, après tout, qui se sont trouvés de quelque façon que ce soit perméables ou ***traversés*** disons, par mon discours pour que je n'ai besoin de rappeler que de la façon la plus brève ce qu'il en est essentiellement de ce principe.

Le *principe du plaisir* est essentiellement caractérisé d'abord par ce fait paradoxal que son plus sûr résultat, c'est non pas…
encore que ce soit écrit sous
cette forme dans le texte de FREUD
l'hallucination, disons la possibilité de *l'hallucination*, mais disons que *l'hallucination* dans le texte de FREUD est sa possibilité spécifique.

Quoi, en effet, nous montre tout l'appareil que FREUD construit pour rendre compte des ***effets de l'inconscient*** ?

Vous le savez, ceci se trouve ***chapitre VII*** de la *Traumdeutung*, quand il s'agit de l'éclaircissement des processus du rêve, des *Traum-Vorgänge*.

Mais nous avons eu la chance, le bonheur, de voir retomber en notre possession et sous notre examen ce qui en est en quelque sorte le soubassement dans une certaine *Entwurf*, dans une certaine *Esquisse* qui correspond à ces années où, corrélativement à la découverte qu'il faisait, guidé par ces admirables théoriciennes qu'étaient les hystériques…
que sont les hystériques !
…guidé par elles, il faisait son expérience de ce qu'il en est de l'économie inconsciente.

Corrélativement il écrivait à FLIESS cette *Entwurf*, projet vraiment très élaboré, infiniment plus riche et plus construit que ce qu'il a cru pouvoir en résumer.

Car il est sûr qu'il ne pouvait pas lui-même ne pas en garder référence dans ce chapitre de la *Traumdeutung*, et que ce qu'il construit à ce moment-là, sous les termes de l'appareil Ψ, en tant que c'est lui qui règle dans l'organisme la fonction de ce qu'il appelle *principe du plaisir*.

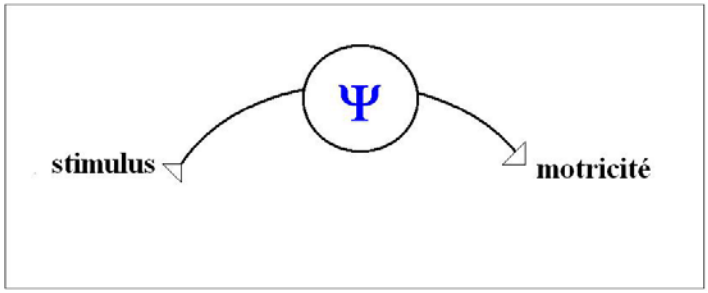
Disons qu'à grossièrement le schématiser, nous pourrons le mettre au cœur de quelque chose qui n'est pas simplement un relais dans l'organisme mais un véritable cercle clos qui a ses lois propres et qui, pour s'insérer dans le cycle classiquement défini par la physiologie générale de l'organisme, de « *l'arc stimulus-motricité* »…

pour ne pas dire « *réponse* », qui est un abus de terme parce que *réponse* a un sens qui doit avoir pour nous une structure bien plus complexe où quelque chose s'interpose dans la fonction

…se définit très précisément non pas simplement d'être l'effet d'empêchement survenu sur l'arc basal, mais à proprement parler d'y faire obstacle, c'est-à-dire de constituer un système dit Ψ, autonome, à l'intérieur duquel l'économie est telle que ce n'est certainement pas l'adaptation, l'adéquation de la réponse motrice…

qui comme vous le savez, est loin d'être toujours suffisamment adaptée

…nous la supposons libre, mais tout ce qui peut se passer au niveau du fait qu'un être vivant animal, en tant qu'il se définit par le fait d'être doué d'une motricité qui lui permet d'échapper aux stimuli trop intenses, aux stimuli ravageants qui peuvent menacer son intégrité, il est clair que ce dont il s'agit au niveau de ce qu'articule FREUD, c'est que quelque chose est logé comme tel dans certains de ces êtres vivants, et non pas n'importe lesquels.



Et non pas certes qu'il puisse dire que le même appareil puisse être défini simplement de ce que l'être en question soit un vertébré supérieur ou quelque chose seulement de pourvu d'un système nerveux : c'est de ce qui se passe à proprement parler au niveau de l'économie humaine qu'il s'agit, et c'est à ce niveau…

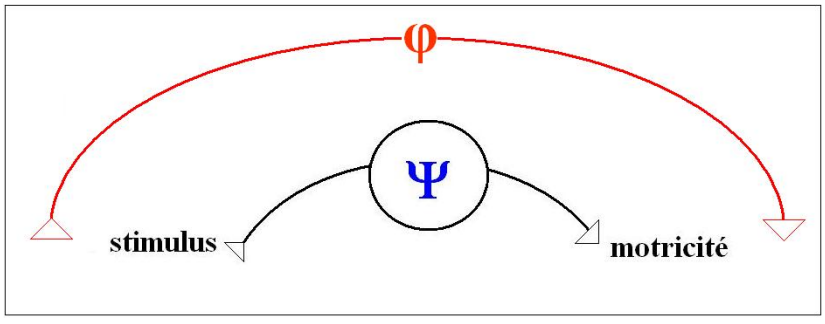
même si de temps en temps il risque la possibilité d'interpréter ce qui se passe au niveau d'autres êtres voisins en référence à ce qui se passe chez l'être humain défini d'une façon nécessaire par seulement les conséquences et le texte du discours de FREUD comme l'être parlant

…c'est à ce niveau que se produit cette régulation homéostasique qui est définie par le retour à une identité de perception.

À savoir que, dans sa recherche…
au sens le plus large du mot
…à savoir dans les détours qu'opère ce système pour maintenir son homéostase propre, ce à quoi son fonctionnement aboutit comme constituant sa spécificité est ceci :

- que ce qui sera retrouvé de la perception identique…
  pour autant que ce qui la règle,
  c'est la répétition
  …ce qui sera retrouvé ne porte en soi aucun critère de la réalité,

- que ces critères, il ne peut en être affecté, en quelque sorte, que du dehors et par la pure conjonction d'un petit *signe*, de ce *quelque chose* de qualificatif qu'un appareil spécialisé distingue déjà des deux précédents que vous voyez inscrits dans ce schéma :



À savoir le cercle réflexe en tant que constituant le système φ, le cercle central qui, lui, définit une aire close et constituant le type propre d'équilibre, à savoir le système Ψ.

C'est de l'afférence de quelque chose dont il distingue étroitement la fonction au regard de l'énergétique qui peut être appliquée à chacun de ces deux systèmes, et que lui n'intervient qu'en fonction de signes qualifiés par des périodes spécifiques et qui sont ceux afférents à chacun des organes sensoriels et qui viennent affecter éventuellement certains des perceptats qui sont introduits dans ce système d'une *Wahrnehmungzeichen*, d'un signe qu'il s'agit bien là de quelque chose qui est d'une perception recevable au regard de la réalité.

Qu'est-ce à dire ?

Certainement pas que nous approuvions cet emploi du terme *hallucination* qui pour nous a des connotations cliniques. Pour FREUD aussi, certes, mais sans doute voulait-il accentuer tout particulièrement le paradoxe du fonctionnement de ce système en tant qu'articulé sur le *principe du plaisir*.

L'*hallucination* nécessite de tout autres coordonnées.

Mais aussi bien nous avons dans le texte de FREUD lui-même ce qui en fait la référence majeure.

Il suffit qu'il se réfère pour l'exemplifier à la *fonction du rêve* pour nous remettre sur nos pattes : c'est essentiellement de la possibilité du rêve qu'il s'agit.

Pour tout dire, nous nous trouvons devant cette aventure que, pour motiver ce qu'il en est du fonctionnement de l'appareil régulateur, de ce qu'il en est de l'*inconscient* en tant que…

> nous allons le rappeler tout à l'heure
> et sous le mode qui convient

…il gouverne une économie absolument essentielle et radicale qui nous permet d'apprécier non seulement tous nos comportements mais aussi bien nos pensées : voici que le monde…

> tout à l'envers de ce qui traditionnellement
> est l'appui des philosophes quand il s'agit
> d'aborder ce qu'il en est du bien de l'homme

…voici que *le monde tout entier est suspendu au rêve du monde*.

C'est dire que ce pas, *l'événement* FREUD…
qui consiste en rien d'autre que proprement un arrêt supposé de ce qui, dans la perspective traditionnelle, était considéré comme le fondement englobant toutes les réflexions, à savoir de ce monde la rotation, la rotation céleste si manifestement désignée dans le texte d'ARISTOTE comme constituant le point référentiel où tout bien concevable doit s'accrocher

…la mise en question donc radicale de tout effet de représentation, d'aucune connivence de ce qu'il en est du représenté comme tel, non point dans un sujet…
ne le disons point trop tôt car si dans ARISTOTE ce terme ὑποχείμενον [upokeimenon] est avancé - exactement à propos de la logique – il n'est nulle part isolé comme tel

…il a fallu longtemps…
et tout le progrès de la tradition philosophique

…pour que la connaissance s'organise au dernier terme, au terme kantien, d'une relation « *sujet* et *quelque chose* » qui reste entièrement suspendu, c'est là le sens de l'*idéalisme* à ce qui apparaît, au φαινόμενον [phainomenon] laissant exclu le νουμενον [noumenon] c'est-à-dire ce qu'il y a derrière.

Encore cette représentation est-elle confortable.

Ce qu'il y a à souligner dans l'essence de l'idéalisme, c'est qu'après tout, l'être pensant n'a affaire qu'à sa propre mesure, qu'il pose comme point terme le point référentiel dont il est pour lui question, or c'est de cette mesure qu'il croit pouvoir énoncer, d'une façon *a priori* au moins, les lois fondamentales .

C'est à proprement parler en ceci que la position freudienne diffère :
que rien n'est plus tenable de ce qu'il en est de la représentation, que ce qui s'articule en un point profondément motivant pour une conduite…
et ceci tout à fait en passant hors du circuit de tout sujet en quoi prétendait s'unifier la représentation

…à une structure, à une *structure qui est de trame et de réseau* .
Et ceci est le sens véritable de ces petits schémas que lui permet de construire la récente découverte de l'articulation neuronique.

Il suffit de se rapporter à cette *Esquisse*, à cette *Entwurf* pour s'apercevoir de l'importance décisive dans l'articulation de ce dont il s'agit, *de ces treillis, de cette trame*.

Et comme bien sûr il y a longtemps qu'il ne nous est plus possible…

comme déjà FREUD en avait sans aucun doute le soupçon

…d'identifier à ces cheminements…

à ces « *transferts d'énergie* » que nous pouvons avoir repérés par ailleurs, par d'autres moyens physiques à ces déplacements qui se font « *le long de la trame neuronique* »

…que ce n'est d'aucune façon sous ce mode…

qui s'avère à l'expérience être tout à fait distinct

…que nous pouvons trouver l'usage approprié de ces ***schémas*** que je viens de qualifier de *réseau, de treillis*.

Nous voyons bien que ce à quoi *ces schémas* ont servi à FREUD, c'est en quelque sorte à supporter, à matérialiser sous une forme intuitive rien de plus que ce dont il s'agissait et qui d'ailleurs s'étale sur les mêmes *schémas*, qu'à chacun de ***ces croisements*** ce soit *un mot* qui soit *inscrit*, à savoir le mot qui désigne tel souvenir, tel mot ***articulé*** en réponse, tel mot ***frappant, marquant, engrammatisant*** si je puis dire le symptôme, et ce dont il s'agit dans ces petits ***schémas*** auxquels je vous prie de vous reporter.

Achetez *Naissance de la psychanalyse...*

comme a été traduit le recueil de lettres à FLIESS auquel était jointe cette *Entwurf*

et vous verrez bien qu'en effet ce dont FREUD a trouvé un support aisé…

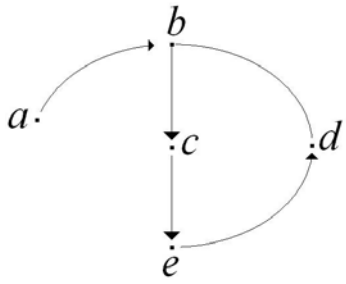
dans ce qui était alors à la portée de sa main du fait que de cela aussi on venait de faire la découverte

à savoir l'articulation neuronique, ce n'était rien d'autre que l'articulation sous la forme la plus élémentaire des signifiants et des relations qui peuvent se fixer à la façon dont de nos jours un même schéma qui aurait la même forme…

achetez le dernier petit bouquin venu, ou plutôt achetez *Théorie axiomatique des ensembles* par M. KRIVINE[46]

46 Jean-Louis Krivine, Théorie axiomatique des ensembles, PUF 1969 (ou Vuibert 1998).

…vous y verrez exactement les schémas de FREUD, à ceci près que ce dont il s'agit, ce sont des petits schémas orientés à peu près ainsi :



et qui sont nécessaires pour nous faire comprendre ce qu'il en est de la théorie des ensembles.

Ceci veut dire que tout point, dans la mesure où il est relié par une flèche à un autre, est considéré dans la théorie des ensembles comme élément de l'autre ensemble, et vous verrez qu'il ne s'agit de rien de moins que ce qui est nécessaire pour donner une articulation correcte à ce qu'il y a de plus formel pour donner son fondement à la théorie mathématique.

Et déjà là vous verrez…
à simplement lire les premières lignes, à savoir ce que comporte chaque pas axiomatique franchi
…les véritables nécessités prises sous l'angle formel dans ce qu'il en est de l'articulation signifiante, prise à son niveau le plus radical qui est ceci notamment de particulièrement exemplaire que la notion qui s'y définit d'une partie concernant ses éléments…
éléments qui sont toujours des ensembles
…la façon dont on dit qu'un de ces éléments est contenu dans un autre, repose sur des définitions formelles qui sont telles qu'elles se distinguent, qu'elles ne peuvent pas être identifiées avec ce que veut dire intuitivement le terme « *être contenu dans* » car à supposer que je fasse un schéma un peu plus compliqué que celui-là et que j'écrive sur le tableau comme note :
« *identification de chacun de ces termes ensemblistes* »
il ne suffit pas du tout que l'un d'entre eux soit écrit c'est-à-dire constitue en apparence une partie de l'univers que j'institue ici, pour qu'il y puisse d'aucune façon être dit « *être contenu dans* » aucun des autres termes, à savoir en être élément.

En d'autres termes, ce qui est articulé d'une configuration de signifiants ne signifie aucunement que la configuration entière, que l'univers ainsi constitué puisse être totalisé.

Bien au contraire, il laisse hors de son champ…
et comme ne pouvant être situé comme une de ses parties, mais seulement articulé comme élément dans une référence à d'autres des *ensembles* ainsi articulés
…il laisse la possibilité d'une non coïncidence entre le fait qu'intuitivement nous pourrions dire qu'il est partie de cet univers et le fait que formellement nous pouvons l'y articuler.

C'est bien là un principe tout à fait essentiel et qui est celui par où la logique mathématique peut essentiellement nous instruire, je veux dire nous permettre de mettre en leur juste place ce qu'il en est pour nous de certaines questions, vous allez voir lesquelles.

Cette *structure logique minimale* telle qu'elle se définit par les mécanismes de l'inconscient, je l'ai depuis longtemps résumée sous les termes de *la différence* et de *la répétition*.

Rien d'autre ne fonde la fonction du signifiant que d'être *différence absolue* : ce n'est que par ce par quoi les autres diffèrent de lui que ***le signifiant*** se soutient. Que d'autre part ces signifiants soient et fonctionnent dans une articulation répétitive, c'est là d'autre part ce qu'il en est de l'autre caractéristique.

Qu'une première logique soit instituable du fait :

- d'une part de ce qui - de cet épinglage signifiant lui-même – résulte, non pas de fixer mais au contraire de glisser, que ce qui fixe est référence de l'épinglage signifiant, soit de par cet épinglage même destiné à glisser, c'est là la fonction fondamentale du *déplacement*…

- que d'autre part il soit de la nature du signifiant en tant qu'épinglage de permettre *la substitution* d'un signifiant à un autre, avec certains effets attendus qui sont effets de sens, c'est là l'autre dimension.

Mais l'important est ceci…
et qu'il convient ici d'accentuer pour nous permettre de saisir ce qu'il en est vraiment des fonctions qui sont les nôtres, j'entends des *fonctions psychanalytiques*
…si au niveau de la possibilité de rêve…
à savoir de ce principe du plaisir par quoi essentiellement et au départ la fonction du principe de réalité est constituée comme précaire, non certes annulée pour autant mais essentiellement suspendue à la précarité radicale à quoi la soumet le *principe du plaisir*
…ce qu'il faut saisir, c'est ceci :
que ce que nous voyons dans le rêve…
puisqu'au départ c'est là que se fait pour l'essentiel l'abord de cette fonction du signifiant, de cette structure logique minimale dont je réarticulais à l'instant les termes, il faut pousser jusqu'au bout ce qu'il en est de la perspective freudienne
…si, comme tout l'indique dans notre façon de traiter le rêve, ce dont il s'agit, c'est de phrases…
laissons pour l'instant la nature de leur syntaxe : elles en ont une – élémentaire - au moins au niveau des deux mécanismes que je viens de rappeler de la *condensation* et du *déplacement*
…ce qu'il faut voir, c'est que la façon dont il nous apparaît hallucinatoire…
avec l'accent que FREUD donne à ce terme à ce niveau
…qu'est-ce à dire si ce n'est que le rêve est déjà en lui-même interprétation - sauvage, certes - mais interprétation.

C'est au reste là que se saisit que cette interprétation, qui est à prendre comme FREUD l'écrit lui-même très tranquillement…
si je l'ai souligné, ce n'est certes pas moi qui l'ai découvert ni inventé dans le texte
…si le rêve se présente comme un rébus, qu'est-ce à dire si ce n'est qu'à chacun de ces termes articulés qui sont signifiants d'un point diachronique de son progrès où s'institue son articulation, le rêve, de par sa fonction, et sa fonction de plaisir, donc cette traduction imagée qui elle-même ne subsiste que d'être articulable en un signifiant, qu'est-ce que nous faisons alors en *substituant* à cette *interprétation sauvage* notre *interprétation raisonnée* ?

Il suffit là-dessus d'invoquer la pratique de chacun, mais pour les autres, qu'ils relisent à cette lumière les rêves cités dans la *Traumdeutung* pour s'apercevoir que ce dont il s'agit, c'est, dans cette interprétation raisonnée, de rien d'autre que :
d'une phrase reconstituée apercevoir le point de faille, qui est celui où…

en tant que phrase, et non
pas du tout en tant que sens

…elle laisse voir ce qui cloche, et ce qui cloche, c'est le désir.

Prenez le rêve, chose vraiment exemplaire et en quelque sorte, sortie par FREUD au début même du chapitre où il interroge les processus du rêve, les *Traum-Vorgänge* et où il tente d'en donner ce qu'il appelle la psychologie.

Vous y lirez le rêve *des alten Mannes*, du *viel homme* que sa fatigue a forcé d'abandonner dans la chambre voisine le corps de son fils mort à la garde d'un autre vieillard.

Ce dont il rêve, c'est de ce fils debout, vivant, qui vient auprès de son lit, qui le saisit par le bras et d'une voix pleine de reproche :

« *Vater, siehst du denn nicht daß ich verbrenne ?* »

« *Père, ne vois-tu pas que je brûle ?* »

Quoi de plus émouvant, quoi de plus pathétique que ce qui se produit, à savoir que le père se réveille et, passant dans la chambre voisine, voit qu'effectivement la *chandelle* s'est renversée qui a mis le feu aux draps et déjà mord sur le cadavre cependant que le veilleur s'est endormi ?

Et FREUD nous dit qu'assurément…

à part ceci que le rêve n'était là que pour prolonger le sommeil au regard des premiers signes de ce qui était perçu d'une réalité horrible

…est-ce que nous ne saisissons pas plus loin :
que c'est précisément de considérer que la réalité recouvre ce rêve qui prouve que le père dort toujours.

Parce que :

- comment ne pas entendre l'accent qu'il y a dans cette parole quand FREUD nous dit par ailleurs :
« *qu'il n'est nulle parole dans le rêve qui ne soit recueillie quelque part dans le texte de paroles effectivement prononcées* »,

- comment ne pas voir :

  - que c'est un désir qui le brûle, cet enfant, mais au champ de l'Autre, au champ de celui auquel il s'adresse, au père dans l'occasion,

  - que c'est à quelque faille de ce dont…
    au nom de ceci qu'il est un être désirant
    …de quelque faille dont il a fait preuve au regard de cet objet chéri qu'était son enfant, c'est de cela qu'il s'agit,

  - que c'est de cela que, nous dit FREUD…
    ce n'est pas analysé mais
    combien suffisamment indiqué
    …c'est de cela que la réalité même le protège, dans sa coïncidence,

  - que l'interprétation du rêve, ce n'est en tout cas pas, et FREUD en est d'accord, ce qui l'a dans la réalité causé.

Donc, quand nous interprétons un rêve, ce qui nous guide, ce n'est certes pas « *qu'est-ce que ça veut dire ?* »
et non pas non plus « *qu'est-ce qu'il veut pour dire cela ?* »
mais « *qu'est-ce qu'il à dire ça, ça veut ?* »

Ça ne sait pas ce que ça veut en apparence.

C'est bien là qu'est la question et que nos formules, en tant qu'elles instaurent ce rapport premier, en quelque sorte lié à la fonction la plus simple du nombre, en tant qu'il s'engendre de ce quelque chose le plus élémentaire qui a un nom en mathématiques et qui s'appelle un *sous-groupe* où interviennent des additions, ce que j'ai appelé la série de FIBONACCI…
simplement la réunion des deux termes précédents pour constituer le troisième: 1,1,2,3,5…

…que c'est de là même - je vous l'ai dit - que s'engendre ce quelque chose qui n'est pas de l'ordre de ce qu'on appelle *la mathématique, le rationnel*, à savoir ce *trait unaire*, mais quelque chose qui à l'origine introduit cette première…

la plus originelle de toutes

…proportion que nous avons désignée et qui se désigne en mathématiques où elle est parfaitement connue simplement par cette proportion :

$$\frac{a}{1-a} = \frac{1}{a} = 1 + a$$

Ecrivez maintenant ceci à la place de (a) : « *savoir* ».
Nous ne savons pas encore ce que c'est puisque c'est là-dessus que nous nous interrogeons.
Si 1 est le champ de l'Autre et le champ de « *la vérité* », la vérité en tant qu'elle ne se sait pas, nous écrivons :

$$\frac{\text{savoir}}{\text{vérité - savoir}} = \frac{\text{vérité}}{\text{savoir}} = \text{la vérité avec le savoir en plus}$$

Tâchons de savoir ce que veulent dire ces rapports.
Ceci veut dire que le *savoir* sur l'inconscient, à savoir qu'il y a un *savoir* qui dit « *il y a quelque part une vérité qui ne se sait pas* » et c'est celle qui s'articule au niveau de l'inconscient, c'est là que nous devons trouver la vérité sur le savoir.

Est-ce que notre rapport, celui que nous avons fait tout à l'heure, entre le rêve…

je l'isole de l'ensemble
des formations de l'inconscient

…ce n'est pas dire que

je pourrais aussi l'étendre
mais je l'isole pour la clarté

…ce rêve dont c'est à tort dont nous pouvons à son propos nous poser la question de « *qu'est-ce que ça veut dire ?* »,
car ce n'est pas là l'important, c'est :
« *où est la faille de ce qui se dit ?* »

Parce que c'est cela qui nous importe.

Mais c'est à un niveau où ce qui se dit est distinct
de ce que ça présente comme voulant dire *quelque chose*.
Et pourtant cela dit *quelque chose* sans savoir ce que cela dit
puisque nous sommes forcés de l'aider par notre
interprétation raisonnée.

Savoir que le rêve est possible, cela est à savoir,
et c'est qu'il en soit ainsi, c'est-à-dire que l'*inconscient*
ait été découvert, que nous indique la « *proportion singulière* »
qui est celle que nous pouvons écrire à l'aide du terme
(a) en tant qu'effet originel de l'inscription même,
pour peu que nous lui donnions seulement cette petite
poussée de pouvoir se renouveler en ***conjoignant*** *répétition*
et *différence* en cette opération minimale qu'est l'addition.

C'est là que, pour autant que dans ce registre s'écrit :

$$\frac{a}{1-a} = \frac{1}{a}$$

nous pouvons voir que ce *savoir* sur *la vérité diminuée du savoir*,
c'est là où nous avons à prendre non seulement vérité…
c'est-à-dire parole qui s'affirme
…vérité sur ce qu'il en est de la fonction du savoir,
mais même à l'occasion pouvoir les confronter sur la même
ligne et, pour tout dire, interroger sur ce qu'il en est
de cette jonction qui fait que nous puissions écrire
vérité plus savoir.

Or je ne puis faire, puisque le temps me presse,
que rappeler l'analogie *économique* qu'ici j'ai introduite
sur ce qu'il en est de *la vérité* comme *travail*, analogie combien
sensible à ceci qui est de *notre expérience* :
c'est qu'en un discours, au moins celui analytique,
le *travail de la vérité* est plutôt évident parce que pénible.

Frayer sans se précipiter à droite ou à gauche
dans je ne sais quelle identification intuitive
qui court-circuite en quelque sorte le sens de ce dont
il s'agit dans les références les moins pertinentes,
celle du besoin par exemple.

Et par contre, c'est à la fonction du prix que
j'homologuais le savoir.

Or le prix, ça ne s'établit certainement pas au hasard, non plus qu'aucun effet de l'échange. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que le prix en lui-même ne constitue pas un travail, et…

c'est bien là le point important

…c'est que le savoir non plus, quoi qu'on en dise.

C'est une invention de pédagogues, que « *le savoir, ça s'acquiert à la sueur de son front* », nous dira-t-on bientôt, comme si elle était forcément corrélative de l'huile de nos veilles. Avec un bon éclairage électrique, on s'en dispense!

Mais je vous interroge : est-ce que vous avez jamais rien - je ne dis pas « appris »- …

parce qu'apprendre, c'est une chose terrible, il faut passer à travers toute la connerie de ceux qui vous expliquent les choses, et ça, c'est pénible à soulever

…mais est-ce que *savoir* quelque chose, ça n'est pas toujours quelque chose qui se produit en un éclair ?

Tout ce qu'on dit du soi-disant *apprentissage*, d'avoir quelque chose à faire avec les mains, avec le fait aussi bien de savoir se tenir à cheval ou sur des skis, ça n'a rien à faire avec ce qui est un savoir.

Il y a un moment où vous vous dépêtrez avec des choses qu'on vous présente, qui sont des signifiants, et, de la façon dont on vous les présente, ça ne veut rien dire. Et puis, tout d'un coup, ça veut dire quelque chose, et ceci depuis l'origine.

Il est sensible à la façon dont un enfant manie son premier alphabet que ce n'est d'aucun apprentissage qu'il s'agit mais de quelque chose qui est ce collapsus qui unit une grande lettre majuscule avec la forme de l'animal dont l'initiale est censée répondre à la lettre majuscule en question.

L'enfant fait la conjonction ou ne la fait pas. Dans la majorité des cas, c'est-à-dire dans ceux où il n'est pas entouré d'une trop grande attention pédagogique, il la fait.

Et le savoir, c'est ça.

Et chaque fois que se produit un savoir, bien sûr, il n'est pas inutile qu'un sujet ait passé par cette étape pour comprendre ce qui se passera d'effet de savoir au niveau des petits schémas…

> que j'ai un scrupule de ne pas vous avoir fait complètement bien sentir tout à l'heure, mais le temps me pressait

… de la théorie des ensembles.

Nous y reviendrons s'il le faut.

Qu'est-ce que savoir ?

Si nous devons, poussant les choses plus loin, interroger ce qu'il en est de cette analogie fondamentale, celle qui fait que le savoir ici reste encore parfaitement opaque puisqu'il s'agit au numérateur de la première relation d'un savoir singulier qui est ceci qu'il y a *vérité*, et parfaitement articulée, à quoi il défaille en tant que *savoir* et que, en raison de cette relation, c'est de cette relation même que nous attendons *la vérité* sur ce qu'il en est du *savoir*.

Il est clair que je ne vous laisse pas là au niveau d'une pure et simple énigme et que le fait que je l'ai introduit par ce terme a vous désigne que c'est effectivement dans l'articulation que j'ai déjà, me semble-t-il, assez cernée de *l'objet(a)* que doit tenir toute manipulation possible de la fonction du savoir.

Aurai-je besoin ici, au moment de terminer, d'avoir l'audace qu'il nous faudra donner un sens plausible à ce qui s'écrirait d'une conjonction croisée du type de ce dont on se sert en arithmétique, de ce savoir concernant l'inconscient à ce savoir interrogé en tant que fonction radicale, en tant qu'en somme il constitue cet objet même vers quoi tend tout désir en tant qu'il se produit au niveau de l'articulation.

Comment le savoir est lui-même, en tant que savoir perdu, à l'origine de ce qui apparaît de désir dans toute articulation possible du discours, c'est ce que nous aurons à considérer dans les entretiens qui suivront.

Je vous ai laissés la dernière fois sur une formule équilibrée selon la *proportion* - appelons-la *harmonique* - que j'ai développée devant vous sous ce terme, que :

$$\frac{a}{1-a} = \frac{1}{a}$$

Ce que j'ai pu traduire aisément, en raison des dictions antérieures, par ceci…
qui porte en soi un certain degré d'évidence apparente et de nature à satisfaire d'une formule *a priori* ce qui est le plus communément reconnu de ce qu'il en est de la conquête analytique
…qui est ceci : que nous savons que quelque part…
en cette part que nous appelons Inconscient
…une vérité s'énonce qui a cette propriété que nous n'en pouvons rien savoir.
Ceci - j'entends ce fait même - c'est là ce qui constitue un savoir.
J'écrivais donc *savoir* sur la fonction de *vérité moins savoir*, c'est cela qui doit nous donner *la vérité* sur *le savoir*.

$$\frac{\text{savoir}}{\text{vérité - savoir}} = \frac{\text{vérité}}{\text{savoir}}$$

Là-dessus, pour faire annonce d'un épisode menu de mes rencontres, il m'est arrivé cette semaine d'entendre une formule…
je m'excuse auprès de son auteur
si je la déforme un peu
…il s'agissait d'une formule aux prémisses d'une recherche dans la ligne de mon enseignement, qui était de situer la fonction de la psychanalyse non pas à tout prix comme science mais comme indication épistémologique, puisque la recherche est à l'ordre du jour, sur la fonction de la science, la formule est ceci :

> « *La psychanalyse serait, dans les sciences, quelque chose qu'on pourrait formuler comme une science sans savoir.* »

Mon interlocuteur allait jusque là, et sans doute porté par ce qu'il en est d'un certain mouvement actuel, pour autant qu'à un niveau qui est bien aussi d'expérience, *la mise en question* se pose de ce qu'il en est d'une sorte de relativité qu'on accuserait d'être mode de domination sociale au niveau de la transmission du savoir.

J'ai vivement repris mon interlocuteur au nom précisément de ceci qu'il est faux de dire que rien de l'expérience psychanalytique, dans *un enseignement* ne pourrait s'articuler à proprement parler, se doctriner comme savoir, et de ce fait, puisqu'il s'agit de ce qui est mis en cause présentement, être énoncé d'une façon magistrale dans les termes qui sont ceux précisément sous lesquels je l'énonce, ce savoir, ici.

Et pourtant, sous un certain angle, d'une certaine façon, c'est la vérité, ce qu'avançait mon interlocuteur.

C'est la vérité au niveau de ce savoir analytique, qu'il n'en est pas un de savoir, par rapport à ce qu'il a l'air d'être, à ce pourquoi on le prendrait, si sous prétexte qu'il a énoncé le rapport originel, radical, de la fonction du savoir à la sexualité, on se précipitait trop vite - c'est un pléonasme ! - à en déduire que c'est un savoir du sexuel.

Qu'est-ce qui a appris dans la psychanalyse à savoir bien traiter sa femme ?
Parce qu'enfin ça compte, une femme !

Il y a une certaine façon de l'attraper par le bon bout, ça se tient en mains d'une certaine façon, à laquelle elle ne s'y trompe pas, elle !
Elle est capable de vous dire :

« *Vous ne me tenez pas comme on tient une femme* ».

Que les voies dans une analyse puissent être éclaircies qui l'empêchaient…
cet homme à qui cette femme s'adressait
dans ce que je viens de dire
…de le bien faire, on aime à croire que ça se produit à la fin d'une analyse.

Et pour ce qui est de la technique…
    si vous me permettez de m'exprimer ainsi
…le résultat est livré à son savoir naturel,
à l'adresse…
    si vous me permettez d'employer ce mot,
    avec toute l'ambiguïté qu'à l'ordinaire des
    ressources du langage il possède en français,
    la faculté épinglée de ce nom et aussi le sens
    d'« à qui ça s'adresse »
…à l'adresse supposée donnée au bout d'un déblayage.

Il est clair qu'il n'y a rien de commun entre l'opération analytique et quoi que ce soit qui relève de ce registre que j'ai appelé à l'instant « *technique* », dont on sait l'ampleur, quand on repère…
    comme l'a fait MAUSS[47] par exemple incidemment
…ce domaine…
    parlant des caractéristiques dans la culture de cette
    fonction très étendue, pour laquelle ce n'est pas
    raison que dans la nôtre - de civilisation - elle
    soit non pas à proprement parler éludée, mais
    refoulée dans les coins
…cette fonction qu'il appelle « *les techniques du corps* ».

Je n'ai ici que de faire allusion à la dimension des techniques proprement érotiques…
    pour autant qu'elles sont mises en avant dans telle
    culture qu'on ne saurait d'aucune façon qualifier de
    primitive, la culture hindoue par exemple
…pour faire sentir que rien de ce qui s'énonce dans ce qui, pour vous, ne peut en aucun cas vous parvenir qu'au titre des amusettes, de la pornographie, dans la lecture d'un livre comme le *Kama Soutra* par exemple.

Et pourtant…
    dans une autre dimension
    où ce texte peut être entendu
…il peut aussi bien prendre une portée qui…
    au regard des confusions complètes qui sont
    faites sur ce mot, celui que je vais employer
…sera repérée, non sans justesse mais approximative, comme métaphysique.

47 Marcel Mauss, Les techniques du corps, in « Sociologie et anthropologie » , Puf , Coll. Quadrige, 2004, pp. 363-383.

Le biais donc par lequel est abordé dans la psychanalyse ce qu'il en est du savoir sexuel, c'est pour cela qu'il prend son poids de la façon dont je l'écris…

là encore, une fois de plus, ce dont il s'agit, c'est d'un recours à l'évidence du départ, et ceci, c'est bien celui de ce que d'interdit à proprement parler peut passer sur ce savoir, le savoir sexuel

…le biais par où - je ne dirai pas nous y rentrons - mais nous y sommes confrontés, c'est ceci de nouveau…

en ce sens que ce biais n'avait jamais été pris

…c'est de l'aborder par ce point où cet interdit pèse, et c'est pourquoi les premiers énoncés de FREUD à l'endroit de l'inconscient mettent l'accent sur la fonction de la censure comme telle.

Cet interdit s'exerce comme affectant un certain « là », cet endroit-là, où ça parle, où ça avoue, où ça avoue que c'est préoccupé par la question de ce savoir…

et admirez, là, au passage, une fois de plus la richesse du langage : est-ce que ce « *préoccupé* » pour traduire la *Besetzung,* le *Besetz* freudien, ne vaut pas mieux que cet « ***investissement*** », ou cet « ***investi*** » dont les traductions nous rebattent les oreilles ?

…il est pré-occupé, occupé à l'avance par ce *quelque chose* dont la position, dès lors, va devenir plus ambiguë.

Que peut vouloir dire…

et c'est bien là ce qui nécessite qu'on y revienne toujours, sur cette fonction de l'inconscient

…que peut vouloir dire ce savoir dont la marque à un certain niveau qui s'articule de vérité se définit en ceci que c'est ce qu'on sait le moins, ce savoir qui vous préoccupe.

Et c'est ce qui permet peut-être d'énoncer, pour éclaircir les choses, qu'on pourrait dire, d'un certain point de vue, que dans notre culture, notre civilisation…

dans notre sauce, à cette poêle à frire ou en tout cas c'est bien le seul terme qui justifie votre rassemblement ici

…on pourrait aller à soutenir que la psychanalyse a cette fonction d'entretenir cette sorte d'hypnose qui fait qu'après tout, c'est bien vrai, hein, le sexuel chez nous est maintenu dans une torpeur sans précédent.

Tout ça n'est point une raison pour que la psychanalyse puisse servir d'aucune façon à contester…
    puisque c'est de cela qu'il s'agit
…le bien fondé de la transmission d'un savoir quelconque, même pas du sien.

Car, après tout, elle a découvert quelque chose…
    quelque mythique qu'en soit la formule
…elle a découvert ce qu'on appelle dans d'autres registres des moyens de production - de quoi ? - d'une satisfaction.

Elle a découvert qu'il y avait quelque chose d'articulable et d'articulé…
    quelque chose que j'ai épinglé, que j'ai dénoncé
    comme étant des montages, et ne pouvant
    littéralement pas se concevoir autrement
…qu'elle appelle *les pulsions*.

Et ça n'a de sens…
    ce qui veut dire qu'elle ne les présente comme telles
…que pour autant qu'à l'occasion c'est satisfaisant, et que…
    quand on les voit fonctionner
…ça implique que ça porte avec soi sa satisfaction.

Quand, sous le biais d'une articulation théorique, elle dénonce dans un comportement le fonctionnement de la pulsion orale, de la pulsion anale, de l'autre encore, scoptophilique ou de la pulsion sadomasochiste, c'est bien pour dire que quelque chose s'en satisfait dont il va de soi qu'on ne peut le désigner autrement que comme « *ce qui est dessous* », *un sujet*, un ὑποχείμενον [upokeimenon], quelque division qui doive nécessairement en résulter pour lui, au nom de ceci qu'il n'est là que le sujet d'un instrument en fonctionnement, d'un ὄργανον [organon], le terme ici étant employé moins dans son accent anatomique…
    prolongement, appendice naturel,
    plus ou moins animé, d'un corps
…que proprement dans son sens originel qui est celui où ARISTOTE, au regard de la logique l'emploie : d'appareil, d'instrument.

Bien sûr, le domaine n'est plus limitrophe et c'est bien de ce fait que quelques organes…

d'ailleurs diversement ambigus, malaisés à saisir du corps, puisqu'il est trop évident que certains n'en sont que les déchets

…se trouvent placés en cette fonction de support instrumental.

Alors une question s'ouvre :
comment pouvons-nous définir cette satisfaction ?

Il faut bien croire qu'il doit y avoir là tout de même quelque chose qui cloche puisque ce à quoi nous nous employons, à l'endroit de *ces montages*, c'est de *les démonter*.

Est-ce à dire que le pur et simple démontage implique en soi, comme tel, de premier plan, qu'il soit curatif ? S'il en était ainsi, il semble que ça irait un peu plus vite, et peut-être même qu'il y a une paye qu'on aurait fait le tour de la question !

Si nous mettons en avant la fonction de la *fixation* comme essentielle, c'est bien que l'affaire n'est pas si aisée que cela et que ce qu'il nous faut retenir dans le champ psychanalytique, c'est peut-être en effet que quelque chose l'inscrit comme son horizon, et que ça, c'est le sexuel, et que c'est en fonction de cet horizon, en tant que maintenu comme tel, que les pulsions s'insèrent dans leur fonction d'appareil.

Vous voyez donc *avec quelle prudence* ici j'apporte *mes assertions* :

- j'ai parlé d'horizon,
- j'ai parlé de champ,
- je n'ai pas parlé d'*acte sexuel*, puisque aussi bien…

pour ceux qui étaient déjà ici il y a deux ans[48]

…j'ai posé, à la question de l'acte, assurément d'autres prémisses que celles de tenir pour donné qu'il y a un acte sexuel, et ils se souviendront que j'ai conclu, à prendre pour visée la question de l'acte sexuel, que nous pouvons énoncer qu'à prendre acte dans l'accent structural où seul il subsiste : « *il n'y a pas d'acte sexuel* ».

Nous y reviendrons.

48 Cf. Séminaire 1966-67 : L'Acte psychanalytique.

Et aussi bien vous vous doutez que c'est bien pour y revenir d'un autre biais…
celui de cette année, celui qui va *D'un Autre à l'autre*
…que nous nous retrouvons dans ce chemin où il mérite pourtant d'être rappelé ce que nous avons conclu d'un autre abord.

Ce qui s'interroge de la satisfaction comme essentielle à la pulsion, là aussi nous sommes forcés de le laisser en suspens, ne serait-ce que pour choisir notre chemin pour arriver à le définir.

Pour l'instant, nous pouvons faire le saut du vif qui se trouve quelque part au niveau du signe égal de l'équation ici écrite.

$$\frac{\text{savoir}}{\text{vérité - savoir}} = \frac{\text{vérité}}{\text{savoir}}$$

C'est bien là ce qui est le centre de notre interrogation d'aujourd'hui :
à quelle satisfaction peut répondre le *savoir* lui-même ?

Savoir que ce n'est pas en vain qu'en somme ici je le produis comme approchable notionnellement, comme le savoir qui serait identique à ce champ tel que je viens de le cerner, qui serait le « *savoir y faire* » dans ce champ.
Est-ce même suffisant ?

Ce « *savoir y faire* » est un peu trop proche encore du *savoir-faire*, sur lequel il a pu y avoir tout à l'heure un malentendu que j'ai favorisé d'ailleurs, histoire de vous attraper là où il faut, au ventre.

C'est plutôt « *savoir y être* ».

Et ceci nous ramène au biais qui fait ici notre question, ceci nous ramène toujours aux bases - comme il convient - de notre enjeu, c'est que ce que la découverte freudienne avance, c'est qu'« *on peut y être sans savoir qu'on y est* »,
et qu'à se croire le plus sûr de se garder de cet « *y être* » qu'à se croire être ailleurs, dans un autre savoir,
on y est en plein.

C'est ça qu'elle dit, *la psychanalyse*, on y est sans le savoir, on y est dans tous les champs du savoir.
Et c'est pour ça que c'est par ce biais que *la psychanalyse* se trouve intéresser la mise en question du savoir.

Ce n'est nulle part d'aucune vérité et nommément pas d'aucune ontologie : où qu'on soit, où qu'on fonctionne, par la fonction du *savoir*, on est dans l'*horizon du sexuel*.

Avouez que ça vaut quand même la peine qu'on aille y regarder de plus près :
on y est sans le savoir.
Est-ce qu'on y perd ?
Ça ne semble pas faire de doute, puisque c'est de là qu'on part. On y est couillonné jusqu'à la garde.

La duperie de la conscience, c'est ceci qu'elle sert à quoi elle ne pense pas servir.
J'ai dit duperie, pas tromperie.

La psychanalyse ne s'interroge pas sur *la vérité* de la chose. De nulle part nous ne sortirons d'elle des discours sur « *le voile de Maya* [49] » ou sur « *l'illusion fondamentale du Will* [50] ».

Duperie implique quelque chose, mais ici moins court à résoudre qu'ailleurs. Une dupe, c'est quelqu'un que quelqu'un d'autre exploite. Qui exploite ici ?

L'accent étant mis sur la duperie, quand même la question fuse…

> et c'est ce qui fait que dans une zone qui est celle des suites de la théorie marxiste, on frétille un peu

…est-ce que cette sacrée psychanalyse ne pourrait pas donner là…

> c'est le terme que j'ai entendu avancer comme ça, surgir dans ces paroles, je préfère, je vous l'ai dit, « *un discours sans paroles* » mais quand je vais voir les gens, c'est pour qu'on parle, alors ils parlent, ils parlent plus que moi, et alors ils disent quelque chose comme ça :

...« *Après tout, la psychanalyse pourrait bien être une caution de plus pour la théorie de l'exploitation sociale.* »

---

49 Le voile de l'illusion qui recouvre les yeux des mortels. Référence à la philosophie : Zhuang Zi et le rêve du papillon, Platon et la caverne, Descartes et le démon trompeur, Schopenhauer et le voile de Maya…
50 Référence à la psychologie, Cf. Daniel Wegner (Harvard), The Illusion of Conscious Will, The M.I.T Press, 2002.

Ils n'ont pas tort : l'exploiteur, simplement, est ici moins facile à saisir. Le mode de la révolution aussi. C'est *une duperie qui ne profite à personne*, au moins en apparence.

Alors est-ce que le savoir de l'expérience analytique, c'est seulement le savoir comme servant à n'être pas dupe à ce qu'il en est de la musique ?

Mais à quoi bon si ça ne s'accompagne pas d'un « *savoir en sortir* » ou même, plus précisément, d'un savoir *introïtif*, d'un « *savoir entrer* » dans ce qui est en question concernant cet éclair qui peut en résulter sur l'échec nécessaire de quelque chose qui n'est peut-être pas le privilège de *l'acte sexuel*. C'est cette question par rapport à laquelle la *psychanalyse*, en fait, est restée sur le seuil.

Pourquoi est-elle restée sur le seuil ?
Qu'elle reste sur le seuil dans sa pratique, c'est ce qui ne peut être justifié que d'une façon théorique, c'est à quoi nous nous efforçons. Mais qu'elle y soit restée aussi sur le plan théorique, je dirai que c'est son problème, laissons-la s'en tirer toute seule.
Ça ne nous empêche pas…
    tous tant que nous sommes ici,
    en tant que nous sommes dans la poêle à frire
…d'essayer de faire, nous aussi, comme les autres, d'aller plus loin.

Il est certain qu'ici, justement, nous nous trouvons au carrefour où, tout à l'inverse de ce que j'énonçais tout à l'heure, nous avons peut-être à recueillir des leçons de l'expérience d'autres dimensions, au regard d'un certain texte dont il s'avère avec le temps qu'il n'est pas si différent du nôtre, puisque la fonction du signe et même du signifiant y a tout son prix, c'est à savoir de la critique marxiste.

Il suffirait peut-être d'un petit peu moins de *progressisme* d'un côté et de l'autre pour qu'on arrive à des conjonctions, j'entends théoriques, fructueuses.
Là-dessus, chacun sait que j'apporte quelque chose qui est aussi un ὄργανον [organon], justement celui qui pourrait servir à passer cette frontière et que certains épinglent comme la logique du signifiant.

C'est vrai, je suis arrivé là-dessus à faire quelques énoncés, et qui se sont trouvés vivement stimuler des esprits, lesquels rien ne préparait, venant de la psychanalyse, mais qui s'en sont trouvés stimulés, venant d'ailleurs.

D'« *ailleurs* » qu'il n'est pas si simple de préciser puisqu'il ne s'agit pas seulement de l'*allégeance politique* mais aussi bien d'un certain nombre de modes, où dans le temps présent, c'est-à-dire bien après que j'aie commencé d'énoncer la dite logique, il se produit toutes sortes de questions :

- sur le maniement de ce signifiant,
- sur ce que c'est qu'un discours,
- sur ce que c'est qu'un roman,
- sur ce que c'est même que le bon usage de la formalisation en mathématiques.

Alors on est - là comme ailleurs - un peu pressé.
La hâte a sa fonction, je l'ai déjà énoncé en logique.
Encore ne l'ai-je énoncé que pour montrer les pièges mentaux, j'irai jusqu'à les qualifier ainsi, dans lesquels elle précipite.

On finira bien…
à vouloir accentuer combien ce que j'énonce comme logique du signifiant reste en marge - en quelque sorte - de ce qu'une certaine frénésie, adhésion à la formalisation pure, permettrait d'en écarter comme, dit-on, métaphysique
…on finira bien par faire qu'on s'apercevra que, même dans le domaine du pur exercice mathématique, l'usage de la formalisation n'épuise rien mais laisse en marge quelque chose à propos de quoi vaut toujours la question de ce qu'il en est du *désir de savoir*.

Et, qui sait…
quelqu'un autour de moi
l'a suggéré il y a quelques jours
…il y aura peut-être, malgré moi, un jour en *mathématiques* quelque chose qui s'appellera « le théorème de LACAN » !
Ce n'est certainement pas que je l'aurai cherché, car j'ai d'autres chats à fouetter, mais c'est justement comme ça que les choses arrivent.

À force de vouloir considérer comme clos…
et c'est bien là une caractéristique de quelque chose qui normalement doit déboucher ailleurs
…un discours non achevé, on produit des effets de déchet, comme cela. Ce théorème, on peut encore en laisser l'énoncé dans un obscur de l'avenir.

Pour l'instant, revenons au savoir et repartons de ce qui ici s'énonce.

Ce n'est pas la même chose d'énoncer une formule en commençant par un bout ou par l'autre :

« *Le savoir…*

peut-on dire, inversement de notre expérience

…c'est ce qui manque à la vérité. »

C'est pour ça que la vérité…
ce qui évidemment met en porte-à-faux le débat d'une certaine - et seulement de celle-là - logique, de la logique de FREGE pour autant qu'elle part sur les béquilles de deux valeurs - aussi bien notables - 1 ou 0, *vérité* ou *erreur*.

Regardez bien quelle peine il a à trouver une proposition qu'il puisse qualifier de véridique, il faut qu'il aille invoquer le nombre de satellites qu'a Jupiter ou telle autre planète.

Autrement dit quelque chose de bien rond et de tout à fait isolable, sans se rendre compte que ce n'est que recourir au plus vieux *prestige*[51] de ce par quoi d'abord le *réel* est apparu comme « *ce qui revient toujours à la même place* ».

Du fait qu'il ne puisse pas avancer autre chose que le recours à ces entités astronomiques, que bien sûr il n'est même pas question qu'un mathématicien énonce comme formule portant inhérente en soi la vérité « *2 et 2 font 4* », car ce n'est pas vrai, si par hasard dans chacun des 2 il y en avait un qui était le même, ***ils ne feraient que 3***, il n'y a pas beaucoup d'autres formules qui puissent être énoncées comme vérité.

51 Prestige : illusion produite par magie ou par un sortilège, enchantement, charme, toute illusion en général.

Que la vérité soit désir de savoir et rien d'autre n'est évidemment fait que pour nous faire mettre en question précisément ceci : s'il y en avait une – *vérité* – avant ? Chacun sait que c'est là le sens du *laisser-être heideggerien*. Est-ce qu'il y a quelque chose à *laisser-être* ?

C'est en ce sens que *la psychanalyse* apporte quelque chose. Elle est pour dire qu'il y a quelque chose, en effet, qu'on pourrait *laisser-être*.

Seulement elle y intervient.
Et elle y intervient d'une façon qui nous intéresse, au-delà du seuil derrière lequel elle reste, pour autant qu'elle nous fait nous interroger sur ce qu'il en est du désir de savoir.

C'est pourquoi nous revenons à la pulsion.
Elle est sans doute mythologique, comme FREUD lui-même l'a écrit. Mais ce qui ne l'est pas, c'est la supposition qu'un sujet en est satisfait. Or ce n'est pas pensable sans l'implication, déjà dans la pulsion, d'un certain savoir, de son caractère de « *tenant lieu sexuel* ».

Seulement voilà : qu'est-ce que ça veut dire que ce n'est pas pensable ?

Parce que les choses peuvent aller aussi loin que d'interroger l'effet de pensée comme suspect.
Nous ne savons peut-être absolument rien de ce que ça veut dire, « *tenir lieu du sexuel* ».

L'idée de sexuel même, peut être un effet du passage de ce qui est au cœur de la pulsion, à savoir *l'objet(a)*.
Comme vous le savez, ça s'est fait il y a longtemps.

Elle lui passe la pomme fatale, la chère Ève !
C'est quand même un mythe aussi.

C'est à partir de là qu'il la voit comme femme.
Il s'aperçoit de tous les trucs que je vous ai dits tout à l'heure. Avant, il ne s'était pas aperçu qu'elle était quelque chose d'extrait du côté de son gril costal.
il avait trouvé ça - comme ça - gentil, bien agréable : on était au Paradis !

C'est probablement à ce moment-là…
et à lire le texte ça ne fait aucun doute
…que non seulement il découvre qu'elle est *la femme*,
mais qu'il commence à penser, le cher petit !

C'est pour ça que dire le « *ça n'est pas pensable* »,
que la pulsion déjà comporte, implique un certain savoir,
ça ne nous mène pas loin…

Et la preuve, d'ailleurs, c'est que c'est le joint, ici,
de l'idéalisme. Il y a un nommé SIMMEL[52] qui a parlé,
en son temps, de la sublimation, avant FREUD.
C'était pour partir de la fonction des valeurs.

Et alors, lui explique très bien comment l'objet féminin
vient prendre, à l'intérieur de ça, une valeur *privilégiée*.
C'est un choix comme un autre.
Il y a les valeurs, on pense dans les valeurs, et puis on
pense selon les valeurs, et puis on édifie des valeurs.

Si je vous ai dit que la psychanalyse et FREUD ne se
préoccupent pas de « *l'illusion ni du voile de Maya* », c'est justement
que l'un et l'autre, la pratique et la théorie, sont
réalistes.

La *jouissance*, c'est ce qui ne s'aperçoit qu'à en voir
la constance dans les énoncés de FREUD. Mais c'est aussi
ce qui s'aperçoit à l'expérience, j'entends *psychanalytique*.
La jouissance est ici un absolu, *c'est le réel*, et tel que je l'ai
défini *comme « ce qui revient toujours à la même place »*.

Et si on le sait, c'est à cause de la femme.
Cette jouissance comme telle est telle qu'à l'origine
seule l'hystérique la met en ordre logiquement.
C'est elle en effet qui la pose comme un absolu,
c'est en ceci qu'elle dévoile la structure logique
de la fonction de la jouissance.

Car si elle la pose ainsi, en quoi elle est juste
théoricienne, c'est à ses dépens.

C'est justement parce qu'elle la pose comme un absolu
qu'elle est rejetée, à ne pouvoir y répondre que sous
l'angle d'un désir insatisfait par rapport à elle-même.

52 Georg Simmel , La tragédie de la culture et autres essais, Rivages, 1988.

Cette position dans le dévoilement logique, part d'une expérience dont la corrélation est parfaitement sensible à tous les niveaux de l'expérience analytique.

Je veux dire que c'est toujours d'un au-delà de la *jouissance* comme un absolu que toutes les déterminations articulées de ce qu'il en est du désir trouvent logiquement leur juste place, c'est ce qui arrive à un degré de cohérence dans l'énoncé qui réfute toute caducité liée au hasard de l'origine.

Ce n'est pas parce que les hystériques ont été là au début par un accident historique que toute l'affaire a pu prendre sa place, c'est parce qu'elles étaient au juste point où l'incidence d'une parole pouvait mettre en évidence ce creux qui est la conséquence du fait que la jouissance joue ici fonction d'être hors des limites du jeu, c'est parce que, comme le dit FREUD, l'énigme est là de savoir « *Que veut une femme ?* »…

ce qui est une façon tout à fait déplacée d'épingler ce qu'il en est, dans l'occasion, de sa place

…que prend valeur ce qu'il en est de savoir ce que veut l'homme.

Que toute la théorie de l'analyse, dit-on quelquefois, se développe dans une filière androcentrique, ce n'est certes pas la faute des hommes, comme on le croit.
Ce n'est pas parce qu'ils dominent - en particulier - c'est parce qu'ils ont perdu les pédales et qu'à partir de ce moment-là, il n'y a plus que les femmes, et spécialement les femmes hystériques, qui y comprennent quelque chose.

1 – a Vérité - Savoir

Dans l'énoncé de l'inconscient tel que je viens de l'écrire, s'il porte la marque du a au niveau où manque le savoir, c'est dans la mesure où on ne sait rien de cet *absolu*, et que c'est même ce qui le constitue comme *absolu*, c'est qu'il n'est pas lié dans l'énoncé mais que ce qu'on affirme…

et c'est cela l'énonciation dans sa part inconsciente

…c'est que c'est cela qui est *le désir* en tant que *manque du 1*.
Or cela ne garantit pas que ce soit « *cela qui est le désir en tant que manque du 1* ».

Ça ne garantit pas que ce soit *la vérité*, le *manque du 1*.

Rien ne garantit que ce ne soit pas le mensonge, et c'est même pourquoi dans l'*Entwurf*, dans l'*Esquisse pour une psychologie*, FREUD désigne ce qu'il en est de la concaténation inconsciente comme prenant toujours son départ dans un προτον ψευδος [proton pseudos][53], *ce qui ne peut se traduire* correctement, quand on sait lire, que par le « *mensonge souverain* ».

Si ça s'applique à l'hystérique, ça n'est que dans la mesure où elle prend la place de l'homme.

Ce dont il s'agit, c'est de la fonction de ce *Un* en tant qu'il domine tout ce qu'il en est du champ qu'à juste titre on épingle comme métaphysique :

- c'est lui qui est mis en cause, bien plus que l'être, par l'intrusion de la psychanalyse.
- C'est lui qui nous force à déplacer l'accent du *signe* au *signifiant*.

S'il y avait un champ concevable où fonctionne l'union sexuelle, il ne s'agirait…
    là où ça a l'air d'aller, chez l'animal
…que du *signe*.
« *Fais-moi cygne* » comme disait Léda à l'un d'entre eux ! Après ça, tout va bien. On s'est passé chacun une moitié du dessert, on est *conjoint*, ça fait *Un*.

Seulement, si l'analyse introduit quelque chose, c'est justement que ce *Un* ne colle pas, et c'est pour ça qu'elle introduit quelque chose de nouveau, à la lumière de quoi d'ailleurs, même ces exploits de l'érotisme auxquels je faisais allusion tout à l'heure, en tant qu'elle s'engage, seulement peuvent prendre leur sens.

Car si l'union sexuelle comportait…
    en même temps que sa fin
…la satisfaction, il n'y aurait aucun procès subjectif à attendre d'aucune expérience.

Entendez non pas de celles qui, dans l'analyse, donnent les configurations du désir, mais de celles qui…
    bien au-delà, dans ce terrain
    déjà exploré, déjà pratiqué
…sont considérées comme les voies d'une ascèse où quelque chose de l'ordre de l'*être* peut venir à se réaliser.

53 Cf. le proton-pseudos hystérique : Esquisse d'une psychologie scientifique, Freud, 1895.

La *jouissance…*

cette jouissance qui n'est ici mise en valeur
que de l'exclusion en quelque sorte de quelque chose
qui représente la nature féminine

…est-ce que nous ne savons pas que la nature, pour pourvoir dans ses mille et dix mille espèces aux nécessités de la conjonction, ne semble pas avoir toujours besoin d'y recourir ? Il y a bien d'autres appareils que les appareils à tumescence qui sont en fonction au niveau de tels arthropodes ou arachnidés.

Ce qu'il en est de la jouissance n'est ici en aucune façon réductible à un naturalisme. Ce qu'il y a de naturaliste dans la psychanalyse, c'est simplement ce *nativisme* des appareils qui s'appellent les pulsions, et ce *nativisme* est conditionné de ceci *que l'homme naît dans un bain de signifiants*. Il n'y a aucune raison de lui donner quelque suite que ce soit dans le sens du naturisme.

La question que nous allons ouvrir et qui sera l'objet de notre prochain entretien sera - je pense - éclairée par ces prémisses que j'ai avancées aujourd'hui.

Comment peut-il se faire… c'est de là qu'il faut prendre la question, non pas de la sublimation…

qui est le point où FREUD lui-même a marqué
ce que j'ai appelé tout à l'heure
l'arrêt de l'analyse sur un seuil

…de la sublimation il ne nous a dit que deux choses : que ça avait un certain rapport *am Objekt…*

am, an, VOUS connaissez déjà l'*an sich*, ce n'est pas du tout pareil que le « en » français, quand on traduit l'*an sich* par l'« *en soi* », ce n'est pas ça du tout, c'est bien pour ça que mon « *en-Je* » quand il s'agit du *(a)*, fait aussi ambiguïté, j'aimerais l'appeler « *a-je* », en y mettant une apostrophe, l'« *a-je* », et vous verriez tout de suite ainsi où nous glissons, c'est là le bon usage des langues en exercice

…mais, pour reprendre ce dont il s'agit, quand FREUD articule la sublimation, il nous souligne que si elle a rapport avec l'objet, c'est par l'intermédiaire de quelque chose qu'il exploite au niveau où il l'introduit et qu'il appelle *l'idéalisation*, mais que, dans son essence, elle est *mit dem Trieb*, avec la pulsion.

Ceci est dans l'*Einführung zur Narzissmus*, mais pour vous reporter aux autres textes…
il y en a un certain nombre, je pense que
je n'ai pas besoin de vous les énumérer,
depuis les *Trois essais sur la Sexualité* jusqu'à la *Massenpsychologie*
…toujours l'accent est mis sur ceci qu'à l'inverse de l'interférence censurante qui caractérise la *Verdrängung*...
et pour tout dire du principe qui fait
obstacle à l'émergence du travail
…la sublimation est…
à proprement parler et en tant que telle
…mode de satisfaction de la pulsion.

Elle est, avec la pulsion - une pulsion qu'il qualifie de *zielgehemmt* - détournée, traduit-on, de son but.
J'ai essayé déjà d'articuler ce qu'il en est de ce but, et que peut-être il faudrait dissocier au niveau du but ce qui est le chemin de ce qui est à proprement parler la cible pour y voir plus clair.

Mais que besoin de telles arguties après ce qu'aujourd'hui j'ai produit devant vous ? Comment ne pas voir qu'il n'est rien de plus aisé que de voir la pulsion se satisfaire hors de son but sexuel ? De quelque façon qu'il soit défini, il est hors du champ de ce qui est d'essence défini comme l'appareil de la pulsion.

Pour tout dire, pour conclure je ne vous prierai que d'une chose :
de voir ce qu'il en est abouti partout où, non pas l'instinct…
que nous aurions bien de la peine
à partir d'aujourd'hui à situer quelque part
…mais une structure sociale s'organise autour de la fonction sexuelle.

On peut s'étonner qu'aucun de ceux qui se sont appliqués à nous montrer les sociétés d'abeilles ou de fourmis n'aient pas mis l'accent sur ceci…
alors qu'ils s'occupent de toutes autres choses,
de leurs groupes, de leurs communications, de leurs ébats, de leur merveilleuse petite intelligence
…de voir qu'une fourmilière comme une ruche est *entièrement* centrée autour de la réalisation de ce qu'il en est du *rapport sexuel*.

C'est très précisément dans cette mesure que ces sociétés diffèrent des nôtres, qu'elles prennent la forme d'une fixité où s'avère la non présence du signifiant.

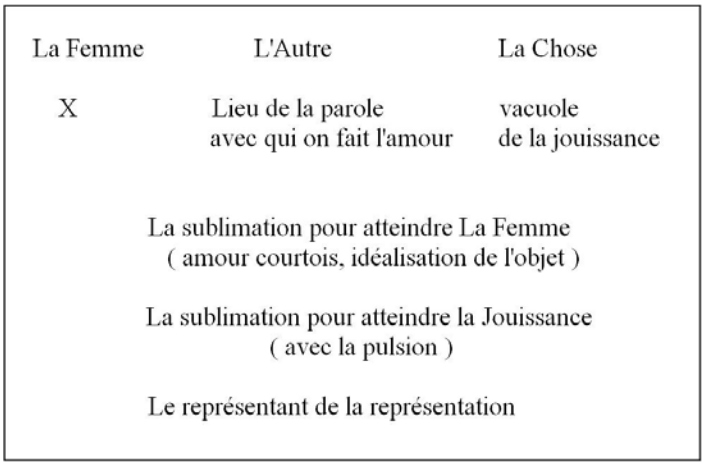
C'est bien pour ça que PLATON, qui croyait à l'éternité de tous les rapports *idéiques*, fait une πολιτεία [Politeia] idéale où tous les enfants sont en commun.

À partir de ce moment-là vous êtes sûr de ce dont il s'agit : il s'agit à proprement parler de centrer la société sur ce qu'il en est de la production sexuelle. L'horizon de PLATON, tout idéaliste que vous l'imaginiez, n'était rien d'autre…

à part bien sûr une suite de *conséquences logiques* (qu'il n'est pas question qu'elles portent leurs fruits)

…que d'annuler dans la société tous les effets de ses *Dialogues*.

Je vous laisse là-dessus pour aujourd'hui, et je vous donne rendez-vous la prochaine fois sur le sujet de la sublimation.



J'ai mis quelques petits mots au tableau pour que ça vous serve à accrocher quelques-uns des propos que je tiendrai aujourd'hui devant vous.

En fait, depuis le temps, ça devrait vous suffire !

Je veux dire qu'à partir de ces points d'accrochage que figurent dans les premières lignes les *points d'interrogation*, je devrais pouvoir passer la parole au moins à certains d'entre vous pour qu'ils fassent à ma place ce travail hebdomadaire qui consiste dans le forage de ce discours.

À la vérité, ce ne serait pas mal qu'on me relaye,
je veux dire que…
comme cela s'est fait d'ailleurs
quelques-unes des années précédentes
…il y en ait qui veuillent bien se dévouer pour pousser plus loin un certain nombre d'objets subsistant,
de choses déjà imprimées dont la mise au point
ne serait pas vaine après un certain laps de temps.

Il est bien évident en effet que le fait… que dans ce que j'énonce, il y ait des temps, des niveaux, surtout si l'on songe au point d'où il m'a fallu partir pour d'abord marteler ce point qui était pourtant bien visible sans que je m'en mêle, à savoir que l'inconscient, j'entends l'inconscient dont parle FREUD, est structuré comme un langage, ce qui est visible à l'œil nu, pas besoin de mes lunettes pour le voir, mais enfin il l'a fallu.

Quelqu'un d'amical me disait récemment que la lecture de FREUD, en somme, c'est trop facile, qu'on peut le lire sans y voir que du feu.

Après tout pourquoi pas puisqu'à tout prendre, ceci a été bien prouvé par les faits, et la première chose massive, celle dont il importait de se dépêtrer d'abord, n'avait même pas…

grâce à une suite de configurations qu'on peut appeler l'opération de vulgarisation

…été aperçue.

N'empêche qu'il a fallu du temps pour que je le fasse passer, et encore dans le cercle qui à cet endroit était le plus averti pour s'en apercevoir.

Grâce à tous ces retards, il arrive des choses dont je ne peux pas dire - loin de là ! - qu'elles soient pour moi décourageantes.

Il arrive par exemple qu'un M. Gilles DELEUZE, continuant son travail, sorte sous la forme de ses thèses, deux livres capitaux dont le premier nous intéresse au premier plan.

Je pense qu'à son seul titre *Différence et répétition,* vous pourrez voir qu'il doit avoir quelque rapport avec mon discours, ce dont certes il est le premier averti.
Et puisque comme ça, sans désemparer, j'ai la bonne surprise de voir apparaître sur mon bureau un livre qu'il nous donne en surplus…

vraie surprise d'ailleurs car il ne me l'a nullement annoncé la dernière fois que je l'ai vu après le passage de ses deux thèses

…qui s'appelle *La logique du sens.*

il ne serait tout de même pas vain que quelqu'un…

par exemple d'entre vous

…se saisît d'une partie de ce livre…

je ne dis pas tout entier car c'est un gros morceau, mais enfin il est fait comme doit être fait un livre, à savoir que *chacun* de ses chapitres implique l'*ensemble*

…de sorte qu'en en prenant une part bien choisie, ce ne serait pas mal de s'apercevoir que lui, dans son bonheur, il a pu prendre le temps d'articuler, de rassembler

dans un seul texte non seulement ce qu'il en est au cœur de ce que mon discours a énoncé…
    et il n'est point douteux que ce discours est au cœur de ses livres puisqu'il y est avoué comme tel et que *le séminaire sur la lettre volée* en forme en quelque sorte le pas d'entrée, en définit le seuil
…mais enfin lui, il a pu avoir le temps de toutes ces choses…
    qui pour moi, ont nourri mon discours,
    l'ont aidé, lui ont donné à l'occasion son appareil
…telles que la logique des Stoïciens par exemple : il se permet, il peut en montrer la place de soutènement essentielle, il peut le faire avec cette suprême élégance dont il a le secret, c'est-à-dire profitant des travaux de tous ceux qui ont éclairé ce difficile point de la doctrine stoïcienne, difficile parce qu'aussi bien elle ne nous est léguée que de morceaux épars, de témoignages étrangers avec lesquels nous sommes forcés de *reconstituer*, en quelque sorte *par des lumières rasantes*, quel en fut effectivement le relief, relief d'une pensée qui n'était pas seulement une philosophie mais *une pratique*, mais *une éthique*, mais *une façon de se tenir dans l'ordre des choses*.

C'est aussi bien pourquoi par exemple le fait de trouver à telle page - page 289 - quelque chose, le seul point sur lequel…
    dans ce livre où je suis maintes fois évoqué
…il indique qu'il se sépare d'une doctrine qui serait la mienne, du moins - dit-il - si un certain rapport…
    qui à un moment tournant de mon enseignement
    a porté devant la communauté psychiatrique réunie
    l'essentiel de ma doctrine sur l'inconscient
…celui de deux excellents travailleurs qui furent LAPLANCHE et LECLAIRE, comment sur ce point, à s'en tenir, dit-il, il fait cette réserve mais il n'hésite pas, bien sûr, étant donné la grande pertinence qu'a dans l'ensemble ce rapport, à m'y rapporter aussi quelque chose qu'il semble impliquer, à savoir ce qu'il appelle, ce qu'il traduit : « *la plurivocité des éléments signifiants au niveau de l'inconscient* » ou plus exactement ce qui s'exprime dans telle formule qu'à relire ce rapport…
    puisque j'y avais l'attention attirée
    par cette remarque de DELEUZE
…« *la possibilité de tous les sens, y est-il écrit, se produit à partir de cette véritable identité du signifiant et du signifié* » qui…

comme peut-être certains d'entre vous
s'en souviennent
…résulte d'une certaine façon de manipuler…
un peu au-delà de la façon dont je l'avais fait
…la fonction métaphorique et de faire fonctionner le S, rejeté au-dessous de la limite, de la barre, par l'effet métaphorique d'une substitution, de faire jouer ce S conjoint à lui-même, comme représentant l'essence de la relation en cause et jouant comme tel au niveau de l'inconscient.

Assurément, c'est là un point que je laisserai d'autant plus volontiers aux auteurs qui, dans ce remarquable rapport, me représentaient, que c'est en effet ce qui résulte d'une certaine manipulation par eux de ce que j'avais énoncé jusqu'alors.

Si quelqu'un voulait s'employer à – là - entrer dans le détail…
ce qu'assurément l'excès des devoirs de ma marche
qui est destinée par nature à ne pas pouvoir
s'arrêter étant donné qu'elle doit être encore longue
…si quelqu'un était capable…
en rapprochant ce qu'énonce DELEUZE dans l'ensemble de cet ouvrage de ce qui est ici avancé non absolument sans pertinence mais assurément d'une façon qui représente une faille, d'établir pourquoi c'est une faille, de serrer d'une façon précise ce qu'il a pu y avoir là de fautif, et ce qui rend cette faute cohérente très précisément de ce qui dans ce rapport joue autour de ce sur quoi j'ai insisté à plusieurs reprises les années précédentes, à savoir ce qu'il y a d'essentiel dans une ***juste traduction***, ce qui revient à dire dans une ***juste désarticulation*** de la fonction dite du *Vortellungs-repräsentanz* et de son incidence au regard de l'inconscient effectif
…si quelqu'un voulait bien se proposer pour mettre au point ceci…
qui aurait l'avantage, comme il est toujours nécessaire, de permettre, et à l'occasion d'une façon publique, que ceux qui se réfèrent à mon enseignement et qui, bien entendu, le complètent, le nourrissent, l'accompagnent, de ce qui a pu en être énoncé d'une façon qu'ils complètent, et quelquefois d'une façon clarifiante, les travaux de mes élèves

…qu'il soit quand même mis au point ce qui, dans tel ou tel de ce travail ne convient pas entièrement à traduire non pas je dirai ce qui était à ce moment l'axe de ce que j'énonçais mais de ce que la suite a démontré pour en être l'axe véritable.

En attendant qu'une telle bonne volonté se propose, je souligne que l'article auquel je fais allusion *L'Inconscient, une étude psychanalytique* a été publié, d'ailleurs on ne sait trop pourquoi, dans les *Temps Modernes* de Juillet 1961, c'est-à-dire sensiblement après que ce rapport ait été énoncé à un congrès dit de Bonneval, celui auquel se rapporte ce que j'ai moi-même apporté d'une rédaction aussi elle-même très postérieure dans mes *Écrits* sous le titre *Position de l'Inconscient*.

Je passe à l'ordre du jour et je poursuis mon propos de la dernière fois et dans l'axe de ce que je vous ai annoncé qui serait à l'ordre du jour aujourd'hui qui est ceci : la sublimation.

La dernière fois, j'ai mis en relief et pointé deux choses : qu'il s'agissait, au titre de FREUD…
il y a bien entendu beaucoup d'autres passages à citer mais celui-ci est capital, il est dans l'*Introduction au Narcissisme*

- d'abord de la relation d'idéalisation *am Objekt*, à l'objet,
- et d'autre part du fait que la sublimation se rattache essentiellement au *sort*, à *l'avatar*, au *Schicksal* des *pulsions*, qu'elle en est…
de ces *avatars*, celle qui par FREUD est énoncée dans *l'article* qui a ce titre *Trieb und Triebschicksal*, *Pulsions et leurs avatars*
…qu'elle en est *le quatrième*, et que *ce quatrième* se caractérise par ceci qu'elle se fait *mit dem Trieb* : « *avec la pulsion* ».

Ce terme « *avec* » qu'il est si saisissant de retrouver ici sous la plume de FREUD, au moins pour ceux qui m'ont dans le passé, entendu marteler cet « *avec* » à plusieurs reprises et notamment à reprendre la formule d'ARISTOTE :

« *Il ne faut pas dire que l'âme pense mais que l'homme pense avec son âme* [54] »

54 Aristote, De l'âme, I, 4, 408b, 14/15, Paris, « Les Belles Lettres » , 1966. « Mieux vaudrait sans doute ne pas dire que l'âme a pitié, apprend ou pense, mais plutôt l'homme par son âme ». Cf. Séminaires : L'Acte…13-03-68, Les fondements…12-02-64.

Quelque chose se satisfait « *avec* » la pulsion.

Qu'est-ce que c'est, quand d'autre part FREUD nous dit que cette pulsion…
    qu'il nous démonte, de ces quatre termes démontés,
    c'est là la formule que j'ai toujours soulignée
    comme essentielle à la pulsion
…c'est un montage de ces quatre termes :

- *la source* : *Quelle*,
- le *Drang* : *la poussée*,
- *l'objet* : *Objekt*,
- *et le but* : *Ziel*,

La pulsion trouverait à satisfaire quoi ?
C'est ce qui est aujourd'hui en question.
Très précisément en ceci :

- qu'elle est inhibée quant au but,

- qu'elle élide ce qu'il en est du but sexuel.

Il ne suffit tout de même pas de traduire cela en un fait assurément courant qu'à ainsi imaginer que c'est aux dépens de leur satisfaction sexuelle que les auteurs, quels qu'ils soient, dont nous apprécions les oeuvres, dont les oeuvres prennent valeur sociale…
    car c'est là le terme dont FREUD
    lui-même accentue la chose
…qu'il y a là je ne sais quelle substitution obscure.
Il ne suffit pas de s'en tenir là pour donner sa portée à ce que FREUD a énoncé.

C'est bien pourquoi les prémisses, les temps que j'ai mis à aborder ce sujet en articulant expressément dans nos deux dernières rencontres que la sexualité…
    au regard de ce qui nous intéresse
    du champ psychanalytique
…constitue certes un horizon, mais que son essence est bien plus loin encore - ai-je articulé - ni son savoir, ni sa pratique, je parle de celle de la sexualité, n'en sont pour autant ni éclairés, ni modifiés.

C'est là que je voudrais ramener encore votre attention en un temps où les choses certes, sur le plan biologique, vont un tant soit peu à se dérider :
tout ce que nous découvrons au niveau des structures régulatrices prend parfois, avec nos énoncés sur le fonctionnement du langage, d'étranges isomorphismes.

Il est assurément plus que prudent de ne pas rester, au regard du sexe, à des schémas grossiers.
Si on s'approche avec un peu d'attention des travaux d'un François JACOB sur ce qu'on appelle *le bactériographe* et tout ce qu'une technique expérimentale rigoureuse permet de commencer d'apercevoir de ce qu'il en est des jeux de la matière vivante, il vous viendra peut-être à l'idée qu'avant même qu'il soit question de sexe, ça copule vachement là-dedans !

C'est pourquoi peut-être il n'est pas sans rapport qu'à un autre bout du champ, celui qui est le nôtre et qui n'a certes pas son mot à dire au sujet de la biologie, on s'aperçoive aussi que c'est un petit peu plus compliqué que ça de parler du sexe, et que par exemple il conviendrait de ne pas confondre ce qu'il en est du *rapport…*

ce terme étant pris dans un sens logique

*…*de la *relation* qui fonde ***la fonction conjointe*** de deux sexes.
Ça semble comme ça aller de soi – hein ? - qu'il n'y en ait que deux !

Pourquoi il n'y en aurait pas trois ou plus ?
Il n'y a pas ici la moindre allusion aux usages *batifolants* qui ont été faits de ce terme de « ***troisième sexe*** » par exemple…

livre particulièrement remarquable, je le dis entre parenthèses, par l'irresponsabilité dont il témoigne

…biologiquement, pourquoi en effet n'y en aurait-il pas *trois* ?

Le fait qu'il y en ait deux constitue certes une des assises fondamentales de la réalité, et dont il conviendrait de s'apercevoir jusqu'où vont les incidences logiques parce que, par un curieux retour, chaque fois que nous avons affaire au nombre deux, voilà, au moins dans notre mental, le sexe qui fait sa rentrée par une petite porte, ceci d'autant plus facilement que, du sexe, on ne sait rien.

Petite indication comme ça qu'il y a un chromosome de plus quelque part.
Il est assez curieux d'ailleurs qu'on ne puisse jamais dire à l'avance pour une espèce, de quel côté, mâle ou femelle, ce chromosome de surplus, ce chromosome disjoint, dissymétrique, on va le trouver.

Alors on ferait mieux de faire attention qu'énoncer quelque chose sur le rapport sexuel, ça n'a rien à faire avec ce qui s'y substitue complètement…
et spécialement dans la psychanalyse
…à savoir les phénomènes d'identification avec un type dit, pour l'occasion, mâle ou femelle.

Ceci dit, malgré l'apparence, ce que la psychanalyse démontre c'est justement que même cette identification avec un type n'est pas si aisée que cela, et que dans l'ensemble c'est avec une très grande maladresse qu'on arrive à en énoncer quelque chose :
position, dit-on, masculine ou position féminine, bien vite on glisse, on parle de position homosexuelle.

La moindre des choses, c'est d'être un tant soit peu frappé que chaque fois que FREUD veut donner un énoncé précis, il avoue lui-même qu'il est tout à fait impossible de s'en remettre à cette opposition « *mâle ou femelle* », et que c'est celle « *actif ou passif* » qu'il lui substitue.

Ce serait intéressant de poser la question de savoir si l'un quelconque des deux termes…
masculinité, « *mâlité* » ou « *femellité* », féminité
…est une qualification recevable en tant que prédicat. Est-ce qu'on peut dire « *tous les mâles* », est-ce que ça peut même être énoncé dans une manipulation naïve des qualificatifs. Pourquoi une proposition aristotélicienne ne s'habiliterait-elle pas ainsi :

« *Tous les mâles de la création* »

par exemple ?

C'est une question qui comporterait ceci :

« *Est-ce que tous les non-mâles, ça voudrait dire les femelles ?* »

Les abîmes, qu'ouvre un tel recours confiant au principe de contradiction, pourraient peut-être aussi être pris dans l'autre sens et nous faire nous interroger…

comme déjà j'en annonçai tout à l'heure la démarche

…sur ce que le recours au principe de contradiction lui-même peut contenir d'implications sexuelles.
Bien sûr, il y a d'autres modes que celui du *oui* ou du *non* qui entrent en jeu dans ces *fantasmes* issus de l'improbable abord du rapport sexuel.

C'est celui de la polarité par exemple du couple sexuel, ceci au nom d'une vision plus microscopique, de ces filaments qui se produisent au moment que…

la fécondation de l'œuf s'étant produite

…quelque chose s'établit comme un champ entre les deux *noyaux*, champ qu'il faudrait concevoir moins comme une espèce de champ de gradation que comme un champ comportant selon l'approche des deux pôles une bivectorialité croissante et décroissante.

Est-ce que, pour être ainsi supporté par cette image du champ si fondamentale en d'autres domaines, celui de l'électromagnétique par exemple, ça doit nous suffire à penser que le sexe et son rapport fondamental, c'est de cet ordre-là : deux pôles, quelque chose qui s'organise, une trame d'ordre sphérique, entre les deux ?
Bien sûr, si on commence à se poser la question, on s'aperçoit que les fondements ne sont peut-être pas si évidents que ça, que si nous avons des formes qui favorisent un tel support, il y a bien d'autres questions qui peuvent être soulevées, des effets de dominance, d'influence, de répulsion, voire de rupture qui sont peut-être bien de nature à nous inciter à remettre en question ce qui, je le dis, n'est possible à mettre en question bien sûr qu'à partir du moment où on s'est aperçu de ce que ça a de directeur comme indiscuté, comme naïf comme on dit.

En tout cas, il est très nécessaire, quand on parle de la *Fortpflanzung* par exemple, de ce qu'on ferait, parlant de la finalité du sexe, à savoir la reproduction, de voir que ce n'est pas simplement au niveau de…

quand deux personnes couchent ensemble
il arrive de temps en temps un petit bébé

…que c'est ça qui donne *l'image* de ce qu'il en est *du sexe*.

Si j'ai commencé par partir des effets de la copulation sexuelle au niveau cellulaire, c'est bien évidemment pour indiquer qu'il s'agit moins du tiers produit que de la réactivation dans la conjonction sexuelle d'une production fondamentale qui est celle de la forme cellulaire elle-même qui, stimulée par cette passe, devient capable de reproduire quelque chose qui est en son sein même, à savoir son arrangement.

Faisons donc attention à ces contaminations qui nous rendent si aisé de faire se recouvrir une fonction dont peut-être tout ***l'essentiel*** nous échappe avec la position :

- *du plus ou du moins en mathématiques*,

- voire celle *du 1 ou du zéro dans la logique*.

Et ceci d'autant plus que, si je puis dire, la logique freudienne nous met justement bien au point de ceci qu'elle ne saurait fonctionner en termes *polaires* et que tout ce qu'elle a introduit comme logique du sexe ressortit à un seul terme qui est vraiment son terme original, à savoir :
  - la connotation d'un manque,
  - un *moins* essentiel qui s'appelle la castration sans laquelle, à son niveau en tant que son niveau est d'ordre logique, rien ne saurait fonctionner.

Toute la normativité s'organise pour l'homme comme pour la femme autour de la passation d'un manque. Voilà ce que nous voyons au niveau de la structuration logique telle qu'elle découle de l'expérience freudienne.

Je dois ici rappeler que ce que j'ai développé longuement dans une année que j'ai évoquée à l'une de nos dernières rencontres sous le titre de *L'Éthique de la Psychanalyse* articule que la dialectique même du plaisir, à savoir ce qu'elle comporte d'un niveau de stimulation à la fois recherché et évité, une juste limite d'un seuil, implique la centralité d'une zone interdite, disons, parce que le plaisir y serait trop intense, que cette centralité, c'est là ce que je désigne comme le champ de *la jouissance*.

La jouissance elle-même se définissant comme étant tout ce qui relève de la distribution du plaisir dans le corps.

Cette distribution, sa limite intime, voilà ce qui conditionne ce qu'en son temps et avec bien sûr plus de mots, plus d'illustrations qu'ici je ne peux le faire, ce que j'ai avancé, j'ai désigné comme *vacuole*, comme cet interdit au centre qui constitue, en somme, ce qui nous est le plus prochain, tout en nous étant extérieur.

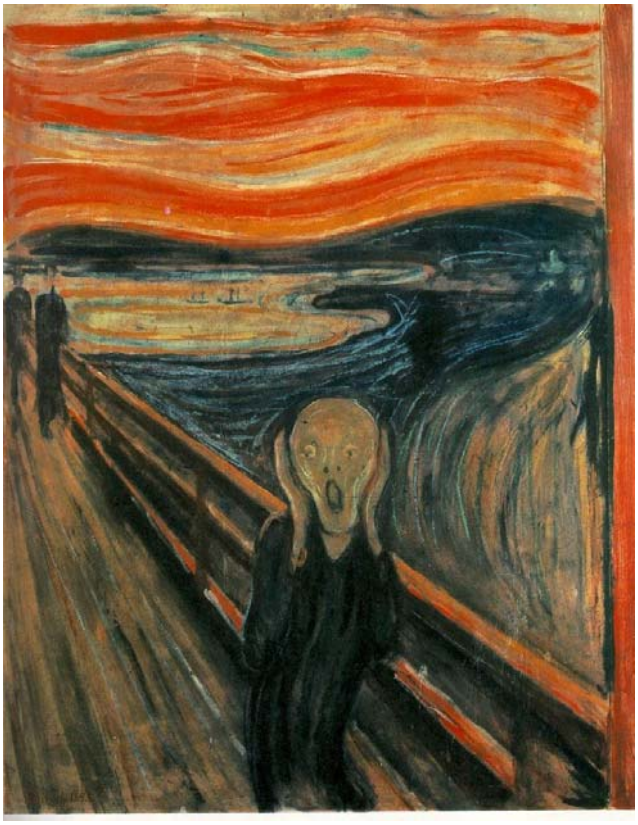
Il faudrait faire le mot « *extime* » pour désigner ce dont il s'agit. À cette époque, je tirais de textes de FREUD… je n'ai pas le temps de m'étendre sur lesquels …la mise en fonction - sous sa plume - de ce terme que j'ai relevé, d'autant plus saisissant qu'il se distingue de tout ce qu'il a pu énoncer concernant « *les choses* »… « *les choses* » sont toujours « *Sachen* » pour lui …là, il dit « *das Ding* ».

Je ne vais pas ici reprendre, car là encore je n'ai pas le temps, quel accent j'ai mis sur ce « *das Ding* ».
Tout ce que je peux dire ou rappeler, c'est que FREUD l'introduit par la fonction du *Nebenmensch*. Cet homme le plus proche, cet homme ambigu de ce qu'on ne sache pas le situer, qu'est-il donc ce « *prochain* » qui résonne dans les textes évangéliques au nom de la formule : « *Aime ton prochain comme toi-même* ». Où le saisir ?
Où y a-t-il, hors de ce centre de moi-même que je ne puis pas aimer, quelque chose qui me soit plus prochain ?

C'est aussi bien ce que FREUD, au moment où, forcé en quelque sorte de sa nécessité par des voies déductives, il ne peut le caractériser autrement que par quelque chose d'absolument primaire qu'il appelle « le cri ». C'est dans cette extériorité jaculatoire que ce quelque chose s'identifie, par quoi ce qui m'est le plus intime est justement ce que je suis contraint de ne pouvoir reconnaître qu'au dehors. C'est bien pourquoi ce cri n'a pas besoin d'être émis pour être un cri.

J'ai démontré dans cette gravure magnifique qui s'appelle *le Cri*, de MÜNCH, que rien ne convient mieux à sa valeur d'expression que le fait qu'il se situe dans ce paysage calme, avec pas loin sur la route deux personnes qui s'éloignent et qui ne se retournent même pas,
de la bouche tordue de l'être féminin qui, au premier plan, ce cri, le représente, il est d'essence qu'il ne sorte rien que le *silence absolu*.

C'est du *silence* que centre ce cri que surgit la présence de l'être le plus proche, de l'être attendu…
d'autant plus qu'il est *toujours déjà là*
…le prochain, qui n'a aucune *Erscheinung* sauf dans les actes des saints.



Ce prochain est-ce ce que j'ai appelé l'Autre, qui me sert à faire fonctionner la présence de l'articulation signifiante dans l'inconscient ?
Certainement pas !

Le prochain, c'est l'imminence intolérable de la jouissance.
L'Autre n'en est que le terre-plein nettoyé.

Je peux tout de même dire ces choses-là rapidement, comme ça, depuis le temps que je vous articule la définition de l'Autre : C'est justement ça, *c'est un terrain nettoyé de la jouissance*.

C'est au niveau de l'Autre que ceux qui s'en donneront la peine pourront situer ce qui, dans le livre de DELEUZE, s'intitule avec une rigueur et une correction admirables, et comme ***distinct***, et comme ***d'accord*** avec tout ce que la pensée moderne des logiciens permet de définir de ce qui s'appelle les événements, la mise en scène, et tout le carrousel lié à l'existence du langage.

C'est là, dans l'Autre, qu'est l'inconscient structuré comme un langage. La question pour l'instant n'est pas de savoir *comment* et *par qui* a pu se faire ce nettoyage, il faut commencer d'abord par le reconnaître. Peut-être qu'après on pourra dire des choses sensées.

Seulement c'est très important de le définir ainsi parce qu'il n'y a qu'à partir de là qu'on peut même concevoir ce qui dans FREUD est parfaitement exprimé, ce que j'exprimais dans deux termes que je crois importants à accentuer :

- *la formalisation* d'une part,

- *l'impassibilité* d'autre part.

De quoi ?
Du désir !

Car c'est ce que FREUD exprime, c'est la dernière phrase de la *Traumdeutung*, le désir dont il s'agit, le désir inconscient, c'est d'une façon impassible qu'il se maintient dans sa stabilité, transmettant les exigences de ce que FREUD appelle, à tort ou à raison, le passé.

Ce n'est pas parce qu'il y a *Vergänglichkeit* que cela doit tout de suite nous faire verser dans des pensées de bonnes ou mauvaises *impressions*, de névrose traumatique du petit enfant qui dure toujours en chacun de nous, et autres lieux communs, certes non inutilisables.

Mais ce qui est essentiel, c'est cette permanence, cette constance, et du fait même : qu'est-ce que ça veut dire cette *impassibilité* du désir, complètement donc réductible au *formel*.

Alors à quel niveau ça se situe, le rapport sexuel, pour ce que nous pourrions en formuler ?

C'est le sens de la question telle qu'elle est écrite aux premières lignes sur ce tableau :
La Femme, *l'Autre*…
lieu du désir qui glisse sous
toute parole, intact, impassible
…ou bien *La Chose*, le *lieu de la jouissance* ?

Alors bien sûr, c'est bien le moment de vous rappeler que ce que je vous ai dit : « *il n'y a pas de rapport sexuel* » s'il y a un point où ça s'affirme…
et tranquillement, dans l'analyse
…c'est que *La Femme*, on ne sait pas ce que c'est : inconnue dans la boîte !

Sinon - Dieu merci - par des représentations, parce que, bien sûr, depuis toujours on ne l'a jamais connue que comme ça.

Si la psychanalyse met justement quelque chose en valeur, c'est que c'est par un, ou des *représentants de la représentation*.

C'est bien là le cas de mettre en valeur la fonction de ce terme que FREUD introduit à propros du refoulement, il ne s'agit pas de savoir pour l'instant si les femmes sont refoulées, il s'agit de savoir si *La Femme* l'est comme telle, et bien sûr ailleurs, et pourquoi pas en elle-même, bien sûr.

Ce discours n'est pas androcentrique.

La Femme dans son essence, si c'est quelque chose…
et nous n'en savons rien
…elle est tout aussi refoulée pour la femme que pour l'homme, et elle l'est doublement :

- d'abord en ceci que le *représentant de sa représentation* est perdu, on ne sait pas ce que c'est que La Femme,

- et ensuite que ce *représentant*, si on le récupère, est l'objet d'une *Verneinung* car qu'est-ce d'autre qu'on puisse lui attribuer comme caractère que de *ne pas avoir* ce que précisément il n'a jamais été question qu'elle ait.

Pourtant il n'y a que sous cet angle que, dans la logique freudienne, apparaît la femme :
un représentant inadéquat, à côté *le phallus*, et puis la négation qu'elle l'ait, c'est-à-dire la réaffirmation de sa solidarité avec ce truc qui est peut-être bien son représentant mais qui n'a avec elle aucun rapport.

Alors ça devrait nous donner à soi tout seul une petite leçon de logique et voir que ce qui manque à l'ensemble de cette logique, c'est précisément le signifiant sexuel.

Quand vous lirez DELEUZE…
    il y en a peut-être *quelques-uns* qui se donneront ce mal
…vous vous y romprez à des choses que la fréquentation hebdomadaire de mes discours n'ont apparemment pas suffi à vous rendre familières, sinon j'aurais plus de *productions* de ce style à lire, c'est que l'essentiel, est-il dit quelque part, du structuralisme…
    si ce mot a un sens, seulement comme on lui a donné un sens au niveau comme ça de tout un forum, je ne vois pas pourquoi je m'en ferais le privilège
…l'essentiel, c'est à la fois *ce blanc*, *ce manque* dans la chaîne signifiante, avec ce qu'il en résulte *d'objets errants* dans la chaîne signifiée.

Alors l'objet errant, là, par exemple c'est une jolie petite baudruche soufflée, un petit ballon avec dessus des yeux peints et puis une petite moustache.
Ne croyez pas que ce soit l'homme. C'est écrit, c'est la femme, puisque cette femme insaisissable, c'est quand même comme ça qu'on la voit circuler tous les jours.
C'est ce qui même nous permet d'avoir un certain sens du relatif au regard de ce fait que ça pourrait ne pas être comme ça.

Dans une époque moins logicienne, quand nous remontons dans la préhistoire…
    là où peut-être il n'y avait pas encore de complexe d'Œdipe
…on nous fait des petites statuettes de femmes…
    qui devaient être quand même précieuses, pour qu'on les ait encore retrouvées, il fallait tout de même les serrer dans des coins !
…qui avaient une forme comme ça :

Ici plus du tout de petite baudruche, d'yeux ni de moustache, ici de formidables fesses et…
bon, c'est comme ça que se compose une *Vénus préhistorique*.
Je ne l'ai pas très bien dessinée mais c'était pour vous donner une impression. C'était moins andromorphe.

Ça ne veut pas du tout dire ce que s'imaginent les paléontologues, ça ne veut pas du tout dire qu'elles étaient comme ça.

Le *représentant de la représentation* était autrement que pour nous.
Il n'était pas un ballon ou deux.

Et vous vous rappelez aussi *Les mamelles de Tiresias* :

« *Envolez-vous, oiseaux de la faiblesse…* ».

Le *représentant de la représentation* était assurément comme ça, ça vous prouve que, selon les âges, le *représentant de la représentation* peut différer.
Alors, sur ces prémisses, nous pouvons maintenant un peu nous avancer sur ce qu'il en est de la sublimation dont je vous ai assez dit tout à l'heure comment FREUD l'articule pour n'avoir pas à le répéter, *zielgehemmt, idéalisation* de l'objet, et opérant avec la pulsion.

FREUD prend un certain nombre de portes par où ça peut se produire. Les plus simples sont évidemment *les Reaktionsbildung*.

Si nous savons où est la barrière, à savoir du côté de la jouissance, il est bien clair qu'on peut l'imaginer, la classer, ce qui pour autant d'ailleurs ne l'éclaire pas, parmi les *Reaktionsbildun*, les formations de réactions à l'approche de la jouissance.

Mais ça ne suffit pas encore à nous expliquer comment ça décroche.

Or FREUD nous indique dans une petite note,
une phrase qui la termine, qu'il y a en dehors de tous les abords qu'il définit comme possibles à la sublimation, d'autres et de tout à fait simples.

Simplement il ne les dit pas.

Peut-être avait-il quelque peine à les penser,
en fonction de ceci après tout que s'il nous a donné
les éléments qu'on appelle intuitifs ou encore beaucoup
plus improprement naïfs dans la logique mathématique
de ce qui fait notre matière logique, ce n'est pas pour
autant qu'il s'en soit tout à fait aperçu lui-même
qu'elle prêtait à formalisation.

On sublime, nous dit-il, avec les pulsions.
D'autre part, qu'est-ce que nous savons ?
D'où viennent ces pulsions ?
De l'horizon de la sexualité.

Pas le moins du monde éclairci jusqu'à présent du fait
qu'elles comportent une satisfaction sexuelle.
Mais ce qu'on nous dit, c'est que leur *jouissance* est liée
à la sexualité.

Il n'est pas mauvais à ce niveau que nous ayons commencé
d'abord par poser que *de la sexualité nous ne savons rien*.
Par contre ce que nous avons articulé et que ***j'ai articulé***,
c'est que dans la pulsion intervient ce qu'on appelle en
topologie *une structure de bord*, que c'est la seule façon
d'expliquer certains de ses traits, à savoir que
ce qui fonctionne, c'est essentiellement quelque chose de
toujours caractérisé grossièrement par des orifices
et où se retrouve la structure de bord.

Car seule cette structure de bord prise au sens
mathématique nous permet d'amorcer une compréhension de
ce que FREUD n'articule pas moins au niveau du ***Drang***,
de la poussée, à savoir de la constance du flux que ce
bord conditionne.

J'ai mis là-dessus une note, je l'ai encore améliorée
dans la dernière édition, me référant à ce qui, dans la
théorie vectorielle se définit comme flux rotationnel.

La pulsion, pour tout dire, à soi toute seule, désigne
la conjonction de la logique et de la corporéité.

L'énigme est plutôt ceci : comme jouissance de bord,
comment a-t-elle pu être appelée à l'équivalence
de la jouissance sexuelle ?

Si vous avez quand même un peu d'imagination, je veux dire de possibilité de relier ce que vous cogitez quelque part du côté de vos circonvolutions avec votre expérience certainement évidemment accessoire et toujours entre deux portes, vous pourriez quand même dire :

> « *Au niveau de la jouissance sexuelle, il s'agit plutôt de tumescence par exemple, et puis d'orgasme, qu'est-ce que ça a à faire avec des fonctions de bord ?* »

S'il n'y avait pas de configuration de *vacuole*, de trou propre à la *jouissance*, à ce quelque chose d'insupportable pour ce qui est réglé essentiellement comme tension tempérée, vous ne verriez rien dans le sexuel qui soit analogue à ce que j'appelle dans la pulsion *une structure de bord*.

Ici le bord est constitué par une sorte de logistique de la défense.

Si cette logistique de la défense, on ne savait pas qu'après tout elle se rencontre à tous les tournants, même dans la pratique sexuelle, et justement dans la mesure où cette pratique est autre chose que ce qui se fait à la va-vite avec comme ça de vagues petites épaves directrices qui vous restent du vocabulaire freudien à propos de « *la jouissance de la femme* », peut-être quelque chose commencerait à vous intéresser d'une façon plus proche, plus collante, plus directe, à ce qu'il en est, non pas du rapport sexuel sur lequel vous ne pouvez pas dire grand chose, mais sur ce qu'il en est du maniement de la jouissance sexuelle.

Toutes les énigmes qui apparaissent, on ne sait pas pourquoi, quand on étudie la sexualité féminine, l'énigme que représente aux yeux de certains la sensibilité de la paroi vaginale et le fait en quelque sorte, je ne dis pas ***insituable*** mais ***limitrophe*** de la jouissance féminine est quelque chose qui trouverait bien plus aisément à s'accorder de *la topologie* que nous essayons d'approcher ici. Mais ce n'est pas notre sujet dans son détail.

L'important est ce que j'avance, que quelque chose ici ressemble à *La Chose* et cette *Chose* que j'ai fait parler en son temps sous le titre de *La Chose freudienne*, c'est bien pour ça que nous lui donnons des traits de femme quand, dans le mythe, nous l'appelons *La Vérité*.

Seulement ce qu'il ne faut pas oublier…
    c'est là le sens de ces lignes au tableau
…c'est que *La Chose*, elle, assurément n'est pas sexuée.
C'est probablement ce qui permet que nous fassions l'amour avec elle, sans avoir la moindre idée de ce que c'est que *la Femme* comme chose sexuée.

Alors ça nous permettra peut-être d'introduire, étant donné l'heure, les deux directions sous lesquelles peut s'étudier la sublimation. Si j'ai pris soin dans mon séminaire sur *L'éthique* de faire une part grande à l'amour courtois, c'est parce que ça nous permettait d'introduire ceci : c'est que *la sublimation concerne la femme dans le rapport de l'amour, au prix de la constituer au niveau de La Chose*.

Il faut, hélas…
    parce que je ne referai pas tout ceci cette année
…que vous vous reportiez…
    mais je m'efforcerai que vous
    en ayez assez vite le texte
…à la longue étude que j'ai faite alors de l'amour courtois pour donner à ceci sa portée.
C'est très éclairant, et ce sera très avantageusement relu à la lumière des formules que je peux enfin donner maintenant dans leur absoluité.

Le rituel de l'approche, les stades de gradus, si je puis dire, vers une jouissance ménagée, mais aussi bien presque sacralisée, voilà quelque chose dont ce n'est pas un des côtés les moins amusants de l'affaire quand on l'approche et l'étudie, que de voir la maladresse…
    je ne peux pas la dire touchante,
    elle est simplement répugnante
…avec laquelle les gens qui sont dans les lieux où se concentre le tout-venant de ces textes…
    qui bien sûr n'intéressent plus personne
…ces gens qui sont irréductiblement professeurs…
    c'est-à-dire vivant dans des conditions que nous connaissons tous quand nous allons leur faire visite et dont je dirai que le symbole majeur a été donné très joliment par Anatole FRANCE sous le titre *Le Mannequin d'osier* - il aurait fallu que je vous fasse un autre dessin : pour le mannequin d'osier, ça serait dans le sens inverse !
…cette espèce de stupeur, d'ahurissement qui les saisit :

« *Et puis, mon Dieu, comment ces gens qui, à cette époque-là, la nuit du Moyen-Age, étaient si peu raffinés...*
vous pensez, ils étaient moins raffinés que
le professeur en question et sa bobonne !
...comment est-ce que ces gens avaient pu imaginer des hommages si exaltés, qu'est-ce que c'est que tout ça, toutes ces femmes que nous chantent les poètes, elles ont toutes, toutes le même caractère… »

Évidemment qu'elles ont toutes le même caractère, c'est aussi un *représentant de la représentation*, elles sont comme les Vénus préhistoriques, elles ont toutes le même caractère. Ça ne veut pas dire que ces femmes n'existaient pas, ni que les poètes ne leur faisaient pas l'amour en fonction de leurs mérites !

Il y a bien d'autres choses encore qui les stupéfiaient, y compris l'accent mis sur l'épreuve, la cruauté, mille autres choses de cette espèce. Je me suis bien amusé pendant deux mois et demi, et j'espère ceux qui m'écoutaient alors, j'essaierai de remettre ça au propre d'une façon qui se transmette.

En tout cas c'est un hommage, enfin c'est ce qui nous en reste, rendu par la poésie à ce qui est à son principe, à savoir le désir sexuel, la tentative, autrement dit, de dépasser ce qu'il en est…
quoi qu'on en dise dans le texte de FREUD
…de l'amour accessible, en dehors de *techniques spéciales*, à savoir de rester toujours étroitement narcissique.

Seulement il y a l'autre versant, le rapport de la sublimation à ce qu'on appelle l'œuvre d'art. Quand FREUD nous dit que la sublimation donne la satisfaction de la pulsion, et ceci dans une production dont après tout la caractéristique de l'estime que lui donne le social est tout à fait inexpliquée.

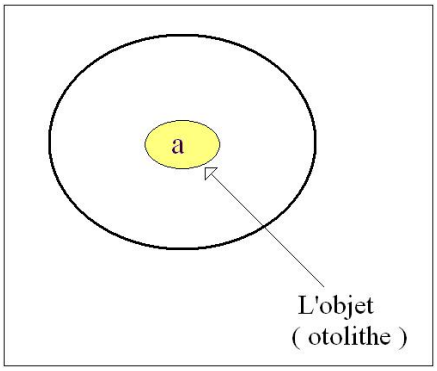
Pourquoi diable…
alors que nous avons tellement de soucis
…si ce n'est bien sûr l'hypothèse du divertissement, à savoir que c'est justement pour ne pas nous occuper des soucis qui sont beaucoup plus importants que nous prenons goût à quelques-unes des choses qui sont déversées à la portée de nos bourses sous la forme de romans, tableaux, poésies et nouvelles.

La chose prise sous ce jour paraît sans issue.

Néanmoins je ne vous ferai pas…
    de ce que j'introduirai la prochaine fois
…une entrée trop rapide.

Le rapport de la sublimation avec la jouissance…
    puisque c'est de cela qu'il s'agit
…en tant qu'elle est jouissance sexuelle, ne peut s'expliquer que par littéralement ce que j'appellerai « *l'anatomie de la vacuole* ».

C'est pourquoi j'ai fait à droite le tracé de ce quelque chose de cerné qui la représente, la vacuole.



Un instant imaginez-vous cette vacuole comme étant ce qu'a d'appareil auditif un de ces animalcules qu'on appelle, je ne sais pas pourquoi, primitifs…
    rien n'est plus primitif qu'autre chose
…mais prenez une daphnie, ça ressemble à une minuscule crevette, mais en beaucoup plus simple, ça se trouve dans tous les cours d'eau.

La daphnie, dans je ne sais quoi dont on peut dire qui lui sert d'organe auditif mais en même temps vestibulaire c'est-à-dire équilibratoire, a ce qu'on appelle un otolithe…
si je sais tout ça, c'est parce que j'ai regardé les comptes rendus : c'est l'article d'un psychanalyste, je vous dirai lequel la prochaine fois, qui a attiré là-dessus mon attention. Ça devient très amusant si, à la place de l'otolithe, vous mettez un petit bout de fer et qu'après vous jouez avec des aimants autour.
Ça la fait jouir ! Naturellement on peut le présumer aux attitudes diversement extraordinaires qu'elle peut prendre. Tout à fait un homme dans sa vie morale!

Voilà ce que je veux vous indiquer en introduction à la prochaine fois : c'est que *l'objet(a)* joue ce rôle par rapport à la vacuole, autrement dit il est ce qui chatouille *das Ding* par l'intérieur. Voilà.

C'est ce qui fait le mérite essentiel de tout ce qu'on appelle oeuvre d'art.
Néanmoins la chose mérite d'être détaillée.

Et comme *l'objet(a)* a plus d'une forme…
> comme l'énonce expressément FREUD en disant dans son analyse de la pulsion, que l'objet ça peut être très variable, ça valse

…néanmoins nous sommes arrivés à en énoncer quatre, entre :

- l'objet oral,

- l'objet anal,

- l'objet si vous voulez scoptophilique et

- l'objet sado-masochique quel est-il, celui-là ?

Disons qu'à propos de celui-là, la prochaine fois vous réserve des surprises.

19 Mars 1969 Table des séances

Jacques NASSIF

J'annonce la couleur :
Je ne ferai pas mon séminaire…
    appelez cela comme vous voudrez :
    mon séminaire, ma leçon, enfin mon truc
…Je recommence.

Ce n'est pas pour rien que vous ne m'avez pas entendu d'abord. Je ne suis pas porté à parler fort, parce que je ne suis pas porté à parler du tout.
Et d'ailleurs c'est ce que je vais faire,
ou plus exactement, ne pas faire.

J'ai l'intention de ne pas vous parler aujourd'hui.
Ça a un certain côté soulageant.
Parce qu'il peut bien arriver que j'en ai ma claque !
Mais enfin, justement, ce n'est pas soulageant parce que, comme vous le voyez, je suis assez fatigué.

Fatigué, pour des raisons très simples.
Imaginez ce que vous voudrez, une petite « *Hong Kong* » comme ça, pendant le week-end, parce que naturellement un psychanalyste ne peut se permettre d'être malade que pendant le week-end.

Enfin, le résultat est là, je ne vous parlerai pas aujourd'hui. D'ailleurs c'était ce à quoi je m'étais résolu, de vous dire :

« *Eh bien écoutez, voilà : je me fais porter malade. Le séminaire - comme vous appelez cela – n'aura pas lieu aujourd'hui.* »

et puis voilà, m'en aller.
Ce serait trop simple.

J'ai déjà annoncé la dernière fois le plaisir que je pourrais avoir d'entendre quelque chose qui me viendrait en réponse, un certain témoignage qui pourrait me venir de ce que fait, de ce qui peut arriver à vous de ce que j'essaye de dessiner cette année.

Il est évident que bien des choses me poussent à le désirer. D'abord, un certain sentiment de ce que pourrait être, à la limite, ce que je fais en poursuivant ici, ce qui s'épingle, on ne sait pas trop pourquoi, en fait, comme enseignement.

Est-ce que ça a vraiment le cadre d'un *enseignement*, à part que cela se passe dans le périmètre de l'École Normale ? Ce n'est pas sûr. Et puis, mon Dieu, c'est bien le cas de le dire aujourd'hui, pourquoi est-ce qu'il y aurait tant de monde ? C'est vraiment un problème.
Mais il faut croire quand même que ça doit avoir quelque chose d'intéressant, comme ça.
Je n'ai aucune raison de croire que ce soit à longue portée, du train où vont les choses, je veux dire cet intérêt pris à ce qui se passe ici.

Il m'est arrivé cette semaine…
    forcément pas très stimulante, n'est-ce pas, j'ai rarement 39°, j'ai mis un certain temps, j'ai mis deux jours à me dire que c'est sûrement parce qu'il doit y avoir quelque chose comme cela, de pas très stimulant dans cet état, qui dure encore
…de me demander ce qui se passait ici.
Alors j'ai fait une hypothèse de travail…
    c'est bien le cas de le dire
…que ce que je faisais ici, que vous le sachiez ou pas, a vraiment toute la nature d'un travail.
C'est ce que, *peut-être*, peuvent vous permettre d'entrevoir certaines des choses que j'ai dites cette année.

Mais enfin, c'est certain…
    La façon dont je vous parle d'habitude, quand j'ai mes petits papiers, qui peuvent vous étonner, je les regarde plus ou moins, il y en a beaucoup, il y en a sûrement trop mais enfin, ça a vraiment tous les caractères de ce qui se passe sur un établi - et pourquoi pas ? - voire, sur une chaîne. Les papiers viennent bien de quelque part et finiront aussi par se transmettre à d'autres. Et avec ça, en effet, il se passe quelque chose sur quoi, quand je sors, je suis toujours assez perplexe pour interroger, avec quelquefois un peu d'angoisse, ceux dont je sais qu'ils peuvent me dire quelque chose qui m'intéresse

…il est certain que j'ai fait là-dessus quelque chose qui a vraiment le caractère d'un travail qu'on a réalisé avec un certain matériel et qui est quelque chose de construit, de réalisé : une production.
Évidemment, c'est intéressant, c'est *intéressant à voir faire*.
Ce n'est pas si répandu, d'avoir l'occasion de voir quelqu'un faire son travail.

Pour la plupart d'entre vous, enfin, j'ai le sentiment que ce qu'il vise, ce travail, ce à quoi il est destiné, ne peut que leur échapper complètement.
C'est encore plus intéressant.
Seulement ça donne à la chose…
    le fait de regarder travailler quelqu'un
    sans savoir où ça va, à quoi ça sert
…ça donne une dimension un peu obscène à la chose.

Naturellement, ce n'est pas vrai pour tout le monde.
Il y en a qui savent très bien à quoi ça sert.
Enfin, à quoi ça sert à terme limité.
Puisque je suis en train de pousser cette *métaphore ouvrière*, je dirai que mes patrons, eux, savent à quoi ça sert.
Ou, inversement, si vous voulez, que ceux qui savent à quoi ça sert sont mes patrons.
Il y en a ici qui en font partie.
C'est pour eux que je travaille.
Et puis il y en a quelques autres qui sont entre les deux classes et qui, eux aussi, ont une idée à quoi ça sert.
C'est ceux-là qui, en quelque sorte, insèrent le travail que je fais ici dans un autre texte, ou dans un autre contexte, qui est celui de quelque chose qui se passe, pour l'instant, à ce qu'on appelle *le niveau de l'Université*.

J'y suis très intéressé.
Je veux dire qu'il y a quelque chose dans ce qui se passe à nouveau dans l'Université qui a le plus étroit rapport avec ce que je fais comme travail.
À cause de cette température et de cette halte qu'elle me donnait…
    enfin, on ne peut pas savoir combien on est heureux
    de profiter d'un 39°, je veux dire, on est forcément…
    on peut habituellement se mettre à la position
    horizontale, c'est très agréable
…enfin, quand ça se tasse un peu, à un certain tournant, on peut aussi ouvrir des choses, des journaux amusants.

Il y en a un, vous savez, celui qui est dirigé par le nommé Jean DANIEL, qu'on appelle *Le Nouvel Observateur*.
On l'appelle sans doute ainsi pour faire croire qu'il y a du nouveau dans l'observé.
On aurait tort de s'y attendre, et la preuve c'est que ce que j'ai pu y lire comme ça, à l'horizontale, c'est une espèce de truc qui, si mon souvenir est bon, est quelque chose qui s'appelle *La jeunesse piégée*.
Je ne sais pas pourquoi, c'est peut-être dû à mon 39°, mais ça m'a rendu enragé.

D'abord, le titre, n'est-ce pas.
Que toute personne qui emploie le mot piégé sache qu'on considère l'usage de ce mot comme répugnant - c'est une idée à moi - une façon de chatouiller grossièrement l'*angoisse de la castration*, surtout quand on parle à la jeunesse, et pour l'instant ça me paraît du plus mauvais ton.
Et puis, ma foi, il n'y a que des choses, bien sûr, très astucieuses, très pertinentes.

Il n'y en a peut-être pas une seule qui, à la prendre comme phrase…
    comme indication de justification,
    légitimation de tout ce que vous voudrez
…pas une phrase contre laquelle je puisse évidemment, sérieusement élever une opposition.
Tout cela est très bien.

Il est très ennuyeux que ça laisse complètement de côté ce dont il s'agit. Car, bien sûr, je ne suis contre aucune des formes, fussent-elles les plus extrémistes, de ce qui associe, pour l'instant, la contestation comme s'exprime la contestation étudiante avec les conjonctions les plus révolutionnaires.

Mais je pense que rien de tout ça n'échappe à l'axe de quelque chose qui s'est produit comme suite à *certains faits*, de certains faits qui sont ceux-ci : que l'Université était insuffisante à remplir sa fonction et que, tout d'un coup, ça a été à un tel point, à un tel excès, croit-on, que c'est pour ça qu'il y a eu « Mai », disons.
C'est un point très sérieux, quant à l'interprétation de la chose.

Elle était insuffisante au regard d'une certaine fonction traditionnelle, d'un certain temps de gloire qui a pu être la sienne et qui a répondu à l'emploi, selon les époques, de diverses fonctions, qui ont eu des incidences diverses, justement selon les époques, concernant la transmission du savoir.
Si nous nous plaçons du point de vue de la qualité, de l'éclat, du rayonnement historique, il est certain que depuis quelque temps ça ne prenait pas une tournure particulièrement brillante, mais enfin, il y avait des îlots qui tenaient encore très bien.

Si elle s'est montrée insuffisante à un certain niveau, c'est qu'en raison de certaines exigences sociales elle n'était plus à la hauteur.
Il faudrait se poser la question si le fait qu'elle ne fut pas à la hauteur…
pas de toutes, mais de certaines
…ça n'était pas, en fin de compte, intentionnel.
Je veux dire, si, à prendre les choses sous l'angle du pouvoir, ce n'était pas là quelque chose qui était réglé justement de façon à ne pas lui faire trop d'embarras.

Il est certain que certaine évolution, qui est celle de la science, risque de poser des problèmes tout à fait nouveaux, inattendus, aux fonctions du pouvoir.
Après tout, la chose s'annonçait peut-être depuis quelque temps. C'est peut-être ainsi et, il faut bien le dire, ce serait vraiment avoir un effet de sens rétroactif que de s'apercevoir que c'est peut-être en fonction de ça que le mot *révolution* a pris un autre sens, un accent différent de celui qu'il a toujours eu dans l'histoire, où les révolutions, par définition, ne sont pas neuves.

De toujours, les pouvoirs n'ont fini que par les révolutions. La Révolution, comme ça, avec un grand R, ne s'est peut-être pas aperçue assez tôt que c'est lié à quelque chose de nouveau qui se pointe du côté d'une certaine fonction du savoir, quelque chose qui se passe, qui le rend à vrai dire peu maniable de la façon traditionnelle. Pour tout de même un petit peu indiquer ce que je veux dire par là, je le ramènerai à ce quelque chose que j'avais indiqué tout à l'heure, à ce qui peut se produire de fascination concernant un travail dont on ne sait pas ce qu'il veut dire, ni où il mène.

De façon à exemplifier, pris dans le modèle que vous donne ce qui motiverait, dans ce supposé, votre présence ici, parce qu'évidemment, d'un certain côté, la référence que j'ai prise dans le rapport ouvrier-patron, il a aussi là ses prolongements.
Le patron sait ce que fait l'ouvrier, au sens qu'il va lui *rapporter des bénéfices*, mais il n'est pas sûr qu'il ait une idée plus nette que l'ouvrier du sens de ce qu'il fait.
Quand il s'agit de la chaîne chez Fiat, ou ailleurs, je parle de celle de Fiat parce que je l'ai déjà évoquée, ici ou ailleurs : j'y ai été.

J'ai eu vivement ce sentiment, en effet, de voir des gens occupés à un travail sans que je sache absolument ce qu'ils faisaient.
Moi ça m'a fait honte.
À vous ça ne vous le fait pas, tant mieux.
Mais enfin, j'ai été très gêné.
J'étais justement avec le patron, Johnny…
comme on l'appelle, comme je l'appelle
…Johnny était aussi manifestement… enfin, lui aussi avait honte.

Ça s'est traduit, après, par des questions qu'il m'a posées, qui avaient toutes cette visée apparente destinée à dissimuler son embarras, cette visée apparente de me faire dire que, selon toute apparence, ils étaient plus heureux là, chez lui, que chez Renault.
Je n'ai pas pris au sérieux cette question que je n'ai interprétée, comme vous le voyez, que comme un déplacement, ou peut-être une façon d'éviter de ma part la question : « *Enfin, à quoi est-ce que tout cela sert ?* »

Pas que je dise que le capitalisme ne serve à rien. Non.
Le capitalisme sert justement à quelque chose et nous ne devrions pas l'oublier.
C'est les choses qu'il fait qui ne servent à rien.
Mais ça c'est une toute autre affaire.
C'est justement son problème.
Enfin, ce sur quoi il s'appuie, et c'est une grande force, devrait s'éclairer. Elle joue dans le même sens que celui que je vous disais tout à l'heure, elle va contre le pouvoir.
Elle est d'une autre nature.
Et elle donne au pouvoir de grands embarras.

Là aussi, c'est évidemment *nachträglich*, c'est *après coup* qu'il faut voir le sens de ce qui se passe.
Le capitalisme a tout à fait changé les habitudes du pouvoir. Elles sont peut-être devenues plus abusives, mais, enfin, elles sont changées. Le capitalisme a introduit ceci, qu'on n'avait jamais vu, ce qu'on appelle le pouvoir libéral.

Il y a des choses très simples dont, après tout, je ne peux parler que d'expérience très personnelle.
Observez ceci : de mémoire d'historien on n'a jamais entendu parler d'organe de gouvernement qu'on quitte en donnant sa démission.
Là où des pouvoirs authentiques, sérieux, subsistants, existent, on ne donne pas sa démission, parce que c'est très grave comme conséquence. Ou alors c'est une simple façon de s'exprimer, on donne sa démission, mais on vous abat à la sortie.

J'appelle ça des endroits où le pouvoir est sérieux.
L'idée de considérer comme un progrès, et encore libéral, les institutions où, quand quelqu'un a bien saboté tout ce qu'il avait à faire pendant trois ou six mois et s'est révélé un incapable, il n'a qu'à donner sa démission et il ne lui arrive rien.
Au contraire, on lui dit d'attendre pour qu'il revienne la prochaine fois : ça veut quand même dire quoi ?
On n'a jamais vu ça à Rome, enfin !
Aux endroits où c'était sérieux ! On n'a jamais vu un consul donner sa démission, ni un tribun du peuple !
C'est, à proprement parler, inimaginable.

Ça veut simplement dire que le pouvoir est ailleurs.
Il est évident…
tout le XIX^{ème} siècle l'éclaire
…que si les choses se déroulent par cette fonction de la démission, c'est que le pouvoir est dans d'autres mains.
Je parle du pouvoir positif.
L'intérêt, le seul, de la révolution communiste, je parle de la révolution russe, est d'avoir restitué les fonctions du pouvoir. Seulement on voit que ce n'est pas commode à tenir, justement parce que dans le temps où c'est le capitalisme qui règne, le capitalisme règne parce qu'il est étroitement conjoint avec cette montée de la fonction de la science.

Seulement même ce pouvoir, ce pouvoir camouflé, ce pouvoir secret et…
il faut bien le dire aussi
…anarchique, je veux dire divisé contre lui-même, et ceci sans aucun doute de par son appareillement avec cette montée de la science, il en est aussi embarrassé qu'un poisson d'une pomme maintenant, parce qu'il se passe quand même, du côté de la science, quelque chose qui dépasse ses capacités de maîtrise.

Alors ce qu'il faudrait c'est qu'il y ait au moins un certain nombre de ***petites têtes*** qui n'oublient pas ceci : c'est qu'une certaine *association permanente* est vaine… de la contestation avec des initiatives non contrôlées dans le sens de la révolution, eh bien, c'est encore ce qui dans le système - le système capitaliste - peut le mieux le servir.

Je ne suis pas en train de vous dire qu'il faut rentrer dans la réforme. La réforme elle-même, conséquence incontestable de l'émoi de Mai, est exactement de nature à en aggraver les effets. Si vous aviez des enseignants insuffisants, on vous en donnera à la pelle, et d'encore plus insuffisants, soyez-en sûrs !
Les effets iront, par la réforme, toujours s'aggravant.

La question est de savoir que faire au regard de ce phénomène. Il est certain qu'il ne peut pas y être répondu par un mot d'ordre, mais qu'un processus qui irait à éliminer les meilleurs, à la longue, par le biais de la contestation…
qui s'impose, en effet, aux meilleurs
…aurait exactement l'effet souhaité, qui serait de barrer à ces meilleurs mêmes, la route intéressante : ce joint, cet accès à un point tournant, à un point sensible, à un point mis au présent, concernant la fonction du savoir sous son mode le plus subversif.

Car ce n'est évidemment pas au niveau des *clameurs agitatoires* que peuvent s'affiner, se traiter, se produire ce qui peut faire tournant décisif en quelque chose.
Je ne dis pas quoi, et pour les meilleures raisons, c'est justement qu'on ne peut pas le dire.

Mais ce n'est pas ailleurs que là que peut se présenter un nouveau, le seul nouveau au nom duquel peut apparaître ce qui fonde la mise en question de ce qui s'est présenté jusqu'ici, comme tel ou tel, comme philosophie à savoir toute fonction tendant à mettre de l'ordre,
un ordre universel, un ordre unitaire, ce mode de rapport à nous-mêmes qui s'appelle le savoir.

Ce piège, qui consiste à refuser et à ne rien faire de plus, est à proprement parler, pour l'instant, pour tout ce qui existe, pour tout ce qui subsiste, le plus lourd d'inconvénients.
La promesse assurée de subsister et de la plus fâcheuse manière, pour quiconque se fait des illusions sur ce qu'on appelle le progrès, et j'entends poser ceci :
je ne puis…
    pour revenir à ce quelque chose,
    comme ça, qui y a servi d'occasion
…qu'y trouver un signe de plus, dans le fait que l'entourage de celui sous le nom duquel…
puisque c'est une interview qui a permis cet article sous le titre de *Jeunesse piégée*
et que, puisqu'il en est ainsi, je ne puis faire,
à ce niveau, que lui décerner le titre de ce qui,
à ce propos, a toujours été ma pensée, à savoir qu'après tout, la pensée ne va pas plus loin, objectivement,
que celle d'un amuseur.
Ceci est assez grave.

C'est le témoignage, après tout, d'un homme qui a vécu assez longtemps pour témoigner, en quelque sorte, de deux entre-deux guerres.
Celle entre les deux précédentes, que j'ai vécue avec GIRAUDOUX, PICASSO et les autres surréalistes, et il n'y avait que GIRAUDOUX, dans tout ça, d'original, c'est vous dire que je ne me suis pas beaucoup amusé.
PICASSO existait de bien avant.
Quoique vous en pensiez, les surréalistes c'était un réédition : tout ce qui a fait leur nerf avait existé avant 1914, tout ce qui a projeté ce je ne sais quoi d'irréductiblement insatisfaisant dans leur présence entre 1918 et 1939. On observera que j'ai été leur ami et que je n'ai jamais signé avec eux la moindre chose.

Cela n'a pas empêché une petite crapule, du nom de LAURIN, qui était canadien, de s'en apercevoir et d'en faire…

> je ne sais pas… comme ça pour initier le public du Saskatchewan, de ce que je pouvais être

…afin de faire grand état de cette racine surréaliste, il y avait aussi PARCHEMINEY, toute spéciale tête de pipe de la première équipe avec laquelle j'ai été associé qui tenait beaucoup à ça.
Je lui ai dit expressément qu'il n'y avait pas lieu d'en tenir compte, puisque moi-même j'avais pris soin de ne marquer, à aucun degré, mon lien.
Ça ne l'a pas empêché d'écrire *LACAN et les surréalistes*.
On ne saurait nourrir avec trop d'exactitude l'erreur.

Et puis, depuis la nouvelle entre-deux guerres…

> entre-deux guerres ratée puisque le bout n'y est pas, c'est bien ce qui les embarrasse, c'est bien là l'échéance, c'est que le pouvoir capitaliste, ce singulier pouvoir dont je vous prie de mesurer la nouveauté, a besoin d'une guerre tous les vingt ans. Ce n'est pas moi qui ai inventé cela, d'autres l'ont dit avant moi. Cette fois ci, il ne peut pas la faire, mais enfin, il va bien y arriver quand même. Il ne peut pas la faire et pendant ce temps il est bien embêté

…enfin, dans cette entre-deux guerres il y a eu SARTRE.
Il n'était pas plus amusant que les autres.
Alors moi ça ne m'a pas ému.
Je n'en ai jamais rien dit, mais enfin c'est curieux, n'est-ce pas, qu'on éprouve le besoin d'encourager tellement ces jeunes à se ruer contre les obstacles qu'on met devant eux, comme ça, à aller au casse-pipe, en somme, et un casse-pipe tout à fait médiocre.

C'est très beau, n'est-ce pas, de pouvoir aller contre les appariteurs musclés, parce que j'approuve ce quelque chose qu'on appelle le courage. Le courage ce n'est pas un très grand mérite, le courage physique.
Je ne me suis jamais aperçu que ça fasse un problème.
Je ne pense pas que ce soit à ce niveau-là que ça soit décisif. C'est surtout sans aucun intérêt.
Dans l'occasion, se ruer contre les obstacles qu'on vous présente, c'est exactement faire comme le taureau, n'est-ce pas.

Il s'agirait justement de passer ailleurs que là où il y a des obstacles. En tout cas, de ne pas s'intéresser spécialement aux obstacles.

Il y a dans tout ça une véritable tradition d'aberration. On commence par dire que les philosophies par exemple au cours des siècles n'ont été que des idéologies, à savoir le reflet de la superstructure, des classes dominantes. Alors la question est réglée.
Elles n'ont aucun intérêt. Il faut viser ailleurs.
Pas du tout !
On continue à se battre contre des idéologies en tant qu'idéologies.
Elles sont là pour ça.
C'est tout à fait vrai que toujours il y a eu, naturellement, des classes dominantes ou jouissantes, ou les deux, et qu'elles ont eu leurs philosophes.
Ils étaient là pour se faire engueuler à leur place.
On le fait, c'est-à-dire qu'on suit la consigne.

En fait, ce n'est pas du tout exact, n'est-ce pas, ce n'est pas du tout exact !
KANT n'est pas le représentant de la classe dominante à son époque.
KANT est encore non seulement parfaitement recevable, mais vous feriez bien d'en prendre de la graine, ne serait-ce que pour essayer de comprendre un petit peu ce que je suis en train de vous raconter concernant *l'objet petit(a)*. Enfin ce qui va venir là-dessus. Oui.

La fois dernière, je vous ai parlé de la sublimation. Alors, évidemment, il ne faut pas tout de même, en rester là. Ce n'est pas par hasard, quand même, que c'est en ce point qu'il y a une petite suspension, ou un petit suspense, comme vous voudrez.
Essayer de décrire les rapports de cette co-présence vue de votre côté ?
Du mien ? La question se pose.
Mettons-là du côté de la sublimation.
Il vaut mieux, en tout cas, la mettre là aujourd'hui, parce que ça vous met en position de pôle féminin.
Ça n'a rien de déshonorant, surtout au niveau où je l'ai placé, la plus haute élévation de l'objet.
Il y a des choses que je n'ai pas soulignées la dernière fois, mais, enfin, j'espère qu'il y a de bonnes oreilles.

L'idée que la sublimation c'est cet effort pour permettre que l'amour se réalise avec la femme, et pas seulement… enfin, de faire semblant que ça se passe avec la femme. Je n'ai pas souligné que dans cette institution de l'amour courtois, en principe, la femme n'aime pas. Tout au moins, qu'on n'en sait rien.
Vous vous rendez compte quel soulagement ?
D'ailleurs, il arrive quand même quelquefois, dans les romans, il arrive qu'elle s'enflamme.
On voit aussi ce qui arrive à la suite.
Au moins, dans ces romans-là, on sait où on va.

Enfin, dans une sublimation comme celle qui, peut-être, se réalise ici, je dis ça parce qu'il est grand temps de le dire avant que nous abordions une autre phase, que j'ai amorcée la dernière fois, de la sublimation, celle qui est au niveau pulsionnel et qui - hélas ! - peut-être nous concerne bien plus, dont j'ai donné le premier prototype dans la forme de « *la fonction du grelot* ».
Quelque chose de rond avec un *petit truc* – *l'objet petit(a)* – qui s'agite fortement à l'intérieur. Usons donc, avant cette entrée en scène, de formes plus agréables.

Au niveau donc, des rapports homme-femme, si du côté de mon audience je n'ai pas à craindre qu'il arrive des folies, néanmoins, si quelqu'un maintenant voulait bien tout de même m'apporter un signe d'audition en posant une question, soit à propos de ce que je viens de dire, soit, ce que j'aimerais mieux, à propos de ce que j'énonce depuis le début de l'année, j'aimerais qu'une question ou deux me viennent, sur ce terrain sympathique pour lequel, vous voyez, je fais moi-même l'effort courtois de ne pas faire défaut, même le jour où je suis à bout de forces.
Qui est-ce qui veut poser quelques questions ?

Ne m'incitez pas trop au découragement.
Parce que, après tout, je pourrais aussi, moi, être tenté par la démission.
Supposez, par exemple, que ceux que j'ai appelés mes patrons, à savoir les gens pour qui je travaille, ne menacent pas, dès que mon travail prend des conséquences qui les intéressent, ne menacent pas, eux, de leur démission. Ça pourrait arriver un jour.
Eh bien! je me contenterai de faire mon travail devant eux.

Vous n'êtes là, tous, tous ceux qui ne sont pas, en somme, des psychanalystes à mes yeux, enfin, de mon point de vue, ma principale utilité c'est de leur donner bien le sentiment qu'ils ne peuvent pas, eux, m'empêcher de continuer à faire mon travail.

Même si personne ne me répond, de ce champ qui est celui des non-psychanalystes, je vois des figures très intéressantes là-bas.
Je connais mon monde, quand même.
Si personne de ceux qui ne sont pas psychanalystes ne me donne jamais une réponse, mais vraiment une réponse qui m'amuse un peu, supposez qu'un jour je sois arrivé quand même à les décrocher, les psychanalystes, à leur montrer qu'il serait tout aussi intéressant pour eux de travailler parce qu'ils croient que c'est le privilège du psychanalysant : ce qu'il y a d'absolument abusif dans ma façon de travailler pour eux, c'est que je fais, en somme, ce que fait le psychanalysant.

Eux, ont remis définitivement le travail dans les mains du psychanalysant. Ils se réservent l'écoute.
Il y en a un là, aux dernières nouvelles, celui qui les convoque : « *Venez m'écouter écouter. Je vous convoque à l'écoute de mon écoute* ».

Maintenant, peut-être, je vais arriver à faire basculer quelque chose du côté de ce terrain étrange, étroitement lié en ses points vifs, sur ce qu'il en est de cette subversion de la fonction du savoir.
Mais je ne ferai pas de séminaire ouvert.
Je trouve ça pas très sérieux.
D'une façon, je m'interroge devant le mot « manier le savoir », parce que ce mot « manier » commence à prendre une extension inquiétante.
Il y en a un - un type en or d'ailleurs - qui est venu me trouver, qui fera très bien.
Naturellement, dans la première rencontre avec moi, il arrive des choses.
Il est revenu la seconde fois parce qu'il faut voir quelqu'un au moins deux fois. Il m'a dit que la fois précédente il y avait *manipulé*.
Je me suis creusé la cervelle.
Je lui ai fait expliquer : ça voulait dire que je l'avais manipulé.

Il est toujours intéressant de voir *le glissement* des mots. Le mot *manipuler* est devenu maintenant dans le vocabulaire permanent, par une espèce de fascination qui tient à ceci, qu'on ne pense pas qu'il puisse y avoir d'action efficace sur un groupe quelconque sans le *manipuler*.
Ceci, comme ça, d'une façon désormais admise, reconnue. Et, après tout, ce n'est pas sûr qu'en effet, comme on dit, le pire est peut-être sûr, mais enfin, c'est peut-être bien ça, oui.

Mais alors, que ça prenne une valeur active quand on est manipulé, c'est là un point de bascule que je vous signale. S'il doit se répandre, vous m'avertirez si vous le voyez se poursuivre comme ça.
Enfin, ce n'est évidemment pas les meilleures conditions pour la poursuite des questions concernant le savoir au niveau où elles sont présentifiées, dans la mesure où la psychanalyse peut y apporter quelque chose.

J'ai, la dernière fois, mis en valeur le livre de ce cher DELEUZE sur la *Logique du Sens*.
J'ai demandé à Jacques NASSIF…
puisqu'à la vérité je ne suis pas étonné, je suis, comme on dit, très amertumé de l'absence totale de réponse après une provocation poussée aussi loin.
Ce n'est pas de la manipulation, justement.
Il y a d'autres façons d'opérer.
Mais ce total silence, cette totale absence de réponse à mes appels désespérés d'au moins un petit témoignage !

Je vous laisse un examen de rattrapage, on peut m'écrire. L'écrit se passe après l'oral. Enfin, si un jour, à la fin de l'année, je faisais deux ou trois séances à portes closes, sachez qu'à part les personnes que je connais déjà, les personnes qui m'auront écrit auront un privilège.

NASSIF, est-ce que vous vous sentez encore le courage, après cette séance épuisante, du moins pour moi, de prendre ici la parole ?

Eh bien, vous êtes rudement gentil !

Jacques NASSIF

Avec le temps qui me reste, je vais devoir aller très vite à l'essentiel. La seule chose que j'aurais voulu dire concernait la demande que LACAN avait faite en ce qui concerne une note située à quasiment la dernière page du livre de DELEUZE, page 289, c'est-à-dire au bout de pas mal de séries, comme il s'exprime. Je me demande comment c'est possible.

Si DELEUZE met cette note à la fin, c'est sans doute que véritablement toutes les séries qu'il a développées convergent.

Il est donc pratiquement impossible, surtout avec le temps qui me reste, d'essayer de répondre à DELEUZE en ce qui concerne le texte qu'il cite.
Je vous relis du moins cette note, page 289 :

« *Ne pouvant pas suivre ici la thèse de Jacques LACAN, du moins comme nous la connaissons : par LAPLANCHE et LECLAIRE, dans l'Inconscient… p.111 et suivantes des Temps modernes de juillet 61. D'après cette thèse, l'ordre primaire de langage se définirait par un glissement perpétuel du signifiant sur le signifié, chaque mot étant supposé n'avoir qu'un seul sens et renvoyer aux autres mots par une série d'équivalents que ce sens lui ouvre. Au contraire dès qu'un mot a plusieurs sens qui s'organisent d'après la loi de la métaphore, il devient stable d'une certaine manière, en même temps que le langage échappe au processus primaire et fonde le processus secondaire.*
C'est donc l'univocité qui définirait le primaire et l'équivocité la possibilité du secondaire (page 112). Mais l'univocité est considéré ici comme celle du mot, non pas comme celle de l'Être qui se dit en un seul et même sens pour toute chose, ni du tout du langage qui le dit. On suppose que l'univoque est le mot, quitte à conclure qu'un tel mot n'existe pas, n'ayant aucune stabilité et étant une fiction.
Il nous semble au contraire que l'équivocité caractérise proprement la voix dans le processus primaire, et s'il y a un rapport essentiel entre la sexualité et l'équivocité, c'est sous la forme de cette limite à l'équivoque comme véritable caractère de l'organisation secondaire inconsciente ».

Et pour essayer de voir ce qui est en question ici, je crois que le mieux serait, très vite, d'essayer de reprendre devant vous l'analyse que fait DELEUZE dans sa troisième série - employons son mot - qui concerne la proposition.

Je vais essayer, à propos de cette série, d'expliciter d'une façon nouvelle ce que LACAN présente comme axiome quand il dit qu'il n'y a pas de métalangage.

En essayant d'introduire du même pas la catégorie de *sens*, ou la catégorie d'*événement* qui sont articulés l'une à l'autre et qui permettraient justement de voir à quel point le texte de LAPLANCHE - que j'ai relu - passe à côté de quelque chose que le livre de DELEUZE permet, au contraire, de voir et de mettre en place de façon tout à fait neuve et, pour nous, fondamentale.

En effet, DELEUZE écrit aussi, quelque part dans ce livre, que la psychanalyse devrait se faire science de l'événement. C'est cette formule…
que je m'étais permise au Congrès de Strasbourg
…que je vais essayer de commenter en suivant ce chapitre.

Il commence, en effet, par ce postulat :
il appartient aux événements d'être ***exprimés*** ou ***exprimables***.
Ces événements sont exprimés dans des propositions.
Mais il y a beaucoup de rapports dans la proposition.
Quel est celui qui convient aux événements ? Et alors DELEUZE analyse différentes catégories de ce rapport.

- La *première* est la *désignation*.
C'est le rapport de la proposition à un état de choses extérieur.

- La désignation, *deuxièmement*, opère par *associations* de mots avec les images qui doivent représenter plus ou moins bien ce qui est en question à l'extérieur, *le datum*, qui est individué, ce qui implique donc la nécessité d'une sélection qui permet de dire, c'est cela, ou ce n'est pas cela, au niveau du langage.

- *Troisièmement*, il y a *des indicateurs* qui permettent de désigner et qui sont comme des formes fixes pour la sélection des images auxquelles on les rapporte.

- Enfin, logiquement, *quatrièmement*, la désignation a pour critère et pour élément, *le vrai et le faux*.

Il analyse que ce n'est pas la désignation qui permet de voir ce qui est en question dans l'événement.
Alors, serait-ce la manifestation ?
La manifestation c'est le rapport de la proposition, non pas à ce qui lui est extérieur, qui est un état de chose, mais au sujet qui parle et qui s'exprime.

Elle n'opère pas par association de mots, mais elle énonce des désirs et des croyances qui sont des inférences causales et non pas des associations.

La manifestation rend possible la désignation.
Ce sont les associations qui dérivent des inférences, et non l'inverse.

Ceci peut se confirmer par l'analyse linguistique, qui justement montre la fonction des manifestants ou des embrayeurs, dont le « ***je*** », qui est le manifestant de base et auquel se rapporte l'ensemble des indicateurs.
Mais alors, ce qu'il faut voir c'est qu'il y a, quatrièmement, un déplacement des valeurs logiques.

Ce n'est plus *le vrai et le faux*, mais *la véracité et la tromperie* qui concernent la manifestation.
Ce qui est évident, si on retourne à DESCARTES.

Le troisième rapport auquel on a à faire dans la proposition, ce n'est plus, justement, un rapport de la proposition à ce qui est extérieur ou au sujet qui l'énonce, mais un rapport du mot, considéré comme élément de la proposition, avec *des concepts* universels ou généraux, et des liaisons syntaxiques de ces mots avec des implications de concepts.

Alors, ce rapport c'est *la signification*, qui permet de considérer tout élément de la proposition comme signifiant des implications de concept, et la proposition n'intervient, à son tour, que comme élément d'une démonstration, soit comme prémisse, soit comme conclusion.

Sur le plan linguistique, les signifiants sont essentiellement « ***implique*** » et « ***donc*** », c'est-à-dire les signes de l'implication et de l'assertion qu'il faut rigoureusement distinguer, nous allons voir pourquoi un peu plus loin.

L'implication c'est le signe du rapport entre prémisse et conclusion.
L'assertion c'est le signe de la possibilité d'affirmer la conclusion pour elle même, à l'issue des implications.

Cette *signification* se distingue donc de la *désignation* qui renvoie au procédé direct, alors que la signification de la proposition ne se trouve toujours que dans le procédé indirect qui lui correspond, c'est-à-dire dans son rapport avec d'autres propositions, ce qui signifie, sur le plan logique, la quatrième partie, chacun de ces rapports est analysé suivant quatre angles.

Sur le plan logique, donc, la signification se définit comme une démonstration au sens le plus général, donc non seulement syllogistique et mathématique, mais aussi au sens physique des probabilités, ou au sens moral des promesses et des engagements.

Et la valeur logique de la signification ainsi comprise, ce n'est plus la vérité par opposition au faux, le vrai par opposition au faux, la vérité par opposition à la tromperie, mais la condition de vérité.

La proposition conditionnée ou conclue peut être fausse. Ce qui importe c'est l'ensemble des conditions sous lesquelles une proposition serait vraie.
Ainsi, la condition de vérité ne s'oppose pas au faux, mais à l'absurde : ce qui est sans signification ne peut être ni vrai, ni faux.

Alors, la question qui se pose est de savoir lequel de ces trois rapports fonde l'autre.

Si on reste au niveau de *la parole*, la manifestation est première, c'est le « *je* », qui est premier non seulement par rapport à toute désignation qu'il fonde, mais par rapport aussi aux significations qui l'enveloppent.
Mais de ce point de vue les significations conceptuelles ne valent pas et ne se définissent pas elles-mêmes, elles restent sous-entendues par le « *je* » qui est lui-même une signification immédiatement comprise, identique à sa propre manifestation.

Dans l'ordre de *la langue*, au contraire, les ***significations*** justement valent et se développent pour elles-mêmes.
La proposition apparaît comme prémisse ou conclusion et comme signifiant des concepts, avant de manifester un sujet ou de désigner un état de choses.

Et c'est le rapport du mot au concept qui jouit seul de la nécessité, alors que sur le plan linguistique les autres rapports de la proposition au sujet qui parle, et de la proposition à l'état de chose, sont manifestes et restent arbitraires. Ils n'en sortent qu'en tant qu'on les réfère à un rapport de signification, justement.

C'est donc que seule la constance du concept peut permettre de faire varier les images associées au mot, ou dans la désignation, et que seuls les concepts et implications de concepts permettent de faire des désirs un ordre d'exigences distinct de l'urgence des besoins, de faire des croyances un ordre d'inférence distinct des simples opinions.

Alors, la question qui se pose est de savoir si la signification va permettre de fonder les deux autres rapports.

C'est ici que les choses se nouent.
Le problème pourrait s'exprimer en ces termes : l'*assertion* après le « *donc* » suppose qu'on l'affirme pour elle-même, indépendamment des prémisses, c'est-à-dire que nous la rapportons à l'état de choses qu'elle désigne, indépendamment des implications qui en constituent la signification.

On peut détacher, donc, la désignation de l'assertion, la signification de l'implication.

À cela il faut deux conditions :

1) que les prémisses soient vraies, et on voit bien qu'on est obligé, à ce moment, de sortir du pur ordre de l'implication et de les rapporter à un état de choses désigné qu'on présuppose.

2) mais supposons que les prémisses soient vraies. Est-ce que la proposition Z, qu'on conclut de A et B, ne peut être détachée des prémices et affirmée pour soi que si l'on admet que la proposition C, suivant laquelle si A et B sont vrais alors Z est vrai, est vraie ?

Et ainsi de suite.

J'aurais voulu vous lire une partie du *Paradoxe de Lewis CARROLL* « *Ce que Achille dit à la Tortue* » où les choses sont dites de façon très incisive, mais je me contenterai de vous y renvoyer. Le principal, c'est que la signification… en somme on peut dire que la signification n'est jamais homogène ou que les deux signes « *implique* » et « *donc* » restent hétérogènes.

Il y a donc une sorte de hiatus inévitable entre l'ordre de la signification et les autres ordres de la manifestation et de la désignation.

Mais surtout, entre signification et désignation, si bien que dans tous les cas, la désignation ne peut être fondée par la signification, ce qui se traduit en logique, justement par la distinction entre langage et métalangage.

Ce que le paradoxe de CAROLL a impliqué c'est la distinction entre langage et métalangage.
Et là encore, je vous renvoie aux dernières pages de *Logique sans peine*, où Monsieur GATTEGNO [55] écrit un petit texte extrêmement éclairant là-dessus.

Alors, justement, si on est obligé, pour se tirer de la difficulté du paradoxe de CAROLL de supposer une distinction entre langage et métalangage, on peut toujours dire :
« *Oui, mais ne faudra-t-il pas un métalangage du métalangage* » ? C'est d'ailleurs là-dessus que se termine ce petit texte :
« *La tortue, qui s'apprêtait à aller jouer au football…* »

Ce regard narquois, c'est celui qui nous fait dire « *qu'il n'y a pas de métalangage* ».

Comment le dire ? Comment pouvoir l'affirmer ?
Pour cela, il faut introduire une quatrième catégorie, qui est la catégorie du sens.

Le sens peut-il être localisé dans une des trois dimensions de *la désignation*, de *la manifestation* et de *la signification* ? C'est une question de fait et nous allons essayer d'y répondre en essayant de voir si c'est possible dans la désignation.

55 Lewis Carroll , Logique sans peine, Traduction et présentation de Jean Gattégno, Ernest Coumet , Hermann 1966 (rééd. 1992).

Le sens ne peut pas consister dans ce qui rend la proposition vraie ou fausse. S'il en était ainsi, il faudrait supposer une correspondance entre les mots et les choses qui fait tout de suite surgir toutes sortes de paradoxes. Les mots devraient pouvoir être reconnus comme se rapportant à des choses.

Bien plus, comment les noms auraient-ils un répondant ? Ou si les choses ne répondent pas à leur nom, qu'est-ce qui les empêche de perdre leur nom ?

Il ne resterait plus, alors, que l'arbitraire des désignations auxquelles rien ne répond, ou le vide des indicateurs du type « cela ».

Il est donc certain que toute *désignation* suppose le sens et que l'on s'installe d'emblée dans le sens pour opérer toute désignation.

Mais alors, pourrait-on mettre le sens dans la *manifestation* ? Dans un premier temps, sans aucun doute, si les désignants eux aussi n'ont de sens que par le « *je* » qui se manifeste dans la proposition.

Mais si le « je » fait commencer la parole, enfin si le sens réside dans les croyances ou les désirs de celui qui l'exprime, il est évident que le sens c'est la *manifestation*. Comme le dit très bien HUMPTY DUMPTY[56] : « *Il suffit d'être le maître* ».

Mais, d'une part, l'ordre des croyances et des désirs est fondé, nous l'avons vu, sur l'ordre des implications conceptuelles de la signification et l'identité du moi qui parle est garantie par la permanence de certains signifiés, sinon elle se perd elle-même, ce dont Alice fait la douloureuse expérience. Il n'y a pas d'ordre de la parole sans celui de la langue pour finir.

Alors, si le sens ne peut se trouver dans *la manifestation*, se trouvera-t-il dans *la signification* ?
Mais là, c'est retourner dans le cercle du paradoxe de CAROLL : comment le fondement fait cercle avec le fondé, va-t-on se demander ?

---

56 Alice, Humpty Dumpty : personnages de « Les aventures d'Alice au pays des merveilles » et « De l'autre coté du miroir » de Lewis Caroll, Gallimard, Coll. Folio, 1994.
« Alice : La question est de savoir si vous pouvez obliger les mots à vouloir dire des choses différentes.
Humpty Dumpty : La question est de savoir qui sera le maître, un point c'est tout. » (« De l'autre coté du miroir »).

Pour cela, il faudra essayer de redéfinir la *signification* comme condition de vérité, avons-nous dit, qui confère un caractère qui est déjà celui du sens.
Mais comment la signification en use-t-elle pour son compte, de cette condition de vérité ?

La condition de vérité nous élève au-dessus *du vrai et du faux*, ce qui fait qu'une proposition fausse a encore un sens, ou une signification, sans distinguer.

Mais cela n'est rien d'autre, en fait, que la forme de possibilité de la proposition même. Or, des formes de possibilités, il y en a beaucoup. Une forme de possibilité peut être logique, géométrique, physique.

KANT en invente, d'ailleurs, d'autres :
la possibilité transcendantale et,
la possibilité morale.

Mais cette forme qui consiste à s'élever du conditionné à la condition, ne peut concevoir le conditionné que comme rendu possible par la condition, c'est-à-dire que le fondé reste ce qu'il était, indépendamment de ce qui le fonde.
Alors DELEUZE en vient, ici, à écrire :

« *Pour que la condition de vérité échappe à ce défaut, il faudrait qu'elle dispose d'un élément propre, distinct de la forme du conditionné. Il faudrait qu'elle ait quelque chose d'inconditionné.* »

Mais alors cette condition ne peut plus se définir simplement comme forme de possibilité conceptuelle, mais c'est une matière, une couche idéelle, c'est-à-dire non plus la signification mais le sens.

Il était dans mon propos maintenant d'essayer de voir quel était ce mode d'existence du sens par son rapport aux trois autres : la signification, la désignation et la manifestation. Je n'en ai pas le temps et je vous renvoie au livre de DELEUZE.

Ce que je voudrais faire, c'est très rapidement…
retournant au texte de LAPLANCHE
…voir en quoi c'est la catégorie du sens qui lui manque.
Ce texte, vous le connaissez tous, je vais donc être très rapide.

Il commence par l'opposition entre *Sens* et *Lettre*, tirée de POLITZER.
Or, tout de suite, il est dit que le sens n'est rien d'autre que la manifestation, alors que la lettre serait une signification à la deuxième ou troisième personne.

Je voudrais vous faire remarquer :

- que LACAN a déjà dit qu'il ne s'agissait même pas de la deuxième ou troisième personne, mais de ce qui était le « pas-je ».

- Quant à DELEUZE, il propose la quatrième personne du singulier, reprenant pour décrire l'humour cette idée du poète UNGARETTI.

Le deuxième reproche que POLITZER ferait à la *psychanalyse*, ce serait un reproche de réalisme.
Il y aurait immanence du sens, ou de la catégorie générale de signification. Vous voyez, on ne *distingue* pas.

Alors que justement l'inconscient n'est autre que la construction de l'Autre, comme sujet-connaissant, c'est-à-dire une signification désignée par une *manifestation* au sens que j'ai essayé de mettre en place.
Mais il est bien évident que l'inconscient n'est pas la simple manifestation de l'Autre.

Puis c'est la métaphore de la traduction qui est passée au crible dans ce texte, et la signification ne serait autre que le renvoi d'un message à différents codes possibles.

Or, cette signification n'est autre qu'une dérivation par rapport à une impossible désignation et LAPLANCHE parle d'une manifestation privilégiée, d'une formation propre à l'inconscient.

C'est exactement les concepts qu'on emploie qui viennent sous sa plume.

Enfin, la dernière opposition on pourrait la reprendre entre savoir et connaissance. Il y aurait opposition entre travail du rêve et dévoilement.

Or cette opposition elle-même passe à côté de l'opposition entre savoir et vérité ou surtout entre signification et sens, que nous venons de mettre en place.

Est-ce qu'on va s'en tirer en remplaçant… à côté du sens, en parlant d'une structure permettant de lire différentes lacunes ?

Ce serait la structure des lacunes du texte.
Mais encore une fois, ce mot de *structure* élude le sens par la désignation d'un géométral - qu'on pose comme unique - de toutes ces lacunes.
Qui nous dit qu'il y a un géométral unique et que l'inconscient doit être rapporté à celui d'un individu ?
La catégorie du sens permet, justement, de ne pas avoir à faire ce pas.

Enfin, on oppose élément et système.
La représentation est tantôt une inscription, tantôt un terme isolé sur quoi s'applique l'énergie.
Dans l'un et l'autre cas, cette inscription est à rapporter, nous dit-on, au système inconscient.
Mais, encore une fois, cette opposition élément-système élude l'événement qui peut, seul, apporter un élément à son système.

Le système, c'est aussi bien la série ou le procès qui risquent d'être éludés, et c'est l'exemple de la bonne forme que LAPLANCHE propose à ce moment-là.

Je saute la partie clinique et j'en viens à la partie où LAPLANCHE fait l'hypothèse de langage réduit.

Il est dit que le processus primaire aurait comme axe de fonctionnement les lois fondamentales de la linguistique.

Je crois que le livre de DELEUZE permet définitivement de mettre entre parenthèses cette fausse collusion de la psychanalyse avec la linguistique, dans la mesure où, si la psychanalyse est théorie de l'événement, elle n'est justement pas théorie de la performance.

Mais dans FREUD, objecte-t-on tout de suite, dans FREUD c'est le langage de la psychose.

Alors, pour lever la contradiction, on va supposer que le processus primaire est lesté par ce qu'on appelle la chaîne inconsciente et le processus primaire plus la chaîne inconsciente, plus ce lest, produiraient par une réaction quasi chimique, le langage.

Et alors on fait l'hypothèse d'un *langage* sur un seul plan. Avec ce langage on se dit, voilà, on a atteint à ce qu'on appelle la surface.

Le langage de l'inconscient ce serait une sorte de surface qui serait justement la surface du sens.
Le sens se situe comme la limite entre les états de choses et les propositions.

En fait, il n'en est rien.
Un moment on pourrait le croire, mais alors il est dit que la barre entre signifiant et signifié doit se prêter à des *effets de sens*.

Avec ce concept d'effet de sens de LACAN, on voit en effet que la catégorie du sens pourrait apparaître.
Eh bien, tout de suite, cette catégorie du sens on dit que c'est l'ouverture du langage vers le monde des significations.

Qu'est-ce que c'est que ce monde des significations ?
Pour l'expliquer, on apporte l'exemple du ***fort-da.***
Mais les choses se gâtent, car cet exemple du ***fort-da…***

> supposons maintenant que ce système peut être considéré comme la cellule initiale à partir de laquelle tout le langage va être formé

…sur cet exemple réduit à la simplicité de ses quatre termes :

- présence et absence signifiées,

- signifiants du « O » et du « A »,

la coextensivité des deux systèmes *signifiant* et *signifié* apparaît en toute clarté, ainsi que le fait strict que le A ne renvoie par exemple à la « présence » que pour autant qu'il renvoie à son opposé phonématique, le O.

« *Supposons maintenant que le système s'enrichisse en se différenciant, par l'introduction de ces dichotomies successives qui, depuis PLATON jusqu'à la linguistique moderne, caractérisent le moment de la définition, les caractères structuraux demeurent les mêmes...* »

Mais entre PLATON et la linguistique moderne, il y a les stoïciens, disait DELEUZE, et on ne peut pas faire le saut des stoïciens.

Ce que ces stoïciens permettent de voir c'est que la définition n'a aucun privilège et que ce n'est pas à un monde des significations que le langage a affaire, mais à la surface du sens.

Alors ces éléments, on va essayer de les fixer par la position qu'ils occupent dans ce système.

Mais, là encore, ne confondons pas le critère pertinent avec le critère d'univocité.
Ne rabattons pas la signification sur le sens.

Et LAPLANCHE va jusqu'à écrire :

« *…ce qui donne une correspondance parfaite, sans aucun chevauchement.* »

Mais, justement, un des enseignements de la linguistique, c'est qu'il y a du signifiant flottant.

Alors ici c'est véritablement un *humour involontaire* qu'on pourrait voir dans ce passage que je vais vous lire :

« *Si l'on en reste là, le système obtenu ressemble par plus d'un aspect au langage schizophrénique, et c'est par une malice qui n'exclut pas une certaine profondeur que FREUD rapproche ce dernier de la pensée philosophique abstraite.* »

On le sent à se reporter à l'expérience vertigineuse du dictionnaire.

LAPLANCHE en est-il sorti ?

LAPLANCHE dit aussi :

« *…chaque mot, de définition en définition, renvoie aux autres, par une série d'équivalents, toutes les substitutions synonymiques sont autorisées, comme FREUD l'indiquait à propos du schizophrène, mais finit par se boucler sur la tautologie, sans qu'à aucun moment on ait pu accrocher le moindre signifié* ».

Est-ce de cela qu'il s'agit, d'accrocher un signifié ?
Ou bien de voir ce qui est en question avec l'introduction du sens et d'un effet de sens ?

Mais, suprême méconnaissance :

« *...c'est ici que Jacques LACAN introduit sa théorie dite des « points de capiton » par lesquels, en certains points privilégiés, la chaîne signifiante viendrait se fixer au signifié. On aurait tort de voir là un retour subreptice à une théorie nominaliste...*

Mais c'est justement là une théorie nominaliste

ou la fonction de réfréner la ronde du langage serait dévolue à un lien avec quelque objet « réel »...

Il n'en a jamais été question !

...à ce lien d'habitude qu'une certaine expérimentation moderne désigne comme conditionnement ».

Ce n'est évidemment pas cela !
Dire cela à propos de ce concept un peu difficile - on peut dire métaphorique - c'est passer à côté de ce que LACAN apporte.

Car, sous ce concept, sous ce terme de « *points de capiton* », la seule chose qu'on puisse voir c'est le concept d'événement.

À ce moment-là, il est bien évident que si nous reprenons l'exemple du dictionnaire, le langage à l'état réduit, ce n'est évidemment pas un langage comme le dit LAPLANCHE :

« *qui n'est pas univoque* »
« *qui comporte plusieurs définitions, c'est l'ensemble des sens b, c, etc. qui empêche un vocable X de filer par la porte que lui ouvre le sens a. On voit que notre fiction d'un langage à l'état réduit rejoint ici la fiction d'un langage sans équivoque, et que ce langage sans équivoque serait, paradoxalement, celui où aucun sens stable ne pourrait être tenu.* »

Un langage à l'état réduit, qui est peut-être exactement ce à quoi on a à faire au niveau du sens, à la surface, comme s'exprime DELEUZE, c'est justement un langage où toute équivoque est possible.

Je m'excuse d'avoir été si rapide et peut-être si allusif, mais je voulais montrer uniquement ce que l'introduction de cette catégorie du sens et de l'événement pouvaient éviter au discours psychanalytique.

Je vais avancer aujourd'hui des vérités premières, puisque aussi bien il apparaît qu'il n'est pas inutile de retoucher ce sol.

D'autre part, il semble aussi bien difficile d'organiser ces champs de travail complémentaires qui nous permettraient de nous mettre en accord, d'accorder nos violons avec tout ce qui de contemporain se produit, qui est profondément intéressé par ce que peut avancer, au point où nous en sommes, un certain pas de la psychanalyse.

À l'avant-dernière de nos rencontres, j'ai laissé les choses au point où *la sublimation devait être interrogée dans son rapport avec le rôle qu'y joue, en somme, l'objet(a)*.

C'est ce propos qui m'a montré qu'il était nécessaire, qu'il n'était en tout cas certainement pas inutile que je revienne sur ce qui distingue cette fonction, et que j'y revienne au niveau de *l'expérience* dont elle est issue, de l'expérience psychanalytique telle qu'elle s'est prorogée depuis FREUD.

À cette occasion, j'ai été amené à retourner aux textes de FREUD pour autant qu'ils ont instauré progressivement ce qu'on appelle la *seconde topique* qui – assurément – est un échelon indispensable à comprendre tout ce que j'ai pu avancer moi-même, je dirai de trouvailles, en ce point précis où FREUD en est resté à la recherche.

J'ai déjà mis l'accent sur ce que ce mot veut dire dans ma parole, *circare*, tourner en rond autour d'un point central, tant que quelque chose n'est pas résolu.

Aujourd'hui, j'essaierai de marquer la distance où la psychanalyse jusqu'à mon enseignement est restée, un point vif qui est assurément ce que de toutes parts l'expérience qui la précède a formulé, ce qui s'est ébauché dans certains dires, ce qui n'a pas été absolument purifié, résolu, mis au point.

Et nous dirons - tout au moins maintenant - que nous pouvons édifier d'autres pas, mais non qui le corrigent, c'est à savoir cette fonction de *l'objet(a)*.

Qu'il nous intéresse au niveau de la sublimation, c'est bien certainement comme avec cette sorte de prudence presque *pataude* avec laquelle FREUD l'a avancé, l'œuvre d'art…

> pour appeler par son nom ce qui aujourd'hui centre, fait la visée, de ce que nous énonçons sur la sublimation

…l'œuvre d'art ne se présente pas autrement au niveau où FREUD la saisit…

> s'oblige lui-même à ne pouvoir la saisir autrement

…que comme une valeur commerciale.

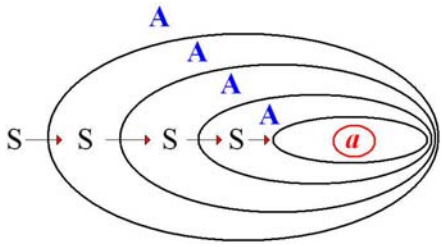
C'est quelque chose de prix, peut-être sans doute d'un prix à part, mais dès lors qu'elle est sur le marché, pas tellement distinguable de tout autre prix.

L'accent qui est à mettre, c'est que ce prix, elle le reçoit d'un rapport privilégié de valeur à ce que dans mon discours j'isole et je distingue comme *la jouissance*, la jouissance étant ce terme qui ne s'institue que de son évacuation du champ de l'Autre et par là même de la position du champ de l'Autre comme lieu de la parole comme telle.

Ce qui fait de *l'objet(a)* ce *quelque chose* qui peut fonctionner comme équivalent de la jouissance, c'est une structure topologique.

C'est très précisément dans la mesure où seulement à prendre la fonction par où le sujet n'est plus fondé, n'est plus introduit que comme effet de signifiant et à nous rapporter au schéma…

> que j'ai cent fois répété devant vous depuis le début de l'année



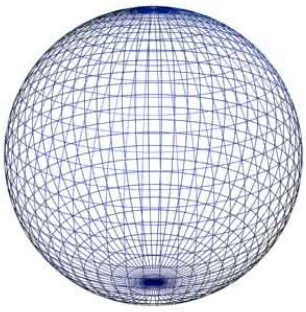
…du S signifiant comme représentant du sujet pour un signifiant qui de sa nature est autre, ce qui fait que ce qui le représente ne peut se poser que comme *d'avant* cet *autre*, ce qui nécessite la répétition du rapport de ce S à ce A comme lieu des signifiants *autres*, dans un rapport qui laisse intact le lieu qui n'est point à prendre comme une partie mais…

conformément à tout ce qui s'énonce
de la fonction de l'ensemble

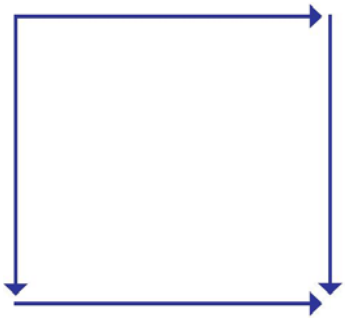
…comme laissant l'élément lui-même en *puissance d'ensemble*, égaler ce résidu quoique distinct sous la fonction du *(a)*, au poids de l'Autre dans son ensemble.

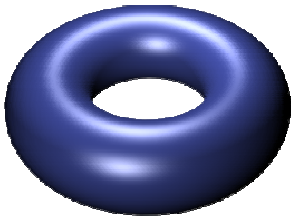
C'est en tant qu'il est ici une place que nous pouvons désigner du terme conjoignant l'*intime* à la radicale *extériorité*, c'est en tant que *l'objet(a)* est *extime* et purement dans le rapport instauré de l'institution du sujet comme effet de signifiant, comme par lui-même déterminant dans le champ de l'Autre cette structure dont il nous est facile de voir la parenté, les variations dans ce qui s'organise de toute *structure de bord* en tant qu'elle a le choix, si l'on peut dire, de se réunir :

- soit sous la forme de *la sphère*, en tant que le bord ainsi dessiné se réunit en un point là plus problématique, quoique apparemment la plus simple des structures topologiques,

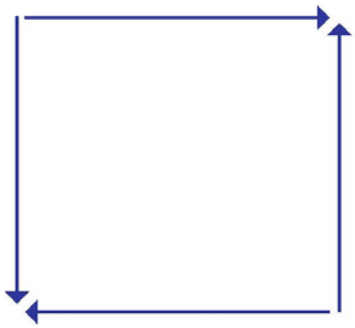


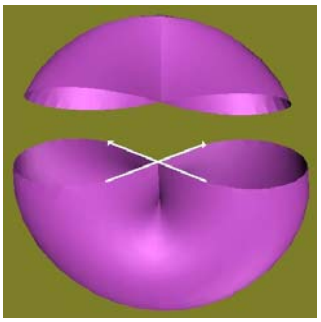
- soit que nous poursuivons sous cette forme, de ce que produit *le tore*, conjoindre les deux bords opposés se correspondant point par point dans une double ligne vectorielle :



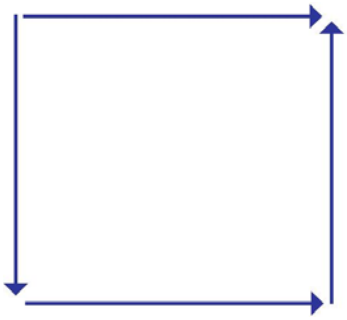


- soit qu'à l'opposé nous ayons la structure - je ne fais ici que la rappeler - *du crosscap*,





- soit que nous ayons *par combinaison des deux* différentes possibilités la structure dite de *la bouteille de KLEIN*.



Or il est facile de s'apercevoir que de ces quatre structures topologiques, les *objets(a)*…
tels qu'ils fonctionnent effectivement dans les rapports engendrés du sujet à l'Autre dans le réel
…reflètent un par un…
il y en a quatre aussi
…ces quatre structures.

Mais c'est là quelque chose que, pour l'indiquer tout de suite, je ne reviendrai que plus tard, et à d'abord réanimer pour vous la fonction concrète, la fonction que dans la clinique joue *l'objet(a)*.

avant d'être possiblement, par les méthodes
élaborant sa production sous la forme que
tout à l'heure nous avons qualifiée de commerciale
…est à des niveaux précisément exemplifiés par la *clinique*,
en posture de fonctionner comme *lieu de capture de la jouissance*.

Et ici je ferai un saut, j'irai vite et droit en un certain vif du sujet auquel peut-être mon premier propos, en venant aujourd'hui ici à vous, donnait plus de détour.

Très vite, dans les énoncés théoriques…
je parle de ceux de FREUD
…le rapport entre *la névrose* et *la perversion* s'est vu produit.

Comment cela a-t-il en quelque sorte *forcé l'attention* de FREUD ?

FREUD s'introduisait dans ce champ au niveau de patients névrotiques, sujets à toutes sortes de troubles et qui par leurs récits tendaient plutôt à l'amener sur le champ d'une expérience traumatique comme il lui est apparu tout d'abord, si assurément le problème était de *ce qui* dans cette *expérience*, l'accueillait en quelque sorte chez le sujet apparemment traumatisé.

La question ainsi s'introduisit du fantasme qui est bien en effet ce qui est le nœud de tout ce dont il s'agit concernant une économie pour laquelle FREUD a produit le mot de « *libido* ».

Mais encore devons-nous entièrement nous fier au fait que ces fantasmes nous permettraient, en quelque sorte, de reclasser, de remanier du dehors…
à savoir d'une expérience non issue des pervers
…ce qui d'abord à la même époque…
ai-je besoin de rappeler seulement les noms
de KRAFFT-EBING et de HAVELOCK ELLIS
…présentait d'une façon descriptive ce champ dit « *des perversions sexuelles* ».

On sait la difficulté que très vite après ce premier abord…
après tout déjà d'un ordre topologique
puisqu'il s'agissait de névrose
de trouver en quelque sorte…

puisqu'on disait *l'envers*
…je ne sais quoi qui déjà se présentait comme l'annonce de ces surfaces qui tant nous intéressent, de ce qui survient quand une coupure les tranche.

Mais bien vite, la chose a paru n'être aucunement résolue, simplifiée de ce qui de toute façon à se présenter peut-être un peu vite comme une fonction étagée : la névrose assurément…
au regard de la perversion
…se présentant comme à tout le moins ***la refoulant*** pour une part, comme une défense contre la perversion.

Mais n'est-il pas clair…
ne l'a-t-il pas été tout de suite
…que *nulle résolution* ne saurait être trouvée de la seule mise en évidence dans le texte de la névrose, d'un *désir pervers* ?

Si cela fait partie de *l'épelage*, du *déchiffrage* de ce texte, il n'en reste pas moins qu'en aucun cas ce n'est sur ce plan que le névrosé dans la cure trouve ***sa satisfaction***, si bien qu'à aborder la perversion elle-même, il est bien vite apparu qu'elle ne présentait - au regard de la structure - pas moins de problèmes et de défenses à l'occasion que la névrose.

Tout ceci ressortit à des références techniques dont il semble après tout…
à y regarder d'un peu de distance
…que leurs impasses ne relèvent peut-être que d'une relative *duperie* subie par la théorie, du terrain même où, soit chez *le névrosé*, soit chez *le pervers*, il y a à coller.

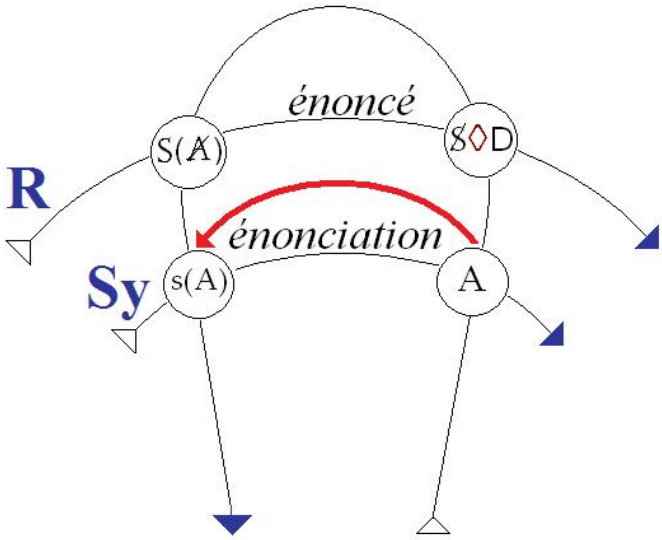
Si nous prenons les choses du niveau où nous a permis de l'articuler le retour à cette terre ferme : que rien ne se passe dans l'analyse qui ne doive être référé au statut du langage et à la fonction de la parole, nous obtenons ce que j'ai fait une certaine année sous le titre *Les Formations de l'Inconscient*[57].

Ce n'est pas pour rien que je suis parti de ce qui - en apparence - de ces formations est le plus distant de ce qui nous intéresse dans la clinique, à savoir *le mot d'esprit*.

57 Séminaire 1957-58 : Les Formations de l'Inconscient, Seuil, 1998.

C'est à partir du mot d'esprit que j'ai construit ce graphe qui aussi bien, pour n'avoir pas encore à tous montré ses évidences, n'en reste pas moins fondamental en l'occasion.

Comme chacun sait et peut le voir :



il est fait du réseau de trois chaînes dont deux se trouvent déjà marquées sinon élucidées de certaines formules dont certaines ont pu être abondamment commentées, puisque le **$ ◊ D** est ce qui marque comme fondamental la dépendance du sujet par rapport à ce qui, sous le nom de *demande*, a été fortement distancié de ce qu'il en est du *besoin*, la forme-même signifiante…

les défilés du signifiant, comme je me suis exprimé
…la spécifiant, la distinguant et ne permettant d'aucune façon d'en réduire l'effet aux simples termes d'un ***appétit*** physiologique, ce qui bien entendu est d'ores et déjà exigé…

mais éclairé par ce medium
…est d'ores et déjà exigé du seul fait que ces besoins, au niveau de notre expérience, ne nous intéressent que pour autant qu'ils viennent en position d'équivalent d'une demande sexuelle.

Les autres jonctions…

signifié en tant qu'issu du A

posé comme le *trésor des signifiants*

…ne constituent au point où nous en sommes qu'un simple rappel.

Ce que je veux ici avancer, puisque aussi bien je ne l'ai jamais vu distingué par personne, c'est que…

encore qu'il s'agisse dans ces trois chaînes de chaînes qui ne sont supposables, instaurables, fixables que pour autant qu'il y a du signifiant dans le monde, que le discours existe, qu'un certain type d'être y est pris qui s'appelle homme, ou être parlant, qu'ici, à partir de l'existence de la concaténation possible comme constituant l'essence même de ces signifiants, ce que nous avons là et ce que le complément de ce graphe démontre

…c'est ceci, c'est que si cette fonction *symbolique* ici de la possibilité de retour court, qui se fait de l'énoncé du plus simple discours…

de celui fondamental au niveau de quoi nous pouvons affirmer qu'il n'y a pas de métalangage

…que rien de tout ce qui est symbolique ne saurait s'édifier que du discours normal, ceci nous pouvons le spécifier de la catégorie que je distingue comme le *symbolique* et nous apercevoir que ce dont il s'agit dans la chaîne supérieure, c'est très précisément de ses effets dans le *réel*, aussi bien le sujet qui est son premier et majeur effet n'apparaît-il qu'au niveau de cette chaîne seconde.

S'il reste ici quelque chose qui assurément…

quoique toujours agité et particulièrement dans mon discours de cette année

…n'a pas pris…

puisque c'est là l'objet de ce qu'à partir de là j'avance

…sa pleine instance, c'est ce qu'il en est de ceci : du signifiant comme tel, par quoi apparaît l'incomplétude foncière de ce qui – constitué - se produit comme lieu de l'Autre, ou plus exactement ce qui en ce lieu trace la voie d'*un certain type de leurre* tout à fait fondamental.

Le lieu de l'Autre comme *évacué de la jouissance* n'est pas seulement ***place nette***, *rond brûlé*, de ce qu'il est non pas seulement cet Autre…

cette place ouverte au jeu des rôles,

…mais *quelque chose* de soi-même structuré de l'*incidence signifiante*, ceci est très précisément ce qui y introduit ce *manque*, cette *barre*, cette *béance*, ce *trou* qui peut se distinguer du titre de *l'objet(a)*.

Or c'est ce que j'entends ici vous faire sentir par des exemples pris au niveau de l'expérience qui est celle où recourt FREUD lui-même quand il s'agit d'articuler ce qu'il en est de la pulsion.

N'est-il pas étrange qu'après avoir mis dans l'expérience tant d'accent sur la *pulsion orale*, sur la *pulsion anale*...
prétendues ébauches dites ***prégénitales*** de quelque chose qui viendrait à maturité en comblant ***je ne sais quel mythe de complétude*** préfiguré par l'oral, ***je ne sais quel mythe de don***, d'émission de cadeau, préfiguré par l'anal
…que FREUD aille…
tout au loin en apparence de ces deux pulsions fondamentales
…à articuler ce qu'il en est du montage *de la source, de la poussée, de l'objet, de la fin, du Ziel*, à l'aide des pulsions scoptophilique et sadomasochiste.

Ce que je voudrais avancer tout à trac, c'est que la fonction du pervers, celle qu'il remplit…
loin d'être, comme on l'a dit longtemps…
comme ***on n'ose plus*** le dire depuis quelque temps et principalement ***à cause de ce que j'en ai énoncé***
…est d'être fondée sur quelque mépris de l'autre ou - comme on dit - du partenaire
…est quelque chose qui est à jauger d'une façon autrement riche, et que pour faire sentir…
au moins au niveau d'un auditoire tel que celui que j'ai devant moi : hétérogène
…j'articulerai, de dire :

- que le pervers est celui qui se consacre à boucher ce trou dans l'Autre,
- que jusqu'à un certain point, pour mettre ici les couleurs qui donnent aux choses leur relief, je dirai qu'il est du côté de ce que l'Autre existe,
- que c'est un défenseur de la foi.

Aussi bien, à regarder d'un peu près les observations, on verra, à cette lumière qui fait du pervers un singulier auxiliaire de Dieu, s'éclairer des bizarreries qui sont avancées sous des plumes que je qualifierai d'innocentes.

Dans un traité de psychiatrie ma foi fort bien fait
au regard des observations qu'il collationne,
nous pouvons voir qu'un exhibitionniste ne se manifeste
pas dans ses ébats seulement devant les petites filles,
il lui arrive aussi de le faire devant un tabernacle.

Ce n'est certes pas seulement sur des détails semblables
que quelque chose peut s'éclairer, mais seulement d'abord
d'avoir pu repérer…
    ce qui fut fait, et ici, déjà dès longtemps
…la fonction isolable dans tout ce qu'il en est du champ
de la vision…
    à partir du moment où ces problèmes
    se posent au niveau de l'œuvre d'art
…ce qu'il en est de la fonction du regard.

Par définition, ce n'est pas facile à dire, ce que c'est
qu'un regard. C'est même une question qui peut très bien
soutenir une existence et la ravager.
J'ai pu voir en un temps une jeune femme pour qui c'est
proprement cette question conjointe à une structure que
je n'ai pas ici plus à indiquer, qui s'est trouvée aller
jusqu'à entraîner une hémorragie rétinienne dont les
séquelles furent durables.

Qu'est-ce qui empêche de *s'apercevoir qu'avant de s'interroger sur ce qu'il en est des effets d'une exhibition...*
    à savoir si ça fait peur ou pas au témoin qui paraît
    la provoquer, à savoir si c'est bien dans l'intention
    de l'***exhibitionniste*** de provoquer cette pudeur, *cet effroi*,
    cet ***écho***, ce *quelque chose* de farouche ou de consentant
…qui ne voit pas d'abord que l'essentiel de cette face…
    que vous qualifierez comme vous voulez,
    active ou passive, je vous en laisse le choix
…de la pulsion scoptophilique…
    en apparence elle est passive ***puisqu'elle donne à voir***
…c'est à proprement parler et avant tout,
de faire apparaître au champ de l'Autre le regard ?

Et pourquoi, sinon pour y évoquer ce rapport topologique
de ce qu'il en est de la fuite, de l'insaisissable
du regard dans son rapport avec la limite imposée
à la jouissance par la fonction du principe du plaisir.

C'est à la jouissance de l'Autre que l'exhibitionniste veille.

Il semble qu'ici, ce qui fait mirage, illusion, et donne, suggère cette pensée qu'il y a mépris du partenaire, c'est l'oubli de ceci : qu'au-delà du support particulier de l'Autre que donne ce partenaire, il y a cette fonction fondamentale qui est pourtant là toujours bien présente chaque fois que la parole fonctionne, celui dans lequel tout partenaire n'est qu'inclus, à savoir du *lieu de la parole*, du point de référence où la parole se pose comme vraie.

C'est au niveau de ce champ, du champ de l'Autre en tant que *déserté par la jouissance*, que l'acte exhibitionniste se pose pour y faire surgir le regard.

C'est en cela qu'on voit qu'il n'est pas symétrique de ce qu'il en est du voyeur, car ce qui importe au voyeur, et très souvent de ce qu'ait été en quelque sorte profané à son niveau tout ce qui peut être vu, c'est justement d'interroger dans l'Autre ce qui ne peut se voir, ce qui au niveau d'un corps grêle, d'un profil de petite fille, est l'objet du désir du voyeur, c'est très précisément ce qui ne peut s'y voir qu'à ce qu'elle le supporte de l'insaisissable même, d'une ligne où il manque, c'est-à-dire *le phallus*.

Que le petit garçon se soit vu maltraité assez pour que rien de ce qui - pour lui - peut s'accrocher à ce niveau de mystère ne paraisse retenir l'attention d'un oeil indifférent, voilà ce qui d'autant plus la projette…
cette chose en lui négligée
…à la restituer dans l'Autre, à en supplémenter le champ de l'Autre, *à l'insu même de ce qui en est le support*.

Ici, de cet insu, la jouissance pour l'Autre, c'est-à-dire la fin même de la perversion se trouve en quelque sorte échapper, mais c'est aussi bien ce qui démontre d'abord :

- que *l'une* – pulsion - n'est pas simplement le retour de *l'autre*,
- qu'elles sont dissymétriques et que ce qui est essentiel dans cette fonction est celle d'un *supplément*, de quelque chose qui au niveau de l'Autre interroge *ce qui manque à l'Autre* comme tel, *et qui y pare*.

C'est bien en cela que certaines analyses, et toujours en effet les plus innocentes, sont exemplaires.

Il m'est impossible…
    après avoir - comme je l'ai fait la dernière fois - jeté le doute de quelque manque de sérieux sur une certaine philosophie
…de ne pas me souvenir aussi de l'extraordinaire pointe de ce qui est saisi dans l'analyse de *la fonction du voyeur*[58].

Celui qui, au moment où il regarde par *le trou de la serrure…*
    qui est véritablement ce qui ne peut pas se voir
…rien assurément ne peut le faire choir de plus haut que celui d'être surpris dans la capture où il est de cette fente, dont ce n'est pas pour rien qu'une fente elle-même, on l'appelle « *un regard* », voire « *un jour* ».

Le retour est ce dont il s'agit, à savoir sa réduction à la position humiliée, voire ridicule qui n'est pas du tout liée à ceci qu'il est justement au-delà de la fente, mais de ce qu'il puisse être saisi par un autre dans une posture qui ne déchoit que du point de vue du narcissisme de la position debout, de celle de celui qui ne voit rien tellement il est bien sûr de lui.

Voilà ce qui…
    à une page que vous retrouverez aisément de L'Être et le Néant
…a quelque chose en effet d'impérissable, quel que soit le côté partial de ce qui en est déduit quant au statut de l'existence.

Mais le pas suivant n'a pas moins d'intérêt.
Quel est donc *l'objet(a)* dans la pulsion *sado-masochiste* ?
Est-ce qu'il ne vous semble pas qu'à mettre en relief l'interdit propre à la jouissance, c'est cela qui doit nous permettre aussi de remettre à sa place ce dont on croit faire la clé de ce qu'il en est du *sado-masochisme*, quand on parle du jeu avec la douleur, pour aussitôt se rétracter et dire qu'après tout, ce n'est amusant que si la douleur ne va pas trop loin ?

Cette sorte d'aveuglement, de leurre, de faux effroi, de chatouillage de la question reflétant en quelque sorte après tout le niveau où reste tout ce qui peut se pratiquer dans le genre, est-ce que ceci ne risque pas, n'est pas en fait le masque essentiel grâce à quoi *échappe* ce qu'il en est de la perversion sadomasochiste ?

58 Référence à Sartre : L'Être et le néant. Cf. séminaire Les fondements… séance du 13-05-1964.

Vous le verrez tout à l'heure, si tout ceci peut vous paraître point trop osé, voire spéculation très peu propice à une *Einfühlung* [identification], et pour cause :
en majorité, tous tant que vous êtes…
quoi que vous puissiez en croire
…ce qu'il en est de la perversion, de la vraie perversion, ça vous échappe.

Ce n'est pas parce que vous rêvez de la perversion que vous êtes pervers.

Cela peut servir à tout autre chose, de rêver de la perversion, et principalement, quand on est névrosé, à soutenir le désir, ce dont - quand on est névrosé – on a bien besoin !

Mais ça ne permet pas du tout de croire qu'on comprend les pervers.

Il suffit d'avoir pratiqué un ***exhibitionniste*** pour bien s'apercevoir qu'on ne comprend rien à ce qui, en apparence, je ne dirai pas le fait jouir, puisqu'il ne jouit pas, mais il jouit quand même, et à cette seule condition de faire le pas que je viens de dire, à savoir que la jouissance dont il s'agit, c'est celle de l'Autre.

Naturellement, il y a une béance.
Vous n'êtes pas des croisés, vous !
Vous ne vous consacrez pas à ce que l'Autre, c'est-à-dire je ne sais quoi d'aveugle et peut-être de mort, jouisse.
Mais lui, l'exhibitionniste, ça l'intéresse.
C'est comme ça ! C'est un défenseur de la foi.

C'est pour ça que pour rattraper, je me suis laissé aller à parler de croisés, croire à l'Autre, la croix, les mots français s'enchaînant comme ça, chaque langue a ses échos et ses rencontres…
« *croa-croa* », comme disait aussi Jacques PRÉVERT
…les croisades, ça a existé, c'était aussi pour la vie d'un Dieu mort.

Ça signifiait bien quelque chose de tout aussi ***intéressant*** que de savoir ce qui, depuis 1945, fait le jeu entre communisme et gaullisme.
Ça a eu d'énormes effets.

Pendant que les chevaliers se croisaient, l'amour pouvait devenir civilisé là où ils avaient vidé les lieux, cependant que, quand ils étaient ailleurs, ils rencontraient la civilisation, c'est-à-dire ce qu'ils allaient chercher, un haut degré de perversion, et que du même coup ils flanquaient tout par terre.
Byzance ne s'en est point relevée, des croisades.
Il faut faire attention à ces jeux parce que ça peut encore arriver, même maintenant, au nom d'autres croisades.

Mais revenons à nos sado-masochistes qui sont justement toujours séparés, à savoir que puisque, je l'ai dit tout à l'heure, il y en a un au niveau de la pulsion *scoptophilique* qui réussit ce qu'il a à faire, à savoir la jouissance de l'Autre, et un autre qui n'est là que pour boucher le trou avec son propre regard, sans faire que l'autre y voie même sur ce qu'il est un petit peu plus.

C'est à peu près le même cas dans les rapports entre le sadique et le masochiste, à cette seule condition qu'on s'aperçoive où est *l'objet(a)*.

Il est étrange que…
> vivant à une époque en somme où nous avons très bien ressuscité toutes les pratiques de « *la question* », de « *la question* » au temps où ça jouait un rôle dans les mœurs judiciaires à un niveau élevé, maintenant qu'on a laissé ça à des opérateurs qui font ça au nom de je ne sais quelle folie dans le genre intérêt de la patrie ou de la troupe

…il est curieux…
> après avoir vu aussi quelques petits *jeux de scène*[59] avec lesquels, après la guerre où il s'est passé pas mal de choses, la dernière dans ce genre, on prolongeait un peu le plaisir *sur les planches* en nous en montrant des simulacres

…il est étrange qu'on ne s'aperçoive pas de la fonction essentielle que joue à ce niveau d'abord *la parole* : l'aveu.

Malgré tout, les jeux sadiques, ce n'est pas simplement intéressant dans les rêves des névrosés, on peut tout de même voir : là où ça se produit, il a beau y avoir des raisons…

---

59 Référence à Sartre de nouveau : Morts sans sépultures, pièce en deux actes présentée pour la première fois à Paris le 08 Nov. 1946.

nous savons très bien ce qu'il faut penser des *raisons* …les raisons sont secondaires auprès de ce qui se passe dans la pratique.

Si effectivement c'est toujours autour de quelque chose où il s'agit de *peler* un sujet - de quoi ? - de ce qui le constitue dans sa fidélité, à savoir sa parole, on pourrait peut-être se dire que ça a quelque chose à faire dans la question.

C'est une approche.

Je vous le dis tout de suite, ce n'est pas *la parole* qui est là *l'objet(a)*, mais c'est pour vous mettre sur la voie.

C'est très favorable à malentendu d'aborder la question sous ce biais, vous allez le voir tout de suite, c'est à savoir qu'il va y avoir justement ce que je repousse, à savoir une symétrie, à savoir que *le masochiste floride*, *le beau, le vrai* : Sacher MASOCH lui-même, il est certain *qu'il organise toute chose de façon à n'avoir plus la parole.*

En quoi est-ce que ça peut tellement l'intéresser ?

Éclairons notre lanterne :
Ce dont il s'agit, c'est de *la voix*.

Que le masochiste fasse de *la voix de l'Autre* à soi tout seul ce à quoi il va donner le garant, d'y répondre comme un chien, cela est l'essentiel de la chose et s'éclaire de ceci que ce qu'il va chercher, c'est justement *un type d'Autre*, qui sur ce point de *la voix*, peut être « *mis en question* ».

La chère mère, comme l'illustre DELEUZE[60], à la voix froide et parcourue de tous les courants de l'arbitraire, est là quelque chose, qu'avec la voix…
cette voix que peut-être il n'a que trop entendue ailleurs, du côté de son père
…vient en quelque sorte *compléter* et là aussi *boucher* le trou.

Seulement il y a quelque chose dans la voix qui est plus spécifié *topologiquement*, à savoir que nulle part le sujet n'est plus intéressé à l'autre que par cet *objet(a)* là.

60 Gilles Deleuze, Présentation de Sacher Masoch, Éditions de Minuit (1967), 2007.

Et c'est bien pour ça que la comparaison topologique,
celle qui s'illustre ici du trou dans une sphère…
    qui n'en est pas une puisque précisément
    c'est dans ce trou qu'elle se replie elle-même
…un examen un peu attentif de ce qui se passe au niveau
de structures organiques, très nommément de l'appareil
du « *vestibule* » ou des « *canaux semi-circulaires* », nous porte à ces
formes radicales dont déjà je vous donnais il y a quinze
jours l'aperçu avec le recours à un type d'animal des
plus primitifs. Ajoutons à celui que j'ai nommé [la dapnie] le
crustacé dit « *Palémon* », joli nom plein d'échos mythiques.

Mais qu'il ne nous distraie pas de ceci :
que l'animal, quand à chacune de ses *mues* il est dépouillé
de tout l'extérieur de ses appareils, s'oblige…
    et pour cause, parce que sans cela
    il ne saurait d'aucune façon se mouvoir
…à se retaper, dans le creux ouvert à son niveau animal
à l'extérieur, dans le creux de ce qui n'en est pas moins
bel et bien une oreille, quelques petits grains de sable,
histoire que ça le chatouille là-dedans.

Il est strictement *impossible* de concevoir ce qu'il en est de
la fonction du *Surmoi* si l'on ne comprend pas…
    ça n'est pas tout mais c'est un des ressorts
…l'essentiel de ce qu'il en est de *la fonction* de *l'objet(a)*
réalisée par la voix en tant que support de
l'articulation signifiante, par la voix pure en tant
qu'au lieu de l'Autre, elle est, oui ou non, instaurée
d'une façon perverse ou pas.

Si l'on peut parler d'un certain masochisme moral,
ce ne peut être fondé que sur cette pointe de l'incidence
de la voix de l'Autre non pas dans l'oreille du sujet
mais au niveau de l'Autre qu'il instaure comme étant
complété de la voix et, à la façon dont tout à l'heure
jouit l'exhibitionniste.

C'est dans ce supplément de l'Autre…
    et non sans que soit possible une certaine
    dérision qui apparaît dans les marges
    du fonctionnement masochiste
…c'est au niveau de l'Autre et de la remise à lui
de la voix, que l'axe de fonctionnement, l'axe de gravité
du masochiste joue.

Disons-le, il suffit d'avoir vécu à notre époque pour saisir, pour savoir qu'il y a une jouissance dans cette remise à l'Autre…
    et d'autant plus qu'il est moins
    valorisable, qu'il a moins d'autorité
…dans cette remise à l'Autre de la fonction de la voix.

D'une certaine façon, ce mode de dérobement, de vol de la jouissance peut être, *de toutes celles perverses imaginables*, la seule qui soit jamais pleinement réussie.

Il n'en est certainement pas de même au niveau où le sadique essaie à sa façon, lui aussi, et inverse, de compléter l'Autre, en lui ôtant la parole, certes, et en lui imposant sa voix. En général, ça rate.

Qu'il suffise à cet égard de se référer à l'œuvre de SADE où il est vraiment impossible d'éliminer cette dimension de la voix, de la parole, de la discussion, du débat.

Après tout, on nous raconte tous les excès les plus extraordinaires exercés à l'endroit de victimes dont on ne peut être en tous cas surpris que d'une chose, c'est de leur incroyable survie.

Mais il n'y a pas un seul de ces excès qui ne soit en quelque sorte non seulement commenté mais en quelque sorte fomenté d'un ordre dont le plus étonnant est qu'aussi bien il ne provoque aucune révolte mais dont après tout aussi nous avons pu voir par des exemples historiques que c'est comme ça que ça peut se passer.

On n'a jamais vu apparemment dans ces troupeaux qui se sont trouvés poussés vers lés fours crématoires quelqu'un tout d'un coup se mettre simplement à mordre le poignet d'un gardien.

Le jeu de la voix trouve ici son plein registre, il n'y a qu'une seule chose, c'est que la jouissance ici, exactement comme dans le cas du voyeur, échappe.

Sa place est masquée par cette domination étonnante de *l'objet(a)*, mais *la jouissance*, elle, n'est nulle part.

Il est tout à fait clair que le sadique ici n'est que l'instrument de quelque chose qui s'appelle « *supplément donné à l'Autre* », mais dont dans ce cas l'Autre ne veut pas. Il ne veut pas, mais il y obéit quand même.

Telle est la structure de ces pulsions, pour autant qu'elles révèlent qu'un trou topologique à soi seul peut fixer toute une conduite subjective et met un relatif éminent dans tout ce qui peut être forgé autour de prétendues *Einfühlung*.

Puisque l'heure s'est avancée et qu'aussi bien ceci a été subtil à produire pour que j'y aie mis tout ce temps, j'annonce pourtant que le problème du *névrosé* est celui-ci.

Vous vous référerez à l'article que j'ai fait sous le titre *Remarque sur un discours de Daniel LAGACHE*. Il est indispensable pour nous retrouver dans ceci d'égaré qu'à tout ce qui s'est dit au niveau du texte freudien concernant l'identification, le flottement, la contradiction nette qu'il y a à travers ses ouvrages, à travers ses énoncés sur ce qu'il en est de ce qu'il appelle *réservoir de la libido* qui,

- tantôt est produit comme l'*Ich*, à savoir le *narcissisme*,
- tantôt au contraire comme *Ça*,

l'*ego* étant évidemment inséparable du narcissisme et se trouvant en position problématique, c'est à savoir :

- est-ce au titre de l'objet qu'il offre, convoitise du *Ça*, il faut bien le dire, que l'*ego* vient à s'introduire comme instance efficace où rejaillirait à son tour l'intérêt porté sur les objets ?

- Est-ce au contraire, de l'objet fomenté au niveau du *Ça*, que l'*ego* se trouverait se *valoriser secondairement*, comme semblable, aussi bien que des objets ?

Ceci nous introduit à poser d'une façon radicale, à reposer toute la question de ce qu'il en est de l'identification.

Ce n'est que pour autant que le névrosé se veut être l'Un dans le champ de l'Autre, ce n'est que pour autant que l'idéalisation joue un rôle logique primordial qu'il se trouve à partir de là confronté avec les problèmes narcissiques.

Mais faire seulement cette remarque, que je vous suggère du même coup de nous demander si nous ne subissons pas, avec FREUD dans l'imagination du narcissisme primaire, un effet après coup, imagé, voire indiciblement faussé, nous en rajoutons un tout petit peu, juste ce qu'il faut.

À savoir que c'est dans la mesure où le narcissisme secondaire…
    sous sa forme caractérisée de capture imaginaire
…est le niveau où se présente pour lui d'une façon dont le problème est tout à fait différent de ce qu'il en est d'avec le pervers, c'est ce que j'essayerai de vous faire sentir la prochaine fois.

C'est dans cette mesure que nous croyons pouvoir penser qu'il y a eu quelque part cette relation non pas de supplément, mais de complément à l'Un, et que nous investissons la pulsion orale qu'il présente, pourtant très apparemment à une seule condition :
qu'on se dessille de la fascination du névrosé, qui présente très apparemment le même caractère d'être centré autour d'un objet tiers qui se dérobe, aussi *insaisissable* en son genre que *le regard* ou *la voix* et ce fameux sein, dont à l'aide de jeux de mots, on fait le giron maternel.

Derrière le sein…
    et tout aussi plaqué que lui sur le mur
    qui sépare l'enfant de la femme
…le placenta est là pour nous rappeler que loin que l'enfant dans le corps de la mère - et avec lui - fasse un seul corps, il n'y est même pas enfermé dans ses enveloppes, il n'y est point un neuf normal, il est brisé, rompu dans cette enveloppe par cet élément de placage par lequel aussi bien, nous le savons maintenant, peuvent lier et jouer tous les conflits, qui ressortissent à la place de *byzantinisme*, au *mélange des sangs* et à l'incompatibilité de tel groupe avec tel autre.

Cette fonction d'un objet tiers que j'ai appelé plaque, pendeloque encore dirai-je…
    car nous le reverrons sous ses formes éminentes
    dans tout ce qui de la culture s'édifie
…la chose accrochée au mur et qui leurre :
est-ce que ce n'est pas ce qui apparaît effectivement dans l'expérience du névrosé ?

Je veux dire qu'à la convertir, qu'à la combler du mythe d'une unité primitive, d'un paradis perdu, soi-disant achevé du trauma de la naissance, nous ne tombons pas dans ce qui est justement en jeu dans l'affaire du névrosé.

Ce dont il s'agit pour lui…
nous le verrons, je l'articulerai en détail et déjà vous pouvez en trouver les premières lignes dessinées d'une façon parfaitement claire dans cet article
…c'est de l'impossibilité de faire rentrer sur le plan imaginaire cet *objet petit(a)* en conjonction avec l'image narcissique.

Nulle représentation ne supporte la présence de ce qui s'appelle le *représentant de la représentation*.

On ne voit que trop ici la distance marquée par ce terme qu'il n'y a…
de l'une à l'autre, du *représentant de la représentation*
…aucune équivalence.

C'est ce qui me permet d'amorcer, d'indiquer le point où tout ceci sera réordonné, la troisième ligne du graphe, celle qui croise les deux autres, c'est à proprement parler, ce qui d'une concaténation symbolique se rapporte à l'imaginaire où elle trouve son lest.

C'est sur cette ligne que dans le graphe complet vous rencontrez :

- le Moi,
- le désir,
- le fantasme,
- et enfin l'image spéculaire avant que sa pointe…
  sa pointe qui n'est ici - à gauche, en bas – saisissable que comme d'un effet rétroactif
  …sa pointe ne consiste qu'en illusion rétroactive également d'un narcissisme primaire.

C'est autour de cela que sera recentré le problème du névrosé, la manifestation aussi du fait que, en tant que névrosé, il est précisément voué à l'échec de la sublimation.

Donc, si notre formule de *S barré poinçon de petit(a)* : $\$ \lozenge a$
en tant que formule du fantasme, est à mettre en avant
au niveau de la sublimation, ce n'est très précisément
pas avant qu'une critique soit portée sur toute une série
d'implications latérales qui ont été données de façon
injustifiée en raison du fait que l'expérience…

qui n'aurait pourtant pas pu avoir lieu autrement

…que l'expérience des incidences du signifiant sur le
sujet ait été faite au niveau des névrosés.

23 Avril 1969

Table des séances

Le temps des vacances a coupé notre propos.
Comme vous le voyez, moi aussi, j'ai pris mon temps pour le reprendre. Je vous ai laissés sur le sujet de la sublimation une fois ouvert, que nous aurons à renchaîner à quelques pointages sur ce qu'il en est, du point de vue de la structure sur ce qu'il en est de la perversion.

À quoi j'ai apporté cette précision, qu'il nous fallait la définir, d'une façon que mes schèmes…
mes notions si vous voulez à la rigueur
…rendent très simple et très accessible, c'est à savoir : est-ce que le sujet, dans la perversion, prend soin lui-même de suppléer à cette faille de l'Autre ?
Ce qui est une notion d'un accès « pas de premier plan », qui nécessite une certaine élaboration de l'expérience psychanalytique.

C'est donc uniquement pour ceux qui sont familiers de mes termes que cette formule peut prendre valeur de pas.
C'est là certainement l'inconvénient de ce qui n'est pas le privilège de mon enseignement, de ce qui est le facteur commun de toute science à partir du moment où elle a commencé de se construire.

Ce n'est pas pour autant, bien sûr, que cela suffise à authentifier comme scientifique ce à quoi mon *enseignement* s'efforce de parer, de parer à quelque chose qui, au nom d'une prétendue référence à la clinique, laisse toujours le compte-rendu de cette expérience à ce qu'on peut bien appeler une fonction réduite à je ne sais quel « *flair* », qui ne saurait bien entendu s'exercer si déjà ne lui étaient donnés les points d'une orientation qui, elle, a été le fruit d'une construction - et fort savante - celle de FREUD, mais enfin dont il s'agit de savoir s'il suffit de s'y loger, puis à partir de là, de se laisser guider sur ce qu'on prend pour être *appréhension* plus ou moins vécue de la clinique, mais qui n'est tout simplement que place à ce que s'y reglissent les plus noirs préjugés.

On prend cela pour du *sens*.
C'est à ce sens que je crois que devrait être appliquée une exigence censitaire, à savoir que ceux qui s'en targuent aient à faire preuve par ailleurs de suffisantes garanties.

J'essaierai aujourd'hui de dire pourquoi ces garanties doivent être prises ailleurs que dans ce champ où d'ordinaire ils n'ont rien fait ni pour authentifier ce qu'ils ont reçu de FREUD concernant ce qui fait la structure de ce champ, ni…
    ce qui est bien le minimum d'exigence
…pour tenter de lui donner suite, d'en rendre compte.

J'ai eu - parmi les premiers - à entendre de la sortie d'un libelle dont le titre, à lui seul, est déshonorant, que je n'énoncerai pas ici de ce fait, mais qui, sous le chef avoué des auteurs[61] qui se déclarent dès les premières lignes, de deux analystes, prétendent faire bilan, cuber, réduire à sa valeur…
    qui ne va pas plus haut que des horizons,
    je dois dire, exécrables, qui peuvent faire la règle
    dans un certain champ de l'expérience psychanalytique
…réduire ce qu'il en est de ce qu'ils appellent…
    le nom est inclus dans leur titre
…de ce qu'ils désignent globalement comme la *contestation*.

61 Bela Grunberger(1903-2005) et Janine Chasseguet-Smirgel(1928-2006), L'univers contestationnaire, éd. In Press, 2004. « André Stéphane » (pseudo) : L'Univers contestationnaire, Payot, 1969.

Après ça, vous savez à quoi vous en tenir !
La régression psychique, l'infirmité, l'infantilisme sordide dont feraient preuve tous ceux qui, à quelque titre, se manifestent dans ce registre…
    et Dieu sait combien il peut être nuancé
…ceux-là sont vraiment ramenés au niveau de ce que, dans un certain champ, dans un certain cadre de l'expérience psychanalytique, on est capable de penser.
Ça ne va pas plus loin !
Je n'y ajouterai pas d'autre note.

Simplement je constate, j'enregistre que…
    quelque soupçon qui ait pu en venir à certains
    parmi mes élèves les plus authentiques
…ceci ne surgit de personne dont on ait vu à quelque moment ici la figure. C'est un fait.
C'est un fait que j'ai même confirmé, m'adressant à tel ou tel qui aurait pu tomber sur ce soupçon.

Je dois dire que le fait même de poser cette question avait quelque chose peut-être d'un peu offensant.
Mais enfin, d'où je suis, il faut que je puisse répondre, et répondre de la façon la plus ferme qu'aucun de ceux qui *à quelque moment*, sont apparus ici pour, à l'occasion, collaborer, me répondre, qui *à quelque degré* aient été les assistants de ce séminaire, n'a fait rien d'autre que de répudier avec horreur la plus mince approbation qu'ils pourraient donner à cette extravagante initiative, à ce véritable déculottage d'une pensée au plus ras du sol.

Voici donc les choses aérées, ce qui d'ailleurs aussi bien n'exclut pas que, par quelque côté, telles personnes que j'évoque à l'instant ne puissent aussi prendre quelque pente qui, à la fin du compte, n'est pas sans rejoindre ce qui peut s'exprimer dans *un certain registre*.

Qu'elles ne le fassent pas, que toute la psychanalyse française ne soit pas derrière les deux auteurs…
    dont je me trouve par certaines communications avoir
    le nom, et qui ne sont pas minces, qui appartiennent
    à un éminent Institut que tout le monde connaît
…que les choses n'en soient pas à ce que toute la psychanalyse ne soit pas là derrière à propos de la contestation, après tout je peux bien me targuer que c'est le fait de mon enseignement.

On ne peut pas dire qu'il ait eu un succès dans la psychanalyse. Mais, comme le disait à l'occasion…
    à un certain tournant des aventures,
    des avatars de cet enseignement
…l'un de ceux même que j'ai cru devoir interroger…
    sans que mes soupçons à proprement parler
    pussent aller jusqu'au point de croire
    qu'il ne répudierait pas cet ouvrage
…c'est tout de même la même personne qui, dans une de ces occasions, à propos de ce que j'énonce, ne parlait de rien moins que de *terrorisme*.

Ce serait donc le terrorisme dégagé par mon enseignement qui ferait que si la psychanalyse française, après tout, disons-le…
    mises à part quelques rares exceptions
…ne s'est pas distinguée ni par une grande originalité, ni par une opposition à mon enseignement particulièrement efficace, ni non plus par une application du même, il n'en reste pas moins que certains discours sont impossibles en raison de cet enseignement, et qu'il faut vraiment - comme cela existe - résider dans un milieu où il est à proprement parler interdit même de feuilleter les quelques pages que j'en ai laissées sortir, pour que de pareils énoncés puissent se produire, qui je le répète, viendront bien vite à votre connaissance.

Si j'en parle, c'est que déjà tel hebdomadaire « ***fait à l'ordinateur*** », à une bonne page, met en évidence le *narcissisme* imputé dans cet ouvrage aux contestataires, dans une *méconnaissance* totale, bien entendu, de la rénovation, il faut bien le dire, que j'ai apportée de ce terme.

Eh bien, puisque terrorisme il y a, et qu'après tout je n'en ai pas le privilège :

- que c'est bien quelque chose qui aurait peut-être pu retenir l'attention des auteurs par exemple,
- que le terrorisme n'est pas absent du champ qu'ils considèrent,
- que ce n'est pas simplement une recherche de bien-aise et de mirage réciproque qui le gouverne,
- que certainement, d'une façon assez variée, quelque chose s'y exerce qui tranche et qui exclut, voire qui s'exclut de l'un à l'autre.

Que cette réflexion, cette constatation de ce qui est un effet essentiel et caractéristique de certaines fonctions à notre époque et tout spécialement de celles qui, à quelque titre, peuvent s'autoriser d'une pensée qui me fait me proposer de vous faire part aujourd'hui de quelques réflexions qui ne s'accrochent pas mal autour du terme de ce qu'il en est…

de ce qu'il faut entendre sous le registre de ce terme usuel et qu'on brandit à tort et à travers

…de la *liberté de pensée*.

Qu'est-ce que cela veut dire ?
En quoi diable peut-on même considérer qu'il y ait une valeur inscrite sous ces trois mots ?

D'un premier abord, épelons :

- si la pensée a quelque référence,

- si nous la considérons dans son rapport, disons-le vite comme ça, objectif,

bien sûr il n'y a pas la moindre liberté.

L'idée de liberté de ce côté de la référence objective a tout de même un point vif autour de quoi il surgit, c'est la fonction, ou plus exactement la notion de la norme.

À partir du moment où cette notion entre en jeu, corrélativement celle d'exception, voire celle de transgression s'introduit.

C'est là que la fonction de la pensée peut prendre quelque sens à introduire la notion de liberté.
Pour tout dire, c'est à penser l'utopie…

qui, comme son nom l'énonce, est un lieu de nulle part, pas de lieu

…c'est de l'utopie que la pensée serait libre d'envisager une réforme possible de la norme.

C'est bien ainsi que, dans l'histoire de la pensée, de PLATON à Thomas MORUS[62], les choses se sont présentées.
Au regard de la norme, du lieu réel où elle s'établit, ce n'est que dans le champ de l'utopie que peut s'exercer la liberté de pensée.

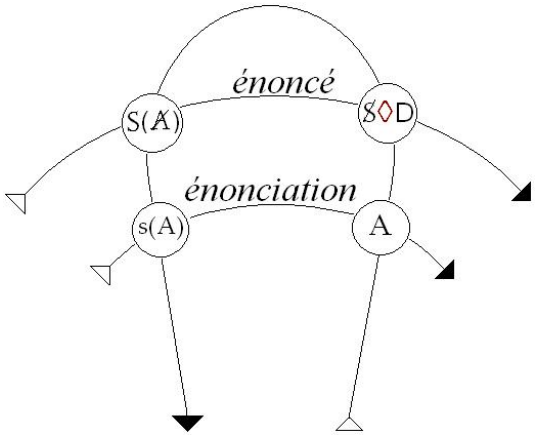
62 Cf. Thomas More, L'Utopie, Flammarion, 1993, Coll. GF.

C'est bien ce qui résulte autour des ouvrages du dernier de ceux que je viens de nommer, à savoir le créateur même du terme d'utopie, Thomas MORUS, et aussi bien à remonter à celui qui a mis en avant, qui a consacré sous la fonction de l'*Idée* le terme de la norme : PLATON.

PLATON de même nous édifie une société utopique, *La République*, où s'exprime la liberté de sa pensée au regard de ce que lui donne la norme politique de son temps.

Nous voici donc ici dans le registre non seulement de l'*Idée* et aussi bien le moindre exercice de tout ce que j'ai promu comme distinguant l'*imaginaire* du *réel,* nous fait bien repérer ce qu'a de cadrant, de formateur dans ce registre, une référence qui tout entière va à son terme au registre de l'image du corps.

Je l'ai souligné, l'idée même de *macrocosme* a toujours été accompagnée d'une référence à un *microcosme* qui lui donne son poids, son sens, son haut, son bas, sa droite, sa gauche, qui est au fond d'un mode d'appréhension dit « *de connaissance* » qui est celui dans lequel s'exerce tout un développement qui, à juste titre, s'inscrit dans l'histoire de la pensée.



Sur mon graphe où les deux lignes horizontales que j'ai retracées la dernière fois pour les faire recouper par cette ligne en hameçon…

qui les coupe toutes les deux et détermine les quatre carrefours essentiels où s'inscrit un certain repérage

…cette ligne en hameçon qui monte et redescend pour les couper toutes deux, c'est précisément, je le rappelle, la ligne où s'inscrivent…

et très précisément dans les intervalles
laissés par les deux lignes respectives
de *l'énonciation* et de *l'énoncé*
…où s'inscrivent les formations à proprement parler *imaginaires*, nommément :

- la fonction du *désir* dans son rapport au *fantasme*,

- et celle du *moi* dans son rapport à *l'image spéculaire*.

C'est dire que les registres du *symbolique*…
pour autant qu'ils s'inscrivent
dans les deux lignes horizontales
…ne sont pas sans rapport, sans trouver de support dans la fonction *imaginaire*.

Mais ce qu'ils ont de légitime, je veux dire de rationnellement assimilable, doit rester limité.
C'est en cela que la doctrine freudienne est une doctrine rationaliste : c'est uniquement en fonction de ce qui peut s'articuler dans des propositions défendables…
au nom d'une certaine réduction logique
…que quoi que ce soit peut être *admis* ou au contraire *exclu*.

Où en est…
au point où nous en sommes de la science
…cette fonction imaginaire prise comme fondement de l'investigation scientifique ?

Il est clair qu'elle lui est tout à fait étrangère.
Dans rien de ce que nous abordons, même au niveau des sciences les plus concrètes, des sciences biologiques par exemple, ce qui importe, ça n'est pas de savoir comment c'est dans le cas idéal, il suffit de voir l'embarras des recours à la pensée que sollicite de nous toute question de cet ordre, à savoir :
qu'est-ce que la santé par exemple ?

Considérez que ce n'est pas dans l'ordre de l'idéalité que se situe ce qui s'ordonne de notre ***avancée scientifique***.
Ce qui intéresse, à propos de tout ce qui est et que nous avons à interroger, c'est comment ça se remplace.
Je pense que la chose est suffisamment illustrée pour vous par la façon dont on en use avec l'interrogation organique des fonction du corps.

Ce n'est pas hasard, excès, acrobatie, exercice, si ce qui apparaît plus clair dans l'analyse de telle fonction, c'est qu'on puisse, par quelque chose qui n'y ressemble en rien, remplacer un organe.

Si je suis parti d'un exemple aussi bardé d'actualité, ce n'est certes pas pour faire effet, car ce dont il s'agit est d'une bien autre nature.

S'il en est ainsi, c'est parce que la science ne s'est pas développée de l'*Idée* platonicienne mais d'un procès lié à la référence à *la mathématique*, non pas pour ce qui a pu s'en manifester à l'origine, pythagoricienne par exemple pour en donner une idée, à savoir *celle qui au nombre conjoint une idéalité* de la sorte de celle à quoi je me référais en parlant de PLATON.

Au niveau de PYTHAGORE, qu'il y ait une essence du Un, une essence du Deux, voire du Trois, et au bout d'un certain temps on s'arrête : quand on est arrivé à Douze, on perd le souffle, cela n'a absolument rien à faire avec le mode sous lequel nous interrogeons maintenant ce qu'est le nombre.

Des formules de PEANO à cet exercice pythagoricien, il n'y a absolument rien de commun.

L'idée de fonction, au sens mathématique…
> mais ici ce n'est pas pour rien qu'elle est homonyme avec le mode sous lequel j'évoquais tout à l'heure que pouvait être interrogée la fonction organique

…cette fonction est toujours au dernier terme ordonnée d'une concaténation entre deux chaînes signifiantes, x = fonction de y, voilà le départ, le fondement solide sur lequel les mathématiques convergent, car bien entendu ce n'est point apparu aussi pur au départ.

Selon le mode qui est à proprement parler celui de la chaîne symbolique, c'est le point d'arrivée qui donne son sens à tout ce qui a précédé.

Pour autant que la théorie des mathématiques, je ne dirai pas a abouti, car déjà on se glisse plus avant, mais tenons-nous en à ce qui en fait l'équilibre de notre temps : *la théorie des ensembles*.

Nous constatons que l'essentiel de *l'ordination numérique* y est réduit à ce qu'il est, à ses possibilités articulatoires, et est construit pour le dépouiller - *cet ordre numérique* – de tous ses privilèges idéaux ou idéalisables…

de ceux que j'évoquais comme je le pouvais à l'instant à vous réévoquer ce qu'était le Un, le Deux, voire tel ou tel nombre, dans une tradition que nous pouvons dire globalement *gnostique*

…la théorie des ensembles précisément est faite pour dépouiller cette ordination numérique…

et c'est ce que j'appelle ses privilèges idéaux ou imaginaires

…de l'unité :

pas trace d'unité dans les définitions de PEANO, un nombre se définit par rapport au zéro et à la fonction du successeur.

L'unité n'y a aucun privilège : de l'unité de la corporéité, de l'essentialité, de la totalité elle-même.

Il faut bien *marquer* en ceci :

- qu'un *ensemble* ne saurait en aucune façon être confondu avec une *classe*, et par tel autre trait :
- que parler de *partie* est profondément contraire au fonctionnement de la théorie,
- que le terme de *sous-ensemble* est très précisément fait pour montrer ceci qu'on ne saurait d'aucune façon y inscrire que « ***le tout est fait de la somme des parties*** ».

Comme vous le savez, les *sous-ensembles* constituent de leur *réunion*, quelque chose qui n'est nullement identifiable à *l'ensemble*, en le dépouillant même au fond…

c'est là le sens de *la théorie des ensembles*

…du recours à la spatialité elle-même.

Je m'excuse de cette introduction destinée à marquer les termes d'une opposition aussi profonde que nécessaire, qui est celle où se définit quoi ?

La révolution, ou la subversion si vous voulez, du mouvement d'un savoir car, depuis quelque temps, il est clair que j'ai décollé du fonctionnement…

ici qui n'est qu'inaugural, voire supposé

…de la pensée. C'est bien parce que je suis parti de PLATON que j'ai pu parler de la pensée.

La pensée, donc, ce n'est pas du tout du côté de l'orientation objective que nous avons à l'interroger sur sa liberté.

De ce côté-là, elle n'est libre, en effet, que du côté de l'utopie, de ce qui n'a aucun lieu dans le réel. Seulement, c'est peut-être un des intérêts du procès même que j'ai pris, c'est qu'assurément, ce discours a quelque chose à faire avec de la pensée.

Ce recul pris sur ce qu'il en est de deux versants de la connaissance, nous appellerons ça quoi :
- une réflexion ?
- Un débat ?
- Une dialectique ?

C'est dans le champ subjectif, bien évidemment…
    et pour autant que - si la chose était possible –
    à l'occasion vous ayez à me répondre
…que nous aurions à faire intervenir sans doute d'autres diversités.

Premier plan d'abord, la notion du « *tous* ».

Qu'est-ce qui, dans ce que je viens de dire, peut être accepté par tous ?
Est-ce que ce « *tous* » a un sens ?

Nous retrouverons là la même opposition.
Nous nous apercevrons de la mue qu'a prise l'exigence logique, et qu'aussi bien…
    pour pousser assez loin un tel débat
…nous serons amenés à promouvoir la fonction de l'axiome, à savoir un certain nombre de préfigurés logiques tenus pour fonder la suite et aussi bien, la dite suite, la suspendre à l'agrément donné ou non à l'axiome.

L'incertitude de ce « *tous* » sera mise en cause non point seulement de ceci que concrètement l'unanimité du « *tous* » est la chose la plus difficile à obtenir, mais que la traduction ***logique*** du « *tous* » se montre fort précaire, pour peu que, dans l'ordre de la logique, nous ayons l'ordre d'exigences qui nécessite la théorie des quantificateurs.

Ce que me retirant…
n'allant pas m'engager dans des développements qui au regard de ce que nous avons à interroger nous égare
…je demanderai : comment s'exprime ici dans ce registre ce qu'il en est de la liberté de pensée.

Ici HEGEL est un repère qui n'est pas simplement commode mais essentiel. Dans cet axe qui nous intéresse, il prolonge le *cogito inaugural*. La pensée se livre si l'on interroge le centre de gravité de ce qui s'y qualifie comme *Selbstbewusstsein* :
« *Je sais que je pense* », le *Selbstbewusstsein n'est rien d'autre*.

Seulement ce qu'il ajoute à DESCARTES, c'est que quelque chose varie dans ce « *Je sais que je pense* » et c'est le point où je suis. Cela - j'allais dire par définition - dans HEGEL, je ne le sais pas.
L'illusion, c'est que « *je suis où je pense* ».

La « *liberté de pensée* » ici, ce n'est rien d'autre que ceci : que ce que HEGEL m'interdit bien de penser, c'est que « *je suis où je veux* ».

À cet égard, ce que HEGEL révèle, c'est qu'il n'y a pas la moindre liberté de pensée. Il faudra le temps de l'histoire pour qu'à la fin, je pense à la bonne place, à la place où je serait devenu *Savoir*. Mais, à ce moment là, il n'y a absolument plus besoin de pensée.

Je me livre à un exercice assez fou devant vous parce qu'il est évident que, pour ceux qui n'ont jamais ouvert HEGEL, tout cela ne peut pas aller bien loin.

Mais enfin j'espère quand même qu'il y en a entre vous assez qui sont plus ou moins introduits à « *la dialectique du maître et de l'esclave* », pour se souvenir de ceci, de ce qui arrive au maître qui a la liberté…
c'est comme ça qu'il le définit tout au moins,
c'est le maître mythique !
…ce qui arrive quand il pense, c'est-à-dire quand il met sa maîtrise dans l'étrangeté du langage :
il entre peut-être dans la pensée mais assurément c'est le moment où il perd sa liberté.
Que pour l'esclave, en tant que conscience vile, c'est lui qui réalise l'Histoire.

Dans le travail, sa pensée à chaque temps est *serve* du pas qu'il a à faire pour accéder au mode de l'état où se réalise - quoi ? - la domination du savoir.

La fascination de HEGEL est presque impossible à défaire. Il n'y a que certaines personnes de mauvaise foi qui considèrent que j'ai promu l'hégelianisme à l'intérieur du débat freudien. Néanmoins n'imaginez pas que je pense que de HEGEL on vient à bout comme ça.

Cette notion que la vérité de la pensée est ailleurs qu'en elle-même et à chaque instant nécessitée de la relation du sujet au savoir, et que ce savoir lui-même est conditionné par un certain nombre de *temps nécessaires*, est une grille dont assurément nous ne pouvons que sentir à tout instant l'applicabilité, à tous les détours de notre expérience. Elle est d'une valeur d'exercice, d'une valeur formatrice exemplaire.

Il faut vraiment faire un effort de désordination, de réveil véritable pour nous demander comment, si peu que je sache, il y a ce retard qui fait qu'il me faudrait penser pour savoir.

Et si l'on regarde de plus près, on s'interroge : qu'est-ce que ça a à faire, l'articulation du savoir effectif avec le mode sous lequel je pense ma liberté, c'est-à-dire « *je suis où je veux* »?

Il est clair…
de la démonstration de HEGEL
…que je ne puis pas penser que « *je suis là où je veux* », mais il est non moins clair à y regarder de près que c'est cela et rien d'autre qui s'appelle pensée, de sorte que ce « *je suis là où je veux* » qui est l'essence de la liberté de pensée à titre d'énonciation est proprement ce qui ne peut être énoncé par personne.

Et à ce moment-là apparaît cette chose étrange que dans HEGEL, dans la *Phénoménologie*, non dans l'*Encyclopédie*, mais là où est marquée le plus au vif cette dialectique propre de la pensée, ceci peut se faire en l'absence de toute histoire du savoir, que dans toute la *Phénoménologie de l'Esprit*, il s'agit d'une référence à une vérité qui permet de pointer ce que la pensée *ne sait pas* de sa fonction.

Dès lors il est clair que d'où HEGEL le détecte-t-il sinon de son savoir, entendons du savoir de son temps, de son époque, de ce savoir scientifique tel que KANT en a fait le bilan : du savoir newtonien.
Disons-le d'un mot pour ceux qui entendent : de ce savoir-limite qui marque l'apogée et la fin de la théologie.

La différence entre HEGEL et FREUD est ceci.
La pensée n'est pas seulement la question posée sur la vérité du savoir…
ce qui est déjà beaucoup et essentiel du pas hégelien
…*la pensée*, dit FREUD, *barre l'accès à un savoir*.

Ai-je besoin de rappeler ce dont il s'agit dans l'inconscient, c'est à savoir comment on a pensé le premier accès à un savoir ?
Le ***Selbstbewusstsein*** de HEGEL, c'est le « *je sais que je pense* ».
Le ***trauma*** freudien, c'est un « *je ne sais pas* » lui-même impensable puisqu'il suppose un « *je pense* » démantelé de toute pensée.

Le point origine…
non pas à entendre génétiquement mais structuralement
…quand il s'agit de comprendre l'inconscient, c'est que c'est en ce point nodal d'un savoir défaillant que naît, sous la forme donc de ce qui peut s'appeler…
à condition d'en mettre les deux derniers mots
dans une sorte de parenthèse
…le désir (de savoir).

C'est le désir inconscient tout court, dans sa structure.
Aussi bien ai-je dès longtemps marqué à la ligne supérieure de mon graphe « *il ne savait pas* » à propos du rêve célèbre du « *Il ne savait pas qu'il était mort* ».
Le « *il ne savait pas* » comme la mise en question de l'*énonciation* comme telle du sujet divisé à l'origine, c'est cela qui fait la dimension du désir être celle du « *désir de l'Autre* ».

C'est pour autant que dans le fantasme traumatique ce désir de l'autre est informulable que le désir prend germe dans ce qui peut s'appeler…
à condition de mettre les
derniers mots entre parenthèses
…le désir (de savoir).

Et nous trouvons là tout de suite les thèmes fondamentaux sur lesquels j'ai insisté.

Si le désir de l'Autre est tel qu'il soit fermé,
c'est qu'il s'exprime en ceci…
    caractéristique de la scène traumatique
…que le corps y est aperçu comme séparé de la jouissance.

La fonction de l'Autre ici s'incarne :
elle est ce corps comme perçu comme séparé de la jouissance.

Le pas donc que fait franchir FREUD concernant cette fonction de la pensée par rapport au *Selbstbewusstsein*,
c'est ceci que l'essence du « *je sais que je pense* »,
de ce *Selbstbewusstsein* n'est rien autre que *le trop d'accent*
mis sur ce que « *je sais* » pour oublier ce « *je ne sais pas* »
qui est sa réelle origine.

C'est déjà contre la division qu'implique ce « *je ne sais pas* »
que le seul fait de la présence de la négation met en suspens, si je puis dire…
    mais justement je ne le dis pas
…c'est un « *je ne sais pas* » que le « *je sais que je pense* »
est fait pour écranter d'une façon définitive.

La vérité dès lors n'est plus la place où est réellement ce « *que je pense* » dans HEGEL, la vérité est la désignation de *la place* d'où ce « *que je pense* » est motivé.

Observez que si ceci doit être pris en toute rigueur,
de cette place il n'y a rien à dire qui ait sens.

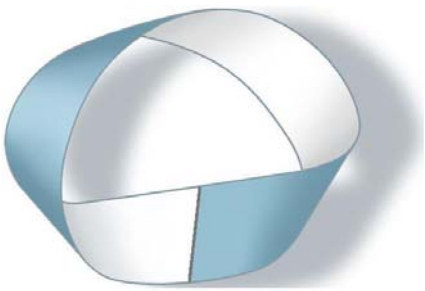
Elle est créée par un « *ça ne veut rien dire* ».

C'est l'endroit où « *ça ne veut rien dire* » qui commande un « *ça veut dire* » de remplacement.

Je ne sais à combien d'entre vous le rappel de ces vérités premières peut servir, mais pour les autres j'ai mis quelques mots-clés au tableau :

qui rappellent ce que j'ai déjà longuement élucidé dans une topologie, à savoir cette référence à *la bouteille de Klein*

pour autant qu'elle nous donne dans une topologie de surface la possibilité d'une division, dont ce qui est au col, à savoir ce petit cercle, où est censée se rebrousser la surface, et nous mettrions d'un côté la vérité et de l'autre le savoir, observez que dans cette schématisation il doit y avoir là un quelque part qui les réunisse, qui est dans la même forme que celle que je cherche à présentifier plus simplement dans *la bande de Mœbius*.



Ce qui importe, c'est ici de poser quelques questions. Cette vérité qui est celle que nous interrogeons dans l'inconscient comme *défaillance créatrice du savoir*, comme pointe, *origine du désir de savoir*...

mais c'est le schéma qui vient d'un savoir condamné à n'être en quelque sorte jamais que le corrélat de cette défaillance

…est-ce que ça n'est pas ceci qui est pour nous, à plus loin interroger.

Si toute pensée…

non pas seulement la pensée spontanée de quiconque s'oriente dans les réalités installées de la vie, mais la pensée comme telle, à savoir comme s'interrogeant sur ce point hégelien qui est de savoir où un certain mode de savoir situe réellement le sujet

…si toute cette pensée est définie comme étant essentiellement *censure*...

car c'est cela que veut dire l'articulation *freudienne*, c'est que ce *je ne sais pas*, de ce qu'il soit radicalement oublié,il est impossible de revenir à sa place

...pensée-censure...

appelez-là comme vous voudrez, glissez les mots *censée-pensure*

…est-ce que nous ne sentons pas, là tout au moins, un de ces corrélatifs essentiels de ce qui se clame à notre époque d'une prétendue « *fin de la philosophie* » ?

Il y a une objection, de structure précisément, c'est que philosophie, ou même comme on dit mieux à l'occasion : *métaphysique*, elle n'a jamais fait que ça, *la métaphysique*, de se considérer comme à son terme.

Alors il ne faut pas croire qu'à cause qu'on agite KIERKEGAARD, MARX et NIETZSCHE, comme on dit, ça nous mette tellement hors des limites de l'épure, uniquement vu de ce point de vue là.

Ça n'est intéressant que pour continuer d'interroger ce qui est de nos jours, constatez-le tout de même, la chose la plus contestée du monde, encore qu'on ne s'arme que de cela, à savoir la liberté de pensée.

Partout où on travaille à réaliser quelque chose qui a bien l'air d'être la domination du savoir…
je veux dire là où on travaille sérieusement, pas là où c'est la foire
…on n'a pas la liberté de pensée.

Ça n'empêche pas que les étudiants de Prague sont en train de faire la grève pour ça.

Alors qu'est-ce que ça veut dire ?
C'est dans la mesure où notre expérience analytique peut peut-être apporter là une ébauche de réflexion que tout ce discours est tenu.

Si nous procédons dans l'*expérience* en faisant tenir quoi ?
Un discours qui se définit comment ?
Associations libres, cela veut dire sans lien à l'Autre.
Vous parlez dans l'analyse, ça veut dire qu'on vous a libéré de toute règle du jeu.
Et à quoi grand Dieu est-ce que ça peut mener ?
Même pas à un texte esthétique.

Car les surréalistes, quand ils voulaient procéder par cette voie, vous pensez bien qu'à la fin ils employaient largement la paire de ciseaux, pour que ça finisse par faire quelque chose dont nous reparlerons, l'œuvre d'art.

Qu'on puisse y arriver comme ça est déjà fortement indicatif mais tout à fait imperméable à quiconque n'a pas l'idée de *l'objet(a)*.

Ce n'est pas de *l'objet(a)* que nous parlons aujourd'hui. Ce dont nous parlons, c'est ceci, c'est que pour qu'on se livre à un pareil exercice, qui normalement ne peut aboutir qu'à une profonde insuffisance logique…
et c'est tout ce que FREUD veut dire en réalité quand il dit que l'inconscient ne connaît pas *le principe de contradiction*, *le principe de contradiction* est quelque chose d'excessivement élaboré en logique et dont même en logique on peut se passer, on peut construire toute une logique sans faire usage de la négation, je parle d'une *logique formelle* dans le champ du savoir
…si nous pouvons user d'un discours qui se libère de la logique, il n'est certainement pas délié de la grammaire.

C'est bien que dans la grammaire, il doit rester quelque chose très riche de propriétés et de conséquences qui fait que nous nous apercevons qu'un *fantasme* ne s'exprime dans rien de mieux qu'une phrase qui n'a de sens que grammatical, qui dans son jeu en tout cas, pour ce qui est de la formation du *fantasme*, n'est agité que grammaticalement, à savoir *Un enfant est battu* par exemple.

C'est en tant que quelque chose n'y est censuré et ne peut être censuré que de la structure grammaticale, à savoir l'agent par exemple, que quelque chose peut opérer autour de cette phrase. Les névroses donc révèlent la distinction de la grammaire et de la logique.

Il s'agirait de faire un pas de plus, et…
    même si elles ne la révèlent
    pas d'emblée, comme ça, patent
…nous dire que si nous découvrions…
    et c'est à quoi je m'efforce
…l'homologie de quelque chose…
    qu'on ne peut savoir, évidemment,
    qu'à avoir fait un peu de logique
…l'homologie des failles que démontre *une logique correcte…*
    c'est-à-dire qui n'a pas plus d'un siècle, à savoir
    qui fait qu'on s'aperçoit par exemple que c'est de la
    localisation quelque part d'un indécidable que dépend
    la consistance d'un des systèmes les plus assurés,
    à savoir l'arithmétique
…qu'il y a homologie entre ces failles de la logique et de la structure du désir en tant qu'il est au dernier terme connotation du savoir des rapports de l'homme et de la femme par quelque chose qui est le plus surprenant, par le manque ou le non-manque d'un ὄργανον [organon], d'un instrument, autrement dit du *phallus*.

Que *la jouissance de l'instrument* fasse barrage à la jouissance qui est *jouissance de l'Autre* en tant que l'Autre est représenté par un corps, pour tout dire…
    comme je l'ai énoncé, je pense, avec *suffisamment de force*
qu'il n'y a rien de structurable qui soit proprement l'acte sexuel, si ceci est correctement démontré, le joint, la boucle…
    ce *quelque chose* qui - par derrière - rejoint *vérité* à *savoir*
…est concevable.

La pensée est justement ce *Vorstellungsreprâsentanz*, cette chose qui représente le fait qu'il y ait du non représentable parce que barré par l'interdit de la jouissance.
À quel niveau ? Au plus simple, au niveau organique.

Le principe du plaisir, c'est cette barrière à la jouissance et rien d'autre. Qu'elle soit *métaphorisée* dans l'interdit de la mère, c'est après tout ce qui n'est que contingence historique, et le complexe d'Oedipe lui-même n'est là qu'appendu. Mais la question se gîte plus profondément.

La castration…
> à savoir le trou dans l'appréhension de ce « *je ne sais pas* » quant à la jouissance de l'Autre

…doit être repensée quant à ses rapports aux effets répandus, omniprésents de notre science…
> ces deux points qui ont l'air très distants de ce barrage qui fait que ce sexe dont nous parlons tout le temps, loin de faire un pas dans quelque solution que ce soit du champ de l'érotique, va toujours plutôt s'obscurcissant, et marquant plus l'insuffisance de nos repères

…qu'il y ait un rapport entre cela et ces effets que j'appelle répandus de notre savoir, c'est à savoir ce prodigieux déferlement du rapport à l'objet(a) dont l'usage de nos *mass-media* ne sont que le retour, la présentification, est-ce que ceci n'est pas à soi tout seul l'indication de ce qu'il en est de la *liberté de pensée* ?

Car supposez :

- que la structure soit effectivement ici celle de la bouteille de KLEIN,

- que la limite soit effectivement ce lieu de retournement où ce qui était l'endroit devient l'envers et inversement, où apparemment est séparée la vérité du savoir,

- qu'il nous suffit de penser que cette limite n'est pas fixe, qu'elle est de sa nature partout, à savoir que la question se pose pour nous de comment faire pour que n'adhère pas à un point purement imaginairement fixe cette division de *vérité* et *savoir*…

Et c'est bien là ce dont…
faute d'avoir même commencé
de suggérer ainsi le problème
…les psychanalystes se contentent de donner une démonstration sous cette forme de ne pouvoir absolument décoller d'une certaine stase de cette limite.

Toute cure de la névrose qui se limite à l'exhaustion des identifications du sujet, c'est-à-dire très précisément de ce par quoi il s'est réduit à l'Autre, nulle cure de ces identifications, nous y reviendrons, ne porte en elle-même aucune promesse de résolution de *ce qui fait nœud pour le névrosé*.

Ce qui fait nœud pour le névrosé, je ne le dirai pas aujourd'hui ici…
je serai forcé d'aller trop vite,
…mais ce que je veux dire, c'est qu'en raison de ce qu'il en est de la nature du névrosé…
qui est profondément qu'on lui *demande*
ce qu'il en est de son désir
…est-ce que la question ne peut pas être posée si le psychanalyste ici n'est pas complice à soutenir sans le savoir ce qui est le fond de la structure du névrosé, c'est à savoir que son désir ne peut se soutenir que de cette demande.

Pour tout dire, singulièrement, si l'on peut dire que l'analyse a consisté en la rupture avec l'hypnose, c'est peut-être pour une raison bien surprenante à la considérer : c'est que *dans l'analyse…*
du moins sous la forme où elle stagne,
…c'est l'analyste qui est l'hypnotisé.

Au terme, l'analyste finit par devenir *le regard* et *la voix* de son patient.

Ceci est fort différent de ce qui se présente - *illusion de la pensée* - comme un recours à *la clinique*.

Ce ne serait peut-être pas se dégager de *la clinique* que de prendre garde à ce que ne se produise pas cette mutation.

Je ne fais, vous le pensez bien, qu'indiquer des portes d'entrée qui sont celles que nous pousserons dans les séances à venir.

Je ne voudrais terminer qu'à faire cette remarque.

Si je me suis limité dans ma vie à commenter mon expérience et à l'interroger dans ses rapports à la doctrine de FREUD, c'est précisément dans la visée de n'être pas un penseur, mais une pensée - celle de FREUD - déjà constituée, de l'interroger en tenant compte de ce qui la détermine, de ce qui, hégeliennement parlant, fait ou non sa vérité.

30 Avril 1969 Table des séances

Peut-être certains d'entre vous qui, par hasard, seraient philosophes entrevoient-ils qu'une question…
    un peu dépassée par un effet de la lassitude
    plutôt que d'avoir reçu une effective solution
…celle qui s'ouvre entre les termes d'idéalisme et de réalisme, se trouve ici renouvelée.

Comme nous allons le voir tout à l'heure, l'idéalisme, c'est assez simple à cuber, il n'y a qu'à le recueillir de la plume de ceux qui se sont faits ses doctrinaires. Vous verrez que jusqu'à un certain point je prendrai appui sur ceci qu'il n'a pas été réfuté.

Il n'a pas été réfuté philosophiquement.
Cela veut dire que le sens commun qui est réaliste, bien sûr…
    réaliste dans les termes où l'idéalisme pose
    la question à savoir que nous ne connaîtrions,
    à l'entendre, du réel que les représentations
…il est clair que cette position qui, à partir d'un certain schéma est irréfutable l'est quand même - réfutable - à partir du moment où on ne fait pas de la représentation le reflet pur et simple du réel. Je vais y revenir.

Il est notable que ce soit de *l'intérieur même de la philosophie* qu'aient été portés des coups décisifs à l'idéalisme, c'est à savoir que ce qui s'était promu d'abord dans la mythologie de la représentation a pu être déplacé dans une autre mythologie, celle qui met en question non pas la représentation mais la fonction de la pensée en tant qu'idéologie.

L'idéalisme ne se tenait, qu'à confondre l'ordre de la pensée avec celui de la représentation.
La chose s'articule, vous le voyez, très simplement, et l'on peut se croire réaliste à faire de la pensée ce qu'elle est : quelque chose de dépendant de ce qu'on appelle en l'occasion le réel.

Est-ce suffisant ?
Il est difficile de ne pas s'apercevoir que même à l'intérieur de *la mythologie…*
c'est ainsi que je l'appelle
…de *l'idéologie…*
comme dépendant d'un certain nombre
de conditions et nommément sociales,
c'est à savoir celles de la production
…est-ce position de réalisme que de se référer à un réel qui en tant que tel…
à savoir en ceci que la pensée
en est toujours dépendante
…ne peut de ce fait être pleinement appréhendée, et ceci d'autant plus, que ce réel, nous considérons que nous sommes en état de le transformer à proprement parler.

Ces réflexions sont massives.
Ce que j'entends faire observer, c'est que ce réel par rapport auquel nous devons considérer…
c'est là le sens de la critique dite de l'idéologie
…notre savoir comme en progrès, est partie intégrante d'une subversion que nous introduisons dans le réel.

La question est celle-ci :

« *Ce savoir en progrès, est-il quelque part déjà là ?* »

C'est la question que j'ai posée sous les termes du *sujet supposé savoir*.
C'est toujours comme un présupposé et, pour tout dire, un préjugé d'autant moins critiqué qu'il n'était pas aperçu que même à exclure ce qu'indique de mystique l'idée de la connaissance, même à avoir compris que le pas de la science consiste à proprement parler à y avoir renoncé…
à constituer un savoir qui est appareil se développant à partir du présupposé radical que nous n'avons affaire à rien d'autre qu'aux appareils de ce que non seulement manie le sujet mais où il peut se purifier en tant que tel, n'étant plus rien que le support de ce qui s'articule comme savoir ordonné dans un certain discours, un discours séparé de celui de l'opinion et qui comme tel s'en distingue comme discours de la science

…il reste que, ce pas fait, rien n'a été porté d'une question sérieuse sur les implications qui - malgré nous - persistent de ce préjugé en tant qu'il est non critiqué. C'est à savoir que ce savoir, à le découvrir, devons-nous, oui ou non, le penser « *fait de pensée* », qu'il est une place où ce savoir, que nous le voulions ou pas, nous le concevons comme ordonné déjà.

Tant que ne sont pas *essayées* à proprement parler les conséquences d'une radicale mise en suspens de cette question, celle du *sujet supposé savoir*, nous restons dans *l'idéalisme* et, pour tout dire, sous sa forme la plus arriérée, sous celle en fin de compte inébranlée dans une certaine structure et qui s'appelle, ni plus ni moins, *théologie*.

Le sujet supposé savoir c'est Dieu, un point c'est tout.
Et l'on peut être un savant de génie, et pas que je sache pour autant un obscurantiste, on peut être EINSTEIN pour tout dire, et faire recours de la façon la plus articulée à ce Dieu.

Il faut bien qu'il soit *là déjà supposé savoir* puisque EINSTEIN, argumentant contre une restructuration de la science sur des fondements probabilistes, argue que le savoir que suppose quelque part ce que lui, dans sa théorie, articule, se recommande par quelque chose qui est homogène à ce qui est bien *un supposé* concernant ce sujet.

Il le nomme dans les termes traditionnels « *le bon vieux Dieu* », peut-être difficile à pénétrer dans ce qu'il soutient de l'ordre du monde, mais il n'est pas menteur, il est loyal, il ne change pas en cours les données du jeu.

Et c'est sur cette admission que « *les règles déjà existent* », que quelque part le jeu…
celui qui préside à ce déchiffrement qui s'appelle *savoir*
…les règles en sont instituées, en ceci seul que le savoir en Dieu existe déjà.

C'est à ce niveau qu'on peut interroger ceci de ce qui résulte d'un athéisme véritable, le seul, comme vous le voyez, qui mériterait ce nom, qui est celui-ci, s'il est possible à la pensée de soutenir l'affrontement de la mise en question du *sujet supposé savoir*.

Ceci, il faut bien le dire, est une mise en question qui, si je la reformule, ce n'est nullement dire qu'encore cette formule y constitue même *un pas* en quoi que ce soit.

Non pas certes que ce ne soit un pas qui m'occupe essentiellement, c'est que, dans ce que j'ai à articuler, qui en est solidaire, à savoir la psychanalyse, je ne puis faire que d'avoir à faire passer d'abord ce dont j'ai à solliciter les analystes, d'avoir au moins un discours à la page de ce qu'ils manient effectivement. Appelez ça comme vous voudrez, traitement, expérience analytique, c'est tout un.

Et à cet endroit leur pensée reste retardataire au point qu'il est facile de faire toucher du doigt que c'est à une des formes en fin de compte sommaires à résumer du sujet que se rattachent telles des notions non pas inoffensives, pour autant qu'à se rendre compte de ce que fait dans le traitement le sujet, à en rendre compte par des termes qui de se rattacher à des préjugés, eux, sommaires, véritable dégradation de ce qu'a pu toucher à tel de ses tournants une pensée critique, n'est pas sans conséquences multiples :

- d'abord de renforcer tout ce qui, dans la pensée, nous est signalé comme constitué essentiellement d'une résistance,
- ensuite modes d'intervention qui ne peuvent que renforcer chez le sujet…
  dit patient à plus ou moins juste titre,
  mais en tout cas, quoi qu'il en soit, traité,
  tressé dans *l'acte même de l'expérience psychanalytique*
  …renforcer chez ce sujet les mêmes préjugés.

Et pour dire ce dont il s'agit de véritablement manifeste, je le centrerai sur ces termes qu'on évoque : du *dedans* et du *dehors*.
Que ces termes soient - bien sûr - depuis l'origine dans le discours de FREUD, ce n'est pas une raison pour que nous ne les interrogions pas de la façon la plus serrée, faute de quoi nous risquons de voir se produire ces sortes de déviations qui entravent ce qui pourrait être aperçu dans l'expérience analytique qui soit de nature à nourrir ou tout au moins à confluer avec la question essentielle, celle du *sujet supposé savoir*.

Tant que le *sujet supposé savoir avant que nous sachions* n'aura pas été mis en question de la façon la plus sérieuse, on pourra dire que toute notre démarche restera accrochée à ce qui, dans une pensée qui ne s'en détache pas, est facteur de résistance puisqu'une conception vicieuse du terrain sur lequel nous posons les questions amène inévitablement leur distorsion principielle.

Comment, avec l'usage qui est fait couramment…
non seulement jour après jour mais de chaque minute
…qui est fait par l'*analyste* des termes *de projection et d'introjection…*
s'ils ne sont pas en eux-mêmes
critiqués d'une façon correcte
…comment ne pouvons-nous pas voir leur effet inhibant sur la pensée de l'analyste lui-même, et bien plus :
leur effet suggestif dans l'intervention interprétative et sous le mode dont il n'y a aucun excès à dire qu'il ne peut être que crétinisant.

Est-ce qu'un dedans et un dehors…
ce qui a l'air d'aller de soi si nous considérons l'organisme, à savoir un individu qui en effet est bien là, ce qui est dedans c'est ce qui est dans son *sac de peau*, et ce qui est dehors, c'est tout le reste
…que de là le pas se fasse que ce qu'il se représente de ce dehors doit être aussi à l'intérieur du sac de peau est quelque chose qui, d'un premier abord, paraît un pas modeste et comme allant de soi.

C'est exactement là-dessus qu'après tout repose l'articulation de l'évêque BERKELEY de ce qui est à l'extérieur : après tout, vous ne savez que ce qu'il y a dans votre tête et ce qui par conséquent - à quelque titre - sera toujours représentation. Quoique vous avanciez concernant ce monde, je pourrai toujours remarquer que c'est de ce que vous vous le représentiez.

Il est vraiment très singulier qu'une telle image ait pu prendre à un moment de l'histoire le caractère de prévalence au point qu'un discours ait pu s'y appuyer qui effectivement ne pouvait, dans un certain contexte…
celui *d'une représentation qui est faite pour soutenir cette idée de la représentation*
…être réfuté.

Je voudrais l'imaginer, *cette représentation qui permet de donner à la représentation cet avantage* en quoi consiste, en fin de compte, le nœud secret de ce *qui s'appelle idéalisme*.

Il est certainement tout à fait frappant qu'à seulement l'approcher de la façon que je fais, la toile si l'on peut dire en vacille.
Si c'est si simple, comment a-t-on pu même s'y arrêter ?
Et pour nourrir cette vacillation, je vais faire ceci qui s'impose bien sûr, à savoir montrer comment est construite cette représentation de mirage.

Elle est tout ce qu'il y a de plus simple.
Il n'y a même pas besoin de recourir à quelque chose qui est tout de même assez frappant, au texte d'ARISTOTE dans son petit *Traité de la Sensation*[63], pour s'apercevoir du style avec lequel il aborde ce qu'il en est de ***la vue***, de ***l'œil***.

Ce qu'il en dit…
    ce par quoi il l'aborde, ce où il entend rendre compte du fait de la vision
…a quelque chose qui nous fait à soi tout seul apercevoir qu'il lui manque de façon frappante ce qui pour nous ne fait pas question, à savoir l'appareil le plus ***élémentaire*** de l'optique dont après tout c'est bien là l'occasion de dire quel avantage il y aurait à ce qu'on fasse une étude du point où en était…
    concernant l'optique à proprement parler
…la science antique, cette science qui a été fort loin, beaucoup plus loin même qu'on ne le croit, dans toutes sortes de vues mécaniques, mais dont il semble en effet que, sur le point propre de l'optique, elle ait présenté un remarquable blanc.

Dans ce modèle qui donne son statut à ce temps de *la représentation* où s'est cristallisé le noyau de *l'idéalisme*, le modèle, simple comme tout, est celui de la *chambre noire*[64], à savoir un espace clos à l'abri de toute lumière, dans lequel seul ***un petit trou*** s'ouvre au monde extérieur. Si ce monde extérieur est éclairé, son image se peint et s'agite à mesure de ce qui se passe au-dehors sur la paroi intérieure de la chambre noire.

---

63 Aristote, Parva naturalia , De la sensation et des sensibles , trad. J. Tricot , Vrin , 1951.
64 Camera obscura : en observant l'image du soleil projetée sur le sol à travers le feuillage d'un arbre, Aristote aurait eu l'idée du sténopé (du grec *stenos,* étroit et *ope*, trou) en perçant un trou dans une chambre noire. CF Aristote, Problèmes, T. 1 et 2, Les Belles Lettres, 2003.

Il est extrêmement frappant de voir qu'un certain détour de la science, qui n'est pas pour rien celui de NEWTON…
    lequel, vous le savez, a été aussi inaugurant
    et génial quant à l'optique qu'il l'a été
    quant à la loi de la gravitation
…dont ce n'est pas pour rien - à ce tournant que je rappellerai - que ce dont lui fit louange son temps, c'est très exactement d'avoir été à la hauteur…
    ceci fut articulé, et par les meilleurs esprits
…des desseins de Dieu qu'il s'est trouvé *déchiffrer*.

Ceci pour confirmer la remarque que je faisais tout à l'heure de *l'enveloppe théologique des premiers pas de notre science*.

L'optique est donc essentielle à cette imagination du *sujet* comme de ***quelque chose*** qui est ***dans un dedans***.
Chose singulière, il semble admis que la place du petit trou d'où dépend le site de l'image…
    il suffit que ce petit trou
…cette place est indifférente.

Il se reproduira toujours en effet dans la chambre noire une image quelque part, à l'opposé du petit trou.
La différence de la place du petit trou ne semble pas faire question sur ceci : c'est qu'on ne voit le monde que du côté où est tourné ce petit trou.

Il semble impliqué dans cette fonction du sujet modelé sur la chambre noire que, dans la chambre, cet appareil du petit trou soit compatible avec ceci que de ce qui est au dehors…
    et qui n'est plus qu'image,
    pour ne plus se traduire que comme image au-dedans
…au-dehors dans un espace que rien ne limite, en principe, tout peut venir à prendre place à l'intérieur de la chambre. Il est pourtant manifeste que si les petits trous se multipliaient, il n'y aurait plus nulle part aucune image.

Néanmoins nous n'allons pas insister lourdement sur cette question, ce n'est pas elle qui nous importe, c'est simplement de remarquer que là et là seulement prend son appui ceci : que ce qui concerne le psychisme est à situer dans un en-dedans limité par une surface.

Une surface, bien sûr, nous dit-on, c'est déjà quelque chose dans le texte de FREUD : qu'elle est surface tournée vers le dehors et que dès lors que c'est sur cette surface que nous localisons le sujet, il est - comme on dit - sans défense au regard de ce qu'il y a en-dedans et qui n'est pas bien sûr simplement les représentations mais que du même coup…

parce que les représentations
ne peuvent être mises ailleurs

…que du même coup on y met tout le reste, à savoir ce qu'on appelle diversement, confusément, affects, instincts, pulsions. Tout cela est dans le dedans.

Quelle raison, pour savoir le rapport d'une réalité avec son lieu, qu'il soit dedans ou bien dehors.

Il conviendrait d'abord de s'interroger sur ce qu'elle devient en tant que réalité et pour cela peut-être de se détacher de cette vertu fascinante qu'il y a en ceci que nous ne pouvons concevoir la représentation d'un être vivant qu'à l'intérieur de son corps.

Sortons-en un instant et posons la question de savoir ce qui arrive dans le dedans et le dehors quand il s'agit d'une marchandise par exemple.

On nous a assez communément éclairé la nature de la marchandise pour que nous sachions qu'elle se distingue entre *valeur d'usage* et *valeur d'échange*.
La *valeur d'échange*, c'est quand même bien ce qui fonctionne au-dehors.

Mais, cette marchandise, mettons-la dans un entrepôt.
C'est forcé aussi que ça existe.
C'est un en-dedans, un entrepôt.
C'est là qu'on la garde, qu'on la conserve.
Les fûts d'huile, quand ils sont dehors, ils s'échangent, et puis on les consomme, *valeur d'usage*.

C'est assez curieux que c'est quand ils sont au-dedans qu'ils sont réduits à leur *valeur d'échange*.
Dans un entrepôt, par définition, on n'est pas là pour les mettre en pièces ni pour les consommer, on les garde.
La valeur d'usage à l'intérieur, là où on l'attendrait, est précisément interdite, et n'y subsiste que par sa valeur d'échange.

Là où c'est plus énigmatique, c'est quand il ne s'agit plus de la marchandise mais du fétiche par excellence, de la monnaie.

Alors là, cette chose qui n'a pas de *valeur d'usage*, qui n'a que *valeur d'échange*, quelle valeur conserve-t-elle quand elle est dans un coffre ? Il est pourtant bien clair qu'on l'y met et qu'on l'y garde.

Qu'est-ce que c'est que ce ***dedans*** qui semble rendre complètement énigmatique ce qu'on y enferme ?

Est-ce qu'à sa façon, par rapport à ce qui fait l'essence de la monnaie, ça n'est pas *un dedans* tout à fait *en-dehors*, en-dehors de ce qui fait l'essence de la monnaie ?

Ces remarques n'ont d'intérêt que d'introduire ce qu'il en est de *la pensée* qui a aussi quelque chose à faire avec la valeur d'échange, en d'autres termes : qui circule.

Cette simple remarque devant suffire à marquer l'opportunité de la question pour ceux qui n'ont pas encore compris qu'une pensée, ça ne se conçoit à proprement parler qu'à être articulée, qu'à s'inscrire dans le langage, qu'à pouvoir être soutenue dans des conditions qu'on appelle *la dialectique*, ce qui veut dire un certain jeu de la logique, avec des règles, et de savoir donc si nous pouvons d'aucune façon ne pas nous interroger exactement de la même façon que nous le faisions il y a un instant pour la monnaie mise dans un coffre :

qu'est-ce que ça veut dire, *une pensée*, quand ***on se la garde*** ? Et si on ne sait pas ce qu'elle est quand on se la garde, c'est tout de même bien que *son essence* doit être ailleurs, c'est-à-dire déjà au-dehors, sans qu'on ait besoin de faire ***de la projection*** pour dire que la pensée s'y promène.

En d'autres termes, il faut remarquer ce qui n'est peut-être pas apparu de prime abord à tous, c'est que quel que soit le convaincant de l'argument de BERKELEY, ce qui fait sa force, c'est peut-être bien cette intuition fondée sur un modèle :
la représentation je ne peux pas l'avoir ailleurs.

Mais l'important, dans l'histoire, ce n'est pas ça…
à savoir que nous nous laissions piper à une image de plus, et spécialement dépendante d'un certain état de la technique
…c'est qu'effectivement, son argumentation soit *irréfutable*.

Pour que l'idéalisme tienne, il faut qu'il y ait non seulement l'évêque BERKELEY mais quelques autres personnes avec lesquelles, sur ce sujet…
de savoir si du monde nous n'avons qu'une appréhension qui définit les limites philosophiques de l'idéalisme
…c'est dans la mesure où on ne peut en sortir, où dans le discours, on n'a rien à lui rétorquer, qu'il est irréfutable.

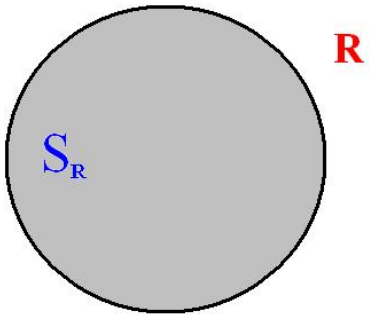
Alors, sur le sujet idéalisme-réalisme, il y a bien évidemment ceux qui ont raison et ceux qui ont tort. Ceux qui ont raison sont dans le réel, je parle du point de vue des réalistes.

Et ceux qui ont tort, où sont-ils ?
Cela nécessiterait d'être inscrit dans le schéma aussi.

L'important est ceci, c'est qu'au niveau du débat, de la discussion articulable, BERKELEY, au point où il en est de la discussion philosophique à son époque, est dans le vrai bien que, bien sûr, il est manifeste qu'il ait tort. C'est justement en ceci que se démontre que le premier dessin du champ de l'objectivité fondé sur la chambre noire est faux.

Mais alors faut-il ou non lui en substituer un autre ?
Et comment faire ?
Que deviennent le dedans et le dehors ?

Et si ce que nous sommes forcés de redessiner pour nous trouver sur cette limite, sur ce medium entre symbolique et imaginaire qui demande un minimum de support à nos cogitations, de support intuitif, est-ce que ceci ne comporte pas que nous devions, dans l'intervention analytique, abandonner radicalement ces termes de *projection* et *d'introjection*, comme nous nous en servons sans cesse, sans apporter la moindre critique au schéma que nous appellerons pour le désigner « *berkeleyen* » :



celui où se marque de ce petit rond mis en haut, qui est la chambre noire, dans lequel j'ai mis le sujet de la représentation avec un *réel* à l'extérieur qui se distingue d'être simplement ceci - comme si ça allait de soi - tout ce qu'il y a là, dehors, c'est le *réel*.

Autre probablement très fâcheuse appréhension des choses, ne pas distinguer dans tout ce qui est là construit au-dehors différents ordres de réel.

Poser la question simplement de ce que cette bâtisse, cette maison doit à un ordre qui n'est pas du tout forcément le réel, puisque c'est notre fabrication, c'est ce qu'il conviendrait de pouvoir mettre en place si nous avons à intervenir dans un champ qui n'est pas du tout celui qu'on a dit être celui de *faits élémentaires*, *organiques*, *charnels*, de *poussées biologiques*, mais de quelque chose qui s'appelle l'inconscient et qui, pour être simplement articulable comme étant de l'ordre de la pensée, n'échappe pas à ceci, c'est qu'il s'articule en termes langagiers.

Le caractère radical de ce qui est au fondement non pas de ce que j'*enseigne* mais de ce que je n'ai qu'à reconnaître dans notre pratique quotidienne et dans les textes de FREUD, voilà qui pose la question de ce qu'il en est *du dedans* et *du dehors*, et de la façon dont nous pouvons et devons concevoir ce qui répond à ces faits toujours si maladroitement maniés dans les termes d'introjection et de projection, au point que FREUD, il faut bien le dire, ose, à l'origine de la définition du Moi, articuler les choses en ces termes, à savoir que d'un certain état de confusion avec le monde le psychisme se sépare en un dedans et un dehors, et qu'ici, là, dans son discours, rien n'est distingué de ce qu'il en est de ce dehors, à savoir s'il est identifiable à ce que dans cette représentation commune dans l'opinion :

- à ce qu'il est identifiable, ce dehors, à cet espace indéterminé,

- et ce dedans à ce quelque chose que nous tiendrons désormais pour fonder une règle de l'organisme dont nous allons chercher ***toutes les composantes au-dedans***.

Il est très clair qu'on peut faire un pas déjà, à démontrer ce qu'a d'impensable le schéma de *la chambre noire*.

Il n'est pas besoin de remonter à ARISTOTE pour nous apercevoir que les questions…
du fait qu'il ne se réfère pas à *la chambre noire*
…sont pour lui complètement différentes de celles qui se posent à nous et rendent à proprement parler impensable toute une conception, disons, du système nerveux.

Lisez ce texte, il est piquant, ce texte par où débutent quelques chapitres d'un petit traité qu'il intitule *De la sensation*.

Il – déjà - effleure le problème, à savoir ce quelque chose qui va donner tellement de développements par la suite, à savoir qu'il y a quelque chose dans la vision qui ouvre à la *réflexion*.

Le « *se voyant se voir* » de VALÉRY[65], il l'approche, et de la façon la plus drôle, dans ce fait que quand on appuie sur un oeil, ça fait quelque chose, ça fait des phosphènes, c'est-à-dire quelque chose qui ressemble à de la lumière.

C'est là seulement qu'il trouve à appréhender que cet oeil qui voit, il se voit aussi en quelque façon, puisqu'il produit de la lumière si vous appuyez dessus.

---

65 Paul Valéry : - Monsieur Teste : « Je suis étant, et me voyant ; me voyant me voir et ainsi de suite » in Œuvres, Gallimard, Pléiade, 1960.
- ou encore La jeune Parque, Gallimard , Coll. Poésie Gallimard , p.18 :

Toute ? Mais toute à moi, maîtresse de mes chairs,
Durcissant d'un frisson leur étrange étendue,
Et dans mes doux liens, à mon sang suspendue,
Je me voyais me voir , sinueuse, et dorais
De regards en regards, mes profondes forêts.
Cf. Séminaire Les fondements de la Psychanalyse (1964) , séance du 19-02-1964 sur la tache , le visible et l'invisible.

Bien d'autres choses sont piquantes, et les formules dans lesquelles il aboutit au terme, qui donnent pour essentielle aux choses la dimension du diaphane, ce par quoi il est rendu compte que l'œil voit de ceci…

et de ceci uniquement

…que dans cet ordre du diaphane, il représente un appareil particulièrement qualifié, c'est-à-dire qu'aussi bien, loin que nous ayons quelque chose qui d'aucune façon ressemble à un *dedans* et à un *dehors*, c'est en tant, si l'on peut dire, que l'œil participe d'une qualité, nous dirions « *visionnaire* », que l'œil voit.

Ce n'est pas si bête, c'est une certaine façon, pour le coup, de bien ***plonger le sujet dans le monde***.
La question est devenue un petit peu différente et, à la vérité, les gens avec qui ARISTOTE a à combattre, c'est à savoir mille autres théories énoncées de son temps dont toutes d'ailleurs, par quelque côté, participent de quelque chose que nous n'avons aucune peine à retrouver dans nos images, y compris celle de la *projection*.

Car, je vous le demande, qu'est-ce que suppose ce terme de *projection*…

quand il s'agit non plus de ce qui se voit mais de l'*imaginaire*, si ce n'est que nous supposons au regard d'une certaine configuration affective qui est celle autour de quoi, à tel moment, à telle date, nous supposons que le sujet patient modifie le monde

…qu'est-ce que c'est que cette projection sinon la supposition de ceci :
que *c'est du dedans que le faisceau lumineux part qui va peindre le monde*, tout comme dans les temps antiques, il en était certains pour imaginer ces rayons, qui partant de l'œil, allaient en effet nous éclairer le monde et les objets, quelque énigmatique que fût ce rayonnement de la vision.

Mais nous pouvons, nous le prouvons dans nos métaphores, en être encore là. Et quand on se réfère à ce texte aristotélicien, ce n'est pas le moins brillant de ce qu'il nous montre qu'on touche en quelque sorte du doigt non pas tellement de ce qu'il échafaude lui-même que de tout ce auquel il se réfère, EMPÉDOCLE notamment qui fait participer la fonction de l'œil du feu, à quoi lui-même rétorque par un appel à l'élément de l'eau.

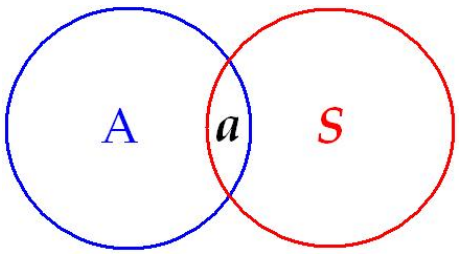
Incidemment, ce qui l'embête c'est qu'il n'y a que quatre éléments, et comme il y a cinq sens, on voit mal comment le raccord se fera, il le dit en toutes lettres.

Il arrive à la fin à s'en tirer en unifiant le goût et le toucher comme se rapportant également à la terre, mais ne nous amusons pas plus longtemps, aussi bien ces choses n'ont rien en elles-mêmes de tellement ***spécialement*** comique, mais plutôt exemplaire.

Ce qui apparaît en quelque sorte, à lire ces textes, c'est ce quelque chose qui, pour nous, localise ce champ de la vision, de le réanimer, si je puis dire, de ce que nous y avons mis, *grâce à la perversion*, d'inséré dans le désir.

On voit ceci, à simplement se laisser, si on peut dire, imprégner de ce qui anime ces textes qui, si futiles qu'ils nous paraissent, n'étaient pourtant pas dits par des gens sots, qu'il se soit pu dire ainsi le ressort nous est en quelque sorte suggéré, pour peu que quelque exercice ait été par nous pris de ce qu'il en est dans le champ visuel de la fonction de *l'objet(a)*.

L'objet(a), dans le champ visuel, ressortit…
au regard de la structure objective
…à la fonction de ce tiers terme dont il est frappant que littéralement les anciens ne sachent pas qu'en faire, le ratent alors que c'est quand même la chose la plus grosse qui soit.



Eux aussi se trouvent entre deux : la sensation, c'est-à-dire le sujet, et puis le monde qui est senti. Qu'il faille qu'ils se secouent, si l'on peut dire, pour faire intervenir comme troisième terme la lumière, tout simplement, le foyer lumineux en tant que ce sont ses rayons qui se réfléchissent sur les objets et qui, pour nous-mêmes, qui viennent à l'intérieur de ***la chambre noire*** former une image. Et après ?

Après nous avons cette *merveilleuse stupidité* de la synhèse conscientielle qui est quelque part, et paraît-il particulièrement bien pensable uniquement de ce fait que nous pouvons la loger dans une circonvolution.

Et en quoi dans ***la circonvolution*** l'image deviendra-t-elle tout d'un coup…
parce qu'elle est dans une circonvolution
plutôt que d'être sur la rétine
…quelque chose de synthétique ?

Le concept de *l'objet(a)* nous est suffisamment indiqué par les tâtonnements mêmes qui se sont dessinés tout au cours de la tradition et qui ont fait en effet qu'ils s'apercevaient fort bien que la solution du problème de la vision n'est pas du tout simplement la lumière.

La lumière est une condition, bien sûr :
pour qu'on voie quelque chose, il faut qu'il fasse jour,
mais en quoi est-ce que cela explique qu'on voit ?

L'objet(a), dans ce qui concerne le champ scoptophilique, si nous essayons de le traduire au niveau de l'esthésie, c'est très exactement ce que vous voudrez, ce blanc, ou ce noir, ce quelque chose qui manque derrière l'image, si l'on peut dire, et que nous mettons si aisément par un effet purement logomachique de la synthèse quelque part dans une circonvolution.

C'est très précisément en tant que quelque chose manque dans ce qui s'en donne comme image qu'est le point ressort dont il n'y a qu'une solution, c'est que, comme *objet(a)*, c'est-à-dire précisément :

- *en tant que manque*, et si vous voulez,
- *en tant que tache*.

La définition de la tache, c'est justement de ce qui, dans le champ, se distingue comme le trou, comme une absence, et nous savons justement par la zoologie que la première apparition de cette chose qui nous émerveille, qui est si bien construite comme un petit appareil optique, et qui s'appelle un oeil, au niveau d'êtres lamelleux, c'est par une tache que ça commence.

Cette tache, en ferons-nous purement et simplement un effet…
car la lumière produit des taches,
c'est une chose certaine
…nous n'en sommes point là :

- mettre la tache comme essentielle et structurante à titre de place de manque dans toute vision,

- mettre la tache à la place du troisième terme du champ objectivé,

- mettre la tache à la place de la lumière comme les Anciens ne pouvaient s'empêcher de le faire, et c'était là leur bafouillage.

Voilà quelque chose qui n'est plus bafouillage, si nous nous apercevons que cet effet de métaphore…
de métaphore du point nié dans le champ de la vision,
comme mise au principe de ce qui fait non pas
son déploiement plus ou moins de mirage mais ce qui
attache le sujet en tant que ce sujet est quelque
chose dont le savoir est tout entier déterminé par
un autre manque plus radical, plus essentiel, qui est
celui de ce qui le concerne en tant qu'être sexué
…c'est là ce qui fait apparaître comment le champ de la vision s'insère dans le désir.

Et après tout pourquoi n'y a-t-il pas moyen d'admettre que ce qui fait qu'il y ait *vue*, *contemplation*, tous ces rapports qui retiennent l'être parlant, que tout ceci ne prenne vraiment son attache, sa racine, qu'au niveau même de ce qui…
d'être tache dans ce champ
…peut servir à boucher, à combler ce qu'il en est du manque…
du manque lui-même parfaitement articulé
et articulé comme manque
…à savoir ceci qui est le seul terme grâce à quoi ce qu'il en est de l'être parlant peut se repérer : au regard de ce qu'il en est de son appartenance sexuelle.

C'est au niveau de cet *objet(a)* que peut se concevoir cette division articulable du sujet :

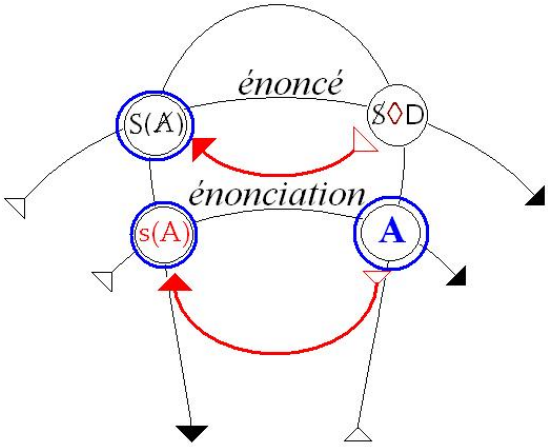
- en un sujet qui a tort parce qu'il est dans le vrai : c'est l'évêque BERKELEY,

- et un autre sujet qui, mettant en doute que la pensée vaille quelque chose, en réalité fait la preuve de ceci que la pensée est de soi censure et que ce qui importe, c'est de situer le regard en tant que subjectif, par ce qu'il ne voit pas et que c'est cela qui rend pensable que la pensée elle même s'assoit de ceci et de ceci seulement qu'elle est censure, c'est ce qui permet de l'articuler elle-même *métaphoriquement* comme faisant tache dans le discours logique.

Ce que aujourd'hui…
à la suite de cette bien longue articulation
…je veux dire…
tout au moins pourrai-je l'amorcer
…c'est ceci : nous en étions restés au niveau de *la perversion* fondée dans une autre façon d'inscrire ce *dehors*.

Ce dehors, pour nous, n'est pas « *un espace ouvert à l'infini* » où nous mettons n'importe quoi sous le nom de *réel*.
Ce à quoi nous avons a faire, c'est cet Autre qui a comme tel son statut.

Ce statut, ce n'est certes pas du seul effort des ***psychanalystes*** que nous pouvons actuellement l'articuler :
- comme se présentant à l'explorer d'une interrogation seulement logique,
- comme marqué d'une faille, ce qui dans le schéma qui est ici :



donne le grand Autre (A), le signe S(Ⱥ) comme donnant le terme de ce qui se pose au niveau de l'***énonciation***, de l'*énonciation désirante* : c'est que la réponse qu'il donne est très exactement ***la faille*** qui représente ce désir.

Après tout, ce n'est pas pour rien que ces termes sont ici manifestés par des petites lettres, par une algèbre. Le propre d'une algèbre, c'est de pouvoir avoir diverses interprétations.

S(Ⱥ), ça peut vouloir dire toutes sortes de choses, jusques et y compris la fonction de la mort du père.

Mais, à un niveau radical, au niveau de la logification de notre expérience, S(Ⱥ), c'est exactement…

si elle est quelque part et pleinement articulable

…ce qui s'appelle la structure, si on peut en quelque terme qualifier de structuralisme…

et vous savez quelles réserves

je fais sur ces épinglages philosophiques

…c'est en tant que le rapport entre ce que permet d'édifier une logique rigoureuse avec ce que d'autre part dans l'inconscient nous est montré de certains défauts d'articulation irréductibles d'où procède cet effort même qui témoigne du désir de savoir.

Je vous l'ai dit, ce que je définis comme perversion, c'est la restauration en quelque sorte première, la restitution - à ce champ du A - du (a), en ceci que la chose est rendue possible de ce que ce (a) soit un effet de la prise de quelque chose de primitif, de primordial et, pourquoi ne l'admettrions-nous pas, à condition de n'en pas faire un sujet, c'est dans la mesure où cet être animal…

que nous prenions tout à l'heure

au niveau de son sac de peau

…est pris dans le langage que quelque chose en lui, se détermine comme *(a)*, ce *(a)* rendu à l'Autre, si l'on peut dire.

C'est bien pourquoi l'autre jour, en introduisant devant vous le pervers, je le comparais à l'homme de foi, voire au croisé ironiquement :
lui, donne à Dieu sa plénitude véritable.

Et si vous me permettez de terminer sur quelques jeux de mots en quelque sorte humoristiques, s'il est vrai que le pervers est la structure du sujet pour qui la référence castrationnelle…

le fait que la femme est distinguée
de ceci qu'elle n'a pas *le phallus*

…que ceci par cette opération mystérieuse de *l'objet(a)* est bouché, et est masqué, et est comblé, est-ce que ce n'est pas là que s'articule cette formule que déjà une fois j'ai poussée en avant…

que cette façon de parer à la béance radicale dans l'ordre du signifiant que représente le recours à la castration, d'y parer ce qui est la base et le principe de la structure perverse, en pourvoyant de quelque chose qui comble, qui remplace le manque phallique, en pourvoyant cet Autre et en tant qu'il est asexué

…est-ce que ce n'est pas cela qu'un jour, devant vous, j'avais désigné du terme de « *l'hommelle* ».

Voilà une référence qui, quant à l'assiette d'un certain dehors au regard du jeu de l'inconscient, vous rendra dans son épinglage, paraît-il seulement pittoresque, quelques services.

Mais pour vous quitter et aussi bien parce qu'aujourd'hui je n'ai pas pu parcourir comme d'habitude aussi loin le champ que je voulais, pour vous ouvrir car c'est celui qui, de la perversion, conduit à la phobie, en y voyant l'intermédiaire qui va vous permettre enfin de situer authentiquement le névrosé…

et à son niveau ce qu'il en
est du dedans et du dehors

…si cet *hommelle* nous l'écrivons, à modifier le terme qui est ici $S(\not A)$, à le modifier en ce sens que c'est d'un A non défaillant que ce A d'un signifiant du A, qu'il s'agit, et qui donne la clé de la perversion.

Est-ce que…

je vous le montrerai davantage
dans notre prochaine réunion

…ce n'est pas inversement que ce soit au niveau du signifié $s(A)$ de la faille, que la division de ce A se porte chez le névrosé : $s(\not A)$?

Ceci a un grand intérêt d'ordonnance topologique
car c'est aussi montrer que c'est au niveau de l'énoncé
que le texte du symptôme névrotique s'articule,
c'est-à-dire que c'est ainsi que s'explique que ce soit
entre le champ du Moi tel qu'il s'ordonne *spéculairement*
et celui du désir en tant qu'il s'articule par rapport
au champ dominé par *l'objet(a)* que le sort de la névrose
se joue.

C'est ce que nous verrons mieux la prochaine fois
où c'est, fondé sur ces graphes anciens, que je pourrai
vous montrer la place que tient, dans le jeu de la
névrose, et je le reprendrai dans la phobie d'abord,
reprenant tout ce que j'ai déjà articulé à propos
du *petit Hans* et qui a été, je m'en suis aperçu, assez
insuffisamment transmis dans les comptes rendus qui en ont
été donnés.

Alors, mais si ce signifié du A en tant que barré :
s(Ⱥ), en tant que marqué de sa défaillance logique,
s'il vient dans le névrosé à pleinement se signifier,
c'est bien aussi cela qui nous éclaire de ce qu'a eu
d'inaugural l'expérience du névrosé :
lui ne masque pas ce qu'il en est de l'articulation
conflictuelle au niveau de la logique même.

Que de ce que la pensée défaille en son lieu même de jeu
réglé, voilà qui donne sa véritable portée de la distance
qu'en prend dans son expérience le névrosé lui-même,
et pour tout dire…
    et pour terminer sur ce jeu de mots
    que je vous ai annoncé
…quoi d'étonnant, si nous nous amusons du mot *hommelle*,
à l'étage au-dessous de le transformer en *famil*.

Les jeux et les rencontres que permet l'état de la
langue, ce *famil*, ne le voilà-t-il pas vraiment qui paraît
nous montrer…
    comme une espèce d'éclair entre deux portes
…ce qu'il en est de ***la fonction métaphorique*** de la famille
elle-même ?

Si pour le pervers, il faut qu'il y ait une femme « *non châtrée* », ou plus exactement s'il l'a fait telle et *hommelle*, est-ce qu'il n'est pas notable à l'horizon du champ de la névrose que ce quelque chose qui est un « *Il* » quelque part…

dont le « *je* » est véritablement l'enjeu
de ce dont il s'agit dans le drame familial

…c'est cet *objet(a)* en tant que libéré.

C'est lui qui pose tous les problèmes de l'*identification*, c'est lui avec lequel il faut, au niveau de la névrose, en finir, pour que la structure se révèle de ce qu'il s'agit de résoudre, à savoir la structure tout court, le signifiant du Ⱥ : S(Ⱥ).

« *L'angoisse*, ai-je dit dans un temps, *n'est pas sans objet* ».

Ceci veut dire que ce *quelque chose*…
qu'on appelle ***objectif*** à partir
d'une certaine conception du sujet
qu'il y a *quelque chose* d'analogue à répondre à l'angoisse,
quelque chose…
c'est ainsi qu'on s'exprime dans la psychanalyse
… « *dont l'angoisse est signal dans le sujet* ».

Voilà le sens de ce « *pas sans* » de la formule qui ne dévoile rien d'autre que : il ne manque pas, ce terme, ce « *quelque chose d'analogue à l'objet* ».
Mais ce « *pas sans* » ne le désigne pas, il présuppose seulement l'appui du fait du manque.

Or toute évocation du manque suppose institué un ordre symbolique :
plus qu'une Loi seulement mais *une accumulation*, et encore *numérotée*, un rangement, je l'ai souligné en son temps.

Si nous définissons le réel d'une sorte « *d'abolition pensée* » du matériel symbolique, il ne peut jamais rien manquer.
L'animal, quel qu'il soit, qui crève en raison d'une suite d'effets physiologiques parfaitement adaptés…
dont le fait d'appeler ça effets de la faim
par exemple est tout à fait exclu
…c'est la fin de l'organisme en tant que soma.

Il ne manque de rien.
Il a assez de ressources en son périmètre d'organisme pour mesurer sa réduction dite mortelle.
Le cadavre, c'est un réel aussi.

Les effets par quoi l'organisme subsiste, c'est ce par quoi nous sommes forcés de concevoir l'imaginaire :
quelque chose lui indique que tel élément de l'extérieur, du milieu, de l'***Umwelt*** comme on dit est absorbable ou plus généralement propice à sa conservation.

Cela veut dire que l'*Umwelt* est une sorte de halo, de double de l'organisme, et puis c'est tout. C'est ça qu'on appelle l'imaginaire.

Tout un ordre de l'*Umwelt* est descriptible certes, en termes d'adéquation, sans ça l'organisme ne subsisterait pas un instant.

La catégorie de l'imaginaire implique en elle-même que cet *Umwelt* est capable de défaillance.
Mais la défaillance, là non plus, n'est manque à rien. C'est le commencement d'une suite d'effets par où l'organisme se réduit comme tout à l'heure en emportant avec lui son *Umwelt*.

Il meurt avec son mirage qui peut très bien être ce qu'on appelle, on ne sait pas trop pourquoi, épiphénomène de cette faim que j'évoquais tout à l'heure.

Donc jusque là tout se réduit à un divers niveau de structuration du réel.
Pour que le ***fait du manque*** apparaisse, il faut que se dise quelque part « *il n'y a pas le compte* ».
Pour que « *quelque chose manque* », il faut qu'il y ait du *compté*.

À partir du moment où il y a du *compté*, il y a aussi des effets du *compté* sur l'ordre de l'image.
Ça, ce sont les premiers pas de l'***épistémè***, de la ***science***, les premières ***copulations*** de l'acte de *compter* avec l'*image*, c'est la reconnaissance d'un certain nombre d'harmonies, musicales par exemple : elles en donnent le type.

C'est là que peuvent se constater des manques qui n'ont rien à faire avec ce qui, dans l'harmonie, se pose seulement comme intervalle.
Il y a des endroits où il n'y a pas le compte.

Toute la science que nous appellerons antique consiste à parier que ces endroits où il n'y a pas le compte se réduiront un jour aux yeux du sage, aux intervalles constitutifs d'une harmonie musicale.

Il s'agit d'instaurer un ordre de l'Autre grâce à quoi *le réel* prend statut de monde, *cosmos*, impliquant cette harmonie.

La chose s'est faite ainsi dès lors qu'il y a eu au monde…
    en ce monde d'aventure et de
    concret qu'on appelle historique
…des ἐμπόριον [emporions][66], des *magasins* où tout est bien rangé.

Les ἐμπόριον [emporions] et les empires…
    qui existent depuis un bout de temps,
    ce n'est pas nous qui les avons inventés
…c'est la même chose.

C'est la doublure et le support de cette conception de la science antique qui repose, en somme, sur ceci qui fut longtemps admis :
que savoir et pouvoir, c'est la même chose,
pour la raison que celui qui sait compter peut répartir, qu'il distribue, et par définition celui qui distribue est juste. Tous les empires sont justes.

S'il est venu là-dessus récemment quelque doute, ça doit avoir une raison. L'horizon de ce qui se passe là…
    et c'est là l'excuse à ce discours public,
    à ce quelque chose que je continue malgré
    qu'il ne s'adresse en principe qu'aux psychanalystes
…est ceci dont le temps témoigne par quelque chose dont les sages ne veulent pas voir ce qui déjà n'est plus du tout un prodrome[67] mais une déchirure patente, c'est que la discordance éclate entre savoir et pouvoir.

Il s'agit - c'est intéressant - pour que tout simplement les choses ne traînent pas longtemps dans cette discordance…
    avec tout ce qu'elle comporte de bafouillages
    étranges, de redites, d'absurdes collisions
…il s'agit de définir en quoi cette *disjonction* s'opère et de la dénommer ainsi de ne pas penser qu'on va y parer avec je ne sais quelle façon épisodique de retourner la veste du pouvoir, de dire que tout s'arrange parce que c'est ceux qui jusqu'ici en étaient opprimés qui vont maintenant l'exercer, par exemple.

66 Emporions : comptoirs, entrepôts de commerce sortes de magasins où l'on vendait un peu de tout.
67 Prodrome : Fait qui présage un événement, qui constitue le début d'un événement.

Non certes que j'en écarte personnellement d'aucune façon l'échéance possible, mais qu'il me paraît sûr que ceci n'a de sens que pour autant que cela s'inscrit dans ce que je viens d'appeler le virage essentiel…

le seul de nature à changer le sens de tout ce qui s'ordonne comme *empire présumé*, fût-ce du savoir lui-même

…c'est à savoir *cette disjonction du savoir et du pouvoir*.

Ceci, cette formule…

qui n'a qu'une valeur grossière,
qui n'induit à proprement parler à rien,
qui ne consiste en aucune *Weltanschauung*, présomption *utopique ou pas* d'une mutation poussée par on ne sait quoi

…ceci doit être articulé - et le peut être - en raison de ceci : non pas que FREUD en donne la saisie, renouvelant en un système qui serait quoi que ce soit de comparable à ce où a voulu se faire perdurer le mythe de *la conjonction du savoir et du pouvoir*, mais FREUD bien plus est lui-même ici le patient, celui qui, de par sa parole, une parole de patient, témoigne de ce que j'inscris ici sous ce titre : *la disjonction du savoir et du pouvoir*.

Il n'en témoigne pas seul.
Il la lit dans les symptômes qui se produisent à un certain niveau du subjectif, et il essaye d'y parer, et précisément là où se lit que lui-même avec eux…

ceux qui témoignent dans leur particularité de cette *disjonction du savoir et du pouvoir*

…il est comme eux patient de cet effort, de ce travail, de ce dont témoignent en un point les effets que j'intitule de la *disjonction du savoir et du pouvoir*.

Voici comment au point où, moi-même, je ne suis rien d'autre que la suite d'un tel discours…

où dans mon discours même je témoigne de ce à quoi conduit l'épreuve de cette disjonction, c'est-à-dire à rien qui la comble apparemment ni qui permette de l'espérer réduire jamais en une norme, en un cosmos

…c'est là le sens de ce que je m'essaie à poursuivre devant vous d'un discours qu'inaugure FREUD, et ce pourquoi j'ai commencé par une lecture attentive de ce dont témoigne ce discours, et pas seulement dans sa maîtrise, car très précisément c'est de ses insuffisances qu'il est le plus instructif.

J'ai relu ce séminaire que je faisais en 1956-57[68],
dérisoire distance de treize années qui, tout de même,
me permet de mesurer quelque chose du chemin parcouru.

Par qui ?
Par quoi ?
Par mon discours d'une part.

Et puis, d'un autre côté, par une sorte d'évidence,
de manifestation du déchirement que ce discours désigne,
qui bien entendu ne doit rien à ce discours lui-même,
mais grâce à quoi peut-être, peut se témoigner qu'il y a
un discours…
    que je ne dirai certes pas à la page,
    disons pas trop à la traîne
…de ce qui s'est produit.

Ceci dit, en raison des lois qui vont pour être les lois
régnantes, celles qu'on appelle du « *statut de l'Université* »,
il faut bien en effet que ce discours non seulement soit
à la traîne mais soit forcé de toujours se reprendre
au principe comme *nachträglich*, après coup, ceci en raison
du fait que rien ne l'enregistre dans un renouvellement
de forme qui serait celle où subsiste ce dont il s'agit
des pas majeurs depuis un temps faits dans le savoir
et tel qu'il se marque comme internement disjoint
de tout effet de pouvoir.

Nous repartons donc au principe et et ce terme que j'ai
produit - il ne l'*était pas* en 1956-57 - de *l'objet(a)*.
Tandis que j'essayais de déchiffrer…
        qui…
            si cette chose était maintenant publiée
            au-delà d'un résumé - d'ailleurs pas si mal
            fait - qui en fut donné dans le *Bulletin de*
            Psychologie sous le terme de *La relation d'objet et les structures*
            freudiennes
        …pourrait - s'il pouvait le faire de son côté…
…sur le texte même de ce que pendant plus d'un trimestre
je suis à la trace, de ce texte à lui tout seul si
confondant par son aspect de labyrinthe, par son *attestation*
d'une sorte d'épèlement, balbutiant, tournant en rond,
et à vrai dire, dont l'issue : à part ceci
que le « *petit Hans* » n'a plus peur des chevaux, et après ?

68 Séminaire La relation d'objet, Seuil, 1994.

Est-ce que c'est là l'intérêt d'une telle recherche de faire qu'un - ou mille autres petits bonshommes - soient délivrés de quelque chose d'embarrassant qu'on appelle une phobie ?

L'expérience prouve que les phobies ne mettent pas beaucoup plus longtemps à guérir *spontanément* qu'avec une investigation telle que celle dont il s'agit en l'occasion, celle de son père, élève de FREUD et de FREUD lui-même.

Ce qu'il faut…
    à cette époque, il y a treize ans
…que je souligne, que j'épèle, c'est de l'enjeu véritable dont il s'agit :
de l'étude de la frontière, de la limite de ce qui se joue à chaque instant, qui va bien au-delà du cas, de la frontière, de la limite entre *l'imaginaire* et *le symbolique*, et que c'est là que tout se joue.
J'y reviendrai peut-être de quelques traits au cours de ce qu'aujourd'hui j'énonce.

Mais repartons du point où nous avons à fixer ce qu'il en est du jeu de ces trois ordres, *le réel, le symbolique et l'imaginaire* dans ce qui est en cause véritablement :
ce point tournant…
    où tous nous sommes les patients, quels que puissent
    être - à chacun - nos mésaventures et nos symptômes
…à savoir ce que je désigne comme une certaine *disjonction du savoir au pouvoir*.

Posons quelque part en un point…
    soyons grossiers, soyons sommaires !
…ce que j'ai appelé tout à l'heure *le réel*, dont il est tout à fait évident que, tel que je l'ai décrit, il intéresse.

Je n'ai pas encore été le voir mais il y a - paraît-il - un film de Louis MALLE sur Calcutta. On y voit une très grande quantité de gens qui meurent de faim.
C'est ça, le *réel*.

Là où les gens meurent de faim, ils meurent de faim.
Rien ne manque. On commence à parler de manque pourquoi ?
Parce qu'ils ont fait partie d'un empire.

Sans quoi, paraît-il, il n'y aurait même pas de Calcutta.
Car c'est en raison paraît il…
    je ne suis pas historien assez pour le savoir
    mais je l'admets puisqu'on nous le dit
… des nécessités de cet empire, qu'il y a une ***agglomération***
à cet endroit, sans les nécessités de cet empire,
il n'y aurait pas eu d'***agglomération*** à cet endroit.

Les empires modernes laissent éclater leur part de manque
justement en ceci que le savoir y a pris une certaine
croissance, sans doute démesurée, aux effets de pouvoir.
Il a aussi cette propriété, l'empire moderne, que partout
où il étend son aile, cette disjonction vient aussi.

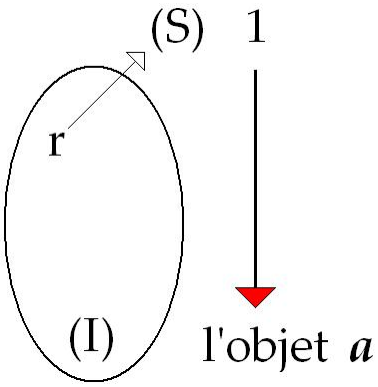
Et c'est uniquement au nom de cela qu'on peut,
de la famine aux Indes, faire un motif nous incitant
à une *subversion* ou à une révision universelle,
à quelque chose, *le Réel* quoi!

Pour qu'il y ait du symbolique, il faut qu'il se compte au moins 1.
Pendant longtemps, on a cru que compter pouvait se
réduire à l'Un, à l'Un du Dieu - il n'y en a qu'un -
à l'Un de l'Empire, à l'Un de PROCLUS, à l'Un de PLOTIN.
C'est pourquoi il n'y a rien d'abusif à ce que nous
symbolisions ici le champ du symbolique par ce 1.

Ce qu'il faut saisir, c'est que bien sûr, ce 1 qui n'est
pas simple et dont vite - ça a été là tout le progrès -
on s'est aperçu qu'il fonctionne comme 1 numérique,
c'est-à-dire engendrant une infinité de successeurs,
à condition qu'il y ait un zéro…
    ceci pour nous en tenir à l'exemplification
    de ce symbolique, par un des systèmes qui
    sont actuellement les mieux établis
…il faut inscrire ceci :
c'est que ce comptage…
    quel qu'il soit, à quelque niveau de structure
    que nous le placions dans le symbolique
…a ses effets dans l'imaginaire.

Et ce qui s'institue, ce qui s'ordonne dans mon
discours…
    à ceux qui le suivent de l'éprouver
…c'est que ces effets du comptage *symbolique*, dans l'ordre
que nous avons évoqué tout à l'heure de l'*imaginaire*…

à savoir en ceci : que l'imaginaire, c'est l'ordre
par quoi le réel d'un organisme, c'est-à-dire un *réel*
tout à fait situé se complète d'un *Umwelt*
…le comptage a - au niveau de l'*imaginaire* - cet effet d'y faire apparaître ce que j'appelle *l'objet(a)*.



Or chez l'être humain…
et sans que ceci fasse de lui,
dans le domaine du vivant, une telle exception,
une image, comme chez bien d'autres animaux
…y joue un rôle privilégié, c'est celle qui est au principe de cette dimension que nous appelons *le narcissisme*, c'est *l'image spéculaire*.

Nous savons que ce n'est pas le privilège de l'homme, que chez bien d'autres animaux, à certains niveaux de leur comportement, de ce qu'on appelle *éthologie*, mœurs animales, des images d'une structure apparemment équivalente, de la même sorte, privilégiées, exercent une fonction décisive sur ce qu'il est de l'organisme.

Tout ce qui par la psychanalyse est observé, articulé comme moment des *rapports* entre *i(a)* et cet *objet(a)*, ceci est le point vif qui pour nous est d'intérêt premier, r : i(a)/a, pour estimer à sa valeur de modèle tout ce que nous livre au niveau des symptômes la psychanalyse, ceci en fonction de ce qu'il en est, patent en notre époque, des *effets de disjonction entre savoir et pouvoir*.

J'ai donc d'abord défini *l'objet(a)* comme essentiellement fondé des *effets*, de ce qui se passe au champ de l'Autre…
au champ du *symbolique*, au champ du rangement,
au champ de l'ordre, au champ du rêve de l'unité,
de ces effets malicieux
…dans le champ de l'*imaginaire*.

Observez que ceci implique *la structure même* du champ de l'Autre comme tel, comme j'ai essayé grâce à un schème de vous le faire sentir dans plus d'une de mes précédentes leçons de cette année.

Ce qui s'indique ici comme effet dans le champ de l'*imaginaire*, ce n'est rien d'autre que ceci :
que ce champ de l'Autre est, si je puis dire, *en forme de A*.

Au niveau de ce champ, ceci s'inscrit dans une topologie qui, à l'imager…
car bien sûr ce n'est là qu'image intuitive
…se présente comme le trouant.

Le pas suivant…
celui que j'ai fait en énonçant d'une façon dont après tout il est frappant qu'à ce que je dise des choses comme ça, ça passe, ça rentre comme dans du beurre, ce qui prouve évidemment que les analystes n'ont pas une idée tellement sûre de ce à quoi ils peuvent tenir dans un tel champ
…j'ai dit quelque chose de simple, c'est à savoir que faire retour de ces effets *petit(a)* dans l'*imaginaire* à l'Autre, le champ d'où ils partent, de rendre à CÉSAR, si je puis dire, ce qui est à CÉSAR …
comme a dit, vous le savez, un jour un petit malin, car il l'était, le bougre !
…que c'était ça l'essence de la perversion, rendre *(a)* à celui de qui il provient : le grand Autre.

C'est une façon bien sûr un tout petit peu apologétique de présenter les choses.

Ce qu'il s'agit de savoir, c'est ce qu'on peut en tirer. Si effectivement quelque chose qui soit le sujet, par quelque côté…
car un effet du *symbolique* sur le champ de l'*imaginaire*, nous pouvons le considérer comme quelque chose d'encore problématique
…quelle place cela va-t-il prendre ?

Mais ça touche au sujet, nous ne pouvons en douter, nous qui faisons du sujet quelque chose qui ne s'inscrit que d'une articulation *un pied dehors un pied dedans* du *champ de l'Autre*.

Tâchons de la reconnaître, cette face de ce dont il s'agit concernant le sujet.

Il y a de l'intérêt, il y a de l'importance à reconnaître ici ce qu'il en est d'un terme qu'a promu FREUD, celui qui avant moi a commencé de prendre la mesure d'une certaine ***chambre*** dont la ***noirceur*** est autrement moins facile à calibrer que celle que j'évoquais la dernière fois, celle qui a servi pendant plus de deux siècles au nom d'un modèle optique.

Qu'il ait plusieurs fois fait le tour et dénommé de noms différents de mêmes choses qu'il se trouvait retrouver après son périple n'est pas pour nous étonner. FREUD a parlé beaucoup de l'amour, avec la distance qui convenait.

Ce n'est pas parce que ça a monté à la tête de ceux qui l'ont suivi que nous n'avons pas à bien remettre les choses au niveau d'où il les a fait partir.

Au niveau de l'amour, il a distingué la relation *anaclitique* et la relation *narcissique*.

Comme il s'est trouvé qu'à d'autres endroits, il opposait l'investissement de l'objet à celui du corps propre, appelé dans cette occasion narcissique, on a cru pouvoir édifier là-dessus je ne sais quoi du type *vases communicants* grâce à quoi c'est l'investissement de l'objet qui, à lui seul, prouvait qu'on est sorti de soi, qu'on a fait passer la substance libidinale là où il fallait.

C'est là-dessus que repose cette élucubration qui est bien celle que j'ai mise cette année-là parce qu'elle était encore vivace, qui s'appelle *La relation d'objet*, avec tout ce mythe du ***stade*** prétendu ***oblatif***, qualifié encore ***génital***.

Il me semble que ce que FREUD articule de l'anaclitisme, de l'appui pris au niveau de l'Autre, avec ce qu'il implique du développement d'une sorte de mythologie de la dépendance, comme si c'était de ça qu'il s'agissait, l'anaclitisme prend son statut, son vrai rapport de définir proprement ce que je situe au niveau de la structure fondamentale de la perversion.

C'est à savoir ce jeu par quoi le statut de l'Autre s'assure d'être couvert, d'être comblé, d'être masqué d'un certain jeu dit pervers, du jeu du *(a)* et qui de ce fait, en fait un stade, à prendre…

> je dis discursivement si nous voulons donner une approximation logique de ce qui est en jeu dans toutes sortes d'effets qui nous intéressent

…la relation anaclitique comme étant ici première.

Et aussi bien c'est là le seul fondement par quoi peut se justifier toute une série de *nuées prétendues significatives* par quoi l'enfant regretterait son paradis dans je ne sais quel environnement physiologique maternel qui, à proprement parler, n'a jamais existé sous cette forme d'idéal.

C'est uniquement essentiellement comme un jeu de cet *objet* définissable comme *effet du symbolique dans l'imaginaire*, comme jeu de cet imaginaire au regard de quelque chose qui peut prétendre, à quelque titre, pendant un temps…

> et à cet endroit la mère peut aussi bien jouer ce rôle que n'importe quoi d'autre, le père, une institution, voire une île déserte

…c'est comme jeu du *(a)*, comme masque, ce que j'ai appelé cette structure qui est la même chose que ce *(a)*, l'en-forme de *(a)* de l'Autre, c'est uniquement dans cette formule que peut se saisir ce qu'on peut appeler l'effet de masquage, l'effet d'aveuglement qui est précisément ce en quoi se comble toute relation anaclitique.

À exprimer les choses sous cette forme, l'important ce n'est pas ce qu'elle dit car, comme vous pouvez le saisir, ce n'est pas facile d'accès, précisément sur le plan de ce qu'on appelle imagination.

Car l'imagination vive…

> celle où nous prenons, où nous recueillons ce que nous appelons avidement signification, diversement plaisante

…elle, relève d'une toute autre sorte d'image, et combien moins obscure :
l'image spéculaire, beaucoup moins obscure surtout depuis que nos miroirs sont clairs.

On ne saura jamais…
    sauf à y réfléchir un tout petit peu
…ce que nous devons à ce surgissement des miroirs clairs.

Chaque fois que, dans l'Antiquité, et ça dure bien sûr encore au temps des Pères de l'Église, vous voyez quelque chose qui s'indique comme en un miroir, ça veut dire tout le contraire de ce que c'est pour nous.

Leurs miroirs, pour être de métal poli, donnaient des effets beaucoup plus obscurs, c'est peut-être ce qui a permis que subsiste si longtemps *une vision spéculaire* du monde.

Le monde devait bien, comme à nous, leur paraître obscur, mais ça n'allait pas mal avec ce qu'on voyait dans le miroir.

Ça a pu faire durer encore assez longtemps une idée du cosmos, il suffisait simplement de perfectionner les miroirs.

C'est parce que nous l'avons fait…
    et d'autres choses ensemble, précisément
    d'élucidation du symbolique
…que les choses nous paraissent moins simples.

Remarquons qu'en ceci nous n'avons pas avancé loin encore mais…
    puisqu'il s'agit du savoir
…observons que de l'ordre de satisfaction rendue
 à l'Autre, par la voie de cette inclusion du *(a)*,
la nouveauté…
    celle que nous permet d'envisager
    l'expérience analytique
…c'est très précisément celle-ci :
que - quel qu'il soit - celui qui peut se trouver
en rôle, en posture de fonctionner comme cet Autre,
le ***grand Autre***, celui-là, il apparaît que depuis toujours,
depuis qu'il fonctionne, *de ce qui se passe là il n'en a jamais rien su*.

C'est ce que je me permets à quelque titre d'articuler de ci de là, en posant des questions insidieuses aux théologiens, du type de savoir par exemple s'il est si sûr que Dieu croit en Dieu.

Si c'est pensable, la question introduite comme fondamentale en toute démarche psychanalytique…
    je crois l'avoir formulée dans la ligne de quelque chose qui, comme tous les prodromes, avait commencé de se dessiner dans un certain tournant philosophique
…c'est que l'intéressant…
    d'une façon tout à fait vive,
    et ceci à mesure que progressent
    plus les impasses où nous coince le savoir
…ce n'est pas de savoir ce que l'Autre sait, c'est de savoir ce qu'il veut…
    à savoir avec sa forme, sa forme « *en-forme de A* »,
    qui s'ébauche tout à fait autrement que dans un miroir, mais par une exploration à peine effleurée d'ailleurs de la perversion, qui nous fait dire que cette topologie qui se dessine et que précise à de bien autres niveaux que des expériences pathologiques
…l'avancée du savoir :
qu'est-ce que ça veut ?

À quoi ça mène ?

Ce n'est pas tout à fait d'ailleurs la même chose.

La question reste à l'étude.

Si on se figure que même sur les perversions,
la psychanalyse clôt le cercle, qu'elle a trouvé
le dernier mot…
    même à user d'une façon plus appliquée que je ne peux le faire ici-même de la relation à *l'objet(a)*
…on se tromperait.

L'important, c'est de reprendre à titre de symptômes…
    et en quelque sorte nous éclairant
    sur ce qu'il en est des rapports du *sujet* à l'Autre
…d'anciens thèmes qui ne se trouvent pas les mêmes à n'importe quelle époque, et si je n'ai pas pu ici faire place à l'Angelus SILESIUS du *Pèlerin Chérubinique* dont, dans un temps j'ai fait un tel usage…
    dans ces années perdues dont je ne sais même pas si, quelque jour, quelqu'un fera la mesure du cheminement par lequel je pouvais mener au jour la suite précaire de ce discours

…dont j'ai donc fait tellement d'usage, c'est à la lumière de cette relation telle que je la définis et comme anaclitique que pourraient être repris les hémistiches de son *Pèlerin Cherubinique*, ces distiques coupés, équilibrés en quatre membres dans lesquels se dessine l'identité propre de ce qui en lui lui paraît le plus essentiel, impossible à saisir autrement que dans le terme de *l'objet(a)* et de Dieu même.

Qu'il suffise de s'apercevoir que tout ce qui peut s'inscrire en fonction d'ordre, de hiérarchie et aussi bien de partage…

tout ce qui est de l'ordre de ce fait
de l'échange, du transitivisme,
de l'identification elle-même

…tout ceci participe de la bien différente relation que nous posons comme spéculaire.

Tout ceci se rapporte au statut de l'image du corps en tant qu'elle se pose en un certain tournant de principe comme liée à ce quelque chose d'essentiel dans l'économie libidinale considéré comme étant la maîtrise motrice du corps.

Ce n'est pas pour rien que *les mêmes consonnes* dans l'un et dans l'autre se retrouvent : « *maîtrise motrice* », tout est là.

Et c'est ce par quoi est témoigné en toute occasion un comportement dit de bien.

Grâce à cette maîtrise motrice, l'organisme qualifiable de ses rapports au symbolique…

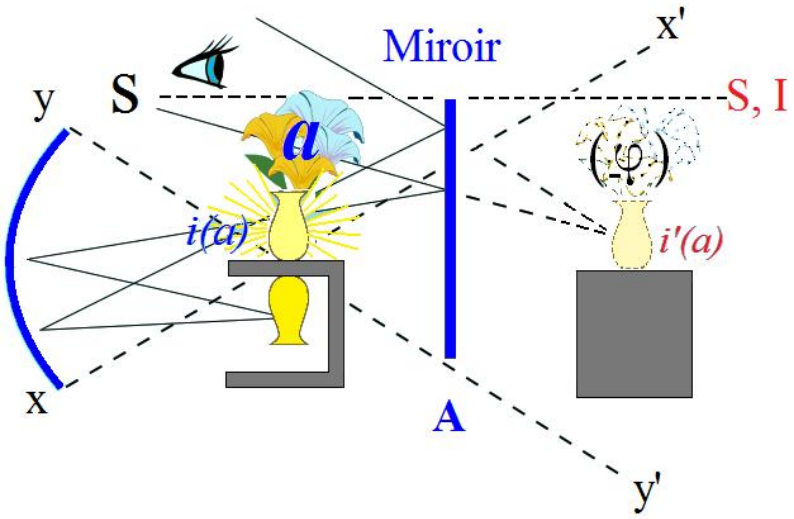
l'homme en l'occasion comme on l'appelle

…se déplace sans jamais sortir d'une aire bien définie en ceci qu'elle interdit une région proprement centrale qui est celle de la jouissance.

C'est par là que l'image du corps telle que je l'ordonne de la relation narcissique prend son importance.

Si vous vous reportez au schéma que j'ai donné sous le titre de *Remarques...*

à quelques propositions d'un monsieur
dont, grâce à moi, le nom subsistera



…vous y verrez que le rapport qui s'y désigne est très proprement ceci :
que du rapport qui s'établit du sujet au champ de l'Autre, en tant que là je ne peux en image ne rien faire d'autre qu'homogène à l'espace commun, et c'est bien pour cela que je fais là fonctionner l'Autre…
    et pourquoi pas puisque aussi bien
    il n'est pas soustrait à l'imaginaire
…comme un miroir, ceci à seule fin de pouvoir poser le deuxième terme, le signifiant…
    auprès duquel se représente
    par un autre signifiant le sujet
…s'y trouve pointé en un endroit qui n'est rien d'autre que ce qui se désigne ici par ce (I) énigmatique,
celui d'où à lui se présente la conjonction dans un autre miroir, la conjonction du *(a)* et de l'image du corps.

C'est très précisément ceci qui désigne ce qui se passe au niveau de la phobie.

Si nous prenons n'importe quelle observation de phobie, pour peu qu'elle témoigne d'un peu de sérieux, ce qui est le cas, on ne se paye pas le luxe de publier dans la psychanalyse une observation sans une anamnèse assez complète.

Pour prendre par exemple dans le livre d'Hélène DEUTSCH sur *Les Névroses* les chapitres qui se rapportent à la phobie, que voyons-nous, par exemple, pour prendre n'importe lequel, quelqu'un auprès de qui elle a été appelée à intervenir au nom de ceci qu'il a eu à un moment la phobie des poules, que voyons-nous ?

La chose est parfaitement articulée, mais qui ne se révèle, bien sûr, que d'un second temps d'exploration, c'est à savoir que, dans l'époque d'avant le déchaînement du symptôme, ces poules n'étaient assurément pas rien pour lui : c'était les bêtes qu'il allait, en compagnie de la mère, soigner, et aussi bien faire aussi la cueillette des oeufs.

Tous les détails nous sont donnés, à savoir que, à la façon dont font en effet tous ceux qui ont la pratique de ces volailles, une palpation en quelque sorte extérieure du cloaque suffit à percevoir si l'œuf est là, prêt à venir, après quoi on n'a plus qu'à attendre.

C'est bien en effet ce à quoi au plus haut point s'intéressait le petit x, le cas en question, c'est à savoir que, quand il se faisait baigner par sa mère, il lui disait d'en faire autant sur son propre périnée.

Comment ne pas reconnaître qu'ici, là-même, il se désigne comme aspirant justement à fournir l'objet de ce qui sans doute, pour des raisons qui ne sont pas autrement approfondies mais qui sont là sensibles, faisait pour la mère l'objet d'un intérêt tout à fait particulier.
Le premier temps, c'est bien évidemment :

« *Puisque les oeufs, ça t'intéresse, il faudrait que je t'en ponde.* »

Mais aussi bien ce n'est pas pour rien que l'œuf ici prend tout son poids : s'il peut se faire que *l'objet(a)* soit ainsi intéressé, c'est bien en ce sens qu'il y a une face démographique, si je puis dire, des rapports entre les sujets qui implique qu'assez naturellement
ce qui naît se trouve à la place d'un oeuf.
Je le répète, je n'évoque d'abord ce temps que pour livrer tout de suite le sens de ce dont il va s'agir quand la phobie se déclenche.

Un frère aîné, sensiblement aîné d'ailleurs, plus fort que lui, un jour le saisit par derrière, et ce garçon qui sait parfaitement bien sûr tout ce qu'il en est de ce qui se passe dans la basse-cour, lui dit :

« *Moi, je suis le coq et toi tu es la poule.* »

Il se défend, s'insurge avec la plus grande vivacité et déclare :

« *Je ne veux pas !* », « *I won't be the hen !* »

Remarquez que ce « *hen* » en anglais, ça a exactement la même prononciation avec l'esprit rude que le « n » du « un » dont je vous parlais tout à l'heure.
Il ne veut pas être le « *hen* ».

Il y avait déjà un nommé ALAIN qui croyait avoir fait une grande trouvaille en disant que penser, c'est dire non.

Il dit non.
Pourquoi est-ce qu'il dit non alors que, le temps d'avant, il se trouvait si bien avec sa mère de pouvoir être pour elle, si je puis dire, une poule de plus, une poule de luxe, celle qui n'était pas dans la basse-cour, si ce n'est parce que là est intéressé le narcissisme, à savoir la rivalité avec le frère, le passage - comme il est bien prouvé - à une relation de pouvoir, l'autre le tient par la taille, par les hanches, l'immobilise et tant qu'il veut il le maintient dans une certaine position.

Le virement, je ne dis pas le virage, de ce qui est investi dans une certaine signification d'un registre à l'autre, c'est là le point où achoppe la fonction précédente et où naît ceci que la poule va prendre désormais pour lui une fonction parfaitement *signifiante*, et plus du tout *imaginaire*, à savoir qu'elle lui fait peur.
Le passage du champ de l'angoisse…

> celui par lequel j'ai inauguré aujourd'hui mon discours, à savoir « *qu'il n'est pas sans objet* », à condition qu'on voie que cet objet, c'est l'enjeu même du sujet

…au champ du narcissisme, c'est celui où se dévoile la vraie fonction de la phobie qui est, à l'objet de l'angoisse, substituer un signifiant qui fait peur.

Au regard de l'énigme de l'angoisse, la relation signalée de danger est rassurante.
Aussi bien ce que l'expérience nous montre, c'est qu'à condition que se produise ce passage au champ de l'Autre, le signifiant se présente comme ce qu'il est au regard du narcissisme, à savoir comme dévorant.

Et c'est bien là d'où s'origine l'espèce de prévalence que, dans la théorie classique, a prise la pulsion orale.

Ce que je voulais aujourd'hui amorcer, c'est proprement ceci :
que c'est au niveau de la phobie que nous pouvons voir, non pas du tout quelque chose qui soit une ***entité clinique***, mais en quelque sorte une plaque tournante, quelque chose dont, à l'élucider dans ses rapports avec ce vers quoi elle vire plus que communément, à savoir…

> ***les deux grands ordres de la névrose*** : *hystérie* et *névrose obsessionnelle*, mais aussi bien par la jonction qu'elle réalise avec la structure de la perversion

…qu'elle nous éclaire, cette phobie, sur ce qu'il en est de toutes sortes de conséquences, et qui n'ont point besoin de se limiter à un sujet particulier pour être parfaitement perceptibles, puisqu'il ne s'agit pas de quelque chose qui soit isolable du point de vue clinique mais bien plutôt d'une figure cliniquement illustrée, d'une façon éclatante sans doute, mais en des contextes infiniment divers.

C'est du point de cette phobie que nous réinterrogerons ce dont nous sommes partis aujourd'hui, la disjonction du savoir et du pouvoir.

Il est impossible de ne pas considérer comme première l'incidence du *sujet* dans la pratique psychanalytique. Elle est sans cesse au premier plan dans la façon dont, à l'entendre, pense le psychanalyste, du moins si nous nous en tenons à ce qui s'énonce dans ses comptes rendus.

C'est de tel point défini par ce qu'on appelle une *identification* que le sujet se trouve agir, par exemple, manifester telle intention.

On énoncera telle paradoxale de ses conduites du fait qu'il se retourne, par exemple à lui-même…
    et de quel point sinon d'un autre qu'il a été occuper
…il se retourne, ce qui fut…
    à l'endroit de ce quelqu'un à qui il va s'identifier
…son agression première.

Bref, à tout instant le sujet se présente pourvu d'une - pour le moins - singulière autonomie, d'une mobilité surtout, à nulle autre égale, puisqu'il n'est à peu près aucun point dans le monde de ses partenaires…
    qu'ils soient ou non considérés comme ses semblables
…qu'il ne puisse occuper, du moins, je le répète, au niveau d'une pensée qui tend à rendre compte de tel paradoxe de ses comportements.

Disons que *le sujet*…
    et ici nul lieu, au niveau de cette littérature,
    de contester la légitimité de ce terme
… *le sujet* absolument non critiqué d'ailleurs, puisque aussi bien au terme il se produit ces énoncés singuliers qui vont jusqu'à parler du choix de la névrose, comme si à un moment c'était à je ne sais quel point privilégié de ce sujet en poudre qu'avait été réservé l'aiguillage.

Bien sûr, il peut s'admettre que, dans un premier temps de la recherche analytique, nous n'en ayons point été du tout au temps où d'aucune façon pouvait s'articuler d'une façon logique ce qu'il pouvait en être, en effet, de ce qui se présente comme tout à fait déterminant en apparence au début d'une anamnèse, dans une certaine façon de réagir au trauma.

Il suffirait peut-être de s'apercevoir que ce point considéré comme originel, aiguillant de l'anamnèse, est un point qui a été bel et bien produit rétroactivement par la somme des interprétations, je parle des interprétations non seulement que le psychanalyste se fait, comme on dit, dans sa tête ou au moment où il écrit son observation, mais où il est intervenu dans ce qui le lie au patient et qui est loin, dans ce registre…

> dans ce registre d'interrogation,
> de suspension de ce qu'il en est du sujet

…de pouvoir d'aucune façon être purement et simplement décrit comme un rapport de puissance à puissance, même soumis à tout ce qui peut s'y imaginer de transfert.

C'est pourquoi la reprise au niveau du sujet de la question de la structure en psychanalyse est toujours essentielle.
C'est elle qui constitue le véritable progrès.
C'est elle, bien sûr, qui ne peut que seule faire progresser ce qu'on appelle improprement la clinique, j'espère que personne ne s'y trompe et que si, la dernière fois, vous avez pu avoir quelque plaisir à voir s'éclairer à mon discours, à la fin d'une évocation d'un cas, ce n'est pas spécifiquement qu'un cas ait été évoqué qui fait le caractère clinique de ce qui s'énonce au niveau de cet enseignement.

Reprenons donc les choses au point où nous pouvons les formuler après avoir à plusieurs reprises, à plusieurs reprises marqué comment se forme, à partir d'une première et très simple définition, c'est à savoir qu'un signifiant…

> c'est de là qu'on part, parce qu'après tout c'est le seul élément dont l'analyse nous donne la certitude, et je dois dire qu'elle met en son plein relief, auquel elle donne son poids, c'est le signifiant

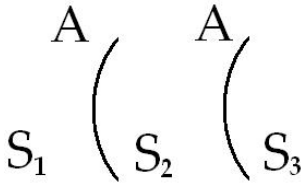
…si l'on définit le signifiant :

« *le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant* »

ici est la formule, la formule « *œuf* » si je puis dire, qui nous permet de situer justement ce qu'il peut en être d'un sujet que de toute façon nous ne saurions manier selon des formules qui, pour être en apparence celles du bon sens, du sens commun…

à savoir qu'il y a bien quelque chose qui constitue cette identité qui différencie ce monsieur-là de son voisin

…qu'à se contenter de ceci, nous nous trouvons en fait recouvrir tout énoncé, tout énoncé simplement descriptif de ce qui se passe effectivement dans la ***relation analytique*** comme d'un jeu de marionnettes où - je le répète – le sujet est aussi mobile que la parole même, la parole même du montreur des dites marionnettes, à savoir que, quand il parle *au nom de l'un* qu'il tient dans sa main droite, il ne peut pas en même temps parler *au nom de l'autre*, mais qu'il est aussi bien capable de passer de l'un à l'autre avec la rapidité que l'on sait.



Voici donc, ce qui déjà a été suffisamment écrit ici pour que je n'aie pas à en refaire toute la construction et le commentaire.

Ce *rapport premier*…

qui aussi bien est gros de tous les autres

…de S_1 à S_2, de ce signifiant qui représente le sujet pour un autre signifiant, et dans l'essai que nous faisons de serrer ce dont il s'agit quant à l'*autre* de ces ***signifiants***, nous essayons - nous l'avons déjà inscrit - d'ouvrir le champ où tout ce qui est signifiant second…

c'est-à-dire le corps, de ce au niveau de quoi par *un signifiant* va être représenté *le sujet*

…de l'inscrire au lieu du A.

Ce lieu qui est le grand Autre et dont je pense vous vous souvenez assez qu'à inscrire ainsi ce dont il s'agit, nous ne pourrons faire, au niveau de l'inscription même de S_2 que de répéter que pour tout ce qui suit, à savoir tout ce qui peut s'inscrire à la suite, nous devons remettre la marque du A comme lieu d'inscription, c'est-à-dire de voir en somme se creuser de ce que j'ai appelé la dernière fois l'« *en-forme de ce A* »…

c'est un nom nouveau que nous ferons à notre usage …l' *en-forme du A*, à savoir le *(a)* qui le troue.

Arrêtons-nous un instant…

sur ceci que je considère comme assez acquis
pour avoir été, j'en ai recueilli témoignage,
sensible à certains qui ont trouvé quelque évidence,
j'entends de maniement clinique

…à cet *en-forme du A*, formule destinée à montrer ce qu'il en est vraiment du *(a)*, à savoir de la structure topologique du A lui-même, de ce qui fait que le A n'est pas complet, n'est pas identifiable à un 1, en aucun cas à un tout.

Et pour tout dire que ce A est absolument à sentir, à représenter comme il en est au niveau *du paradoxe*…

du paradoxe dont ce n'est pas pour rien
que ce sont des logiciens qui l'ont formé

…du paradoxe de « *l'ensemble dit de tous les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes* ».

Je pense que vous avez déjà assez le maniement *de ce paradoxe*. Il est bien clair que cet *ensemble de tous les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes*, de deux choses l'une :

- ou il va se contenir lui-même et c'est une *contradiction*,

- ou il ne se contient pas lui-même, alors n'étant pas de ceux qui ne se contiennent pas eux-mêmes, il se contient lui-même, et nous nous trouvons devant *une seconde contradiction*.

Ceci est tout à fait simple à résoudre :
l'ensemble de tous les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes ne peut en effet comme fonction s'inscrire que sous la forme suivante, c'est à savoir E ayant pour caractéristique ce x en tant que différent de x : E $(x \neq x)$.
Or c'est là qu'il recouvre notre difficulté *avec le grand Autre*.

Si le grand Autre présente ce caractère topologique qui fait que son *en-forme* c'est le *(a)*…
    et nous allons pouvoir toucher
    très directement ce que cela signifie
…c'est qu'il est vrai, c'est qu'il faut poser,
que quel que soit l'usage conventionnel qu'il en est fait dans la mathématique :
le signifiant ne peut en aucun cas être tenu pour pouvoir se désigner lui-même .

S_1 ou S_2 en eux-mêmes ne sont pas chacun - d'aucune façon, ne peuvent être - le représentant d'eux-mêmes sinon à s'en distinguer, d'eux-mêmes.

Cette altérité du signifiant à lui-même, c'est proprement ce que désigne le terme du grand Autre marqué d'un A.

Si nous l'inscrivons, ce grand Autre, marqué du A,
si nous en faisons un signifiant, ce qu'il désigne,
c'est le signifiant comme Autre.

Le premier Autre qui soit, le premier rencontré dans le champ du signifiant est autre radicalement, c'est-à-dire autre que lui-même, c'est-à-dire qu'il introduit l'Autre comme tel dans son inscription, comme séparé de cette inscription même.

Ce A, en tant qu'extérieur à S_2 qu'il inscrit,
c'est l'*en-forme de A*, c'est-à-dire *la même chose que le (a)*.
Or ce *(a)*, nous le savons, c'est le sujet lui-même en tant qu'il ne peut être représenté que par un *représentant* qui est S_1 dans l'occasion : l'altérité première, c'est celle du *signifiant* qui ne peut exprimer *le sujet* que sous la forme de ce que nous avons appris à cerner dans la pratique analytique d'une étrangeté particulière.

Et c'est cela que je voudrais, je dirai non pas aujourd'hui frayer…
    puisque aussi bien dans un séminaire que j'ai fait
    dans un temps, c'était l'année 1961-62,
    sur *L'Identification*, j'en ai posé les bases
…ce sont ces bases-mêmes que je rappelle…
    simplement résumées et rassemblées aujourd'hui,
    pour vous faire sentir ceci qui n'est pas à prendre
    comme donné, sinon par l'expérience analytique
…à tout analyste.

bien sûr ce *(a)*, comme essentiel au sujet et comme marqué de cette étrangeté, il sait ce dont il s'agit.
Ces *(a)* - au reste - je les ai déjà assez, depuis longtemps, énumérés pour qu'on sache bien…

du *sein* à *l'excrément*, de *la voix* au *regard*

…ce que signifie dans son ambiguïté le mot étrangeté, avec sa note affective et aussi son indication de marge topologique.

Ce dont il s'agit, c'est de faire sentir…

à ceux qui n'ont pas à prendre ceci
comme un donné de l'expérience

…je ne sais quoi, qui peut évoquer sa place raisonnée au niveau des repères de ce qu'on considère comme l'expérience pratique :
à tort, elle n'est pas plus pratique que l'expérience analytique. Allons-y !

Ce qu'il y aurait de moins étranger en apparence, pourrait y représenter *le sujet* :
prenez-le au départ aussi indéterminé que vous l'entendrez, ce qui distingue celui qui est ici de celui qui est là et qui n'est que son voisin, bien sûr, nous pouvons le saisir, en prendre le départ, de ceci qui serait le moins étranger, d'un type de matérialité tout à fait vulgaire, c'est ce que j'ai fait quand je parlais d'identification, j'ai désigné *la trace*.

La trace ça veut dire quelque chose :

- *la trace* d'une main,

- *la trace* d'un pied, une empreinte.

Observez bien ici, à ce niveau, que « *trace* » se distingue du signifiant autrement que dans nos définitions nous n'en avons déjà distingué *le signe* :

« *Le signe*, ai-je dit, *c'est ce qui représente quelque chose pour quelqu'un.* »

Ici, nul besoin de quelqu'un.
Une trace se suffit en elle-même.
Et à partir de là pouvons-nous situer ce qu'il en est de ce que j'ai appelé tout à l'heure *l'essence du sujet* ?

Nous pouvons poser d'ores et déjà poser que ce que devient *la trace* par métaphore…
    le signe si vous voulez, par métaphore aussi,
    ces mots ne sont point à leur place puisque
    je viens de les écarter
…ce qui signifie un sujet en tant que cette trace, ce signe, contrairement à la trace naturelle, n'a plus d'autre support que l'*en-forme A*.

Qu'est-ce à dire ?

La trace passe à l'en-forme de A des façons par où elle est effacée .

Le sujet, ce sont *ces façons* mêmes par quoi, comme empreinte, la trace se trouve effacée.
Un bon mot dont déjà j'avais épinglé cette remarque, intitulant ce qui pouvait s'en dire : *les quatre effaçons du sujet* .

Le sujet, c'est lui qui *efface* la trace, en la transformant en *regard*, *regard* à entendre « *fente* », entr'aperçu.
C'est par là qu'il aborde ce qu'il en est de l'autre qui a laissé la trace : il est passé par là, il est au-delà.

Un sujet, bien sûr, en tant que tel, ce n'est pas assez de dire qu'il ne laisse pas de trace.
Ce qui le définit et ce qui le livre en même temps, c'est d'abord ceci…
    par quoi se distingue effectivement,
    au regard de tout organisme vivant
    ce qu'il en est de l'animal qui parle
…c'est qu'il peut les effacer.

Et de les effacer comme telles, comme étant ses traces, ceci suffit à ce qu'il puisse en faire quelque chose d'autre que des traces, des rendez-vous qu'il se donne à lui-même, par exemple. Le Petit Poucet, quand il sème des cailloux blancs, c'est autre chose que des traces.

Sentez ici la différence qui s'ébauche déjà dans la meute qui - à poursuivre quelque chose - a une conduite…
    c'est bien le cas de le dire
…mais conduite qui s'inscrit dans l'ordre de l'odorat, du flair, comme on dit, et la chose n'est pas forcément étrangère à l'animal humain lui-même.

Mais autre chose est cette conduite et la scansion d'une trace repérée comme telle sur un support de voix.

Vous touchez ici la limite.
Au niveau de la meute, cet aboiement, qui osera soutenir qu'il recouvre les traces ?

Il est quand même déjà ce qu'on peut appeler ébauche de parole. Mais distinct, distinct est ce support de la voix du donné de la voix, là où il y a langage, là où c'est ce support qui caractérise d'une façon autonome un certain type de trace.

Un être qui peut lire sa trace, cela suffit à ce qu'il puisse se réinscrire ailleurs que là d'où il l'a portée. Cette réinscription, c'est là le lien qui le fait dès lors dépendant d'un autre, dont la structure ne dépend pas de lui.

Tout s'ouvre à ce qui est du registre du sujet défini comme : « *c'est ce qui efface ses traces* ».
Le sujet, à la limite et pour faire sentir la dimension originale de ce dont il s'agit, je l'appellerai :
« *celui qui remplace ses traces par sa signature* ».

Et vous savez qu'une signature, il n'en est pas demandé beaucoup pour constituer quelqu'un en sujet, un illettré à la mairie qui ne sait pas écrire, il suffit qu'il fasse une croix, symbole de la barre barrée, de *la trace effacée*, forme la plus claire de ce dont il s'agit.

Quand d'abord on laisse un signe et puis que quelque chose l'annule, ça suffit comme signature.
Et qu'elle soit la même pour quiconque à qui elle sera demandée ne change rien au fait que ceci sera reçu pour authentifiant l'acte en question de la présence de bel et bien quelqu'un qui, juridiquement, est retenu pour un sujet, et rien de plus ni rien de moins mais cela dont j'essaie de définir le niveau, non certes pour en faire un absolu mais justement pour marquer ses liens de dépendance.

Car la remarque ici commence.
Le signifiant naît de ses traces effacées.
Quelle en est donc la conséquence ?

C'est que ces *traces effacées* ne valent que par le système des autres, qu'elles soient semblables ou les mêmes. Que ces autres instituées en système, c'est seulement là que commence la portée type du langage, ces autres traces effacées, ce sont les seules admises. Admises par qui ?

Eh bien, là nous retombons sur nos pieds de la même façon qu'au niveau de la définition du sujet qu'un signifiant représente pour un autre signifiant, ce sont les seules admises par qui ?
Réponse : par les autres traces.

« *Un pa-âté* – comme dit BRIDOISON dans *Le Mariage*[69] – *ça ne compte pas*. »

C'est bien pour ça qu'il y porte tant d'intérêt, car pour lui BRIDOISON qui prend au sérieux les traces, il se pourrait que ça comptât : c'est un « *pas hâté* ».

Dès lors si nous savons que ces traces…
ces traces qui ne sont effacées que d'être là,
en repoussoir, effacées
…ces traces qui ont un autre support qui est proprement l'*en-forme du A*…
en tant qu'il est nécessité de ceci qu'il fasse un A,
un A qui fonctionne au niveau du sujet
…nous avons alors à les considérer du niveau de leur substance.

C'est bien ce qui fait la portée d'un élément par exemple comme *un regard* dans l'érotisme et que la question se pose - parce qu'elle est sensible - du rapport de ce qui s'inscrit au niveau du regard, à la trace.
Un regard érotique laisse-t-il des traces là où il vient s'inscrire, au niveau de l'autre, c'est-à-dire chez quelque autre ?

C'est à ce niveau que se pose la dimension de *la pudeur* et qu'elle s'insère, elle le démontre ici d'une façon sensible. La pudeur est une dimension seulement propre au sujet comme tel.

Est-ce que nous allons brièvement, à ce détour, ordonner d'une façon qui soit un peu différente de sa litanie habituelle, cette relation du signifiant à l'*en-forme de A* ?

69 Cf. Beaumarchais : La Folle Journée ou Le Mariage de Figaro (1784).

Certainement oui - quoique rapidement - pour rappeler que ce n'est pas hasard si, à la pointe de notre actualité, l'écriture s'affirme rapport de l'écriture au *regard* comme *objet(a)* : c'est là seul ce qui peut donner son statut correct à une grammatologie.

Le *regard*…
dans toute son ambiguïté que j'ai déjà tout à l'heure
marquée à propos du rapport à la trace
…l'*entrevu* et, pour tout dire, la coupure dans le *vu*,
la chose qui ouvre au-delà du *vu*.

Assurément l'accent à mettre sur l'écriture est capital pour la juste évaluation de ce qu'il en est du langage. Et que l'*écriture* soit première, et doive être considérée comme telle, au regard de ce qui est *la parole*, c'est ce qui après tout peut être considéré comme non seulement licite mais rendu évident par la seule existence d'une écriture comme la chinoise, où il est clair que ce qui est de l'ordre de l'appréhension du regard n'est pas sans rapport à ce qui s'en traduit au niveau de la voix, à savoir qu'il y a des éléments phonétiques, mais qu'il y en a aussi beaucoup qui ne le sont pas, ceci étant d'autant plus frappant que, du point de vue de la structure…
de la structure stricte
de ce qu'il en est d'un langage
…nulle langue ne se tient d'une façon plus pure que cette langue chinoise *où chaque élément morphologique se réduit à un phonème*.

C'est donc bien là où ç'aurait été le plus simple - si l'on peut dire ! - que l'écriture ne soit que transcription de ce qui s'énonce en paroles, qu'il est frappant de voir, que tout au contraire l'écriture, loin d'être transcription, est un autre système, un système auquel éventuellement s'accroche ce qui est découpé dans un autre support, celui de la voix.

Assurément, le terme de la coupure est ce qui prédestine ces supports…
aussi bien définissables *matériellement*
comme *regard* et *voix*
…ce qui les prédestine à cette fonction d'être ce qui, remplaçant la trace, *institue cette sorte d'ensemble d'où une topologie se construit comme définissant l'Autre, à son terme*.

Vous le voyez, il ne s'agit ici que de considérations substructurales, non pas du tout bien sûr originelles car après tout ceci ne dit pas comment cet Autre a commencé, cela dit comment ça se tient quand il est là, d'où il a pris origine, c'est bien ce qui, jusqu'à présent, est laissé entre parenthèses.

Remarque marginale, car je continue…
après cet 1 et 2 concernant *regard* et *voix*
…à dire ce qui pourrait venir à la suite dans un apport pris par ce biais.

Ce n'est pas, vous le voyez immédiatement, dans le rapport du sujet à l'Autre en tant que structuré que vient ce qui s'annonce maintenant comme étant ***la demande***.

Chose singulière : alors que dans l'ordre de *l'objet(a)*, *le sein* et *le déchet* semblent venir au premier plan…
au point presque de laisser dans une certaine ombre…
dans le maniement le plus fréquent de ce dont il s'agit dans la régression analytique
…les termes du *regard* et de *la voix*
…vous voyez ici que nous sommes forcés au contraire de supposer construits sur support *regard* et *voix*.

Ce qui va faire bien sûr élément dans la demande et que si nous retrouvons ici un *objet(a)*, c'est pour autant l'occasion de pointer que ce qui est demandé n'est jamais qu'une *place*, et que ce n'est pas pour rien que *place* évoque ce placage qui est l'essence dont nous définissons *le sein* analogue du *placenta*, pour autant qu'il définit le rapport subjectif fondé, tel qu'il convient de l'instituer, dans les rapports de l'enfant et de la mère.

Le rôle ambocepteur du sein entre l'enfant et la mère est en réalité rôle prévalent.

C'est en tant qu'*objet(a)*, en tant qu'être plaqué à sa paroi que l'enfant sujet s'articule, que son message est reçu de la mère et qu'il lui est répondu.

Ce qu'on *demande* avec ces signifiants, voici quel est le troisième terme [le sein], et vous voyez son lien à cet autre élément *(a)*, [la voix].

Enfin, à articuler les choses par ce biais, nous verrons, nous toucherons du doigt que ce qui s'engendre, à savoir tout ce qui est sens, à proprement parler : *le signifié*, c'est en tant qu'effet de chute de ce jeu qu'il est ici à situer.

Ce qu'il y a dans le sens…
qui est non seulement effet,
mais effet rejeté, mais effet qui s'emporte,
et aussi bien effet qui s'accumule
…la culture - pour tout dire - participe de ce quelque chose qui découle d'une économie fondée sur la structure de *l'objet(a)*.

À savoir que c'est bien comme déchet, comme excrément de la relation subjective comme telle que ce qui fait la matière des dictionnaires…
de ce qu'on dit être l'amas des sens qui se sont concentrés au cours d'une certaine pratique enregistrable pour être devenue commune
…autour d'un signifiant, c'est bien du registre du *second objet* comme *objet(a)*, de l'objet anal qu'il faut ici l'inscrire dans cette perspective.

Telles sont les quatre *effaçons* dont peut s'inscrire *le sujet*.

Le sujet qui, au milieu de ceci, est bien sûr à proprement parler insaisissable de ne pouvoir qu'être représenté par un représentant. C'est en tant qu'il s'inscrit dans le champ de l'Autre qu'il subsiste, et c'est à ceci que nous avons affaire si nous voulons d'une façon correcte rendre compte de ce qui est l'enjeu dans la psychanalyse.

La distance se mesure de ce qui se définit comme un sujet à ce qui tient comme une personne.
La distance se mesure, c'est-à-dire qu'il faut très sévèrement les distinguer, que toute espèce de *personnalisme* en psychanalyse est propice à toutes les déviations, à toutes les confusions.

Dans la perspective psychanalytique, ce qui se définit, se marque, dans d'autres registres dits moraux, comme étant *la personne*, nous ne pouvons le situer à un autre niveau que celui *du symptôme*.

La personne commence là où - bien sûr - ce sujet tel que je vous l'ai situé est ancré autrement, est *ancré* d'une façon bien plus large, celle qui fait entrer en jeu ce qui sans doute se place à son origine, à savoir *la jouissance*.

C'est parce que l'expérience analytique nous apprend à dessiner ici autrement…
ce qui fut fait de l'atlas - si je puis dire - cartographiquement
…ce qu'il en est des jeux qui se rapportent au sujet, c'est en cela qu'elle a son importance.

C'est en cela qu'elle inaugure une méthode, qu'elle ne prétend reconstituer nul nouveau « tout », mais assurément que d'ores et déjà elle bouleverse les anciens systèmes de projection qui constituaient un tout.

Il y aurait évidemment ici à pointer en marge toutes sortes d'indications qui sont suggestions, index tendu…
point important dans cette *signification de l'index*, dans une découverte en progrès, c'est assurément quelque chose de tout autre que ce en quoi nous pouvons le distinguer pour, par exemple, dans la langue, en faire le distinctif d'une certaine sorte de *signifiant*
…index donc, que je propose à ceux qui peuvent avoir ici un penchant à revenir sur ce que FREUD a énoncé au niveau de *Psychologie collective et analyse du moi* :
à considérer que le chef, le leader, l'élément clé de l'*identification* tel qu'il l'énonce, combien il devient plus clair dans cette perspective à ce qu'on y montre la solution qui rend possible ce par quoi le sujet s'identifie strictement au *(a)*, autrement dit qu'il devient ce qu'il est vraiment, c'est-à-dire un sujet en tant que lui-même barré.

Ce que nous avons vu…
et qui dès lors doit être considéré pour nous comme pouvant toujours se reproduire
…le passage de toute une masse à la fonction de regard univoque si je puis dire, c'est quelque chose dont seule peut rendre compte la perception des possibilités offertes dans ce registre au signifiant privilégié d'être le plus sommaire, d'être réduit à ce que FREUD désigne comme étant purement et simplement *la marque*, la fonction comme unique du 1.

Or voici donc ici le système dont la pensée est entièrement sujette et dont, sentez-le bien, il n'est question en aucun cas que sorte tout ce qui peut s'articuler, et nommément comme savoir.
La conséquence sur quelque chose de vivant, que le langage l'enveloppe, le système des signifiants, c'est très précisément qu'à partir de lui, l'image est toujours plus ou moins marquée d'être assumée dans le système, et comme signifiante : c'est l'obligée de la fonction du type, et de ce qu'on appelle « *l'universel* ».

Comment n'est-il pas sensible, comment n'est-il pas rendu commun, et comment n'est-il pas encore dans quelque forme effective de renouvellement des institutions, que ce fait que les images soient prises dans le jeu du signifiant est là pour nous rendre sensible…

toute l'expérience psychanalytique en témoigne

…que ce qui s'y perd, c'est la fonction imaginaire en tant qu'elle répond de l'accord du mâle et de la femelle.

S'il y a quelque chose que l'analyse nous démontre, c'est que c'est en raison de la prise dans le sujet non seulement que tout ce qui est désignable comme mâle est aussi bien ambigu, voire révocable à une plus proche critique, que c'est aussi vrai pour l'autre part, et que ceci est sanctionné dans le fait d'expérience très précise :
- qu'au niveau du sujet, il n'y a point de reconnaissance comme telle *du mâle par la femelle* ni *de la femelle par le mâle*,
- que tout ce qu'une exploration un peu approfondie nous démontre de l'histoire d'un couple, c'est que les identifications y ont été multiples, se recouvrant et toujours à la fin formant un ensemble composite.

L'ambiguïté qui reste sur tout ce qui pourrait inscrire au niveau du signifiant ce qu'il en est de ce qui distingue - nous le savons pourtant - au niveau biologique, radicalement…

quand je dis radicalement, j'omets bien sûr au niveau des mammifères les caractères dits sexuels secondaires et la distinction possible du sexe tissulaire en rapport au sexe phanérogamique, mais laissons de côté ce qu'il peut en être

…constatons que ce que désigne l'expérience analytique, c'est très précisément qu'à ce niveau, il n'y a pas couplage signifiant, c'est au point que, dans la théorie, s'il est fait les oppositions ***actif-passif***, ***voyeur-vu***, etc., nulle opposition n'est jamais promue comme fondamentale qui désigne le *mâle-femelle*.

L'important…
    et l'important en quelque sorte préalable
…par rapport à la question qui est soulevée de ce qu'il en est, dans le système signifiant, de la fonction dite du *phallus*…
    pour autant que c'est celle qui se trouve effectivement intervenir, et d'une façon dont il est bien sûr qu'elle n'est en aucun cas « *qu'une fonction tierce* »
…qu'elle représente :

- soit ce qui se définit d'abord comme *ce qui manque*, c'est-à-dire fondant le type de la castration comme instituant celui de la femme,

- soit ce qui au contraire, du côté du mâle, indique d'une façon qui est combien problématique, ce qu'on pourrait appeler l'énigme de la jouissance absolue.

De toute façon, il ne s'agit pas là de ***repères corrélatifs***, de ***repères distinctifs***. *Un seul et même repère* domine tout le registre de ce qu'il en est de la relation du sexué.

Ce signifiant privilégié, j'entends ici ponctuer en quoi se justifie que dans une construction longue, qui a été faite tout au contact de l'analyse articulée, de ce qui s'est écrit, de ce qui est resté témoignage de notre expérience des névroses, j'ai pu le qualifier de *signifiant manquant* ?

La question est d'importance car si assurément pour ce qu'il en est de l'articulation de la fonction du sujet, vous voyez bien que, aussi loin que puisse être poussée l'articulation du savoir, le sujet y montre la faille.

Dire que *le phallus* est le signifiant manquant au niveau où j'ai pu l'énoncer, au point de mon discours où j'en ai risqué, disons, la première avancée, je crois que quelque chose qui est ***contexte*** n'était pas encore assez articulé pour que puisse se dire ce que je précise maintenant.

Repartons…
    et c'est là l'intérêt
    de notre référence d'aujourd'hui
…de notre départ de la trace, repartons de ce point d'appui et souvenons-nous du proverbe arabe que dans mes *Écrits*[70], j'ai cité quelque part il y a bien longtemps.

Il y a quatre choses…
    je ne sais plus lesquelles, je dois dire
    que j'ai oublié la quatrième ou que je ne cherche pas
    à m'en souvenir immédiatement
…qui ne laissent aucune trace :

- celle que j'évoquais à ce tournant, le pied de la gazelle sur le rocher,

- il y a aussi le poisson dans l'eau,

- et ce qui nous intéresse plus : l'homme dans la femme, dit le proverbe, ne laisse pas de trace.

Ça peut à l'occasion s'objecter sous la forme suivante, dont on sait l'importance dans les fantasmes des névrosés : une petite maladie de temps en temps.
Mais justement ça, c'est ce qui est instructif.
Le rôle des maladies vénériennes n'est point du tout un hasard dans la structure.

Nous ne pouvons partir d'aucune trace pour fonder - du rapport sexuel - le signifiant.
Tout est réduit à ce signifiant, *le phallus*, justement, qui n'est pas dans le système du sujet puisque ce n'est pas le sujet qu'il représente mais, si l'on peut dire, la jouissance sexuelle en tant qu'hors système, c'est-à-dire absolue.

La jouissance sexuelle pour autant qu'elle a ce privilège par rapport à toutes les autres, c'est que quelque chose dans le principe du plaisir…
    dont on sait qu'il constitue
    la barrière à la jouissance
…c'est que quelque chose dans le principe du plaisir lui laisse quand même accès.

---

70 Écrits p. 193, (ou t.1 p.192) : « Plus inaccessible à nos yeux faits pour les signes du changeur que ce dont le chasseur du désert sait voir la trace imperceptible le pas de la gazelle sur le rocher, un jour se révéleront les aspects de l'imago ».

Avouez que même sous la plume de FREUD, qu'on lise que c'est là la jouissance par excellence…
et que c'est vrai, en plus
…mais qu'on le lise sous la plume d'un savant qui mérite autant ce titre que l'est notre FREUD, ça a tout de même quelque chose qui puisse nous faire rêver.
Mais ce n'est pas dans le système du sujet, il n'y a pas de sujet de la jouissance sexuelle.

Et ces remarques n'ont d'autre intérêt que de nous permettre de préciser le sens du *phallus* comme signifiant manquant.

Il est le signifiant hors système, et pour tout dire celui conventionnel à désigner ce qui est, de la jouissance sexuelle, radicalement forclos.

Si j'ai parlé de forclusion à juste titre pour désigner certains effets de la relation symbolique, c'est ici qu'il faut voir, qu'il faut désigner le point où elle n'est pas révisible.

Et si j'ajoute que tout ce qui est refoulé dans le symbolique reparaît dans le réel, c'est bien en ça que la jouissance est tout à fait réelle. C'est que, dans le système du sujet, elle n'est nulle part symbolisée, ni symbolisable non plus.

C'est bien pour ça qu'est nécessaire, dans l'énoncé au niveau des propos de FREUD, cette énormité dont personne ne semble s'inquiéter : que c'est un mythe qui ne ressemble strictement à aucun mythe connu de la mythologie, sauf bien sûr quelques personnes.

Le vieux KROEBER, LÉVI-STRAUSS, s'aperçoivent très bien que ça ne fait pas partie de leur univers et ils le disent, mais c'est exactement comme s'ils ne disaient rien, puisque tout le monde continue à croire que le complexe d'Œdipe, c'est un mythe recevable.

Ça l'est, en effet, en un certain sens, mais observez que ça ne veut rien dire d'autre que la place où il faut situer cette jouissance que je viens de définir comme absolue.

Le mythe du père primordial, c'est celui en effet qui confond dans sa jouissance toutes les femmes.

La seule forme du mythe en dit assez, c'est dire qu'on ne sait pas de quelle jouissance il s'agit, est-ce de la sienne ou de celle de toutes les femmes?

À ceci près que la jouissance féminine est restée, comme je vous l'ai fait remarquer, toujours aussi à l'état d'énigme dans la théorie analytique.

Que veut donc dire cette fonction phallique qui semble, à ne pas représenter le sujet, marquer pourtant un point de sa détermination comme champ limité d'un rapport à ce qui se structure comme l'Autre.

C'est à ausculter de plus près, à revenir de ces perspectives radicales vers notre expérience, que nous allons tout de suite voir comment *les choses se traduisent*.

Le détour d'où ressortit *l'éclosion d'une névrose*, c'est quoi ?

C'est l'intrusion positive d'une jouissance auto-érotique qui est parfaitement typifiée, dans ce qu'on appelle les premières sensations plus ou moins liées à l'onanisme…
    qu'on appelle ça comme on voudra
…chez l'enfant.

L'important, c'est que c'est en ce point…
    pour les cas qui tombent sous notre juridiction,
    c'est-à-dire ceux qui engendrent une névrose
…c'est en ce point précis au moment même où cette positivation de la jouissance érotique se produit que, corrélativement se produit aussi la positivation du sujet en tant que dépendance…
    anaclitisme ai-je énoncé la dernière fois
…du désir de l'Autre.

C'est là que se désigne le point d'entrée par où fait drame ce qui est structure du sujet.

Toute l'expérience mérite d'être articulée qui va confirmer à quelles frontières, à quelles jonctions ce drame va éclater.

Je pense avoir déjà suffisamment la dernière fois marqué le poids qu'y prend *l'objet(a)*, non tant en tant qu'il est présentifié mais en démontrant rétroactivement que c'est lui qui auparavant faisait ***toute la structure du sujet***.

Nous allons voir à quelles autres *frontières* le drame éclate.

Mais d'ores et déjà nous pouvons savoir du retour de ces effets, que c'est grâce à la relation positive, à la jouissance dite sexuelle, mais sans que pour autant soit assurée d'aucune façon la conjonction sexuée, que quelque chose se désigne comme essentiel à la position du sujet, c'est le désir de savoir.

Le pas décisif fait par FREUD de la relation de la curiosité sexuelle avec tout l'ordre du savoir, c'est là le point essentiel de la découverte psychanalytique et c'est de la jonction :

- de ce qu'il en est du *(a)*, à savoir ce où le sujet peut retrouver son essence réelle comme manque à jouir essentiellement, et rien de plus, quelque représentant dont il ait à se désigner par la suite,

- le champ de l'Autre, d'autre part, en tant que s'y ordonne le savoir est à l'horizon ce domaine interdit de sa nature qu'est celui de la jouissance et avec lequel la question de la jouissance sexuelle introduit ce minimum de relations diplomatiques dont je dirai qu'elles sont si difficiles à soutenir.

C'est pour autant que quelque chose se produit que j'ai appelé « ***le drame*** », que la signifiance de l'Autre, en tant que structuré et troué est autre chose que ce que nous pouvons métaphoriquement appeler le signifiant qui le troue, c'est-à-dire *le phallus*.

C'est en tant que c'est autre chose que nous voyons ce qui se passe quand il faut que le jeune sujet réponde à ce qui se produit de l'intrusion de la fonction sexuelle dans son champ subjectif.

J'ai fait grand état…
    et ceux qui y ont assisté s'en souviennent encore
…à propos du petit Hans, du petit Hans qui est l'observation exemplaire d'une première exploration absolument désordonnée, tournant en rond, jusqu'à un certain point non dirigée, avec pourtant la direction impérialiste de la référence au père d'abord qui joue un rôle dont j'ai marqué les carences et que FREUD ne dissimule pas, mais FREUD lui-même comme étant lui aussi la référence dernière, celle d'un savoir présumé absolu.

Tout ce qui peut se dessiner dans ce désordre, j'ai pris soin, comme je l'ai dit, de le longuement reprendre pour en montrer les strates mais l'une d'elles n'est autre que celle de ce jeu auquel se livre le petit Hans, qui est celui de la confrontation de la grande girafe et de la petite girafe.

J'ai pu en souligner l'importance en montrant ce que révèle dans son fond la phobie, à savoir l'impossibilité de faire coexister l'*hommelle*, à savoir cette ***mère phallicisée*** qui est le rapport qu'exprime Hans dans la grande girafe, avec d'autre part quoi que ce soit qui en soit la réduction.

S'il dessine la petite girafe, c'est bien pour montrer non pas que c'est une image comparable à l'autre, mais que c'est une écriture sur un papier, et pour ça, il la *zerwurzelt*, comme on s'exprime dans le texte, il la chiffonne et il s'assoit dessus.

L'important n'est pas ici la fonction imaginaire ou identificatoire de Hans à ce *complément* de sa mère qui est au fond son grand rival : *le phallus*, c'est qu'il le fasse passer - ce *phallus* - dans le symbolique parce que c'est là qu'il va avoir son efficace, et chacun sait quel est l'ordre de l'efficace des phobies.

S'il y a quelque chose qui sert dans le vocabulaire politique - et non sans raison - au joint du pouvoir et du savoir, c'est celui de lancer en un point du monde…
    auquel j'ai déjà fait tout à l'heure allusion avec
    le langage [紙老虎, zhǐ lǎohǔ , tigre de papier est une expression chinoise reprise par Mao Zedong en 1956]
…celui de « *tigre de papier* ».

Qu'est-ce qu'il y a de plus « *tigre de papier* » qu'une phobie, puisque très souvent, la phobie, c'est une phobie qu'un enfant a des tigres qui sont dans son album, des tigres *réellement* en papier.

Seulement, si les politiques ont toutes les peines du monde à persuader les foules de mettre à leur place *les tigres de papier*, ici la fonction, ou plus exactement l'indication à donner est exactement inverse : donner toute son importance au fait que, pour combler quelque chose…

> quelque chose qui ne peut pas se résoudre au niveau du sujet, au niveau de l'angoisse intolérable

…le sujet n'a d'autre ressource que de se fomenter la peur d'un « *tigre de papier* ». C'est tout de même ça qui est instructif, parce qu'en plus, bien sûr, ce n'est pas un sujet du type dont les imaginent *les psychanalystes*, à savoir que comme il s'exprime, c'est une facilité de style.

Il fait tout ça en l'arrangeant de son mieux. Le « *tigre de papier* », c'est à un moment, au moment où il s'agit de quelque chose qui est justement *la personne du petit Hans*, elle est tout entière un symptôme… à ce moment-là, tout seul, le monde, ou tout au moins ce qui en est le fondement : *l'hommelle* en face de laquelle il est, toute seule se transforme en tigre de papier.

Il y a le lien le plus étroit entre la structure du sujet et le fait que la question se pose ainsi : que l'hommelle c'est ce quelque chose, tout d'un coup de grimaçant, qui fait peur.

Et qu'il s'agisse d'un tigre ou d'un animal plus petit, d'un chat, ça n'a aucune espèce d'importance, aucun analyste ne se trompe sur sa vraie fonction.

Si donc nous avons été amenés, au terme, à voir l'importance du *manque* quant à l'objet tout à fait réel qu'est le pénis dans tout ce qui est détermination de ce qu'on peut appeler rapport sexué, c'est parce que la voie nous a été ouverte par le névrosé, et le complexe de castration, en tant qu'effectivement il réalise dans le champ du signifiant la place d'un manque, ce n'est que le résultat du discours par quoi il nous faut parer aux questions posées par le névrosé.

C'est seulement au terme d'une psychanalyse qu'il faut que ce qui est…

et ce qui reste bel et bien, comme dit le petit Hans, enraciné, *angewachsen*, et Dieu merci - on le souhaite au moins à la plupart - en état de servir

…il faut qu'au niveau d'un certain plan, il ait été *zerwurzelt*, qu'on montre bien ***qu'il ne s'agit que d'un symbole***.

D'où bien sûr ce dont j'ai déjà dit qui faisait problème à la fin de la cure du petit Hans.
S'il faut, bien sûr, que lui comme tout névrosé, aboutisse à la fin à la formule, que pour devenir un homme je n'ai pas le pénis à titre de symbole, car c'est cela le complexe de castration.

Mais il faut observer que ceci *peut se couper de deux façons* :

- le « *je n'ai pas le pénis* » qui est précisément ce qu'on veut dire en disant que la fin de l'analyse, c'est la réalisation du complexe de castration, ceci bien sûr rejetant ailleurs cette fonction qui est celle pure et simple du pénis tel qu'il fonctionne, c'est-à-dire en dehors du registre symbolisé.

- Mais ça peut se couper aussi autrement, à savoir : « *Je n'ai pas à titre de symbole le pénis, ce n'est pas le pénis qui me qualifie comme signifiant de ma virilité* », et ça, on ne l'a pas obtenu du petit Hans, car c'est ce qui passe au travers des mailles du filet.

Le petit Hans qui n'a pas cessé pendant tout ce temps de jouer avec les petites filles son rôle de celui qui l'a, conserve…

comme j'en ai fait dans son temps

bel et bien la réserve

…conserve - des rapports sexuels - ce quelque chose qui met au premier plan le pénis comme fonction imaginaire, c'est-à-dire que c'est ce qu'il définit comme viril, c'est-à-dire que tout hétérosexuel qu'il pourra bien se manifester, il en est très exactement au même point où sont les *homosexuels*, j'entends ceux qui se reconnaissent comme tels, car on ne saurait trop étendre dans le champ des apparences de relations normales quand il s'agit des rapports du sexe, le champ de ce qui structuralement répond proprement à l'homosexualité.

D'où l'importance du *sondage* et de l'énoncé de ce joint qui, entre l'imaginaire et le symbolique, est à sa juste place la fonction, ou plus exactement les versants de la fonction que nous définissons comme « *complexe de castration* ».

Comment ceci est encore plus nourri par l'expérience que nous avons du joint de l'Autre à la jouissance dans les autres formes de névrose, c'est ce par quoi je continuerai par après.

Le système de « *nulle part* », voilà - pourrait-on dire - ce qu'il nous faut exposer. C'est bien là que prendrait son sens - enfin - le terme d'utopie, mais cette fois réalisée du bon bout, si je puis dire.

La vieille « *nullibiété* » à laquelle, dans les temps anciens, j'avais redonné le lustre qu'elle mérite pour avoir été inventée par l'évêque WILKINS [71] :
ça n'est « *nulle part* », qu'est-ce que c'est ?
Il s'agit de la jouissance.

Ce que l'expérience analytique démontre, encore faut-il le dire, c'est que :
par un lien à quelque chose qui n'est rien d'autre que ce qui permet l'émergence du savoir, la jouissance est exclue, le cercle se ferme.

Cette exclusion ne s'énonce que du système lui-même en tant que c'est le symbolique.
Or, c'est par là qu'elle s'affirme comme réel, réel dernier du fonctionnement du système même qui l'exclut.

« *Nulle part* », la voici redevenue « *partout* » de cette exclusion même qui est tout ce par quoi elle se réalise.

Et c'est bien là, on le sait, à quoi s'attache notre pratique : démasquer, dévoiler ce qui…
là où nous avons affaire : dans le *symptôme*
…démasque cette relation à la *jouissance*, notre *réel*, mais pour autant qu'elle est exclue.

---

71 « nullibiété », Cf. Le Séminaire sur « La lettre volée », Écrits p.23.
« nullibiété » (nulle part, atopia interroge le statut de « la lettre volée » : introuvable mais pourtant là) est ici utilisé pour qualifier la jouissance exclue du fait du symbolique. De la lettre à la jouissance, la fonction du manque dans l'Autre porte l'accent sur le réel du lieu vide de la Chose… Cf. Patrick Brient, « nullibiété », Erès, Essaim, 2007/1 - n° 18, p. 129 à 132.
John Wilkins (1614, 1672) ecclésiastique et scientifique anglais, évêque de Chester de 1668 à 1672. Il imagina un système d'écriture basé non sur un alphabet, mais sur un système idéographique compréhensible internationalement. Il présente ce projet dans *An Essay towards a Real Character and a Philosophical Language*. Cf. Jorge Luis Borges « La langue analytique de John Wilkins », *Enquêtes, suivi de Entretiens*, Gallimard, 1986 (Folio), p. 138-143.

C'est à ce titre que nous avançons ces trois termes comme support :

- de *la jouissance* en tant qu'elle est exclue

- de *l'Autre* comme lieu où ça se sait,

- du *(a)* comme de l'effet de chute qui résulte.

Car c'est l'enjeu de l'affaire, qui résulte de ceci :

- que dans le jeu du signifiant, c'est la jouissance qui est visée pourtant,

- que le signifiant surgit du rapport indicible de ce *quelque chose* qui, d'avoir reçu - d'où ? - ce moyen :
  le signifiant, en est frappé d'une *relation* …
  à ce *quelque chose*
  …qui de là se développe et va prendre forme comme « Autre ».

Ce lien du sujet à l'Autre…
Autre à qui il advient des *avatars*, qui n'a pas dit son dernier mot, et c'est bien cela qui nous accroche
…voilà au niveau de quels termes nous avons à situer cette psychanalyse qui en est, si je puis dire, depuis son moment d'origine, l'expérience sauvage, née sans doute, dans un éclair exceptionnel, par la voie de FREUD et qui, depuis, ne cesse d'être à la merci des versants qui s'offrent à elle et qui sont identiques à ceux-là même dans le réseau desquels le sujet qu'elle traite est pris.

Je voudrais partir de quelque chose d'aussi proche qu'il est possible.

Tenez…
vous m'en ferez la morale que vous voudrez, *analytique* s'il vous plaît, ou autre, peu importe, bon
…voilà un objet pour lequel j'ai une préférence, une préférence à titre d'appareil.

C'est un stylo…
qui est aussi proche qu'il est possible d'un porte-plume par sa minceur, porte-plume au sens antique, *antédiluvien*, il n'y a plus que très peu de personnes qui s'en servent
…il est comme tel d'un très faible contenu puisque vous le voyez, son réservoir…
puisqu'il peut rentrer pour finir par devenir réduit à quelque chose qui tient dans le creux de la main
…son réservoir est d'un très faible contenu.

Il en résulte qu'il est très difficile à charger parce qu'il se produit des effets osmotiques, ce qui fait que quand on verse la goutte, la goutte est juste à la taille de son entrée. Il est donc fort incommode.
Et pourtant, j'y tiens.

J'y tiens d'une préférence spéciale, pour la raison qu'il réalise un certain type de porte-plume avec une plume, une vraie plume et en effet il date, il date d'une époque où c'était vraiment une plume et pas quelque chose de rigide comme il se fait maintenant. Ce porte-plume, donc, m'a été donné par *quelqu'un* qui savait que je cherchais ça.

C'était un cadeau qui venait d'être fait très peu de minutes avant, ou d'heures ou de jours peu importe, par quelqu'un qui en faisait certainement un hommage d'un ordre assez précis, pour tout dire fétichiste.

C'était d'ailleurs un objet qui, de la personne donatrice à celle qui me l'a transmis, se signalait de venir de sa grand-mère. C'est bien pour ça qu'il n'est pas facile à retrouver.
Il y a des échoppes tout à fait particulières, paraît-il, à New-York, où on vend les stylos de la Belle Époque.
Par une autre voie, comme vous voyez, j'en ai un.

J'ai donc un aperçu de l'histoire de cet objet, qui par ailleurs me tient à cœur pour lui-même, indépendamment tout à fait de cette histoire, car à la vérité je ne sais pas spécial ***gré*** à la personne qui me l'a donné de m'avoir fait ce don.

Mon rapport à lui est indépendant, il est certainement très près de ce qui pour moi est *l'objet(a)*.

J'ai un aperçu de son histoire mais, pour tout objet, est-ce que vous ne voyez pas…
de la sorte dont je viens d'animer celui-là
…que cette question de son histoire se pose autant que pour un quelconque sujet.

Cette histoire, comment imaginer qui la sait, qui peut en répondre sinon à instituer cet Autre comme le lieu où « *ça se sait* ».

Et qui est-ce qui ne voit pas, si on lui ouvre cette dimension, qu'au moins pour certains - et j'ose dire, pour chacun - elle existe, que pour certains elle est tout à fait prévalente mais que pour tous elle fait un fond. Il y a *quelque part où ça se sait*, tout ce qui est arrivé.

Le signifiant de A en tant qu'*entier*, dès qu'on s'interroge dans cette voie, on reconnaît qu'il est implicite, et que pour le névrosé obsessionnel il l'est beaucoup plus que pour d'autres.

C'est par là, au niveau de l'histoire, en tant que…
c'est pour ça que j'ai pris ce biais
…elle est suggérée pas du tout directement du *sujet* mais aussi bien du sort des objets, c'est par cette voie qu'il est sensible ce qu'a de fou cette présupposition *d'un lieu quelconque où ça se sait*.

Ceci est important parce qu'il est clair que le « *ça se sait* » verse aussitôt dans l'intérêt que prend la question. Là où « *ça se sait* », au ***sens neutre*** où nous l'avons introduit, c'est là que se pose la question si « *ça se sait soi-même ?* »

La réflexibilité ne surgit pas de la conscience sinon par ce détour qu'il faut vérifier, c'est que là où l'on suppose que « *ça se sait* » continu[72] et tout… est-ce qu'« il se sait que ça se sache » ?

Si l'on s'interroge sur ce qu'il en est de l'activité mathématique, dont il est humoristique de constater que tout spécialement le mathématicien est toujours aussi incapable de rien dire en son fond si ce n'est qu'il sait très bien *ce que c'est* quand il fait des mathématiques.

72 Cf. fonctions caractéristiques des ensembles numériques : continu ou discret, ouvert ou clos etc.

Quand à vous dire *à quoi il le discerne*, jusqu'à présent *motus*.
Il peut dire que ça n'en est pas, mais ce que « ça » est n'est pas encore trouvé.

Nous émettons un énoncé qui peut-être commencerait dans cette voie : organiser des choses, des choses qui se disent d'une façon telle que *ça se sait soi-même*, assurément, à tout instant, et que ça peut en témoigner.

Comme me le disait tout récemment quelqu'un, *mathématicien*, avec qui j'en parlais, ce qui caractérise un énoncé mathématique, c'est sa liberté du *contexte*.
Un théorème peut s'énoncer tout seul et se défendre.
Il porte en lui cette dose suffisante de recouverture à soi-même qui le rend libre du discours qui l'introduit.

La chose est à revoir de près.
Ce côté de différence avec les autres discours où toute citation risque d'être abusive au regard de ce qui l'enserre et qu'on appelle *contexte* est important à marquer.
Cette substance du « *ça se sait* » instantané comme tel, s'accompagne de ceci qu'elle suppose que tout ce qui y attient, ça se sait, au sens de « *ça se recouvre soi-même* », ça se sait « *dans son ensemble* », c'est-à-dire que ce qui est révélateur, c'est que le supposé d'un discours qui aspire à pouvoir entièrement se recouvrir soi-même rencontre des limites.

Il rencontre des limites en ceci précisément qu'il y existe des points qui n'y sont pas posables, dont la première image sera aussi bien donnée par la suite des nombres entiers, et par ceci qui s'articule que « *celui défini comme étant plus grand qu'un quelconque* » n'y est justement pas posable, entendons dans cette série infinie - dit-on - des nombres entiers.

C'est précisément que ce nombre soit exclu, et proprement en tant que symbole…

nulle part ne peut être écrit
ce nombre plus grand qu'aucun autre

…c'est très précisément de cette *impossibilité* de l'écrire que toute la série des nombres entiers tire ce qu'elle a, non pas d'être une simple graphie d'une chose qui peut s'écrire, mais d'être quelque chose qui est dans *le réel*.
Cet impossible même est d'où surgit ce réel.

Ce mécanisme est très précisément ce qui permet de le reprendre, au niveau du symbole א

- et d'inscrire au titre du transfini ce signe א même non posable au niveau de la série des entiers,
- et de commencer à interroger sur ce qu'on peut opérer à partir de ce signe א posé comme non posable au niveau de la série des entiers,
- et de s'apercevoir qu'effectivement ce signe א, symbole repris au niveau de ce qui fait la réalité de toute la série des entiers, permet un nouveau traitement symbolique où les relations recevables au terme de la série des entiers peuvent être reprises, non pas toutes, mais très certainement une part d'entre elles.

Et c'est le progrès qui se poursuit d'un discours tel que, pour se savoir à chaque instant, jamais il ne se trouve sans rencontrer cette combinaison des *limites* avec ces *trous* qu'on appelle infini, c'est-à-dire *non saisissable*, jusqu'à ce que justement il soit…
d'être repris dans une structure différente
…réductible à être cette limite.

L'aporie en aucun cas n'étant que l'introduction à une structure de l'Autre.

C'est ce qu'on voit fort bien dans *la théorie des ensembles*, dans laquelle on peut un certain temps en effet s'avancer innocemment, et *qui nous intéresse d'une façon particulière* parce qu'après tout, au niveau plus radical où nous avons affaire, à savoir de cette incidence du signifiant dans la répétition, en apparence rien n'objecte…
rien n'objecte d'abord
…à ce que A ne soit que l'inscription entière de toutes les histoires possibles.

Chaque signifiant renvoie d'autant plus à l'Autre qu'il ne peut renvoyer à lui-même qu'en tant qu'autre.

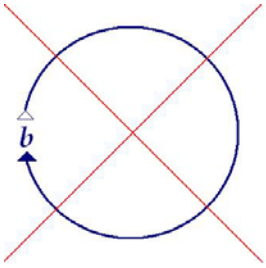
Rien ne fait donc obstacle à ce que les signifiants se répartissent d'une façon circulaire, ce qui, à ce titre, permettra fort bien d'énoncer qu'il y a ensemble de tout ce qui de soi ne s'identifie pas à soi-même.

À tourner en rond, il est parfaitement concevable que tout s'ordonne, même le catalogue de tous les catalogues qui ne se contiennent pas eux-mêmes.

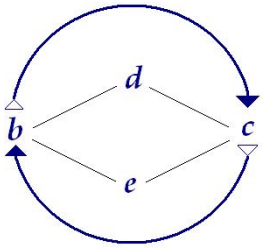
Il est parfaitement admissible, à cette seule condition qu'on sache, et c'est certain, qu'aucun catalogue ne se contient lui-même, sinon par son titre.

Ça n'empêche pas que l'ensemble de tous les catalogues auront ce caractère clos que chaque catalogue, en tant qu'il ne se contient pas lui-même, peut toujours être inscrit dans un autre que lui-même contient.

La seule chose exclue…
    si nous traçons le réseau de ces choses
…c'est le tracé qui s'écrirait ainsi
celui qui admet d'un point à un autre d'un réseau quelconque et d'un réseau orienté, qui exclut…
    si *b* renvoie à un certain nombre
    d'autres points : *d*, *e*, …
…qui exclut ceci que b renvoie à lui-même :



Il suffit dans cette occasion que *b* renvoie à *c*, et que *c* lui-même renvoie à *b* pour qu'il n'y ait plus aucun obstacle à la subsistance corrélative de *b* et *c* et qu'une totalité les enveloppe :



Si quelque chose nous interroge, c'est justement de l'expérience analytique, comme repérant quelque part ce *point à l'infini* de tout ce qui s'ordonne dans l'ordre des combinaisons signifiantes, ce *point à l'infini irréductible* en tant qu'il concerne une certaine *jouissance*, laissée ***problématique***, et qui pour nous instaure la question de la jouissance sous un aspect qui n'est plus externe au ***système du savoir***.

Ce signifiant de la jouissance, ce signifiant exclu pour autant qu'il est celui que nous promouvons sous le terme du signifiant phallique, voilà ce autour de quoi s'ordonnent toutes ces biographies à quoi la littérature analytique tend à réduire ce qu'il en est des névroses.

Mais ce n'est pas parce que nous pouvons recouvrir d'une homologie aussi complète qu'il est possible les relations dites interpersonnelles de ce que nous appelons un adulte…

adulte, faut-il le dire, foncièrement adultéré

…puisque ce que nous retrouvons à travers ces relations, nous le cherchons dans cette biographie seconde que nous disons originelle, qui est celle de ses relations infantiles.

Et que là, au bout d'un certain temps d'accoutumance de l'analyste, nous tenons pour reçues les relations tensionnelles qui s'établissent à l'endroit d'un certain nombre de termes :

le père, *la mère*, la naissance d'*un frère* ou d'*une petite sœur*,

que nous considérons comme primitifs mais qui bien sûr ne prennent ce sens, ne prennent ce poids qu'en raison de la place qu'ils tiennent dans cette articulation telle par exemple…

il y en aura peut-être de plus élaborées,
je le souhaite

…mais telle en fait que celle que je vous articule au regard *du savoir*, *de la jouissance* et *d'un certain objet* en tant que primordialement c'est par rapport à eux que vont se situer toutes ces relations primordiales dont il ne suffit pas de faire surgir la simple homologie dans un recul au regard de celui qui vient nous confier ses relations actuelles, mais dont…

que nous le voulions ou pas,
que nous le sachions ou pas

…nous faisons sentir le poids, la présence et l'instance dans toute la façon dont *nous*, nous comprenons cette seconde biographie première, dite infantile, et qui n'est là que pour nous masquer bien souvent la question, celle sur laquelle nous aurions *nous*, à nous interroger vraiment - j'entends : *nous* analystes - à savoir ce qui détermine de cette façon la biographie infantile, et dont le ressort n'est toujours bien évidemment que dans la façon dont se sont présentés ce que nous appelons désirs chez le père, chez la mère, et qui par conséquent nous incitent à explorer non pas seulement l'histoire mais le mode de présence sous lequel chacun de ces trois termes, *savoir*, *jouissance* et l'*objet(a)* ont été au *sujet* offerts *effectivement*.

C'est ce qui fait, et c'est là que gît ce que nous appelons improprement « *le choix de la névrose* », voire le choix entre psychose et névrose.

Il n'y a pas eu de « *choix* », le choix était déjà fait au niveau de ce qui s'est au sujet présenté mais n'est perceptible, repérable qu'en fonction des trois termes tels que nous venons ici d'essayer de les dégager.
La chose a plus d'une portée. Elle en a une historique.

Qui ne conçoit que, s'il faut poser ce que signifie la psychanalyse dans l'histoire, et si certains choix lui sont aussi à elle offerts, c'est pour autant que nous vivons dans un temps où, à la dimension de la communauté, les rapports *du savoir* et *de la jouissance* ne sont pas les mêmes qu'ils pouvaient l'être par exemple dans les temps antiques, et qu'assurément, nous ne pouvons tenir pour rapprochable notre position de celle par exemple des Épicuriens ou d'une école telle : il y avait une certaine position de retrait au regard de la jouissance qui était possible pour eux, d'une façon en quelque sorte ***innocente***.

Dans un temps où, de par la mise en jeu de ce que nous appelons le capitalisme, une certaine position nous inclut tous dans la relation à la jouissance d'une façon caractéristique, si l'on peut dire, par l'arête de sa pureté, que ce qu'on appelle *exploitation du travailleur* ne consiste très précisément en ceci :
que la jouissance soit exclue du travail et que, du même coup, elle ne lui donne tout son *réel*.

De la même sorte que nous avons évoqué tout à l'heure l'effet du point à l'infini, c'est par là que se suscite cette sorte d'aporie qui est proprement ce qui suggère le sens nouveau…

au regard de *l'empire de la société*,

…le sens nouveau, sans précédent dans le contexte *antique*, que prend le mot *révolution* et c'est en quoi nous avons à y dire notre mot pour rappeler que ce terme est, comme MARX l'a parfaitement vu : …

et c'est en quoi il articule la seule chose
qui se soit trouvée efficace jusqu'à présent

…c'est la solidarité étroite de ce terme qui s'appelle *révolution* avec le système même qui le porte, qui est le système capitaliste.

Que nous ayons là-dessus quelque chose qui peut - peut-être - offrir l'ouverture par une série d'exemples à ce qu'il peut en être d'un joint où s'ouvrirait ce cercle, c'est l'intérêt de *la psychanalyse*, je veux dire son intérêt dans l'histoire.

C'est aussi bien ce à quoi elle peut défaillir aussi intégralement qu'il se peut.

Car, à prendre les choses au niveau de la biographie, ce que nous voyons s'offrir, au tournant qui constitue biographiquement le moment d'éclosion de la névrose, c'est le choix qui s'offre…

et qui s'offre d'une façon d'autant plus instante
que c'est lui-même qui est déterminant de ce tournant

…le choix entre ce qui est présentifié…

à savoir l'approche de ce point d'impossibilité,
de ce point à l'infini, qui est toujours introduit
par l'approche de la conjonction sexuelle

…et la face corrélative qui s'annonce du fait qu'au niveau du sujet, en raison du temps pré-mature…

mais comment ne serait-il pas toujours pré-mature au
regard de l'impossibilité

…en raison du temps pré-mature où il vient à jouer dans l'enfance, ce qui, cette impossibilité, la projette, la masque, la détourne de devoir s'exercer en termes d'insuffisance, de n'être en tant que vivant…

vivant et réduit à ses propres forces

…forcément pas à la hauteur.

L'alibi pris de l'impossibilité dans l'insuffisance est aussi bien la pente que peut prendre la direction, comme je l'ai appelée, de la psychanalyse, et qui après tout n'est pas non plus *humainement parlant* quelque chose où en effet nous ne puissions pas nous sentir les ministres d'un secours qui sur tel ou tel point, à propos de telle ou telle personne, peut être l'occasion d'un bienfait.

Néanmoins ce n'est pas là ce qui justifie *la psychanalyse*.
Ce n'est pas là d'où elle est sortie.
Ce n'est pas là qu'il y a son sens.
Et pour une simple raison : c'est que ce n'est pas là ce dont le névrosé nous témoigne.

Car ce dont le névrosé nous témoigne…
    si nous voulons entendre ce que,
    par tous ses symptômes, il nous dit
…c'est que là où se place son discours, il est clair que ce qu'il cherche est autre chose que de s'égaler à la question qu'il pose.

Le névrosé, qu'il s'agisse de *l'hystérique* ou de *l'obsessionnel*…
    nous ferons ultérieurement le lien des deux versants avec cet *objet(a)* que nous avons produit dans l'efficace de la phobie
…le névrosé met en question ce qu'il en est de *la vérité du savoir*, et très précisément en ceci qu'il « *append* » à la jouissance.

Et en reposant la question, a-t-il raison ?
Oui, certes, puisque nous savons que ce n'est que de cette dépendance que le savoir a son statut originel, et que *dans son développement, il en articule la distance*.

A-t-il raison ?

Son discours, certes, est dépendant de ce qu'il en est de la vérité du savoir.

Mais comme déjà devant vous je l'ai articulé, ce n'est point parce que ce discours relève de cette vérité.
Pour qu'il soit dans le vrai, la cohérence de la suspension du savoir à l'interdit de la jouissance ne rend pas pour autant lisible ce qui, à un certain niveau, dénonce ce nœud constitutif.

Et aussi bien pourquoi ne traduirait-il pas, lui aussi, au dernier terme, une certaine forme d'aporie ?

Si je l'ai dit tout à l'heure, dans ce qui s'offre comme position prise au niveau des impasses qui se formulent comme loi de l'Autre, quand il s'agit du sexuel, je dirai qu'au dernier terme, après avoir criblé autant que je l'ai pu les faces sous lesquelles se distinguent *l'obsessionnel* et *l'hystérique*, la meilleure formule que je pourrais donner procède précisément de ce qui s'offre au niveau de la nature, au naturel comme solution de l'impasse à cette loi de l'Autre.

Pour l'homme qui a à remplir l'*identification* à cette fonction dite du *père symbolique*, la seule à satisfaire, et c'est en cela qu'elle est *mythique*, la position de la jouissance virile dans ce qu'il en est de la conjonction sexuelle, pour l'homme, ce qui s'offre au niveau du naturel est très précisément ce qui s'appelle *savoir être le maître*, et en effet, ça a été, ça l'est probablement encore, ça a été et ça reste encore très suffisamment à la portée de quelqu'un.

Je dirai :
que *l'obsessionnel* est celui qui *refuse de se prendre pour un maître* car, au regard de ce dont il s'agit, *la vérité du savoir*, ce qui lui importe, c'est *le rapport de ce savoir à la jouissance*, et de ce *savoir* ce qu'il sait, c'est qu'il n'a rien, rien d'autre de ce qui reste de l'incidence première de son interdiction, à savoir *l'objet(a)*.

Toute jouissance n'est pour lui pensable que comme un traité avec celui…
    l'Autre comme entier par lui
    toujours imaginé fondamental
…avec lequel, avec lequel il traite.

La jouissance pour lui ne s'autorise que d'un paiement, d'un paiement toujours renouvelé, dans un insatiable tonneau des DANAÏDES, dans ce quelque chose qui ne s'égale jamais et qui fait des modalités de la dette le cérémonial où seulement il rencontre sa jouissance.

À l'inverse, à l'opposé, *l'hystérique…*
dont ce n'est pas pour rien qu'elle se rencontre,
cette forme de la réponse aux impasses
de la jouissance, à l'opposé
…l'hystérique…
et c'est précisément pour cela que ce mode se
rencontre plus spécialement chez les femmes
…l'hystérique se caractérise de ne pas se prendre pour
la femme, car dans cette impasse, dans cette aporie…
aussi naturellement que pour ***le maître***
…les choses s'offrent assez uniement à la femme
de remplir un rôle dans la conjonction sexuelle
où naturellement elle a une assez bonne part.

Ce que l'hystérique - dit-on – refoule…
mais qu'en réalité elle promeut
…c'est ce point à l'infini de *la jouissance* comme absolue.

Elle promeut la castration au niveau de ce *Nom du Père*
symbolique à l'endroit duquel elle se pose, ou comme
voulant être, au dernier temps, sa jouissance.

Et c'est parce que cette *jouissance* ne peut être atteinte,
qu'elle refuse toute autre, qui pour elle aurait ce
caractère de diminution, de n'avoir…
ce qui est vrai en plus
…rien à faire que d'externe, que d'être du niveau
de la suffisance ou de l'insuffisance, au regard de
ce rapport absolu qu'il s'agit de poser.

Lisez et relisez les observations d'hystériques
à la lumière de ces termes, et vous les verrez bien
autrement que d'anecdote, d'un « *tournage en rond biographique* »
que le transfert à répéter sans doute résout pour le
rendre plus maniable, mais ne fait que tempérer.

Pour comprendre le ressort de ce qui nous vient comme
ouverture, comme béance…
de quelque façon que par ailleurs
nous nous employons à la calmer
…n'est-il pas essentiel de repérer ce ressort d'où
il surgit et qui n'est rien d'autre que ce en quoi
le névrosé réinterroge cette frontière que rien ne peut,
en fait, suturer, celle qui s'ouvre entre *savoir* et *jouissance*.

Si, dans l'articulation que j'ai donnée du 1 et du *(a)*,
qui n'est certes pas promue ici par hasard ni d'une façon
qui soit caduque, qui n'est rien d'autre, je vous l'ai
dit, que ce en quoi, dans un modèle mathématique,
s'inscrit…
    et il n'y a pas à s'en surprendre
    car c'est la première chose qu'on ait à rencontrer
…s'inscrit dans une série ce qui se conjoint à la simple
répétition du 1, à cette seule condition que nous
en inscrivions la relation sous la forme d'une
addition…
    après deux 1, un 2 - et de continuer indéfiniment -
    le dernier 1 joint au 2, un 3, 5 et après ça un 8,
    et après ça un 13, et ainsi de suite
…c'est ceci, je vous l'ai dit, qui par la proportion
qu'il engendre…
    de plus en plus serrée
    à mesure que les nombres croissent
…définit strictement la fonction du *(a)*.

La série a cette propriété d'énoncer…
    à être reprise dans le sens inverse,
    en procédant par soustraction
…d'aboutir à une limite dans le sens négatif :
ce qui, marqué de cette proportion du *(a)*, ira toujours en
diminuant, arrive…
    à ce qu'on en fasse, dans ce sens, la somme
…à une limite parfaitement finie qui, donc, reprise est
un départ.

Ce que fait l'hystérique peut s'inscrire - dans ce
sens…
à savoir qu'il ou elle soustrait ce *(a)* comme tel au 1
absolu de l'Autre de l'interroger, de l'interroger s'il
livre - ou non – ce 1 dernier, qui soit en sorte son
assurance.

Dans ce procès, il est facile…
    à l'aide du modèle que je viens de rappeler
…de démontrer qu'au mieux tout son effort…
    je dis : l'effort de l'hystérique
…après avoir mis en question ce *(a)*, ne sera rien que
de se retrouver tel, strictement égal à ce *(a)*
et à rien d'autre.

Tel est ici le drame qui se traduit…
à être transposé du niveau où il est, où il s'énonce d'une façon parfaitement correcte, dans un autre
…se traduit par l'irréductible béance d'une *castration réalisée*.

Il y a d'autres issues de l'impasse ouverte par *l'hystérique*…
à ce qu'il soit résolu au niveau des énoncés, à ce niveau que j'ai caractérisé de l'épinglage « *famil* »
…que la rencontre à la castration.

Mais à l'autre niveau, à celui de l'énonciation,
à celui qui promeut la relation de *la jouissance* et *du savoir*,
qui ne sait que des exemples historiques illustres
ne fassent apercevoir qu'au niveau d'un savoir qui serait *savoir se recouvrant*, d'un *savoir* expérimenté de la relation telle qu'elle se présente de *la relation sexuelle*, telle qu'elle ne s'aperçoit que de l'appréhension de ce *point à l'infini*…
qui est impasse et aporie, certes,
mais qui est aussi limite
…la solution peut être trouvée d'un équilibre subjectif,
à cette seule condition que le tribut juste soit payé de l'édifice d'un savoir.

Pour l'obsessionnel, chacun sait qu'il en est de même.
De la productivité de l'obsessionnel, chacun sait que tout un secteur dépend, même les plus aveugles,
les plus fermés à la réalité historique se sont aperçus de sa contribution à ce qu'on appelle la pensée.
Est-ce que ce n'est pas, là aussi, ce qui exprime sa limite, ce qui nécessite au plus haut point d'être désexorcisé ? C'est bien là que FREUD porte la question quand il nous parle des *rapports du rituel obsessionnel avec la religion*.

Assurément toute religion ne s'exténue pas dans ce qu'il est de ces pratiques, et c'est bien l'angoissant du « *pari de* PASCAL » que de nous faire apercevoir qu'à prendre les choses même au niveau de la promesse,
à s'avérer partisan du « *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* »,
et à rejeter l'Autre, à le rejeter au point de dire qu'« *on ne sait ni s'il est, ni bien sûr encore plus ce qu'il est* », c'est pourtant bien celui-là, au niveau de « *s'il est ou pas* », « *de pair ou impair* » qu'il interroge dans le pari, parce qu'il est pris - vu son époque - dans cette interrogation du savoir.

C'est là-dessus que je vous laisserai aujourd'hui.

04 Juin 1969 Table des séances

Il y a moins de personnes debout. Je ne peux pas le regretter pour elles, mais enfin si ça signifie que le public se raréfie, je le regrette puisque aussi bien c'est forcément - c'est mon style - dans les dernières rencontres que je dirai les choses les plus intéressantes !

Ceci m'évoque que - l'année dernière - j'ai…
de mon plein gré et pour des
raisons que je ne renie pas
…suspendu ce que j'avais à dire aux alentours d'un certain début du mois de Mai mémorable.

Quelle que fût la légitimité de ces raisons, il n'en reste pas moins que ce que j'ai dit de *L'Acte psychanalytique* en reste tronqué.

Étant donné ce dont il s'agissait, à savoir justement de l'acte psychanalytique, que personne n'avait même songé à nommer en tant que tel avant moi, ce qui est tout à fait un signe précis qu'on n'en avait *même pas posé la question*, puisque autrement c'était la façon la plus simple de le nommer, à partir du moment où on pensait que dans la psychanalyse il y avait quelque part un acte, il faut croire que cette vérité était restée voilée.

Je ne pense pas que ce soit par hasard que ce que j'avais à énoncer cette année là sur « *l'acte* » se soit trouvé ainsi, comme je viens de le dire, tronqué.

Il y a un rapport…
un rapport naturellement qui n'est pas de causation
…entre cette carence des psychanalystes sur le sujet de ce qu'il en est de l'acte…
de l'acte psychanalytique nommément
…et puis de ces événements.

Mais il y a un rapport tout de même entre ce qui cause *les événements* et le champ dans lequel s'insère *l'acte psychanalytique*.

De sorte que jusqu'à présent on peut dire que c'est sans doute en raison de quelque déficience de l'intérêt au niveau de cet acte que les psychanalystes ne se sont pas révélés très dispos ni disponibles pour même donner quelque touche de saisie - fût-elle superficielle – à ces événements.

Bien sûr, ce n'est qu'accidentel si - dans l'autre sens - les événements ont interrompu ce que je pouvais avoir à dire de l'acte, mais tout de même ça n'est pas non plus sans représenter quelque chose, que quant à moi je considère comme un certain rendez-vous.

Un rendez-vous que je ne déplore pas parce que c'est ce qui m'a dispensé…
    sur ce sujet de l'acte psychanalytique, en somme
…d'en venir à dire ce qui n'était « ***pas à dire*** ».
Voilà.

Tout de même, nous nous trouvons, après ce que j'ai avancé la dernière fois, ramenés à quelque chose qui n'est pas loin de ce champ, puisque ce dont il s'agit…
    tel que je l'avais énoncé l'année dernière
…c'est bien d'*un acte* en tant qu'il est en rapport avec ce que j'ai appelé, énoncé, proféré, comme étant *l'objet(a)*.

Qu'il soit bien clair que…
    comme c'est dans mon titre, cette année
…c'est ce qui est l'enjeu de mon discours, voilà qui doit trouver dans ces dernières rencontres sa plus formelle expression, et…
    au moins pour ceux qui sont au fait de
    ce sur quoi j'ai terminé la dernière fois
…il me semble qu'il n'est pas vain ici de rappeler que je l'ai poussé en avant dans le champ du *pari de PASCAL*, que c'est tout au moins la voie que j'ai choisie cette année pour l'introduire, l'introduire comme étant au champ de l'Autre, comme définissant *un certain jeu*, précisément *l'enjeu*, avec le jeu de mots que je fais autour de ce terme « *en je* ».

Il peut paraître singulier que…
    d'une position qui - à cet endroit - n'est pas ambiguë, qui n'est certes pas une position d'apologétique religieuse
…j'aie introduit cet élément du *pari*.

Et d'un pari qui se trouve formulé comme répondant à un certain partenaire, et un partenaire qui est pris là - si l'on peut dire – « *au mot* », au mot d'une parole qui lui est attribuée, à un titre - mon Dieu - qui est généralement reçu…
    la promesse de la vie éternelle, pour tout croyant qui suit les commandements de Dieu, étant tenue pour un point acquis
…au moins dans le champ de ce qui constitue à son endroit - à ce Dieu - sa référence religieuse la plus vaste, à savoir celle de l'Église.

Ce n'est pas hors de saison de partir de là, parce que ça a un rapport tout à fait vif avec ce dont il s'agit comme permanence dans nos structures…
    et dans des structures qui vont beaucoup plus loin que dans des structures qu'on pourrait qualifier de « *structures mentales* »
…des structures en tant que définies par le discours commun, par le langage, vont évidemment beaucoup plus loin que ce qu'on peut réduire à la fonction de la mentalité. Comme j'y insiste très souvent, ça nous enserre de partout, et dans des choses qui, au premier abord n'ont pas l'air d'avoir un rapport évident.

De sorte que cette structure…
    qui est celle que je vise pour en partir aujourd'hui
…qui est la structure originelle, celle que j'appelle « d'un Autre » :

- pour montrer où, par l'incidence de la psychanalyse, il va,

- pour révéler…
    à tout *autre*, à savoir le *(a)*
    …cet Autre, qu'il ne fasse si je puis dire, pour nous, ***pas de doute*** à notre horizon.

Cet Autre…
qui est justement le « *Dieu des philosophes* », n'est pas si facile à éliminer qu'on le croit, puisqu'en réalité il reste stable à l'horizon…
assurément en tout cas là
…de toutes nos pensées
…n'est évidemment pas sans rapport avec le fait que soit là le « *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de JACOB* ».

Vous allez le voir, je vais y revenir…
et ce sera mon sujet aujourd'hui
…sur la structure de cet Autre, parce qu'il est très nécessaire ici de bien établir ce qui là est à désigner.

Il n'est pas moins opportun - à l'orée - d'indiquer que ce qui fait pour nous…
dans un certain horizon de structure,
en tant qu'elle est déterminée par le discours commun
…il est clair qu'il n'est pas vain de rappeler que, si cette structure - celle du grand Autre - est pour nous dans un certain champ…
qui est celui-là même que FREUD désigne comme la « *civilisation* », c'est-à-dire la civilisation occidentale
…la présence de l'autre Dieu…
de celui qui parle, à savoir le Dieu des juifs, *le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de JACOB*
…n'est pas là pour rien dans son maintien, à cet Autre.

Ceci n'est pas seulement parce que le « *Dieu des philosophes* », ce grand Autre, est Un.
Ce qui distingue le Dieu des Juifs…
celui qu'on désigne comme à l'origine du monothéisme
…ce n'est pas…
quelque développement que le Un ait pu prendre par la suite
…ce n'est pas qu'il se pose comme Un lui-même, qui le caractérise.

Le Dieu du buisson ardent, le Dieu du Sinaï n'a pas dit qu'il était le seul Dieu.
Ceci mérite d'être rappelé.
Il dit : « *Je suis ce que je suis* ». Ça a un tout autre sens.
Ça ne veut pas dire qu'il est le seul.
Ça veut dire qu'il n'y en a pas d'autre en même temps que lui, là où il est.

Et, à la vérité - si vous y regardez de près - dans le texte de la Bible, vous verrez que c'est de ça qu'il s'agit : là où il est, dans son champ, à savoir dans la Terre Sainte, il n'est question d'obéir qu'à lui. Mais nulle part n'est niée la présence d'autres, là où il n'est pas, où ça n'est pas sa terre. Et - si vous y regardez de près - ça n'est jamais que quand il est fait empiètement d'honneurs rendus à d'autres, et là où seul est censé régner celui qui a dit « *Je suis ce que je suis* », que les châtiments pleuvent.

Ceci pourrait passer aux yeux de certains pour n'avoir qu'un intérêt historique, mais j'éclaire ma lanterne : ce n'est que revenir à ce que j'ai énoncé d'abord, que ce Dieu dont il s'agit, se désigne de ceci *qu'il parle*.

C'est ce qui légitime que…
> quelque distorsion qu'on lui ait fait subir par la suite, à cette parole, car il n'est pas sûr qu'ils disent tout à fait la même chose dans l'Eglise catholique, apostolique et romaine

…c'est en tout cas le Dieu qui *se définit* par son rapport à la parole : *c'est un Dieu qui parle*.

C'est bien pourquoi les prophètes[73], comme tels, sont prééminents dans la tradition juive. En d'autres termes, la dimension de *la Révélation* comme telle, à savoir de la parole comme porteuse de vérité, n'a jamais été mise dans un tel relief en dehors de cette tradition.

Ailleurs, la place de la Vérité est remplie, il faut bien qu'elle soit couverte, elle l'est à l'occasion par des mythes par exemple. Elle ne l'est pas par la prophétie si ce n'est d'une façon tout à fait locale qu'on appelle oraculaire, mais qui a un tout autre sens que celui du prophétisme.

Une « un petit peu grosse » introduction, mais tout de même nécessitée du rappel de certains reliefs tout à fait massifs à maintenir pour bien comprendre ce dont il s'agit, quand nous avançons qu'*au regard de ce champ de la vérité…*
> qui nous intéresse éminemment comme tel, même si nous ne l'identifions pas aux formules révélées

…par rapport à ce champ de la vérité, le savoir est ailleurs.

---

73 Prophète : du grec προφήτης « interprète d'un dieu, devin, celui qui dit l'avenir ».

C'est bien pourquoi, dès que s'introduit la dimension de *la Révélation*, s'introduit en même temps la dimension…
    traditionnelle dans notre culture,
    qu'il ne faudrait pas croire éteinte
    parce que nous sommes en notre temps
…la dimension de ce qu'on appelle improprement *la double vérité* : ça veut dire la distinction de *la vérité* et du *savoir*.

Alors ce qui nous intéresse…
    parce que c'est ce que la psychanalyse a révélé
…c'est si ce qui se produit dans le savoir…
    ce qui se produit dans le savoir mais ce qu'on ne
    soupçonnait pas avant la psychanalyse
…c'est *l'objet(a)* en tant que l'analyse l'articule pour ce qu'il est, à savoir cause du désir, c'est-à-dire de la division du sujet, de ce qui introduit dans le sujet comme tel ce que le cogito masque, à savoir qu'à côté de cet « *à être* » dont il croit s'assurer, il est essentiellement et d'origine *manque*.

C'est ici que je vous rappelle que je reprends le plan par lequel j'ai cru l'année dernière devoir introduire le paradoxe de *L'acte psychanalytique* : c'est que l'acte psychanalytique se présente comme incitation au savoir.

Il implique, dans la règle qui est donnée au *psychanalysant*, il implique ceci : puisque vous pouvez dire tout ce que vous voulez…
    et Dieu sait ce que de prime abord
    cela peut représenter d'insensé
…si on nous prenait au mot, si l'on se mettait vraiment à *dire*…
    et que ça ait un sens pour ceux que
    nous introduisons à cette pratique
…tout ce qui leur passe par la tête, que tout ce qui leur passe par la tête, ça veuille dire vraiment *n'importe quoi*, où irions-nous ?

Si nous pouvons faire foi dans cette entreprise à ceux que nous y introduisons, c'est très exactement à cause de ceci : que même s'il n'est pas capable de le dire, celui-là que nous introduisons à cette pratique, est pourtant là, à savoir que ce qui est implicite, c'est que, quoi que vous disiez, il y a l'Autre, l'Autre qui sait ce que ça veut dire.

Le « *Dieu des philosophes* », de quelque façon qu'il ait été, au cours de l'histoire, raccroché au train du *Dieu qui parle*, ne lui est certes pas étranger, bien sûr.
Il n'était pas illégitime, ce « *Dieu des philosophes* », d'en faire l'assiette, le trône, le support, le siège de *celui qui parlait*.

Que le siège reste…
    même quand l'Autre s'est levé
    pour partir, au moins pour certains
…le siège reste de cet Autre, de cet Autre en tant qu'il situe *ce champ unifiant*, unifié qui a un nom pour ceux qui pensent, appelons-le si vous voulez le *principe de raison suffisante*.

Que vous ne soupçonniez pas, je dirai une part au moins d'entre vous, une part que je suppose, après tout, je ne sais pas si elle existe, vous êtes peut-être tous capables de vous apercevoir que vous êtes soutenus par le principe de raison suffisante.

Si vous ne vous en apercevez pas, c'est exactement la même chose : vous êtes dans le champ où le principe de raison suffisante soutient tout.

Et ce ne serait certes pas facile de vous faire concevoir ce qui se passe là où les choses sont autrement.
Ce qui est parfaitement concevable à partir du moment où on vous le produit, où on l'énonce devant vous comme étant - par exemple - à l'horizon de ceci qui rend possible l'expérience psychanalytique, à savoir que, s'il n'y a pas de raison suffisante à quoi que ce soit que vous direz…
    en ne regardant pas plus loin qu'à dire
    ce qui vous passe par la tête
…il y aura toujours à ça une raison suffisante, et ça suffit à mettre à l'horizon ce grand Autre, *celui qui sait*.

La chose est en tout cas tout à fait claire au niveau des sujets privilégiés de cette expérience, à savoir des névrosés.

Le névrosé cherche à savoir, nous allons tâcher de voir de plus près pourquoi, mais il cherche à savoir.

Et, au début de l'expérience analytique, nous n'avons aucune peine à l'inciter, en somme, à faire foi à cet Autre comme au *lieu où le savoir s'institue*, au *sujet supposé savoir*.

C'est donc comme intervention sur le sujet de ce qui…
au plus ras de terre, si au ras de terre que ce soit
…s'articule déjà comme savoir, que nous intervenons par une *interprétation* qui se distingue de ceci qui supporte le terme d'interprétation partout ailleurs…
partout ailleurs une interprétation, celle par exemple d'un quelconque *système logique*, c'est de donner un système de moindre portée qui, comme on dit, l'illustre, l'illustre d'une façon plus accessible en ceci qu'il est de moindre portée. Nous restons dans la superposition des articulations du savoir
…l'interprétation analytique se distingue en ceci, que dans ce qui s'articule d'ores et déjà comme savoir, si primitif que ce soit, ce qu'elle vise, c'est un effet, un effet de savoir de s'y articuler et qu'elle rend sensible au titre de sa vérité.

Sa vérité, nous l'avons dit, est du côté du désir, c'est-à-dire de la division du sujet. Et pour aller tout droit, parce que bien sûr nous ne pouvons pas refaire ici tout le chemin et que ce que j'ai à dire aujourd'hui est autre chose à parcourir, qui est la vérité dont il s'agit se résume en ceci, que *la Chose freudienne*…
c'est-à-dire cette *vérité*, *la chose freudienne*,
cette vérité, c'est la même chose
…a pour propriété d'être asexuée, contrairement à ce qui se dit, à savoir que le freudisme c'est le ***pansexualisme***.

Seulement, comme le vivant…
qui est cet être par où se véhicule une vérité
…lui, a fonction et position sexuelle, il en résulte quelque chose…
quelque chose que j'ai essayé de vous articuler
il y a cette fois deux ans[74] et non pas un seulement
…à savoir qu'il n'y a pas…
au sens précis du mot rapport, au sens où *rapport sexuel*
serait une relation logiquement définissable
…il n'y a justement pas, il manque ce qui pourrait s'appeler *le rapport sexuel*, à savoir une relation définissable comme telle entre le signe du mâle et celui de femelle.

74 Cf. séminaire 1966-67 : La logique du fantasme.

Le rapport sexuel, ce qu'on appelle couramment de ce nom, ne peut être fait que d'un *acte*.

C'est ce qui m'a permis d'avancer ces deux termes :

- « *qu'il n'y a pas d'acte sexuel* » au sens où cet acte serait celui d'un juste rapport,

- et qu'inversement « *il n'y a que l'acte sexuel* », au sens où il n'y a que l'acte, pour faire le rapport.

Dans ce que la psychanalyse nous révèle, c'est que la dimension de l'acte…
de l'acte sexuel en tout cas,
mais du même coup de tous les actes,
ce qui était depuis longtemps évident
…sa dimension propre, c'est l'échec.

C'est pour ça qu'*au cœur du rapport sexuel*, dans la psychanalyse, il y a ceci qui s'appelle *la castration*.
Je vous ai parlé tout à l'heure de ce qui se produit dans le savoir.

Forcément, bien sûr, vous n'avez pas fait très attention.
J'aurais dû dire, *ce que le savoir produit*.

Je n'ai pas pu le dire pour ne pas aller trop vite, parce qu'à la vérité, pour que ça ait un sens, il faut y revenir de plus près et dénoter ici le relief de cette dimension qui s'articule comme proprement *la production*, cette dimension que seul un certain procès du progrès technique nous a permis de discerner, de distinguer comme étant le fruit du travail.

Mais est-ce si simple ?

Est-ce qu'il n'apparaît pas que pour - comme tel - ce qui est production se distingue de ce qui toujours fut ποιεσις [poiesis] fabrication, travail, niveau du potier, il faut que se soit *autonomisé* comme tel ce qui se distingue fort bien dans le capitalisme, à savoir le *moyen de production*, puisque c'est autour de ça que tout tourne, à savoir de qui en dispose, de ces moyens.

C'est par une telle homologie que va prendre son relief
ce qui est *fonction du savoir* et ce qui est *sa production*.

La production du savoir en tant que savoir,
se distingue…
    d'être moyen de production (et pas seulement travail)
…de la vérité.

Ce que produit le savoir, c'est cela que je désigne sous
le nom de *l'objet(a)*.

Et ce *(a)*, c'est cela qui vient se substituer à la béance
qui se désigne dans l'impasse du rapport sexuel.

C'est là ce qui vient redoubler la division du sujet
en lui donnant ce qui jusque là n'était saisissable
d'aucune façon, car le propre de la castration,
c'est que rien ne peut à proprement parler l'énoncer,
parce que sa cause est absente.

À sa place vient *l'objet(a)* comme cause substituée
à ce qu'il en est radicalement de la faille du sujet.

Et ce que je vous ai dit l'année dernière…
    après que dans l'année précédente j'ai déjà
    défini ainsi la fonction de *l'objet(a)*
…c'est que le psychanalyste est celui qui…
    de par cette incitation au savoir,
    alors qu'il n'en sait pas lui-même tellement que ça,
    et simplement d'avoir cette voie,
    ce moyen, ce truc, cette règle analytique
…se trouve prendre à sa charge ce qui est vraiment
le support de ce *sujet supposé savoir* dont je vous ai dit
sur tous les tons que le problème de notre époque…
    dont la conjoncture dans la psychanalyse,
    n'est à prendre elle-même que comme un des symptômes
c'est que *ce sujet supposé savoir*…
    cet Autre, ce lieu unique
    où le savoir se conjoindrait
…*il est sûr qu'il n'existe pas* !

Que rien n'indique que l'Autre soit Un, qu'il ne soit pas
- comme le sujet - uniquement signifiable du signifiant
d'une topologie particulière qui se résume à ce qu'il en
est de *l'objet(a)*.

Le psychanalyste donc…
et c'est là que j'accentuais l'énigme
et le paradoxe de l'acte psychanalytique
…le psychanalyste…
en tant qu'il induit, qu'il incite le sujet,
le névrosé en l'occasion, sur ce chemin
où il l'invite à la rencontre d'un *sujet supposé savoir*
…le psychanalyste…
s'il est vrai qu'il sait
ce que c'est qu'une psychanalyse
…comment peut-il - cet acte - y procéder, sachant ce qu'il en est de ce que, au terme de l'opération et de son *en-soi* même, lui, l'analyste, il va représenter l'évacuation de *l'objet(a)*.

De cette incitation au savoir…
qui doit mener à la vérité
et qui en représente la béance
…il choit à devenir lui-même la fiction rejetée.

J'ai avancé ici le mot fiction.

Vous le savez, c'est dès longtemps que j'articule que « *la vérité a structure de fiction* » :

- que *l'objet(a)* est-il à prendre pour marquant seulement ce sujet de la vérité qui se présente comme division,

- ou devons-nous - comme il semble - lui décerner plus de *substance* ?

Est-ce que vous ne sentez pas, là où nous nous trouvons, à ce point nœud qui est celui déjà proprement marqué dans la logique d'ARISTOTE et qui motive l'ambiguïté de la « *substance* » et du « *sujet* », de l'ὑποχείμενον [upokeimenon], pour autant qu'il n'est logiquement, à proprement parler, rien d'autre que ce que la logique mathématique par après a pu isoler dans la fonction de la variable, c'est à savoir ce qui n'est rien que désignable par une proposition prédicative.

L'ambiguïté tout au long du texte aristotélicien
se maintient non pas sans être distingué, à la façon
d'une tresse, entre cette fonction parfaitement isolée
par lui de l'ὑποχείμενον [upokeimenon] et celle de l'οὐσία [ousia]
qu'honnêtement il vaudrait bien mieux traduire par
« *être* » ou par « *étance* », par le *Wesen*, à l'occasion,
de HEIDEGGER, que par ce mot lui-même qui ne fait que
véhiculer cette dite ambiguïté de « *substantia* », substance.

C'est bien là que nous nous trouvons portés quand nous
essayons d'articuler ce qu'il en est de la fonction de
l'objet(a).

C'est autour de l'énigme, de l'interrogation qui y reste
d'un acte qui ne peut s'initier…
    pour celui-là même qui l'inaugure
…que d'un voilage de ce qui sera pour lui…
    je dis : celui qui inaugure cet acte
    et nommément le psychanalyste
…son terme, et non pas seulement son terme mais à
proprement parler sa fin, pour autant que c'est le terme
qui détermine ***rétroactivement*** le sens de tout le processus,
que c'en est proprement *la cause finale*.

Ce qui ne mérite aucune dérision car tout ce qui est
du champ de la structure est impensable sans *cause finale*,
que seul, ce qui mérite dérision dans les termes dits
finalistes, c'est que la fin ait la moindre utilité.

L'analyste sait-il ou non ce qu'il fait dans l'acte psychanalytique ?

C'est là le terme précis où s'est arrêté dans l'année
précédente et par la rencontre événementielle par où j'ai
introduit mes propos d'aujourd'hui, suspendu ?

Comme je vous l'ai dit, c'est ce qui a pu me dispenser…
    à l'horizon de ce nœud si sévère, si rigoureusement
    interrogé d'une mise en question de ce qu'il en est
    de l'acte psychanalytique
…me dispenser des résonances assurément embarrassantes
qui sont celles pourtant autour desquelles peut être
interrogé ce qu'il en est, autant de la théorie,
que de l'institution psychanalytique.

Avant d'en indiquer peut-être un peu plus, rappelons bien ce qui résulte de cette façon de poser…

> entre *savoir* et *vérité* et dans le champ propre d'une *production* dont en somme ce que vous voyez, c'est que c'est le psychanalyste en tant que tel, qui lui-même l'incarne cette production, c'est dans ces termes que doit se situer la question

…la question, par exemple, de ce qu'il en est du *transfert*.

Que tout ce que nous désignons comme transfert soit interprété dans l'analyse en termes de répétition, quel besoin…

> si ce n'est pour ceux des ***analystes*** qui sont absolument *égarés* dans ce réseau tel que je l'articule

…quel besoin de mettre en question ce qu'il peut y avoir d'objectif et de prétendre que le transfert serait un recul devant je ne sais quoi d'autre qui serait ce qui, dans l'analyse, se joue réellement.

Puisque c'est une situation qui ne prend son appui que de la structure, rien ne peut s'y énoncer à l'intérieur comme discours de l'analyste qui ne soit de l'ordre de ceci que la structure commande, et qui donc ne peut rien saisir que de l'ordre de la répétition.

La question n'est pas de savoir ici si la répétition est une catégorie dominante ou non dans l'histoire.

C'est que, dans une situation faite pour interroger ce qu'il en est de ce qui se présente à partir de la structure, rien de l'histoire ne s'ordonne que de la répétition.

Il s'agit, je le répète, de ce qui peut se dire au niveau de cette mise à l'épreuve des effets du savoir.

De sorte qu'il n'est pas juste de dire que le transfert s'isole en lui-même des effets de la répétition, le transfert se définit du rapport au *sujet supposé savoir* en tant qu'il est structural et lié au lieu de l'Autre, comme lieu comme tel où le savoir s'articule illusoirement comme Un, et qu'à interroger ainsi le fonctionnement de qui cherche à savoir, il est nécessaire que tout ce qui s'articule s'articule en termes de répétition.

À qui sommes-nous redevables d'une telle expérience ?

Il est clair qu'elle ne se serait même jamais instaurée
s'il n'y avait le névrosé !

Qui a besoin de savoir la vérité ?
Uniquement ceux que le savoir gêne.
C'est la définition du névrosé.
Ceci, nous allons le serrer de plus près.

Et là encore, avant de quitter ce champ…
    et pour cause, où je n'ai pas bouclé la boucle
…je veux…
    dans quelque chose qui au regard de ce que j'ai à
    tracer aujourd'hui peut passer pour une parenthèse
…tout de même pointer un dernier de ces repères dont
j'essaie de ponctuer d'une façon correcte ce champ.

En tant que nous y opérons…
    si c'est ainsi, je viens de vous le rappeler
…d'une façon acceptée comme partiale, nous devons
admettre que n'est interprétable dans l'analyse
que *la répétition*, et c'est ce qu'on prend pour *le transfert*.

D'autre part, il est important de ponctuer que cette fin
que je désigne comme la prise de l'analyste…
    de l'analyste en lui-même dans le forage du *(a)*
…c'est très précisément cela qui constitue l'*ininterprétable*.
Que pour tout dire, dans l'analyse, l'*ininterprétable*
c'est *la présence de l'analyste*.

Et c'est pourquoi l'interpréter…
    comme il s'est vu, comme il s'est même imprimé
…c'est proprement ouvrir la porte à ce qu'on appelle
cette place, c'est-à-dire *l'acting-out*.

Je l'ai rappelé dans mon séminaire sur l'acte…
celui donc de l'année dernière
…et à propos du mythe de l'Œdipe : c'est à savoir
la distinction à faire entre sa mise en scène héroïque
qui sert de référence mythique à notre pratique
analytique, et ce qu'il y a d'articulé derrière,
d'un nœud de la jouissance à l'origine de tout savoir.

C'est le psychanalyste qui est à la place, certes, de ce qui se jouait sur la scène tragique, et c'est cela qui donne son sens à l'acte psychanalytique.
Et d'autre part, il est frappant qu'il y renonce, qu'il ne fasse qu'être à la place de l'acteur, en tant qu'un acteur suffit, à lui seul, à tenir ***la scène de la tragédie***.

Cette division du spectateur et du chœur où se modèle et se module *la division du sujet* dans le spectacle traditionnel, je l'ai rappelé l'année dernière, pour désigner ce qu'il en est exactement de la place de l'analyste, autre paradoxe de l'acte psychanalytique que cet acteur qui s'efface, rejoignant tout à l'heure ce que j'ai dit : de ce que *l'objet(a)*, il l'évacue.

Si le passage à l'acte est - dans la règle - de l'analyse ce qu'il est demandé à celui qui y entre d'éviter, c'est justement pour privilégier cette place de *l'acting out* dont l'analyste à lui tout seul prend et garde la charge.
« *Se taire, ne rien voir, ne rien entendre* »[75], qui ne se souvient que ce sont là les termes où une sagesse qui n'est pas la nôtre indique la voie à ceux qui veulent la vérité.

Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose d'étrange, à condition qu'on reconnaisse ***le sens*** de ces commandements d'en voir l'analogue dans la position de l'analyste ? Mais avec ce singulier *fruit* que lui donne son contexte.

Qu'il en isole :
- du « *se taire* » : la voix qui est le noyau de ce qui, du dire, fait parole,
- du « *ne rien voir* »…
    qui n'est bien souvent que
    trop par l'analyste observé,
…l'isolement du regard qui est le nœud serré du sac, de tout ce qui se voit au moins,
- et enfin « *ne rien entendre* » :
de ces deux demandes dans lesquelles a glissé le désir…
    de ces deux demandes qui le mandent,
…de ces deux demandes qui le murent à la fonction du *sein* ou bien de *l'excrément*.

---

75 Cf. « Les trois singes de la sagesse bouddhiste » : En japonais, les trois singes sont appelés *Mizaru* (見猿) pour l'aveugle, *Kikazaru* (聞か猿) pour le sourd, et *Iwazaru* (言わ猿) pour le muet. Ces trois noms signifient : « Ne vois pas », « N'entends pas », « Ne parle pas ».

Quelle réalité pour le pousser à remplir cette fonction ? Quel *désir*, *quelle satisfaction* l'analyste peut-il y rencontrer ? Ce n'est pas ce que j'ai l'intention de désigner d'emblée même si avant de vous quitter j'en dois dire plus.

Il convient ici de mettre le relief sur la dimension de ***scapegoat*** comme ce fut le thème chéri d'un FRAZER. On sait que l'origine en est à proprement parler *sémitique*, *le bouc émissaire* :

- celui qui prend sur soi cet objet(a),
- celui qui fait qu'à tout jamais, pour le sujet, il peut y être sursis,
- celui qui fait que le fruit d'une analyse terminée, j'ai pu l'année dernière le désigner comme une vérité dont le sujet est dès lors incurable, précisément de ce qu'en ait été évacué un des termes.

Comment ne pas voir que de là s'explique la position singulière que, dans le monde social, occupe cette communauté des psychanalystes, protégés par *une association internationale pour la protection des scapegoats* !

Le *scapegoat* se sauve par le groupement, et mieux encore, par les grades. C'est vrai qu'il est difficile de concevoir une société de *scapegoats*. Alors on fait des *scapegoats* adjudants-chefs ! Et des *scapegoats* qui font antichambre pour le devenir. C'est singulier.

Cette dérision facile n'aurait pas d'autre raison d'être si, dans des textes que je viens de recevoir pour un prochain congrès qu'on aura le front de tenir à Rome, il n'y avait pas là déjà des textes - je veux dire déjà publiés - exemplaires.

Car ça n'est pas parce qu'on ignore le discours de LACAN qu'on ne se trouve pas en face des difficultés que je viens ici d'articuler, et particulièrement concernant ce qu'il en est du *transfert*.

Quand on s'escrime à définir ce qu'il y a de non transférentiel dans la situation analytique, il faut bien qu'on sorte quelques énoncés qui sont l'aveu - à proprement parler - du fait qu'on n'y comprend rien.

On n'y comprend rien parce qu'on n'a pas la clé.
Et on n'a pas la clé parce qu'on ne va pas la chercher là où je l'énonce !

De même, on invente un terme qui s'appelle le « *self* », et dont je dois dire qu'il n'est pas du tout inutile à qui a quelque curiosité de voir comment cela peut à la fois se motiver et se résoudre dans un discours tel que celui que je viens aujourd'hui d'articuler.
Si j'ai le temps lors de nos prochaines rencontres, je pourrai, là, en dire plus.

De même l'erreur et, à proprement parler, l'ineptie de ce qui est avancé sur le sujet de ce qu'il en est de la cure psychanalytique de *la psychose*, et l'échec radical qui s'y marque de situer justement *la psychose* dans une ***psychopathologie*** qui soit d'ordre analytique a les mêmes ressorts.

Assurément, si j'ai indiqué que j'aurais pu articuler quelque chose d'autre…
    quelque chose dont je déclare
    avoir été ***heureusement*** dispensé
…sur le sujet de l'acte psychanalytique, c'est dans l'horizon de ce qu'il en est du masochiste qu'il conviendrait de la poser, cette articulation.

Et assurément, bien sûr, non pas pour les confondre, *l'acte psychanalytique* et la pratique masochiste, mais il serait instructif et, en quelque sorte, ouvert, indiqué déjà par ce que nous avons pu dire, par ce qui s'étale ***littéralement*** dans la pratique masochiste, à savoir la conjonction du sujet pervers avec à proprement parler *l'objet(a)*.

D'une certaine façon, on peut dire qu'aussi loin qu'il le veut, le masochiste est le vrai maître, il est le maître du vrai jeu. Il peut y échouer bien sûr, il y a même toutes les chances qu'il y échoue, parce qu'il lui faut rien moins que le grand Autre.

Quand le Père Eternel n'est plus là pour remplir ce rôle, il n'y a plus personne.
Et si vous vous adressez à une femme, bien sûr, WANDA, il n'y a aucune chance, elle n'y comprend rien, la pauvre.

Mais le masochiste a beau échouer, il en jouit tout de même, de sorte qu'on peut dire qu'il est le maître du vrai jeu.

Il est bien évident que nous ne songeons pas un seul instant à imputer un tel succès au psychanalyste.

Ça serait lui faire une confiance sur la recherche de sa jouissance que nous sommes loin de lui accorder.
D'ailleurs ce serait peu convenable.

Pour avancer une formule…
qui a son intérêt parce que j'aurai à la reprendre
et il ne faut pas s'en étonner, à propos de *l'obsessionnel*
…nous dirons que « *le psychanalyste fait le maître* », dans les deux sens du mot « faire ».

Faites un tout petit peu attention encore, cinq minutes, parce que c'est très en ***court-circuit*** et que c'est ***délicat***.

Vous sentez bien que la question autour de *l'acte psychanalytique*, c'est…
comme je vous l'ai dit tout à l'heure
…celle de cet acte décisif qui fait, du psychanalysant surgir, s'inaugurer, s'instaurer, le psychanalyste.

Si…
comme je vous l'ai tout à l'heure indiqué
…le psychanalyste se confond avec la production du faire, du travail du psychanalysant, c'est là qu'on peut bien dire que le psychanalysant fait, au sens fort du terme, le psychanalyste.

Mais on peut dire aussi qu'au moment précis où surgit le dit psychanalyste, s'il est si dur de saisir ce qui peut l'y pousser, c'est bien que *l'acte* se réduit à faire, au sens de la simagrée, à « *faire le psychanalyste* », à faire celui qui garantit le *sujet supposé savoir*.

Et qui, au début de sa carrière, n'a pas confié à quiconque veut bien l'aider en ses premiers pas qu'il a justement bien ce sentiment de « *faire le psychanalyste* » ?

Pourquoi retirer sa valeur à ce témoignage ?

Mais c'est ceci qui permet, à reprendre ces deux fonctions du mot « faire », de dire qu'il est bien vrai qu'en menant quelqu'un au terme de sa psychanalyse…
    au terme de cette incurable vérité,
    au point de celui qui sait que s'il y a bien acte,
    il n'y a pas de rapport sexuel
…est-ce que ça n'est pas là…
    même si ce n'est pas souvent que cela arrive
…faire quelque part une vraie maîtrise ?

Mais d'autre part, contrairement au masochiste, si le psychanalyste lui aussi peut être dit avoir quelque rapport avec le jeu, ce n'est certes pas qu'il en est maître, mais que tout de même, il en supporte, il en incarne l'atout maître, pour autant que c'est lui qui vient à jouer le poids de ce qu'il en est de *l'objet(a)*.

Qu'en est-il donc, après avoir poussé jusqu'ici seulement aujourd'hui ce discours, du point où peut se situer ce discours lui-même, à savoir d'où je l'énonce ?

Est-ce de celui où se tient le *sujet supposé savoir* ?

Est-ce que je puis être *le savant*, en parlant de *l'acte psychanalytique* ?

Certainement pas !

Rien n'est clos de ce que j'ouvre comme interrogation concernant ce qu'il en est de cet acte.
Que j'en sois le logicien…
    et d'une façon que confirme que cette
    logique me rende odieux à tout un monde
…pourquoi pas ?

Cette logique s'articule des coordonnées même de sa pratique, et des points dont elle prend sa motivation.
Le savoir, en tant qu'il est produit par la vérité, est-ce que ce n'est pas là ce qu'imagine une certaine version des rapports du *savoir* et de *la jouissance* ?

Pour le névrosé, *le savoir* est *la jouissance* du *sujet supposé savoir*.
C'est bien en quoi le névrosé est incapable de *sublimation*.
La sublimation, elle, est le propre de ceci qui sait faire le tour de ce à quoi se réduit le *sujet supposé savoir*.

Toute création de l'art se situe dans ce cernement de ce qui reste d'irréductible dans ce savoir en tant que distingué de la jouissance, quelque chose pourtant vient marquer son entreprise, en tant qu'à jamais, dans le sujet, elle désigne ce qui est son inaptitude à sa pleine réalisation.

Cette imputation que le travail de l'exploité est supposé dans *la jouissance* de l'exploiteur, est-ce qu'elle ne trouve pas quelque chose comme son analogue à l'entrée du *savoir*, en ceci que les moyens qu'il constitue feraient de ceux qui les possèdent, ces moyens, ceux qui profitent de ceux qui gagnent ce savoir à la sueur de leur vérité.

Sans doute l'analogie tomberait à côté de se jouer dans des domaines si distincts, si depuis quelque temps, le savoir ne s'était montré tellement complice du certain mode d'exploitation dont, sous le nom de capitaliste, il se trouve que l'excès de l'exploitation est quelque chose qui déplaît.

Je dis, qui déplaît, car il n'y a rien à dire de plus. Le principe de l'agitation révolutionnaire n'est rien d'autre qu'il y a un point où les choses déplaisent. Or, si vous vous en souvenez, est-ce que je n'ai pas marqué l'année dernière que la position de l'analyste, si elle devait rester conforme en toute rigueur à son acte, était que, dans le champ de ce qu'il inaugure à l'aide de cet acte comme faire, il n'y a pas place pour quoi que ce soit qui lui déplaise, et non plus lui plaise, et que s'il y fait place, il en sort.

Mais ce n'est pas dire pour autant qu'il n'aurait pas son mot à dire dans ce qui peut dériver, limiter, ceux qui, dans un certain champ qui est le champ du *savoir*, en sont venus à s'insurger d'un certain dévoiement du savoir, sur la façon correcte, propice à permettre qu'à nouveau le savoir sorte d'un champ où il exploite.

C'est sur ce dernier mot que je vous laisse, vous promettant pour la prochaine fois d'entrer dans le détail de ce dont il s'agit concernant, respectives, les positions de l'hystérique et de l'obsessionnel au regard du grand Autre.

Ce petit festival hebdomadaire n'étant pas destiné à continuer pendant l'éternité, aujourd'hui nous allons nous essayer à vous donner l'idée de la façon dont, dans un contexte plus favorable, mieux structuré, nous pourrions nous employer à mettre dans la théorie un peu de rigueur.

Quand j'ai choisi cette année pour titre de mon séminaire *D'un Autre à l'autre*, une des personnes qui, je dois dire, s'était le plus distinguée - par une prompte oreille - à m'entendre dans cette enceinte, mais enfin qui, comme Saint-PAUL…

avait été terrassé au détour par cette chose
qui nous est arrivée l'année dernière,
vous le savez tous, la mémoire en dure encore

…comme Saint-PAUL au chemin de Damas, s'était vu précipité en bas de sa monture théorisante par l'illumination maoïste, ce quelqu'un a écouté ce titre et m'a dit : « Oui… ça fait banal ».

Je voudrais quand même…

si vous ne le soupçonnez pas déjà

…bien pointer que ça veut dire quelque chose, quelque chose qui nécessite le choix très exprès de ces mots qui…

comme j'ose l'espérer,
vous les écrivez dans votre tête

…s'écrivent : *D'un Autre à l'autre*.

Le grand A, il m'arrive, il m'est arrivé cette année plusieurs fois de le réinscrire sur ces feuilles où de temps en temps je rappelle l'existence d'un certain nombre de graphes.

Et *l'autre* concerne ce que j'écris d'un *(a)*.
Si évidemment ce terme ne résonnait plus à l'oreille étourdie par un autre bruitage que d'un petit air de ballade, dans le genre « *de l'un à l'autre* », de l'un à l'autre aller en promenade. C'est tout de même pas rien de dire ça, « *de l'un à l'autre* », ça marque les points de scansion d'un déplacement : de là à là.

Mais enfin évidemment, *pour nous autres*, qui ne sommes pas à tous les moments mordus par la démangeaison de l'acte, nous pouvons nous demander quel intérêt, si c'est de deux Un qu'il s'agit, pourquoi l'Un plus que l'autre, si l'autre en est encore Un.

Il est un certain usage prépositionnel de ces termes « Un et autre » c'est-à-dire de les insérer entre un « ***de*** » et puis un « ***à*** » qui a pour effet d'établir entre eux ce que j'ai appelé dans d'autres temps un rapport… vous vous en souvenez peut-être, enfin j'imagine …un rapport métonymique.
C'est ce que je viens de désigner en disant qu'« *à quoi bon* », si c'est toujours un « Un ».

Néanmoins, si vous écrivez les choses ainsi :
de « l'*un*/1 » à « *l'autre*/1 », *le rapport métonymique est dans chaque cas 1.*

C'est important de l'écrire comme ça, parce que Un, écrit comme ça, c'est un effet de signifié privilégié que l'on connaît généralement sous le terme du nombre. C'est à savoir que ce Un se caractérise par ce qu'on appelle l'***identité numérique***.

Comme rien ici par ces termes n'est désigné, que nous ne sommes au niveau d'aucune identification unaire…
    d'un un placé par exemple sur votre paume
    à l'occasion en manière de tatouage, ce qui vous identifie dans un certain contexte, c'est arrivé
…comme nous ne sommes pas à ce niveau-là…
    que c'est un trait qui ne marque rien
    dont il s'agit dans chaque cas
…nous sommes strictement au niveau de ce qu'on appelle l'identité numérique, c'est-à-dire de *quelque chose* qui marque la pure différence en tant que rien ne la spécifie, l'autre n'est l'autre en rien, et c'est justement pour ça qu'il est l'autre. Voilà.

Alors on peut se demander pourquoi, de l'un à l'autre, pourquoi il y a ces espèces de choses qui traînent, qu'on appelle des articles définis, en français « le » ça ne se voit pas bien tout de suite au niveau du premier.

L'un, pourquoi l'un ?

Nous serions bien près de qualifier cet 1 du « l'un » pour *euphonique* si nous ne nous méfiions pas par expérience de ces sortes d'explications.

Nous avons été là-dessus suffisamment avertis par des rencontres précédentes.

Essayons mieux de voir si ce « L apostrophe », ce « le » article défini, se justifie mieux devant l'Autre.

L'article défini en français se distingue de son usage en anglais par exemple, où l'accent démonstratif reste si fortement appuyé.

Il y a une valeur privilégiée de *l'article défini* en français…
c'est ce qu'on appelle sa valeur
…de fonctionner pour le notoire.

De *l'un à l'autre* dont nous sommes partis, est-ce qu'il s'agit de « *l'autre entre tous* », dans le sens où nous allons tout doucement le pousser ?
Entre tous, est-ce qu'il y en aurait donc d'autres ?

Il est bon de s'aviser ici, de se remémorer si l'on peut, que nous avons posé qu'au niveau de l'Autre…
tout au moins quand nous l'avons écrit avec un A
…nous avons formulé aussi qu'« *il n'y a pas d'Autre de l'Autre* ».
Et ceci est très essentiel à toute notre articulation.

Alors on va chercher une autre notoriété.

Est-ce que…
s'il n'y en a pas d'Autre de l'Autre
…est-ce que c'est à dire qu'il n'y en a qu'un ?
Mais ça aussi, c'est impossible, parce que sans ça, il ne serait pas l'Autre.
Ça peut vous sembler, tout ceci, un tant soit peu *rhétorique*.
Ça l'est !

On a beaucoup spéculé dans des temps très antiques sur ces thèmes qui se disposaient ***d'une façon un peu différente***.
On parlait de « *l'autre et du même* », et Dieu sait où ça a conduit toute une lignée qui s'appelle à proprement parler platonicienne.

Ce n'est pas la même chose que de parler de « *l'un et de 'autre* », non pas que la lignée platonicienne n'ait pu faire autrement que d'en venir à poser la question de l'un, mais très précisément d'une façon qui est celle qu'en fin de compte nous allons interroger dans le sens d'une mise en question.

L'un tel que nous le prenons ici est d'un autre ordre que cet Un élaboré par la méditation platonicienne.

Il est clair que…
pour ceux qui déjà m'ont entendu cette année
…ce rapport de « l'un à l'Autre » ne va à rien de moins qu'à rappeler, qu'à faire sentir, la fonction de la paire ordonnée dont vous avez vu au passage quel est le rôle majeur dans l'introduction de ce qu'on appelle bizarrement *la théorie des ensembles*.

Car tout le monde semble s'accommoder fort aisément de *ces* ensembles, au pluriel, alors que c'est justement une question, et très vive quoique non totalement tranchée encore, si l'on peut les mettre au pluriel.

En tout cas ce n'est pas si aisé si la question reste ouverte de savoir si l'on peut considérer d'aucune façon qu'un élément peut appartenir à deux ensembles différents en restant ***le même***.

C'est une petite parenthèse destinée à vous rappeler que ça n'est pas sans constituer une très forte innovation logique que tout ce qui se rapporte à ce que j'appellerai « *l'ensemblissement* »…
pour des raisons de consonance, j'aime mieux ça que ***ensemblement***, quoiqu'il arrive que la *théorie des ensembles* ***s'ensable*** de temps en temps,
mais elle se ***réensemblit*** fort allègrement
…ce n'est évidemment qu'en marge d'une telle référence que je voudrais vous rappeler cette innovation tout à fait radicale que la théorie des ensembles constitue d'introduire ce pas…
et littéralement à son principe
…que *ce qu'il s'agit de ne pas confondre : c'est en aucun cas un élément quelconque avec l'ensemble qui pourtant ne l'aurait que pour seul élément*. *Ce n'est pas du tout pareil*.

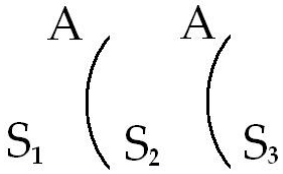
Et c'est là le *pas* d'innovation logique qui doit nous servir exactement à introduire comme il convient cet « Autre » problématique dont je viens d'interroger pourquoi nous lui donnerions cette valeur notoire : l'Autre.

En ce sens, qui est celui dont nous l'introduisons, pourvu de ce A, il prend cette valeur notoire non pas d'être « *l'Autre entre tous* », ni aussi bien d'être « *le seul* », mais seulement de ce *qu'il pourrait n'y en pas avoir*, et qu'à sa place, il n'y ait qu'un *ensemble vide*.

Voilà ce qui le désigne comme Autre.

Peut-être à cette occasion vous rappelez-vous du *schéma* que j'ai inscrit à plusieurs reprises cette année sur ces feuilles blanches, le *schéma du S_1* hors d'un cercle désignant précisément la limite de l'Autre comme *ensemble vide*.

Ceci est le grand A, l'Autre, ceci pour désigner le rapport de ce S_1 à un S_2, lequel s'inscrit au champ de l'Autre et qui est proprement cet Autre signifiant dont je parle comme étant celui sur lequel repose la constitution du sujet en ceci que le S_1 le représente, ce sujet, auprès d'un autre signifiant.



J'ai aussi insisté sur ceci qu'à avoir cette position, se renouvellera la limite du A - redit ensemble vide – avec le S_3 et tant d'autres qui pourront ici prendre la place d'un certain relais.

C'est ce relais que nous allons explorer aujourd'hui et je n'ai fait ce rappel que pour ceux qui, d'être absents, ne verraient pas ce que je désigne, d'avoir été absents quand déjà j'ai écrit ces formules de cette façon.

Remarquez bien qu'il n'y a rien d'arbitraire à identifier du même « A » cette limite ici tracée de la ligne,
Car ce n'est pas le point le moins singulier de la *théorie des ensembles* qu'à quelque niveau que se produise l'ensemble vide, quand vous interrogez un ensemble…

et ceci, vous allez tout de suite très facilement l'imaginer :
supposez l'ensemble fait de l'élément 1 et de l'ensemble qui a pour seul élément l'élément 1.

Voilà un ensemble à deux éléments distincts : { 1,{1} } puisqu'on ne saurait confondre d'aucune façon un élément avec l'ensemble qui ne comporte que cet élément pour élément de cet ensemble.

Or l'ensemble vide(Ø),nous pouvons *toujours, à tout instant,* le faire surgir au titre de ce qu'on appelle sous-ensemble. Ce n'est pas le moindre intérêt, c'est peut-être même le principal de la théorie des ensembles, que ce jeu dit des sous-ensembles.

Je regrette de devoir le rappeler…
mais c'est l'extension de mon auditoire qui m'y force
…de rappeler que :

- faire de x, y, z, n les éléments d'un ensemble : { x, y, z, n }
- si l'on appelle *sous-ensemble* un autre ensemble qui est inclus dans cet ensemble sous la forme de ce type-ci, que x, y, z en constituent un *sous-ensemble* { x, y, z }
- vous voyez vite que le nombre…
  {x, y, n}, par exemple,et puis {y, z, n}
  et ainsi de suite
  …que le nombre…
  je pense que je n'ai pas besoin d'insister pour que ça vous apparaisse évident
  …qu'il est clair que numériquement, rassembler les éléments des sous-ensembles…
  autrement dit ce qui ici d'un ***premier jet***
  pourrait ***faire figure*** de *parties* n'est évidemment en aucun cas égal numériquement aux éléments de l'ensemble d'où nous sommes partis pour articuler ces *sous-ensembles,*
  - et que même, il est facile d'imaginer la formule exponentielle qui nous montrera qu'à mesure que grandissent le nombre des éléments d'un ensemble, la somme numérique des sous-ensembles que l'on peut en édifier dépasse très largement le nombre de ces éléments.

Ce qui est fort important à rappeler pour ébranler cette sorte d'adhésion à une géométrie prétendue naturelle, et spécialement à un postulat dont…

si mon souvenir est bon, quelque part du côté d'un $X^{ème}$ livre d'EUCLIDE, j'espère ne pas me tromper

…un certain Eudoxe fait un grand état.

Or ceci est capital car nous allons le toucher immédiatement du doigt sous la forme suivante, c'est qu'à énumérer les sous-ensembles de notre Autre…

ici réduit à sa fonction la plus simple, à savoir d'être un ensemble portant le 1, ce signifiant nécessaire comme étant celui auprès duquel va se représenter, de l'un à l'Autre, le Un du sujet

…vous verrez tout à l'heure dans quelles limites il est légitime de réduire ces deux S : S_1 et S_2, à un même Un.

C'est bien ce qui est l'objet de nos remarques d'aujourd'hui : 1,{1}

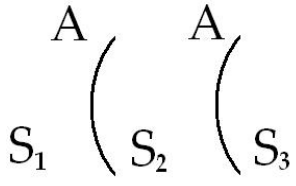
Il est clair qu'à interroger le 1 inscrit dans le champ défini comme Autre, comme ensemble comme tel, nous aurons comme sous-ensemble 1, et ceci qui est la façon d'écrire l'ensemble vide : {1, Ø }.

Illustration la plus simple de ceci que j'ai rappelé : que les sous-ensembles constituent une collection numériquement supérieure à celle des éléments qui définissent un ensemble.

Est-ce qu'il est nécessaire d'insister :
que vous voyez ici se reproduire sous la forme de cette double parenthèse : { 1,{} } qui est bien effectivement la même que celle de la ligne qui désigne ici A…

exactement l'identité de ce A comme ensemble vide : { 1,{Ø} }

en ces deux points du schéma qui le reproduisent :



Voici donc évoqué, dès que « au champ de l'Autre » quelque chose peut s'inscrire d'aussi simple que le trait unaire, dès que ceci est conçu, du même mouvement surgit - par la vertu de l'ensemble - la fonction de la paire ordonnée.

Car il suffit de voir que dès lors les deux 1 qui peuvent s'inscrire :

- l'un ici comme premier élément de l'ensemble

- et l'autre à remplir le second ensemble vide…
  s'il est possible de s'exprimer ainsi
  car comme ensemble vide, c'est le même
  …ces deux 1 se distingueront d'une ***appartenance différente*** :

{ 1,{1} }

C'est bien là où gît la vertu non rencontrée jusqu'alors de ce « *de l'un à l'Autre* » mine de rien, d'où nous sommes partis tout à l'heure pour y rappeler ce qu'a de spécifique la relation qui nous intéresse et qui motive cette année notre titre « *D'un Autre à l'autre* ».
C'est pour autant que tout ce qui est de ce qui fait notre expérience, ne peut que tourner, retourner et toujours revenir se pointer, autour de la question de la subsistance du sujet – toujours ! - axe, axiomatique indispensable à ne jamais perdre ce à quoi nous avons affaire dans le concret de la façon la plus efficace.

À savoir que si cet axe et cet axiome n'est pas conservé nous entrons dans la confusion, celle qui s'étale aux derniers temps dans tout ce qui se fait de l'énoncé de l'expérience analytique et spécialement à l'intégration de plus en plus envahissante de cette fonction dite « *The Self* » qui fait prime dans les articulations présentes de l'analyse anglo-américaine.

Qu'en est-il en effet des premiers pas que nous permet cette distinction, cette dissymétrie sur quoi,vous le voyez, se fonde la différence qu'il y a :
- du *signifiant qui représente le sujet*,
- à *celui auprès duquel il va s'inscrire* au champ de l'Autre pour que surgisse le sujet de cette représentation même.

Cette dissymétrie fondamentale est celle qui nous permet de poser la question :

- qu'en est-il de l'Autre ?

- Est-ce qu'il sait ?

Je ne vous demande pas de répondre d'une seule voix !

Si j'avais une brochette de deux rangées devant moi qui soient des élèves d'un certain type, heureusement je n'ai pas à les considérer comme typiques, je peux quand même les évoquer comme amusants, et après tout, pourquoi ne me dirait-on pas :

« *Mais non, il ne sait pas. Tout le monde sait ça ! Le sujet supposé savoir : pan !pan ! il n'y en a plus !* »

Il y a encore des gens qui croient ça, qui l'enseignent même, certes dans des endroits inattendus encore que récemment surgis.

Mais ce n'est pas ça du tout que j'ai dit.

Je n'ai pas dit que l'Autre ne sait pas.

C'est ceux qui disent ça qui ne savent pas grand-chose, malgré tous mes efforts pour le leur apprendre !

J'ai dit que « *l'Autre…*
comme c'est évident puisque c'est la place de l'inconscient
…sait, seulement il n'est pas un sujet ».

La négation « il n'y a pas de sujet supposé savoir »…
si tant est que j'ai jamais dit ça sous cette forme négative
…ça porte sur le sujet, pas sur le savoir.

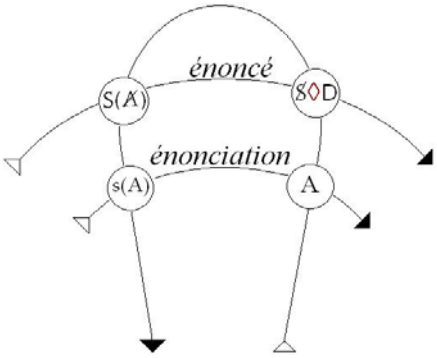
C'est facile d'ailleurs à saisir pour peu qu'on ait une expérience de l'inconscient.
Ça se distingue en ceci justement qu'on ne sait pas là-dedans : « *qui c'est qui sait* ».
Ça peut s'écrire de deux façons :
- « *qui c'est qui sait* »,
- « *qui sait qui c'est* ».
Le français est une belle langue, surtout quand on sait s'en servir. Comme toutes les langues, aucun calembour ne s'y produit au hasard.

Alors ce rappel du statut de l'Autre…
c'est cela qui dans mon symbolisme s'écrit comme ça S(A) :
- S, ce qui veut dire signifiant,
- et A, auquel j'ai donné aujourd'hui la figure de l'ensemble vide

…je mets là ça parce que, du même style emporté qui tout à l'heure imaginairement…
puisque bien sûr je suis forcé d'imaginer les demandes et les réponses ici

…tout à l'heure imaginairement je supposais qu'on me disait que *l'Autre ne savait pas*.

Je ne voudrais pas qu'à la suite de ça, vous preniez l'idée que ce que je suis en train d'expliquer, c'est ce qui est en haut à gauche de mon graphe, à savoir S(Ⱥ). S signifiant de Ⱥ, ça, c'est autre chose.



Comme je vous ferai encore deux séminaires,
j'ai le temps de vous expliquer la différence !

Pour l'instant, ce que je déduis aujourd'hui…
avec quelque lenteur mais de très important à parcourir pour des raisons que je vous laisserai peut-être à la fin de cette séance entrevoir

…c'est qu'il n'y a pas de confusion sur un certain nombre de notations.

S(A), voilà ce qui vient ici d'être énoncé de ce qu'il en est de l'Autre au titre de l'ensemble vide.
Est-ce qu'il faut que j'en revienne une fois de plus…
parce que je ne parle que de ça depuis le début mais ce n'est pas encore prouvé qu'il ne faille pas que j'y revienne

que ça veut dire… qu'en aucun cas ça ne veut dire qu'il est Un : *ce n'est pas parce qu'il n'y en a pas d'autre qu'il est Un.*

Or, pour que le sujet s'y fasse représenter, du dehors, il faut qu'un signifiant, il en trouve un autre.

Il ne peut pas le trouver ailleurs que là.
C'est ça la source de la confusion.

C'est que c'est à partir de cette nécessité pénible qu'il part d'ailleurs, naturellement pas sans raison.

Mais je ne peux pas tout de même tout le temps vous refaire l'histoire de ceci, à savoir comment cet *animal* avec « *le feu au derrière* » en vient à devoir se promouvoir comme sujet.

Il est bien certain que c'est ce « *feu au derrière* » qui l'y pousse. Seulement si je parle du « *feu au derrière* », il n'y a que ça qui vous intéresse.

Alors il faut tout de même bien que de temps en temps je me mette à parler…

> à proprement parler de ce qui se passe, en négligeant « *le feu au derrière* » qui est pourtant la seule chose bien sûr qui puisse le motiver à se faire représenter ainsi, à ce dont en effet il faut bien partir

…c'est-à-dire, non pas de l'Autre, mais de cet « *un Autre* », c'est-à-dire de cet Un inscrit dans l'Autre, condition nécessaire à ce que le sujet s'y accroche, belle occasion aussi de ne pas se souvenir de ce qui - de cet Un - est la condition, c'est-à-dire l'Autre.
Voilà.

Alors je ne sais pas si vous voyez ça venir.
Mais enfin il est clair que si je vous ai parlé de PASCAL et de son pari comme ça, au début de l'année, ce n'est pas uniquement pour faire preuve d'une érudition que d'ailleurs j'ai complètement cachée comme d'habitude concernant mes affinités jansénistes et autres conneries pour les journalistes.

Ce n'est pas tout à fait de ça qu'il s'agit.

Il s'agit de ceci, étudier ce qui se passe de ce que je viens déjà d'écrire au tableau et sur lequel vous devriez déjà me devancer d'au moins trois quarts d'heure.

C'est que donc quelque chose va annoncer le sujet au titre le plus simple de ce même Un unaire à quoi nous réduisons - dans l'hypothèse stricte - ce qu'il en est de ce à quoi il peut s'accrocher au champ de l'Autre, et qu'il y a de ça un mode…
qui est celui le plus simple
que j'ai écrit là aujourd'hui
…c'est de se compter Un lui-même.

Il faut avouer que c'est tentant.
C'est même si tentant qu'il n'y a pas un seul d'entre vous qui ne le fasse, toute psychanalyse ayant été déversée sur vos têtes, on n'y peut rien.
Vous vous croyez Un pour longtemps.

Il faut dire que vous avez de fortes raisons pour ça.
Je ne suis pas pour l'instant en train de parler de mentalité ni de contexte culturel, ni de ces autres bafouillages, et après tout ça me donne plutôt une vacillation, à savoir de tomber dans la lamentable faiblesse d'évoquer ici ce que de toute façon vous êtes incapables de comprendre, parce que moi aussi.

C'est qu'il y a quand même des zones dans le monde où c'est le but de *la religion* que de l'éviter, cet Un Autre.

Seulement ça comporte une telle façon de se conduire avec la divinité, non pas simplement comme PASCAL de dire : « *qu'on ne sait pas ce qu'il est ni même qu'on ne sait pas s'il est* »
Mais non, on ne peut pas dire ça, car déjà dire ça c'est en dire trop pour *un bouddhiste* ça suppose une discipline qui évidemment s'impose à partir de là, des conséquences qui vont en résulter dans les rapports…
mais ça, vous le soupçonnez quand même
…entre *la vérité* et *la jouissance*.

Et l'on fait passer je ne sais quelle DDT là, sur ce champ de l'Autre, qui évidemment leur permet des choses qui ne nous sont pas permises.

Ce qui serait bien, ce qui serait amusant, c'est de voir le rapport que ça a, ce que je suis là en train de vous dire, avec le fait que la logique, comme ça, qui s'est produite à un certain moment de l'histoire en parallèle à ce que nous a mijoté…

qui n'est pas si mal, qui est plein
de choses tout à fait inexploitées encore
…ARISTOTE, ça doit tout de même avoir un rapport avec ça que chez eux, la cuisine au niveau de ce plat prend une forme différente :
au lieu qu'il y ait simplement une majeure, une mineure et une conclusion, il y a forcément *au minimum* cinq termes.

Seulement pour le saisir bien, il faudrait commencer d'abord par faire ces quelques exercices qui doivent permettre de faire ***un autre*** rapport entre la vérité et la jouissance qu'il n'est d'usage dans une civilisation fortement centrée sur ses névrosés.
Voilà.

Alors moyennant quoi ce dont il s'agit est ceci que Un le sujet s'annonce à cet un Autre, cet un Autre qui est là comme inscrit d'abord comme signifiant unaire, par rapport à quoi il a à se poser comme Un.

Et vous voyez là la portée de mon pari de PASCAL : il s'agit d'un « *quitte ou double* ».

Un « *quitte ou double* » qui, comme je vous l'ai fait remarquer dans le pari de PASCAL, se joue à un seul joueur, puisque l'Autre…
comme j'y ai insisté au moment
où je parlais du pari de PASCAL
…c'est l'ensemble vide, ce n'est pas un joueur.

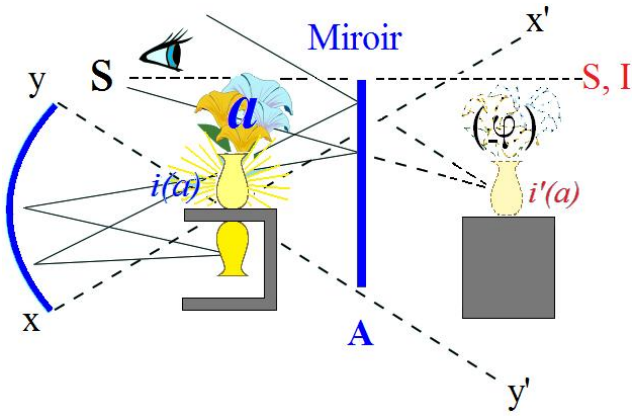
Il sait des choses mais comme il n'est pas un sujet, il ne peut pas jouer.

« *Quitte ou double* », PASCAL, là, ***nous articule*** bien la chose.
Il dit même que :
« *il ne s'agirait que de ça, d'avoir une seconde vie après la première, mais ça vaudrait tout !* ».
Ça fait une certaine impression.

Comme justement nous sommes une civilisation dont l'axe est constitué par les névrosés…
comme je le disais à l'instant
…on marche, on y croit.
On y croit de tout son cœur.
J'y crois comme vous y croyez.

Ça vaudrait la peine de balancer celle-ci pour en avoir une autre. Pourquoi ? Parce que ça permettrait de faire une addition, d'en faire deux.
C'est d'autant plus vraisemblable qu'on est sûr de gagner puisqu'il n'y a pas d'autre choix.

Je ne sais pas si vous saisissez très bien en quoi ce que je suis en train d'énoncer recouvre un certain petit schéma qui se trouve quelque part dans des *Remarques…* faites à propos du rapport de M.« *Je-ne-sais-qui* ».



C'est un rapport en miroir avec le champ de l'Autre, et constitué exactement par ceci : du rapport à l'idéal dont il suffit parfaitement pour l'établir de lui donner pour support le trait unaire.

Le reste du schéma nous montre que ceci va avoir une valeur décisive sur la façon dont va s'accointer *quelque chose* que là, au niveau de cette figure, je suis bien forcé d'instituer comme tout donné, à savoir ce *(a)*…
que j'ai mis quelque part, pour qu'il vienne aussi dans le miroir se refléter de la bonne façon.
Mais enfin c'était une étape de l'explication
…il s'agit de savoir, ce *(a)*, d'où il surgit.
Et ça a le rapport le plus étroit avec ce trait unaire dans l'Autre en tant qu'il est le fondement de ce qui, dans ce schéma, prend sa portée d'être l'*idéal du moi*.

Est-ce que vous n'avez pas déjà vu que dans ce dont il s'agit dans ce « *quitte ou double* », c'est de quelque chose qui est un tout petit peu trop chargé dans un certain texte…
dont je parle depuis très longtemps
de sorte que quand même quelques-uns
d'entre vous ont dû l'entrouvrir
…qui est celui de la *Phénoménologie de l'Esprit* de HEGEL.

Le réintrodure ainsi a l'intérêt d'y dégager ce qui est, si je puis dire, le nerf de la preuve, parce que ce petit apologue « *du maître et de l'esclave* », avec son dramatisme… vous comprenez, il parlait dans une Allemagne, là, comme ça, qui était toute remuée par les sillons de gens qui heureusement représentaient autre chose.

Il s'agissait des soldats entraînés par quelqu'un d'assez malin…

qui n'avait pas eu besoin de venir à mon séminaire pour savoir comment il fallait opérer en politique en Europe

alors le « *maître et l'esclave* », « *la lutte à mort de pur prestige* », qu'est-ce que ça vous en fout plein la vue !

« *La lutte à mort* » :
il n'y a pas la moindre lutte à mort, puisque l'esclave n'est pas mort, sans ça il ne ferait pas un esclave !

Il n'y a pas le moindre besoin de lutte, à mort ou pas. Il y a simplement besoin d'y penser, et avec cette lutte, penser, ça veut dire que oui, en effet, s'il faut y aller, on y va !

On a fait un *trait unaire* avec la seule chose après tout, réfléchissez-y bien, avec quoi un être vivant peut le faire, avec une vie. En effet, ça, on est tranquille, dans tous les cas : on n'en aura qu'une.

Tout le monde le sait, dans le fond, mais ça n'empêche pas qu'il n'y a qu'une seule chose d'intéressante, c'est de croire qu'on en a une infinité, et par-dessus le marché, qu'il leur est promis, à ces vies…

Dieu sait par quoi et au nom de quoi,
c'est ce que nous allons tâcher d'élucider

…d'être infiniment heureuses.

C'est quelque chose d'être PASCAL .

Quand il écrit sur des petits papiers pas faits pour la publication, ça a une certaine structure.

Avec la lutte qui n'est « *à mort* » que de transformer sa vie en un signifiant limité au *trait unaire*, c'est avec ça qu'on constitue le pur prestige.

Et d'ailleurs c'est plein d'effet parce que ça vient prendre sa place au niveau de choses existantes, qui ne sont pas plus mortelles chez l'animal qu'elles ne le sont chez l'homme, puisque chez l'animal, c'est ce qui se produit au niveau de la lutte des mâles que nous décrit si bien le cher LORENTZ, dont les hebdomadaires se régalent, vingt ans après que j'en aie montré l'importance à mes séminaires de Sainte-Anne.

C'était le temps du « *stade du miroir* » et je ne sais pas quoi, du *criquet pèlerin*, de *l'épinoche*, et des gens qui demandaient ce que c'était : « *qu'est-ce que c'est que ça, une épinoche ?* » On leur a fait un dessin.
Épinoche - ou n'importe quoi des autres – ils ne s'entretuent pas forcément, ils s'intimident.

LORENTZ a montré là-dessus des choses bouleversantes, ce qui se passe au niveau des loups : celui qui effectivement est intimidé, qui offre sa gorge, le geste suffit, il n'y a pas besoin que l'autre l'*égorge*. Seulement à la suite de ça, le loup vainqueur ne se croit pas deux loups.

L'être parlant se croit deux, à savoir que, comme on dit, il est *maître* de *lui-même*. C'est bien ça le pur prestige créé. S'il n'y avait pas de signifiant, un truc pareil, vous pourriez toujours courir pour l'imaginer.

Seulement il suffit de voir n'importe qui pour savoir qu'au minimum il se croit deux, parce que le premier truc qu'il vous raconte toujours, c'est que si ça avait été « *pas comme ça* », ç'aurait été « *autrement* » et que ça aurait été tellement mieux parce que ça correspondait à sa véritable nature, à son idéal.

L'exploitation de l'homme par l'homme commence au niveau de l'éthique, à ceci près qu'on voit mieux au niveau de l'éthique de quoi il s'agit, c'est-à-dire que c'est l'esclave qui est l'idéal du maître.

C'est celui-là qui lui apporte ce qu'il lui faut, le Un en plus.

L'idéal, c'est service-service, oui, il est là.

Ça rend beaucoup moins étonnant ceci :
que ce qui arrive au maître chez HEGEL…
    c'est évident, il n'y a qu'à regarder
    ce qui arrive à « *la fin de l'Histoire* »
…à savoir que le maître est aussi parfaitement ***esclavagé*** qu'il est possible. D'où la formule…
    dont je l'affectais à un tournant :
    à Sainte-Anne, puisque je m'évoque
…d'être « *le cocu de l'histoire* ».

Mais cocu, il l'est de départ, c'est le « *cocu magnifique* ». L'idéal, et l'idéal du moi, c'est ça : ***un corps qui obéit***. Alors il va le chercher chez l'esclave. Naturellement il ne sait pas quelle est sa position, à lui, l'esclave.

Car enfin, dans tout ça, absolument rien ne démontre que l'esclave ne sache pas très bien ce qu'il veut depuis le départ…
    comme je l'ai maintes fois fait remarquer
…que la question de ses rapports avec la jouissance soit quelque chose qui n'est pas du tout élucidée.

Quoi qu'il en soit, ça suffit à laisser tout à fait dans l'ombre son choix, à lui, dans l'affaire.

Car rien ne dit après tout que la lutte, il l'a refusée, ni même qu'il a été intimidé.

Parce que si cette affaire de rapport « *quitte ou double* » entre le « 1 » et le « Un », ça coûte, rien ne dit que ça ne peut pas mordre sur de toutes autres situations que celle – animale – où l'on en trouve le point d'accrochage éventuel mais qui n'est pas du tout forcément unique.

On peut supposer l'esclave qui prend les choses tout à fait autrement. Il y a même des gens qui s'appellent les Stoïciens qui avaient justement essayé de faire quelque chose dans ce genre-là, mais enfin on les a…
    comme ça, comme le homard dans l'histoire
…l'Église les a peints en vert et les a accrochés au mur.

Alors on ne se rend plus très bien compte de quoi il s'agissait, ils ne sont pas plus reconnaissables…
    accrochés au mur et peints en vert
…que ne l'est le homard.

Le Stoïcien avait une certaine solution qu'il avait donnée à ça, la position de l'esclave :
pour faire que les autres pouvaient continuer leur lutte comme ils voulaient, lui s'occupait d'autre chose.

Tout ça, c'est pour vous répéter ce que je viens de vous dire tout à l'heure, que « *l'exploitation de l'homme par l'homme* », elle est aussi, disons à considérer au niveau de l'éthique, et que le jeu dont il s'agit pour mon droit de me ***figurer*** être deux, pour la constitution de mon *pur prestige*, c'est quelque chose qui mérite de prendre sa portée du rappel de toutes ces coordonnées parce que ça a le plus grand rapport avec ce qu'on appelle *le malaise dans la civilisation*.

Là où ça va « *la lutte à mort* »…
qui, elle, est peut-être un peu
plus compliquée que son départ
…nous en avons la constatation dans une civilisation qui justement se caractérise d'avoir pris ce départ-là.

Parce que, pour reprendre le sujet, *le maître*, idéal de HEGEL, représenté par 1, et qui bien entendu puisqu'il joue tout seul gagne, il est clair que puisque c'est exactement pour ça, pour se signifier par 2, ayant gagné, qu'il va y avoir un ***rapport*** qui va s'établir entre ce 2 et ce 1 maintenant, auquel il peut s'accrocher puisque ce 1, il l'a mis en balance sur la table, *au champ de l'Autre*.

Et il n'y a pas de raison qu'il s'arrête, contre ce 1, il va jouer 2 : 1) 1) 2) 3)
En d'autres termes, contre quiconque va être piqué de la même mouche que lui et se croire maître, il va entrer en action, aidé de son esclave.

Ça se continue ainsi selon la série dont je vous ai déjà parlé en son temps…
parce qu'on ne peut pas dire
que je ne vous mâche pas les choses
…1 2 3 5 8 13 21 et ça continue jusqu'à 89 ou quelque chiffre remarquable de cette espèce.
[1, 1, 2, 3, 5, 8, 13, 21, 34, 55, 89, 144, 233, 377, 610, 987, 1597, 2584, 4181, 6 765, 10 946 ...]

Et chacun de ces chiffres considérés, étant…
c'est la série de FIBONACCI
…la somme des deux chiffres précédents.

La série de FIBONACCI étant caractérisée par ceci :
- que $U_o = 1$,
- que $U_1, = 1$
- et que $U_n = U_{n-1} + U_{n-2}$.

Vous voyez que ce dont il s'agit n'est pas très loin de ce à quoi notre civilisation entraîne, à savoir qu'il y en a toujours pour prendre le relais de la maîtrise, et que ce n'est pas étonnant que maintenant, au dernier terme, nous ayons un U_n d'environ 900 millions de personnes sur les bras devenu maître de l'étape précédente.

L'intérêt de ceci bien sûr n'est pas du tout de faire des rappels comme ça d'actualité aussi grossiers.
Si je vous parle de la série de FIBONACCI, c'est en raison de ceci, c'est qu'à mesure que les chiffres qui la représentent croissent, c'est de plus en plus près, de plus en plus rigoureusement que le rapport U_{n-1} / U_n est strictement égal à ce que nous avons appelé…
    et pas par hasard, quoique dans un autre contexte
…du même signe dont nous désignons *l'objet(a)*.

Ce *petit(a)* irrationnel qui est égal à : $(\sqrt{5}-1)/2$, est quelque chose qui se stabilise parfaitement comme rapport, à mesure que ce qui s'engendre de *la représentation du sujet* par *un signifiant numérique* auprès d'*un autre signifiant numérique*, ceci s'obtient très vite[76], il n'y a pas besoin de monter à des millions : quand vous êtes déjà à peu près au niveau de 21 ou après ça 34 et ainsi de suite, déjà vous obtenez une valeur fort approchée de ce *(a)*.

[1, 1, 2, 3, 5, 8, 13, 21, 34, 55, 89, 144, 233, 377, 610, 987, 1597, 2584, 4181, 6 765, 10 946 …]

Alors c'est de ça qu'il s'agit.
Il s'agit de comprendre…
    d'essayer de comprendre par autre chose
    que par la référence au « *feu au derrière* »
    dont je parlais tout à l'heure
…à savoir par le processus lui-même de ce qui se passe quand se joue le jeu de la représentation du sujet.

76 Cf. note 32. 1, 1, 2, 3, 5, 8, 13, 21, 34, 55, 89, 144, 233, 377, 610, 987, 1597, 2584, 4181, 6 765, 10 946 … On obtient 2/3 = 0.666, puis : 0.625, 0.615, 0.6190, 0.61764, 0.61818, 0.61797, 0.618055, 0.618025, 0.618037, 0.618032, 0.618034, 0.6180338, 0.618034, 0.6180339, 0.618033998, il faut arriver à 6765/10946 (20ème/21ème termes) pour que les six premières décimales soient stables, (a = 0.618034…).

Si nous cherchions à motiver ce départ incroyable
du « *quitte ou double* », du 1 contre 1, pour que ça fasse 2,
et puis que ça ne s'arrête plus comme ça jusqu'au bout,
jusqu'à enfin avoir pour résultat seulement…
    mais qui n'est pas mince
…de définir d'une façon stricte une certaine proportion,
une certaine différence qui fonctionne au niveau de cet
appareil, celle que j'ai désignée de *(a)* en chiffres.

Il a donné, en somme, ce maître, son petit doigt, puisque
dans le fond, ça ne coûte pas cher le « *pur prestige* »
pour faire un 1 : c'était sa vie.
Mais comme à ce niveau-là après tout il n'est pas sûr
qu'on sache bien la portée de ce qu'on fait…
    comme le démontre le fait qu'il faut en savoir
    beaucoup en effet pour y regarder à deux fois
…voilà : il a donné son petit doigt, une fois, et puis
y passe toute la mécanique.
Je veux dire que le maître, avec son esclave, il va lui
arriver de passer à la casserole à son tour.

Les Troyennes en ont su un bout.
Est-ce que vous ne croyez pas que cet Autre, cet ensemble
vide, on pourrait y voir quelque chose comme *une représentation*,
la vraie, de ce qu'il en est du cheval de Troie.
À ceci près qu'il n'a pas tout à fait la même fonction
que nous montre l'image…
    à savoir de déverser ces guerriers au cœur d'une
    assemblée humaine qui ***n'en peut mais***
…mais que par cet appel, ce procédé du 1 qui s'égale au 1
du jeu de la maîtrise, il en absorbe, le cheval de Troie,
de plus en plus dans son ventre, et que ça coûte de plus
en plus cher.

C'est ça le malaise de la civilisation.
Mais il faut bien que j'aille plus loin…
    sans faire de petite poésie et que laissant
    toute cette population qui le fête ce cheval
    de Troie, faire la queue devant
    le château de la puissance, château kafkaïen
… que je précise que la chose ne prend son sens qu'à
tenir compte de ce *(a)* : c'est à savoir que le *(a)*
- le *(a)* seul - nous rend raison de ceci que le pari
s'établit d'abord du 1 au 1 qui est « *quitte ou double* ».

« *Quitte ou double* » pour quoi faire puisque ce qu'il s'agit de gagner, on l'a déjà comme le remarque fort bien quelqu'un dans le dialogue de PASCAL.
Seulement il faut croire que ce *(a)* qui se dégage de la poussée du processus jusqu'au bout, il fallait qu'il soit déjà là, et quand on met 1 contre 1, il y a une différence (1+a)−1 = a.

Si le maître met en jeu le 1 contre le 1 théorique qu'est une autre vie que la sienne, c'est en raison de ceci : que (1 + a) et 1, entre les deux il y a une différence qui se voit par la suite et qui fait que, de quelque façon que vous vous y preniez pour la suite…
à savoir que vous commenciez votre série par 1
…si la loi qui forme le troisième terme de l'addition des deux qui précèdent est observée, vous avez cette série dont le remarquable est très exactement ceci :

- que le nombre de *(a)* , le coefficient du a, reproduira ce qu'il en est d'entiers dans la série précédente, à savoir, si vous voulez, le nombre des esclaves en jeu,

- que c'est dans ce rapport de la croissance de la série avec une croissance en retard…
puisque c'est elle qui est esclavagée
…une croissance en retard d'un cran pour les coefficients :

$$\begin{array}{|l} \hline 1 \\ 1+a \\ 2+a \\ 3+2a \\ 5+3a \\ 8+5a \\ \vdots \\ \hline \end{array}$$

- c'est du *(a)* que j'ai appelé le *plus-de-jouir* en tant que c'est ça qui est cherché dans l'esclavage de l'autre comme tel…
sans que rien soit pointé que d'obscur
au regard de sa jouissance propre à l'autre
…c'est dans ce rapport de risque et de jeu que réside la fonction du *(a)*.

C'est dans le fait d'avoir disposition du corps de l'autre sans rien pouvoir plus sur ce qu'il est de sa jouissance que réside la fonction du *plus-de-jouir*.
Et il est important de le souligner pour en illustrer non pas ce qu'il en est toujours de la fonction du *(a)* , car c'est du *(a)* privilégié par la fonction inaugurale de l'idéal dont il s'agit, mais de démontrer que nous pouvons, à ce niveau, en assumer une genèse purement logique.

C'est là la seule valeur à proprement parler de ce que nous avançons aujourd'hui. Mais de son caractère illustratif et du lien fait avec ce que j'ai appelé la disposition du corps.

Ce n'est pas au hasard que notre civilisation dite libérale, dont ce n'est pas du tout d'un mauvais ton qu'un LÉVI-STRAUSS l'ait épinglée…
    pour les ravages qu'elle véhicule avec elle
…au niveau strict de la civilisation des Aztèques.

Chez eux simplement c'était plus voyant : on vous sortait le *(a)* de la poitrine de la victime sur les autels, au moins ça avait là une valeur dont il était concevable qu'elle pût servir à un culte qui fut celui proprement de la jouissance.

Nous ne sommes pas en train de dire que dans *notre culture*, tout se résume à cette « *dialectique du maître et de l'esclave* ».
N'oublions pas que dans la genèse judéo-chrétienne, le meurtre premier est celui que je n'ai pas besoin de vous rappeler, mais dont personne ne semble avoir remarqué que si CAÏN tue ABEL, c'est pour faire ***la même chose*** que lui.

Ça plaît tellement à Dieu, ces agneaux qu'il lui ***sacrifie***, ça chatouille d'une façon si manifestement visible ses narines…
    car enfin, le Dieu des Juifs a un corps : qu'est-ce que la colonne de fumée qui précède la migration israélienne sinon un corps ?
…Caïn voit Abel favoriser à ce point *la jouissance* de Dieu par son sacrifice, que comment ne ferait-il pas ce pas de sacrifier le sacrificateur à son tour ?

Nous sommes là à un niveau où se touche ce que le *(a)* peut avoir de ce rapport qui est masqué par tout cet espoir fumeux dans ce que seront nos vies au-delà, et nous laissons complètement de côté ce qu'il peut être comme question de *la jouissance* qui est derrière cet ensemble vide, ce champ nettoyé de l'Autre.

Voilà les questions qui assurément permettent de donner dans ce que j'appelais tout à l'heure notre civilisation générale, la valeur d'un mot d'ordre comme celui dit de l'*habeas corpus*.

Tu as ton corps, celui-là t'appartient, il n'y a que toi qui peut en disposer pour le faire passer à la friture.

Ceci sans doute nous permettra de voir ceci qui n'est pas vain :

- que le taux de corps - si je puis m'exprimer ainsi - de ce qui, dans cette dialectique, passe à l'exploitation, participe comme on dit - ce taux de corps - sous le même mode, du taux antérieur logiquement du *plus-de-jouir*,

- que 5+3a peut en venir…
  ou ne pas en venir
  …à posséder, comme on dit, 3+2a, il n'en reste pas moins que 3 avait quand même ses 2a, ces 2a qui sont *hérités* du 2, du stade encore antérieur.

Le corps, le corps idéalisé et purifié de la jouissance, réclame du sacrifice de corps.

C'est là un point très important pour comprendre ce que je vous ai annoncé la dernière fois et que je ne dois faire que télescoper, c'est à savoir la structure de l'obsessionnel.

L'obsessionnel comme l'hystérique dont nous parlerons la prochaine fois, puisque aussi bien cette fois-ci je n'ai pu vous décrire la série que dans le sens de la montée, à savoir du « *quitte ou double* », mais il y a un autre sens, il y a le sens du sujet qui - pourquoi pas - pourrait au Un qui est dans l'Autre se faire représenter comme l'ensemble vide, c'est ce qu'on appelle généralement la castration.

Et la psychanalyse est faite pour éclairer cette autre direction de l'expérience d'où vous verrez qu'elle aboutit à des résultats tout différents et que, pour l'annoncer dès maintenant, c'est là que s'inscrira la structure de l'hystérique.

Mais aujourd'hui tenons-nous en à pointer que *l'obsessionnel* se situe tout entier par rapport à ce que j'ai cru aujourd'hui devoir vous articuler de ces rapports numériques…

> en tant qu'ils se fondent sur une série bien spécifiée dont, je vous le répète, ce n'est qu'à titre de valeur d'exemple et d'une façon conforme à ce qu'il en est de l'essence du névrosé qui lui-même pour nous est exemple et seulement exemple de la façon dont il convient que soit traité ce qu'il en est de la structure du sujet

…l'obsessionnel donc ne veut pas se prendre pour le maître.

Il ne le prend en exemple que de sa façon d'échapper - à quoi ? Est-ce à la mort ? - bien sûr !
À un certain niveau de surface, je l'ai articulé, *l'obsessionnel* qui est bien malin peut prendre la place de ce *(a)* lui-même qui en tout cas surnage toujours dans le bénéfice de la lutte.

Quoi qu'il arrive, le *plus-de-jouir* est toujours là.
Il s'agit de savoir pour qui.
Le *plus-de-jouir* qui est le véritable enjeu du pari…

> et il n'est pas besoin que je rappelle ce que j'en ai articulé pour que ceci ait son plein sens

…voilà où *l'obsessionnel* cherche sa place, en l'Autre, et la trouve puisque c'est au niveau de l'Autre que dans cette genèse éthique, le *(a)* se place, et comme cela se forge.

Qu'est-ce qu'il en est ainsi, quelle est la fin de l'obsessionnel ?
Ce n'est pas tant d'échapper à la mort qui, dans tout ceci, est présente mais n'est jamais, comme telle, saisissable dans aucune articulation logique.
Comme je vous l'ai tout à l'heure présenté, la lutte à mort est fonction de l'idéal, non pas de la mort, jamais perçue, sinon écrite d'une limite qui est bien au-delà du jeu, du champ logique.

Par contre ce dont il s'agit, et tout aussi inaccessible dans cette dialectique, c'est de *la jouissance* et c'est à cela que l'obsessionnel entend échapper.

Ceci j'espère pouvoir l'articuler cliniquement assez pour vous montrer que c'en est le centre et puisque je n'ai pas pu pousser aujourd'hui les choses plus loin, même pas au point d'avoir à vous faire une certaine communication que j'avais aujourd'hui à illustrer d'une lettre, je m'arrêterai là aujourd'hui, vous indiquant simplement que si vous venez la prochaine fois vous saurez pourquoi de toute façon ce ne sera pas dans cette salle que, l'année prochaine, j'espère pouvoir poursuivre pour vous et avec vous mes propos.

Je serais d'une humeur plus excellente si je n'avais pas envie de bailler comme vous venez de me le voir faire, du fait que j'ai eu, je ne sais pourquoi, par pur hasard, une nuit courte.

Mon humeur excellente se fonde sur ces choses qu'on a entre deux portes et qui s'appellent un espoir, en l'occasion, de ce qu'il serait possible, si les choses tournaient d'une certaine façon, que je sois libéré de cette sublimation hebdomadaire qui consiste dans mes relations avec vous.

« *Tu ne me vois pas d'où je te regarde* » avais-je énoncé au cours d'un de ces séminaires des années précédentes, pour caractériser ce qu'il en est d'un type de l'objet(a) en tant qu'il est fondé dans le regard, qu'il n'est rien d'autre que le regard.

« *Tu ne me dois rien d'où je te dévore* », tel est le message que je pourrais bien recevoir de vous sous la forme que j'ai définie : sous sa forme inversée, en tant qu'il est le mien lui-même, et que je n'aurai plus chaque semaine à faire ici l'aller et retour autour d'un *objet(a)* qui est proprement ce que je désigne ainsi d'une formule qui, vous le sentez - devoir, dévoration - s'inscrit dans ce qu'on appelle à proprement parler la pulsion orale qu'on ferait mieux de rapporter à ce qu'elle est, la chose placentaire, ce en quoi je me plaque comme je peux sur ce grand corps que vous constituez pour constituer de ma substance quelque chose qui pourrait faire pour vous l'objet d'une satisfaction.
« *O ma mère Intelligence* » comme disait *je ne sais plus qui*[77] .

---

77 Il s'agit du vers d'un poème de Paul Valéry, « Poésie », Charmes, Paris, Coll. Poésies-Gallimard, 1958, p.56.
Ce vers est déjà cité dans le séminaire La logique du fantasme, op. cit., séance du 16-11-1966.

Par la surprise saisie,
Une bouche qui buvait
Au sein de la Poésie
En sépare son duvet:

- O ma mère Intelligence,
De qui la douceur coulait,
Quelle est cette négligence
Qui laisse tarir son lait ! …

Je vais donc aujourd'hui ne tenir qu'à moitié parole par rapport à ce que je vous avais dit la dernière fois, puisque c'est seulement sous forme de devinette que je vous interroge rapidement sur ce qui peut s'ébaucher dans votre esprit sur ceci d'où peut se justifier que je ne dispose plus, à partir de l'année prochaine, de cet endroit où vous me faites l'honneur, au titre de ce que j'y produis, d'affluer.

J'étais chargé de conférences par une école assez noble, celle dite des Hautes Études.
Abri m'a été offert par cette École dans cette École ici, Normale Supérieure, qui est un lieu préservé, qui se distingue par toutes sortes de privilèges à l'intérieur de l'Université.

C'est un philosophe éminent…
que je désigne, je pense, suffisamment en ces termes
…un philosophe éminent - il n'y en a pas des tas – qui professe ici, qui s'est fait mon intercesseur auprès de l'administration d'ici pour que j'occupe cette salle.

Est-ce cette occupation même qui peut servir de raison à ce que je n'en dispose plus ?
Je ne pense pas que je l'occupe à une heure où elle puisse être de quiconque enviable ?

Est-ce que ce soit de ma présence qui ici engendre une sorte de confusion que mon enseignement s'autorise de l'*École Normale Supérieure*, que je viens de caractériser ainsi par l'éminence dont elle bénéficie dans l'Université ou plus exactement exclue d'elle d'une certaine façon.

Il faut ici remarquer que je ne me suis jamais autorisé ici que du champ dont j'essaie de maintenir dans son authenticité la structure et qu'à la vérité je ne me suis jamais autorisé de rien d'autre, et tout spécialement pas que ces énoncés se produisent au niveau de l'École Normale.

Peut-être mon voisinage a-t-il induit un certain mouvement dans l'École Normale, limité d'ailleurs, court et qui en aucun cas ne semble pouvoir s'inscrire à l'étage du déficit.

Les *Cahiers pour l'Analyse* qui sont parus, en quelque sorte induits par le champ de mon enseignement, ne peuvent pas passer pour un effet de déficit, même si on peut dire que ce n'est pas moi du tout qui y ai fait le travail. Donc beaucoup de raisons ici pour qu'il n'y ait aucune urgence qu'on me distingue de l'École Normale. Certainement il y a eu quelque part, en un endroit unique, une confusion faite à cet endroit.

C'est à savoir une personne dont je vous avais signalé, au niveau du 8 janvier dernier, que dans un article, je dois dire assez comique, qui était paru dans une revue qui l'abritait fort bien, la *Nouvelle Revue Française*, quelqu'un faisait état de *je ne sais quoi* qu'on appelait extrait, voire *exercice de mon style*, et à ce propos j'étais qualifié, intitulé de ce qu'on appelait ma qualité de professeur, que je n'ai certainement pas, et à l'École Normale encore moins.

Que si c'était en raison de cette confusion dans un article qui, par ailleurs, en marquait bien d'autres, confusions…

> je veux dire qui articulait mon enseignement en fonction de je ne sais quoi qui en aurait fait un commentaire de SAUSSURE, ce qu'il n'a jamais été, j'ai pris de SAUSSURE comme on s'empare d'un instrument, d'un appareil, et à l'usage de bien d'autres fins, du champ que je désignais tout à l'heure

…qu'à ce propos il ait été fait état de ***je ne sais quoi*** qui se serait articulé de rien d'autre que du fait que je l'aurais lu, comme on dit, en diagonale…

Ceci montre simplement chez la personne qui avait écrit cet article une surprenante ignorance des usages que peut avoir ce mot de diagonale, puisqu'il est tout à fait clair que je n'ai pas lu de SAUSSURE en diagonale au sens où je lis les articles du Monde en diagonale…

> ils sont faits pour ça,
> les cours de SAUSSURE certainement pas

…et que d'autre part la méthode dite diagonale est bien connue pour sa fécondité en mathématiques, à savoir pour révéler que, de toute sériation qui se prétend exhaustive on peut, par la méthode diagonale, extraire quelque autre entité qu'elle n'enserre pas dans sa série.

En ce sens, j'accepterai assez volontiers d'avoir fait de SAUSSURE un usage diagonal.

Mais qu'à partir de là…
c'est-à-dire de ce qui procède
d'un manque de critique
…qu'on fasse état d'une « *inadvertance* »…
pour être bienveillant
…qui aille tout à fait au-delà de ce manque de critique encore, pour y trouver matière à considérer que quelque tierce instance puisse y voir la ***justification*** d'une mesure de précaution.

Alors qu'il suffirait très simplement, cette inadvertance, de faire remarquer que ce n'est rien d'autre.

Et de la part de quelqu'un qui en fait preuve assez dans le reste de son texte, il y a là quelque chose évidemment d'assez singulier et qui suggère ceci en fin de compte :
que l'on pourrait énoncer que la discussion sur le savoir est exclue de l'Université, puisqu'on peut admettre que si quelqu'un qui manifestement se trompe sur un point peut sur un autre avancer une qualification inexacte, ceci à soi tout seul justifie qu'on ait à rectifier par une mesure autre que de faire remarquer à la personne qu'il ne saurait y avoir de confusion, c'est bien la conclusion qu'à l'instant j'indique et qui mérite qu'on l'en tire.

Je laisserai là – donc - les choses, vous laissant en suspens sur le fait de pouvoir en dire plus aujourd'hui.

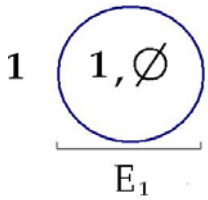
Je vous donne expressément rendez-vous, donc,
à la prochaine fois qui sera mon prochain séminaire où, en admettant qu'il est en tout cas pour cette année le dernier, je crois pouvoir en tout cas vous promettre que je vous distribuerai un certain nombre de petits papiers que j'ai dans cette serviette, déjà préparés à votre intention, qui au cas où cet accent dernier se trouverait se renforcer de la suite, marqueront au moins quelque chose qui ne sera bien entendu pas un diplôme mais un petit signe qui vous restera de votre présence ici cette année.

Là-dessus, je reprends ce que j'avais donc énoncé la dernière fois, c'est à savoir ce sur quoi pointe ce que cette année j'ai entendu articuler des termes de *D'un Autre à l'autre* et à quoi j'ai pu la dernière fois donner une certaine forme structurale.

Je rappelle qu'en somme ce dont il s'agit est ceci : que tout ce qui se laisse prendre dans la fonction du signifiant ne peut plus jamais être 2 sans que se creuse au lieu dit de l'Autre ce *quelque chose* auquel j'ai donné la dernière fois le statut de l'ensemble vide, pour indiquer de quelle façon, au point présent de la logique, peut s'écrire ce qui…

en l'occasion et sans exclure
que cela puisse s'écrire autrement

…ce qui, dis-je, change le relief du réel.



Je récris le 1, ce cercle qui nous a servi d'abord à inscrire l'Autre et dans ce cercle, pris ici en fonction d'ensemble, deux éléments, le 1, et puis ceci qui, s'il est l'Autre encore, est à prendre ici au titre d'ensemble, ensemble dont pour des raisons liées à l'usage mathématique il serait abusif d'y mettre un zéro pour en désigner l'ensemble vide, il est donc plus correct de le représenter selon le mode classique de la théorie des ensembles ainsi, à savoir y marquer cette barre oblique dont vous savez que par ailleurs je fais usage.

Tout ce qui se laisse prendre dans la fonction du signifiant ne saurait plus être 2 sans que se creuse, et d'une façon qui ordonne le champ de cette relation duelle, d'une façon telle que rien ne puisse plus y passer sans s'obliger à faire le tour de ceci ici à l'extrême droite que j'ai appelé ensemble vide, et qui est proprement…

ceci pour ceux qui ont mis du temps à l'entendre

…ce que toujours, dans mes *Écrits* comme aussi bien dans mes propositions, j'ai désigné de l'*un-en-plus*.

Ceci donc veut dire, indique, qu'à mesure que mon discours - si je puis dire - avançait, s'il m'a fallu dans la fonction et dans le champ de la parole et du langage, introduire ce qu'il en était de la fonction de l'inconscient en recourant à ce terme fragile et combien problématique de l'intersubjectivité, pour mettre l'accent de plus en plus sur ce qui bien entendu s'impose de la seconde topique de FREUD…

à savoir que rien ne s'y joue ni fonctionne
ni ne s'y règle, que de ces corrélats intrasubjectifs

…ici vient l'accent mis sur cette fonction comme décisive de l'*un-en-plus* comme extérieure au subjectif.

Considérons le dessin sur lequel déjà la dernière fois j'ai fait jouer ce que j'ai voulu vous articuler de ce propos que je reprends aujourd'hui.

Un sujet, ai-je dit, en l'impliquant dans la formule qu'« *un signifiant le représente pour un autre signifiant* », qui ne voit comment « *d'un Autre…* » s'inscrit déjà dans cette formule.

Ce signifiant auprès de quoi le sujet se représente est proprement cet « *un Autre* » dont il s'agit dans mon titre, cet « *un Autre* » qu'ici vous voyez inscrit en ceci qu'il est la ressource auprès de quoi, dans ce champ de l'Autre, ce qui a à fonctionner de sujet se représente.
Cet « *un dans l'Autre* » comme tel ne saurait aller sans comporter l'*un-en-plus*.

C'est pourquoi c'est seulement au moment que s'inscrivent ces trois signifiants de base, en tant qu'ils portent déjà par eux effet de signifiant et qu'ils suffisent à devoir être inscrits ainsi…

comme vous le voyez d'une façon qui ne va pas de soi,
qui a demandé des mois et des années d'explication,
pour ceux-là même dont la pratique ne saurait un instant se soutenir sans se référer à cette structure, j'entends les psychanalystes

…à soi tout seul ces trois termes inscrits sous ce mode d'inscription, ces trois termes constituent bien…

au titre de ce qu'ils impliquent déjà,
avant qu'il soit question d'en faire surgir l'apparition du sujet, une structure

…déjà ils constituent par leur articulation un savoir.

Cet « *un Autre* » ici inscrit du 1 à gauche dans le cercle, se démontre pour ce qu'il est, à savoir Un dans l'Autre, celui auprès de quoi le sujet trouve à se représenter de l'Un. Qu'est-ce à dire ?

D'où vient-il, cet 1, cet 1 auprès de quoi le sujet va être représenté par l'1 ?

Il est clair qu'il vient de la même place que cet 1 qui représente, que là est le premier temps dont se constitue l'Autre, et que si la dernière fois j'ai - ce lieu de l'Autre - je l'ai comparé à *un cheval de Troie* qui fonctionnerait en sens inverse…

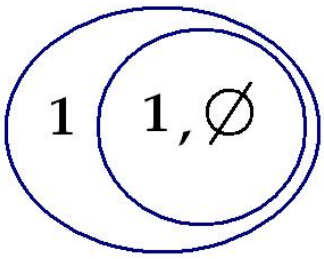
> à savoir qui engloutirait chaque fois
> une nouvelle unité dans son ventre au lieu
> de les laisser dégorger sur la ville nocturne

…c'est bien qu'en effet cette entrée du premier 1 est fondatrice, fondatrice en ceci qui est très simple, c'est que c'est le minimum nécessaire pour que ceci soit, que l'Autre ne saurait d'aucune façon se contenir lui-même sauf à l'état de sous-ensemble.

Entendons-nous bien.

Peut-on dire qu'ici cet Autre se contient lui-même, si cet ensemble vide, je le meuble de ceci qui répète ces éléments, un 1 d'abord, et l'ensemble vide ?

Il n'est pas vrai qu'on puisse dire que c'est là se contenir soi-même, car cet ensemble ainsi transformé, il s'inscrit des éléments que nous venons de dire, et la totalité de ces éléments n'est pas ce qui ici se reproduit du couple d'abord inscrit comme celui du premier ensemble E_1, à savoir l'élément 1, puis l'ensemble vide, l'ensemble vide où maintenant est reproduit l'élément 1, l'ensemble vide :



Il n'y a donc pas de question de l'ensemble de tous les ensembles qui ne se contiendraient pas eux-mêmes, pour la simple raison qu'au niveau de l'ensemble, il n'y a jamais d'ensembles qui se contiennent eux-mêmes.

Ce n'est pas constituer un ensemble que de parler de l'ensemble de tous les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes.

Mais il est clair que la question de savoir si l'ensemble peut, oui ou non, se contenir lui-même ne se pose, ne peut se poser qu'à avoir absorbé cet « *un Autre* » pour qu'en son inclusion apparaisse comme l'*un-en-plus* *l'ensemble vide*, pour la raison qui fonde *l'ensemble vide* comme ne pouvant en aucun cas être 2.

Il n'y a pas d'*ensemble vide* qui contienne un *ensemble vide*.
Il n'y a pas deux ensembles vides.

L'inclusion donc du premier 1 est ce qui nécessite ceci qu'au champ de l'Autre, la formule la plus simple à ce que s'inscrive 2 est l'1, élément, et l'ensemble vide, pour autant qu'il n'est rien que ce qui se produit dans un ensemble à un élément, à en distinguer les sous-ensembles.

Le 1 à soi tout seul a longtemps suffi, qui a fait dire que l'Autre, c'était l'1, confusion en ceci qu'était méconnue la structure de l'ensemble, et que même dans l'ensemble à un élément posé comme tel, il sort à titre de sous-ensemble cet *un-en-plus* qu'est l'ensemble vide.

En d'autres termes l'Autre a besoin « *d'un autre* » pour devenir l'*un-en-plus*, c'est-à-dire ce qu'il est lui-même.

Ce qui se produit donc « *de l'un à l'autre* », en tant que c'est un deuxième, c'est un autre signifiant, et dans l'Autre, c'est proprement ceci qui fait que ce n'est qu'au niveau du second 1, de S_2 si vous voulez ainsi l'écrire, que le sujet vient à être représenté.

L'intervention du premier 1, du S_1 comme représentation de sujet n'implique l'apparition du sujet comme tel qu'au niveau de S_2, du second 1.

Et dès lors, ce que j'ai fait remarquer l'autre jour, c'est à savoir que l'*un-en-plus* , l'ensemble vide, c'est S(A) c'est-à-dire le signifiant de l'Autre, A inaugural.

Ce que ceci nous montre, c'est…
dans la structure ainsi définie
…que le rapport du 1 inscrit dans le premier cercle de l'Autre à ce second cercle de l'*un-en-plus* qui peut lui-même contenir l'1 + l'*un-en-plus* qui se distingue de ce rapport à cet 1 - et seulement par - là de n'être pas le même ensemble vide, mais qui peut répéter la même structure indéfiniment.

Cette même structure indéfiniment répétée du 1 : cercle, 1, cercle, 1… et ainsi de suite, c'est cela qui définit l'Autre, à savoir c'est cela même qui constitue l'instance comme telle de *l'objet(a)*.

C'est indispensable qu'il y ait au moins un élément réduit à l'élément 1 dans l'Autre, c'est ce qui longtemps a fait prendre l'Autre pour 1.

Je vous l'ai dit, il y a une structure psychique qui restaure, si je peux dire, l'intégrité apparente du A, qui fonde dans une relation effective le S(A) comme non marqué de ce que désigne la barre du haut à gauche de notre graphe, S(A) qui n'est rien d'autre que l'identification de cette structure indéfiniment répétée que désigne *l'objet(a)*.

À la vérité, l'apparente restauration de l'intégrité de l'Autre en tant qu'il est *l'objet(a)*, emploierai-je cette métaphore pour la désigner comme structure perverse, qu'elle est en quelque sorte le moulage imaginaire de la structure signifiante.

Nous allons voir tout à l'heure en effet ce qui, dans le jeu de l'*identification* psychique, remplit la place de ce A. Pour tout dire, voyons-le tout de suite, épelons les textes, prenant le premier cas à se présenter sous la figure de l'hystérique, à celui dont nous allons voir comment celui - FREUD - qui donne à cette économie sa première raison, lui emboîte le pas.

Comment, à propos de Anna O., ne pas s'interroger sur ce qu'il en est du rapport de ces récits, de cette *talking cure*, comme c'est elle-même qui l'énonce, qui en invente le terme, avec ce dont il s'agit au regard de ce symptôme particulièrement clair à désigner dans le cas de *l'hystérique*, quelque chose au niveau du corps qui se vide, un champ où la sensibilité disparaît, un *autre* connexe ou pas dont la motricité devient absente sans que rien d'autre qu'une unité signifiante puisse en rendre raison.

L'anti-anatomisme du *symptôme hystérique* a été suffisamment mis en relief par FREUD lui-même, c'est à savoir que si un bras hystérique est paralysé, c'est au titre de ce qu'il s'appelle bras et de rien d'autre, car rien dans une distribution réelle quelconque des influx ne rend raison de la limite qui en désigne le champ.

C'est bien le corps ici qui vient à servir de support dans un symptôme originel, le plus typique à ce que, pour qu'il soit à l'origine de l'expérience analytique elle-même, nous l'interrogions.

Où en est-on ?

Au regard *du progrès* opéré par la cure parlante, la *talking cure*, comment à rester au plus près du texte et sans même en savoir plus long…

> ce qui n'est plus le cas car nous en savons beaucoup plus, je veux dire qu'il s'impose d'ordonner autrement cette structure

…comment ne pas voir :

- que FREUD ici est à la place du 1, ici placé comme intérieur,
- que c'est au niveau de FREUD que s'instaure un certain sujet,
- que sans l'auditeur FREUD…

> la question est de savoir comment il put se soumettre à cette fonction : pendant un an, deux ans, écouter tous les soirs, au moment qu'un état second marquait la coupe, la coupure, dont une Dora, dont une Anna symptomatique se séparait de son propre sujet

…comment ne pas s'interroger sur la relation cachée qui fait que…

simplement à prendre les choses
comme elles se présentent
…c'est de ce qu'un sujet vienne à savoir quelque chose qui est un trait - rappelez-vous de cette observation - un trait d'ailleurs suivi à la façon d'une *reprise historique…*
non pas perdu dans les ténèbres de je ne sais quoi
d'oublié, simplement de coupé de l'année juste avant
…et qui…
à mesure qu'avec ce retard qui à lui tout seul doit
pour nous avoir un sens
…fait que FREUD en étant informé, le symptôme…
dont le rapport n'est que lointain,
n'est que forcé au regard de ce qui s'articule
…le symptôme se lève.

Cette assise d'un sujet fait « *savoir* » dans un champ qui est celui de l'Autre. Et son rapport avec ce *quelque chose* fait creux au niveau du corps.
Telle est la première ébauche qui, quand nous l'avons après des décades élaborée assez pour pouvoir, de cette structure en son unicité faire le rassemblement, au titre de ce qui fonctionne comme *objet(a)* dit *(a)…*
qui est cette structure même
…nous puissions dire qu'au regard de ce corps vidé pour faire fonction de signifiant, il y a ce *quelque chose* qui peut s'y mouler et cette métaphore nous aidera à concevoir comme statue, à proprement parler, ce qui au niveau du pervers, vient à fonctionner comme ce qui restitue comme plénitude, comme A sans barre, ce A.

Pour apprécier la relation imaginaire de ce dont il s'agit dans la perversion, il suffit…
cette statue dont je parle
…de la saisir au niveau de la contorsion baroque qui n'est sensible à ce qu'elle représente d'incitation au voyeurisme qu'en tant même que celui-ci représente l'exhibition phallique.

Comment ne pas voir qu'utilisée par une ***religion*** soucieuse de reprendre son empire sur les âmes au moment où il est contesté, la statue baroque…
quelle qu'elle soit, quelque saint ou sainte
qu'elle représente, voire la vierge Marie
…est proprement ce regard qui est fait pour que devant, l'âme s'ouvre.

Le rapprochement que j'ai fait d'un seul trait de la structure perverse avec je ne sais quelle capture qu'il faut bien appeler idolâtre de la foi, si elle nous met au cœur de ce qui s'est présentifié en notre Occident d'une « *querelle des images* », est quelque chose d'exemplaire et dont nous avons à faire notre profit.

J'ai dit que j'aborderai aujourd'hui ce qu'il en est de la névrose et, vous l'avez entendu, je l'ai amorcé au niveau de l'obsessionnel, en articulant que rien de l'obsessionnel ne se conçoit que référé à une structure qui est celle dans laquelle, pour le maître, en tant qu'il fonctionne comme 1, un signifiant qui ne subsiste que d'être représenté auprès du second 1 qui est dans l'Autre, en tant que celui-ci figure l'esclave où seule réside la fonction subjective du maître, entre l'un et l'autre, rien de commun sinon ce que j'ai dit avoir été d'abord articulé par HEGEL comme la mise en jeu au niveau du maître, de sa vie, à lui.

En ceci consiste l'acte de maîtrise, *le risque de vie*.

J'ai quelque part, dans ce livret qui est sorti au titre du premier numéro de *Scilicet*, cru devoir relever dans les propos miraculeux d'un enfant ce que, de la bouche de son père, j'avais recueilli au titre de ceci qu'il lui avait dit qu'il était un « *tricheur de vie* ».

Prodigieuse formule, comme celles qu'assurément on ne saurait voir fleurir que de la bouche de ceux pour qui encore personne n'a brouillé les traces.
Le risque de vie, voici où est l'essentiel de ce qu'on peut appeler l'acte de maîtrise, et son garant n'est autre que ce qui est, dans l'Autre, l'esclave au titre de signifiant auprès de quoi seulement se supporte le maître comme sujet.

Son appui n'étant rien d'autre que le corps de l'esclave en tant qu'il est…

> pour employer une formule dont ce
> n'est pas pour rien qu'elle est venue
> au premier plan de la vie spirituelle

…perinde ac cadaver[78].

78 Perinde ac cadaver (comme un cadavre) : soumission extrême, obéissance passive, servitude totale.

Mais il n'est ainsi que dans le champ dont se supporte le maître comme sujet.

Il reste quelque chose hors des limites de tout cet appareil, et qui est justement ce que HEGEL - à tort ! - y fait rentrer : la mort.

La mort, l'a-t-on assez remarqué, ici ne se profile que de ce qu'elle ne conteste l'ensemble de cette structure qu'au niveau de l'esclave.

Dans toute la *phénoménologie*, du maître et de l'esclave il n'y a que l'esclave de réel. Et c'est bien ce que HEGEL a aperçu et qui suffirait à ce que rien n'aille plus loin dans cette dialectique.

La situation est parfaitement stable.
Si l'esclave meurt, il n'y a plus rien.
Si le maître meurt, chacun sait que l'esclave est toujours esclave.

De mémoire d'esclave, ça n'est jamais la mort du maître qui a libéré quiconque de l'esclavage.
Telle est, je vous prie de le noter, la situation où c'est le névrosé qui introduit la dialectique.

Car ce n'est qu'à partir du moment où nous supposons quelque part le *sujet supposé savoir* qu'en effet, avec cet horizon…

et pour cause : tel le lapin dans le chapeau,
il est mis au départ

…nous pouvons voir progresser alors dans une dialectique ce qui s'énonce des rapports du maître et de l'esclave.

Et où ? Au niveau de *l'esclave* lui-même :
vers un *savoir absolu*.

Le sujet, c'est en tant que le maître est représenté au niveau de l'esclave que toute la dialectique se poursuit et aboutit à cette fin qui n'est rien d'autre que ce qui y est déjà mis sous la fonction du savoir, fonction précisément en tant qu'elle n'est pas critiquée, qu'il n'est nulle part interrogé l'ordre de sous-jacence du sujet dans le savoir.

Cette chose qui saute pourtant aux yeux, c'est que le maître lui-même ne sait rien. Chacun sait que le maître est un con. Il ne serait jamais entré dans toute cette aventure, avec ce que l'avenir lui désigne comme résolution de sa fonction, s'il avait un instant été pour lui, le sujet que par cette sorte de *facilité de l'énonciation* HEGEL lui impute.

Comme si pouvait s'instaurer cette fonction de la lutte dite « *à mort* », de la lutte de « *pur prestige* », pour autant qu'elle le fait dépendre aussi substantiellement de son partenaire, si le maître n'était pas autre chose que proprement ce que nous appelons l'inconscient, à savoir « *l'insu du sujet* » comme tel, je veux dire *cet insu dont le sujet est absent et dont le sujet n'est représenté qu'ailleurs*.

Tout ceci n'est fait que pour introduire le pas suivant de ce que j'ai aujourd'hui à articuler.
Précédemment, j'ai parlé, à propos de l'hystérique, de l'analogue qu'elle prenait de sa référence à la femme, de même que j'ai dit que l'obsessionnel, rien de ce qui s'articule de lui ne le fait qu'à…

dans la dialectique du sujet-maître

…introduire ce que nécessite ceci qui l'appelle, à savoir *la vérité* de ce processus et, sur la voie de cette vérité, la ***susception***[79], la mise en jeu du *sujet supposé savoir*.
Je reprends ceci au niveau de ***l'autre névrose***, de *l'hystérique*.

Et pour mettre en son cœur l'appareil analogue, le modèle dont il s'agit, à quoi l'obsessionnel se réfère, je l'ai dit déjà l'hystérique…

de même qu'on peut dire que l'obsessionnel
ne se prend pas pour le maître mais suppose
que le maître sait ce qu'il veut

…de même l'hystérique pour la femme…

non pas que l'hystérique soit pour autant
obligatoirement une femme pas plus que l'obsessionnel
est obligatoirement un homme, il s'agit de la
référence au modèle du maître

…de même l'hystérique, son modèle, c'est ce que je vais maintenant énoncer de ce qu'il en est du modèle où la femme instaure ce *quelque chose* de combien plus central, vous allez le voir, à notre expérience analytique.

79 Susception : Fait de recevoir en soi et d'assimiler. Religion catholique : fait de prendre, de recevoir (les ordres sacrés, un sacrement…)

Quand je l'ai, quelque part du côté d'un 21 mai, avancé, quelqu'un ici s'est trouvé pour me poser la question : mais sait-on ce que c'est que *la femme* ?

Bien sûr, pas plus qu'on ne sait ce qu'est le maître. Mais ce qu'on peut dessiner, c'est l'articulation dans le champ de l'Autre de ce qu'il en est de *la femme*.

C'est aussi con que *le maître*, c'est bien le cas de le dire. je ne parle pas des femmes pour l'instant, je parle du sujet « *la femme* ».

Est-ce que l'on ne voit pas ce qu'il en est de ces deux 1 quand il s'agit de la femme ?

Le 1 intérieur, le S_2, c'est le cas de le dire, ce qu'il s'agit de voir s'ériger ne me paraît pas douteux et il devient dès lors tout à fait clair, c'est de savoir pourquoi le 1 dont se supporte le sujet femme est si ordinairement le *Phallus*, avec un grand P.

C'est au niveau de l'1 qu'il s'agit de susciter que l'identification de la femme dans le mirage duel pour autant qu'à son horizon est cet Autre, l'ensemble vide, c'est à savoir un corps, un corps ici vidé - de quoi ? - de *la jouissance*.

Là où le sujet-maître engage un risque de vie, dans le pari inaugural de cette dialectique, *la femme* …

> je n'ai pas dit l'hystérique, j'ai dit *la femme*
> car l'hystérique, tel que fait l'obsessionnel tout à l'heure, ne s'explique qu'en raison de ces références

…elle risque, elle parie, cette jouissance dont chacun sait qu'elle est pour *la femme* inaugurale et existante, et telle que sans aucun de ces efforts, de ces détours qui caractérisent l'autoérotisme chez l'homme, non seulement elle l'obtient mais que toujours elle subsiste distincte et parallèle de celle qu'elle prend à être la femme de l'homme, celle qui se satisfait de la « *jouissance de l'homme* ».

Cette « *jouissance de l'homme* » à quoi la femme se prend,
se captive, comme le maître le fait à l'esclave,
voilà qui est l'enjeu de la partie et qui donne l'origine
radicale de ce qu'il en est de ce qui ici joue le même
rôle que la mort pour l'obsessionnel et est aussi
inaccessible, c'est à savoir que :
que *la femme* s'y identifie - j'ai dit *la femme* – est aussi *faux*,
est aussi vain que le maître s'identifie à la mort,
et que par contre, comme l'esclave y est noué
et de la même façon…
    je veux dire ne subsiste que de sa relation
    à la mort et fasse avec cette relation
    subsister tout le système
…le rapport de l'homme à la castration est aussi ce qui,
ici, fait tenir tout l'appareil.

Et aussi bien, si tout à l'heure j'ai parlé du *perinde ac cadaver*,
évoquerai-je ici ceci d'assez remarquable que cette
dimension existe de l'être pris dans ***le champ du signifiant***,
qui s'appelle nécrophilie, autrement dit l'érotisme
et très proprement appliqué à un corps mort.

Évoquerai-je ici à l'horizon la figure de *Jeanne la Folle* et
des quinze jours de *trimballage* du cadavre de *Philippe le Beau* ?

Ce n'est qu'au regard de ces structures, de ces fonctions
inaugurantes en tant que seules elles répondent de
l'introduction de ce qui est proprement les dépendances
du signifiant tel que l'expérience analytique nous a
permis de l'articuler, que nous pouvons voir qu'ici,
comme pour *l'obsessionnel*, *l'hystérique s'introduit de ne pas se prendre pour la femme*.
En quoi ne se prend-elle pas pour la femme ?

Précisément de ceci qu'elle suppose que dans cette
structure…
    ce que je viens d'articuler
    comme étant celle du *sujet femme*
…ce *sujet*…
    au niveau de S_1 du départ
…elle le fait *supposé savoir*.

En d'autres termes, elle est captivée, intéressée
- souvenez-vous de Dora - par *la femme* en tant qu'elle croit
que *la femme* est celle qui sait ce qu'il faut pour la
jouissance de l'homme.

Or, ce qui résulte de ceci, qui est absent dans le modèle : la fonction sujet femme…
Dieu soit loué, c'est le cas de le dire
…ne sait pas que ce qu'elle soutient aboutit à la castration de l'homme, *mais par contre, l'hystérique n'en ignore rien.*

Et c'est pour cela qu'elle s'interroge au-delà…
de ce que déjà j'ai articulé à propos de Dora, centré sur un premier abord que j'ai fait du transfert
…au-delà…
relisez l'observation, et aussi bien n'omettez pas tout ce qui, dans les observations antérieures, celles des *Études sur l'Hystérie*, nous permet simplement ceci, de voir la corrélation qu'il y a entre ceci :

- que pour l'hystérique, *la femme est supposée savoir,*

- alors que, dans le modèle, c'est *inconsciemment qu'elle sait*.

C'est pour cela que…
les deux modèles ne pouvant se distinguer
de ce facteur introduit, qui réunit
sous le chef de *la névrose* aussi bien un type que l'autre
…vous pouvez constater que le corrélat de *la mort est en jeu dans ce que l'hystérique aborde de ce qu'il en est de la femme.*

L'hystérique fait l'homme qui supposerait la femme savoir.
C'est bien pourquoi elle est introduite dans ce jeu par quelque biais où la mort de l'homme est toujours intéressée.

Est-il besoin de dire que toute l'introduction d'Anna O. au champ de son hystérie n'est rien d'autre que tournant autour de la mort de son père ?

Faut-il rappeler le corrélat, dans les deux rêves de DORA, de la mort en tant qu'impliquée par la boîte à bijoux de la mère :

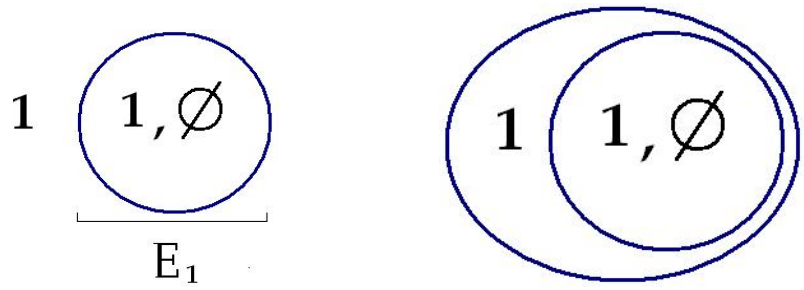
« *Je ne veux pas* - dit le père - *que moi et mes enfants nous périssions dans les flammes à cause de cette boîte.* »

et dans le second rêve de ceci :
qu'il s'agit de la mise en terre du père.

Des vérités cachées, les névroses les supposent sues.
Il faut les dégager de cette supposition pour que eux, les névrosés, cessent de « *représenter en chair* » cette vérité.

C'est pour autant que l'hystérique, si l'on peut dire, est déjà psychanalysante, c'est-à-dire déjà sur le chemin d'une solution, d'une solution qu'elle cherche à partir de ceci : que ce à quoi elle se réfère, elle y implique *le sujet supposé savoir*, et c'est pour cela qu'elle rencontre la contradiction.

C'est que, tant que l'analyste ne pratique pas la coupure entre ceci qui est la structure inconsciente…
à savoir les modèles que j'ai proprement ici articulés du 1, 1, ensemble vide :



tant au niveau du maître qu'au niveau de la femme
…tant que ceci n'est pas coupé de la supposition du *sujet supposé savoir…*
c'est-à-dire de ce qui a fait naturellement le névrosé ***psychanalysant*** parce que d'ores et déjà constituant en soi-même et avant toute analyse le transfert
…*la coalescence de la structure avec le sujet supposé savoir*, voilà ce qui témoigne chez le névrosé ceci :
qu'il interroge la vérité de ses structures et qu'il devient lui-même en chair cette interrogation,
et que si quelque chose peut faire tomber ceci :
qu'il est lui-même symptôme .

C'est précisément par cette opération qui est celle de l'analyste de pratiquer la coupure grâce à quoi d'un côté cette supposition du *sujet supposé savoir* est détachée, est séparée de ce dont il s'agit, à savoir la structure qu'elle repère juste, à ceci près que ni *le maître*, ni *la femme*, ne peuvent être supposés savoir ce qu'ils font.

Le jeu de la cure analytique tourne autour de cette coupure qui est coupure subjective, car assurément, tout ce que nous disons d'un désir inconscient, c'est toujours, bien entendu, supposer qu'un sujet finit par savoir ce qu'il veut.

Et qu'est-ce à dire ?

Est-ce que là encore, nous ne conservons pas toujours, à énoncer de telles formules, ce *quelque chose* qui voudrait dire qu'il y a « *savoir* » et « *ce qu'on veut* ».

Assurément il y a un lieu où les deux termes se *distinguent*. C'est quand il s'agit de dire oui ou de dire non à ce que j'ai appelé « *ce qu'on veut* ».

C'est cela qu'on appelle la volonté.

Mais savoir « *ce qu'il veut* », c'est pour le maître, comme pour la femme, le désir même.

De même que tout à l'heure j'unissais les trois mots de l'*un-en-plus* , le « *savoir-ce-qu'il-veut* » qu'ici j'entends : c'est le désir lui-même.

Ce que *l'hystérique* suppose, c'est que *la femme sait ce qu'elle veut*, au sens où elle le désirerait, et c'est bien pourquoi *l'hystérique* ne parvient à s'identifier à la femme qu'au prix d'un désir insatisfait.

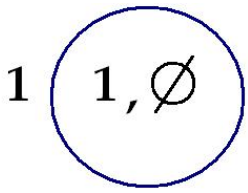
De même, au regard du maître, qui lui sert au jeu de cache-cache de prétendre que la mort ne peut atteindre que l'esclave, l'obsessionnel est celui qui, du maître, n'identifie que ceci qui est le réel, que son désir est impossible.

Tâchez de ne pas perdre la corde sur ce qu'on est comme effet du savoir.
On est éclaté dans le fantasme $\$ \lozenge a$.
On est - si étrange que cela paraisse - cause de soi.
Seulement il n'y a pas de soi.
Plutôt il y a un soi divisé.

Entrer dans cette voie, voilà d'où peut découler la seule vraie révolution politique.

Le savoir sert le maître.
J'y reviens aujourd'hui pour souligner qu'il naît de l'esclave, le savoir.
Si vous vous souvenez des formules que j'ai alignées la dernière fois, vous comprendrez que parallèlement j'énonce : *le savoir sert la femme, parce qu'il la fait cause du désir*.

Voilà ce que je vous ai indiqué la dernière fois, dans un commentaire du schème que je récris.
Je crois devoir le reprendre, même pour ceux qui pouvaient être occupés ailleurs par des soucis qui leur paraissaient prévalents.
Voici ce schème :



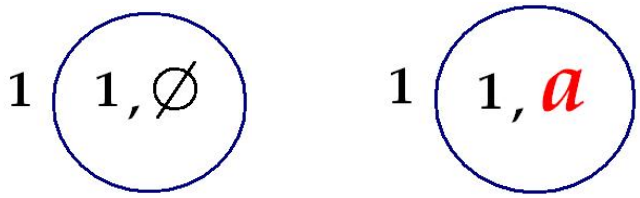
Ce schème sort de la définition logique que j'ai donnée à notre avant-dernière rencontre de *l'Autre comme ensemble vide* et de son indispensable absorption d'un trait unaire, celui de droite, pour que le sujet puisse y être représenté auprès de ce trait unaire, sous l'espèce d'un signifiant.
D'où vient ce signifiant, celui qui *représente le sujet auprès d'un autre signifiant* ?

De *nulle part*, parce qu'il n'apparaît à cette place qu'en vertu de la rétroefficience de *la répétition*.
C'est parce que le trait unaire vise à la répétition d'une jouissance qu'un autre trait unaire surgit après coup, *nachträglich*, comme écrit FREUD…

> terme que j'ai été le premier à extraire de son texte et à mettre en valeur comme tel, ceci pour quiconque ayant à s'amuser à traduire un certain *Vocabulaire…*, pourra voir qu'à cette rubrique de *l'après-coup*, qui n'existerait même pas sans mon discours, je ne suis pas mentionné

…que le trait unaire surgit après coup, à la place donc du S_1 *du signifiant, en tant qu'il représente un sujet auprès d'un autre signifiant*.

Là-dessus, je dis :
tout ce qui va surgir de cette répétition,
qui se répète de la reproduction de « *l'en-forme de (a)* » :



ici le signe de l'ensemble vide, c'est d'abord cet *en-forme* lui-même, et ceci, c'est l'objet(a).

Là-dessus on s'alarme, on me dit : « *vous donnez donc une définition purement formelle de l'objet(a)* ».

Non, car tout ceci ne se produit que de ce qu'à la place du 1 de gauche, du S_1, il y ait ce qu'il y a, à savoir cette jouissance énigmatique attestée de ce qu'on ne sait rien d'elle que ceci…

> à tous les étages que je vais reproduire où elle se distingue

…que l'on ne sait rien d'elle que ceci :
qu'elle en veut une autre, jouissance. C'est vrai partout.
« 4, 2, 3 » la petite fable[80]…

> à laquelle on donne la réponse ridicule que l'on sait

…a la réponse : « *en avoir une autre* ».

---

80 À titre d'énigme, la Sphynge posa à Œdipe la question : Quel est l'animal qui marche à 4 pattes le matin, à 2 pattes le midi, à 3 pattes le soir ? Œdipe répondit : L'homme ; et la Sphynge périt…
Cf. la réponse de Lacan (4, 2, 3) dans « L'Étourdit » à la question : Qu'est-ce qu'une femme ?

Dans cet Œdipe, l'hystérique qui a répondu, répondu en tant qu'il faut bien qu'il y ait dit la vérité sur la femme pour que la Sphynge en disparaisse.

C'est pourquoi, conformément à la destinée de *l'hystérique*, il a fait l'homme par la suite.

L'hystérique, je vous le dirai…
    puisqu'il va y avoir un petit temps
    avant qu'on ne se rencontre
…l'hystérique fait ma joie.

Elle m'assure mieux qu'à FREUD qui n'a pas su l'entendre que *la jouissance de la femme* se suffit parfaitement à elle-même.

Elle érige cette femme mythique qu'est la Sphynge, elle articule que le jeu d'origine est celui-ci : c'est qu'il lui faut quelque chose d'autre, à savoir jouir de l'homme…
    qui n'est pour elle que le pénis érigé
…moyennant quoi elle se sait elle-même comme *autre*, c'est-à-dire comme *phallus*, dont elle est privée, autrement dit comme châtrée.

Voilà la vérité qui permet de dissiper quelques *leurres* et de se rappeler que le *(a)*, c'est cette année que je l'ai posé comme *plus-de-jouir*, autrement dit l'enjeu qui constitue le pari pour le gain de *l'autre jouissance*.

C'est pourquoi, la dernière fois, j'ai récrit autrement la dialectique du maître et de l'esclave, en bien marquant que l'esclave, c'est l'idéal du maître, que c'est aussi le signifiant auprès duquel le sujet-maître est représenté par un autre signifiant, puisqu'il s'agit du troisième terme, de données représentations, autres que formelles.

Le voici donc sous la forme de *l'enjeu* qu'est ici le *(a)*.

Dans cette dialectique, comme s'en est aperçu un philosophe nommé HEGEL, l'enjeu est bien ce qui peut se tenir dans un *en-forme* signifiant comme 1 : une vie. C'est vrai qu'on n'en a qu'une.

Également, c'est une formulation idiote parce qu'on ne peut le formuler…
qu'on n'en a qu'une
…que sur le principe qu'on pourrait en avoir *d'autres*, ce qui est manifestement hors de jeu.

Une vie, c'est bien ce qu'a dit HEGEL, mais il s'est trompé sur *laquelle* : *l'enjeu n'est pas la vie du maître, c'est celle de l'esclave*.
Son *autre jouissance*, c'est celle de la vie de l'esclave.

Voilà ce qu'enveloppe cette formule de *la lutte à mort*, si complètement fermée.
Ce qu'on trouve dans la boîte « *la lutte à mort* » :
un signifiant, voilà ce que c'est.

C'est d'autant plus sûr que ce n'est très probablement rien d'autre que *le signifiant* lui-même.
Chacun sait que la mort est hors de jeu.

On ne sait pas ce que c'est.
Mais le verdict de la mort, voilà ce qu'est le maître comme sujet : *verdict signifiant*, peut-être le seul véritable.

Ce dont il vit, c'est d'une vie, mais pas de la sienne, de la vie de l'esclave.
C'est pourquoi, chaque fois qu'il s'agit de pari sur la vie, c'est *le Maître* qui parle.

PASCAL est un *Maître* et, comme chacun sait, un pionnier du capitalisme. Références : « *la machine à calculer* », et puis « *les autobus* ». Vous avez entendu parler de ça dans un coin, je ne vais pas vous faire de la bibliographie.

Ça a l'air dramatique.
Jusqu'à un certain point ça l'est devenu.
Au début, ça ne l'était pas, pour la raison que le premier maître ne sait rien de ce qu'il fait.
Et le sujet-maître, c'est l'inconscient.
Dans la comédie antique…
dont on ne saurait exagérer
pour nous la valeur d'indication
…c'est l'esclave qui apporte au *maître ou au fils du maître*…
c'est encore mieux que le *fils de l'Homme*, cet imbécile

…qui lui apporte ce qu'on dit dans la ville par exemple où il vient d'arriver comme un hurluberlu.
Il lui dit aussi ce qu'il faut dire, les *mots de passe*.

L'esclave antique…
lisez PLAUTE mieux encore que TERENCE, c'est un juriste, c'est aussi un « *public-relations* »
…l'esclave n'était pas le dernier venu dans *l'antiquité*.

Est-ce que j'ai besoin d'épingler au passage deux ou trois petites notes qui seront peut-être entendues par une oreille ou deux ici ?

À savoir que, bien sûr, il y a des maîtres qui se sont essayés au savoir, mais pourquoi après tout le savoir de PLATON, ce ne serait pas une philosophie inconsciente ? C'est peut-être bien pour ça qu'elle nous profite tellement.

Avec ARISTOTE, nous passons sur un autre plan.
Lui, il sert un maître, Alexandre, qui lui, assurément, ne savait absolument pas ce qu'il faisait.
Il l'a fait quand même, très bien.

Comme ARISTOTE était à son service, il a fait après tout la meilleure *histoire naturelle* qu'il y ait jamais eu, et il a commencé *la logique*, ce qui n'est pas rien.

Par quelle voie donc le maître est-il parvenu à savoir ce qu'il faisait ?
Selon le schéma que je vous ai donné tout à l'heure, par la voie *hystérique : en faisant l'esclave*, le damné de la terre.
Il a bien travaillé.
Il a substitué à l'esclave *la plus-value*, qui n'était pas une chose facile à trouver, mais qui est l'éveil du maître à sa propre essence.

Naturellement, le sujet-maître ne pouvait s'articuler qu'au niveau du signifiant esclave. Seulement cette élévation du maître au savoir a permis la réalisation des maîtres les plus *absolus* qu'on n'ait jamais connus depuis les débuts de l'histoire.

À l'esclave, il reste la conscience de classe.

Ça veut dire qu'il n'a qu'à la boucler.

Chacun sait que je dis vrai et que le problème des rapports de la conscience de classe avec le parti sont des rapports d'éduqué à éducateur, que si quelque chose donne un sens à ce qu'on appelle « *le maoïsme* » c'est d'une reprise de ces rapports entre l'esclave et le savoir.

Mais attendons pour y voir plus clair.
Jusque-là le prolétaire…
comme cette philosophie de maître,
la première, a eu le front de l'appeler
a droit à ce que vous savez, à l'abstention.
Vous voyez que si l'on ose dire dans des endroits de fourvoiement forgés tout exprès à cette fin que la psychanalyse ne fait qu'ignorer la lutte des classes, ce n'est peut-être pas tout à fait sûr, et qu'elle peut même lui redonner son véritable sens.

Vous ne vous imaginez pas que la prise de parole, où l'on s'exprime, vous libère en quoi que ce soit, sous prétexte que *le Maître*, lui, parle, et même ***beaucoup***.
Mais ce fantasme, il suffit de le prendre à sa place pour que l'affaire soit résolue : c'est une ***puérilité***.
Ai-je besoin de dire que j'ai commencé cette année mon discours sur la psychanalyse en disant que : « *la psychanalyse, c'est un discours sans parole* ».

Le *savoir* déplace les choses, pas forcément au profit de celui pour qui il prétend travailler.
Il « *prétend* » d'ailleurs car - je vous l'ai dit - le savoir n'a rien d'un travail.
La seule solution, c'est ***d'entrer dans le défilé sans perdre la corde***, c'est de travailler à être *la vérité du savoir*.

S_1	S_2	a
S_2	a	S_1
a	S_1	S_2

Si donc, pour reprendre aux deux niveaux du ***maître*** et de ***l'esclave*** ce qu'il en est de ces trois termes, je récris ici S_1, S_2, a, je pense suffisamment commentés, et je vous rappelle en même temps que je le complète : ceci que j'ai écrit la dernière fois, sous une autre forme, ce qui concerne ce rapport de ***la femme*** à son *Autre jouissance*, telle que tout à l'heure je l'ai articulé.

La femme qui se fait *cause du désir* est le sujet dont il faut dire…

relisez un tout petit peu la Bible !
Qui dirait jamais « lisez la ! » ?

…que l'homme ne mordrait jamais à cette histoire si on ne lui offrait pas d'abord *la pomme*, à savoir *l'objet(a)*.

C'est pourquoi, quel est le signifiant qui est au bout, ce Φ, le signe de ce qui manque assurément à *la femme* dans l'affaire, et ce pourquoi il faut qu'il le fournisse.

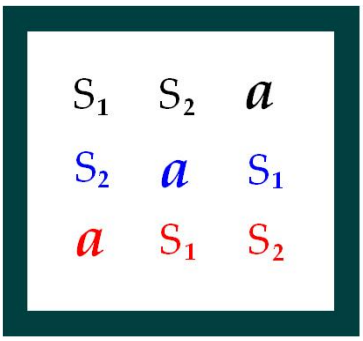
C'est amusant qu'après soixante-dix ans de *psychanalyse*, on n'ait encore rien *formulé* sur ce que c'est que *l'homme*.
Je parle du « *vir* », du sexe masculin.
Il ne s'agit pas ici de l'humain et des autres balivernes sur l'antihumanisme et tout ce foirage structuraliste, il s'agit de ce que c'est qu'*un homme*.

Il est actif, nous dit FREUD.
En effet, il y a de quoi.
Il faut même qu'il en foute un coup pour ne pas disparaître dans le trou.

Enfin, grâce à l'analyse, maintenant, à la fin il sait qu'il est châtré.
Enfin, il le sait enfin… il l'était depuis toujours.
Maintenant, il peut l'apprendre, modification introduite par le savoir.

Vous avez vu, là il y a quelque chose de drôle, c'est cette espèce de décalage; les choses se sont décrochées de « 2 », on a sauté de S_1 à *(a)*.

Pourquoi est-ce que ce ne serait pas fait 1 par 1, que d'abord il y aurait eu ça, S_2, (a), puis S_1.
On devrait pouvoir se repérer sur ce que ***ça veut dire***.
Je vais tout de suite vous dire le mot, surtout que vous devez être préparés.



Tout à l'heure, je vous ai montré le passage du *Maître* au *maître d'école*, puisque le S_2, partout où il est, c'est le repérage du *savoir*. Alors c'est peut-être bien de ça qu'il s'agit dans la ligne du milieu.

L'hystérique marque ce qui est resté au S_2 du haut, de la première ligne.
Mais enfin, là où le S_2 est à sa place, à savoir *le savoir*, à une place de maître - enfin voyons ! - reconnaissez la place de *l'énonciation*.

Je vous ai parlé de « *l'hommelle* ».
Est-ce que tout ne converge pas vers elle, « *l'hommelle* » celle qui est à la fois *le Maître* et *le Savoir* ?
Elle parle, elle profère.

Si vous voulez avoir une image d'elle, allez voir un truc, mais entrez au bon moment, comme j'ai fait.
C'est un film détestable, qui s'appelle « *If* », ma parole, Dieu sait pourquoi.

C'est l'Université anglaise étalée sous ses formes les plus séductrices, celles qui conviennent bien à tout ce qu'a su…
en effet, rien de plus
…articuler la psychanalyse sur ce qu'il en est de la société des hommes, une société au sens de tout à l'heure : société d'homosexuels.

Là, vous la verrez « *l'hommelle* » : c'est la femme du recteur, elle est d'une ignominie ravissante, vraiment exemplaire.

Mais la trouvaille, c'est le moment…
je dois dire que c'est le seul trait
de génie qu'a eu l'auteur de ce film
…de la faire venir se promener toute seule, et nue…
et Dieu sait s'il y en a
…parmi les bassines du savoir, à la cuisine, bien sure qu'elle est, d'être la reine chez elle, pendant que tout le petit bordel homosexuel est dans la cour en train de défiler pour la préparation militaire.

Alors vous commencez peut-être à voir ce que je veux dire. « *L'hommelle* », l'*alma mater*, l'Université : autrement dit l'endroit où d'avoir pratiqué un certain nombre de manigances autour du savoir vous donne une institution stable, sous la houlette d'une épouse. Voilà la vraie figure de l'Université.

Alors nous pourrons peut-être identifier assez aisément ce qu'ici représente le *(a)*, les pupilles, les chers mignons pris en charge, eux-mêmes création des désirs des parents.

Enfin c'est ce qu'on leur demande de mettre en jeu, la façon dont ils sont sortis des désirs des parents. Et la mise, c'est ce S_1 qu'il conviendrait d'identifier à ce *quelque chose* qui arrive autour de ce qu'on appelle l'*insurrection étudiante*.

Il semblerait que c'est très important qu'ils ***acceptent*** d'entrer dans le jeu, à la façon dont ils disputent sur le sujet de ce qui se débite à la fin, à savoir un parchemin, disons, ça a peut-être bien quelque rapport avec ce S_1.

Si vous ne rentrez pas dans le jeu, vous n'aurez pas de diplôme cette année. Voilà, mon Dieu, un petit système qui permet en tout cas une approximation du sens de ces choses où on ne se retrouve guère, concernant ce qui se passe maintenant dans certains lieux.

Je ne prétends en apporter nulle clé historique. Ce que j'énonce, c'est ceci, c'est que le refus du jeu, ça n'a de sens que si la question est centrée autour des rapports qui sont ceux-là justement, autour de quoi l'analyse porte la question, c'est à savoir ce qui s'appelle *rapport du savoir et du sujet*.

Quels sont les *effets de sujet ou de sujétion* du savoir ?

L'étudiant n'a aucune vocation pour la révolte. Vous pouvez en croire quelqu'un qui, pour être entré pour des raisons historiques dans le champ de l'Université, très précisément pour ceci qu'avec les psychanalystes il n'y avait rien à faire pour leur faire savoir quoi que ce soit, alors petit espoir que par effet de réflexion, le champ de l'Université aurait pu les faire raisonner autrement.

En somme une caisse de résonance pour *le tambour* quand lui-même il ne résonne pas, c'est le cas de le dire.

Alors des étudiants, vous comprenez, moi j'en ai vu pendant des années : les étudiants, c'est une position tout à fait normalement servile.

Et puis ne vous imaginez pas que parce que *vous avez pris la parole* dans des petits coins, l'affaire est résolue.

Les étudiants, pour tout dire, continuent de croire aux professeurs sur ce qu'il faut penser dans tel ou tel cas de ce qu'ils disent.

Il n'y a aucun doute, au niveau de l'étudiant, l'opinion est établie dans tel ou tel cas que ça ne vaut pas cher, mais c'est quand même le professeur, c'est-à-dire qu'on attend de lui quand même ce qui est au niveau de S_1, ce qui va faire de vous un maître sur le papier, un « *tigre de papier* » !

Moi, des étudiants, j'en ai vus qui sont venus me dire :

« *Vous savez, Untel, c'est scandaleux, son bouquin, c'est copié sur votre séminaire.* ».

Ça, c'est les étudiants.
Moi - je vais vous le dire - ce bouquin-là, je ne l'ai même pas ouvert, parce que je savais d'avance qu'il y avait dedans que ça !
Ils sont venus me le dire, à moi.
Mais de l'écrire, c'est une autre affaire.
Ça, c'est parce qu'ils étaient étudiants.

Bon, alors qu'est-ce qui a bien pu arriver pour que tout d'un coup il y ait ce mouvement d'insurrection.
Qu'est-ce qu'on appelle une révolte, Sire ?
Pour que ça devienne *une révolution*, qu'est-ce qu'il *faudrait* ?

Il faudrait que la question soit attaquée non pas au niveau de quelques chatouillages faits aux professeurs mais au niveau des rapports de l'étudiant comme sujet au *savoir*.

C'est parce que la psychanalyse…
> ce point longtemps conjoint : tout *savoir* implique *sujet*, moyennant quoi se glisse tout doucement par-dessus le marché *la substance*…
> Eh bien! non, ça ne peut pas marcher comme ça.

Même l'ὑποχείμενον [upokeimenon] peut être *disjoint* du *savoir*
un savoir à l'insu du sujet…
> voilà non pas un concept comme j'ai eu la tristesse de le lire dans un compte rendu de ce qui, dans un certain lieu, où on met la *psychanalyse* à l'épreuve, naturellement ça n'est pas pour rien

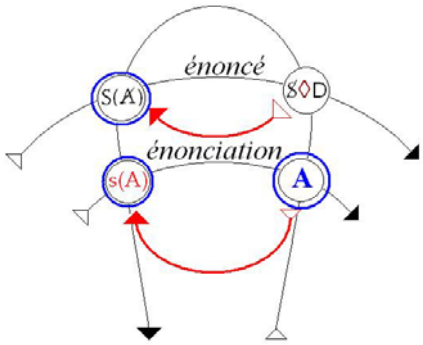
…la psychanalyse dans des conditions semblables ferait mieux de ne pas faire du charme et de ne pas dire qu'il n'y a en somme qu'« *un seul concept freudien* » et de l'appeler *l'inconscient*, même pas ce que je viens de dire : « *un savoir à l'insu du sujet* ».

Ce n'est pas un concept, à aucun des deux niveaux, c'est un paradigme. C'est à partir de là que les concepts qui - Dieu merci - existent pour baliser le champ freudien, et FREUD en a sorti d'autres qui, recevables ou non, sont des concepts, à partir de ce premier temps d'expérience, de cet exemple qu'était l'inconscient par lui découvert.

Le névrosé, c'est s(Ⱥ).

Ceci veut dire qu'il nous enseigne que le sujet est toujours un Autre, mais qu'en plus, cet Autre n'est pas le bon.

Il n'est pas le bon pour savoir ce qu'il en est de ce qui le cause, de ce qui le - lui, le sujet - cause. Alors on essaie tant qu'on peut de réunifier cet dans la mesure de ce qu'il en est de tout énoncé significatif, c'est-à-dire de le récrire s(A) : ce qu'il y a à gauche et dans la ligne du bas de mon graphe.



Il faudrait l'énoncer, autrement dit :
« où l'on sait ce qu'on dit, c'est là que s'arrête la psychanalyse », alors que ce qu'il faudrait faire, c'est rejoindre ce qui est en haut et à gauche S(Ⱥ) le grand S, signifiant du Ⱥ.

C'est la même chose pour le pervers qui lui, est justement le signifiant du A intact : S(A), comme je vous l'ai dit, et on s'efforce de le réduire au petit s du même A : s(A).
Toujours le même truc, pour que ça veuille dire quelque chose. Voilà.

Est-ce que vous croyez que je vais continuer longtemps comme ça, hein ?
Et sous prétexte que c'est aujourd'hui ma dernière classe, continuer à vous raconter ces trucs pour qu'à la fin vous applaudissiez, pour une fois, parce que vous savez qu'après ça - là, gare ! hein - je m'en vais!

Le discours dont je parle n'a pas besoin de ces sortes de terminaisons glorieuses.
Ce n'est pas une *oratio* classique. Et en effet, il déplaît, ce discours à l'oraison classique.

Un monsieur, qui est ici le directeur administratif de cet établissement privilégié à l'endroit de l'Université…
    il semblerait que de ce fait le dit établissement devrait répondre à quelque contrôle sur ce qui se passe à l'intérieur, il ne semble pas qu'il en soit rien
…puisqu'il est paraît-il « *en droit* »…
    après m'avoir accueilli sur la demande d'un des « *en droits* » de l'école, comme ça, à titre ***hospitalier***
…il est « *en droit* » de me dire que « *ça suffit comme ça* ! »

Moi, je suis d'accord, je suis tout à fait d'accord, parce que d'abord c'est vrai, je ne suis ici qu'à titre hospitalier, et qu'en plus, il a de très bonnes raisons, que je connais depuis longtemps.

C'est que mon enseignement lui paraît très exactement ce qu'il est, à savoir anti-universitaire, au sens où je viens de le définir.
Il a pourtant mis très longtemps à me le dire.

Il ne me l'a dit que tout récemment, à l'occasion d'un dernier petit coup de téléphone que j'ai cru devoir lui donner, parce qu'il y avait, je pense, une espèce de malentendu que je voulais absolument dissiper avant de lui dire :
« ***bien sûr, il n'est pas question que… etc.*** »

C'est très curieux que là, il ait lâché le morceau, autrement dit qu'il m'ait dit que c'était pour ça.
« *Vous avez, vous, me dit-il, un enseignement très dans le vent* ».
Vous voyez ça, « *le vent* »… J'aurais crû que j'allais contre le vent ici, mais qu'importe !

Bon, alors qu'il soit « *en droit* », je n'ai absolument pas, moi, à en douter vis-à-vis de moi.

Vis-à-vis de vous, cela pourrait être autre chose.
Mais vous, ça, ça vous regarde.

Que depuis six ans il y en ait un certain nombre qui aient l'habitude de venir justement ici, voilà, ça ne compte pas, on vous évacue !
C'est même très expressément de cela dont il s'agit.

À cet égard vous comprenez, moi j'ai des excuses à vous faire…
    non pas parce qu'on vous évacue,
    je n'y suis pour rien
…j'aurais pu vous avertir plus tôt !

J'ai un petit papier, là, que j'ai reçu, exprès, depuis le 19 mars. Le 19 mars, c'est absolument marrant, parce que le 19 mars, je ne vous ai pas fait de séminaire.
J'ai essayé par tous les moyens depuis, parce que j'avais la flemme, et puis vous comprenez, moi ça ne m'émeut pas de vous faire un discours pour la dernière fois, parce que chaque fois que je viens ici, je vous le dis, je me dis que peut-être enfin ça va être la dernière fois.

Alors un jour où je m'interrogeais, où je vous interrogeais sur cette affluence qui est la vôtre, je ne peux même pas dire que c'est en rentrant chez moi, c'est le lendemain matin que j'ai reçu le petit papier que je vais vous lire.

Je ne vous en ai pas fait part parce que je me suis dit, si par hasard, ça les agitait, alors quelle complication ! Moi, vous comprenez, j'ai déjà été une fois dans un état pareil pendant deux ans.

Il y avait des gens qui s'employaient à me liquider. je les laissais continuer leur petit travail pour que mon séminaire continue, je veux dire que je sois entendu au niveau où j'avais à dire certaines choses.

C'est la même chose pour cette année, moyennant quoi donc j'ai reçu ça le 20 mars, et il est daté du 18 mars. Il n'y a donc pas de rapport.

J'ai même conservé l'enveloppe.
Je l'avais d'abord déchirée, je l'ai ramassée,
et elle est bien tamponnée du 18.
Vous voyez, la confiance règne!

Dr. LACAN, 5, rue de Lille - comme certains savent! -
Paris 7ème.

« *Docteur,*
À la demande de la 6ème section de l'École Pratique des Hautes Etudes, l'École Normale a mis une salle à votre disposition pour y faire cours pendant plus de cinq ans.
La réorganisation des études de l'École, qui est une conséquence de la réforme générale des Universités [Rires] *et de la récente loi d'orientation de l'enseignement supérieur ainsi que le développement des enseignements dans plusieurs disciplines, vont nous rendre impossible à partir d'octobre 1969 le prêt de la salle Dussane ou de toute autre salle de l'École* [Rires]
pour votre cours.
Je vous préviens suffisamment à temps - ça c'est vrai ! - *pour que vous puissiez envisager dès maintenant le transfert de votre cours dans un autre établissement à la rentrée de la prochaine année scolaire 1969-70.* »

Moi, ça me plaît beaucoup, ce truc-là !
Ça me plaît beaucoup.

Tout ça est correct historiquement, tout à fait vrai.
C'était en effet ici à la demande de la *6ème section de l'École Pratique des Hautes Etudes*, comme ça, à la suite d'une transmission de dette personnelle qu'on avait…
Enfin il y avait un homme éminent qui s'appelait Lucien FÈBVRE qui a eu, on ne peut pas dire l'idée, il n'y est pour rien, fâcheuse de mourir avant d'avoir pu me donner ce qu'il m'avait, à moi, promis, à savoir une place dans cette École.

D'autres avaient recueilli cette dette, comme ça, personnelle. C'est très féodal, l'Université.
Ça se passe encore comme ça, dans…
On est bien, vous savez, dans l'Université, du côté comme ça « *homme lige* ».
L'homme lige, l'hommelle, tout ça, ça se tient!

Donc c'est à ce titre, c'est à la demande, comme on dit, que j'étais là. Bon.
Alors ça me plaît bien que ce soit pointé là.
Ça ne me déplait pas, vous comprenez, que *la réforme* [Rires] soit là la raison mise en avant.

Vous comprenez, je ne suis pas complètement un bébé, je sais bien qu'à midi et demi le mercredi, la salle Dussane, qui est-ce qui en voudrait ?
On s'est donné une peine pour faire fonctionner l'acoustique dans cette salle !

À propos, il y a des personnes là…
je vais vous dire, quand même, ce que vous venez d'entendre, j'ai trouvé que ça valait la peine de le photocopier en un nombre d'exemplaires j'espère suffisant pour mes auditeurs d'aujourd'hui
…les personnes à qui j'ai confié ces dossiers vont vous les distribuer. Je vous en prie, n'en prenez chacun qu'un. En plus, ça sera on ne sait pas quoi.

C'est, si vous comprenez, vous serez tous liés par quelque chose : vous saurez que vous avez été là le 25 juin 1969 et qu'il y avait même une chance pour que le fait que vous soyez là ce jour-là témoigne que vous y étiez toute cette année-là.
C'est un diplôme! [Applaudissements]

On ne sait pas, ça peut nous servir à nous retrouver parce que - qui sait ? - si moi je disparais dans la nature, et qu'un jour je revienne, ce sera un signe de reconnaissance, un symbole ! [Rires]

Je peux très bien dire un jour que toute personne pourra entrer dans telle salle pour une communication confidentielle sur le sujet des *fonctions de la psychanalyse dans le registre politique*, car on s'interroge là-dessus vous n'imaginez pas *à quel point* ! C'est vrai dans le fond qu'il y a là une véritable question dont un jour - qui sait ? - *les psychanalystes*, voire *l'Université*, pourraient avoir avantage à prendre quelque idée !

Je serais assez porté à dire que si jamais c'était à moi qu'on demande d'en avancer quelque chose, je vous donnerai rendez-vous dans cette salle [Rires], pour que vous ayez un dernier cours de cette année, celui que vous n'avez pas, en somme, parce que tout à l'heure je me suis arrêté, je me suis arrêté pour ne pas faire *une dernière classe* : ça ne m'amuse pas.

Alors vous avez donc ce petit objet en main.
Ça fait 300 quand même, 300 évacués!
Puisqu'on est maintenant comme ça, il faut que je vous quitte quand même, pour vous laisser un petit temps entre vous, ça ne serait pas mal. Parce que quand je suis là, malgré tout, *rien ne sort*. Qui sait, vous pourriez bien avoir des choses à vous dire.

Mais enfin, on croirait à peine que… vos habitudes de fumer par exemple, on sait bien, vous voyez, ça joue un rôle, tout ça ! Et puis il y a les agents de l'intendance aussi…
parce que vous savez, dans une affaire comme ça, personne n'y manque
…les agents de l'intendance ont dit que je recevais ici un drôle de monde [Rires]. Tel quel !

Il paraît même qu'on aurait dû réparer des fauteuils.
Il est arrivé quelque chose !
Jean-Jacques LEBEL, ce n'est pas vous qui étiez ici avec une scie à ruban ? De temps en temps, on entend un ***petit bruit***, vous devez scier les bras du fauteuil !
On en apprend tous les jours !

Avec ce truc-là, quand je vais vous dire bonsoir, à l'instant, vous allez pouvoir vous éventer !
L'odeur de ce qu'il y a dessus se substituera à celle de la fumée.

Ce qui serait bien, voyez-vous, c'est que vous donniez à ça le seul sort que ça puisse avoir, véritablement digne de ce que c'est :
un sort signifiant.
Vous allez trouver un sens à ce mot : « *la Flacelière* ».

Moi, je mets ça au féminin, comme ça.
Je ne dirai pas que c'est un penchant, mais enfin ça sonne ***plutôt féminin***, « *la cordelière* », ou « *la flatulencelière* » !
Si ça passait dans l'usage courant :

« est-ce que tu me prends pour une flacelière ? » [Rires].
Ça peut servir par les temps qui courent !
Ne tire pas trop sur *la flacelière* !

Je vous laisse à trouver ça.

Moi, je vous ai toujours enseigné que c'est les signifiants qui créent les signifiés.
Ça m'a fait un peu rêver.

Je me suis aperçu d'un tas de choses, en particulier de la complète ignorance d'un certain usage du ***papier***, qui évidemment n'a pu se produire qu'à partir du moment où il y en avait, du papier.

Avant, on ne faisait pas ça avec un parchemin ni avec un papyrus !

On ne sait pas à quelle date, j'ai téléphoné aux maisons-mères si j'ose dire, on ne sait pas, cet usage du papier, quand il a commencé.

En moins de deux, puisque c'est une question que je ne me suis posée qu'à propos du *chapitre XIII* de *Gargantua*.
Quelqu'un pourra peut-être m'informer sur ce sujet.

Enfin, ne vous en servez pas pour ça, je vous en donne pas un paquet, je ne vous en donne qu'un à chacun.

Mes chers amis, là-dessus je vais vous laisser.
Je vous fais remarquer que ces papiers sont signés, signés, actuellement je n'allais pas mettre ma *signature* sur le dos de ce papier, mais j'ai mis la date.

Sur 191 exemplaires, cette date est de ma main.

Sur les 150 autres, elle est de la main de ma fidèle secrétaire, Gloria, qui a bien voulu se substituer à moi dans ce… vous savez, ça donne une crampe.

Écrire 151 fois 25.6.69, ça a beau être très graphique, j'en ai quand même pris la peine.

Là-dessus, si vous avez quelques réflexions à vous faire entre vous ou quelque message à me faire parvenir, je vous laisse aux mains de la fidèle Gloria qui va recueillir à l'occasion ces messages.

Toute personne qui voudra opiner de quelque façon qui pourra lui paraître opportune, a encore très largement vingt minutes pour le faire.

Quant à moi, je vous dis « *adieu* » en vous remerciant de votre fidélité.

[Vifs applaudissements]